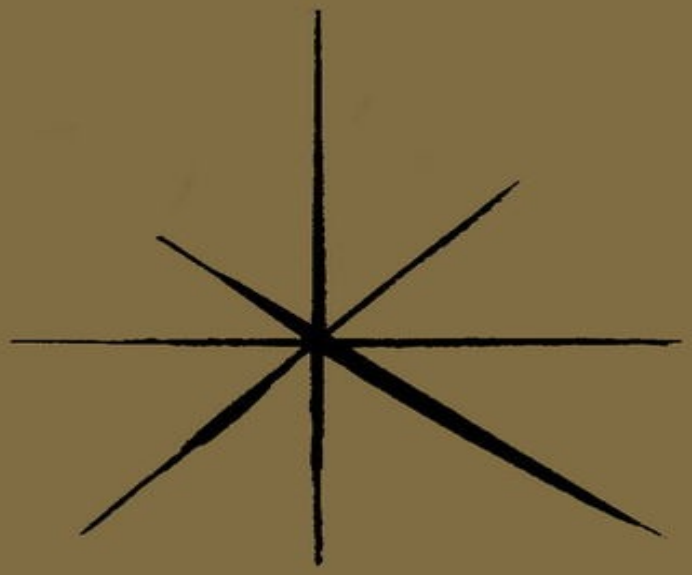
PHYLOS

j'ai vécu sur deux planètes



les portes de l'étrange

ROBERT LAFFONT

Phylos

J’AI VÉCU SUR DEUX PLANÈTES

Traduit de l’anglais
par Louis Colombelle

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

LES PORTES DE L'ÉTRANGE

Collection dirigée par Francis Mazière

Cet ouvrage a été publié pour la première fois aux États-Unis par Borden Publishing, à Los Angeles sous le titre :

A DWELLER ON TWO PLANETS

© Jacques Weiss, 1949
Traduction Éditions Robert Laffont, S. A., Paris, 1972.

ISBN 2—221—00321-7

DÉDICACE DE PHYLOS

À MES AMIS

Je vous ai appelés mes amis,
car toutes les choses que je tiens du Père
je vous les ai fait connaître.

Ce livre a été écrit avant la guerre de 1940. Anticipant les futures communications entre notre Terre et une planète où la civilisation est plus avancée, cela paraissait une pure fiction. Mais depuis lors…

« J'ai vécu sur deux planètes » a ensuite été traduit par un polytechnicien, Jacques Weiss, sous le pseudonyme de Louis Colombelle, et a connu une très grande audience auprès d'un public désireux de progresser dans une voie alliant la science et la religion. En raison de son actualité, nous nous faisons un plaisir de le rééditer pour satisfaire les nombreuses demandes des chercheurs.

Quand vous fermerez « J'ai vécu sur deux planètes », et si vous désirez approfondir les énigmes offertes à vos méditations, le traducteur se permet de signaler un autre ouvrage qu'il a traduit plus récemment et intitulé « La Cosmogonie d'Urantia [(1)]*». Il apporte aux habitants d'Urantia (notre planète) la connaissance du cosmos (univers) avec son nombre prodigieux de planètes habitées.*

Vous y trouverez une réponse valable au grand problème de l'humanité : pourquoi sommes-nous sur la Terre et quelle est notre destinée ?

Préface du traducteur

Parmi les dizaines de milliers de livres sur les sujets ésotériques dont fourmille la littérature anglo-saxonne, j'en ai lu quelques centaines. Ils se sont divisés spontanément dans mon esprit en trois classes : d'une part le groupe des banaux ou des périmés, d'autre part celui des livres intéressants et instructifs, et enfin le groupe fort peu nombreux de ce que j'appellerai les livres majeurs. Par une « étrange coïncidence », tous ces livres majeurs émanaient de Californie, et avaient été rédigés au début du vingtième siècle. Ils ont illuminé la vie spirituelle d'un très vaste public anglo-saxon, et je me suis donné pour mission de les présenter au public français.

Sur le frontispice de la Bibliothèque municipale de Los Angeles est inscrite la devise suivante : « Les livres invitent tout le monde, ils ne contraignent personne. » J'aime cette devise, qui reflète si bien l'esprit des livres majeurs. Il faut que chacun se sente libre de prendre dans leur contenu ce qui peut servir de nourriture à son âme, dans l'état d'évolution où elle se trouve au moment de la lecture. Les livres majeurs ne cherchent jamais à prouver quelque chose à la manière cartésienne ni à *forcer une conviction. Ils racontent, ils témoignent, et ensuite, selon la formule de saint Paul à l'esprit rend témoignage à mon esprit que ces choses sont vraies »… ou qu'elles ne sont pas vraies.*

Les trois livres majeurs que j'ai traduits jusqu'ici émanent de trois auteurs absolument différents. Ils forment un triptyque : AVANT PENDANT APRÈS. J'entends avant, pendant, et après la vie terrestre de Jésus relatée par les Évangiles. Car ces livres sont tous centrés sur Lui, qui a pris sur ses épaules la charge du monde, et qui reste la clef de voûte de son évolution jusqu'à ce qu'il remette le Royaume au Père à la fin des temps apocalyptiques.

PENDANT, c'est le Tome III de la Cosmogonie d'Urantia qui complète les Écritures saintes, notamment par l'histoire de la vie de Jésus entre douze et trente ans.

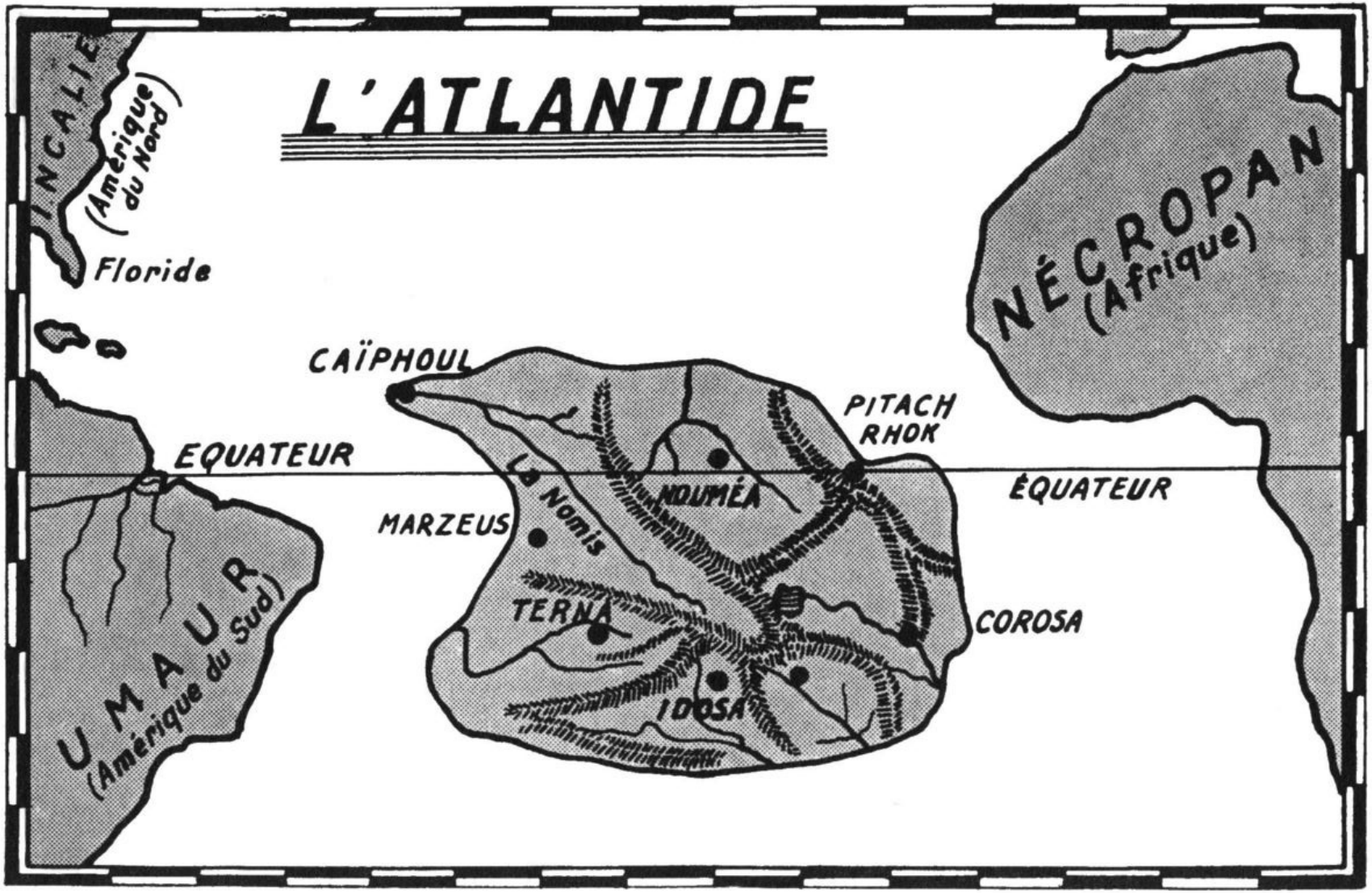
APRÈS, c'est la Vie des Maîtres, de Baird T. Spalding, qui décrit la vie glorieuse des êtres qui ont achevé leur évolution terrestre et revêtu leur corps incorruptible.

AVANT, c'est le livre de Phylos, « J'ai vécu sur deux planètes », que j'ai l'honneur de présenter aujourd'hui au public français. Il relate l'histoire des incarnations successives de l'auteur dans la période glorieuse de l'Atlantide,

puis dans les Temps modernes, illustrant les causes et modalités de la chute des civilisations, et les efforts des âmes jumelles pour se retrouver deux à deux. Mais surtout il montre que le Christ se préparait déjà à *son rôle de sauveur du monde des milliers d'années AVANT sa naissance à Bethléem. Quand il affirma cette activité aux Hébreux, ceux-ci ne le crurent pas. Il leur répéta* « *Avant qu'Abraham fût, JE SUIS* » *(Jean, VII-58). Et alors ils voulurent le lapider.*

Le monde a évolué sous l'action majeure de Jésus, avant, pendant, et après les temps bibliques. Je publie donc le livre de Phylos sans m'étendre davantage, laissant aux lecteurs français la liberté d'en apprécier à leur tour l'enseignement.

Louis COLOMBELLE.


L'ATLANTIDE
INCALIE
(Amérique du Nord)
Floride
NÉCROPAN
(Afrique)
CAÏPHOUL
PITACH
RHOK
EQUATEUR
EQUATEUR
La Nomis
NOUMÉA
MARZEUS
TERNA
COROSA
IDOSA
UMAUR
(Amérique du Sud)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ATLANTIDE, REINE DES VAGUES

« Pourquoi pas ? » me demandai-je en m'arrêtant au milieu des neiges de la montagne, si haute que le Roi des Orages y domine toujours, même quand l'été règne sur la plaine. « Ne suis-je pas un Atlante, un Poséidien, et ce nom n'est-il pas synonyme de liberté, d'honneur, et de pouvoir ? Mon pays natal n'est-il pas le plus glorieux sous le soleil, sous l'égide d'Incal, Dieu suprême ? » Et de nouveau je me demandai : « Pourquoi, oui, pourquoi ne m'efforcerais-je pas de devenir l'un des hommes éminents de mon fier pays ? Prestigieuse est la Reine des mers, reine aussi du monde, car toutes les nations nous payent un tribut d'éloges et de marchandises, et toutes cherchent à nous imiter. Gouverner en Poséid, n'est-ce pas gouverner sur toute la terre ? Je vais donc m'efforcer de gagner le prix, et j'y parviendrai ! Et toi, Lune pâle et froide, sois témoin de ma détermination. » Puis, levant les mains, je criai encore : « Et vous aussi, diamants scintillants du ciel ! »

Quand il suffisait d'un effort résolu pour obtenir le succès, j'atteignais habituellement les buts que je m'étais fixés. C'est donc là que je formulai mes vœux, à une grande altitude au-dessus de la mer et de la plaine qui s'étendait sur trois mille cinq cents kilomètres vers l'ouest, jusqu'à la cité royale de Caïphoul. Autour et au-dessous de moi s'élevaient des pics et des chaînes de montagnes. Mais si vastes qu'ils fussent, ils paraissaient étriqués à côté du sommet où je me tenais.

Tout autour de moi s'étendaient les neiges éternelles, mais ma pensée était si remplie de ma résolution de devenir puissant dans mon pays natal que je ne prêtais aucune attention au froid. En vérité, je m'apercevais à peine que l'air ambiant était aussi glacé que celui des plaines arctiques du lointain septentrion.

Certes, j'entrevoyais nombre d'obstacles à franchir, car je n'étais alors qu'un pauvre fils de montagnard, orphelin de père, non de mère heureusement ! Je me mis à penser à ma mère, vivant à des milliers de mètres plus bas, là où ondulent les forêts éternelles et où la neige tombe rarement. Tandis que je me tenais sur le sommet baigné de tempêtes, seul avec la nuit et mes pensées, les larmes me vinrent aux yeux, car je n'étais qu'un jeune garçon, souvent triste lorsque je pensais aux dures épreuves de mai mère. Ces réflexions ne firent toutefois

qu’ajouter à mon ambition d’agir et de devenir quelqu’un.

Une fois de plus, ma pensée s’arrêta sur les difficultés à vaincre au cours de ma lutte pour atteindre le succès, la gloire, et le pouvoir.

L’Atlantide, ou Poséid, était un empire dont les sujets jouissaient d’une liberté limitée seulement par un minimum de lois monarchiques. La loi générale attribuant les places officielles réservait à chaque sujet mâle sa chance d’obtenir une fonction. L’empereur était élu, ainsi que ses ministres, les Princes du Royaume qui formaient le Conseil des Nonante. Leurs postes étaient analogues aux secrétariats d’État de la République Nord-Américaine, laquelle a véritablement succédé à l’Atlantide. Si la mort venait à réclamer l’occupant du trône ou l’un de ses conseillers, on faisait jouer la loi électorale. Autrement elle ne fonctionnait pas, à moins de révocation pour indignité. De cette sanction, l’empereur lui-même n’était pas exempt.

Le droit de vote appartenait à deux grandes catégories sociales qui comprenaient toutes les classes du peuple sans distinction de sexe. Le grand principe sous-jacent du système politique atlante pourrait se résumer ainsi : « Une règle graduée pour mesurer le niveau d’éducation de chaque électeur, sans aucune considération de sexe. »

Les deux grandes catégories sociales étaient celle des prêtres (Incalas) et celle des savants (Xioquas).

Peut-être se demandera-t-on comment chacun pouvait courir sa chance dans un système d’où les artisans, commerçants, et militaires étaient exclus, s’ils n’appartenaient pas à une classe ayant le droit de vote.

Tout le monde avait la faculté d’entrer au Collège des Sciences, à celui d’Incal (prêtres), ou aux deux, sans distinction de race, de couleur, ni de sexe. On exigeait simplement que le candidat fût âgé de seize ans révolus et possédât une bonne éducation. Celle-ci pouvait s’obtenir dans les écoles ordinaires ou dans les classes primaires des collèges tels que le Xioquithlon, qui existaient dans les capitales de certains États atlantes : Nouméa, Terna, Idosa, Corosa. Elle pouvait même s’obtenir à l’école primaire de Marzéus, principal centre d’art et d’industrie de Poséid.

Au grand Xioquithlon, la durée des études était de sept ans, à raison de dix mois par année. Il y avait deux sessions de cinq mois de travail actif, suivies chacune d’un mois de vacances. Chaque étudiant pouvait prendre part aux examens qui avaient lieu en fin d’année, ou juste avant l’équinoxe de printemps.

Nous reconnaissions la loi naturelle de la limitation de l’effort mental, en ce sens que les cours suivis étaient purement facultatifs. L’aspirant pouvait librement choisir autant ou aussi peu de matières qu’il lui était agréable, nécessairement avec le correctif suivant : seuls les possesseurs d’un diplôme de

première classe pouvaient poser leur candidature à un emploi officiel, même le plus humble. Un tel diplôme signifiait que son titulaire avait acquis une série de connaissances spéciales, trop nombreuses pour être détaillées ici, mais dont il sera fait mention au cours de ce livre.

Le diplôme de seconde classe ne conférait aucun autre prestige politique que le droit de voter. Mais si quelqu'un ne se souciait ni de voter ni d'être fonctionnaire, il gardait cependant le privilège de recevoir l'instruction gratuite dans n'importe quelle branche d'éducation.

Certains n'aspiraient qu'à une instruction sommaire, en vue de mieux exercer un métier déterminé, tel un aspirant mineur désirant recevoir d'un ingénieur des leçons de minéralogie, ou un ouvrier agricole des leçons d'un fermier, ou d'un jardinier des leçons de botanique. Ces gens peu ambitieux n'avaient aucune part au gouvernement. Bien que leur nombre ne fût pas minime, le stimulant du prestige politique était tel que onze membres sur douze de la population adulte possédaient au moins un diplôme de seconde classe, et qu'un bon tiers possédait celui de première classe. En conséquence, les électeurs ne manquaient pas de candidats pour remplir toutes les fonctions gouvernementales électives.

Peut-être le lecteur n'a-t-il pas encore pleinement compris la différence entre les électeurs de la prêtrise et ceux de la science. L'enseignement de l'Incalithlon (collège des prêtres) comportait tous les cours supérieurs du Xioquithlon. Mais, différence essentielle, il comprenait en plus un vaste domaine de phénomènes occultes et de thèmes anthropologiques et sociologiques. Les lauréats ès sciences trouvaient ainsi l'occasion de se préparer à rendre service dans toutes les circonstances où des hommes moins instruits et connaissant moins bien les grandes lois sous-jacentes de la vie pouvaient avoir besoin d'aide et de conseils.

En fait, l'Incalithlon était la plus haute et la plus complète source d'enseignement que le monde connût alors. Je dirai même – et veuillez pardonner ce qui n'est pas de l'orgueil atlante mais pourrait le paraître – qu'on y recevait un enseignement plus haut qu'il n'en a été donné depuis lors, et même qu'il n'en sera donné dans ce domaine particulier pendant de longs siècles à venir.

Dans une institution aussi élevée, il fallait naturellement que les étudiants fussent doués d'un zèle spécial et d'une force de volonté peu commune pour poursuivre leurs études et obtenir leur diplôme du jury des examinateurs. À la vérité, très peu avaient trouvé qu'une vie fût assez longue pour acquérir ce diplôme, peut-être pas même un sur cinq cents de ceux qui sortaient honorablement du Xioquithlon. Et cependant cette institution n'était déjà pas inférieure à la moderne Université de Cornell.

Tandis que je méditais au milieu des névés, je décidai de ne pas chercher à en

faire trop, mais de devenir en tout cas un Xioqua si la moindre chance me le permettait. Je n'espérais guère atteindre l'éminence que conférait le titre d'Incala, mais je fis le vœu de concourir pour cela, si aucune circonstance ne m'en empêchait. Pour obtenir cette fière distinction, il ne me suffirait pas de poursuivre des études ardues. Il faudrait encore posséder d'amples ressources pour les dépenses d'entretien et maintenir tendues à l'extrême une volonté et une énergie indéfectibles.

D'où pouvais-je espérer tout cela ? On croit que Dieu aide les nécessiteux. Si je n'en étais pas un, qui donc l'était ? Je n'avais pas dix—sept ans, ma mère comptait sur moi pour la faire vivre, et hormis mon énergie et ma volonté natives je n'avais rien pour m'aider dans mes ambitions. À mon sens, cela suffisait comme preuve de mon état de sujétion, et il était tout indiqué pour les dieux de m'aider.

Plein de ces réflexions, je montai plus haut encore, vers la cime qui déchirait le ciel, et j'approchai du sommet. L'aurore était proche, et il fallait que je me tinsse sur la roche la plus haute pour saluer Incal (le soleil) dès qu'il triompherait de Navaz (la nuit). Autrement, le chef de toutes les manifestations, le seul vrai Dieu dont Incal portait le nom et dont il était le bouclier, pourrait ne pas accueillir favorablement ma prière. Non, il fallait qu'il voie le jeune suppliant n'épargner aucune peine pour lui rendre honneur. C'est pour cette unique raison que j'avais grimpé seul dans ces solitudes, sur cette pente de neige vierge sous le dôme étoilé des cieux.

Je me demandais à moi-même : « Y a-t-il une croyance plus glorieuse que celle de mes concitoyens ? Tous les Atlantes n'adorent-ils pas le Grand Dieu, la seule vraie Divinité, qui est représentée par l'éclatant Soleil ? Il ne peut rien exister de plus sacré ni de plus saint. » Ainsi parlait le jeune garçon dont la pensée mûrissante avait saisi la véritable inspiration de la religion exotérique, mais de qui l'autre religion, plus profonde et plus sublime, était ignorée et devait le rester pendant les jours de Poséid.

Quand le premier rayon de lumière jaillit de derrière le bouclier à travers le sombre abîme de la nuit, je me jetai la face contre la neige du sommet, dans l'attitude qu'il fallait observer jusqu'à ce que le Dieu de lumière ait entièrement triomphé de Navaz. Il triompha enfin ! Alors je me levai, fis une profonde et dernière génuflexion, et redescendis sur mes pas le long de cette terrible déclivité de glace, de neige, et de roches dénudées. Celles-ci étaient noires et acérées, perçant leur manteau de glace, et faisant ressortir les côtes de cette montagne incomparable, qui s'élevait à plus de quatre mille trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Pendant deux jours, tous mes efforts avaient tendu vers le sommet glacé, en

vue de m'y étendre, offrande vivante sur un autel surélevé, afin d'honorer mon Dieu. Je me demandais s'il m'avait entendu et remarqué. Si oui, s'en préoccupait-il ? S'en souciait-il assez pour ordonner à son vice-régent, le Dieu de la Montagne, de m'aider ? Sans savoir pourquoi, je me tournai vers ce dernier, espérant en une sorte d'aveugle orgueil, qu'il me révélerait quelque trésor, ou bien…

Mais quel est ce reflet métallique sur le rocher dont mon piolet a exposé le cœur aux rayons du soleil matinal ? De l'or ! ô Incal ! Est-ce vrai ? De l'or jaune et précieux ! « ô Incal ! » criai-je en répétant son nom, « sois loué pour avoir si vite répondu à ton humble suppliant. » Dans ma gratitude pour le Dieu de tous les Êtres, le Sublime, dont le Soleil, son bouclier, projetait ses glorieux rayons, je m'agenouillai tête nue dans la neige. Puis je regardai à nouveau le trésor. Ah ! quelle réserve de richesse il comportait !

Tandis que le quartz se fendait sous mes coups redoublés, les morceaux en restaient cimentés par le métal précieux, tellement son épaisseur était grande dans la gangue. Les arêtes aiguisées des cailloux siliceux me coupaient les mains, si bien que le sang coulait par une demi-douzaine de blessures. Tandis que je saisissais le coupable quartz glacé, mes mains saignantes se soudaient à lui par le gel, unissant le sang et le trésor. Peu importe. Je les arrachai sans prendre garde à la douleur, tant j'étais excité.

« Ô Incal ! m'écriai-je, tu es bon pour ton enfant en le dotant si libéralement du trésor qui lui permettra d'exécuter sa décision avant que son cœur n'ait eu l'occasion de défaillir dans la longue attente de l'espérance. »

Après avoir choisi les morceaux de quartz aurifère les plus riches, je remplis mes vastes poches de tout ce que je pouvais emporter dans ma marche chancelante.

Comment marquer l'endroit, pour le retrouver ? La tâche était facile pour un montagnard né. Elle fut bientôt accomplie. Alors je m'élançai joyeusement sur la descente, vers ma maison, avec ma lourde charge et mon cœur léger.

À trois kilomètres à peine de la base de mon pic au trésor serpentait par-dessus les montagnes la grande voie impériale qui aboutissait à l'océan, à des centaines de kilomètres de l'autre côté des plaines de Caïphoul.

Une fois cette route atteinte, la partie la plus fatigante du trajet serait accomplie, bien qu'elle ne représentât pas plus d'un cinquième de la distance totale.

Je donnerai une idée des difficultés que l'on rencontrait à escalader cette montagne géante ou à en redescendre en disant que les cinq cents derniers mètres de l'ascension ne pouvaient s'effectuer que par un seul chemin tortueux. Une gorge étroite, simple fissure volcanique, offrait au pied une prise des plus

précaires. Partout ailleurs, les faces de la montagne étaient formées d'à-pics infranchissables. Ce maigre support n'existait que sur les premiers trois cents mètres. Ensuite la fissure s'interrompait. Vers son extrémité supérieure, il y avait une petite grotte, un peu plus haute qu'un homme, et susceptible de contenir une vingtaine de personnes. Au fond de cette grotte s'ouvrait une galerie plus large que haute dans laquelle on pouvait accéder en rampant. L'aventureux explorateur était ensuite forcé de descendre une pente assez forte ; mais pendant les douze premiers pas le plafond de la galerie se relevait au point que l'on pouvait presque se tenir debout. A son point le plus bas, la galerie serpentait, puis s'agrandissait à nouveau en un tunnel ascendant tortueux dont les parois offraient au pied des aspérités suffisantes pour rendre le parcours sans danger. Pourtant, ce tunnel montait à quarante degrés d'inclinaison et parfois davantage. On grimpait ainsi sur une centaine de mètres de verticale, mais les sinuosités du boyau allongeaient beaucoup ce trajet. Cher lecteur, c'était le seul chemin pour atteindre le sommet de la montagne la plus élevée de Poséid ou de l'Atlantide, selon que vous préférez donner un nom ou l'autre à ce continent insulaire.

Si ardu que fût le passage, il y avait largement place pour le grimpeur dans cette vieille cheminée sèche ou cet ancien conduit d'eaux souterraines. Au début, cela avait certainement été une cheminée. Maintenant, elle était usée par les eaux au point de rendre conjecturale son origine ignée.

Sur un point de son trajet, ce long tunnel s'élargissait en une vaste caverne, qui partait à angle droit de la cheminée, et descendait, descendait profondément dans les entrailles de la montagne, peut-être à mille mètres de profondeur ou davantage. Celui qui s'aventurait près de l'abîme dans cette sinistre obscurité se trouvait au bord d'un gouffre dont aucun côté n'était visible, sauf celui sur lequel il se tenait. Il était impossible d'aller plus loin, sinon pour des créatures ailées comme des chauves-souris, et il n'y en avait pas dans ces terribles profondeurs.

Aucun son ne se réfléchissait dans ce vide immense. Aucun rayon de lanterne ne révélait l'autre paroi. Il n'y avait rien d'autre qu'une mer d'encre d'un noir éternel. Cependant le gouffre ne m'inspirait aucune frayeur. Il me fascinait plutôt. Je n'avais jamais trouvé de compagnon pour braver l'inconnu et pour venir à mes côtés sur ce rebord effroyable.

Trois fois, au cours des années passées, j'y avais été, poussé par la curiosité. La dernière fois, je m'étais penché sur le bord pour rechercher un chemin de descente. Mais l'énorme bloc basaltique sur lequel je me tenais bascula, puis tomba dans l'abîme. C'est de justesse que je pus sauter en arrière et préserver ainsi ma vie.

Pendant plusieurs minutes, les échos de la chute du bloc parvinrent jusqu'à moi. Ma torche l'avait accompagné, et chaque fois qu'elle heurtait la paroi, elle

projetait des étincelles semblables à des lucioles, jusqu'à ce qu'elle eût finalement disparu. Je fus laissé dans une obscurité profonde, tout tremblant encore du danger couru et obligé de retrouver mon chemin vers la sortie, à défaut de quoi il ne me restait plus qu'à mourir. Depuis lors, je n'avais plus eu envie d'explorer le gouffre.

J'avais toutefois bien souvent parcouru la cheminée, entre la caverne abyssale et la sortie sur le flanc de la montagne, deux cents mètres au-dessous du sommet. Que de fois j'avais passé par l'endroit où le hasard d'un coup de piolet m'avait révélé le trésor de minerai. Mais je n'avais jamais découvert le précieux dépôt avant de l'avoir demandé à Incal sous la pression de la nécessité où je me trouvais. Dès lors, quoi d'étonnant à ce que j'éprouvasse une foi absolue dans les croyances religieuses de mon peuple ?

En quittant le sommet neigeux, il me fallait quitter la lumière du soleil et l'air pur pour entrer dans une obscurité dense et une atmosphère légèrement sulfureuse. En abandonnant la clarté du matin, j'échappais aussi au froid terrible de l'altitude, car l'intérieur du tunnel était chaud.

Je parvins enfin à la grotte, dominant la fissure de trois cents mètres qui allait me guider vers les pentes plus aisées du tiers médian de la montagne. Je m'arrêtai dans la grotte. Fallait-il retourner chercher une autre charge de minerai ou rentrer directement à la maison ? Je finis par me décider à refaire l'ascension et me trouvai une fois de plus à l'endroit de mon trésor. Puis je redescendis avec ma seconde charge jusqu'à l'entrée du grand gouffre et m'y arrêtai un moment, car il me restait cent vingt mètres assez rudes à grimper pour atteindre la grotte extérieure. Je repris ensuite ma route, et me trouvai bientôt dans la grotte, à quatre mètres de l'air libre.

Bien que le tunnel fût sinueux dans son ensemble, il comportait des parties aussi droites que si elles avaient été taillées par une machine-outil. Les cent vingt mètres qui séparaient la grotte de l'entrée du gouffre étaient l'une de ces parties droites qui, à cause de cela, était presque plus difficile à franchir que le reste du tunnel. En fait, on n'y serait pas parvenu si les rugosités latérales n'avaient fourni aux pieds des points d'appui. Si le tunnel avait été éclairé au lieu d'être obscur, j'aurais pu regarder droit dans le gouffre à partir de la grotte.

La tiédeur de l'air m'invita à m'asseoir, ou plutôt à m'étendre à demi dans la grotte, bien que je ne pusse rien voir. Tout en me reposant, je mangeai une poignée de dattes et bus à petites gorgées un peu de neige fondue contenue dans mon bidon. Cela fait, je m'allongeai complètement pour dormir dans l'air tempéré.

Je ne sais combien de temps je dormis, mais le réveil fut effroyable. Des bouffées d'air, chaudes au point de vous arracher la peau, passaient au-dessus de

moi, chargées de fumées suffocantes, et produisant dans leur ruée vers le sommet de rauques murmures. De l'haleine ardente du gouffre montaient des hurlements et des gémissements qu'accompagnait le bruit d'énormes explosions et d'assourdissantes détonations.

Plus terrifiante que tout était la lueur rouge réfléchie par les parois du gouffre, où je pouvais maintenant plonger mon regard sans obstacle. Dans ses profondeurs brillaient des éclats de gaz enflammés rouges, verts, bleus, et multicolores. Pendant un moment la peur me paralysa, et je restai à contempler cet enfer d'éléments flamboyants. Je savais que les lueurs et la chaleur, toutes deux momentanément croissantes, ainsi que le bruit et les secousses de la montagne annonçaient tous le même phénomène : une éruption volcanique active.

À la fin, l'envoûtement qui engourdissait mes sens fut rompu par l'apparition d'un jet de lave fondue, projeté de plusieurs mètres dans la galerie par une explosion à l'intérieur du gouffre. Alors je me levai et m'enfuis. Je traversai précipitamment la grotte et rampai avec une hâte et une énergie folles à travers l'entrée horizontale qui ne m'avait jamais paru si basse !

J'avais oublié que je portais de l'or dans mes poches, et le fait ne me revint à l'esprit qu'au moment où j'éprouvai l'action retardatrice du précieux minerai. Au milieu de mon effort de fuite, j'avais regagné un certain calme, et ma présence d'esprit restaurée m'incita à ne pas jeter mon trésor. La réflexion me convainquit que le danger, bien que menaçant, n'était pas imminent. Je retournai donc en rampant dans la grotte, y repris un sac que j'y avais laissé, et le remplis de tout le minerai que je pouvais porter.

Je dénouai ensuite de ma poitrine une courroie de cuir et une corde d'une douzaine de mètres. J'attachai le sac à un bout et nouai l'autre bout à une pointe de rocher. Je laissai filer le sac, et descendis après lui. Puis, par une secousse, je détachai la corde de sa pointe de rocher, et répétai maintes fois cette manœuvre. Je parvins de la sorte au bas de la fissure avec la majeure partie de mes deux charges de minerai. À partir de là mon chemin suivait une arête rocheuse assez étroite, mais suffisante pour former un chemin facile.

Je venais d'aborder cette arête, lorsque je me retournai pour jeter un coup d'œil en arrière sur le chemin que j'avais parcouru. À cet instant se produisit une secousse tellurique presque suffisante pour me jeter à terre, et de la petite grotte où j'avais dormi, je vis sortir une bouffée de fumée, puis une lueur rouge… de la lave. Elle gicla vers le bas en une cascade ignée formant un spectacle superbe à la tombée du jour, car le soleil n'était pas encore couché. Le sommet de la montagne était à l'ouest de mon arête, de sorte qu'à l'approche de la nuit je me trouvais dans une ombre profonde.

Je m’enfuis le long de l’arête, après avoir laissé mon sac et la majeure partie du contenu de mes poches à l’endroit que je jugeai le plus sûr, bien haut au-dessus de la gorge où la lave serait forcée de couler. Une fois à bonne distance, je m’arrêtai pour me reposer et promener mes regards sur le torrent de feu qui se ruait dans la gorge, assez loin à ma droite, mais bien en vue.

Et je pensai : « Au moins, maintenant que la force née de mon excitation s’est dissipée, j’ai autant de minerai dans mes poches que j’en puis porter. Il semble y avoir plus d’or que de quartz, de sorte que même si je ne peux rattraper le reliquat, j’ai une fortune en réserve. Qu’Incal soit loué pour cela ! »

Dans mon inexpérience, je ne pouvais me rendre compte dans quelle mesure mes dix kilos de quartz aurifère étaient insuffisants pour faire face aux dépenses de sept années d’études au collège. De plus, il s’agissait du collège de la capitale, où les frais sont plus élevés qu’ailleurs. Mais c’était indéniablement le plus grand trésor que j’eusse jamais possédé, ou même contemplé. C’est pourquoi j’étais satisfait.

À la vérité, la croyance en une Providence toute puissante est indispensable à la plupart et même à tous les hommes. La seule différence entre eux c’est que la Divinité dont les hommes de grand savoir ont besoin doit disposer d’une puissance se rapprochant davantage de l’infini que celle des dieux nécessaires aux gens moins expérimentés. Ceux qui comprennent que la vie est illimitée projetteront leur pensée sur un Dieu à peu près omnipotent en regard de la conception qui suffit à satisfaire la mentalité ordinaire.

Dès lors, peu importe que la déité adorée soit une idole de pierre ou de bois, une forme inanimée quelconque, ou un Esprit Suprême de nature androgyne. Les Grands Êtres qui président au cours des événements et appliquent la loi du Karma instaurée par le Dieu éternel voient le degré de foi dans le cœur des hommes, et n’admettent pas que la loi suive toujours son cours rigide sans être tempérée par la miséricorde. S’ils laissaient l’action desséchante de la tristesse et du désespoir tuer la confiance dans les idoles, les dieux « animés », ou le Suprême Esprit de Dieu, alors la bonté humaine pourrait trembler pour sa sûreté et son maintien. Une telle catastrophe ne pourrait s’harmoniser avec Dieu. La loi ne permettra donc jamais qu’elle se produise.

Il en était ainsi de ma croyance en Incal, partagée par mes concitoyens. Incal, conception purement spirituelle, n’existait que dans la pensée de ses adorateurs. Elle s’ajoutait à la foi dans la Cause éternelle, dont aucune intelligence à aucune époque, n’a jamais pu sainement douter. Cette croyance était noble, poussait à une haute moralité, et nourrissait la foi, l’espoir, et la charité. Sans doute, l’Incal personnel était symbolisé par le bouclier de l’éclatant soleil, mais que restait-il d’inexistant, sauf dans le cerveau des hommes ? Notre concept atlante remplaçait

pour nous l’Esprit de Vie, Père de tout. C’était suffisant pour obtenir que l’on observât les principes censés plaire le plus à Incal.

De tout temps, les anges du Suprême Dieu incréé ont donné leurs soins aux enfants du Père. Aujourd’hui, regardant la croyance enchâssée dans mon cœur et dans celui de mes compatriotes, ils devaient dire en exerçant leur ministère : « Qu’il te soit fait selon ta foi. »

Voyant mon espoir d’exceller parmi les hommes, ils avaient rabaissé mon orgueil par la peur, tandis que je fuyais la montagne en feu. Mais aucun désastre ne se produisit.

Je m’enfuyais aussi vite que la nature du chemin me le permettait, et dans ma course je louais Incal, parce que j’avais gardé ma vie et possédais de l’or. L’Esprit de Vie fut miséricordieux, car je ne sus pas combien mon trésor était insuffisant pour mes besoins avant que la piqûre du désappointement n’eût été écartée de moi par la découverte d’une réserve bien plus abondante.

Sur plusieurs kilomètres, mon chemin suivait une arête en lame de couteau. En beaucoup d’endroits, des précipices béants s’ouvraient à côté du sentier, au point que je dus me servir de mes mains et de mes pieds pour passer. Parfois, les parois à pic encadraient le sentier, qui devenait très étroit. J’étais reconnaissant envers Incal pour les moindres circonstances heureuses et le remerciai de ce que le dieu de la Montagne ne se démenât pas sous forme de secousses telluriques pendant que je me trouvais dans ces positions périlleuses.

À cinq kilomètres de mon point de départ, j’arrivai au bord d’un précipice effrayant, tandis qu’une paroi verticale se dressait au-dessus de moi. Seules éclairaient mon chemin les lueurs de la montagne en feu. Tandis que je descendais précautionneusement vers le rebord basaltique, une violente secousse me précipita sur les genoux et faillit me projeter dans le précipice. Un instant plus tard un grondement sourd emplit l’air avec une intensité persistante. Plein de terreur, je regardai derrière moi. Un énorme jet de flammes et de fumée se ruait vers le ciel, accompagné de pierres assez grosses pour être visibles à l’œil nu. Au-dessous du rebord où je m’accrochais, il y avait un affreux bruit de craquements et d’écrasements. La terre tremblait d’une façon épouvantable, et sous les chocs répétés, je m’accrochais aux rochers dans la crainte désespérée d’être lancé par-dessus le rebord.

Hier, la gorge que je contemplais décrivait ses courbes autour de divers pics et arêtes du massif. Ces arêtes et pics avaient existé jadis. Maintenant ils n’existaient plus. Je contemplais un paysage de tourbillons effrayants et confus, juste suffisamment éclairés par les lueurs volcaniques pour être perceptibles. Les falaises et les rochers autrefois solides paraissaient instables et ballottés comme les eaux de l’océan. Ils montaient et retombaient sous une poussée horrible, se

broyant et s’écrasant dans un vrai pandémonium. Par-dessus le tout, des cendres retombaient en douche épaisse et ininterrompue tandis que poussières et vapeurs volcaniques emplissaient l’air et s’étendaient, tel un voile funéraire, sur un monde apparemment en train de mourir.

Finalement, ces rugissements fous et ces secousses écœurantes prirent fin. L’histoire plutonique ne fut plus narrée que par la lueur régulière du flot de lave et par des secousses telluriques espacées. Mais je restai étendu sur mon rebord, malade et à moitié évanoui.

Peu à peu la lave cessa de s’écouler, et sa lueur s’éteignit. Les chocs n’eurent plus lieu qu’à de longs intervalles. Une paix semblable à celle de la mort envahit toute la contrée, cependant que les cendres grises retombaient silencieusement sur la terre malmenée.

Les ténèbres régnaient. Je crois que je perdis conscience pendant quelque temps, car au moment où je m’étirai, j’éprouvai une douleur aiguë à la tête. En y portant la main, je sentis un suintement chaud qui s’écoulait d’un point douloureux au toucher. Je tâtonnai autour de moi et trouvai une pierre aux arêtes vives qui était tombée de la paroi supérieure et m’avait heurté. Quelques mouvements me montrèrent que la blessure n’était pas grave, et je m’assis. L’aurore approchait déjà. Alors, défaillant de douleur, de faim, et de froid, je m’étendis à nouveau pour attendre le jour.

L’Incal levant éclaira une scène bien différente de celle du matin précédent ! Quand je regardai vers le fier sommet, la lumière rouge du soleil me montra qu’une bonne moitié en avait été arrachée et avalée par « quelque caverne mystérieuse ». Oui le poète a exprimé la vérité en disant : « Les montagnes dressent vers le ciel leurs parois chaudes et noircies, et inclinent leurs hautes têtes vers la plaine. »

Dans le voisinage, juste à mes pieds, là où des arêtes avaient existé et où l’affreux tournoiement avait eu lieu, les flèches rocheuses, pics et parois avaient disparu à jamais ! À leur place se trouvait un grand lac d’eau bouillante, dont la rive la plus éloignée était voilée par la lente chute des cendres. Des nuages de vapeur se condensaient dans l’air froid en une fine bruine, comme si le globe, rudement frappé, versait des larmes sur sa récente agonie. Tous les bruits étaient étouffés, le tremblement calmé, le bouillonnement du flot de lave arrêté.

L’arête sur laquelle je me trouvais avait presque entièrement échappé au déchirement général. Elle avait néanmoins souffert, et quand je voulus reprendre mon chemin habituel de retour, celui-ci avait disparu. Un énorme bloc de rocher pesant plusieurs milliers de tonnes avait glissé dans le précipice, arrachant tout vestige du sentier qui traversait par-là. Je cherchai une autre route et me mis à grimper dans la lumière tamisée.

J’arrivai à une partie de la crête opposée au soleil, et n’aperçus que deux étroits rebords bien périlleux, des lacs d’eau bouillante dans le fond, et des parois infranchissables au-dessus de moi.

Soudain un faible rayon de lumière rougeâtre brilla en travers de mon chemin. J’en recherchai la source et vis qu’il provenait d’une large fissure dans la paroi qui me surplombait. Le bas de cette fissure n’était pas loin au-dessous de moi. Elle se fermait sans se rétrécir, par un plancher aussi large que l’ouverture de la fissure elle-même, comme si la roche avait été poussée de côté en formant une faille, ce qui était certainement le cas.

Je descendis jusqu’au niveau de ce plancher. Puis, trouvant la fissure assez large j’y entrai sans redouter une nouvelle secousse tellurique qui pouvait la refermer et m’y écraser comme dans un moule à gaufres. Pourtant, j’avais envisagé cette éventualité. Mais, tel un bon Atlante, j’écartai ma crainte en songeant que je me confiais à Incal, lequel agissait au mieux pour moi.

Çà et là, sur la paroi fendue, apparaissaient des veines de quartz porphyrique formant des saillies qui couraient le long de la masse de granit. La fissure s’étendait jusqu’à la crête, et bien qu’elle eût près d’un mètre de large, sa hauteur la faisait paraître fort étroite. Je m’arrêtai, rempli de joie à l’idée qu’à droite et à gauche mes yeux contemplaient du rocher vierge, qui depuis les origines de la Terre n’avait pas été exposé au regard de l’homme. Je fis alors une découverte qui fit battre mes artères d’une joie sauvage. Tout près de moi, juste un peu en avant, il y avait un filon jaune d’ocre dans lequel j’aperçus de nombreuses mouchetures d’une roche blanchâtre plus dure. C’étaient des morceaux de quartz arrachés par la secousse qui avait produit la fissure. Ils étaient abondamment tachetés de pépites d’or natif et d’argent métallique.

La ductilité des deux métaux précieux se manifestait par de curieux effets. L’or et l’argent avaient été étirés hors de la paroi de la fracture sous forme de filaments ayant parfois plusieurs centimètres de longueur.

À nouveau, la sensation de défaillance causée par la faim me quitta. J’oubliai temporairement les souffrances de ma douloureuse plaie à la tête, et je chantai un hymne de gratitude à mon Dieu. Disparu, le majestueux sommet, détruite, la seule route d’accès possible de l’ascensionniste. Mais ici, après la fin de la guerre entre feux souterrains, il y avait un trésor plus grand, plus proche de ma maison, plus facile à atteindre que le premier. L’excitation de la joie provoqua une tension trop grande de mes nerfs déjà si affaiblis, et je m’évanouis !

Mais la jeunesse a du ressort, et la santé de ceux qui n’ont pas de vices possède une élasticité merveilleuse. Je repris bientôt conscience et eus la sagesse de rentrer à la maison sans gaspiller mes forces en m’arrêtant davantage.

Je savais que mon instinct de montagnard me guiderait infailliblement quand

il faudrait retrouver cet endroit.

Je pris conseil de ma mère. Elle fut d'avis que je ne pouvais exploiter la mine tout seul, et je compris qu'elle avait raison. Mais trouverais-je à m'adjoindre des hommes qui imiteraient leur soif de récompense à une fraction honnête de la fortune ainsi obtenue ?

Il suffit de dire ici que j'obtins les concours nécessaires. Certains prétendus amis entrèrent en association avec moi. Ils m'attribuèrent un tiers des profits sans exiger aucun travail de ma part, se réservant pour eux-mêmes le reste des recettes. Ils acceptèrent aussi sous certaines réserves mon exigence de faire inscrire à mon nom la propriété exclusive de la mine. Je leur fis signer un papier à cet effet, et ils durent le sceller du sceau le plus sacré qui existât en Atlantide, à savoir l'apposition de leur signature tracée avec leur propre sang.

J'insistai sur ce luxe de formalités dans la crainte incoercible de voir ces gens prétendre avoir découvert la mine eux-mêmes et méconnaître ainsi tous mes droits. Aujourd'hui, je sais que mes soupçons étaient fondés. Le contrat spécifiait que la totalité de la mine qu'ils allaient exploiter durant l'année en cours était la propriété inaliénable de Zaïlm Numinos. Seule l'existence de cette clause les empêcha de me dépouiller comme ils en avaient l'intention. La clause ne mentionnait pas spécialement l'inventeur de la mine, mais stipulait en termes indiscutables que le droit à la propriété était attribué au porteur de mon nom. En cas de contestation, je n'aurais pas à prouver comment j'en étais devenu titulaire. Aucune affirmation qu'un autre était l'inventeur de la mine n'aurait été utile avec des gens malintentionnés, car peu importait de savoir qui avait découvert le filon le premier. Le fait subsistait que j'en étais le propriétaire. Cela me valait tous les avantages et la protection complète de la loi. Du moins, dans mon ignorance, c'est ce que je croyais.

Mes associés étaient moins ignorants. Ils savaient que le contrat était illégal, donc sans valeur. Un jour vint où j'appris tout. Les lois de l'Atlantide faisaient de chaque mine la source d'une dîme au profit de l'Empire, et toute mine exploitée sans tenir compte de cette obligation légale était sujette à confiscation.

Mes partenaires poussés par leur avarice gardèrent secret notre accord, tout en exploitant la mine, ce qui les rendit complices d'une violation de la loi. Faute de quoi ils auraient pu en devenir propriétaires légaux en dénonçant simplement mes agissements au plus proche agent du gouvernement.

Mais, à l'époque, je ne connaissais pas la loi, et mes deux associés crurent habile de se taire, parce qu'ils ne savaient pas tout et croyaient ne pratiquer qu'une entorse vénielle à certains règlements. C'est ainsi que le secret fut conservé en attendant sa révélation ultérieure.

Maintenant que je disposais des ressources voulues, l'étape suivante consistait

à déménager de la campagne vers la cité de l’empereur. Je passerai sous silence nos adieux à notre vieille maison de la montagne et notre nouvelle installation à Caïphoul.

CHAPITRE II

CAÏPHOUL

Les Atlantes vivaient sous un gouvernement se rapprochant d'une monarchie tempérée. Leur système reconnaissait un empereur élu, sans le moindre caractère héréditaire, et des ministres connus sous le nom de « Conseil des Nonante » ou « Princes du Royaume ». Tous ces officiels étaient nommés à vie, sauf révocation pour malfaisance. Ce terme était strictement défini, et les sanctions correspondantes sévèrement appliquées. Si haut placé que fût l'offenseur, il ne pouvait échapper au jeu de la loi.

Aucune fonction gouvernementale n'était élective, sauf un seul poste ecclésiastique. Les postes secondaires des services publics étaient toujours pourvus par voie de nomination, et les titulaires strictement notés par ceux qui les avaient nommés. Ces derniers, empereur ou princes, étaient responsables devant le peuple de l'usage de leurs pouvoirs et de la conduite des fonctionnaires choisis par eux.

Le présent chapitre n'a pas pour objet de faire un cours de politique atlante, mais de décrire les palais ministériels et royaux que la nation mettait à la disposition de ses élus, un pour chaque prince, trois pour l'empereur. Dans l'ensemble, la description extérieure et intérieure de l'un de ces bâtiments donne une idée de ce qu'étaient les autres. Il en est de même aujourd'hui aux États-Unis et dans les nations modernes. Un édifice gouvernemental se reconnaît aisément aux traits généraux de son architecture. La description d'Agacoé, palais principal de l'empereur, servira donc un double but, celui de donner une idée de la plus célèbre résidence du grand empire de Poséid, et celui d'illustrer le style prédominant de l'architecture gouvernementale pendant la période où je résidai en Atlantide.

Je prie le lecteur d'imaginer un tertre haut d'environ cinq mètres, large de cinquante et long de deux cent cinquante. La plate-forme supérieure était faite de blocs de porphyre taillé. Sur les quatre côtés, un escalier en pente douce descendait vers le gazon environnant. En avant et en arrière, les marches étaient divisées en quinze sections. Aux extrémités les escaliers n'avaient que trois sections, chacune de quinze mètres de long. Les deux sections voisines des coins étaient séparées par des divisions consistant en de profonds retraits

quadrangulaires dans lesquels et autour desquels les escaliers couraient sans interruption. La section centrale était séparée de chacune des sections latérales par un colossal serpent de grès sculpté, aussi vivant que l'art pouvait le rendre. Les têtes de ces reptiles immobiles reposaient sur le tapis de gazon vert au bas des escaliers. Leurs corps s'étalaient en plein relief sur les marches, jusqu'en haut de la plate-forme. Ils étaient enroulés autour de colonnes massives qui supportaient les frontons des vérandas de la superstructure. Le palais était érigé sur la plate-forme de porphyre, et les colonnes formaient un péristyle fort imposant entre les larges vérandas et les marches. La division suivante consistait en un quadrangle dans les marches, la suivante en un nouveau serpent, et ainsi de suite tout autour de l'édifice.

J'espère que ma description est suffisamment claire pour donner une idée de cet immense parallélogramme entouré de marches, gardé par de monstrueuses formes serpentines à la fois utiles et ornementales. Ces emblèmes religieux ne symbolisaient pas seulement la sagesse. Ils rappelaient aussi l'apparition d'un serpent de feu dans le ciel de la Terre d'autrefois, au moment crucial où l'Homme s'était séparé de Dieu.

Alternant avec ces formes, les retraits rompaient l'aspect rectiligne de la façade et en évitaient la monotonie. Au-dessus s'élevait le premier étage du palais proprement dit. Son péristyle entrelacé de serpents soutenait de grands toits de vérandas, sur lesquels d'énormes vases remplis de terre nourrissaient toutes sortes de plantes tropicales, d'arbustes, et de nombreuses variétés d'arbrisseaux. Ce jardin luxuriant parfumait l'air, déjà rafraîchi par de nombreuses fontaines qui jouaient au milieu des plantes.

Au-dessus du premier étage, avec ses portiques pleins de fleurs, s'élevait un autre étage d'appartements entouré de galeries ouvertes dont le sol était formé par les toits des pièces inférieures. Le troisième et dernier étage ne comportait pas de vérandas, bien qu'il fût tout entouré de galeries-promenades dont le toit de l'étage inférieur formait le sol. La même luxuriance de fleurs et de verdure rendait cet étage aussi charmant que les autres.

Les oiseaux à beau plumage et à beau ramage en étaient les hôtes bienvenus. Bien que libres, ils étaient apprivoisés, car nul ne leur avait jamais fait de mal. Des gardes étaient munis de sarbacanes projetant sans bruit leurs dards. Silencieusement, ils détruisaient tous les oiseaux de proie, les espèces d'oiseaux non chanteurs ou ternes de plumage, ou encore ceux qui ne se rendaient pas utiles par leurs qualités d'insectivores, et qui, pour ces diverses raisons, étaient regardés comme indésirables.

Des tours et des flèches gracieuses jaillissaient du toit principal. Les nombreuses pièces en encorbellement, les angles, les arêtes de voûtes, les arcs-

boutants ajourés, les corniches, et les multiples ornements architecturaux enlevaient au palais toute apparence de lourdeur.

La plus grande des tours était encerclée jusqu'en haut par un escalier en spirale qui conduisait à une plate-forme supérieure enclose de parapets, à trente mètres au-dessus d'un toit d'aluminium.

Le palais d'Agacoé était seul parmi les édifices gouvernementaux à posséder une tour semblable. Celle-ci avait été érigée quelques siècles avant mon époque, en mémoire d'une belle princesse enlevée aux soins aimants de son époux et partie au Navazzamin, le pays ombreux des âmes quittant la Terre. Tel était le palais d'Agacoé.

À l'étage supérieur on avait installé un grand musée officiel. L'étage médian était occupé par les bureaux des principales autorités du gouvernement. Quant au premier étage, il était magnifiquement disposé et meublé pour servir de résidence privée à l'empereur. Il n'est pas sans intérêt de noter que les gueules béantes des serpents de pierre décrits plus haut servaient de portes d'entrée (de taille normale) à certains appartements du rez-de-chaussée. Ce détail donnera une idée exacte de l'importance de ces reptiles monstrueux, cependant artistiques dans leurs proportions. Leurs corps étaient de grès sculpté, gris, rouge, ou jaune. Leurs yeux étaient de sardoine, de cornaline, de jaspe, et d'autres minéraux siliceux colorés. Quant aux dents crochues des gueules béantes, elles étaient de quartz blanc éclatant, et encadraient les portes d'entrée.

L'existence d'une pareille masse de pierres taillées et sciées oblige les cerveaux modernes à se demander si les Atlantes n'obtenaient leurs produits finis que par le labeur incessant des esclaves, ou si nous possédions des machines particulièrement efficaces pour tailler la pierre. Dans le premier cas, il aurait fallu que nous fussions un peuple barbare, et alors notre autonomie politique eût été constamment menacée par les forces de soulèvement du volcan social toujours créé par l'esclavage. C'est la seconde hypothèse qui est exacte, car notre machinerie dans ce domaine faisait notre orgueil parmi les nations, ainsi d'ailleurs qu'une diversité presque infinie d'outils servant à toutes sortes de fins.

Qu'on me permette ici une affirmation, destinée non pas à étayer une discussion, mais à être comprise à la lumière des chapitres suivants : si nous les Atlantes nous n'avions pas possédé cette vaste gamme d'inventions mécaniques et les talents d'inventeurs qui nous assuraient de tels triomphes, alors vous autres des temps modernes vous ne posséderiez pas non plus ces facultés créatrices ni aucun des produits d'un pareil génie.

Peut-être, en étudiant mon affirmation, ne comprendrez-vous pas le lien entre nos deux époques et nos deux races. Mais à mesure que vous approcherez de la

fin de cette histoire, votre mémoire se référera à mes paroles avec une pleine intelligence de la question.

Confiant dans le succès de mon effort pour vous dépeindre en paroles l'aspect d'un édifice gouvernemental atlante, j'essayerai maintenant de vous donner une idée du promontoire caïphalien où trônait Caïphoul. Cette ville royale était la plus grande de son temps. A l'intérieur de ses limites résidait une population de deux millions d'âmes. Elle n'était pas protégée par une enceinte fortifiée. A la vérité, aucune des villes de cette époque n'était entourée de murs, et sous ce rapport, elles différaient des villes et cités connues à des époques historiques ultérieures.

Quand je retrace mes souvenirs de cette période de Poséid, je ne m'écarte pas des faits, car toute ma présente narration est historiquement tirée des archives de la lumière astrale. Néanmoins, elle antidate de bien des siècles les histoires transmises par les manuscrits, rouleaux de papyrus, ou pierres gravées. Car Poséid n'existait déjà plus sur Terre au moment où les premières pages de l'histoire furent écrites par les premiers chroniqueurs employant le papyrus, ni même plus tôt encore, quand les sculpteurs d'obélisques et les écrivains sur pierre des temples d'Égypte gravèrent leurs hiéroglyphes sur un granit durable.

Alors l'Atlantide n'était déjà plus connue sur terre, car il y a bientôt neuf mille ans que l'océan a englouti notre beau pays sans en laisser de traces, moins de traces qu'il n'en subsiste d'Herculanum et de Pompéi enfouies sous les cendres et la lave, et dont l'existence même fut mise en doute par la chrétienté pendant seize siècles. Des excavateurs ont enlevé les scories de Pompéi. Mais de Caïphoul, nul ne peut écarter les flots de l'Atlantique et révéler ce qui n'existe plus. Car si chaque jour était un siècle, il se serait écoulé près de trois mois de ces jours-là depuis que le redoutable commandement de Dieu a été donné aux eaux : « Couvrez le pays de manière que le clairvoyant soleil n'en voie plus trace tout au long de sa course. »

Et il en fut ainsi.

Dans les pages précédentes, j'ai décrit le promontoire de Caïphoul s'avançant dans l'océan à la suite des plaines caïphaliennes, et visible de nuit à la lueur de sa capitale éclairée. Sur cinq cents kilomètres à l'ouest de Nouméa, la péninsule prolongeait la plaine en se rétrécissant. Le cap qui la terminait avait une largeur de quatre-vingts kilomètres. Il s'élevait directement de l'océan à une trentaine de mètres de hauteur, tout comme les falaises crayeuses de la Manche, et à ce niveau la plaine était plate comme la main. À la pointe de cette grande péninsule s'élevait Caïphoul, ou « Atlan, Reine des Vagues », ville magnifique et paisible, avec ses vastes jardins au charme tropical…

Où la feuille ne se fane jamais
Dans les tranquilles charmilles en fleurs,
Et où l'abeille fête son banquet
Pendant toute une année de nectar.

Ses collines artificielles, dont les plus élevées portaient les palais gouvernementaux, étaient percées ou surmontées par de larges avenues ombragées de grands arbres. Les avenues partaient du centre de la ville comme les rayons d'une roue et s'allongeaient en ligne droite sur quatre-vingts kilomètres. Elles étaient coupées à angle droit par des avenues plus courtes, traversant la péninsule sur soixante kilomètres dans le sens de sa largeur. Ainsi, dans une splendeur de rêve, s'étendait la plus fière cité de ce monde ancien.

Nulle part Caïphoul ne s'approchait de l'océan à moins de huit kilomètres. Elle n'avait pas de murs d'enceinte, mais était complètement entourée par un immense fossé de plus d'un kilomètre de largeur et vingt mètres de profondeur moyenne, alimenté par les eaux de l'Atlantique. Au nord, un large canal rejoignait le grand fleuve Nomis, dont le fort débit provoquait dans le fossé un puissant courant de succion. Les eaux de l'océan entraient par le sud et drainaient le fossé sur toute la périphérie de la ville. De la sorte, l'écoulement à la mer était assuré pour les eaux de tous les égouts de cette île circulaire artificielle. D'énormes pompes à moteurs refoulaient les eaux fraîches de l'océan à travers de vastes tuyaux et canalisations de pierre sur toute la surface de la ville, inondant les égouts et fournissant de la force motrice pour divers usages, lumière et applications électriques de toutes sortes.

Services électriques ? Énergie électrique ? Oui, en vérité, nous avions une profonde connaissance de cette force motrice universelle. Nous l'utilisions sous des formes innombrables dont beaucoup restent à redécouvrir dans votre monde moderne. À mesure que des hommes et des femmes de cette époque ancienne se réincarnent dans le présent âge, ils se remémorent chaque jour une plus grande partie de nos procédés.

Chers amis, il est étrange que vous restiez incrédules lorsque je parle de ces inventions que vous considérez comme propriété exclusive des temps modernes. Mais je parle par expérience, en connaissance de cause, car je vivais alors et vis encore maintenant. Non seulement j'ai vécu en Atlantide il y a douze mille ans, mais j'ai vécu aux États-Unis avant, pendant, et après la guerre de Sécession.

Une partie de notre courant électrique était tirée du mouvement des vagues sur le bord de la mer, et une fraction plus grande encore du flux et du reflux des marées. Les torrents de montagne et les procédés chimiques en fournissaient aussi. Mais la source principale d'énergie provenait de ce que nous appelions à

juste titre le « Côté Nocturne de la Nature ».

Nous connaissions comme vous de puissants explosifs, mais nous les utilisions sur une échelle bien plus vaste et variée. Supposons que vous sachiez contraindre ces substances à céder sans crainte d'explosion leurs vastes réserves d'énergie latente. Continuerez-vous longtemps à propulser vos mécanismes à l'aide de moteurs à vapeur ou électriques, grossiers et lourds ? Si un grand paquebot pouvait se passer de ses machines et de ses soutes à charbon en utilisant une énergie concentrée ne dépassant pas le poids d'un sac à main et capable de lui faire traverser l'Atlantique ou de tirer un train sur dix mille kilomètres, combien de temps utiliseriez-vous encore des machines à vapeur ? Cependant, une énergie de cet ordre était connue dans la vie atlante – peut-être par vous, certainement par moi – et n'était même pas la plus estimée. Vous la connaîtrez à nouveau, car NOTRE RACE est en train de revenir du Dévachan (2) sur la Terre.

Je disais que cette énergie n'était pas seule à notre disposition. Comparée aux lourdes machines à vapeur, un mécanisme employant l'énergie du « Côté Nocturne de la Nature » ressemblerait à un léger moteur à explosion.

Que sont les forces du « Côté Nocturne de la Nature » ? Je ne répondrai ici que par une autre question : « D'où proviennent les forces naturelles de la gravitation, du soleil, ou de la lumière ? » Si vous me répondez qu'elles proviennent de Dieu, je vous ferai une réponse semblable. L'homme est l'héritier du Père. Tout ce qui appartient au Père appartient aussi au Fils. Si Incal reçoit son impulsion de Dieu, le Fils découvrira comment le Père s'y prend et finira par en faire autant, comme les hommes le firent jadis en Atlantide. Mais vous pourrez faire de plus grandes choses que nous. Vous existez maintenant, vous existiez alors ; vous êtes Poséid revenue, et sur un plan supérieur !

Le grand fossé entourant la capitale avait été creusé pour un but maintenant atteint depuis des siècles. Ce but était alors purement maritime, car avant l'emploi généralisé des vaisseaux aériens, il fallait utiliser des navires pour les transports. La réalisation du projet avait été si efficace qu'elle avait valu à Caïphoul son fier surnom de « Souveraine des Mers », nom qu'elle conserva même lorsque l'usage primitif de ses douves fut relégué dans l'histoire.

Quand des moyens de transport améliorés eurent supplanté les anciens, on laissa se rouiller ou bien on convertit à d'autres usages les navires qui pendant dix siècles avaient fait honneur à toutes les mers et à toutes les routes maritimes du globe. L'océan ne portait plus maintenant que de rares voiliers de plaisir, appartenant tous à des gens qui aimaient la nouveauté et satisfaisaient ainsi leur goût du sport.

Ce changement radical n'était cependant pas un motif suffisant pour laisser se

désagréger les deux cent vingt kilomètres de quais en maçonnerie qui bordaient le fossé. Les eaux non maîtrisées auraient rongé le terrain, causé la perte de propriétés précieuses, détérioré le système sanitaire de la ville, et en outre détruit la beauté des douves et de leurs alentours. Aussi, durant les sept cents ans qui s'écoulèrent depuis l'abandon des transports maritimes, on n'avait laissé aucune fissure menacer cette grande longueur de maçonnerie. Un trait remarquable de Caïphoul était la richesse et la beauté exceptionnelles de ses arbres et de ses bosquets tropicaux. Bordant les avenues et couvrant les collines couronnées de palais, dont beaucoup s'élevaient à soixante et même cent mètres au-dessus du niveau de la plaine, des arbres, des arbustes, des plantes grimpantes et des fleurs annuelles ou vivaces remplissaient les gorges, canons, défilés, et plateaux en miniature dont la création avait enchanté les Atlantes amateurs d'art. Cette végétation couvrait les pentes et entourait les falaises minuscules et les murs des bâtiments. Elle cachait même une grande partie des marches qui conduisaient par de larges méplats jusqu'au bord des douves. Elle recouvrait tout, tel un glorieux vêtement verdoyant.

Le lecteur commence peut-être à se demander où vivaient les habitants. La question vient à point, et j'espère que la réponse en sera jugée intéressante.

La surface du grand promontoire était primitivement une plaine. On l'avait transformée en une configuration bien plus belle de collines et de vallonnements. Pour effectuer ce changement, on avait édifié avec une résistance à toute épreuve des masses rocheuses de fort volume surmontées de terrasses. On y avait ménagé des tunnels voûtés pour les avenues d'intersection et rempli les espaces creux d'un mélange soigneusement pilonné d'argile, de ciment, et de cailloux. L'extérieur avait été ensuite couvert de terreau sur les parties plates, et l'on avait construit des gradins pour servir de support à une végétation variée.

Ces collines couvraient des centaines de kilomètres carrés de la plaine primitive, laissant, sauf quelques exceptions, peu de terrain plat en dehors des avenues. Un grand nombre de ces avenues escaladaient les collines ou remontaient le long d'un canon jusque vers son col terminal. Puis elles pénétraient dans la colline sous le col et débouchaient de l'autre côté par un tunnel voûté. Des tubes de cristal, dans lesquels on avait fait un vide absolu, éclairaient ces passages d'une lumière continue dérivée des forces du « Côté Nocturne de la Nature ».

Les faces verticales et inclinées des constructions ainsi que les parois des canons, étaient creusées de larges chambres de dimensions variées. Les portes et fenêtres étaient cachées par des imitations de corniches d'où pendaient des vignes vierges et autres plantes se plaisant dans les rochers. Ainsi se trouvait dissimulée à la vue la raideur peu gracieuse des cadres métalliques sous-jacents.

Les appartements formaient des ensembles artistiquement disposés pour abriter des familles. Les feuilles de métal qui couvraient les murs empêchaient l'humidité à l'intérieur, et la position souterraine des appartements leur assurait en toute saison une température régulière.

Les plans de toutes ces résidences étaient faits par le gouvernement. Celui-ci les construisait et en conservait la propriété. Les habitants les louaient au ministère des Bâtiments publics. Le loyer était nominal, c'est-à-dire juste suffisant pour payer la contrepartie des services rendus, entretien, éclairage électrique, chauffage, fourniture d'eau, et salaire des fonctionnaires chargés de ces services. Le loyer total ne coûtait pas plus de dix à quinze pour cent du salaire d'un ouvrier mécanicien qualifié. Le lecteur voudra bien excuser ce luxe de détails, faute desquels il n'aurait qu'une conception vague et peu satisfaisante de la vie dans ces temps antédiluviens.

Le grand charme de ces résidences provenait de leur isolement, ce qui évitait l'aspect affreux de masses anguleuses de maisons que l'on voit dans nos villes actuelles, mais qu'on ne rencontrait que fort rarement dans les cités atlantes. Un observateur accoutumé aux atrocités modernes de pierre, de brique et de bois aurait trouvé Caïphoul remarquable. En grimpant sur la hauteur, il n'aurait aperçu aucune de ces constructions empilées perçant le ciel et séparées par des tunnels étroits, sombres, sans arbres, et souvent infects, faussement appelés rues. Il aurait vu une colline, puis une autre, puis encore une autre, jusqu'à les compter par vingtaines, car il y en avait cent quatre-vingt-dix en tout. Il aurait vu un lac, puis une falaise avec un étang ou un parc boisé à ses pieds, puis des gorges en miniature, avec leurs petites forêts si régulièrement irrégulières. Il aurait vu des cascades ou des torrents alimentés par l'inépuisable apport d'eau fraîche de la municipalité, avec leurs rives et plages couvertes d'espèces de plantes, arbres, et arbustes qui aiment la proximité de l'eau vive.

Chers amis, telle est la vue que vos yeux auraient contemplée si vous aviez regardé Caïphoul avec moi. Et peut-être l'avez-vous fait ? Cependant Caïphoul n'était pas dénuée de maisons construites à la manière moderne. Car toute personne qui en avait les moyens et l'autorisation du service d'urbanisme avait le droit de construire de telles maisons çà et là, dans des situations et un style calculés pour ajouter à la beauté de l'ensemble. Beaucoup de gens usaient de cette faculté. Il existait aussi un nombre harmonieux de musées d'art, de salles de spectacles, et de bâtiments non destinés au logement.

En me promenant dans la ville, je vis qu'à certains endroits les avenues paraissaient prendre brusquement fin dans des sortes de grottes dont l'intérieur renfermait habituellement des stalactites descendant du plafond. Peut-être l'avenue était-elle légèrement déviée de la ligne droite, ce qui empêchait d'en

apercevoir la continuité. À l'intérieur de ces grottes, des lampes cylindriques à abat-jour, fonctionnant à haute tension dans le vide, projetaient, tel un clair de lune, une douce lueur très agréable aux passants qui arrivaient du plein soleil.

La plupart des Atlantes étaient des cavaliers accomplis. Le gouvernement fournissant des transports électriques, les chevaux ne servaient pas de moyen de locomotion ; on les montait pour faire de la culture physique et acquérir de la grâce. En vérité, les réformateurs chrétiens de la fin du XIXe siècle auraient été dans le pays de leurs rêves s'ils avaient été Caïphaliens, car le gouvernement appliquait ses principes de paternalisme collectiviste d'une manière tellement systématique qu'il s'était approprié toutes les terres, tous les moyens de communication et de transport, toutes les usines, bref, toute propriété. Le système était source de grands bienfaits, et aucun Atlante n'aurait souhaité le voir abandonner ou compléter par un autre.

Quand un citoyen désirait un vaïlx (véhicule aérien), il en faisait la demande aux fonctionnaires compétents d'un des nombreux aérodromes du royaume. S'il voulait cultiver la terre, il s'adressait au ministère des Sols et de l'Agriculture. S'il désirait manufacturer quelque produit, l'outillage était à louer, au prix nominal nécessaire pour couvrir les frais et le salaire des fonctionnaires qui avaient la charge de cette partie du domaine public.

Je pense que ces exemples suffiront. En nos temps présents, il n'existe nulle part une harmonie politique semblable à celle qui résultait de ce paternalisme des fonctionnaires élus. Les républiques modernes regardent cette tendance avec un sentiment de jalousie et quelque peu d'alarme. Mais sa qualité était très différente de celle d'aujourd'hui. Notre paternalisme était étroitement surveillé et dûment contrôlé par les électeurs de la nation ; il reflétait essentiellement les vrais principes socialistes.

Malgré les détails précis que je viens de donner, je n'ai pu décrire nombre d'arrangements très spéciaux maintenus entre les parents politiques et leurs enfants, ni entre le travail et le capital. Je ne puis le faire de manière appropriée, car ces pages ne sont pas un plaidoyer tendant à adapter à la présente époque des méthodes en vigueur dans ces temps très reculés.

Il est cependant bon de préciser ici que l'Atlantide ne souffrait pas de cette plaie à la fois moderne et très ancienne que constituent les grèves. Celles-ci bloquent le capital et les entreprises, affament les artisans, et font souffrir les pauvres bien plus qu'elles ne peuvent amener d'ennuis aux portes des riches. Le secret de cette immunité n'était pas difficile à découvrir dans une nation dont le gouvernement représentait la voix des électeurs assez éduqués pour jouir du privilège de vote. Et cela sans distinction de sexe, car le principe suivant était vraiment implanté dans notre vie nationale : « À chaque électeur son étalon de

mesure, selon son éducation. Le sexe du votant n'a aucune importance. »

Dans une telle nation et sous un tel gouvernement, il eût été vraiment étrange que des discussions industrielles aient pu troubler longtemps le régime social. Un principe général d'équité entre l'employeur et l'employé régnait en Atlantide. Peu importait ce qu'une personne faisait pour une autre. Tout le problème tournait autour de la question suivante : « Est-ce que telle personne rend un service à telle autre ? » Dans l'affirmative, le fait que ce service fût accompli ou non par un travail physique ne comptait pour rien. On n'attachait pas davantage d'importance à ce que l'employeur ou l'employé représentassent plusieurs personnes.

Nos ordonnances locales au sujet de la justice dans l'industrie étaient fort complètes et plutôt volumineuses. Bien que je ne tienne pas à reproduire nos lois sociales en détail, quelques extraits trouveront ici une place appropriée. Je les ferai précéder d'un bref exposé sur la manière dont elles furent instaurées. On verra ainsi comment en ces temps reculés nous étions arrivés à régler d'une manière équitable et définitive des discordes ouvrières tout à fait semblables à n'importe quel bouleversement industriel moderne et tout aussi menaçantes pour l'ordre et la paix.

Sur la « Pierre de Maxin », à laquelle nous nous référerons longuement plus tard, était gravé ce terme essentiel du règlement de la terrible menace de brouille entre le capital et le travail, savoir : « Si des salariés croient qu'ils sont opprimés et songent à se dresser dans leur colère pour détruire leurs oppresseurs, que leur main se fige, afin qu'ils M'obéissent à Moi. Je leur dis : Ne lésez aucune personne dans son corps ni dans ses biens, même si elle vous opprime. Car tous ne sont-ils pas frères et sœurs ? N'êtes-vous pas tous les enfants d'un même Père, du Créateur sans nom ? Mais je vous commande ceci : Détruisez l'oppression. Les choses valent moins que les hommes. Allez-vous les laisser gouverner et opprimer leurs maîtres ? Recherchez diligemment le sens de mes paroles. »

Les étudiants de la doctrine interprétaient ce commandement comme signifiant que les classes industrielles opprimées ne devaient pas nuire aux capitalistes oppresseurs ni à leurs propriétés. Les classes riches étaient victimes des circonstances, peut-être autant que les pauvres gens. L'anarchie aveugle n'était pas un remède. Il fallait déraciner les conditions, chose facile si l'on abordait convenablement le problème. Pour un oppresseur, il y avait mille opprimés, dont la majorité avait droit de vote. Puisque le gouvernement était le serviteur du peuple, on avait décidé que la meilleure méthode consistait à traiter la question par référendum et à ne pas employer la violence contre les riches. Un appel fut donc lancé dans la population pour voter sur l'adoption d'un code de règles industrielles et sa soumission respectueuse à l'approbation de l'empereur.

Parmi ses nombreux articles et chapitres, je reproduirai seulement ceux qui s'appliquent aux temps et aux troubles modernes. Il sera donc aisé de comprendre pourquoi ces articles et chapitres ne sont pas numérotés à la suite les uns des autres.

EXTRAITS DU CODE ATLANTE DU TRAVAIL

Aucun employeur ne pourra exiger de labeur de son personnel en dehors des heures légales de travail sans lui allouer une rémunération exceptionnelle.

Chapitre IV. – Au cours d'une période de vingt-quatre heures, le temps légal de travail ne devra être ni inférieur ni supérieur à neuf heures lorsqu'il s'agira de travail physique, ou à huit heures pour les emplois sédentaires qui exigent principalement un effort mental.

Ce règlement permettait aux deux parties d'établir un contrat de travail qui leur convenait mutuellement. Il spécifiait le commencement et la fin des heures de travail par référence à la première heure du jour, qui correspondait au midi moderne.

En matière de salaires, la loi était fort claire. Partant du point de vue que l'humanité, dans sa nature inférieure, est égoïste, elle présumait que les employeurs tendraient à se gonfler, à s'agrandir selon la doctrine moderne du « laissez-nous faire ». Il fallait donc que la loi les obligeât d'être justes lorsqu'ils n'étaient pas poussés par le sens du devoir à traiter équitablement leurs semblables, ou quand le droit n'était pas soutenu par la force.

Dans ce domaine, le monde anglo-saxon, en qui l'Atlantide et Suernis se réincarnent, montre l'un des symptômes du progrès lent mais certain engendré par le temps. Bien que l'homme, à l'instar de toutes les créatures animées ou inanimées, se meuve en circuit, il parcourt néanmoins une spirale et progresse à chaque tour, s'avançant sur un plan toujours plus élevé. Alors qu'en Atlantide les esprits avancés devaient avoir recours à la contrainte pour obtenir que les faibles fussent légitimement traités, en Amérique et en Europe on rencontre une certaine bonne volonté qui fait partie du devoir de justice et d'équité. C'est pourquoi nous voyons souvent les patrons modernes faire volontairement ce que les Atlantes ne faisaient qu'à cause de la loi, et notamment procéder au partage de leurs bénéfices avec les ouvriers.

La rédaction finale de la loi ayant été confiée aux législateurs, les électeurs décidèrent que le gouvernement devait instituer un ministère de l'intendance, dont le rôle consisterait à réunir toutes les statistiques concernant les produits

alimentaires du commerce, les textiles indispensables pour se vêtir, et en général tous les articles nécessaires à l'entretien convenable des individus. Ces statistiques devaient permettre une estimation de tous les produits de première nécessité, parmi lesquels on comptait les livres, pour la nourriture mentale. On calculait le coût de toutes ces choses pour une année, et on le divisait par le nombre de jours ouvrables. On obtenait ainsi le taux du salaire quotidien, qu'on révisait tous les quatre-vingt-dix jours selon les fluctuations des principaux articles. Le salaire n'était donc pas entièrement stable, et le taux applicable à un trimestre pouvait parfaitement différer de celui des trimestres précédents.

Je reprends mes citations :

> *Chapitre VII, article 5. – Les employeurs diviseront le bénéfice brut de leurs entreprises conformément au plan suivant : il sera payé en espèces à chaque employé un salaire ou un traitement conforme à l'estimation trimestrielle du coût de la vie faite par le ministère de l'intendance.*
> *Sur le solde, il sera réservé six pour cent des capitaux investis, ce pourcentage formant le bénéfice net de l'employeur. Sur le nouveau solde, on prélèvera les dépenses courantes. Le surplus éventuel sera partagé en deux. Une moitié sera investie pour servir une rente aux malades et aux infirmes, ou payer une assurance aux familles des ouvriers et employés décédés. L'autre moitié sera distribuée périodiquement au personnel, proportionnellement à ses émoluments et indemnités diverses.*
>
> *Chapitre VIII, article 5. – L'ensemble du personnel n'est que l'équivalent du Directeur général. Le Directeur général est égal au corps de ses subordonnés. En conséquence, lorsque les employeurs n'assureront pas personnellement la marche de leur entreprise, ils devront payer au Directeur un traitement égal au total des salaires de ses subordonnés.*

Certes, ces lois du travail rendent un son moderne. Mais, à toutes les époques et dans toutes les nations, la civilisation a tendance à s'exprimer sous des formes qui semblent presque identiques si on les traduit dans le langage du jour. Ainsi, dans l'antique Atlantide et la moderne Amérique, le mot grève décrit correctement une révolte des travailleurs. Le même principe caractérise toutes les autres phases, car les progrès du monde d'un âge à l'autre sont fort lents. Ainsi, dans son présent cycle secondaire, le monde n'est ni aussi avancé ni aussi civilisé que l'ancienne Atlantide. Cette affirmation peut paraître sévère. On la

comprendra ultérieurement.

J’ai décrit en gros les principales caractéristiques industrielles de Poséid. Les grèves récurrentes et les émeutes qui provoquèrent le vote de ces lois disparurent, et la paix prit son élan. Certes, les changements qu’elles provoquèrent furent favorables, mais les puissants cherchaient toujours à tourner la loi. Ils n’y parvinrent pas à un degré dangereux. Néanmoins le désir qu’ils en avaient s’intégra dans le Karma. En conséquence, quand la chrétienté moderne atteignit le dix-huitième et surtout le dix-neuvième siècle, et que cette époque atlante commença de se réincarner, la tendance à l’oppression se fit jour à nouveau pendant un certain temps.

Un nouveau facteur primant cette tendance apparaît timidement de nos jours. C’est la bonne volonté de faire ce qui est bien pour le seul amour de la justice. Au cours des toutes récentes années, elle s’est manifestée dans le domaine industriel, tel un signe des lueurs crépusculaires du dernier jour, dont la dernière heure marquant la fin d’une époque est maintenant près de sonner. Je me réfère particulièrement au plus grand désir des hommes de traiter équitablement leurs concitoyens sans y être contraints par la loi. Il est vrai qu’ils le font principalement parce qu’ils trouvent le procédé payant. Mais jamais on ne l’aurait trouvé tel si la réincarnation de notre esprit d’équité n’avait poussé à des expériences dans le partage des bénéfices, dans l’espoir de faire disparaître l’iniquité des grèves et d’harmoniser la société de manière que chacun traite son voisin comme il voudrait lui-même être traité.

Finalement, si étrange que cela paraisse, cette amélioration descend en ligne directe par réincarnation des droits acquis par la force en Atlantide, de même qu’en Atlantide l’oppression réincarnée ressortait de la tombe des âges écoulés avant la construction de la merveilleuse pyramide de Gizeh. Si je faisais ici autre chose qu’une allusion à ce sujet, j’empiéterais sur un travail confié à d’autres par le Messie. Toutefois, j’en dirai davantage plus tard. Il suffit donc pour l’instant de savoir qu’au cours de ces époques l’homme luttait pour remonter la pente où avaient chu ses ancêtres, et que ses progrès étaient à peine perceptibles. Gloire soit donnée au Père de ce que ses enfants s’élèvent lentement mais sûrement vers Ses hauteurs par des voies détournées. Leurs rechutes sont nombreuses, mais ils se relèveront et ne permettront pas à l’ennemi de triompher.

Bien que cela puisse paraître une digression, il faut que je parle ici du système de transport électro-odique de Caïphoul et des autres villes et villages disséminés dans l’empire et ses colonies. La description ne concerne que les moyens de transport locaux.

De part et d’autre de chaque avenue, un large trottoir pavé de mosaïque était réservé aux piétons. Sur sa bordure se dressaient une série de vases de pierre

massifs et sans fond, dans lesquels poussaient des arbustes d'ornement et des plantes à feuillage. De chaque côté des vases, un rail métallique était supporté à trois mètres de hauteur par des potences semblables à celles qui retiennent les embarcations de sauvetage à bord des bateaux.

À intervalles réguliers, la ligne principale croisait d'autres rails susceptibles de se relever ou de s'abaisser pour former jonction. La commande se faisait par un simple levier. Ces rails servaient de réseau routier urbain, car, à l'exception des grandes artères rayonnantes, peu de rues étaient pavées sous ces rails. Sur la carte du service municipal des transports, l'ensemble de ces rails principaux et des traversées ressemblait à la toile d'une araignée de jardin. Dans chaque quartier, on trouvait une multitude de voitures munies de mécanismes auto-odiques leur permettant de s'élancer à une vitesse prodigieuse avec leurs passagers. Mais il ne pouvait se produire de collisions, car ces monorails formaient un système a double voie.

CHAPITRE III

LA FOI EST AUSSI UNE CONNAISSANCE ET PERMET DE DÉPLACER LES MONTAGNES

Un vieux dicton dont les origines se perdent dans la nuit des temps affirme que a connaître, c'est pouvoir ». Dans des limites bien définies, cela correspond à la vérité. Mais il faut que derrière la connaissance se dresse l'énergie nécessaire pour en récolter le profit. Alors seulement le dicton est exact.

Pour exercer son commandement sur la nature et ses forces, il faut que l'opérateur ait une parfaite connaissance des lois naturelles impliquées dans l'opération. C'est le degré de connaissance où il est parvenu qui marque sa plus ou moins grande capacité. Ceux qui ont acquis la compréhension la plus profonde de la loi (Lex Magna) sont des Maîtres dont les pouvoirs sont merveilleux au point de paraître magiques. Les esprits non-initiés sont absolument effarés devant leurs manifestations incompréhensibles.

Lorsque je quittai ma maison de la montagne pour ma résidence urbaine, j'aperçus autour de moi, tout le long de la route, des merveilles inexplicables. Mais ma dignité naturelle m'évita de paraître ignorant. Peu à peu, je me familiarisai avec mon entourage et commençai à comprendre les choses dont j'ai parlé précédemment. Mais pour prétendre à une agréable autorité sur la nature, il me fallait des études particulières dont je n'avais pas déterminé le plan avant d'habiter la ville. Il me paraissait sage de concentrer mon énergie sur des spécialités sans disperser mes forces en abordant des études générales. Je décidai donc de passer un certain temps sans solliciter mon admission au Xioquithlon, et de consacrer cet intérim à observer.

J'avais lu énormément de livres, que je m'étais procurés à la bibliothèque publique de mon district montagneux. J'y avais gagné une certaine compréhension de la politique sociale. Il n'y avait que quatre-vingt-onze postes électifs auxquels pouvaient se présenter trois cents millions d'Atlantes de Poséid et de ses colonies. Sur ce nombre, une récente statistique parvenue à ma connaissance indiquait que près de trente-huit millions d'électeurs possédaient un diplôme de première classe, leur permettant de poser leur candidature à l'un de ces quatre-vingt-onze postes. Cela me fit considérer comme fort improbable qu'un pareil sort privilégié pût jamais m'échoir.

Mais à défaut, j'avais le sentiment que si je m'y préparais en obtenant un diplôme de première classe, je pourrais atteindre un haut niveau politique et obtenir un poste appointé. Nombre de ceux-ci étaient presque aussi honorifiques que les postes de conseillers élus.

Sur quel sujet spécial devaient porter mes efforts ? Les recherches géologiques m'attiraient beaucoup, car leurs nombreuses branches offraient de vastes et séduisantes opportunités. La philologie m'intéressait presque autant, car j'avais de grandes facilités pour apprendre les langues étrangères. Je m'en étais aperçu en lisant un petit volume décrivant une étrange contrée du nom de Suernis. Il y avait de nombreux exemples du langage de ce pays, et je les avais parfaitement retenus sans effort, dès la première lecture.

Après plusieurs mois dans la métropole, je me décidai enfin à acquérir toutes les connaissances que je pourrais en géologie, et aussi en matière de mines et de minéralogie pratique. J'avais en effet le sentiment qu'Incal m'ordonnait ces études. Comme branches accessoires, je me proposai d'étudier à fond la littérature analytique et synthétique, non seulement de mon Atlantide natale, mais aussi des langages de Suernis et du Nécropan. J'ai ainsi nommé les trois plus grandes nations des temps qui précédèrent Noé. L'une d'elles a été effacée de la Terre. Les deux autres ont survécu jusqu'à aujourd'hui après de terribles vicissitudes dont je parlerai plus tard.

J'étais poussé à choisir ce *curriculum* pour les raisons suivantes : comme géologue connaissant les sciences connexes, j'espérais faire des découvertes importantes et les publier sous forme de livres devant le monde, ou tout au moins devant les peuples de l'Atlantide, qui se considéraient comme formant la majeure partie du monde. Il était difficile de parvenir à ce but autrement que par les études envisagées. L'influence atteinte par mes publications pourrait peut-être me conduire au poste politique de Surintendant des Mines, poste au moins égal aux plus belles fonctions appointées de notre empire.

Certes, si j'entrais dans la course pour obtenir un diplôme de première classe, on exigerait de moi d'autres études. Mais les précédentes seraient les plus agréables et constitueraient ma principale aspiration.

Entre parenthèses, je ferai remarquer que ces études, que je sélectionnai alors et où je passai maître plus tard, donnèrent à ma nature une certaine orientation. Il en résulta que je pus exploiter il y a quelques années avec plein succès des mines dans l'État de Californie. Ces études fixèrent aussi mes tendances linguistiques avec une telle fermeté que, pendant la période où je fus citoyen des États-Unis d'Amérique, j'avais la maîtrise non seulement de ma langue natale mais de treize autres langues modernes, dont le français, l'allemand, l'espagnol, et divers dialecte de l'Hindoustan, auxquels s'ajoutait le sanscrit comme une sorte de

récréation mentale.

Je vous prie de ne pas considérer cette confession comme un étalage de science. Ce n'en est pas un. Je la fais pour vous montrer, à vous amis lecteurs, que vos propres pouvoirs ne proviennent pas seulement d'un héritage. Ils sont aussi des récolements de notions acquises au cours de l'une et peut-être de toutes vos vies antérieures. Je désire également vous donner une indication profitable : les études que vous entreprenez aujourd'hui, si près qu'elles soient du soir de votre vie, porteront sûrement du fruit non seulement dans votre présente vie sur Terre, mais au cours de vos prochaines incarnations. Nous voyons à l'aide de tout ce que nous avons vu, nous faisons avec tout ce que nous avons fait, et nous pensons avec tout ce que nous avons pensé. *Verbum sat sapienti.*

Dans le chapitre suivant, je me propose de consacrer quelques pages à des considérations sur la science physique telle que la comprenaient les Atlantes. J'en indiquerai plus spécialement les premiers principes de base, car faute de les connaître, vous seriez obligés d'accepter comme dites *ex cathedra* une série d'affirmations que vous comprendrez sur-le-champ après les explications qui vont suivre.

CHAPITRE IV

« AXTE INCAL, AXTUCE MUN »

Par l'étude des lois naturelles, les philosophes atlantes étaient arrivés à la conclusion que l'univers matériel était une entité non pas complexe, mais fort simple dans sa source première. Ils avaient mis leur hypothèse à l'épreuve, et la glorieuse vérité que Dieu est immanent dans la nature leur apparaissait clairement. Ils y avaient ajouté « Axte Incal, axtuce mun », c'est-à-dire : « Connaître Dieu, c'est connaître tous les univers. »

Pendant des siècles, leurs hommes de science avaient expérimenté, enregistré des phénomènes, fait des déductions, des analyses, et des synthèses. Sans même tenir compte de leurs merveilleuses connaissances astronomiques, ils étaient arrivés à la conclusion finale que le monde et tous les phénomènes variés étaient créés et maintenus en mouvement perpétuel par deux forces primaires de principe : la matière d'une part et l'énergie dynamique d'autre part, représentant la manifestation extérieure d'Incal. Il n'existait donc qu'une Substance et une Énergie, la première étant Incal extériorisé, et la seconde sa vie en action dans son corps. D'après eux, la Substance unique assumait des formes très diverses sous l'action variable de la force dynamique. Tel était pour Poséid le principe de base de tous les phénomènes naturels ou psychiques, mais non des phénomènes spirituels.

Qu'on me permette ici de formuler un postulat avec lequel beaucoup de lecteurs sont déjà partiellement ou entièrement familiers. Commençant par l'énergie dynamique dont la première manifestation sensible est une vibration simple, la position de la science atlante pouvait se résumer comme suit : une vibration de fréquence très basse est sensible au toucher ; un accroissement de fréquence la rend sensible à l'oreille. Par exemple, nous sentons d'abord au toucher la pulsation d'une corde de harpe, puis nous en entendons le son quand la fréquence augmente.

Mais sous une action plus intense de l'énergie dynamique, d'autres sortes de substances se manifestent, capables de supporter des impulsions vibratoires plus fortes. Après le son vient la chaleur, puis la lumière avec ses colorations variées dont la première est le rouge. Puis en augmentant constamment la fréquence, on remonte le spectre, orangé, jaune, vert, bleu, indigo et violet. Chaque bande

correspond à un nombre de vibrations précis et bien défini. Après le violet, de nouvelles augmentations conduisent au blanc pur et au gris puis elles éteignent la lumière et la remplacent par l'électricité. Ensuite le voltage de l'électricité augmente continuellement jusqu'à ce qu'on atteigne le domaine psychique ou région de la force vitale.

Les premières de ces manifestations de la nature (ou d'Incal, ou de Dieu, ou du Créateur) étant extérieures, on peut dire à juste titre que les suivantes s'ordonnent vers l'intérieur. Une étude très sommaire suffira pour montrer que les lois du monde physique subsistent quand on se dirige vers leur source spirituelle, et que les nouvelles lois ne font vraiment que prolonger les anciennes.

Mais avant de pénétrer dans le royaume vibratoire dont le seuil est gardé par les vibrations sonores, nous voyons que la Substance unique vibre à des degrés dynamiques divers mais définis, et que de là proviennent les différentes formes de la Matière. Bref, entre deux substances telles que or et argent, fer et plomb, sable et sucre, la différence n'est pas dans la matière, mais dans son degré dynamique.

Amis lecteurs, ne vous impatientez pas, le sujet en vaut la peine. Les limites du degré dynamique dont je parle ne sont pas vagues. Pour peu que la fréquence varie d'un iota en plus ou en moins, il apparaîtra une nouvelle substance d'aspect et de nature chimique différents de celle qu'on examinait. Supposons par exemple qu'on applique une fréquence vibratoire énorme à une substance, et que le résultat soit de la lumière rouge (la lumière est aussi une substance). Si ensuite on augmente la fréquence d'un huitième, on obtiendra de l'orangé. Si l'on fait encore varier un peu la fréquence en plus ou en moins, on obtiendra un orangé tirant soit sur le jaune soit sur le rouge.

Il apparaît donc que certaines fréquences bien définies existent aussi nettement que des bornes, et que les degrés majeurs correspondants sont absolus. En d'autres termes, il est plus facile de maintenir la Substance unique sur certaines grandes divisions distinctes que dans leurs intervalles. Cela explique la tendance que possèdent les composés complexes ou intermédiaires à se dissocier en éléments simples ou définis. Les composés chimiques ne sont pas aussi stables que les corps simples.

La théorie ondulatoire moderne selon laquelle son, chaleur, lumière, etc., ne sont que des formes d'énergie n'est qu'à moitié exacte. L'affirmation est vraie, mais il y a plus. En résumé ces manifestations sont des altérations de la Substance unique par des degrés spécifiques de l'Énergie unique. À part le fait que l'intensité de cette altération est énormément plus grande pour l'électricité que pour le plomb ou l'or, il n'y a pas de différence entre ces corps si variés en

apparence.

Telle est l'énergie appelée feu par les Rose-Croix, celle qui ouvre l'entrée du mystérieux royaume accessible aux seuls thaumaturges expérimentés et aux magiciens. Vous pouvez désigner par le nom qu'il vous plaira les étudiants qui font plier à leur volonté la nature obéissante. Seulement rappelez-vous toujours qu'un vrai mage ne parle jamais de lui-même ni de ses travaux. Aucun de ses amis ne le connaît comme mage, à moins qu'un accident n'ait révélé son secret. À cet ordre appartenait Celui dont le commandement calma vents et vagues sur la tempétueuse mer de Galilée. Mais il ne parlait pas de lui-même. Je reviendrai avant longtemps sur cette sublime confrérie.

Les diverses manifestations de l'énergie ne sont que des variantes de la force odique, le feu rosicrucien, et en voici la meilleure preuve. Prenons un courant électrique. Offrons-lui une résistance qui le diminue ou le dévie vers une force d'opposition. Voici de la lumière. Maintenant, offrons à cet arc électrique une résistance combustible. Voici une flamme.

Vous parviendrez ainsi à une découverte que le monde scientifique ne va pas tarder à faire, à savoir que la lumière, n'importe quelle lumière, qu'elle provienne du soleil ou d'une autre source, peut être utilisée pour produire des sons. Sur cette découverte reposent quelques-unes des plus prodigieuses inventions que les rêveurs de votre époque ont pu entrevoir dans leurs visions.

Mais il y aura pour premier chaînon de cette chaîne merveilleuse une découverte majeure qui sera proclamée à juste titre la plus grande de toutes. Le fait qu'elle soit un développement réincarné de l'Atlantide ne diminuera en rien son importance pour l'humanité, ni le mérite de son réinventeur. Les vérités du Royaume de notre Père sont éternelles, ont toujours existé, et existeront toujours. Elles n'apparaissent nouvelles qu'aux utilisateurs qui les découvrent pour la première fois. Le fait n'est nouveau ni en lui-même ni pour le monde ; il l'est seulement pour l'ère actuelle.

Poséid savait que la lumière produit du son quand on lui oppose une résistance appropriée. Elle savait que le magnétisme produit de l'électricité de la même manière et pour les mêmes raisons. Ainsi un aimant dégage du magnétisme. Faites-le tourner dans le champ d'une dynamo en coupant l'exutoire et en empilant pour ainsi dire le courant sur lui-même. De l'électricité sera engendrée. Si on lui oppose une résistance donnée, il apparaîtra de la lumière. Pour une autre résistance, ce sera de la chaleur, pour une troisième du son. Pour une autre encore, il apparaîtra une pulsation. On peut d'ailleurs court-circuiter ces processus et supprimer tous les phénomènes intermédiaires.

Mes explications ont pu paraître longues au lecteur, mais sa récompense arrive. Les Atlantes découvrirent que dans le domaine situé au-delà du

magnétisme il y avait d'autres forces pulsantes plus intenses commandées par la pensée. Or, la pensée vient de notre Père, et constitue la source continuellement créatrice de toutes choses. Si la perpétuelle « vis à tergo » de la création divine venait à s'interrompre un seul instant, l'univers cesserait aussitôt d'exister.

Maintenant on peut apercevoir la sublime beauté du postulat atlante que je citais un peu plus haut : « Incal malixe-tho. Axte Incal, axtuce mun. » (Dieu est immanent dans toute la nature. Connaître Dieu, c'est connaître tous les univers.) Car le pouvoir suprême descend des hauteurs d'Incal, marquant ses étapes par des chutes de tension, telle une rivière jalonnant la déclivité de son lit par des cataractes. Ce pouvoir vient de loin, oh ! de bien loin, quand sa course en arrive aux cascades du magnétisme, de l'électricité, de la lumière, de la chaleur, du son, et du mouvement. Bien plus bas encore, quand le lit de ce divin fleuve de pouvoir devient presque plat, on voit apparaître les petites rides de différenciation matérielle que vous appelez éléments chimiques, répétant avec insistance qu'il y en a quatre-vingt-onze alors qu'il y en a seulement UN.

Tous les merveilleux triomphes de l'époque atlante viennent de cette connaissance. L'un après l'autre, ils sortent aujourd'hui de leur long oubli. Demain, ils s'éveilleront en foule. En attendant, ils se pressent pour être réinventés par groupes de trois ou quatre, puis par sections, compagnies, et légions, jusqu'à ce que tous les trésors de l'Atlantide aient réapparu sur terre, dans l'air, et sur les eaux. Ô ! lendemain du temps, comme tu es brillant ! Et quelle est ta chance, toi qui ouvres tes yeux sur lui et ses merveilles !

Cependant, malgré ta chance, tu découvriras qu'il t'appartient de tempérer toutes choses par l'esprit et de ne pas laisser la marche des découvertes physiques devancer les progrès de l'âme. Malheur au jour où l'homme se servira de son aveugle œil physique pour explorer les précieux arcanes de son Père. Car si grâce à cela il arrive à gagner le monde entier, quel profit en aura-t-il s'il perd son âme ?

Puisque vous avez entrevu un royaume nouveau, si vraiment il est nouveau pour vous, je vais vous poser une question : « Comment expliquez-vous ces deux phénomènes, chaleur et lumière ? » Tâchez de répondre. Ce n'est pas facile, car froid et ténèbres sont plus qu'absence de chaleur et de lumière.

Maintenant, après en avoir assis les bases, je vais exposer une nouvelle philosophie.

J'ai dit que les Atlantes considéraient l'ensemble de la nature comme l'extériorisation de la Divinité. D'après leur philosophie, les forces ne se meuvent pas en ligne droite, mais en cercle, de manière à revenir en elles-mêmes. Mais alors, si le dynamisme actionnant l'univers agit en cercle, il devient inconcevable d'admettre que la Substance unique puisse indéfiniment

accroître ses vibrations. Il faut que les extrêmes se touchent en un point du cercle pour recommencer leur ronde. Ce point existe en effet et se situe entre les forces cathodiques et le magnétisme.

De même que les vibrations amèneront la Substance dans le royaume de la lumière, de même il faut qu'elles l'en sortent. Il en est bien ainsi. La substance entre alors dans ce que les Atlantes appelaient le « Navaz », le Côté nocturne de la Nature, où la dualité devient manifeste. Le froid s'oppose au chaud, les ténèbres à la lumière, et quand la polarité positive s'oppose à la négative, toutes choses ont leur contraire, leur antipode. Le froid est une entité substantielle au même titre que la chaleur, et les ténèbres le sont au même titre que la lumière. Dans tout rayon de lumière blanche, il existe un faisceau prismatique de sept couleurs. De même, dans les ténèbres les plus noires, il existe un prisme septuple d'entités noires. La nuit est aussi féconde que le jour.

De la sorte, les chercheurs atlantes prirent connaissance de merveilleuses forces naturelles susceptibles d'être pliées au service de l'humanité. Le secret fut dévoilé par la découverte que la loi de pesanteur, de gravitation, ou d'attraction, avait pour contrepartie active la a répulsion par lévitation ». La première appartient au Côté lumineux de la Nature, l'autre au Navaz, le Côté nocturne. Les vibrations de lévitation commandent aux ténèbres et au froid. Ainsi donc Poséid, tel le Job des anciens temps, connaissait le chemin vers la maison des ténèbres et les trésors de grêle (de froid).

Par la profondeur de ce savoir, les Atlantes trouvèrent le moyen de contrebalancer le poids (force positive) par l'absence de poids (force négative). Ils le firent avec tant de précision qu'on ne sentait plus aucun à-coup dans un sens ni dans l'autre. Cette réussite comportait de grandes conséquences. Elle permettait la navigation aérienne sans ailes ni réservoirs d'essence, par le simple jeu des forces de lévitation accrues au point de dominer la pesanteur.

Quand ils découvrirent que les vibrations de la Substance unique édifiaient et gouvernaient tous les champs d'activité physiques, ils résolurent le problème du transport à grande distance des images de lumière, des dessins de formes, du son, et la chaleur, à la manière dont le téléphone, que vous connaissez si bien, transporte des images du son. Mais en Atlantide, quelle que fût la distance, aucune connexion matérielle n'était nécessaire pour les téléphones et les téléphotes, ni même pour la caloriveyance, c'est-à-dire le transport de la chaleur.

Qu'on me permette une petite digression. C'est l'emploi de ces forces, et de forces encore supérieures du Côté nocturne, qui a rendu possibles les actes apparemment magiques des connaisseurs de l'occulte, depuis l'Homme de Nazareth jusqu'au dernier yogi.

Maintenant, pour finir ce chapitre, je prédis que la science moderne trouvera

moyen de redécouvrir et d'adapter la science atlante que je viens d'exposer. Alors la nature physique ne possédera plus de retraites cachées ni de sanctuaires où le chercheur scientifique ne puisse pénétrer. Ni la terre, ni l'air, ni les profondeurs marines, ni les espaces interstellaires n'auront de secrets pour l'homme qui les approchera par leur côté divin, comme faisaient les Atlantes. Je ne dis pas que Poséid connaissait tout à fond. Elle en savait plus qu'on n'en a redécouvert aujourd'hui, mais ne connaissait pas tout.

Cependant, il vous est loisible de continuer les recherches commencées par les Atlantes, car les États-Unis, mon pays, ont été l'Atlantide. À propos des deux contrées je puis chanter : « Mon pays, cela vient de toi. »

CHAPITRE V

LA VIE À CAÏPHOUL

Pour ma mère et moi, qui venions d'arriver de la montagne, la vie dans un milieu urbain présentait un grand nombre de nouveautés.

Après m'être familiarisé avec les commodités de cette vie, je m'adaptai rapidement à ses exigences. Je mis des vêtements à la mode citadine. Tout en observant un maintien réservé, j'arrivai à paraître à l'aise, et cela de mieux en mieux à mesure que je prenais de l'emprise sur moi-même.

Je m'inscrivis aux cours du Xioquithlon, mais la vie cloîtrée des étudiants me porta sur les nerfs, car j'étais habitué au grand air et à la liberté. J'en arrivai au point où il me fallut tirer des plans pour prendre l'exercice physique dont j'avais absolument besoin.

Après y avoir réfléchi quelque temps et avoir reçu par hasard certains renseignements, j'allai trouver le surintendant local du ministère des Terres et de l'Agriculture. Je lui demandai de m'indiquer un champ que je puisse cultiver, non nécessairement pour en tirer profit, mais pour assurer mon équilibre physique. Je lui exposai que j'étais étudiant. Avec une indifférence toute officielle, il étala devant moi un plan des terres adjacentes à Caïphoul.

En parlant de distances, j'emploierai ici les données du système métrique. Le système des unités de mesure atlantes était fondé sur des principes semblables. Mais l'unité de longueur n'était pas la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre. Notre système avait été inauguré par le grand empereur des Lois de Maxin. Comme indiqué précédemment, ce monarque avait effectué un nombre inimaginable de réformes. Entre autres, il avait remplacé par un système de mesures uniformes les unités de mesures antérieures, qui étaient moins maniables tout en n'étant pas complètement dépourvues de valeur scientifique.

Dans l'ancien système, ce n'est pas le méridien qui avait servi de base, mais la circonférence de la Terre à l'équateur, déterminée par les astronomes. On n'avait pas une confiance absolue dans ces mesures et l'on craignait que les calculs initiaux ne fussent entachés d'erreur. Même dans ce cas, la règle en or qui servait d'étalon aurait rempli son rôle d'unité de mesure, puisqu'elle était invariable. Cependant l'homme éprouve le désir de se rapprocher autant que possible de la perfection, et la seule crainte d'une légère erreur suffisait à

détruire la confiance. Chaque personne désireuse d'établir une unité de mesure à son idée en avait la liberté, ce qui fit naître dans tout l'empire une propension déplorable et généralisée à la fraude.

L'empereur des Lois de Maxin institua un nouveau système si admirable que tout le monde l'accepta immédiatement. L'autorité de ce système s'imposa d'autant plus facilement d'une manière absolue que chacun était convaincu qu'il venait d'Incal. L'empereur fit construire un récipient d'une matière subissant un minimum de contraction ou de dilatation sous l'influence du froid ou de la chaleur. Intérieurement, c'était un parfait cube creux, exactement de la taille du Cube de Maxin. On fit avec la même matière un tube épais d'environ dix centimètres de diamètre intérieur. Pour établir un étalon, on introduisait dans le récipient cubique la quantité exacte d'eau à quatre degrés centigrades qu'il fallait pour le remplir, sans laisser la moindre bulle d'air. Puis on retirait cette eau et on l'envoyait par un robinet dans le tube creux, tout en ayant soin de la maintenir à la même basse température. On gravait ensuite sur une règle du même métal peu contractile le niveau atteint par l'eau dans le tube. Puis on chauffait l'eau à quatre-vingt-dix-neuf degrés centigrades et demi, le tout au niveau de la mer et par un jour d'été à pression barométrique moyenne. Sous l'influence de la chaleur, l'eau se dilatait, et l'on gravait sur la règle le niveau qu'elle atteignait au voisinage du point d'ébullition. La distance entre les deux traits gravés fut choisie pour unité de longueur, et toutes les autres unités en dérivèrent. Celle de poids fut le poids d'eau à quatre degrés contenu dans le tube creux.

Qu'on me pardonne cette digression, qui révèle un autre aspect de la vie au cours de cette époque du lointain passé. Je reviens au bureau de mon surintendant et je rappelle que nul n'avait le droit de posséder des terres, sauf le gouvernement.

Après avoir étalé devant moi le plan des surfaces disponibles, le surintendant vaqua à d'autres occupations et me laissa étudier sa carte à loisir. Parcourant des yeux les descriptions imprimées, je découvris un terrain d'environ deux hectares partiellement couvert par un verger planté de diverses espèces d'arbres fruitiers. Il se trouvait à huit « vènes » (environ treize kilomètres) de la cité en remontant la péninsule. Le précédent locataire l'avait loué pour cinquante ans, mais il venait de mourir, et le terrain était à nouveau vacant.

Le gouvernement savait que la vie matérielle des étudiants était souvent difficile. En conséquence, il leur cédait des terres à bail à des conditions plus favorables qu'à toute autre classe de la population.

Je fus attiré par la propriété en question à cause de sa description : une surface d'environ huit vennines (deux hectares) avec maison d'habitation de quatre pièces ; eau de source courante ; deux ares et demi consacrés aux fleurs et quinze

ares à des arbres fruitiers âgés de quinze ans. Conditions pour les étudiants (toutes facilités comprises) : obligation de livrer au préposé du ministère des Terres et de l'Agriculture la moitié de la récolte de fruits et la totalité des fleurs à parfum. Conditions pour d'autres que les étudiants : loyer de quatre tékas par mois (dix dollars-or et vingt-trois cents). Durée minimum de la location : un an.

Je me décidai à louer cette propriété, car j'appris que la mention « toutes facilités comprises » signifiait transport par vaïlx, service téléphonique (naïm), et usage d'un instrument caloriveyant qui m'économiserait le combustible. Quant à l'énergie transformable en chaleur pour la cuisine et les autres besoins domestiques, elle me serait fournie par le Navaza, une série de forces appelées de nos jours a courants telluriques » mais comprenant aussi les courants de l'éther supérieur. Vous redécouvrirez cette série de forces et vous les utiliserez comme les Atlantes, car n'êtes-vous pas Poséid réincarnée ? Je l'ai déjà dit : vous viviez alors et vous vivez maintenant. Vous utilisiez toutes ces forces alors. Vous les utiliserez bientôt à nouveau.

Après avoir décidé de louer, j'en informai le fonctionnaire, qui me remit un contrat et m'aida à remplir correctement les blancs. En voici la copie, qui donnera un aperçu de ces temps si anciens.

Je soussigné, âgé de……. ans, sexe……..
exerçant la profession de…….. conviens avec
le ministère de la Terre de louer le terrain……..
dans le district de……..... terrain
dont la description suit :
…….....
…….....
Et j'accepte de prendre ce terrain à bail pour……. années,
avec l'approbation souriante de l'Incal Suprême.

Je signai pour une période de huit ans, comptant résider à Caïphoul au moins pendant ce temps-là comme étudiant au Xioquithlon.

Il me paraissait très important de bénéficier du transport par vaïlx entre ma propriété et le Xioquithlon. Cela me vaudrait de jouir d'un double voyage quotidien à travers les airs. Comme pour les modernes taxis, on pouvait demander des vaïlx par téléphone et les voir arriver peu de temps après.

Il était d'usage pour tous les nouveaux venus à la ville de visiter le palais et les jardins d'Agacoé aussitôt que possible après leur arrivée. L'empereur siégeait dans la salle de réception deux heures par semaine, pendant lesquelles les visiteurs se pressaient dans les corridors et défilaient sur deux rangs devant le

trône. Cette cérémonie terminée, chacun était libre de se promener à loisir dans les jardins, de visiter la ménagerie où se trouvaient des spécimens de tous les animaux connus, ou d'aller voir le grand musée ou la bibliothèque impériale. Nombre de gens prenaient plaisir à passer fréquemment ce jour à Agacoé. Ils apportaient alors leur déjeuner et faisaient un tranquille pique-nique sous les grands arbres, près d'une fontaine, d'une cascade, ou d'un lac.

Il me faut maintenant revenir à l'époque où ma mère et moi ne connaissions rien de tout cela, afin que le lecteur nous accompagne à travers toutes ces nouveautés. Commençons par la visite d'Agacoé.

Un homme dont nous fîmes la connaissance sur place nous prit dans sa voiture et nous mena au palais. Je ne connaissais pas ce genre de voitures. Ce fut donc une occasion de m'informer à leur sujet.

Notre ami prit une petite pièce dans son porte-monnaie et l'introduisit dans l'ouverture d'une boîte vitrée à une extrémité du véhicule. La pièce était forcée de tomber dans un tube de verre, d'un diamètre à peine supérieur à elle. Dans le fond du tube, il y avait deux pointes de métal séparées par un espace de six ou sept millimètres. La pièce tomba à plat sur ces pointes, un contact se trouva établi, et une petite sonnerie retentit. Notre ami souleva alors un levier qui était resté bloqué jusqu'au moment de la sonnerie, et se trouvait dégagé par la fermeture du circuit.

Dès qu'il eut accompli ce geste, le véhicule sortit brusquement mais facilement de la station, en se balançant sur son monorail. La circonférence des grandes roues de suspension était seule visible, car elles étaient presque entièrement dissimulées avec leurs moyeux dans un carter d'où sortait un bourdonnement sourd. C'était le bruit du moteur de l'appareil propulsif. La conduite du véhicule était si simple et facile que le passager pouvait servir à la fois de conducteur et de mécanicien.

Nous quittâmes le véhicule à l'entrée principale du garage situé sous la terrasse d'Agacoé. Notre ami remit alors le levier en place. La sonnerie retentit à nouveau, et la pièce de monnaie tomba dans un solide coffret. Le véhicule se trouvait prêt à recevoir de nouveaux passagers.

À la grande entrée, dont la grille était une merveille d'architecture, notre ami prit congé de nous. Il monta dans un véhicule suspendu au rail d'une autre ligne et disparut bientôt avec la rapidité de l'éclair vers quelque destination plus lointaine. Je regardai le tableau indicateur appendu au-dessus de cette ligne et vis qu'il portait en caractères atlantes l'inscription suivante : « Aagak mnoiinc sus », dont la traduction libre serait « Front de la Cité et Grand Canal ».

Désireux d'être renseigné sur notre guide bénévole, j'interrogeai un spectateur qui avait observé avec intérêt l'arrivée de notre petit groupe. Voici la

réponse qu'il me fit :

« C'est un grand prédicateur qui prophétise la destruction de ce continent. Il invite tous les hommes à vivre une vie qui leur permette de se trouver un jour sans crainte en face d'un Être qui est le Fils d'Incal, et qui doit venir sur Terre à une époque encore fort éloignée. Ce fils de Dieu sera le Sauveur de l'humanité, mais beaucoup ne le reconnaîtront pas avant qu'il ait été mis à mort. Douze le connaîtront, mais l'un d'eux le reniera à l'heure de l'ultime danger. En vérité, c'est un sujet d'un intérêt extrême, malgré que je ne le comprenne pas très bien. Mais du moment que l'empereur Gwauxln (qu'Incal lui soit favorable) le comble de faveurs et confirme ses paroles, chacun reçoit ce prédicateur avec beaucoup d'égards. »

Chers lecteurs, vous voyez que, même à cette lointaine époque de l'histoire du monde, on voyait poindre l'aurore de la vérité. Au matin de ce cycle, c'était un premier rayon du brillant soleil du christianisme, lequel n'est pas encore levé dans la plénitude de sa gloire. Ce matin-là, j'avais donc voyagé dans la même voiture que le premier prophète annonciateur de la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il exhortait tous ses auditeurs à vivre en sorte que leurs âmes puissent être offertes comme des terres vierges au Soleil levant de la Vérité. Elles seraient alors prêtes à recevoir le Maître, au moment où elles reviendraient du Dévachan pour se réincarner sur Terre, longtemps après la mort de leur présent corps physique.

Ce prophète semait la graine en bordure de la route. Je le compris un peu plus tard quand je l'entendis parler avec une éloquence dépourvue de passion aux étudiants du Xioquithlon spécialement réunis à cet effet. Ses paroles tombaient sur un sol stérile. J'en ai la certitude en comparant ma vie actuelle à mes vies passées. La bonne graine resta longtemps assoupie et les amères expériences du péché et des fautes eurent le temps de prendre corps. Elles emportèrent ma vie sur une vague de flammes brûlantes, qui rendit nécessaire une autre incarnation pour en guérir les cicatrices.

Tandis que nous nous tenions sous le portail de la grande entrée d'Agacoé, un guide en uniforme nous accosta. Comment les frustes montagnards que nous étions auraient-ils pu se douter qu'au même moment, à un kilomètre de là, l'empereur, assis sur son trône, nous voyait parfaitement et entendait nos intonations aussi bien que les mots dont nous nous servions.

Le soldat me dit :

« Et toi, d'où viens-tu et quel est ton nom ?

— Je m'appelle Zaïlm Numinos, et je viens de Querdno Aza.

— Est-ce ta première visite, ou es-tu déjà venu ?

— Jamais encore, pas plus que ma mère ici présente.

— Bon, je vais te procurer un guide. Mais auparavant, encore une question, s'il te plaît. Quelle est ta mission à Caïphoul ?

— Je viens étudier le xioq à l'Inithlon, et ma mère tient la maison.

— Bien, tu peux aller. »

Ce colloque eut lieu au grand portail donnant accès à la terrasse supérieure. La sentinelle était assise derrière une grille de bronze et d'or richement travaillée, très légère, et cependant suffisante pour arrêter les indésirables. Derrière elle, un grand miroir était niché dans l'arc massif du portail. Ce réflecteur était suspendu par deux tiges de cuivre poli, de manière à ne toucher nulle part les côtés de sa niche.

Si j'avais pu regarder derrière, j'aurais aperçu un système de cordes métalliques ressemblant beaucoup à celles d'un piano, ainsi que de nombreux autres mécanismes qui n'auraient rien signifié pour mon cerveau non éduqué. Cette feuille de métal brillamment poli reflétait tout l'intérieur du passage voûté, telles les eaux calmes d'un lac. Comment pouvais-je soupçonner qu'il s'agissait d'un messager automatique, et que parmi les milliers de cordes de la partie arrière il y en avait toujours certaines qui vibraient en synchronisme avec tout bruit ou toute inflexion de voix ? Quand je parlais, les sons émis, même les plus brefs, étaient envoyés le long des courants telluriques naturels issus du Côté nocturne de la Nature qui répond au commandement des hommes, et l'empereur sur son trône les entendait.

Je n'imaginais pas davantage que, simultanément avec ce contrôle auditif, notre image réfléchie était transmise à l'auguste personnage. Mais tels étaient les faits.

Quelques pas plus loin, nous arrivâmes à une grille intérieure faite de persiennes d'acier qui s'élevaient entre deux poteaux lorsqu'on pressait un bouton, et laissaient alors un passage inférieur. C'est là que nous rencontrâmes le guide annoncé par la sentinelle. Je pris son silence pour de l'arrogance, ignorant qu'avant notre arrivée il avait reçu des ordres pour nous conduire devant le Raï. Le renouvellement de notre demande était donc superflu. Quand je commençai à la lui répéter, il formula un « J'ai compris » qui m'incita à me taire. Sa réserve, si différente de la liberté de parole de mes amis montagnards, avait froissé mon orgueil. Dans la ville on rencontrait beaucoup de gens hautains comme cela. Je décidai de donner une leçon à cet homme et me mis à songer à la meilleure façon de lui faire savoir que je considérais ses manières comme insupportables et déplacées pour quelqu'un de sa condition. Je n'imaginais pas qu'il fût déjà parfaitement renseigné sur nous. La distance du poste à la sentinelle n'était pas grande, mais cependant suffisante pour qu'il ait été impossible au guide d'entendre la conversation qui s'était déroulée à mi-voix. Ici aussi, le miroir

insoupçonné avait rempli son rôle à notre insu.

« Viens, dit le garde hautain, je vais vous conduire, toi et ta mère. »

Ma mère ! pensai-je. Comment ce gaillard peut-il savoir qu'une personne si jolie et d'apparence si jeune est ma mère ?

Elle pourrait être ma sœur ou même ma femme. Il n'en sait rien.

L'apparente présomption de l'homme me piqua au vif, car j'étais fier non seulement de la jeunesse d'allure de ma mère, mais aussi de la maturité de mes traits, que j'imaginais toujours avec plaisir. On m'avait souvent dit que je paraissais sept ou huit ans de plus que mon âge. Si l'on m'avait une fois convenablement expliqué qu'il était ridicule de s'en glorifier, je n'aurais pas éprouvé ce ressentiment mal défini devant une apparence de présomption. J'aurais au contraire ri de mon absurdité et mis de côté mes impressions en les considérant comme indignes des grandes ambitions qui me hantaient.

En l'espèce, cela se traduisit par une raideur de manières ripostant à l'attitude de supériorité écrasante que j'imaginais chez le garde. Ce fut surtout à mon détriment, car j'en oubliai d'observer des vues et des décors que j'aurais mieux fait de noter à ce moment-là. L'étroitesse d'esprit due à mon ignorance ne me fit pas rire alors. Mais, jetant un coup d'œil rétrospectif sur ce passé, j'en ai ri depuis. Tant de millénaires écoulés depuis lors pourraient faire dire que c'est là rire à retardement. Mais le dicton « Mieux vaut tard que jamais » s'applique parfaitement en l'espèce.

Le garde nous invita à nous asseoir dans un véhicule de construction plus légère que ceux en usage sur les avenues publiques. La forme aussi en était différente. C'est seulement après avoir franchement pris de la vitesse que je compris ces différences essentielles de construction et de propulsion. Désireux de paraître familier avec toutes ces choses nouvelles, je fis un commentaire sur le démarrage au moment où le conducteur toucha un levier. Le véhicule s'éleva dans l'air comme une bulle de savon, se stabilisa, puis fonça en remontant la pente jusqu'au bord du terrain horizontal qui entourait le palais. Là nous quittâmes ce véhicule en forme de cigare et en prîmes un autre qui roulait sur des rails.

Quand nous fûmes de nouveau en marche, nous longeâmes le palais sur la moitié de son pourtour, puis le véhicule traversa le plateau et se précipita droit dans la gueule béante et noire d'un des grands serpents de pierre. Mais au lieu de monter parallèlement au corps extérieur du reptile, il glissa le long d'un plan horizontal. À notre entrée, une illumination soudaine avait éclairé la zone où un instant auparavant tout n'était qu'obscurité. Après cette agréable surprise, mon attention fut attirée par le brillant reflet des murs qui nous entouraient. Ils semblaient projeter des flammes rouges, bleues, vertes, jaunes, et de bien

d’autres teintes encore. Je ne trouve pas de comparaison meilleure que l’éclat des gouttes de rosée qui ornent les toiles des araignées champêtres dans le soleil du matin.

Oubliant ma propre arrogance, je demandai la cause de cet effet éblouissant. Il me fut répondu que les maçons avaient achevé de crépir les murs avec un ciment dans lequel on avait incorporé des granules de verre colorés.

J’étais encore plongé dans l’admiration quand notre mouvement horizontal prit fin. Je vis que nous nous trouvions au bas d’une sorte de cage d’ascenseur où le rail grimpait en spirale. Il semblait s’arrêter juste au-dessous d’un plafond rendu vaguement visible par nos propres lumières, qui l’éclairaient un peu pendant notre rapide montée le long de la spirale circulaire. Quand nous arrivâmes directement sous le plafond, une clochette au son exquis sonna deux coups. Aussitôt le plafond tout entier glissa silencieusement de côté pour laisser passer notre véhicule. La cage se referma automatiquement sous nous, et nous nous trouvâmes dans une pièce splendide dont les véritables dimensions n’apparaissaient pas à cause des nombreuses draperies flottantes de soie carminée, la couleur impériale, et aussi à cause des plantes à feuillage qui formaient des aperçus sylvestres en miniature.

Il faisait très chaud dehors, et nous n’étions pas restés assez longtemps dans la cage ascendante pour nous rafraîchir. Les fleurs, les oiseaux chanteurs, les fontaines, l’air parfumé, et l’ombre fraîche nous parurent donc former un ensemble paradisiaque. Le plafond de cette grande pièce, caché la plupart du temps par des retombées de vignes, ne se voyait que çà et là.

À travers toute cette harmonie visuelle résonnaient des cadences musicales enchanteresses, frémissant dans l’air, en haut, en bas, et tout alentour. Les oiseaux répliquaient par un chœur rival, comme sous l’effet d’une inspiration. Parmi ces scènes édéniques de couleurs, de senteurs, et de sons, notre véhicule glissait silencieusement le long de statues de choix et de fontaines féeriques et gracieuses. Son mouvement était si doux et régulier qu’il nous donnait une impression d’immobilité, tandis que toutes ces visions de délices changeaient autour de notre centre d’attache. Une fusion d’art et de science, triomphe de l’habileté et des connaissances humaines, provoquait ce beau rêve.

D’autres véhicules allaient, venaient, ou stationnaient de tous côtés. Leurs passagers étaient habillés comme pour un jour de gala, et les couleurs caractéristiques de leurs turbans dénotaient leur rang social. Comme tant d’autres nations le pratiquaient alors ou l’ont fait depuis, l’Atlantide avait ses castes sociales, hommes de gouvernement, gens de lettre ou d’Église, artisans, militaires servant surtout de police et de corps sanitaire, et ainsi de suite selon la liste bien connue.

Les vêtements de toutes les castes étaient coupés dans le même style général. Quant au couvre-chef, tous les hommes portaient le turban, mais la couleur en variait selon les castes. Ainsi, le turban du souverain était de soie couleur carmin pur, ceux des conseillers rouge lie-de-vin, ceux des fonctionnaires subalternes rose pâle. Les turbans des simples soldats étaient d'orange profond, ceux des gradés jaune de chrome citron. Le blanc pur marquait la prêtrise, le gris caractérisait les classes scientifique, littéraire, et artistique alors que le bleu distinguait les artisans, mécaniciens, et ouvriers. Quant au vert, il signalait tous ceux qui ne jouissaient pas du droit de vote pour une raison quelconque, défaut de maturité ou d'instruction.

Bien que le port de ces indices de caste fût strictement observé, il en résultait beaucoup plus de bien que de mal. Parmi tous ceux dont le turban n'était pas vert, le préjugé de caste n'existait pas, car la dignité du travail était ressentie avec une intensité suffisante pour que nulle envie ne régnât entre classes. Restaient ceux qui étaient bien forcés de porter le turban vert. Ceux qui le coiffaient faute d'avoir atteint leur majorité finiraient bien par vieillir jusqu'au moment de changer de couleur. Et pour ceux qui ne pouvaient justifier leur droit à une autre teinte par suite de leur manque d'instruction, le fait que l'on stigmatisât leur grade devenait un motif supplémentaire d'efforts pour atteindre une situation plus honorifique dans la vie.

Tandis que j'étudiais les divers sujets qui pouvaient donner matière à réflexion, le conducteur de notre véhicule évita habilement une collision avec celui d'une dame qui avançait à grande vitesse sans paraître se soucier des obstacles. Tandis que cette passagère remettait en place une extrémité défaite de son turban gris, j'aperçus l'éclat d'un rubis, pierre que seuls les membres de la famille régnante avaient le droit de porter.

Notre véhicule roula ensuite dans une procession de plus en plus dense de voitures et nous conduisit dans une seconde pièce. Mais ma pensée ne pouvait quitter la jeune fille royale au turban gris et au rubis. Quelle radieuse beauté ! Ce fut ma première rencontre avec la princesse Anzimée. Mais n'anticipons pas.

La pièce où nous nous trouvions était vaste, mais moins que la précédente. Tout y était d'un brillant carmin étincelant sauf, au milieu de la pièce, une élévation faite de degrés circulaires en marbre noir formant autant de petites terrasses superposées. Celle du sommet avait quatre mètres de diamètre et supportait un dais de bois sombre tapissé de velours noir.

Il est bon de noter ici que le noir était une teinte représentative incluant le symbolisme de toutes les couleurs. Employée pour le trône, elle indiquait l'appartenance du monarque à toutes les classes de la société. Tel était bien le cas. Le Raï Gwauxln n'était pas seulement le souverain, le chef de l'armée, l'un

des grands prêtres, un artiste, un lettré, un savant, un musicien, mais il connaissait aussi fort bien les métiers des artisans et des mécaniciens.

Sur un signe de l'empereur, notre véhicule sortit du flot mouvant et s'arrêta en face de rails d'argent qui entouraient le trône. Notre guide nous pria de descendre, ouvrit une petite grille, et nous ordonna de monter les marches du dais jusqu'aux pieds de l'empereur. Tandis que j'obéissais, mon cœur battait bien fort et je pâlis, tremblant sans motif. Néanmoins, je me contrôlais encore assez pour offrir à ma mère le soutien de mon bras. Je crois que jamais de ma vie je n'avais marché aussi droit et aussi fièrement. Au sommet des marches nous restâmes agenouillés en attendant l'ordre de nous relever, qui ne tarda pas.

Alors l'empereur Gwauxln me dit calmement :

« Zaïlm, tu es un bien jeune étudiant pour l'ambition que je te connais.

— Si tu m'acceptes ainsi, j'en serai très heureux, fut ma réplique.

— As-tu appris ce qu'on enseigne aux jeunes dans les écoles primaires ? C'est indispensable avant de pouvoir être admis à l'Inithlon.

— C'est bien ce que j'ai fait, Zo Raï.

— Te plairait-il, Zaïlm, de t'ouvrir à moi sur les études que tu préfères vraiment ?

— Zo Raï, je considère comme un grand honneur de te le dire. Ce n'est pas la fantaisie qui m'a guidé dans le choix de mes études. Je reste persuadé qu'Incal a Lui-même ordonné mes préférences en m'indiquant la géologie avant tout. Il m'a aussi donné une disposition naturelle qui m'incite, lorsque je m'y abandonne, à étudier les langues et la littérature. Je ne suis pas encore décidé. Ces branches du xioq me tentent. Mais Incal m'a poussé vers la géologie par une rude aventure.

— Jeune homme, tu m'intéresses. Mais c'est l'heure de mes devoirs d'État, et je ne saurais négliger mon peuple qui vient rendre hommage à son monarque. Prends donc ce laissez-passer et reviens à la quatrième heure au portail par lequel tu es entré dans Agacoé. Je t'y souhaite la bienvenue. »

Je pris le cadeau, et tout en descendant les marches de la terrasse de marbre je vis que le billet portait l'inscription « Présence du Raï. Permis au porteur ».

Nous avions emporté un paquet de dattes et de gâteaux, de sorte que rien ne nous obligeait à quitter les jardins pour déjeuner. Notre guide nous reprit en charge, et nous l'informâmes que nous désirions rester sur les pelouses qui entouraient le palais. Il orienta une fois de plus notre véhicule à travers les labyrinthes du bâtiment, nous fit descendre à côté d'un des piliers du péristyle, et nous quitta.

De là, j'examinai les lieux pour reconnaître la direction de l'entrée principale et repérai qu'elle était à l'est. Alors j'accompagnai ma mère jusqu'à une chaise

située à l'ombre d'un déodar géant. C'est l'arbre qui a été dénommé cèdre du Liban bien des siècles plus tard. Au-dessus de notre tête, sur une branche, un oiseau moqueur était perché. Nous les appelions nossuris, ce qui voulait dire chanteurs du clair de lune. En effet, ces délicieux oiseaux au plumage gris ont l'habitude de remplir de leurs merveilleuses mélodies l'air de toutes les nuits calmes où la lune brille. Ils le font d'ailleurs aussi le jour. En fait, le nôtre était justement en train de chanter. Mais le mot nossuri était un nom distinctif de l'ornithologie atlante, dérivé de nosses (la nuit) et surada (je chante).

À l'heure fixée, nous allâmes au rendez-vous, présentâmes le laissez-passer, fûmes installés dans un véhicule, et remontâmes une seconde fois sur l'éminence. Après quoi le guide nous introduisit dans une petite pièce aménagée avec un grand déploiement de luxe.

Presque dissimulé par des livres, l'empereur, assis à côté d'une table, écoutait une voix bien modulée d'un orateur invisible rapportant les dernières nouvelles du jour. Quand l'huissier nous eut annoncés, l'empereur se retourna, le renvoya, et nous souhaita une bonne fin de journée. Puis il se tourna vers une caissette de forme analogue au plaisant instrument moderne dénommé boîte à musique et y tourna une clé qui fit un petit bruit sec. Instantanément, la voix de l'orateur invisible s'arrêta au milieu d'un mot. Tandis que nous déférions à l'invitation de notre souverain à nous asseoir, je compris que pour la première fois j'avais entendu l'un de ces disques de nouvelles parlées que j'avais si souvent vu mentionner dans mes lectures.

Pendant l'heure suivante, je racontai l'histoire de ma vie, de ses espoirs, tristesses, ambitions, et joies, répondant aux questions du vieil homme génial si jeune d'aspect. Toute personne vivante pouvait lui rendre hommage sans souffrir d'atteinte à sa dignité, parce que sa souveraine courtoisie montrait combien un roi peut être humain et combien royal un homme.

Je lui exposai que chaque nouvel événement n'avait fait qu'ajouter à ma soif de connaissances. Puis je lui décrivis les péripéties de mon ascension au sommet du Pitach Rhok. Dès que j'eus prononcé ce nom, mon royal auditeur m'interrompit et s'écria :

« Rhok ! Prétends-tu avoir escaladé ce sommet effrayant, de nuit et seul, alors que toutes nos cartes l'indiquent comme accessible seulement par vaïlx ?

— Par hasard, Zo Raï, la route fut connue de quelques montagnards d'entre nous. J'ai lu qu'on croyait le sommet inaccessible, mais… »

Comme j'hésitais un instant, l'empereur dit rapidement : « Oui, continue. C'est pour me faire une opinion sur toi que j'ai écouté ton récit, car je sais fort bien tout ce que tu m'as dit et pourrais raconter toute la suite. J'ai désiré t'entendre pour te juger. Quant à ton histoire, je l'ai connue aussitôt que je t'ai

vu pour la première fois, car je suis un Fils de la Solitude. »

Je restai muet, décontenancé par l'idée qu'il savait déjà tout. Voyant cela, il dit :

« Continue, mon fils, raconte-moi tout. Je souhaite l'entendre de tes lèvres, car je m'intéresse à toi pour toi-même. » Sur quoi je repris la narration interrompue et décrivis comment j'avais rendu hommage à Incal et sollicité Son aide, comment Il avait sans tarder exaucé ma prière, puis l'éruption du volcan et le danger où cela m'avait mis. À cela, l'empereur observa :

« Alors tu as été témoin oculaire de cette explosion de forces souterraines ? On m'a dit qu'elle a provoqué de grands changements locaux et qu'il y a maintenant un lac important au pied du Rhok, là où il n'y en avait pas. Ce lac est large de quinze kilomètres. »

J'étais encore trop fruste pour comprendre l'empereur quand il me disait être un Fils de la Solitude. Curieux de savoir s'il avait vu l'éruption, je me demandais d'où venait son indiscutable connaissance de toutes mes aventures. Je finis par l'attribuer à son intuition aiguë des possibilités. Comme s'il ne me suffisait pas d'être fruste, je me permis de demander au Raï s'il avait vu ces choses.

« Jeune homme sans fard ! dit le monarque en souriant, je ne rencontre pas souvent d'interlocuteurs aussi francs. En vérité, tu es bien un fils des montagnes, mais je crains bien que tu ne le restes pas longtemps, dans notre ambiance. Je vais répondre à ta question aussi nettement que tu l'as posée. Sache donc qu'aucune convulsion notable de la nature ne peut se produire sans être automatiquement enregistrée par nos appareils quant à son étendue approximative et à son site. Une projection photique de toutes les parties de la localité affectée est en outre renouvelée d'instant en instant. Pour voir toute cette reproduction, il m'a suffi de me rendre au bureau approprié qui se trouve dans ce bâtiment. Là, toute la scène s'est déroulée devant moi grâce au naïm, aussi vivante qu'elle a pu l'être pour toi. Il est vrai qu'un élément faisait défaut à mon spectacle, le danger corporel qui a dû le rendre un peu plus mémorable pour toi que pour moi. Mais cet élément ne compte pas pour moi, tu sauras un jour pourquoi. Donc, ma présence sur les lieux n'aurait rien pu ajouter à la scène. » Je m'émerveillai grandement en apprenant l'existence des instruments que le Raï Gwauxln m'avait décrits. Je songeai avec joie à la perspective de pouvoir un jour les connaître aussi et y avoir accès. Le Raï reprit :

« Tu dis que tu as trouvé des trésors d'or natif à deux emplacements séparés. As-tu jamais essayé de récupérer ce que tu avais récolté avant l'éruption ? Non ? Peu importe, Zaïlm, il est dit que l'ignorance de la loi ne constitue pas une excuse valable pour son infraction. »

L'attitude de l'empereur s'était empreinte d'une extrême gravité, et j'eus un

pressentiment fort peu agréable.

« Je reste néanmoins convaincu qu'en omettant de signaler ta découverte tu ne connaissais rien à la violation des règlements que cela implique. En conséquence, je ne te punirai pas. »

L'empereur s'interrompit, perdu dans sa méditation. Quant à moi, inconscient jusqu'alors des torts encourus au regard de la loi, je pâlis si visiblement d'appréhension que Gwauxln sourit légèrement et dit :

« Mais ceux qui exploitent actuellement cette mine et ceux qui reçoivent le minerai et la poudre d'or n'échapperont pas. Ils commettent consciemment un crime aggravé par le fait que non seulement ils connaissent le règlement, mais aussi qu'ils te frustrent. De toi, je n'exigerai qu'une seule expiation, celle de me donner leurs noms toi-même. »

Force me fut d'obéir, tout en songeant avec regret aux femmes et aux enfants des coupables. Innocents, devaient-ils souffrir au même titre que les transgresseurs ? L'empereur parut connaître ma pensée. S'il ne la connaissait pas, il y fit en tout cas une réponse adéquate.

« Ces hommes ont-ils donc des femmes et des familles ?

— Oui, c'est bien vrai, répondis-je avec tant de sérieux que le monarque sourit. Cela m'encouragea et je le priai d'être indulgent pour l'amour des innocents.

— Connais-tu quelque chose de notre système punitif, Zaïlm ?

— Très peu, Zo Raï. J'ai entendu dire qu'aucun malfaiteur ne sort jamais des mains de la justice sans être amélioré, mais j'imagine que le traitement doit être fort sévère.

— Sévère, non. Quant au reste, si des hommes qui ont commis des méfaits sont améliorés et deviennent inaptes à récidiver, cela ne réagit-il pas au profit des familles de ces criminels ? Voici, je vais faire comparaître ces hommes devant le tribunal compétent, et tu verras le processus de leur réforme. Après quoi j'imagine qu'en plus de tes autres études au Xio tu auras envie d'apprendre l'anatomie et la science des sanctions réformatrices. J'ajoute qu'en aucun cas cette mine ne sera confisquée, mais que tu la posséderas. Si tu décides d'en faire don au trésor public, tu ne manqueras jamais d'argent pendant ta vie d'étudiant. Plus tard, quand les années d'étude auront passé par-dessus ta tête, si tu as réussi, eh bien, je te nommerai surintendant de cette mine. Si à l'usage tu montres que tu es fidèle dans les petites choses, je te donnerai autorité sur de grandes. J'ai dit. »

Le Raï Gwauxln toucha un bouton de sonnette, et un serviteur entra, auquel il confia le soin de me reconduire avec ma mère. Il nous congédia par ces mots : « Que la paix d'Incal soit avec vous deux. »

Ainsi prit fin une audience qui influença mon existence et orienta le cours de ma vie. Elle me donna la fière conscience d’être le dépositaire de la confiance d’un ami révéré, ce qui a toujours constitué un mobile fort puissant dans ce monde d’épreuves et de tentations.

CHAPITRE VI

RIEN DE BON NE SAURAIT PÉRIR

J’attire maintenant l’attention du lecteur sur la période de quatre mille trois cent quarante ans qui précéda le règne de Gwauxln et contient les événements majeurs de l’histoire de l’Atlantide. Malgré sa longue durée, cette époque a été remarquablement dépourvue de guerres civiles, quoique des souvenirs militaires y apparaissent çà et là. En tout cas, elle a été plus paisible que tout autre période de même durée pendant les cent vingt siècles au cours desquels se déroule le présent récit.

Au commencement de cette période, les Poséidiens étaient une puissante et nombreuse race de montagnards, au physique splendide, mais tout juste à moitié civilisés. Telle une bande de loups, ils s’étaient rués sur les peuples pastoraux des plaines de l’Atlantide, et avaient fini par en triompher après des luttes nombreuses et sanguinaires. Ce fut une guerre longue et féroce qui fit rage pendant des années. L’admirable valeur des tribus montagnardes trouva presque son équivalent dans le courage désespéré de leurs ennemis de race primitive. L’un des groupes combattants luttait non seulement pour la vie, mais, tels les Sabins, pour préserver ses femmes du rapt par les tribus qui voulaient les enlever. L’autre faisait une guerre de conquêtes et, tels les Romains, cherchait à se procurer des épouses. La victoire échut finalement aux tribus de Poséid, grâce à leur stratégie supérieure.

Le temps passa, et le mélange des races effaça si bien toute distinction que leur fusion produisit la plus grande nation de la Terre. Des guerres civiles sans grande importance en changèrent plusieurs fois la structure politique. L’Atlantide s’était vu gouverner par des autocrates absolus, des oligarchies et des théocraties, des chefs masculins et féminins, et enfin par un système républicain monarchique dont le Raï Gwauxln était le chef au moment où j’y vivais incarné dans la personnalité de Zaïlm.

Gwauxln appartenait à une longue lignée d’ancêtres honorables. Au cours des sept siècles d’existence du présent système politique, plusieurs candidats de sa famille avaient été élus et placés sur le trône par le peuple.

C’est dans un livre tiré de la bibliothèque d’Agacoé que j’ai recueilli ce résumé synoptique de l’histoire de Poséid. Je pourrais relater d’autres scènes,

d’autres traits de cette longue période historique, et montrer comment l’Atlantide en vint à former de grandes colonies en Amérique du Nord et du Sud, ainsi que dans trois territoires qui subsistaient alors de la Lémurie. De ce continent, l’Australie représente l’unique tiers laissé à la surface de la Terre par la catastrophe qui engloutit l’Atlantide. Atl fonda aussi de vastes colonies dans certaines parties de l’Asie, de l’Afrique, et en Europe orientale à une époque où l’Europe occidentale n’existait pas.

Mais je ne m’étendrai pas sur ce sujet. Je me bornerai à m’y référer de temps à autre, au fur et à mesure des nécessités de ce récit.

Fatigué d’avoir lu cette histoire absorbante jusqu’à une heure avancée de la nuit, je me levai et sortis dans le tranquille ravin sur lequel donnait notre maison. Mes yeux se reposèrent sur une vue qui, dans le superbe clair de lune, revêtait une beauté féerique.

Tout à proximité, dans le lit du ravin, se trouvait un lac en miniature, grand comme un bassin de bonne taille. Il présentait des portions de rivage plat, puis des bords escarpés cachés sous des fleurs. Le chant des nossuris et l’appel de diverses autres bestioles nocturnes à plumage ou à fourrure se mêlaient au bruissement d’une chute d’eau. C’était la voix de la cascade qui alimentait cette gemme lacustre. Venant d’un recoin des profondeurs de la nuit, j’entendais le son de flûtes, de harpes et de violes jouant en harmonie. Tantôt son intensité s’élevait et s’enflait, tantôt elle s’abaissait en rêverie langoureuse, selon que la brise légère soufflait plus fort ou se calmait. Par-dessus le tout brillaient les rayons argentés de la Lune, ronde comme un bouclier dans son doux éclat, et combien belle ! Je m’écartai du lac et regardai vers l’aval du ravin. Quelques personnes s’y promenaient encore malgré l’heure tardive, la quatorzième depuis que le jour avait commencé lors du passage du soleil au méridien. Çà et là on pouvait observer les rayons blancs des lampes de maison, filtrant sous quelque rebord et révélant la présence de portes ou de fenêtres pittoresques.

Mais je n’attardai pas mon regard sur elles. C’était impossible, car la merveilleuse Maxt, la plus grande tour du monde construite de main d’homme, s’élevait dans la perspective. Elle semblait vraiment surgir de l’ouverture du vallon, sans rien entre elle et moi pour intercepter le regard. Elle apparaissait proche, mais se trouvait en réalité à deux kilomètres de ma maison.

En l’an 1886 de l’ère chrétienne où j’écris ce livre, les chimistes considèrent comme coûteux le procédé par lequel on produit l’aluminium. Au temps des événements que je relate, l’utilisation des forces du Côté nocturne de la Nature rendait insignifiant le prix d’extraction d’un métal quelconque découvert à l’état natif ou à l’état de minerai. C’est ainsi que nous transmutions l’argile en élevant d’abord sa vitesse atomique jusqu’à ce qu’elle devienne d’un blanc légèrement

phosphorescent, puis en la ramenant en quelque sorte au niveau chimique de l'aluminium.

C'était bien moins coûteux que d'extraire le fer de son minerai à la manière d'aujourd'hui. Il vous suffirait de connaître le procédé pour faire la même chose que nous, et d'ailleurs le jour n'est pas éloigné où vous le redécouvrirez.

Les mines de métaux natifs, or, argent, cuivre, etc., avaient leur valeur autrefois comme aujourd'hui, car il suffisait de fondre leur minerai. Mais l'aluminium peut s'extraire de n'importe quelle couche de schiste ou d'argile. Cela le rendait tellement bon marché qu'il était plus employé que tout autre métal de base.

La tour géante de Maxt était construite en aluminium. De l'endroit où je me tenais je pouvais apercevoir sa base, constituée par un énorme cube de maçonnerie, puis la superstructure de la tour, un fût de métal blanc grisâtre, une colonne conique étincelante sous les rayons lunaires.

Partant de la base, mon regard se promena jusqu'au sommet, point apical situé à près de neuf cents mètres de hauteur. Extasié devant le couronnement triomphal du spectacle, je contemplai cette structure qui perçait le ciel. Sentinelle veillant sur la cité-jardin, elle la préservait de la foudre quand le Seigneur du Tonnerre approchait. Toutes mes pensées allaient à sa grandeur et à sa majestueuse beauté.

Combien souvent, ô combien souvent dans les jours maintenant passés…

…ai-je contemplé quelque scène adorable ou sublime, œuvre de Dieu ou peut-être de l'homme, de Dieu dans l'homme, et tandis que je regardais, mon âme résonnait de louanges et mon souffle était celui de l'inspiration. Au cours d'une telle expérience, l'âme fait toujours un pas en avant, qu'elle appartienne à un homme ou à un animal. Si profondément qu'une âme soit plongée dans le péché ou la détresse (ces deux termes sont synonymes), un souffle d'inspiration se lève sur elle et emporte un peu de sa sordidité, un peu de sa souffrance et de sa fièvre.

Les gloires et les merveilles d'Atlantide la Grande ne se trouvaient donc pas là en vain. Le lecteur a vécu comme moi à cette époque et avant cette époque. Les splendeurs de ces siècles morts depuis longtemps ont vécu enchâssées dans nos âmes, elles ont fait de nous ce que nous sommes devenus, influencé nos actes, et nous ont apaisés par leur beauté. Les formes de l'obscur et mystérieux passé sont effacées de partout, sauf des annales du grand livre de la vie qui est l'âme. Qu'est-il advenu d'elles ? Leur influence vit, et à toujours. N'étions-nous pas tenus d'ennoblir le monde par nos travaux et de les faire vivre en âme et en

esprit, de façon que nous-mêmes et d'autres puissions plus tard nous retourner pour les contempler comme je contemple maintenant l'histoire de mon passé mort et cependant toujours vivant ? Ce m'est une grande joie d'avoir atteint en esprit les hauteurs d'où je puis sonder l'histoire de mes vies successives terminées par le passage du portail de la tombe. Ces vies, je suis maintenant revenu les examiner à travers les yeux d'une personnalité différente, la plus grande d'une série d'autres enfilées comme les perles d'un collier, et m'enseignant que JE SUIS MOI !

Quelques-unes de ces perles sont ternes, d'autres sont noires, blanches, ou roses, voire même rouges. Si les larmes pouvaient en augmenter le nombre, j'en aurais davantage, car les blanches sont rares et les ternes, les noires, et les rouges nombreuses.

Mais c'est ma dernière vie qui est ma perle de grand prix. Elle est blanche, et mon Maître l'a taillée en forme de croix. En me la donnant il m'a dit : « C'est accompli. » En vérité ce l'était. Elle marqua la jonction du fini avec l'infini. C'est donc la période assignée pour la fin de mon temps sur la Terre, à moins que je n'en décide autrement.

CHAPITRE VII

CONTIENS-TOI TOI-MÊME

Mon arrivée à Caïphoul avait coïncidé avec la période des vacances universitaires, qui étaient communes aux étudiants du Xioqua et de l'Incala. La plupart d'entre eux commençaient par passer quelque temps dans leurs familles de province, mais beaucoup ne tardaient pas à revenir dans la capitale pour jouir des distractions spéciales de la période de repos. Quelques-uns traversaient l'océan pour se rendre en Umaur ou en Incalie, lesquelles correspondent respectivement à l'Amérique du Sud et à l'Amérique du Nord d'aujourd'hui. D'autres se rendaient dans des localités éloignées, mais sans quitter l'Atlantide.

Jusqu'à présent il a fallu que le lecteur devine quel genre de religion représentait l'adoration d'Incal.

D'après mes allusions aux divers dieux de tel ou tel titre, classe, ou grade, on a même pu inférer que les Atlantes étaient polythéistes. En vérité, j'ai dit que nous croyions en Incal et que nous le symbolisions sous forme de Dieu-Soleil. Mais le soleil n'était qu'un emblème. Il serait absurde d'affirmer que les chrétiens adorent la croix de la crucifixion pour elle-même. Il le serait tout autant d'affirmer qu'un peuple aussi éclairé que nous adorait l'astre du jour pour lui-même. Dans les deux cas c'est le sens attaché à l'emblème qui est, seul, cause de la considération dont il est l'objet.

Les Atlantes s'adonnaient à la personnification des principes de la nature et des choses de la terre, des mers, et des cieux. Cela venait surtout de leur amour national pour la poésie, amour dont on pouvait retracer l'origine. Celui-ci provenait de la faveur avec laquelle l'imagination populaire avait accueilli une histoire épique et chronologique de Poséid où les principaux personnages masculins et féminins figuraient comme héros. Les forces naturelles telles que vent, pluie, foudre, chaleur, froid, et tous les phénomènes apparentés y figuraient comme dieux d'importance variable, tandis que le principe germinatif de la vie, le principe destructif de la mort, et les autres grands mystères de la vie étaient caractérisés par les dieux les plus puissants. Mais tous et chacun étaient des rejetons du Suprême Incal.

L'épopée en question était rédigée en vers métriques et en rimes et formait un poème dont chaque ligne révélait la touche magistrale du génie. Bien que l'on

imputât l'œuvre à un Fils de la Solitude, le nom de l'auteur se perdait dans la nuit des temps. Un additif couvrait des époques et des événements plus récents, mais à cause de sa facture notoirement inférieure, il n'était pas estimé aussi hautement que le corps du poème.

En fait, le culte d'Incal comportait exclusivement l'adoration d'un Dieu considéré comme entité spirituelle. Les dieux secondaires n'avaient aucune part dans les services religieux qui avaient lieu au cours des deux dimanches de chaque semaine. Précisons ici que la semaine atlante comportait onze jours, dont le premier et le dernier étaient fériés. Le mois comprenait trois semaines, et l'année onze mois, soit trois cent soixante-trois jours, plus quelques jours intercalaires en fin d'année, selon les exigences du calendrier astronomique. Ces derniers étaient fériés, comme le sont aujourd'hui les journées du nouvel an. L'apparence de vénération accordée à de nombreux dieux et déesses provenait de l'influence que le poème épique avait exercée sur la nation, mais les noms de ces divinités n'étaient cités que par accoutumance de pensée.

Notre monothéisme différait peu de la religion qui domina la civilisation hébraïque. Nous ne reconnaissions ni une Sainte Trinité, ni un Esprit de Christ quel qu'il fût, ni aucun sauveur. Nous nous efforcions simplement d'agir au mieux de nos connaissances sous le regard d'Incal. Nous considérions tous les hommes comme fils de Dieu, sans croire qu'aucune personne mystérieusement conçue pût être son Fils unique. Un miracle était chose impossible, car nous estimions que tout pouvait se rattacher à des lois imprescriptibles.

Cependant les Atlantes croyaient qu'Incal avait une fois vécu sur Terre sous forme humaine, puis avait rejeté le corps grossier du monde pour revêtir celui de l'esprit incorruptible. C'est alors qu'il avait créé l'humanité, mot qui pour les Atlantes embrassait tout le règne animal, car ils étaient évolutionnistes.

Au cours des temps apparut l'espèce *Homo sapiens,* un homme et une femme. Incal avait placé la femme spirituellement plus haut que l'homme, mais elle avait perdu cette supériorité en essayant de goûter d'un fruit qui poussait sur l'Arbre de Vie dans le Jardin des Cieux. La légende disait que par cet acte elle avait désobéi à Incal, qui avait recommandé aux meilleurs et aux plus avancés de ses enfants de ne pas y toucher. En effet, cela conduisait avec certitude à la mort, car aucun être mortel ne peut avoir la vie immortelle et en même temps reproduire son espèce. La légende disait :

« J'ai dit à mes créatures d'atteindre la perfection et de la creuser toujours davantage, car c'est cela qui fait la vie éternelle. Mais quiconque goûte de cet arbre ne peut se contenir lui-même. »

La tentative de la femme consistait à atteindre des plaisirs défendus sans savoir, faute d'instruction, comment il fallait s'y prendre. La punition qui lui fut

infligée revêtit donc une forme rationaliste.

Sa main glissa et perdit sa prise sur le fruit, dont le côté fut déchiré et laissa échapper des semences qui tombèrent sur la terre et devinrent des galets de silex. Le fruit resta attaché à l'arbre et prit la ressemblance d'un grand serpent de feu dont le souffle brûla les mains de la coupable. Sous l'effet de la douleur elle lâcha l'Arbre de Vie, tomba face contre terre, et ne se remit jamais complètement du choc.

Alors l'homme devint l'être supérieur, car sa nature se développa sous l'empire de la nécessité. Celle-ci le contraignit à protéger sa femme en même temps que lui contre le froid et les menaces de même nature qui naquirent avec les silex. Telle fut la dernière période glaciaire, ou Âge de Glace.

Une fois l'homme retombé dans cette ambiance matérielle, la reproduction de l'espèce redevint pour lui une nécessité, et la loi de continence que l'on présumait avoir été ordonnée par Incal fut violée. La mort rentra ainsi dans l'ensemble des prévisions humaines, et aucun homme ne put plus connaître la vie immortelle avant que la Parole fût observée à nouveau.

CONTIENS-TOI TOI-MÊME

De ce postulat dépend toute connaissance. Aucune loi occulte n'est plus importante, « Use de toutes les choses du monde en n'abusant d'aucune. » (I Corinthiens, VII-31.)

Telle était la croyance populaire concernant la création par Incal de la race humaine. Les prêtres de haut rang observaient une religion virtuellement équivalente à celle des Esséniens, bien que pour des motifs évidents la populace n'en fût pas informée. La théologie attribuait à la fabuleuse descente d'Incal une ancienneté d'au moins mille siècles, et certaines autorités moins bien reconnues la situaient dans un passé encore plus reculé.

Incal, Père de la Vie, n'était pas censé punir ses enfants, sauf en ce qu'il avait rendu automatiquement opérantes les lois de la Nature, lesquelles représentaient sa volonté immanente. Si quelqu'un les transgressait, la faute était inexorablement punie par la Nature, car il est impossible de mettre une cause en branle sans provoquer un effet. Si la cause était bonne, la conséquence l'était aussi. En cela les Atlantes avaient rigoureusement raison, car nul médiateur ne peut nous éviter les résultats de nos méfaits. Il ne faut pas confondre racheter et réparer. Christ a racheté, mais nous, nous devons réparer.

L'Atlantide croyait en un ciel de bons effets pour ceux qui mettent en mouvement de bonnes causes et à une région remplie de mauvais effets pour les méchants. Les deux zones étaient adjacentes. Ceux qui n'étaient ni tout à fait

bons ni tout à fait mauvais étaient supposés vivre dans un territoire pour ainsi dire intermédiaire. Mais toutes ces conditions posthumes étaient incluses dans le Navazzamin, le Pays des Ombres, dont le nom signifie littéralement « un pays d'âmes trépassées ».

La religion d'Incal était donc à base de causes et d'effets. Il y apparaissait néanmoins une légère inconsistance, dans la croyance plus ou moins répandue qu'Incal récompenserait les très bons.

Aujourd'hui, chers lecteurs, vous êtes au seuil d'un nouveau développement. Actuellement encore, la religion est teintée par la conception d'un Créateur omnipotent mais similaire à un homme. Cette croyance est héritée d'une antiquité défunte. Mais vous vivez dans les années finales d'un cycle humain périmé, le Sixième.

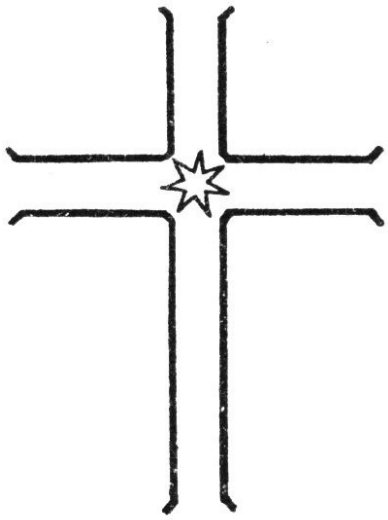
Je préfère ne pas expliquer maintenant ce que cela signifie, mais je le ferai avant de prendre congé en vous souhaitant la paix de Dieu. Néanmoins je puis dire que l'humanité va se faire de la Cause éternelle une nouvelle conception plus élevée, plus sublime, plus pure, plus vaste, se rapprochant davantage de l'illimité, et telle qu'au cours des longs éons des temps passés on n'a jamais rien rêvé de semblable. En vérité, Christ est ressuscité et vient vers les siens, qui le connaîtront comme aucun homme exotérique ne l'a jamais connu. Et le connaissant, ils connaîtront les choses du Père et les feront, car il est écrit « Je vais à mon Père ».

GLORIA IN EXCELSIS !

La foi se transformera bientôt en connaissance. La croyance deviendra jumelle de la science, et la Parole brillera comme un soleil de signification glorieuse et nouvelle, car le mot religion a pour véritable sens : « Je lie ensemble. »

RESURGAM CHRISTOS

L'Église exotérique a fermé les extrémités de sa croix. C'est pourquoi elle est restée exotérique et ne deviendra jamais ésotérique avant d'ouvrir les extrémités de ce Chemin à Quatre Directions. Ouvrez vos yeux et vos oreilles.



Ne fermez pas les extrémités de ma croix.

CHAPITRE VIII

UNE GRAVE PROPHÉTIE

Il était environ une heure, le premier jour du cinquième mois depuis que j'avais commencé à suivre l'enseignement du Xioquithlon, et c'était la semaine de Bazix, la trentième de l'année 11160 avant Jésus-Christ, année sur le point de se terminer puisqu'elle n'avait plus que trois semaines à courir.

Le lecteur sait déjà que les journées atlantes commençaient à midi. L'intervalle de midi à une heure en formait donc la première heure. Depuis la première heure du dernier jour de la semaine jusqu'à la vingt-quatrième heure du jour suivant, toutes les affaires s'arrêtaient et le temps était consacré au culte religieux. Les mœurs, plus sévères que toutes les lois, rendaient cette coutume obligatoire.

Aujourd'hui, en l'an de grâce 1886, certains prétendent que les sédentaires qui ont travaillé toute la semaine ont raison de pratiquer avec ardeur certains sports athlétiques ou de faire des excursions fatigantes pour obtenir leur récréation naturelle. Mais veuillez considérer que le corps est l'expression extérieure de l'âme. Donc à telle âme correspondra tel corps. *Ergo*, si l'âme vient de Dieu, elle se trouvera recréée, reposée, rafraîchie, en retournant vers Dieu aussi souvent que possible. Peut-être vaut-il mieux qu'elle ne le fasse pas dans un endroit confiné, mais plutôt au grand air, au sein de Ses œuvres, en donnant toujours la première place à des pensées naturelles et sans artifice Le concernant.

Je suis donc partisan du Sabbat, qu'on l'observe le septième jour de la semaine moderne, ou un autre jour. Je l'étais tout autant du repos pendant le onzième et le premier jour des semaines atlantes. Toutefois, je ne discuterai pas mes préférences ici. Je me bornerai à citer à nouveau la loi physiologique bien connue selon laquelle un jour de repos périodique est indispensable pour la santé, le bonheur, et la spiritualité. En Atlantide, chacun était libre d'employer à sa guise la matinée du onzième jour, soit pour un travail, soit pour des jeux récréatifs.

Mais à la première heure, une énorme cloche à tonalité très douce sonnait deux coups d'un son intense qui se répercutait partout. Elle s'arrêtait un instant, puis sonnait quatre nouveaux coups. Là-dessus, toutes les occupations cessaient

et le culte religieux commençait. Le lendemain, la grosse cloche retentissait à nouveau, et d'autres cloches synchrones, répandues sur tout le continent, sonnaient à l'unisson. Il y en avait jusque dans les colonies populeuses d'Umaur et d'Incalie. La différence d'heure était calculée, et un seul homme dans le grand temple d'Incal à Caïphoul avait la charge douce et solennelle de veiller à la sonnerie générale. Après quoi le temps du culte était passé, et le reste de l'inclut (premier jour) consacré à des récréations de toutes sortes.

Il ne faudrait pas en conclure que le culte fût triste ou sévère. Il ne durait même pas toute la nuit, mais se prolongeait par un rite spécial concernant l'éclairage. Toutes les lumières qu'on se permettait d'allumer alors étaient rouge carmin. Elles étaient rendues telles par un mélange de vitesses atomiques dans la force odique, mélange qui s'effectuait par combinaison, dans les postes de distribution, de l'élément lumière et de l'élément strontium.

Environ trois heures après que ce jour du soleil eut pris fin, un événement particulier survint dans ma vie atlante. Je rentrais tranquillement chez moi sans avoir encore appelé de vaïlx et marchais sous l'influence de la calme rêverie produite par la musique d'un concert de choix donné au public dans les jardins d'Agacoé. Je croisai un imposant vieillard qui marchait également à pied. Je l'avais déjà souvent remarqué, et savais que la couleur lie-de-vin de son turban signalait un prince. Cette rencontre changea le cours de mes pensées. Je décidai de ne pas rentrer de suite, mais de rester encore quelque temps en ville, peut-être toute la nuit.

À l'instant où je pris cette résolution, le vieillard sourit, mais poursuivit son chemin sans s'arrêter. Puis je remarquai que, malgré leur grande ressemblance, il ne devait pas s'agir du prince auquel je pensais. J'avais dû être le jouet d'une illusion, car le turban du vieillard d'aujourd'hui n'était pas coloré, mais blanc pur. J'eus le sentiment qu'il avait voulu me parler, mais qu'il y avait renoncé pour quelque motif inconnu, et que si je me trouvais à la même place un peu plus tard dans la journée, j'aurais des chances de le rencontrer et d'apprendre ce qu'il avait à me dire.

Tout en méditant sur ces pensées, j'entrai dans un café, dans l'une de ces grottes de tunnels où la colline était percée par une avenue. Je commandai un déjeuner et attendis qu'on me servît. Pendant que l'on apportait ma collation, je vis arriver, flânant, un xioquène (étudiant) avec lequel je m'étais lié d'amitié et qui entrait là pour le même motif que moi. Notre repas achevé, nous allâmes aux douves où nous louâmes un bateau à un pauvre homme qui faisait métier d'entretenir des voiliers pour les rares amateurs de ce sport. Les déplacements normaux des Atlantes s'effectuaient par vaïlx.

La brise était fraîche, et nous sortîmes vers l'océan portés par le courant de la

Nomis, grand fleuve qui faisait complètement le tour de la cité par les douves pour se jeter ensuite dans l'océan. Cette longue promenade ne me permit de revenir sur l'avenue qu'après la tombée de la nuit. J'approchai bientôt du point où j'avais rencontré l'étranger enturbanné de blanc. J'étais dans un véhicule que j'empêchais d'aller trop vite, quand j'aperçus sa silhouette pleine d'autorité, bien en vue dans la lumière brillante de la lune tropicale. Je m'attendais tout à fait à le voir et cette fois j'inclinai la tête en un signe poli de reconnaissance. En guise de réponse, l'étranger me dit : « Arrête, jeune homme, je voudrais te parler seul à seul. » Obéissant presque machinalement au geste qui m'invitait à descendre, je mis le mécanisme à l'extrême ralenti, à peu près à l'allure d'un homme au pas, et abandonnai le véhicule. Je savais que si personne ne profitait du transport payé, l'engin ne tarderait pas à rejoindre une station quelconque où il serait automatiquement arrêté.

Quand je me tins devant le vieillard, que je jugeais être un prêtre, il me dit :

« Je comprends que ton nom est Zaïlm Numinos.

— En vérité, c'est bien cela.

— Je t'ai aperçu fréquemment, et suis au courant de ce qui te concerne. Tu as une volonté louable pour exceller et atteindre de grands honneurs parmi les hommes. Tu n'es encore qu'un garçon, mais en bonne voie de réussir comme adulte, au sens ordinaire du mot réussite. Ce garçon, aujourd'hui consciencieux, est regardé avec faveur par son souverain. Tu obtiendras des succès et tu parviendras à des situations hautement honorifiques et profitables. Tes concitoyens auront bonne opinion de toi. Cependant la durée de ta vie n'atteindra pas la plénitude du délai alloué aux hommes. Au cours de ton séjour abrégé sur Terre, une certaine connaissance de l'amour te viendra. Tu ressentiras l'affection la plus pure qu'un homme puisse éprouver pour une femme. Mais nonobstant cela, ton amour ne sera pas couronné pendant la présente incarnation. Tu éprouveras un second amour, à cause duquel tu verseras des larmes. Tu feras quelque peu de bien dans le monde, mais hélas ! aussi beaucoup de mal, et par suite d'une destinée qui pèse gur toi, il t'adviendra beaucoup de tristesse. Par toi, le profond supplice de l'angoisse sera infligé à quelqu'un d'autre. Il te faudra payer pour cela jusqu'à l'extrême limite, et tu n'en sortiras pas avant de t'être acquitté.

« Pourtant, dans cette vie, il ne sera pas exigé beaucoup de toi. Mais au moment où tu te croiras le moins fautif, ton pied trébuchera et tu commettras un péché qui te poursuivra comme une fatalité inexorable. Même aux jours actuels de ton innocence, tu foules les marches de ta destinée. Hélas ! il en est ainsi. Déjà une fois tu as été près de voir s'accomplir ta mort. La mort est le plus petit des avatars qui s'abattront sur toi. Mais tu t'es réveillé et tu as fui hors des cavernes

de la montagne en feu, vers un terrain sûr.

« Enfin tu passeras dans le Navazzamin, le pays des âmes trépassées, et voici, je te dis que tu périras dans une caverne où tu me verras. Je serai le dernier être vivant sur lequel reposera l'ultime regard de tes yeux d'Atlante. Mais je ne t'apparaîtrai pas comme tu me vois maintenant, et tu ne me reconnaîtras pas en celui qui frappera le méchant qui t'aura entraîné à ta condamnation. J'ai dit. Que la paix puisse t'accompagner. »

Je fus d'abord prodigieusement étonné par ces paroles, et malgré les circonstances préliminaires qui avaient présidé à notre rencontre, je me demandai si mon interlocuteur n'était pas un échappé du Nossilithlon (l'asile des lunatiques). Mais à mesure qu'il parlait, je sus que cette supposition était fausse. Dans ma perplexité, je finis par regarder par terre, sans savoir que penser, tout rempli d'une inquiétude indéfinissable.

À la fin de son discours, je levai les yeux pour le regarder en face. Ce fut pour découvrir qu'aucune âme n'était en vue. J'étais seul sur la grande place qui encadrait une fontaine dont le jet ressemblait, sous la lune, à de l'argent fondu. Stupéfait, je regardai de tous côtés. Avais-je rêvé ? Certainement non. Les paroles du mystérieux étranger étaient-elles vraies ou fausses ? Le temps, chers lecteurs, se chargera de satisfaire votre curiosité, comme il le fit pour la mienne.

CHAPITRE IX

LA GUÉRISON DES CRIMINELS

Durant les quatre années qui suivirent mon étrange rencontre avec le grand vieillard à cheveux blancs qui se tenait si droit et avait prophétisé à mon sujet, les événements prirent l'un après l'autre une tournure qui s'harmonisait avec ses prévisions. Nous ne nous rencontrâmes plus, et en fait je ne le revis qu'une fois avant ma mort.

Il me faut maintenant consacrer un chapitre aux associés de ma mine d'or et à celui qui achetait l'or en sachant que c'était illégal. Par la suite, il ne sera plus fait mention d'eux dans ce récit.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis mon interview avec l'empereur Gwauxln dans ses appartements privés, quand un jour un jeune homme coiffé d'un turban orangé entra dans la salle de géologie du Xioquithlon. Il portait sur le devant de son turban une épingle de grenat montée sur or, insigne de sa qualité de garde au service impérial. Il se dirigea vers l'instructeur en chef et lui parla à voix basse. Frappant sur son pupitre pour attirer l'attention des quelque quatre-vingt-dix étudiants qui assistaient au cours de minéralogie, le chef demanda si un xioquène nommé Zaïlm Numinos était présent. En réponse à la question, je me levai à ma place. Il me pria d'approcher.

Les autres xioquènes me regardaient tandis que je m'avançais quelque peu tremblant, car je connaissais bien le service dont faisait partie le messager, et il paraissait y avoir dans la voix de l'instructeur une intonation très peu plaisante.

« Ce courrier désire que tu l'accompagnes devant l'empereur, qui en a ainsi ordonné. Il se trouve aux Tribunes de la Cour criminelle, et l'on a besoin de toi comme témoin. »

Me rappelant ce que le Raï avait dit, je fus considérablement rassuré sur la portée des paroles qui m'avaient été adressées, et n'ayant plus d'appréhension spéciale, je partis comme on m'en avait prié. Arrivé dans la Cour des Tribunaux, j'aperçus mes associés de la mine détenus sous bonne garde avec l'acheteur d'or incriminé. Le juge de la cour était assis sur le divan judiciaire sur une estrade surélevée, et à côté de lui, dans sa simple dignité, siégeait Gwauxln, empereur de la plus grande nation de la Terre. Il observait méticuleusement la règle que la préséance revenait au juge en sa qualité de président des débats. Les sièges

réservés au public dans l'auditoire étaient occupés par quelques spectateurs.

En l'espèce, les malfaiteurs ne pouvaient échapper au verdict : coupables conformément à l'accusation. Cette opinion fut rapidement admise, et reconnue juste par les coupables. Aussitôt un fonctionnaire emmena les prisonniers vers une autre partie du bâtiment, dans une salle bien éclairée, équipée de divers instruments fixes et portatifs. Toutes les personnes présentes les accompagnèrent.

Au centre de la salle se trouvait une chaise, avec un reposoir de tête muni d'un fermoir, et d'autres reposoirs, fermoirs, et courroies pour les membres et le corps de l'occupant. Un garde installa l'un des prisonniers dans la chaise et le lia solidement. Après ces préliminaires, un Xioqua s'approcha. Il portait à la main un petit instrument dont je reconnus la nature magnétique par son aspect général. Il en plaça les deux pôles dans les mains du condamné. Après une brève manipulation, l'instrument rendit un léger son ronflant. Immédiatement les yeux du prisonnier se fermèrent, et toute son apparence dénota une profonde perte de conscience. En fait, il était anesthésié magnétiquement.

Ensuite l'opérateur palpa soigneusement la tête de l'homme inconscient, puis ayant terminé son examen, ordonna à son assistant de raser entièrement le crâne. Une fois cet ordre exécuté, il fit une première marque bleue en avant et au-dessus des oreilles. Puis il poursuivit son palper et inscrivit le numéro 2 au-dessus et juste un peu en arrière de chaque oreille. Ces opérations terminées, il donna son attention aux spectateurs, mais interrompit l'allocution qu'il se préparait à faire pour écouter quelques paroles que lui adressait le Raï Gwauxln. L'opérateur prit alors le temps de m'appeler de derrière la balustrade pour me faire venir à ses côtés, puis s'exprima en ces termes :

« Je trouve que les facultés les plus positives et prédominantes chez ce prisonnier sont celles que j'ai marquées 1 et 2. Le numéro 1 correspond à un désir tenace d'acquérir des biens matériels et à une disposition à tout faire secrètement. On peut les constater par la proéminence excessive des organes de la sécrétivité. Le crâne ne s'étend pas beaucoup en hauteur, mais à la marque 2 il est très large entre les oreilles. J'en infère que nous avons ici un individu très acquisitif, manquant de conscience et de spiritualité, et par conséquent presque entièrement dépourvu de qualités morales. Comme de plus il est doué d'un tempérament très destructif, nous nous trouvons en face d'un caractère fort dangereux. Je m'étonne qu'il ait pu échapper jusqu'à présent à une correction dans ce bureau.

« Je suis également très surpris de constater que beaucoup de personnes hésitent à recourir volontairement aux traitements correctifs. Cela doit tenir au fait qu'un individu appartenant au plan moral si bas de ce pauvre homme est

incapable de vivre sur un plan plus élevé. Par contre les avantages immédiats d'une conduite néfaste ne lui échappent pas. Bref, nous avons ici un homme qui n'hésiterait pas à commettre un assassinat s'il croyait y trouver un profit immédiat quelconque. Après quoi il en oublierait totalement les conséquences. Est-ce exact, Zo Raï ?

— C'est exact, répondit l'empereur.

— Mon diagnostic du cas, continua le Xioqua, ayant été confirmé par une autorité aussi haute, je vais maintenant appliquer la cure. »

Il appela un assistant, qui amena un autre appareil magnétique contenu dans une lourde caisse métallique montée sur roulettes. Le Xioqua disposa convenablement l'appareil et le régla. Puis il appliqua le pôle positif sur la tête du patient à l'endroit marqué du chiffre 1, l'autre pôle étant placé sur la nuque. Ensuite il sortit son chronomètre et le posa sur le coffrage métallique de l'instrument, près d'un cadran dont il ajusta l'aiguille.

Pendant la demi-heure qui suivit le silence régna, entrecoupé seulement par des conversations à voix basse en divers endroits de la salle. À l'expiration de ce temps, le Xioqua se leva de son siège et appliqua le pôle positif de l'appareil sur l'autre côté de la tête du patient, à l'endroit où le chiffre 1 était répété. Puis il y eut de nouveau un silence d'une demi-heure, interrompu seulement par la sortie de quelques spectateurs et l'entrée de quelques autres.

Quand cette seconde demi-heure fut écoulée, l'opérateur changea le pôle de place et l'appliqua sur l'endroit marqué du chiffre 2. Cette fois, une demi-heure suffit pour l'ensemble des deux opérations symétriques.

L'empereur m'avait ordonné de rester. Lui-même était parti peu après le commencement de l'opération, car elle n'était pas nouvelle pour lui. Quand le travail fut achevé sur le premier homme, on fit cesser l'influence de l'appareil anesthésieur magnétique, en inversant simplement ses pôles. Puis, pendant que l'on emmenait le patient, le Xioqua fit une conférence sur le cas. Il s'adressa en ces termes à l'auditoire considérable qui s'était maintenant rassemblé :

« Vous avez vu comment l'on traite ces particularités mentales dont la prédominance tend à pervertir la nature morale partiellement développée du patient. Le procédé consiste à atrophier en partie le réseau vasculaire qui alimente la région du cerveau où siègent les organes de la convoitise et de la destruction. Mais après que tout sera dit, retenez bien le point suivant : l'âme est supérieure au cerveau physique, et c'est dans l'âme, dans la nature de l'homme, que ces tendances criminelles sont incrustées. Le cerveau et les autres organes sont les sièges de l'expression physique, le bureau de l'homme d'affaires, si j'ose dire. Notre but ne serait pas atteint si nous nous bornions à hypnotiser mécaniquement le sujet. L'hypnotisme provoque un repli. Les vaisseaux

sanguins du cerveau se contractent et se vident partiellement de sang.

« L'aphaïsme produit l'effet contraire (ce mot était l'équivalent atlante de l'expression moderne : mesmérisme). Le cerveau se remplit de sang, et l'inversion de l'appareil fait cesser le processus hypnotique en même temps qu'elle inaugure le processus aphaïque. À ce moment précis, la pensée de l'opérateur peut assumer le commandement de la pensée du sujet, et suggérer à l'âme fautive de mettre définitivement fin à ses erreurs.

« Notre patient a été traité de cette manière, et même doublement traité. D'une part, j'ai partiellement coupé l'alimentation sanguine des organes sièges de ses faiblesses ; d'autre part, ma volonté a influencé son âme pour qu'elle cesse de pécher, et je lui ai ordonné l'exécution d'un travail qui développera une contre-habitude. Peut-être le patient sera-t-il légèrement malade pendant quelques jours, mais ses tendances nuisibles auront disparu.

« Pour réussir ses crimes, il faut que le malfaiteur soit doué d'une intelligence supérieure, mais faussée dans plusieurs domaines. Quand la nature inférieure prédomine, ce qui est généralement le cas chez les pervertis sexuels, on rencontre les criminels. Il n'y a pas de débauchés en Atlantide, car si un individu dénote de telles dispositions, l'État se saisit de ce rebelle et opère sur les organes adéquats. Mais il n'est pas nécessaire que je m'étende plus longuement sur ces sujets. »

Le premier coupable ayant été emmené pour recevoir des soins attentionnés, le second de mes ci-devant partenaires fut installé dans la chaise. L'examen de son développement cérébral montra qu'il était plus faible que méchant. Prévaricateur endurci avec tendances libertines, il avait la plus grande partie du crâne placée au-dessus et en arrière des oreilles. Inutile de décrire son traitement, qui fut semblable au précédent. La suggestion mesmérique fut le principal remède employé.

En rentrant chez moi ce soir-là, je résolus d'ajouter la science de la phrénologie prophylactique au *curriculum* d'études déjà choisi. Je tins parole, et acquis la pratique de la connaissance des hommes. Cela me permit d'interférer dans le karma d'un assez grand nombre de personnes, avec des résultats qui ne furent jamais nocifs, ainsi que l'expérience l'a prouvé. Je n'ai donc, aujourd'hui, aucune responsabilité à porter, n'ayant causé aucun mal.

J'ai parfois regretté de ne pas m'être soumis volontairement au traitement instauré par l'État. Cela m'aurait au moins empêché de commettre des erreurs qui ont valu de nombreuses misères à moi-même, et à d'autres par mon intermédiaire. Mais je fis aussi bien d'y renoncer, non seulement à cause du principe que toute chose existante dans je Royaume de notre Père y est placée pour le mieux, mais aussi parce qu'en aucune manière nul ne peut se soustraire

aux responsabilités incorporées dans son caractère par le karma de toutes ses précédentes incarnations.

Si je m'étais soumis spontanément à la correction, j'aurais en fait essayé d'échapper à une épreuve. Cela eût été une lâche tentative, semblable à l'acte d'un homme qui cherche à se tuer pour éviter par le suicide les difficultés qu'il devait affronter sur Terre, et qui finalement n'échappe absolument à rien, pas même à un iota de la loi de Dieu. Bien au contraire, il accumule sur lui une montagne de malheurs et de pénalités à payer, et prolonge son angoisse à travers un karma inexorable et de nouvelles incarnations.

Tel est le sort de ceux qui meurent par autodestruction. Mais ceux qui meurent involontairement par suite de causes inévitables n'ont pas à souffrir de pareils châtiments. Ainsi, les coupables atlantes impuissants à éviter le traitement décrit en tirèrent bénéfice, tandis qu'en m'y soumettant volontairement j'aurais semé mon chemin de dents de dragon. Notez que ceux qui sont au courant et font sciemment la volonté de Dieu ne sont pas atteints par ces sanctions.

CHAPITRE X

RÉALISATIONS

Le gouvernement avait l'habitude de suivre systématiquement les progrès des xioquènes les plus remarquables auxquels il offrait l'instruction gratuite. Mais son contrôle n'était jamais irritant et, en vérité, les étudiants soumis à cette paternelle surveillance s'en apercevaient à peine. Lorsqu'ils étaient non seulement intelligents et studieux, mais atteignaient les dernières années de leur septennat d'études, on les admettait aux sessions du Conseil des Nonante lorsqu'on n'y traitait pas de questions secrètes ou concernant l'exécutif.

Certains élèves spécialement en faveur n'étaient exclus d'aucune des réunions du Conseil. Sans aucune exception, les milliers d'étudiants attachaient une très grande valeur même au moindre de ces deux privilèges, car les leçons de gouvernement ne conféraient pas seulement des honneurs, mais aussi des avantages incalculables.

Durant la seconde moitié de ma quatrième année de présence, je fus abordé par un certain prince Menax. Il voulait savoir si j'accepterais la situation de Secrétaire aux Archives, qui offrait l'occasion de se familiariser avec les moindres détails du gouvernement de l'Atlantide. Il me dit :

« C'est vraiment un poste de confiance très important, mais je suis heureux de te l'offrir, car tu es capable de le remplir à la satisfaction du Conseil. Cela t'amènera en contact étroit avec l'empereur et tous les princes et te vaudra aussi un certain degré d'autorité. Qu'en penses-tu ?

— Prince Menax, je comprends qu'il s'agit d'un très grand honneur. Mais permets-moi de te demander pourquoi tu fais bénéficier d'une pareille chance un étudiant qui se croit presque un étranger pour toi.

— Zaïlm Numinos, c'est parce que je t'en crois digne, et c'est maintenant que je t'offre l'occasion de démontrer que j'ai raison. Je suis peut-être un étranger pour toi, mais tu n'en es pas un pour moi. Tu m'inspires confiance. Ne veux-tu pas prouver qu'elle est bien fondée ?

— J'accepte.

— Alors lève ta main droite vers l'éclatant Incal, et par ce sublime symbole déclare qu'en aucun cas tu ne révéleras rien de ce qui se passe aux sessions secrètes, ni aucun des actes élaborés à la Chambre législative. »

Je formulai ce vœu, et ce faisant je me trouvai lié par un serment considéré comme inviolable par tous les Atlantes. Je devins ainsi l'un des sept secrétaires officieux, sans droit de vote, qui avaient la charge de rédiger des rapports spéciaux, et aux soins desquels de nombreux et importants documents d'État étaient confiés.

Certes, ce n'était pas une minime distinction que d'être choisi pour ce poste parmi neuf mille xioquènes, dans une nation de trois cents millions d'habitants où je n'avais même pas encore le droit de vote. Si je devais cette distinction à mon mérite, certes je n'en étais pas plus digne qu'une centaine d'autres parmi mes camarades d'étude. Mais je la devais au moins autant à ma popularité personnelle auprès des autorités. Si je jouissais de cette popularité, c'est qu'en toutes choses je faisais preuve du même solide esprit de décision qui avait gouverné mes actes près du gouffre solitaire du Pitach Rhok, la grande montagne.

Le prince Menax continua :

« Je voudrais que tu viennes à mon palais ce soir si cela te convient, car j'ai à te parler. Je voudrais te prouver que tu te trompes en croyant que, parce que tu es simplement l'un des très nombreux xioquènes qui recherchent le savoir, je ne te connais pas. C'est de moi et non du Xioql (proviseur), comme tu l'as toujours imaginé, qu'émane l'invitation qui t'a permis d'assister aux conseils ordinaires des Nonante. Les Astèques (Princes du Royaume) s'intéressent toujours aux étudiants qui ont du mérite. C'est le motif pour lequel on t'a confié beaucoup de petites missions. Mais je n'en dirai pas davantage à présent, car je te dérange dans tes études. Rappelle-toi donc le rendez-vous de la huitième heure. »

Menax occupait le plus haut rang parmi les Astèques, car il était premier ministre et principal conseiller de l'empereur. Je fus rehaussé à mes propres yeux quand je sentis qu'on me tenait en pareille faveur. Mais cela me remplit de gratitude et de véritable estime pour moi-même et non de suffisance et de vanité.

Bien que ce ne fût pas ma première visite au palais de ce prince, je ne pouvais nullement me prétendre familier de son astikithlon. Pour marquer mon rang social, j'enroulai mon plus beau turban de soie verte autour de ma tête, et j'y piquai une épingle sertie de quartz gris à travers lequel couraient des veines de cuivre vert.

Puis j'allai au naïm (téléphone-télévision) et appelai un vaïlx de ville comme vous appelleriez un taxi. Le véhicule arriva bientôt. Il était petit, mais bien suffisant pour transporter deux, trois, ou même quatre personnes. Je souhaitai bonne nuit à ma mère et fus bientôt lancé sur ma route. Le conducteur ne m'adressa pas la parole. Je restai donc assis, écoutant le furieux crépitement des torrents de pluie qui rendaient la nuit inclémente à l'extrême.

Le palais de Menax n'était pas éloigné du quai intérieur des douves, à l'endroit où le grand canal était le plus proche de mon domicile suburbain. Mon trajet était à peine de vingt kilomètres. Au bout de dix minutes, la coque du vaïlx crissa un peu sur le vaste sol de marbre de la vaste cour des vaïlx, m'informant ainsi de mon arrivée à destination.

Une sentinelle s'avança pour s'enquérir du motif de ma visite. L'ayant appris, elle appela un serviteur pour m'accompagner jusqu'en présence de Menax.

Un certain nombre de fonctionnaires de la suite du prince se trouvaient dans le grand salon, diligemment occupés à ne rien faire de spécial, ce à quoi ils étaient aidés par diverses dames résidant au palais. Quant au prince Menax, il était allongé sur un divan, près d'une grille de foyer pleine de morceaux d'une substance réfractaire chauffée par la force universelle.

Tandis que le domestique me conduisait devant le prince, et avant que je me fusse annoncé, j'eus le temps de remarquer un groupe de fonctionnaires et de dames réunis autour d'une femme. Celle-ci était d'une beauté et d'une grâce si remarquables que ni l'éloignement du coin où elle était assise ni son chagrin et sa détresse évidents ne pouvaient les dissimuler entièrement. Son vêtement, ses traits et son teint montraient qu'elle n'était pas une fille de Poséid. Elle n'avait pas les yeux noirs, la chevelure sombre, ni le teint clair tirant nettement sur le rouge.

Autant que mon coup d'œil rapide put me le révéler à cette distance, la femme qui pleurait de chagrin était l'opposé de tout cela.

Menax me salua par ces paroles :

« Tu es bienvenu. C'est bien. Assieds-toi, la nuit est tempétueuse, mais je te connais. Tu avais promis, et tu es venu. »

Pendant quelques instants il se tint silencieux et regarda fixement la grille chauffée au rouge, puis dit :

« Zaïlm, vas-tu te présenter au concours du xio et y prendre part pendant les neuf jours consacrés à l'examen annuel des xioquènes ?

— C'était mon intention, Prince Astèque.

— Tu as le privilège d'une dispense d'examen jusqu'à la dernière année de ton terme de sept ans.

— N'en est-il pas ainsi pour tous les xioquènes ?

— J'approuve de tout cœur ta décision. J'ai suivi la même voie quand j'étais étudiant. J'espère que tu seras reçu et que tu te réjouiras de ton succès, malgré qu'il ne puisse abréger tes études. Mais que feras-tu après l'examen ? Tu disposeras d'un mois où tu pourras agir à ta guise. Puissé-je avoir trente-trois jours de répit dans mes devoirs ! »

Menax fit une pause méditative, puis reprit :

« Zaïlm, y a-t-il quelque plan qui ait ta préférence pour occuper tes vacances ?

— Aucun, mon Prince.

— Aucun ? C'est bien. Te plairait-il de me rendre un service et de compléter ton amabilité en te rendant dans un pays lointain ? Ta brève mission terminée, tu pourras rester là-bas le temps que tu désireras, ou bien aller où ta fantaisie t'appellera. »

J'acquiesçai à son désir, et puisque ma mission devait me conduire dans un pays dont j'ai à peine fait mention jusqu'ici, il serait bon de donner une préface au récit de cet antique voyage de vacances. Je décrirai donc Suern qu'on appelle maintenant l'Hindoustan, et le Nécropan, ou Égypte, les deux nations les plus civilisées qui ne fussent pas alors sous la suprématie de l'Atlantide.

Quand des nations cherchent à rendre la religion absolument dominante dans leurs affaires, le résultat est inévitablement gros de conséquences désastreuses. La politique théocratique des Israélites en fut un cas typique, et le lecteur ne va pas tarder à percevoir que Suern et le Nécropan en furent des exemples antérieurs dans l'histoire. La raison n'en est pas que la religion soit une faillite. Je crois au contraire que rien n'est meilleur que la pure religion immaculée. Toute la force du présent récit de ma vie tend à confirmer cette vérité.

Non. Il existe une autre raison qui empêche une théocratie qui a réussi de prospérer indéfiniment. C'est que, pour assurer le succès de la spiritualité, l'attention des promoteurs „ doit être centrée sur les choses spirituelles. Or les choses du royaume de Dieu ne peuvent jamais être celles de la Terre.

Il en est du moins ainsi tant que l'homme ne s'est pas complètement développé dans son sixième principe, le principe psychique, ni purifié, par le feu de l'esprit, de toute tendance à l'animalité.

Suern et le Nécropan jouissaient d'une civilisation dont je comprends maintenant qu'elle était équivalente à la nôtre, quoique bien différente. Comme elle n'avait guère de points communs avec celle de Poséid, les Atlantes en parlaient entre eux avec une sorte de mépris, mais, pour des raisons que l'on ne va pas tarder à comprendre, observaient un très grand respect vis-à-vis de ces nations.

Les différences entre ces deux civilisations contemporaines résultaient de ce que les Atlantes tendaient à cultiver les arts mécaniques et les sciences relatives aux objets matériels. Quant à la religion, ils se contentaient d'accepter sans examen celle de leurs ancêtres. Au contraire, Hindous et Égyptiens (Suernes et Nècres) ne s'intéressaient guère qu'aux choses occultes ou ayant une signification religieuse. Certes ils étudiaient les principes pratiques des lois occultes, car elles réagissent sur le matérialisme. Néanmoins ils n'accordaient pas d'intérêt aux objets matériels, sauf dans la mesure où ceux-ci étaient

indispensables à la conservation de la vie. Leur règle d'existence se résumait dans le principe de ne pas prêter attention à la vie ambiante, de négliger le présent, mais de tendre tous les efforts vers l'avenir.

Le principe essentiel de l'Atlantide était au contraire d'étendre son emprise sur le domaine physique. Il y avait aussi des théoriciens atlantes qui philosophaient sur l'esprit des temps et pronostiquaient la destinée de l'Atlantide. Ils faisaient ressortir que nos magnifiques victoires matérielles, nos arts, nos sciences, et nos progrès dépendaient absolument de l'utilisation des forces occultes tirées du Côté nocturne de la Nature. Ils mirent cela en parallèle avec le fait que les pouvoirs mystérieux des Suernes et des Nècres dérivaient du même royaume occulte, et en conclurent qu'à la longue nous aussi nous nous désintéresserions du progrès matériel et consacrerions notre temps aux études occultes.

De tels mauvais présages comportaient des conséquences extrêmement sombres. Bien que le peuple écoutât respectueusement ces prophètes, il les méprisait secrètement dans une certaine mesure, parce qu'ils ne suggéraient aucun remède à la situation. Quiconque critique un état de choses et s'avoue incapable de le remplacer par un meilleur risque fort d'être publiquement tourné en dérision.

Nous autres Atlantes, nous savions que les mystérieuses nations d'outre-mer possédaient des facultés virtuellement écrasantes par rapport à nos moyens d'action, tels que nos vaïlx pour traverser les hauteurs de l'atmosphère et les profondeurs marines, nos voitures rapides, nos navires circulant juste au-dessous de la surface des eaux. Ces nations ne s'enorgueillissaient pas de commodités semblables. Leur mode d'existence ne rendait pas ces facilités nécessaires, et c'était bien la raison pour laquelle Suern et le Nécropan ne les désiraient pas.

Peut-être notre mépris était-il plus affecté que réel, car au fond de nous-mêmes nous reconnaissions, non sans admiration, leur suprématie.

Sans doute, nous savions parler avec les interlocuteurs de notre choix, les entendre, les voir, et en être vus, à toute distance et sans fils, en nous aidant' des courants magnétiques du globe terrestre. Mais à quoi bon ? En vérité, nous ne connaissions jamais l'angoisse d'être séparés de nos amis. Nous pouvions faire face à toutes les demandes du commerce et transporter nos armées en temps de guerre à une vitesse leur permettant de faire le tour du monde en vingt-quatre heures. Tout cela à condition que nos engins électriques et mécaniques fussent disponibles. Mais à quoi nous servaient toutes ces magnifiques possibilités ?

Supposez le plus savant des xioquènes enfermé dans un donjon. Toute sa science ne pouvait lui servir de rien. Privé d'outils et de moyens opératoires, il ne pouvait conserver aucun espoir de voir et d'entendre au dehors, ou de

s’échapper sans aide extérieure. Ses merveilleuses capacités dépendaient donc des créations de son intellect.

Il n’en était pas ainsi pour l’Inde et l’Égypte. Aucun Atlante n’aurait su réduire à l’impuissance un Suerne ou un Nècre. Enfermé dans une forteresse, celui-ci se serait levé et en allé, tel Saul de Tarse capable de voir à toute distance sans naïm, d’entendre de même, et de passer invisible au beau milieu de ses ennemis.

À quoi donc pouvaient nous servir nos moyens d’action si nous les opposions à ceux de Suern ou du Nécropan ? Et de quel usage pouvaient être même nos armes de guerre contre un peuple dont un seul homme était capable de dessécher nos soldats, comme feuilles vertes devant la gueule d’un four brûlant, simplement en les regardant avec des yeux où brillait la terrible lueur d’une volonté exercée à retourner avec violence contre un agresseur les forces invisibles du Côté nocturne de la Nature ?

Et nos projectiles, comment pouvaient-ils être efficaces si la personne visée était capable de les arrêter sur leur trajectoire foudroyante et de les faire tomber à ses pieds comme des duvets de chardon ? Quelle valeur pouvaient avoir même nos explosifs, plus terribles que la nitroglycérine, lancés à partir de vaïlx installés à des kilomètres de hauteur dans la voûte bleue des cieux ? Aucune, car l’ennemi, avec son regard de prescience et son parfait contrôle de certaines forces du Côté nocturne que nous ne connaissions pas, pouvait arrêter l’engin destructeur dans sa chute et anéantir à toute hauteur le vaisseau agresseur et son équipage, sans éprouver lui-même le moindre dommage.

Un enfant qui s’est brûlé craint le feu. Dans les temps passés, nous avions essayé de conquérir ces nations et subi des échecs désastreux. Elles n’avaient d’ailleurs cherché qu’à nous repousser. Une fois ce résultat obtenu, elles nous avaient laissé partir en paix.

Puis les années s’ajoutèrent aux années pour former des siècles, et nous aussi nous nous installâmes dans la défensive sans jamais plus tenter d’agressions. Grâce à ce changement en Atlantide, des relations amicales purent naître entre les trois nations.

Les Atlantes finirent par pénétrer suffisamment le secret pour pouvoir employer les forces magnétiques à détruire leurs ennemis et renoncer à se défendre au moyen de projectiles et d’explosifs.

Mais les connaissances des Suernes étaient plus vastes. Nos engins magnétiques de destruction ne répandaient la mort que sur des surfaces limitées autour de l’opérateur. Les leurs opéraient en tout lieu de leur choix, quelle qu’en fût la distance. Les nôtres frappaient indistinctement tout ce qui se trouvait dans la zone condamnée. Objets animés ou inanimés, amis ou ennemis, animaux et

végétaux, tout était voué à la destruction. Leurs dispositifs partaient sous contrôle et allaient frapper au cœur la force opposante, sans détruire de vies inutilement ni même faire de mal à aucun ennemi, sauf aux généraux et aux officiers chargés de donner des ordres aux troupes.

Il y avait longtemps que j'avais appris tous ces faits concernant les Suernes. Le prince Menax me demanda comme un service d'aller en mission chez ce peuple. Je n'avais jamais vu les Indes, et comme je désirais les visiter, je fus heureux de voir mon vœu exaucé. Après avoir donné mon acceptation, je questionnai le prince sur la mission envisagée en lui disant :

« Si mon Prince veut dire à son fils ce qu'il attend de lui, il aura satisfait une curiosité croissante.

— C'est ce que je vais faire, répondit le prince. Nous désirons envoyer un présent au Raï de Suern en retour de certains cadeaux qu'il a envoyés au Raï Gwauxln. Il est fort probable que le geste du Raï Ernon de Suern avait pour but de nous faire accepter cent quarante prisonnières de guerre qui paraissent l'encombrer fortement. Or nous n'estimons pas nécessaire qu'on nous jette un os à ronger. Nous permettrons à ces femmes de rester en Atlantide ou de choisir une autre résidence, pourvu qu'elle ne leur soit pas interdite par les Suernes. Cela dit, nous avons décidé de considérer leurs présents d'or et de pierres précieuses comme un cadeau, et de rendre convenablement la politesse. Le Conseil des Astèques, réuni avec le quorum, a pris cette résolution.

« Il semble que ces femmes aient accompagné une puissante armée d'envahisseurs étourdis venant d'un pays situé bien à l'ouest des Indes. Ces gens ont fort imprudemment déclaré la guerre aux terribles Suernes, sans jamais avoir expérimenté ni vu se manifester la colère dont Incal arme Ses enfants de ce pays. Cette colère fauche leurs ennemis comme la faux d'un moissonneur abat le foin.

« Le pays d'Ernon est fertile, et ces sauvages ignorants en convoitaient la possession. Ils envoyèrent donc à l'empereur des Suernes une déclaration de guerre. Ernon répliqua qu'il ne combattrait pas. Si on voulait l'attaquer avec des lances et des arcs, et approcher de lui avec des soldats revêtus d'armures, on le trouverait et on s'en repentirait. Car Jéhovah (tel est le nom qu'il plaît aux Suernes de donner à celui que nous appelons Incal) le protégerait ainsi que son peuple, et cela sans lutte ni effusion de sang.

« Sur quoi les Barbares répondirent par des moqueries et annoncèrent qu'ils envahiraient le pays et passeraient les Suernes au fil de l'épée. Ils rassemblèrent donc une nombreuse armée d'au moins deux cent mille combattants effectifs, plus un grand train d'équipage. Elle fut placée sous le commandement d'un prince intrépide et se dirigea ver » le sud-est pour ravager le royaume des Suernes.

« Mais attends. Il y a dans cette pièce une personne qui peut certainement t'en dire davantage et mieux te le raconter.

« Maïlzis, dit-il à son garde du corps, conduis ici la blonde étrangère. »

Maïlzis ayant obéi, la femme que j'avais remarquée en entrant dans l'appartement du prince se leva avec une aisance et une grâce qui forcèrent mon admiration. Elle arrangea sa robe sans se presser le moins du monde, tout à l'opposé d'une personne qui exécute l'ordre d'un supérieur, puis approcha de Menax qui se leva avec déférence et dit :

« Madame, vous sentez-vous d'humeur à me répéter l'histoire que vous avez racontée à mon souverain ? Je sais que votre narration est fort intéressante. »

Pendant ces remarques, l'étrangère n'avait pas regardé le prince. Ses yeux s'étaient rivés sur mon visage, sans audace, mais avec une intensité donnant à son regard une fixité dont elle ne se rendait évidemment pas compte. Il s'en dégageait une telle puissance magnétique que je fus obligé de détourner les yeux, étrangement décontenancé par ce regard dont je sentais qu'il me suivait, bien que je ne le visse pas.

La dame répondit en langue atlante, ce qui me fit supposer qu'elle avait reçu une bonne éducation. Elle dit :

« Prince, si vous prenez plaisir à me voir déférer à votre désir, sachez que c'est aussi une satisfaction pour moi. J'éprouve également un grand plaisir à répéter mon histoire au jeune homme que vous favorisez. Je préférerais toutefois que votre jeune fille ne fût pas présente. »

Ces derniers mots furent ajoutés à voix basse, avec un regard d'antagonisme vers Anzimée qui était assise près de nous et paraissait plongée dans la lecture d'un livre, bien qu'en réalité elle nous écoutât.

Menax ne remarqua pas l'intonation jalouse, mais celle-ci n'échappa pas à Anzimée, qui se leva et quitta aussitôt la pièce. Je regrettai ce départ, dont la cause me déplaisait fortement. La Saldéenne s'en aperçut et se mordit les lèvres de dépit.

« Il n'est pas confortable de rester debout, dit Menax en se rasseyant sur le divan. Voudriez-vous vous asseoir à ma droite, et toi, Zaïlm, change de siège aussi et viens à ma gauche. »

Après cet arrangement, nous étions prêts à écouter le récit quand Maïlzis, le valet, s'approcha respectueusement, et, répondant à la question du prince, dit :

« Tes fonctionnaires et les dames de l'astikithlon éprouvent le désir d'assister à la narration.

— Leur requête est accordée. Apporte aussi le naïm et place-le près de nous pour que l'éditeur des Archives puisse également prendre note du récit. »

Usant de la permission du prince, les demandeurs furent vite groupés autour

de nous. Quelques-uns s’assirent sur des sièges bas. D’autres, de plus haut rang et plus familiers avec les aîtres, s’allongèrent sur les riches tapis de velours recouvrant le sol de marbre et se tournèrent vers Menax, appuyés sur leur côté et leur coude.

CHAPITRE XI

LE RÉCIT

« Maïlzis, dit le prince, apporte-nous du vin aromatique. »

Tout en dégustant ce breuvage vraiment rafraîchissant parce que non fermenté, nous écoutâmes la jeune femme raconter la passionnante histoire que voici :

« Je pense que vous connaissez mon pays natal, puisque vous entretenez des rapports commerciaux avec la nation saldéenne. De même, tous les auditeurs ici présents savent comment notre chef envoya une grande armée contre les terribles Suernes. Ah ! que nous connaissions peu ce peuple ! s'écria-t-elle en tordant ses fines mains patriciennes dans une angoisse de terreur rétrospective.

» Mon père, le chef, avait cent soixante mille guerriers sous ses ordres. Quatre-vingt mille autres participaient à la campagne. Notre cavalerie faisait notre orgueil. Elle était composée de vétérans éprouvés, fidèles, et oh ! combien assoiffés de sang ! Notre armement était splendide, nous avions des épieux luisants et des lances. Quel magnifique déploiement de vaillants soldats ! »

Devant le panégyrique d'armes aussi primitives, les auditeurs ne purent s'empêcher de réprimer un vague sourire. Pendant un instant la princesse parut déconcertée, mais cela ne dura pas longtemps car elle reprit :

« Nous arrivâmes avec ce superbe et puissant attirail. Ah ! que j'aime la force ! Nous enlevâmes du butin tout en avançant vers la capitale des Suernes. Quand nous en approchâmes après de longs jours, nous ne pûmes l'apercevoir car elle se trouvait dans une plaine basse. Mais nous nous sentions assurés d'une facile victoire, car les prisonniers que nous faisions nous informèrent qu'il n'existait ni fortifications ni retranchements, et qu'aucune armée n'avait été mobilisée contre nous.

» À vrai dire, nulle part dans le pays de Suern nous ne trouvâmes de villes fortifiées ni ne rencontrâmes de résistance. Nous n'avions donc pas versé de sang et nous nous bornions à torturer les captifs par amusement avant de les relâcher.

— Horrible, murmura Menax dans un soupir. Quels barbares sans cœur !

— Qu'avez-vous dit, Seigneur ? demanda aussitôt la jeune fille.

— Rien, madame, rien. Je pensais simplement à la marche splendide de

l’armée de Saldée. »

La Saldéenne parut mettre quelque peu en doute la sincérité de cette affirmation. Elle continua néanmoins son récit.

« Arrivés au point dont j’ai parlé, nous arrêtâmes notre marche au bord d’une vallée peu profonde mais très large, où l’empereur avait eu l’imprudence de situer sa capitale sans tenir compte des risques de guerre. Nous lui envoyâmes un messager pour annoncer nos intentions et lui offrir des conditions de paix favorables. En guise de réponse, notre porte-fanion revint accompagné d’un vieil homme solitaire et sans armes. Le mot respectable est plus approprié que vieux, car le personnage était grand, droit comme un soldat, et sa dignité d’expression le rendait magnifique à contempler. Oui, il ressemblait à l’incarnation du pouvoir. J’aurais dû le haïr, mais il était puissant, et je ne pus que l’aimer. S’il avait été plus jeune, je l’aurais choisi pour époux. »

À cette remarque inattendue, nous regardâmes ma belle conteuse avec une surprise mêlée à divers autres sentiments, tandis que le prince Menax demandait :

« Princesse, ai-je bien entendu ? Choisir un homme ? Est-ce la coutume parmi votre peuple que la femme fasse la cour ? Je me croyais versé dans la connaissance des mœurs de toutes les nations, anciennes et modernes, mais ce fait m’était inconnu. Quoi qu’il en soit, on peut s’attendre à des choses étranges de la part d’une race qui… eh bien, qui ne dispose que de son nombre pour être reconnue de quelque valeur par un peuple comme les Atlantes.

— Pourquoi manquer de franchise, Prince Astèque, et ne pas dire ce que vous pensez ? Les nations civilisées comme la vôtre considèrent une race du genre des Saldéens comme tellement inférieure à la leur qu’il ne vaut presque pas la peine d’en connaître les coutumes. »

Honteux et confus, le prince Menax rougit violemment, car il n’était pas habitué aux équivoques, puis il dit :

« J’admets que la franchise est préférable, mais je voulais surtout éviter de froisser vos sentiments, Princesse. »

Avec un rire sonore et un air fort amusé, l’étrangère poursuivit :

« Prince Astèque, permettez-moi de vous dire qu’en Saldée les deux sexes sont libres de jeter leur dévolu sur l’époux de leur choix. Pourquoi n’en serait-il pas ainsi ? Cela me paraît intelligent, et je suivrai notre coutume sous ce rapport si jamais l’occasion s’en présente. L’objet de mon choix devra être agréable à regarder et courageux comme un lion du désert, oui, du désert, d’où il sortit pour se jeter sur le continent de Suernota (3). Ah, oui ! si la chance se présente ! » répéta-t-elle avec un léger sourire.

Après un temps, elle reprit avec tristesse et lassitude :

« Le prince mon père, chef de nos armées, demanda au majestueux vieillard :

» — Que dit ton roi ?

» — Mon roi dit : a Invite cet étranger à s'en aller, de crainte que ma colère ne s'éveille, car voici, je le frapperai s'il ne m'obéit pas, et ma colère est terrible ! »

» — Quoi donc ! Et où est son armée ? Je ne l'ai pas vue, répondit mon père avec le rire d'un vétéran à qui l'on oppose une résistance dérisoire.

» L'envoyé répondit alors d'une voix grave et sérieuse : » – Chef, il vaut mieux que tu t'en ailles. C'est moi l'empereur, et je suis aussi son armée. Quitte ce pays maintenant, car bientôt tu ne pourras plus le faire. Va-t'en, je t'en implore !

» — Toi l'empereur ? Homme téméraire ! Je te dis que le soleil va avancer d'un signe, et qu'ensuite ton courage ne te sauvera pas, à moins que tu ne retournes maintenant rassembler ton armée. Autrement, j'enverrai ta tête à ton peuple. Il n'y a pas d'alternative. Après ce délai, je frapperai la ville et la saccagerai. Ne crains rien pour ta sécurité personnelle, je ne saurais faire de mal à un ennemi désarmé. Va en paix. Demain je t'attaquerai, toi et ton armée. Il faut que j'aie un ennemi digne de moi.

» — En moi-même se trouve un ennemi digne de toi.

As-tu jamais entendu parler des Suernes ? Oui ? Et tu n'as pas cru ce qu'on en disait. Pourtant c'est la vérité. Va-t'en, je t'en prie, pendant que tu peux le faire en sécurité.

» — Homme insensé, dit le chef, est-ce là ton ultimatum ‘ *(*Alors, que le sort en soit jeté. Écarte-toi. Je ne m'en vais pas, j'avance.

» Puis il fit venir les capitaines de ses légions et leur commanda :

» — En avant, marchez à la conquête !

» — Suspends cet ordre un instant, dit le Raï, je voudrais te poser une question.

» Déférant à cette requête, nos hommes, qui avaient pris leur formation de combat au commandement, s'arrêtèrent l'arme au pied. L'armée de Saldée se tenait sur une petite colline d'où l'on avait vue sur la capitale de Suern et le grand fleuve qui coulait à proximité. Aux tout premiers rangs se tenait la fine fleur de nos troupes, deux mille vétérans fidèles et éprouvés, géants de stature, et chargés d'encadrer les soldats moins entraînés. Jamais, au grand jamais je n'oublierai cet imposant déploiement. Ils étaient véritablement la crinière de notre puissance léonine, forts au point de pouvoir porter chacun un bœuf sur leurs épaules. Le soleil était capté par leurs lances en un glorieux étincellement de lumière. L'empereur des Suernes les examina et dit :

» — Prince, sont-ce là tes meilleurs hommes ?

» — Oui.

» — C'est d'eux qu'on m'a rapporté qu'ils avaient torturé mon peuple

simplement pour s’amuser ? Et ils traitaient mes sujets de lâches, disant que des hommes n’offrant pas de résistance méritent la mort, et ils en ont tué quelques-uns ?

» — Je ne le nie pas, dit mon père.

» — Estimes-tu, Prince, qu’ils ont bien agi ? Ne sont-ce pas ceux qui se glorifient de verser le sang qui méritent la mort ?

» — C’est possible, mais qu’importe ? Peut-être voudrais-tu me les voir punir pour de tels agissements ? dit mon père avec dédain.

» — C’est bien ce que je voudrais, Prince, et ensuite qu’ils retournent d’où ils sont venus.

» — Qu’est-ce que tu t’imagines ? C’est une bonne plaisanterie, mais je ne suis pas d’humeur à plaisanter.

» — Et tu ne veux pas partir, bien que je te confirme que rester équivaut à mourir ?

» — Non. Cesse de radoter. J’en suis fatigué.

» — Prince, je suis désolé ! Qu’il en soit fait selon ta volonté. Tu as reçu l’avertissement de partir. Tu as entendu parler de la puissance des Suernes et tu n’y a pas cru. Eh bien, maintenant, tu vas l’éprouver.

» En même temps qu’il prononçait ces paroles, le Raï étendit le bras, son index pointé dans la direction où se trouvait notre orgueil, les splendides deux mille. Il fit le geste de les balayer. Ses lèvres remuaient et j’entendis à peine ces paroles prononcées à voix basse :

» — Jéhovah, donne de la force à ma faiblesse. Que l’obstination du péché périsse ainsi. »

« Ce qui advint alors remplit les spectateurs d’horreur et ébranla leur superstition à un tel point qu’un silence complet régna pendant plus de cinq minutes. Des deux mille vétérans, aucun n’était resté vivant. Au geste du Raï, leurs têtes se penchèrent en avant, leurs lances leur échappèrent des mains, et ils tombèrent à terre comme des gens ivres. Il n’y eut aucun bruit, sauf celui de leur chute, ni aucune résistance de leur part. La mort les avait visités comme elle visite ceux dont le cœur s’arrête de battre. Ah ! Suern, de quel effrayant pouvoir tu disposes ! »

Car l’ange de la mort
A étendu ses ailes sur le désastre,
Et soufflé à la face de l’ennemi qui passait.

Sennachérib était alors inconnu. La princesse saldéenne ne connaissait pas le poème, mais le lecteur et moi nous le connaissons, et cela suffit.

Tandis qu'elle décrivait l'action de l'empereur suerne, la princesse s'était levée de sa place à côté de Menax et avait fait le simulacre du geste fatal du Raï Ernon. Sa mimique avait été si expressive que les auditeurs du groupe de gauche s'étaient involontairement recroquevillés quand son bras avait passé au-dessus de leurs têtes. La Saldéenne remarqua leur geste, et ses lèvres eurent un pli méprisant. Elle murmura : « Lâches. »

Un Atlante entendit, et le rouge lui monta aux joues tandis qu'il répliquait :

« Non, Princesse, nous ne sommes pas des lâches ! Veuillez considérer notre geste involontaire de protection comme un compliment à vos talents de narratrice. »

Elle sourit et admit que c'était peut-être exact. Puis, vaincue par son apostrophe à la force redoutée de Jéhovah, telle qu'Ernon l'avait invoquée et que la fière Atlantide elle-même la craignait, elle retomba en pleurant sur son siège.

Une gorgée de vin la ranima, et elle reprit son récit.

« Après l'horrible silence qui enveloppa tous les témoins de cette scène épouvantable, les femmes, les épouses et les filles des officiers supérieurs commencèrent à hurler de terreur. Beaucoup d'hommes tombèrent à la renverse dans l'angoisse d'une frayeur qui les abattait lorsqu'ils comprenaient enfin que les histoires auxquelles ils n'avaient pas cru n'étaient pas des contes d'enfants. Ah ! c'est alors que vous auriez pu entendre des suppliques à tous les dieux grands et petits dans lesquels notre peuple plaçait sa confiance.

» Ha ! Ha ! ricana la princesse avec amertume et mépris. Ils invoquaient des dieux de bois et de métal pour se protéger contre ce terrible pouvoir. Pouah ! Je ne peux plus vivre chez les Suernes qui m'ont bannie, mais je ne voudrais pas retourner dans mon pays natal ! Je ne veux plus voir ces gens qui idolâtrent des objets inanimés et les déifient.

» Non, Prince, dit-elle en réponse à une question de Menax, je n'ai jamais adoré d'idoles. La plupart de mes compatriotes le font, mais pas tous. Je n'ai jamais apostasié, mais je révère le pouvoir. J'aurais dû haïr Ernon de Suern, mais je ne l'ai pas fait. Si j'en avais la permission, j'irais vivre en sa présence et j'idolâtrerais sa force merveilleuse qui provoque la mort de ses ennemis. Mais puisque cela m'est interdit, je voudrais rester avec votre peuple qui est de bonne race, peut-être pas égale aux Suernes, mais meilleure et plus puissante que la mienne, oui, et de beaucoup !

» Mon père était trop instruit pour attribuer le drame à une supercherie d'un peuple rusé. Après avoir reçu son amère leçon, il savait maintenant que les histoires des Suernes rapportées par les voyageurs n'étaient pas de vains racontars de colporteurs de miracles. Mais il ne courba pas l'échine devant l'empereur. Il était trop fier pour cela.

» Tandis que nous contemplions, stupéfaits, la terrible scène de mort, il se produisit un autre événement non moins effrayant, mais plus macabre. Nous qui étions vivants, c'est-à-dire toute l'armée moins les deux mille, nous nous tenions entre nos morts et le fleuve passant à l'ouest de la ville. Le Raï Ernon inclina la tête et se mit à prier, ce qui causa une vive alarme dans nos rangs : et Seigneur, fais cela pour ton serviteur, je t'en supplie. »

» Alors, tandis que je regardais les morts, je les vis se relever un à un et ramasser chacun sa lance, son bouclier et son casque. Puis ils se mirent à marcher vers nous, vers moi, en petits groupes irréguliers, et se dirigèrent vers la rivière ! 0 mon Dieu ! A leur passage je vis que leurs yeux étaient mi-clos et vitreux comme ceux des trépassés.. Le mouvement de leurs membres était mécanique. Ils marchaient comme des pantins attachés par des ficelles et leurs armures bringuebalaient avec un cliquetis horrible et ridicule.

» Un à un, les groupes de guerriers atteignirent le fleuve, et y entrèrent en s'y enfonçant de plus en plus profondément, jusqu'à ce que les eaux se fussent refermées au-dessus des têtes. Ils y disparurent à jamais, voués à servir de nourriture aux crocodiles qui déjà grouillaient et reniflaient leur proie le long du courant du Gange.

» Nul ne conduisait les escouades et nul ne se faisait porter. Chacun marchait comme s'il était vivant et néanmoins mort, en une sinistre procession vers le fleuve distant d'un millier de pas. L'horrible sensation de peur qui avait saisi la grande armée fut portée à son paroxysme par cette scène. Les troupes s'enfuirent en abandonnant armes et bagages, et bientôt je ne vis plus qu'un groupe de soldats fidèles. Ceux-ci restèrent avec leur commandant et ses officiers d'état-major, prêts à subir avec eux la mort qu'ils supposaient devoir être le lot de tous ceux qui étaient restés. Les femmes non plus ne s'étaient pas toutes enfuies. Alors l'empereur Ernon prit la parole et dit :

» — Ne t'avais-je pas dit de partir avant que je ne te punisse ? Veux-tu t'en aller maintenant ? Regarde ton armée en débandade. La déroute de tes soldats ne cessera pas. Des milliers d'entre eux ne verront plus le pays de Saldée. Ils mourront le long du chemin. Cependant, un bon nombre rejoindront leur foyer. Mais toi, tu ne rentreras plus jamais chez toi, ni tes femmes non plus. Elles n'habiteront ni dans mon pays ni dans le leur, mais dans une contrée étrangère.

» Mon père, le soldat hautain désormais humilié, plia le genou devant le Raï et dit :

» — Puissant Empereur, que voudrais-tu faire de ces femmes innocentes ? Tu as dit que mes guerriers étaient coupables. Je l'admets, sans faire d'exception pour moi-même. Mais les femmes que voici n'ont fait de mal à personne. Tes paroles m'incitent à penser que tu gouvernes selon les principes de la justice. Tes

actes me donnent la même impression, car tu aurais pu nous frapper tous et tu t'es borné à faire un exemple sur quelques coupables. Je t'implore donc d'avoir pitié de mes femmes et peut-être aussi de mes officiers.

» — Pour tes officiers, oui. Ils ont été fidèles envers toi sans escompter d'autre récompense que la mort. Ordonne-leur de partir avec ce qui subsiste de ton armée. Ils ne sont pas entraînés à pourvoir aux besoins de leur corps. À cause de cela, ils sont tous voués à la mort, à moins que je ne les sauve. Je dispose du pouvoir et j'en userai avec miséricorde. Aucun ne périra sur le côté de la route. Aucun ne souffrira de la faim ni de la soif, et pourtant, ô Jéhovah ! ils n'auront rien à manger ni à boire avant d'arriver chez eux. Aucun ne s'égarera, et tout au long du chemin la maladie ne visitera aucun d'entre eux. Des bêtes sauvages rôderont autour d'eux, dont aucun ne portera d'armes. Cependant nul fauve ne leur fera de mal, car l'esprit de Jéhovah les accompagnera et sera leur abri et leur sauvegarde. Oui, et il fera davantage encore. Il entrera dans leurs âmes, si bien que les guerriers actuels seront dorénavant ses prophètes. Ils élèveront leur peuple et lui feront une renommée qui se transmettra de génération en génération. Ils deviendront une Race fameuse d'hommes instruits et d'astrologues, témoins de Dieu par des œuvres célestes. Pourtant, dans six mille années environ, viendra un jour où les hommes de Chaldée essayeront à nouveau de dominer mon peuple, mais échoueront encore comme maintenant. Mais avant que cette seconde tentative ait lieu, il y aura longtemps que tu seras endormi avec tes pères dans la tombe après une seconde vie, et que tu seras en sécurité dans le Nom de Celui par qui j'espère.

» Quant aux femmes qui sont venues de leur plein gré pour voir assassiner mon peuple, avec toute l'insolence d'un pouvoir qu'elles croyaient invincible, les qualifieras-tu d'innocentes ? Innocentes, non, elles ne le sont pas. Je retiendrai donc avec toi ces femmes et ces jeunes filles. Voici. J'ai dit que tu ne retournerais pas dans ton pays. Ces femmes resteront provisoirement ici, mais toi tu y resteras toujours. Je t'enfermerai dans une prison qui n'aura ni barreaux, ni grilles, ni murs, mais d'où tu n'auras cependant nul espoir d'échapper.

» — Dois-je comprendre qu'il nous faut tous mourir, Zo Raï ? demanda mon père d'une voix basse et triste.

» — Nullement, Prince. Crois-tu que je puisse condamner le meurtre et y avoir moi-même recours inutilement ? Non. J'ai dit que tu ne peux plus quitter Suern, que cela te sera toujours impossible, bien qu'aucune serrure et aucune barre ne soient là pour t'en empêcher, ni aucun garde pour te surveiller.

» La séparation entre ceux qui partaient et ceux qui devaient rester fut lamentable. Mais telles sont les vicissitudes de la guerre. Il faut que les faibles obéissent aux forts. Je m'étais réjouie de notre imaginaire puissance et n'avais

eu cure de ceux qu'elle écrasait. Pouvoir, oui pouvoir ! Après tout, je crois que j'éprouvai une sinistre satisfaction à voir mon dieu le Pouvoir opérer une destruction aussi rapide ! »

La princesse prononça ces dernières paroles comme dans un rêve et sembla perdre la notion de son entourage tandis qu'elle se rasseyait, les mains crispées. L'admiration se peignait sur son magnifique visage et dans ses yeux superbes au regard lointain mais combien cruel et dépourvu de cœur. Le monde moderne aurait partagé l'opinion du monde ancien sur la beauté de la princesse Lolix. Royale de visage, imposante de personnalité, belle, merveilleusement belle, elle ressemblait vraiment d'une façon extraordinaire aux blondes Américaines d'aujourd'hui. Mais elle en était bien différente dans le fond. Lionne de courage, elle appuyait toujours le triomphe de la force. Extérieurement semblable à la princesse Lolix, la vraie jeune fille américaine est sympathique, droite comme l'acier, gracieuse comme un oiseau, exquise comme une rose fraîchement éclose. Mais le parallèle s'arrête là, car une jeune fille moderne s'attache à son père, à ses frères, à son bien-aimé et leur reste fidèle jusqu'à la mort contre vents et marées, dans le succès comme dans l'adversité. Et elle reçoit sa récompense.

Il vint un jour où Lolix fut changée à la ressemblance de ces jeunes filles, mais il fallut pour cela de longues années. Certaines roses en boutons paraissent n'avoir que des épines, mais quelles merveilles de beauté elles révèlent quand enfin elles ouvrent leur cœur au soleil et à la rosée !

Il apparut que le prince Menax n'avait pas encore entendu Lolix parler longuement, et que pour certaines raisons il avait différé cette expérience jusqu'à ce que j'y sois présent. Ce fut donc une révélation pour lui de voir une personne aussi belle et même exquise dévoiler la nature impitoyable qui ressortait de son discours. Celui-ci était d'ailleurs autant une méditation rétrospective qu'un récit. Après quelques instants, Menax dit :

« Princesse, d'après les coutumes nationales de votre peuple, les prisonnières de guerre sont vouées à la convoitise des hommes et à la satisfaction de leurs plus basses passions. Vous m'avez dit que Sa Majesté de Suern ne s'était pas conformée à cette ligne de conduite.

— Prince Menax, n'estimerez-vous pas irrespectueux que je vous appelle désormais mon ami ? Je confesse mon extrême surprise à constater que l'empereur Ernon n'a pas agi de la sorte. Je n'aurais pas pu me plaindre, car telles sont les vicissitudes de la guerre. Mais au lieu de cela, il déclara que ni lui ni les Suernes ne savaient que faire de nous, et qu'en conséquence il nous envoyait dans ce pays étranger. Est-ce notre destinée de subir un sort aussi pénible ?

— Non, jamais de la vie ! répondit Menax, la lèvre plissée de dégoût à cette seule supposition. Ici, vous serez entretenues par le gouvernement jusqu'à ce que des Atlantes se décident à choisir des épouses parmi vous. Notre peuple manifeste parfois des goûts étranges.

— Prince, vous êtes sarcastique. »

À part un léger haussement de sourcil, le prince ne daigna pas répondre à cette remarque. Son geste fut même si imperceptible que je ne l'aurais pas remarqué si je n'avais alors scruté son visage avec attention.

Après un silence quelque peu prolongé, Menax annonça que les prisonnières ne pourraient jamais plus retourner en Saldée parce que…

« Ce n'est plus mon pays, interrompit rapidement la dame.

— Cela reste votre pays natal », dit Menax un peu âprement avant de retomber dans le silence.

Alors Lolix se leva et, joignant les mains, elle s'écria avec véhémence :

« Je n'ai aucun désir de jamais revoir mon pays natal. Je choisis de vivre désormais en Atlantide et de l'appeler mon pays.

— Comme vous voudrez, dit Menax. Vous êtes certainement une femme très étrange. Par amour du pouvoir, vous renoncez à vos dieux, à votre foyer, et à votre sol natal. Vos amies prisonnières sont-elles pareillement oublieuses de leur pays ? Mais après tout ce ne sont peut-être plus des amies, puisqu'elles sont tombées dans l'infortune.

La princesse pencha sa tête charmante et fixa sur le visage de son censeur le regard de ses magnifiques yeux bleus. Deux gouttes, deux larmes, tombèrent de ses longs cils, ses lèvres tremblèrent, et elle crispa ses petites mains en disant :

« Ah ! Prince, vous êtes cruel ! » Puis elle se détourna et alla se rasseoir sur le siège où je l'avais vue en entrant.

C'est ainsi que le bouton de rose non éclos fut confondu avec une fleur de chardon.

En ce qui me concerne, j'éprouvais des sentiments étrangement complexes, mélangés de surprise et d'approbation. Je me demandais quelle espèce de nature pouvait d'une part être assez dépourvue de cœur et assoiffée de pouvoir pour abandonner tous ses liens naturels et s'attacher à la puissance, et d'autre part être essentiellement féminine au point de souffrir quand on lui reprochait tout naturellement cette conduite.

J'avais pitié de Lolix à cause de sa candeur et de la sincère honnêteté avec laquelle elle avait étalé son absence de cœur et raconté sans ambages sa récente histoire.

Elle s'attendait évidemment à être approuvée et avait été profondément peinée de constater l'effet contraire.

Finalement, l’approbation divisa mes émotions, parce que le prince lui avait infligé une rebuffade vraiment méritée. Bien que cette brûlure fût cuisante, elle ne pouvait manquer d’avoir un effet salutaire.

Arrivées à ce point, mes réflexions furent interrompues par Menax qui disait :

« Zaïlm, allons au xanatithlon où tout est calme et joli parmi les fleurs. Nous y serons seuls, toi et moi. J’ai envie de congédier ces gens de mon palais, mais je préfère ne pas troubler la jeune Saldéenne. »

CHAPITRE XII

L’IMPRÉVU ARRIVE

Quelques pas nous amenèrent dans la grande serre où s’épanouissaient des fleurs de toutes espèces et de toutes variétés. D’une fontaine centrale, trois jets puissants jaillissaient sous la voûte du grand dôme. Pendant le jour, ils étincelaient dans les rayons du soleil qui filtrait à travers des milliers de panneaux multicolores. En ce moment, leur ligne harmonieuse brillait sous les rayons de nombreuses lampes électriques, images du Roi du Jour, tandis que la pluie tombant à l’extérieur mêlait son bruissement sourd au doux clapotis de la fontaine.

Parmi les myriades de fleurs naturelles, on avait disposé quelques centaines de fleurs artificielles en verre. Elles étaient si parfaitement imitées qu’il fallait les examiner soigneusement et s’aider du toucher pour distinguer si elles étaient l’œuvre de la déesse Flore ou d’artistes. Les brillantes fleurs de verre étaient assorties aux fleurs naturelles de la plante, de l’arbre, ou de la vigne auxquels elles étaient appendues. Sur les plantes basses, il y en avait peu. Sur les arbres, à bonne hauteur au-dessus du sol, leur nombre croissait. Enfin sur les vignes qui escaladaient arches et piliers ou se balançaient attachées à des liens haut placés, il y en avait une grande multitude. Elles projetaient dans tout ce paradis floral une lueur stable et douce d’un effet charmant.

Au milieu de cette agréable ambiance, l’œil découvrait un amas de rochers couverts de mousse, avec des creux confortables où nous nous assîmes. Ils étaient d’autant plus confortables qu’il s’agissait en réalité de souples ressorts couverts d’une mousse originellement produite par des vers à soie.

« Assieds-toi ici, plus près de moi, mon fils », dit le bienveillant vieux prince, qui m’attira dans un creux voisin du sien et continua : « Zaïlm, je ne sais pas moi-même pourquoi je t’ai convoqué ce soir au lieu d’attendre encore quelque temps. Pourtant, je ne l’ignore pas non plus. J’avais à confier une mission à quelqu’un d’apte à la remplir. C’est toi que j’ai choisi, bien que d’autres aient plus d’expérience. Tu sais en quoi elle consiste. »

Il était évident pour moi que le motif invoqué n’était pas celui qui avait dicté le choix de l’Astèque, et qu’il m’avait invité dans la serre pour une autre raison. Il retomba dans le silence qu’il rompit bientôt en me demandant :

« As-tu jamais ouï dire que ma femme m'avait donné un fils, et que tous deux ont été pris par la mort ? Oui, un fils et une fille. Incal soit loué ! Celle-ci est encore avec moi. Mais mon fils, l'orgueil de ma vie, s'en est allé dans le Navazzamin, selon le destin de tout mortel. Mon fils, oh ! mon fils. »

Il se mit à pleurer. Quand son émotion fut quelque peu calmée, il reprit :

« Zaïlm, quand je t'ai vu à ta première audience de notre empereur bien-aimé, n'était-ce pas il y a quatre ans ? Je fus étonné de ta ressemblance avec mon fils chéri et je me pris à t'aimer. Bien des fois je suis allé au Xioquithlon pour observer comment tu te comportais dans le travail de tes études. Tu as reçu à diverses reprises des convocations pour te rendre à cet astikithlon. Elles ont toujours été motivées par mon désir de te voir. Oui, de te regarder, jeune homme, de te contempler », murmura-t-il doucement en caressant gentiment mes cheveux bouclés.

« Rares sont les jours où je ne t'ai pas aperçu quelques instants, soit en chair et en os, soit par naïm. Je suis même allé de nuit devant ta fenêtre, pour réjouir mon cœur du son de ta voix, tandis que tu étais assis, faisant la lecture à ta mère. Je t'ai surveillé, Zaïlm, et j'ai été fier de toi, car en toutes circonstances tu t'es conduit selon mes vœux. Tes succès universitaires ont rempli mes jours de joie, ainsi que l'habileté avec laquelle tu t'es acquitté de tes tâches gouvernementales, comme si tu avais été mon fils. Alors, viens habiter ici, jeune homme, car je désire t'avoir auprès de moi pendant les dernières années qui me restent à vivre. Nous flotterons ensemble sur le courant descendant de la vie, toi et moi ! Je traverserai probablement d'abord le grand océan de l'éternité. Mais je t'attendrai dans la pâle contrée des rêves, où il n'y a plus de séparation, de douleur, ni de tristesse. Viens, Zaïlm, viens ! » À ce tendre appel, je répondis :

« Menax, pendant les années de mon séjour à Caïphoul je me suis bien souvent demandé la raison des faveurs dont tu me comblais. Nul n'a été plus affectueux que toi pour moi. Pourtant, tu es resté distant et réservé, oui, bien plus que d'autres peu enclins à s'intéresser à mon sort. Maintenant, tout s'éclaire. Je t'ai regardé avec amitié et affectueux respect, j'ai chéri tes bontés, et je me suis inspiré de tes brefs conseils pour agir. Oui, Menax, nous irons la main dans la main vers le pays ombreux des âmes trépassées. Toi pour moi et moi pour toi, nous attendrons l'arrivée de l'autre, selon que le Moissonneur des Ames engrangera l'un ou l'autre en premier lieu. »

Nous nous levâmes et nous embrassâmes tendrement. Tandis que nous desserrions notre étreinte, j'aperçus l'enfant unique du prince, encadrée par les grappes de vignes qui s'enroulaient avec des caresses autour de sa charmante silhouette. En la regardant, je songeai à l'autre jeune fille, la Saldéenne dont je venais d'entendre l'histoire. Elles étaient presque du même âge, d'un an à peine

plus jeunes que moi, toutes deux féminines, mais profondément différentes par leur type de beauté.

Il est difficile de décrire une personne sur qui les plus profonds sentiments de votre cœur sont centrés. Plus l'intérêt qu'on lui porte est grand, plus le portrait est difficile à faire. Du moins, il en est ainsi dans mon cas.

Le lecteur sait comment m'apparut la royale fille de la lointaine Saldée, avec ses cheveux châtains, ses yeux bleus, la délicatesse de son beau teint. Combien sa nature était sensible, vibrante et en même temps cruelle ! Mais comment pourrais-je décrire celle que j'aimais, alors que le seul espoir de l'apercevoir un instant, même à distance et par hasard, formait une grande partie du plaisir que j'éprouvais à me rendre au palais de Menax ? Elle que j'avais aimée et enchâssée dans mon cœur depuis presque autant d'années que j'habitais Caïphoul, comment pourrais-je la décrire ?

Si la princesse Lolix était sur le point de franchir le seuil de la féminité, la princesse Anzimée, cette ravissante personne, l'était aussi. Fine, délicate, féminine, fille d'une longue lignée d'ancêtres patriciens, elle était ma cadette par l'âge mais mon aînée et ma supérieure par son grade d'étudiante au Xioquithlon. Je l'aimais, mais cachais soigneusement mon amour. Mes amis lecteurs comprendront mon sentiment quand je confesse ma répugnance à décrire Anzimée. Que chacun d'eux essaye de placer sa propre bien-aimée dans le cadre de la vie atlante.

Chaque cœur se ressouvenait
D'un nom différent,
Mais tous chantaient Annie Laurie.

Le prince Menax aperçut sa fille presque au même instant que moi. Son visage manifesta une légère surprise, car il croyait le xanatithlon désert. Remarquant son expression, la princesse royale s'avança, embrassa son père, et dit :

« Mon père, ai-je été indiscrète ? Je t'ai entendu entrer avec ce jeune homme sans savoir que tu désirais un tête-à-tête. Alors je suis restée assise et j'ai continué ma lecture.

— Non, ma chérie, tu n'as pas besoin de t'excuser. En vérité, je suis plutôt content de ta présence. Mais puis-je te demander ce que tu lisais ? Il n'est pas bon pour toi d'exagérer tes études, et je soupçonne qu'il s'agissait de travail quand tu as parlé de lecture. »

Avec un délicieux sourire dansant sur son visage et illuminant ses yeux gris, elle répondit :

« Tu excellerais dans la lecture des pensées secrètes ! Il est vrai que j'étudiais, mais le but justifie le travail. Quiconque acquiert de profondes connaissances médicales se trouve en mesure de soulager ceux qui agonisent dans des douleurs mortelles et de guérir ceux qui sont moins gravement atteints. Je travaille donc pour Incal aussi bien que pour Ses enfants, et toute action commise en faveur du plus petit de ceux-ci n'est-elle pas également accomplie pour Lui ? »

Voici deux jeunes filles, Lolix de Saldée et Anzimée de Poséid, dont les pays sont séparés par un vaste continent. Mais la distance est plus grande encore entre les filles des deux contrées. Lolix qui ne sympathise pas avec les souffrants et ne s'attriste pas pour les agonisants, Anzimée dont le caractère est diamétralement opposé.

Pendant une minute au moins le silence régna, tandis que Menax regardait la délicate interlocutrice au noble cœur. Puis, saisissant mes deux mains dans sa droite et celles d'Anzimée dans sa gauche, il dit :

« Mon enfant, je te donne un frère, un frère que j'estime digne de l'être. Zaïlm, je te donne une sœur plus précieuse que les rubis. Et à Toi, Incal mon Dieu, je dédie tous les chants de louanges qui remplissent ma poitrine à cause de tes bénédictions sur moi. »

Cela dit, il laissa retomber nos mains qui s'étaient touchées pour la première fois, et il éleva les siennes vers le ciel. Dirai-je combien le contact de cette petite main me fit tressaillir d'émotion avant qu'elle fût retirée ? Étais-je digne de tout cet amour ?

Aucune faute n'avait encore terni ma bonne réputation, et je me sentis entièrement méritant. Si jamais le péché devait entacher ma vie, il était encore à venir. Mais je songeai avec inquiétude à l'étrange prophétie de la nuit de jadis. Ce sentiment ne m'étreignit qu'un instant, puis s'enfuit.

J'avais l'habitude invétérée d'analyser les hommes et leurs mobiles. C'était pour ainsi dire une seconde nature que de retourner les questions pour les examiner sous tous leurs aspects possibles. En conséquence, même dans les présentes circonstances, je m'interrogeais sur la signification de ma dernière expérience. Je savais que j'éprouvais le respect et l'affection les plus profonds pour Menax, qui m'avait si bien persuadé de devenir son fils. Ma vie ne m'aurait pas paru un prix trop fort à payer, si par son sacrifice j'avais pu lui procurer un bienfait correspondant. Et pourtant, j'aimais la vie. Ma nature n'avait rien de morbide, à moins que l'on ne considère comme un signe de morbidité mon excès d'amour pour mes amis.

Je méditai un peu sur la valeur politique et sociale de mon adoption. Inutile d'insister sur ce que représentait pour mon ambition le fait de me trouver placé sur un pareil piédestal. J'allais désormais être grandement estimé par la société

atlante comme fils légal d'un haut conseiller que ses alliances avaient rendu frère de l'empereur.

En considérant la situation, je gardais en réserve comme sensation de choix le plaisir d'examiner quelle sorte d'amour j'éprouvais pour celle qui était devenue ma sœur. Il est vrai que c'était seulement par adoption. Mais elle était une familière des cercles les plus distingués et l'idole de la population de Caïphoul. Elle allait paraître devant le monde comme ma sœur dès que le Raï Gwauxln aurait officiellement approuvé la ligne de conduite de son beau-frère. Devais-je en éprouver du plaisir ou m'en sentir vexé ?

Je regardai celle dont j'avais rêvé de faire ma femme au cas où Incal dans sa bonté aurait jugé opportun de m'élever à une haute situation. Après ce tournant inattendu de la chance, pouvais-je espérer que je réaliserais mon rêve ? Si j'étais parvenu à ma haute situation par une voie différente, j'aurais pu prétendre à la main d'Anzimée. Mais maintenant ?

Telle une pomme de Sodome, ma grande élévation avait un goût amer. Car j'étais son frère, sinon par les liens de consanguinité, du moins par la loi. Il y avait une chance que la situation ne fût pas aussi sombre qu'elle apparaissait au premier abord, car de telles adoptions avaient fréquemment lieu parmi les classes inférieures, mais n'avaient pas pour effet d'empêcher le mariage. Ainsi, le soleil réapparaissait pour moi de derrière les nuages.

La principale caractéristique apparente de la jeune fille qui se tenait devant moi était la simplicité de ses vêtements. Ce soir, ses splendides tresses brunes étaient retenues derrière sa belle tête par un fermoir d'or massif, et ses cheveux pendaient ensuite librement en cascade. Une longue robe flottante enveloppait sa forme mince et presque enfantine. Aucun costume ne pouvait être plus artistiquement simple et de meilleur goût que ce tissu pâle et diaphane, juste assez teinté de bleu pour paraître blanc comme une perle. Des épaulettes de pur carmin dénotaient l'appartenance à la famille royale.

La robe était retenue à la gorge par une broche composée d'une barrette d'or sur laquelle brillaient de gros rubis groupés autour d'une rosace de perles et d'émeraudes. L'ensemble faisait ressortir la coloration des joues et apparaître la princesse comme un délicieux bouton de rose humain.

Si riche et sobre qu'il fût, le vêtement n'ajoutait rien au charme exquis et plein de dignité de la jeune fille. Les perles étaient l'emblème de son grade de Xioquène (étudiante), les émeraudes signalaient qu'elle n'avait pas encore le droit de vote politique. Quant aux rubis, pierres précieuses de la royauté, ils n'étaient portés que par l'empereur et ses proches parents. La mère d'Anzimée, femme de Menax, avait été la propre sœur de Gwauxln.

L'Atlantide tirait sa grandeur de sa supériorité d'instruction. Elle ne

reconnaissait aucune différence de sexe dans le vote de ses électeurs qualifiés par leurs connaissances. Mais bien que Poséid fût redevable de tout à sa science, il n'en était pas moins vrai que les sommités atlantes n'auraient pas été ce qu'elles étaient sans les femmes, les sœurs, les filles, et surtout sans les mères de notre fier pays.

Notre grandiose trame sociale avait été fondée et bâtie par les efforts de fils et de filles qui, pendant des siècles, avaient respecté les leçons inculquées par des mères aimantes, sincères, et patriotes. L'hommage qu'un Atlante rendait aux femmes était voisin du respect qu'il éprouvait pour son Créateur. Nous aimions notre Raï et les Astèques. Jamais dans le monde il n'y eut de chefs plus respectés. Mais nous honorions encore davantage nos femmes. Empereur et princes, souverains et sujets étaient fiers de reconnaître la sainte influence qui transformait en une seule famille notre glorieux pays de liberté.

Amérique, je t'aime autant que j'aimais Poséid. Tu es la première parmi les nations, à cause des femmes et du Christ. À cause d'elles tu te maintiendras à l'avant-garde, et tu éclipseras le reste du monde quand arriveront les jours heureux du karma où la femme ne sera placée ni au-dessus ni au-dessous de l'homme. Elle se tiendra côte à côte avec lui sur le roc de l'éducation ésotérique chrétienne, le granit de la connaissance et de la foi qui résiste aux vents et aux tempêtes de l'ignorance.

Bâtie sur de telles fondations, la Maison nationale ne s'écroulera pas. Bâtie autrement, sa chute serait grande. Voici la sagesse. Il y a des myriades de serpents dans un homme. Qu'il veille sur eux. Maintenant vous êtes des esclaves. Soyez plutôt des maîtres. Mais hélas ! le chemin est étroit. Il y en a peu qui aient la *volonté* de le trouver.

CHAPITRE XIII

LE LANGAGE DE L’ÂME

« Zaïlm, mon fils, tu as entendu le récit de Lolix la Saldéenne. Comme tu le sais, ta mission chez les Suernes est motivée par les événements qu’elle a racontés. La tâche n’est pas lourde. Il s’agit simplement de rendre une politesse pour les cadeaux offerts et de notifier notre intention de ne pas garder prisonnières les femmes que le Raï Ernon a envoyées ici. Nous leur donnerons asile, mais il ne faut pas que le Raï Ernon croie que nous autorisons leur séjour en Atlantide pour lui faire une faveur. En ce qui concerne les autres affaires, le Raï Gwauxln aura plaisir à te voir demain matin à Agacoé. Mais ne veux-tu pas passer la nuit ici ?

— Mon père, je resterais volontiers, mais n’est-ce pas mon devoir de retourner ce soir assurer le confort de ma mère ? Elle souffre d’une infirmité nerveuse qui l’empêche de bien supporter mon absence pendant la nuit.

— Tu as raison, Zaïlm. Mais il ne faut pas que je tarde à prendre des dispositions pour installer ta mère dans une partie agréable de mon astikithlon, afin que tu passes tes nuits sous le toit de ton père. »

Je quittai alors le prince et la charmante jeune fille avec qui nous avions passé une partie de la soirée, et m’en allai dans la nuit. La pluie avait cessé, et il y avait une déchirure dans l’amas sombre des nuages qui roulaient à travers le ciel leur masse ténébreuse. Dans cette unique trouée brillait une grande étoile blanche qui prenait par moments un scintillement rouge. Elle était proche de la mer, et il semblait qu’elle venait de surgir des eaux phosphorescentes de l’antique océan qu’on pouvait apercevoir des hauteurs du palais de Menax.

Tandis que je regardais, je songeais au passé, car cette même étoile avait brillé intensément au-dessus de moi lorsque j’attendais le lever du soleil sur le Pitach Rbok.

Que d’années s’étaient écoulées depuis cette matinée ! Aujourd’hui cette étoile porte le nom de Sirius. Nous l’appelions Coriétos. Elle me parut un présage de succès, passé, présent et futur. Levant les mains vers elle, je murmurai : « Phyris, Phyrisooa Pertos ! » ce qui signifiait : « Étoile, ô ! Étoile de ma vie ! »

Il paraît un peu singulier que le langage ainsi traduit présente des similitudes

de prononciation et de sens avec celui dont se servent les habitants de la planète où j'ai désormais ma demeure. Autrefois j'avais levé les mains et poussé l'exclamation que j'ai traduite par « Étoile, ô ! Étoile de ma vie ! » Aujourd'hui je m'arrête un instant de précipiter cette histoire en formes parlées astrales, je me tourne vers mon Alter Ego, et je dis « Phyris Phyrisa ». C'est son propre nom chéri, lequel signifie « Etoile de mon âme ».

N'est-il pas extraordinaire que douze mille ans aient passé, que je sois devenu membre d'une autre race d'êtres humains, que je vive sur une autre planète et que je trouve si peu de changement dans le langage de l'âme ?

CHAPITRE XIV

L’ADOPTION DE ZAÏLM

Obéissant à la requête de l’empereur, je me rendis le lendemain au palais d’Agacoé et j’allai directement au bureau privé réservé au prince Menax. J’espérais trouver mon père seul, mais en cela je fus désappointé, car l’empereur Gwauxln s’y trouvait avec lui. Lorsque j’entrai, ils étaient engagés dans une conversation qu’ils poursuivirent, ne me considérant évidemment pas comme intrus. À la fin, j’entendis l’empereur demander :

« N’est-ce pas le moment d’aller à l’Incalithlon ?

— Si cela t’est agréable. Et toi, Zaïlm, accompagne-nous. »

Le Raï appela une voiture du palais qui arriva en roulant sans personne pour la manœuvrer. Elle était entrée par la porte du bureau, qui s’était ouverte pour son passage avec autant de précision que sous la main d’un page de la cour. Mais aucune main n’avait ouvert la porte ni guidé la voiture qui s’était arrêtée devant nous.

C’était la première fois que j’assistais à une exhibition du pouvoir occulte de Gwauxln. En vérité, il me fut rarement donné de voir des manifestations semblables de sa part, bien qu’il fût un adepte de rang élevé. Comme tous les véritables adeptes, il était extrêmement ménager de ces leçons objectives et répugnait à faire montre de ses connaissances devant des personnes trop dépourvues de sens commun pour comprendre la portée de tels actes. Ceux-ci sont des exemples de la manière dont on commande à la nature par la compréhension de lois supérieures à celles que les cerveaux ordinaires perçoivent dans leur entourage.

Je n’étais pas un de ceux qui voient des miracles dans les phénomènes occultes. Je n’en saisissais pas le mécanisme, mais je comprenais qu’il résultait de la mise en action de quelque loi peu familière. En conséquence, Gwauxln n’était pas opposé à ce que je fusse de temps à autre témoin de son pouvoir.

La voiture nous conduisit au terrain extérieur d’atterrissage des vaïlx. Nous y trouvâmes un vaïlx de petite taille. Le Raï Gwauxln aida d’abord courtoisement le prince Menax à y entrer, puis moi-même, et y pénétra le dernier. Le spectacle était vraiment digne d’être noté. Voici l’empereur d’une puissante nation qui, sans faire parader le moindre serviteur, observe la même déférence pour un

garçon de situation inférieure que pour un personnage de haut rang. Il est vrai que Gwauxln en tant que Xio-Incali pouvait commander à des dispositifs mécaniques infiniment plus somptueux qu'un cortège de laquais.

Tel père, tel fils ! Gwauxln était un père pour son peuple, lequel s'ingéniait à copier son comportement. Les Atlantes avaient comme lui des habitudes simples et des manières courtoises. Beaucoup étaient fort riches et menaient un train de vie luxueux, mais sans la moindre ostentation, comme l'empereur leur en donnait l'exemple.

Le grand temple d'Incal était distant de plusieurs kilomètres. Mais quelques minutes suffirent pour nous amener à sa colossale structure. Extérieurement, l'Incalithlon était bâti comme la grande pyramide de Chéops, pas tout à fait aussi haut, mais couvrant une superficie double. Aucune fenêtre ne perçait ses faces, et jamais la lumière du soleil ni celle du jour ne pénétraient à l'intérieur.

Outre un grand nombre de petites pièces, le bâtiment contenait une immense salle où il y avait place pour plusieurs milliers d'adorateurs. Dans ce sanctuaire, on s'était conformé avec une fidélité extraordinaire à l'habitude atlante de copier la nature. Il n'y avait ni murs droits, ni alcôves, ni le dispositif habituel des intérieurs de temples. Au lieu de cela, l'énorme auditorium ressemblait exactement à une grotte ornée de stalactites et de stalagmites.

En installant ces masses de calcite, on avait pris soin que les stalagmites n'occupent pas une trop grande partie du sol. Mais les stalactites qui pendaient du plafond de marbre étaient serrées au maximum et brillaient comme des étoiles dans la lumière des lampes incandescentes suspendues à mi-hauteur entre elles et le plancher. Ces lampes étaient cachées par des réflecteurs concaves rendant leur lumière absolument invisible pour l'observateur placé au sol, mais leurs faisceaux lumineux ascendants se réfléchissaient sur des myriades de petites aiguilles blanches étincelantes. Cela remplissait le temple d'une lumière douce et régulière mais puissante, qui paraissait n'émaner d'aucun point spécial mais de l'atmosphère elle-même, de sorte qu'elle convenait parfaitement aux méditations religieuses.

Nous quittâmes le vaïlx, entrâmes par le large portail sobrement dessiné, et traversâmes la grande salle jusqu'au Saint-Siège, derrière le sanctuaire. Maïnin, l'Incaliz ou grand prêtre, y était assis. C'était un homme doué d'un prodigieux savoir. En fait, nul ne l'égalait sur ce point. Nous lui rendîmes tous courtoisement hommage, puis le prince Menax dit :

« Très saint Incaliz, dans ta grande sagesse, tu sais à quel propos tes fils sont venus devant toi. Voudrais-tu exaucer notre prière en nous donnant ta bénédiction ? »

Le grand prêtre se leva et nous pria de le suivre dans le triangle de la divine

lumière de Maxin, en face du Saint-Siège.

Avant de relater les événements qui suivirent, je vais décrire cette portion particulièrement sacrée du temple. C'était une plate-forme triangulaire de granit rouge, surélevée d'une quinzaine de centimètres au-dessus du sol de l'auditorium. Les côtés du triangle mesuraient onze mètres. Au centre se trouvait un grand bloc de cristal de roche parfaitement cubique, au-dessus duquel s'élevait la lumière de Maxin qui paraissait une flamme. Elle avait la forme d'un fer de lance géant et projetait une lumière intense sur tout ce qui l'entourait. Elle brillait d'une manière continue sans vaciller, et cependant l'on pouvait fixer sa luminosité blanche sans avoir besoin d'un abat-jour, même quand on avait la vue faible. Elle s'élevait à trois fois la hauteur d'un homme de grande taille, et tous les spectateurs la considéraient comme une mystérieuse manifestation d'Incal.

En réalité, c'était une lumière odique occulte qui était restée à cette place depuis des siècles. Elle avait été témoin du grandiose développement de l'Atlantide et de sa capitale. Elle avait assisté à la démolition du temple primitif d'Incal, petite construction architecturale indigne d'un grand peuple, et à son remplacement par le présent Incalithlon construit autour d'elle. Cette lumière ne chauffait pas, n'élevait même pas la température du piédestal de quartz, et cependant son contact était immédiatement fatal à tout ce qui l'approchait. Aucune huile, aucun combustible, aucun courant électrique ne l'alimentait. Nul homme ne l'entretenait. Son histoire était si spéciale qu'elle ne saurait manquer d'intéresser le lecteur.

Plusieurs siècles auparavant, l'Atlantide avait été gouvernée pendant quatre cent trente-quatre jours par un chef possédant un merveilleux savoir. Ses connaissances étaient semblables à celles d'Ernon de Suern, mais nul ne savait d'où il était venu. Un jour il proclama :

« Je viens d'Incal. Voici, je suis un enfant du Soleil. Je suis venu pour réformer la religion et la vie de ce peuple. En vérité, Incal est le Père, et je suis le Fils. Il est en moi, et je suis en Lui. »

Nombreux furent ceux qui mirent en doute son affirmation. Mais tous se demandaient s'il parlait littéralement ou au figuré. On lui demanda de prouver ce qu'il avait avancé. En guise de réponse, il posa sa main sur un aveugle-né. Celui-ci recouvra la vue et put voir avec les autres sceptiques son libérateur se baisser sur le pavage de la plate-forme triangulaire et y dessiner avec le doigt un carré d'un mètre trois-quarts de côté.

Puis le Fils d'Incal sortit des lignes qu'il avait tracées, et aussitôt le grand bloc de quartz parfaitement cubique apparut à leur place. Se tenant au bord, il posa un doigt sur le cristal et souffla dessus avec sa respiration. Dès qu'il enleva son doigt, la Lumière de Maxin, ou Feu d'Incal, jaillit. Depuis lors le cube et la

Flamme Spontanée étaient restés tels quels pendant des siècles.

Il est superflu de dire que la preuve fut jugée satisfaisante, après quoi le mystérieux étranger révisa les lois et établit le code qui n'a pas cessé de régir l'Atlantide depuis ce temps-là. Il avait précisé que quiconque retrancherait quelque chose à ses lois ou y ajouterait quelque chose n'entrerait pas dans le Royaume d'Incal avant que…

…Je sois venu sur terre pour le jugement dernier.

Il semble que nul n'ait eu envie de désobéir. En tout cas, aucun changement ne fut jamais apporté au code. Ce Raï avait écrit avec son doigt sur la Pierre de Maxin les lois qu'il avait promulguées. Jamais œuvre du ciseau d'un sculpteur ne fut mieux exécutée. Les lois furent également écrites sur un livre de feuilles de parchemin qu'il plaça sous la Lumière Spontanée elle-même. A partir de ce moment, elle jaillit de la surface du livre, qui était toujours resté là depuis lors, intact et imbrûlé par la flamme. Le merveilleux écrivain avait placé le livre à cet endroit sous les yeux de tous les spectateurs qui purent entrer dans le nouveau temple bâti à la place de l'ancien. Ce faisant, il dit :

« Prêtez l'oreille à mes paroles. Ceci est ma loi. Voyez-la aussi écrite sur la Pierre de Maxin. Quiconque essayera de l'enlever mourra certainement. Cependant, après l'envol de bien des siècles, voici, le livre disparaîtra en présence d'une grande foule, et nul ne connaîtra sa place. Alors la Lumière Spontanée s'éteindra, et nul ne sera capable de la rallumer. Quand ces choses arriveront, le jour de la disparition de ce pays sera proche. Il périra à cause de son iniquité, et les vagues de l'Atlantique rouleront par-dessus lui. Voici, j'ai dit. »

Une seule fois dans l'histoire de Poséid, un Raï avait mis en doute que si un homme essayait de retirer le Livre de dessous la Lumière Spontanée, il mourrait certainement. Comme la Flamme de Maxin jaillissait de la surface du Livre et non de ses côtés, il conçut l'idée que le retrait du Livre était possible.

Craignant d'opérer lui-même et indifférent à la mort d'autrui, cet empereur tyrannique avait forcé un malfaiteur à effectuer la tentative. C'était à une époque de ténèbres croissantes et de méchanceté, où les hommes avaient quelque peu oublié le Grand Raï, Fils d'Incal. Le misérable infortuné fut donc contraint de porter la main sur le Livre et de le retirer s'il le pouvait. Il ne parvint pas à le déplacer, et néanmoins ne fut pas détruit par la Flamme de Maxin.

Son audace s'accrut. Sous la pression du Raï, il essaya de tirer plus fort. Mais il lâcha prise et l'une de ses mains passa à travers la Flamme. Elle fut instantanément détruite, sectionnée, annihilée. Le monarque se tenait

prudemment à distance, craignant d'approcher de trop près. Mais une langue de feu sortit au même instant de la Flamme de Maxin jusqu'à lui, et il disparut à son tour sans que personne le revît jamais.

Cet unique exemple avait suffi ! Ceux qui pratiquaient le mal devinrent soudain conscients de l'erreur de leur conduite, et les lois furent de nouveau appliquées dans leur esprit comme dans leur lettre. Tandis que les décennies se muaient en siècles, on guettait toujours l'accomplissement de la « Prophétie de Malheur ». Mais son jour n'était pas encore venu. Bien des alarmistes en avaient annoncé la date avec certitude, mais les dates avaient passé, rien ne s'était produit, et la Lumière Spontanée continuait à briller.

Conformément à la loi, on incinérait les corps de toutes les âmes qui avaient passé dans le Navazzamin, et cette pratique s'étendait même à quelques animaux. Les gens qui mouraient loin de Caïphoul étaient incinérés dans l'un des nombreux Navaxamas (fours crématoires) que le gouvernement avait fait bâtir dans les provinces. Quand il s'agissait d'un être humain, les cendres étaient apportées à Caïphoul et jetées dans la Flamme de Maxin à titre de cérémonie funéraire. Si le décès avait eu lieu à Caïphoul, on apportait à l'Incalithlon le cadavre tel qu'il était au moment de la mort, on le dressait sur le cube de quartz, et on le faisait basculer face en avant dans la Flamme Spontanée.

Dans les deux cas, cendres ou cadavre, le résultat était le même. Sans combustion, sans fumée, sans vibration de la Lumière de Maxin, l'objet disparaissait instantanément dès son contact avec la merveilleuse Flamme Spontanée. Les poètes l'avaient glorifiée et chantée sous le vocable de « Porte d'entrée » du pays que toute âme doit découvrir pour elle-même. La plus grande partie de la population considérait comme la plus terrible des calamités de ne pas passer d'une manière ou de l'autre, cendres ou cadavre, par la Flamme de Maxin.

Les Atlantes avaient pourtant une forte culture scientifique, et une telle croyance pourrait paraître enfantine chez ce peuple. À la vérité, ce n'était pas de l'enfantillage, mais l'expression de leur instant désir de voir détruire l'écrin matériel de l'âme si complètement que le trépassé ait la certitude de pouvoir entrer dans le Navazzamin libéré de toute contingence terrestre.

Je n'ai pas dit que beaucoup de gens comprenaient le sens ésotérique de ce rite. Non, mais ils comprenaient l'explication que l'Incali leur avait donnée lorsqu'il avait comparé l'âme quittant la terre à une graine qui laisse derrière elle en germant tous les fragments de sa coque.

Mais j'en reviens à l'Incalithlon et à la cérémonie de mon adoption par le prince Menax. Tandis que nous nous tenions debout près de la Pierre de Maxin, Gwauxln me fit agenouiller, posa sa main sur ma tête, et dit :

« En harmonie avec les lois du pays faites en prévision de cas semblables, l'Astèque Menax, Conseiller de la Nation de Poséid, a exprimé le désir de t'adopter, toi Zaïlm Numinos, comme fils portant son nom, à la place d'un autre qui est parti d'ici pour le Navazzamin. En suite de quoi, moi, Gwauxln, Empereur de l'Atlantide, ton souverain et le sien, je déclare que la requête de l'Astèque Menax est acceptée. »

L'Incaliz compléta la cérémonie. Tandis que nous étions agenouillés devant lui, il appela les bénédictions d'Incal sur nous deux en posant sa main droite sur ma tête et sa gauche sur la tête de Menax. Puis, retirant ses mains, il s'adressa à moi en ces termes :

« Observe une conduite droite au regard d'Incal, afin que nul ne puisse t'accuser véridiquement. Fais cela, et tu vivras de longs jours. Mais, dans la mesure où tu pécheras, ton temps sur terre sera abrégé. Puisse la paix d'Incal demeurer avec toi. »

Aucun des trois auditeurs de l'Incaliz ne comprit que mes jours seraient abrégés parce que j'allais manquer de droiture. Ils prirent tous ses paroles pour un simple avertissement. Plus tard seulement, bien trop tard, je compris la prescience qui avait dicté les paroles de Maïnin. Je la compris au milieu d'un flot de souvenirs amers qui me rappelèrent combien j'avais failli à mes grandes résolutions prises sur le Pitach Rhok, par lesquelles je voulais obtenir mes succès comme résultat de ma fidélité à ma personnalité divine, respectueuse de Dieu.

Mais il était trop tard quand je me ressaisis. Trop tard quand je gisais dans une prison en attendant une mort qu'aucun être vivant ne pouvait plus m'éviter. J'y rêvais que mon âme était assise sur une plage sans verdure, regardant à travers un océan sans limites et gémissant : « Ah ! où est l'espérance de mes années ! »

Mon agonie pleine de remords fut amère et brûlante, mais mon nom subsistait sur le Livre de Vie. Il y resta toujours inscrit et ne fut pas effacé comme je le craignais. Mes frères, mes sœurs, sachez que le karma est inexorable, mais que notre Sauveur a dit : « Suivez-moi », et : « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende », et : « Ne vous bornez pas à écouter la Parole, mettez-la en pratique. »

Tandis que nous partions, un Incala commença de jouer sur les grandes orgues du temple, et les silences de la vaste nef répondirent comme ils n'auraient pu le faire à aucune voix humaine :

Le son profond des cloches se gonfle dans le vent.

Tandis que la voix de tonnerre du grand orgue retentissait et faisait vibrer les

âmes de sa puissante harmonie, les échos en résonnaient sans fin. Des rayons de lumières multicolores, quelques-uns brillants, d'autres adoucis comme des images spectroscopiques de la lune, accompagnaient chaque note en jouant dans des tubes où l'on avait fait le vide. Quand les couleurs changeaient, les notes de musique changeaient aussi, car tout rayon de lumière, quelle que soit sa source, devient une note chorale pulsante lorsqu'il est correctement amplifié. C'est ainsi que chantent les étoiles.

Après que nous eûmes terminé nos affaires, le Raï ne s'en alla pas avec Menax et moi, mais resta avec l'Incaliz Maïnin. Gwauxln entretenait avec lui une intimité plus profonde et une familiarité plus grande qu'avec tout autre être humain, parce qu'ils étaient tous deux des Fils de la Solitude, et qu'ils avaient été élevés ensemble avant que la faveur publique les eût marqués, l'un pour être empereur et l'autre grand prêtre.

Ces deux postes étaient électifs, et celui d'Incaliz était le seul office ecclésiastique dont le titulaire pût être nommé par un vote populaire. Cette exception provenait de ce qu'on avait considéré comme vraiment équitable de permettre au peuple de consulter ses propres désirs quand il fallait choisir celui que tout le monde croyait être l'exemple le plus éminemment bon et parfait de vie morale, pour le placer au-dessus du peuple dans ces hautes fonctions spirituelles.

Mais, au temps de leur jeunesse, aucun d'eux n'avait paru s'attendre à recevoir les honneurs que les années suivantes tenaient en réserve pour eux. Après les longues études exigées des Xio-Incalis au Xioquithlon, tous deux avaient pris congé du monde des hommes et s'en étaient allés dans les grands massifs montagneux sauvages où, seuls de toute l'humanité, les Fils de la Solitude trouvent une demeure.

Les Maîtres qu'ils y rencontrèrent étaient les Adeptes théocristiques ou occultes de ces temps anciens, les Yogui-Vidyas de leur époque. Certes ceux-ci étaient avares de leur sagesse, autrefois comme maintenant. Mais ils la communiquèrent sans restriction à Gwauxln et à Maïnin. Ces étudiants de Dieu et de la Nature n'avaient alors pas de famille. Ils ne dévièrent pas de leur principe de célibat. Nul ne se marie parmi ceux qui espèrent atteindre le même stade de profond savoir.

Après que les années se furent envolées en si grand nombre que les hommes avaient presque oublié Gwauxln et Maïnin, ils revinrent dans les lieux fréquentés par l'humanité ordinaire. C'était une ligne de conduite extrêmement rare pour les Fils de la Solitude.

Mon père Menax n'était qu'un petit enfant quand Gwauxln était parti, et la sœur de ce dernier n'était pas encore née. Quand Gwauxln revint, les fils

argentés de l’âge striaient déjà la chevelure du prince Menax. Quant au futur Raï, il avait un peu gagné en maturité, mais par ailleurs il avait gardé l’apparence de jeunesse de jadis.

Entre-temps, sa sœur était née, était devenue adulte, avait épousé Menax, et mis au monde leur fils Soris et leur fille Anzimée, puis s’en était allée par le portail de Maxin dans la contrée inexplorée.

Maïnin présentait la même apparence de jeunesse que Gwauxln. Ces deux Fils de la Solitude étaient revenus en donnant pour motif de leur retour que leur présence était nécessaire. Finalement, tous deux furent choisis par le peuple pour les postes respectifs que nous les avons vus occuper, postes qui avaient été rendus vacants par la mort de leurs titulaires.

Douze mille ans ont glissé dans l’éternité par la porte de derrière du temps. Il m’a fallu tout ce délai pour comprendre combien Maïnin était impliqué dans tous les événements relatés, et combien Gwauxln et tous les autres Fils de la Solitude étaient dans l’ignorance de son véritable caractère.

Sans vouloir anticiper, est-il étrange que l’empereur Gwauxln ait trouvé plus de plaisir à entretenir d’intimes relations avec Maïnin qu’avec toute autre personne de son entourage quotidien habituel ? Ou qu’il ait ressenti sa trahison finale plus vivement que tout autre quand elle fut découverte ? Je ne le pense pas.

CHAPITRE XV

UNE DÉSERTION MATERNELLE

Avant de quitter ma ferme ce matin-là, j'avais raconté à ma mère tout ce qui s'était passé. Je l'avais prévenue qu'il lui faudrait une escorte pour se rendre au palais où, après mon récent changement de fortune, je comptais qu'elle allait vivre, conformément aux instructions de Menax.

Mais quelle situation anormale cela créait ! Me voici fils adoptif de l'un des Princes impériaux, reconnu frère de sa fille, et par là même neveu de l'oncle de ma sœur, le Raï Gwauxln. Mais ma mère n'était apparentée à aucune de ces Altesses, et elle n'en avait suffisamment fréquenté aucune, sauf le Raï, pour être certaine de la reconnaître si elle la rencontrait. Je me réjouissais en pensant aux occasions qu'elle allait avoir de nouer avec celles-ci des relations plus intimes.

Je lui envoyai l'escorte promise et retournai au palais. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque mon père m'informa qu'au lieu de venir elle m'avait fait remettre un message écrit. J'en rompis fébrilement le sceau, et je lus ce simple commandement libellé dans sa belle écriture atlante :

Zaïlm, viens me voir.
Prezza Numinos.

J'y allai le cœur glacé d'appréhension, avec le pressentiment de quelque chose de navrant. En arrivant à la maison je vis ma mère plutôt pâle, comme je le supposais. Elle me dit :

« Mon fils, je ne puis aller au palais, et je n'en éprouve pas le désir. Je suis remplie de joie devant tes succès. Vis donc dans ta haute situation. Je ne saurais t'y accompagner.

Tu te sens à l'aise dans la société de la noblesse. Ce ne sera jamais mon cas. Peut-être, à cause de moi, auras-tu l'idée d'y renoncer pour rester avec moi. N'en fais rien, à moins que tu n'en aies réellement envie. Il vaut mieux que tu éprouves maintenant plutôt qu'ultérieurement les souffrances qui vont de pair avec le savoir. Écoute : j'ai pris soin de toi pendant ton enfance et ta jeunesse, et je t'ai conduit jusqu'au seuil de ta vie d'homme. Tu n'as plus besoin de ma sollicitude maintenant. Je vais retourner à notre maison de la montagne.

— Mère, ne parle pas ainsi, interrompis-je.

— Écoute-moi jusqu'au bout, Zaïlm. Je vais retourner à la montagne avec mon mari, un brave homme que tu ne connais pas et qui était mon amoureux avant mon mariage avec ton père. Je l'ai épousé ce matin, et sans aucun doute la nouvelle des noces a été rendue publique à l'heure qu'il est. Un Incala qui passait très opportunément a présidé à cette cérémonie fort simple.

» Je n'aimais pas ton père, mon premier mari. Je le détestais, parce que notre mariage avait été combiné par mes parents contre ma volonté, mais hélas ! avec mon consentement, que je commis la folie de donner. Tu es le fruit de cette union et tu es venu sans être désiré. Ton père détesté, abhorré, t'a laissé lors de sa mort héritier non pas de mon aversion pour lui, cela eût été trop injuste, mais, dois-je le dire ? d'une profonde indifférence. Je n'ai pas manqué à mes devoirs de mère, car je dissimulais mes sentiments par orgueil. Même, sous un certain angle, je t'aime comme j'aime mes amis, mais pas plus profondément. Il faut maintenant que je te dise adieu, car je t'ai raconté tout ce qui était nécessaire pour… »

Je n'entendis pas la suite, car j'étais tombé évanoui sur le sol. Était-ce la mère que j'avais idolâtrée, pour qui j'avais fourni tant d'efforts, d'abord dans mes premières années, puis à Caïphoul ? Et dire que je me proposais de les poursuivre avec une détermination encore plus grande, maintenant que de nouveaux objectifs de travail se dessinaient et que j'avais conçu le double idéal d'aimer ma mère et d'aimer Anzimée. ô Incal ! Mon Dieu ! ô mon Dieu !

Sans que je reprisse connaissance, ma syncope fut suivie d'une longue et violente fièvre cérébrale avec des cauchemars. Je finis par sortir de ces horribles rêves.

« Maman ! »

Tandis que je prononçais ce nom chéri, l'Astèque Menax, assis à mon chevet, les yeux noyés de larmes, se détourna et dit :

« Non, Zaïlm, ne sois pas troublé ! Pendant ces deux semaines tu as eu de la fièvre cérébrale et tu as été malade à l'article de la mort. Je te raconterai tout, demain peut-être. Tu as été bien prêt d'aller m'attendre au pays des ombres. Mais tu n'aurais pas eu longtemps à attendre, lumière de mes yeux, car je n'aurais pas tardé à t'y rejoindre, mon garçon. »

L'histoire n'est plus bien longue. On informa ma mère que ses bons soins contribueraient à hâter ma convalescence. Elle répondit qu'elle ne viendrait pas du tout, certaine que les soins expérimentés du médecin particulier de Menax auraient au moins d'aussi bons résultats que les siens. Elle était alors partie avec son mari pour sa demeure dans la montagne. C'est avec douleur que Menax me raconta tout cela. À partir de ce moment-là, le sujet fut abandonné et personne

n’y fit plus jamais allusion.

Il m’arriva une fois de passer à proximité de ma maison natale. J’envoyai un messager pour demander si je serais bienvenu. Il revint à mon vaïlx disant qu’il avait remis mon message sur le seuil de la porte à un homme qui lui avait dit : « Dis à ton maître que ma femme le prie de venir. » J’y allai, mais pus me rendre compte que j’aurais aussi bien fait de m’abstenir. Elle me serra la main sans m’offrir le baiser normal d’une mère. Son attitude… Mais épargnez-moi les détails de cette ultime rencontre. Ce fut la dernière fois que je revis ma mère atlante. Avec le caractère qu’elle avait, elle agit sagement en ne venant pas habiter le palais. Le sujet est douloureux. N’en parlons plus.

Pour accomplir ma mission chez les Suernes, je dus attendre que ma santé fût rétablie. Ce ne fut pas avant le commencement de l’année scolaire suivante. Le Xiorain (Conseil des Étudiants) m’avait interdit de reprendre mes études avant l’année suivante. Alors le prince Menax m’emmena dans son bureau privé et me dit :

« La décision du Xiorain est sage. Oh ! ces jeunes cerveaux, qu’ils sont pleins de promesses pour l’avenir. Jamais on n’eut meilleure idée que de laisser les étudiants se gouverner eux-mêmes. Leur parole fait loi dans toutes les questions éducatives, même pour la sélection des chefs de groupe et pour la répartition et l’emploi des fonds gouvernementaux affectés à l’instruction. »

Sur la table de Menax il y avait un ravissant vase de verre malléable. Pendant la fusion, on avait mêlé à la pâte des poudres d’or, d’argent, et d’autres métaux colorés, ainsi que certains produits chimiques. Il en résultait des degrés variés de translucidité, depuis l’opacité presque complète jusqu’à la transparence parfaite. L’échelle des teintes affectait les métaux aussi bien que le verre, et apparaissait à divers points du grand vase. La beauté de cet objet de luxe n’avait d’égale que sa valeur marchande.

Menax me le montra du doigt, et je lus sur la paroi l’inscription suivante formée avec des rubis :

« À Ernon, Raï de Suern, moi Gwauxln, Raï de Poséid, je dédie ce vase en témoignage de son appréciation des Atlantes. »

Détournant mon regard du vase, je demandai :

« Mon père, quand partirai-je pour cette mission ?

— Aussitôt que ta santé et ton bon plaisir te le permettront, Zaïlm.

— Alors cela pourrait être après-demain.

— Parfait. Emmène des compagnons de ton choix. Si tu optes pour des camarades d’études, il n’en est aucun, je pense, qui ne puisse obtenir du Xiorain une permission d’absence. On leur accordera tout au moins un mois de vacances,

et j’imagine que tu n’auras guère envie de rester là-bas plus de trente-trois jours. Emporte aussi cette bague munie du cachet par lequel je te délègue mes pouvoirs de ministre des Affaires étrangères. Je suis certain que tu n’en abuseras pas. Emmène aussi quelques courtisans. »

À cela je répondis que je n’emmènerais pas une escorte composée par exemple d’officiers d’état-major, car, d’après le récit de la princesse Lolix, j’estimais que l’empereur Ernon considérerait avec mépris un luxe aussi inutile. Cela plut beaucoup à Menax, qui me dit avec orgueil :

« Zaïlm, ton langage me plaît ! Je vois que tu es doué de sagesse politique et que tu prends en considération les idiosyncrasies probables des gens avec qui tu as affaire. »

Pendant ma maladie, Anzimée avait fait preuve de beaucoup de sollicitude. J’appris par les infirmières professionnelles que durant la période où j’avais quitté le domaine conscient elle n’avait permis à personne de me veiller, sauf quand elle était morte de fatigue, et ses absences n’avaient jamais été bien longues. Au cours de ma convalescence, le bonheur de sa présence ne me fut accordé qu’à de rares intervalles. Je profitai d’une de ses visites pour lui dire que j’étais au courant de sa gentillesse pendant mon délire. Elle rougit, puis dit :

« Tu sais que j’étudie la science de la thérapeutique. Un étudiant ardent pourrait-il trouver une meilleure occasion d’expérimenter que celle que tu m’as fournie ?

— Oui certes », répondis-je. Mais je sentis qu’il y avait une raison plus profonde que sa propension à expérimenter, et que sa complaisance à le faire impliquait une extrême et adorable prudence !

Je décrivis à Anzimée mes plans pour retirer de mon voyage la plus grande somme possible de plaisirs, après avoir accompli ma mission à Gange, la capitale de Suernis. Il y avait trois ans que je ne m’étais pas éloigné de Caïphoul à une distance plus grande que Marzéus. Je lui fis voir l’itinéraire que je comptais suivre. Nous scrutâmes la carte ensemble. Je lui montrai qu’en partant de Caïphoul, à l’extrémité ouest de l’Atlantide, je me dirigerais vers le nord-est à travers le continent, puis à travers l’océan jusqu’à la terre africaine. Ensuite je m’orienterais à l’est et traverserais le pays de Nécropan qui s’appelle maintenant Égypte, Abyssinie, *etc.* Cette nation maintenait la totalité du continent africain sous un seul gouvernement semblable à celui de Suernis. Ses habitants avaient des pouvoirs similaires à ceux des Suernes, mais étaient loin d’être aussi avancés.

L’Afrique n’avait alors que la moitié à peine de sa dimension actuelle, tandis que Suernis, qui dominait sur la totalité de l’Asie, était fort différente de ce

qu’elle est maintenant. Son nom était plutôt distinctif de la péninsule de l’Hindoustan.

Au départ du Nécropan, ma route franchissait la mer jusqu’aux Indes. D’après les noms alors en usage, elle traverserait, jusqu’à Suernis, les « Eaux de Lumière », ainsi nommées à cause de leur phosphorescence.

Au retour, en partant de Gange, capitale de Suernis, notre itinéraire resterait dirigé vers l’est à travers l’océan appelé aujourd’hui Pacifique, jusqu’à notre colonie nord-américaine. Celle-ci avait reçu le nom d’Incalie, parce que dans le poème déjà cité comme formant la base du folklore atlante, le Soleil, Incal, était censé faire son lit dans ces lointains antipodes.

Depuis l’Incalie méridionale (la moderne Sonora) j’avais l’intention de voler rapidement à basse altitude au-dessus des champs de glace désertiques des régions arctiques. La région actuellement occupée par l’Idaho, le Montana, le Dakota, le Minnesota, et tout le Canada était alors couverte par d’immenses glaciers, arrière-garde de l’époque glaciaire. Ceux-ci se retiraient lentement, très lentement, même à l’époque géologique si tardive d’Atl, comme s’ils répugnaient à terminer leur règne frigide. Ainsi, le voyage pouvait être organisé de manière à nous procurer des contrastes nouveaux et agréables entre les zones tropicale, semi-tropicale, tempérée, et froide.

Anzimée me demanda d’un air songeur :

« Est-ce que notre père verrait des objections à ce que je t’accompagne ? Je n’ai pas quitté Caïphoul depuis cinq années.

— Certes non, fillette. Il m’a dit d’inviter qui me plaisait, et je ne connais personne qui me plaise davantage que toi. J’ai déjà fait des offres à un certain nombre de nos amis communs. »

Anzimée fut donc du voyage. Quand tous les arrangements furent terminés, notre groupe comprenait une vingtaine de jeunes gens sympathisants, deux fonctionnaires du cabinet de Menax, les serviteurs indispensables, et tout le nécessaire pour un mois d’absence.

Notre vaïlx était du type « transport moyen ». Les véhicules de ce genre étaient alors construits en série selon quatre longueurs types. Numéro 1 environ huit mètres, numéro 2 environ vingt-cinq mètres, numéro 3 environ cinquante mètres, et les plus grands environ cent dix mètres. Ces longs fuseaux étaient des sortes d’aiguilles d’aluminium rondes et creuses, composées d’une coque extérieure et d’une coque intérieure. Entre les deux, des milliers d’entretoises en forme de T donnaient à l’ensemble une résistance et une rigidité extrêmes. Toutes les séparations intérieures formaient de nouvelles entretoises augmentant la solidité de l’ensemble. Ces vaisseaux s’effilaient vers les deux bouts en pointes aiguës. La plupart des vaïlx comportaient un dispositif permettant de

découvrir un pont-promenade à l'une de leurs extrémités. Des fenêtres de cristal d'une résistance à toute épreuve formaient sur les côtés une série de hublots. Il y en avait aussi quelques-unes au plafond et sur le plancher, ce qui permettait de regarder dans toutes les directions. Je puis mentionner que le vaïlx choisi pour notre voyage mesurait cinq mètres à l'endroit de son plus fort diamètre.

À l'heure fixée, qui était la première du troisième jour comme convenu avec Menax, mes invités s'assemblèrent au palais, du toit duquel nous devions prendre le départ. Inutile de dire de quels soins j'entourais ma charmante sœur et combien j'étais fier de sa beauté.

La princesse Lolix, que nous avions toujours traitée comme une invitée au Menaxithlon, monta sur la plate-forme où le véhicule attendait, curieuse d'assister à nos préparatifs de départ. La vue d'un vaisseau aérien quittant la terre ferme était empreinte pour elle d'une éternelle nouveauté. Elle ne manifestait jamais son étonnement, car elle se faisait un point d'honneur de ne paraître surprise de rien, si merveilleuse que pût être une expérience nouvelle.

En vérité, elle était douée d'un tempérament égal et calme, qu'il n'était pas facile de troubler. Au cours des cinq à six semaines écoulées depuis que j'avais entendu son histoire, je ne l'avais jamais vue faire montre d'une émotion semblable à celle du soir où elle avait été troublée par Anzimée. Je savais que l'effet en avait été profond sur la Saldéenne, car elle était incapable de dissimuler entièrement ses sentiments.

Lolix ne fut pas invitée à nous accompagner comme le cas aurait pu se produire pour une destination autre que Suernis. Mais je n'omis pas de lui faire des adieux cordiaux et respectueux.

Les manettes de courant furent abaissées, et au moment précis où notre vaïlx frémissait légèrement avant de quitter le toit, Menax sauta sur le pont. Cela me causa une vive surprise car je n'imaginais pas qu'il dût nous accompagner. En réalité, il ne fit pas le voyage, mais opposa un silence souriant à toutes les questions qu'on lui posa.

Bien que notre fuseau blanc argenté fût fort long, nous montâmes bientôt à une telle hauteur qu'il devait apparaître comme un grain de poussière à ceux qui nous regardaient d'en bas. Ensuite nous volâmes pendant une demi-heure à vitesse modérée dans les hauteurs abyssales. Tout à coup, une dame attira l'attention sur un vaïlx qui approchait en suivant notre sillage. Le prince Menax était assis à côté de moi sur une chaise d'entrepont. Il regarda par-dessus la balustrade vers la surface de la Terre, à quatre mille mètres plus bas, puis serra plus étroitement autour de ses épaules sa lourde cape de fourrure et couvrit du regard les quelque cent cinquante kilomètres déjà parcourus pendant la demi-heure écoulée. Il fit observer que l'autre vaïlx nous rattrapait rapidement.

« Dois-je donner des ordres au pilote pour qu'il accélère l'allure et que nous fassions une course de vitesse ? » demandai-je à mes compagnons.

Ceux-ci étaient vêtus de costumes polaires et passaient le temps à regarder dans toutes les directions à partir du pont-promenade.

« Non, n'en fais rien », dit Menax.

Je ne répondis rien, car j'eus au même moment une vague idée que notre poursuivant nous suivait par ordre du prince.

En effet, Menax se leva, fit ses adieux à la société, et souhaita bon voyage à chacun. Anzimée s'était levée aussi. Il l'entoura d'un bras, revint vers moi, et passa son autre bras autour de mes épaules. Nous restâmes ainsi quelques instants, puis il nous relâcha et ordonna aux hommes d'équipage de jeter des grappins à l'autre vaïlx, qui naviguait alors exactement à notre hauteur.

L'instant d'après il monta à bord du second véhicule et fit signe de larguer les amarres. C'est ainsi que nous nous séparâmes, bien haut dans les airs, lui pour retourner à Caïphoul, et nous pour continuer notre croisière.

CHAPITRE XVI

LE VOYAGE À SUERN

Nous avions devant nous la perspective d'un voyage de plusieurs milliers de kilomètres. Nous ralentîmes l'allure en arrivant au-dessus de l'énorme massif du Pitach Rhok, et nous nous élevâmes quelque peu pour nous trouver au niveau de son point culminant. Arrivés en cet endroit, il fallut s'arrêter au sommet pour répondre au désir des voyageurs. Tous ensemble nous foulâmes les neiges du Pitach, surtout pour complaire à Anzimée qui s'y intéressa spécialement en pensant aux aventures qui m'y étaient arrivées.

Puis nous nous remîmes en route et naviguâmes à plus basse altitude afin de mieux voir la contrée montagneuse et fort peuplée qui s'étendait entre le Pitach Rhok et l'Atlantide orientale.

À l'approche du coucher du soleil, un faible grondement parvint à nos oreilles, et bientôt la longue plage blanche qui bordait l'antique océan brilla pendant quelques moments au-dessous de nous. Peu après elle était loin, et nous n'aperçûmes plus dans le crépuscule que les eaux couleur de plomb, en avant, en arrière, à droite, et à gauche de nous, sans la moindre terre en vue. Deux mille kilomètres nous séparaient encore du continent de Nécropan. À moins de marcher à toute vitesse, nous ne pouvions espérer l'atteindre en moins de deux ou trois heures. Mais alors la nuit serait tombée et nous ne le verrions pas. Nous ralentîmes donc l'allure à deux cent soixante-dix kilomètres à l'heure, fermâmes le pont-promenade, et allâmes au salon où des lampes à incandescence éclairaient l'obscurité croissante de la nuit.

Un voyage par vaïlx ne pouvait jamais être aussi monotone qu'une traversée sur les navires transocéaniques d'aujourd'hui, même les plus rapides. La variété des paysages et l'étendue des perspectives contribuaient à dissiper tout ennui, car l'altitude ne dépendait que de notre bon plaisir et les passagers n'avaient pas à se soucier du froid glacial de l'extérieur. Ils étaient assis dans une cabine chauffée par un procédé utilisant l'énergie du Côté Nocturne de la Nature et alimentée en air de densité convenable par les mêmes forces du Navaz.

En outre, la vitesse de déplacement était telle que pour un spectateur regardant en arrière le paysage avait l'air de se dissoudre. En effet, les courants tirés du Navaz permettaient de pousser l'allure jusqu'à l'équivalent de la rotation

diurne de la Terre. Imaginez le vaïlx à quinze mille mètres d'altitude et le soleil au méridien. L'appareil pouvait rester indéfiniment avec le soleil à la même place apparente correspondant à midi heure locale, tandis que la Terre tournait sous notre vaisseau à la vitesse approximative de vingt-cinq kilomètres à la minute. On pouvait aussi inverser les commutateurs. Alors le vaïlx s'éloignait du méridien avec la même vitesse effrayante, je veux dire effrayante à imaginer pour les passagers qui, tels mes lecteurs, n'en ont pas l'habitude. Toutefois, même si leur vie n'est plus très longue, j'espère qu'ils assisteront à la redécouverte des vaïlx.

En dehors de ces moyens d'éviter l'ennui, nous avions également recours à des distractions plus ordinaires. Nous avions nos naïms, grâce auxquels nous pouvions garder le contact avec nos amis, quel que fût leur éloignement. Ceux-ci nous apparaissaient de grandeur naturelle dans les miroirs des naïms, et leur voix était reproduite sans diminution d'intensité par les vibrateurs. Dans les salons des grands vaïlx à passagers, il y avait des bibliothèques, des instruments de musique, et des plantes en pots, avec des oiseaux semblables aux canaris apprivoisés modernes qui voletaient d'une fleur à l'autre.

Aux environs de la dixième heure, on nous signala que nous survolions le Nécropan. J'en fus surpris, car j'avais donné l'ordre au pilote de ralentir l'allure et de mettre six heures de plus pour arriver. Je m'enquis des motifs pour lesquels on m'avait désobéi, mais on ne me donna aucune raison valable. Alors je réprimandai sévèrement le pilote et lui donnai l'ordre d'atterrir, afin que nous puissions voyager de jour au-dessus du Sattamund. Ce mot peut se traduire par Terre Désolée, et la contrée correspond au Sahara d'aujourd'hui.

Plusieurs de mes compagnons de voyage n'avaient jamais vu ce grand désert. Afin de leur permettre de le contempler, nous nous arrêtâmes pour la nuit sur une montagne suffisamment haute pour être à l'abri des risques de malaria, car nous étions dans la région où se trouve le moderne Liberia.

Le fier oiseau, le Condor des Andes,
Qui peut franchir
Les insondables profondeurs du ciel
Ou braver la fureur de l'ouragan septentrional
Et baigner son plumage
Dans la retraite du Tonnerre
Replie ses larges ailes
À la tombée de la nuit et s'enfonce
Pour reposer dans son nid de montagne.

La contrée que nous appelions Sattamund, ou Terre Désolée, n'était pas aussi aride que maintenant. L'eau ne s'y trouvait pas en abondance comme en Atlantide, mais il y en avait suffisamment pour permettre la croissance d'une grande quantité d'arbres tropicaux qui appartenaient aux espèces rustiques et cachaient la nudité des pentes et des falaises de cet ancien lit de mer. Il y avait même quelques lacs salés, vastes et bleus, autour desquels se concentrait la population. Mais la redoutable catastrophe qui détruisit la belle Atlantide étendit ses terribles ravages au loin, et la parure de verdure du Nécropan disparut de la contrée. Des changements géologiques retirèrent en effet toute l'eau de la surface et la dissimulèrent au point qu'il fallut effectuer des forages artésiens pour la découvrir.

La même puissante contracture bouleversa les roches de l'Incalie du sud-ouest, où coulent le rio Gila et le Colorado Chiquita. Il y a maintenant dans cette région aride des paysages absolument fantastiques, étranges au point que ma plume ne saurait les décrire. Néanmoins cette description sera faite, mais avec des paroles qui ne seront pas les miennes, de sorte que le lecteur et moi nous réjouirons ensemble à l'audition d'un superbe tableau verbal.

En Atlantide, à Suern, et dans tous les pays où s'étendait la civilisation, les hommes prenaient plaisir à obéir à une loi universelle enseignée par l'esprit général qui les incitait à vivre selon le rythme solaire. Au lieu de jeter avec indifférence les graines de belles fleurs ou de bons fruits, ils les semaient pour l'ombre qu'engendrait la plante, pour sa beauté, ou pour son utilité, chaque fois qu'un endroit favorable se présentait, aussi bien dans les lieux habités par les hommes que dans les régions désertiques.

Ainsi, dans une expédition comme la nôtre, avions-nous attaché une importance religieuse au fait d'emporter de grandes quantités de graines et de les jeter à la nuit tombante depuis le pont-promenade de notre vaïlx.

Cette cérémonie était à la fois une offrande à Incal à l'heure où son sublime symbole se couchait à l'ouest et un hommage à Zania, la déesse de la Croissance, car nous espérions que la rosée de la nuit permettrait aux graines de germer.

Ainsi les déserts se mirent-ils à fleurir comme la rose, et aujourd'hui le monde a hérité de nos semences. C'est le cas pour les céréales indigènes, le blé dont l'origine a donné lieu à des théories ingénieuses mais insuffisantes, les variétés de palmiers qui font la réputation des tropiques par la bénédiction de leurs noix de coco et de leurs dattes, et toutes les espèces de chamærops. Tout cela parce qu'hommes, femmes, et enfants prirent plaisir dans ces temps anciens à « planter des graines le long du chemin ».

Allez, et faites-en autant, afin que les lieux arides se parent de beauté et

deviennent une joie pour toujours. Vivent les Jours des Arbres qui accomplissent l'injonction du Christ. Ils porteront sûrement du fruit, certains cent fois. Une simple poignée de graines de temps à autre représente des myriades de semences. Même si vous ne prêtez guère attention à leur genre et pourvu qu'elles soient bonnes, il n'en reste pas moins que le Père a dit : « Elles porteront du fruit selon leur espèce. »

LA TEMPÊTE

L'aurore claire et sans nuages fut suivie d'une matinée si délicieuse que nous ne cherchâmes pas à faire beaucoup de chemin. L'allure ralentie permit d'ouvrir le pont-promenade, et chacun put s'asseoir au bon soleil dans l'air frais.

À six ou sept cents mètres plus bas, à l'aide de nos excellentes jumelles, nous observions une grande diversité de vie parmi des hommes, des quadrupèdes, des oiseaux, et des plantes. Tandis que notre vaïlx se balançait légèrement à faible hauteur, des sons musicaux montaient vers nous avec une nonchalante monotonie.

À l'approche du soir, le vent se leva, et la navigation à basse altitude devint désagréable. On ferma hermétiquement le vaïlx et l'on enclencha les manettes de répulsion. Nous fûmes bientôt si haut en l'air que des cirrus nous entouraient. Ces nuages de grêle obéissaient à des courants ascendants qui auraient suffi à nous mettre en danger par leur violence si la propulsion de notre vaisseau avait nécessité des ailes, des hélices, ou des réservoirs d'essence. Mais comme la force motrice utilisée provenait du Côté Nocturne de la Nature (du Navaz pour employer le mot atlante) aussi bien pour la propulsion que pour la répulsion (ou lévitation), nos longs fuseaux blancs ne craignaient aucune tempête, si violente qu'elle fût.

Les fenêtres se couvrirent de glace, ce qui boucha la vue et fit présager pour la nuit un temps épouvantable. Nous nous rabattîmes sur les livres, la musique, et les conversations par petits groupes. Grâce au naïm, nous pûmes également causer avec nos amis restés chez eux dans la lointaine Atlantide. Murus (ou Borée, ou Éole) n'a aucun pouvoir sur les courants du Navaz.

Un peu plus tard dans la soirée, on annonça que la tempête allait probablement s'aggraver et les vents devenir plus violents au voisinage de la terre. Alors on bloqua les manettes de lévitation à un point fixe forçant le vaïlx à rester à une hauteur minimale déterminée au-dessus du relief terrestre. Cela nous permettait, si nous le désirions, de naviguer à toute allure en pleine sécurité au milieu de la tempête,…

…Et de braver la fureur de l'ouragan septentrional.

Je pensai que la nouveauté de cette expérience nous vaudrait de mieux dormir lorsque nous nous retirerions en fin de soirée dans nos cabines, et j'adoptai ce plan. Je donnai en conséquence l'ordre de descendre à huit cents mètres. Nous y tombâmes rapidement. Les lumières furent voilées pour produire un éclairage partiel nous permettant de mieux jouir du fort de la tempête.

Nous étions assis près des fenêtres, et à défaut de voir nous pouvions entendre le violent crépitement de la pluie contre la carlingue de métal. Le vent criait et hurlait comme une armée de démons au voisinage des pointes de la proue et de la poupe. Par moments le vaïlx recevait des chocs par le travers. Il donnait alors de la bande et vibrait, mais continuait imperturbablement son chemin comme une créature vivante. L'expérience était intéressante bien que non entièrement nouvelle. Elle nous rappelait le pouvoir de l'homme sur la matière et nous enseignait aussi les voies de Dieu, d'Incal maître des choses et des hommes, lesquels reçoivent de lui leur autorité sur les éléments.

Quand nos sensations frisèrent la monotonie, je fis redonner aux lampes leur pleine lumière. Nous remontâmes dans les régions supérieures de l'atmosphère, comparativement calmes par rapport aux mille mètres les plus voisins du sol, et nous reprîmes nos livres, nos jeux, et notre musique.

Anzimée et l'une de ses compagnes étaient assises à part dans un coin du salon principal, isolées par un rideau de vigne en fleur. La fille de Menax ne tarda pas à quitter son recoin pour s'approcher de mon siège, plongée dans une sorte d'absence méditative. Elle me toucha l'épaule et dit :

« Zaïlm, tu sais chanter. Tu me ferais grand plaisir en prenant ton luth et en venant dans le coin où je suis installée avec Thyrtil pour nous chanter quelque chose. »

Elle se pencha sur mon épaule en rougissant légèrement, si jolie que je contemplai sa beauté sans proférer une parole. Elle interpréta mon silence comme un refus, et je vis une ombre de désappointement assombrir son visage. Elle répéta : « Viens, Zaïlm, veux-tu ? »

Je me levai immédiatement et lui répondis : « Anzimée, c'est à moi que cela fait plaisir, mais comment aurais-je pu bouger ? »

Sans la moindre suspicion, elle demanda : « Bouger ? Et pourquoi pas ? »

Je répondis : « As-tu déjà vu un oiseau-mouche au brillant plumage suspendu dans les airs, près d'une fleur, à côté de toi ? De crainte qu'il ne prenne peur et ne s'envole, tu ne bouges pas et tu retiens même ta respiration. C'est aussi pourquoi je ne pouvais pas bouger de peur que…

— Allons bon ! Si je n'avais pas l'habitude de voir dans les yeux des gens

s’ils sont sérieux ou émus, je dirais que tu es un vil flatteur, mais viens. »

Thyrtil était une modeste et charmante petite jeune fille étudiant les beaux-arts et douée d’un tempérament mi sérieux mi frivole.

Je lui demandai :

« Que vais-je chanter, petite amie ?

— Oh ! c’est à moi que vous le demandez ! répondit-elle avec un malicieux regard vers Anzimée. Eh bien ! quelque chose… quelque chose qui vienne du cœur. »

Anzimée rougit, mais ne réagit pas autrement qu’en baissant ses longs cils quand je me tournai vers elle en disant :

« Volontiers ! Alors de tout cœur, voici une chanson favorite du peuple :

Avant que le cœur connaisse son trésor,
Avant que la vie ait dissipé ses doutes,
Il faut que l’amour y ait grandi
Jusques aux hauteurs des rivages célestes.
En vérité, il est vain de chercher l’amour
En d’autres lieux que le cœur.
Un amour sincère a toujours sa souffrance
Quand nous nous écartons de la pureté.
Puissions-nous oublier toutes les batailles
Tandis que nous enchâssons dans de beaux poèmes
Les bénédictions que nous apporte Incal.
Avec sa paix, sa chanson entraînante
Est une mélodie divine,
Et la musique des âmes
Unit la tienne à la mienne
Tandis que s’écoulent les siècles.
Mais nos cœurs restent jeunes et gais,
Cherchant toujours les jolis bosquets
Où s’épanouira de jour en jour
Toute la beauté des fleurs.
Il y en a une parmi toutes
Qui s’épanouit pour moi seul.
Ses vrilles au fond de ma poitrine
Trouvent à jamais leurs attaches.
La cueillerai-je en pleine floraison,
Prête pour le jardinier qui glane ?
Pourrai-je emporter chez moi pour toujours

Ce qui pour moi n’est pas un rêve ?
Oui, bien-aimée, nous nous réjouirons
Dans sa bénédiction éternelle,
En écoutant la petite voix silencieuse
Qu’unis ensemble nous adorons. »

C’est ainsi que chants et distractions trouvaient leur place à l’intérieur du vaïlx, tandis qu’au-dehors la tempête était montée nous rejoindre. Notre long fuseau plongeait dans la gueule de l’ouragan sans laisser apparaître extérieurement aucun signe de sa lumière, ni de sa chaleur, ni des rires et chants de la cargaison d’hommes, d’oiseaux, et de fleurs emportée dans sa coque rigide. Un petit morceau des tropiques se déplaçait ainsi à l’abri des violences du souffle boréal.

Aucun signe extérieur n’aurait été visible pour un observateur du dehors, à part les feux rouges de signalisation en proue et en poupe.

Tandis que mes compagnons se retiraient pour la nuit dans leurs cabines, je restai dans le salon vide jusqu’à ce qu’on vînt m’annoncer que nous survolions Suern. Mais aucun atterrissage n’était possible dans un vent de cent quarante kilomètres à l’heure. Toute tentative n’aurait abouti qu’à nous réduire en miettes lors du contact avec le sol.

Pour nous soustraire entièrement à l’influence de la tempête, j’ordonnai de monter au-dessus du niveau le plus élevé de la perturbation si une zone de calme se trouvait accessible, et là, de régler les manettes de manière à supprimer toute propulsion. Au reçu de cet ordre, le pilote augmenta la lévitation au moyen des leviers de degré. Nous montâmes régulièrement de plus en plus haut, au-dessus des nuages, au-dessus de la ruée de l’ouragan, dans une atmosphère claire, calme, et glaciale, à vingt mille mètres au-dessus de la surface de la Terre. Si les nuages de la tempête n’avaient pas obstrué notre vue, notre altitude nous aurait permis de voir l’horizon à six cents kilomètres de distance.

Peu de temps après avoir donné mon ordre, j’allai me coucher dans ma cabine. Au matin, la violence de la tempête n’avait pas diminué. De légères perturbations intermittentes dans l’air au-dessus de nous démontrèrent que la zone où soufflait la tempête devait être fort étendue au niveau de la mer. Le froid extérieur était beaucoup trop intense pour qu’on pût songer même un instant à ouvrir le pont. Le bleu du ciel était devenu si profond qu’il tirait sur le noir. Le soleil, beaucoup moins éblouissant qu’au sol, apparaissait étrangement pâle, et les étoiles étaient visibles.

Les roues et pistons des compresseurs d’air destinés à maintenir normale la pression atmosphérique à l’intérieur du vaïlx faisaient un bruit pénible à

entendre dans le silence effrayant de ces hauteurs. Un peu d'air s'échappait à travers les fines crevasses qui entouraient les fenêtres et les accès au pont-promenade. Cela provoquait un sifflement assourdissant, si bien que je commandai de resserrer les boulons et d'ouvrir les tuyaux des ventilateurs.

Si les cristaux de glace n'avaient pas obstrué les fenêtres, et les nuages caché la surface de la Terre, un spectacle très particulier se serait offert à nos yeux. La terre et le ciel auraient semblé se rejoindre à l'horizon à peu près à notre niveau. Au-dessous de nous, la fraction visible du globe solide ne serait pas apparue comme une boule, mais comme une immense coupe ornée de paysages.

Toutefois, comme nous ne pouvions rien voir, nous continuâmes à lire, à chanter, et à causer, tandis que de très faibles rayons d'Incal passaient à travers les vitres couvertes de glace translucide. Le complément de lumière nécessaire nous était fourni par notre connaissance du Navaz, la même qui nous procurait chaleur, air, et sustentation, pour défier le froid, la raréfaction de l'atmosphère, et la gravitation.

Chez nous, en Atlantide, le temps était beau, mais Menax nous dit au naïm que le bureau météorologique prévoyait une tempête, la même dont nous attendions précisément la fin. Il nous fallut prendre patience jusqu'à ce que le soleil se fût deux fois couché à l'ouest et levé à l'est.

À diverses reprises, la Saldéenne apparut à l'extrémité du salon dans le miroir du naïm où elle semblait aussi réelle et vivante que si le tiers du globe ne nous eût point séparés. Elle ne prit qu'une fois la parole, et ce fut pour me dire dans un chuchotement, alors que j'étais tout près du naïm :

« Quand rentrerez-vous à la maison, mon seigneur ? Dans un mois ? C'est long, bien long ! »

Un rapport sur les moindres détails de notre voyage était fourni jour par jour au service atlante des informations, et on l'imprimait sur les disques des vocaligraphes publics, pour employer un mot de consonance moderne. Bien avant notre atterrissage sur le sol suerne, nos compatriotes connaissaient l'histoire de notre suspension forcée entre ciel et terre en attendant que se calmât la tempête.

Mon allusion aux vocaligraphes m'amène à une remarque sur la structure sociale de l'Atlantide. Celle-ci reposait très largement sur les lois équitables formulées par le grand empereur du temps de Maxin et sur l'influence de la liberté de parole mise au point par les écoles et les églises. Cette liberté s'exprimait au moyen de millions de vocaligraphes, l'ensemble des trois facteurs pédagogique, religieux, et technique apportant la sécurité dans tous les foyers, dont l'agrégat constituait la nation.

Après trois jours, le roi des Tempêtes fit battre ses forces en retraite, et

l’heure de la descente sonna. Du haut de la voûte des cieux nous atterrîmes à Gange, capitale des Suernes.

LES SUERNES

Avez-vous jamais visité l’antique cité de Pétra de Séir, cette ville si particulière située au pied du mont Hor et creusée en plein roc ? Il est probable que non, car les fidèles de Mahomet en rendent l’accès difficile. Mais il suffit d’en avoir lu une description pour avoir une idée de Gange, bâtie dans les falaises bordant le fleuve qui la traversait.

Les détails sur la manière dont nous fûmes accueillis alourdiraient par trop ce récit. Qu’il suffise de dire que la réception fut appropriée à mon rang de plénipotentiaire et aux amicales relations existant entre Suernis et l’Atlantide. Le vase et les autres présents d’or et d’argent intéressèrent beaucoup moins l’empereur Ernon que le sort des prisonnières saldéennes qui avaient motivé ces cadeaux, et en particulier celui de la princesse Lolix.

Je fus stupéfait de constater que le monarque était au courant de l’affaire dans ses moindres détails et connaissait ma maladie et d’autres incidents qui n’avaient pas eu de retentissement public. Mais je ne laissai rien paraître de mes impressions, d’ailleurs purement temporaires, et qui s’effacèrent aussitôt que je me remémorai les merveilleux pouvoirs occultes d’Ernon. Parlant des Saldéennes, mais plus spécialement de Lolix, il dit :

« Je n’ai pas envoyé les Saldéennes à Gwauxln pour les livrer aux luxurieux, ni à titre de représailles afin qu’elles expient par l’exil, loin de leur Saldée natale, le mal que leurs pères, leurs fils, leurs frères, ou leurs époux ont causé aux Suernes. Non, sans aucun doute, elles n’étaient pas plus à blâmer qu’un tigre doué d’un même instinct de destruction. Mais les lois de Jéhovah nous enseignent que l’ignorance de la loi n’est jamais un motif permettant à celui qui la transgresse d’échapper à la pénalité.

» En ce qui concerne le péché, la loi ordonne : « Tu ne le commettras pas. » Le châtiment inexorable est toujours virtuellement là et impitoyablement appliqué aux désobéissances. Il ne faut donc pas considérer la loi comme vengeresse, mais comme éducative. Quand un être humain ou un animal en a subi la punition, il n’est plus tenté de renouveler sa faute par simple curiosité. La nature n’adoucit pas les peines, car elle dit : « Si tu as reçu l’enseignement, la pénalité sera plus sévère. » Si un bébé dans son innocence et ne connaissant rien

du péché tombe du haut d'une falaise, il se tuera tout aussi certainement qu'un adulte faisant volontairement la même chute.

» Les femmes saldéennes avaient besoin d'apprendre que c'est péché de conquérir, piller, et verser le sang. La nation saldéenne avait également besoin d'une leçon, et elle l'a eue par la mort de son élite guerrière. Mais il faut parfaire de tels exemples jusqu'au bout. Un diamant brut est certainement un diamant, mais combien le lapidaire qui le taille en accroît-il la beauté et la valeur ? Le fait de ne pas rendre ces femmes à leur nation équivaut pour elles à la taille des facettes d'un diamant. Ne trouves-tu pas que j'aie raison ?

— Sans aucun doute, Raï », répondis-je.

Nous restâmes quelques jours dans la capitale, et durant ce séjour nous eûmes l'honneur d'être accompagnés par l'empereur Ernon en personne.

Les Suernes étaient un peuple étrange. Les gens âgés n'avaient jamais l'air souriant, non qu'ils fussent absorbés par des études occultes, mais parce que la colère les habitait. Leurs visages paraissaient manifester une expression de perpétuel courroux. Je méditai sur la raison de cet état de choses. Provenait-il de leurs aptitudes à la magie ? Ces gens savaient transcender les pouvoirs humains et réduire à néant les lois immuables de la nature par un simple décret de leur volonté. Du moins nous le semblait-il, à nous autres Atlantes. Nous restions néanmoins convaincus qu'Incal leur avait imposé des limites comme à nos chimistes et à nos physiciens. Les Suernes ne font jamais aucun travail manuel. Ils s'assoient à table pour leurs repas sans avoir servi aucune nourriture ni rien préparé dans une autre pièce. Ils inclinent la tête, apparemment pour faire une prière, puis levant les yeux, ils commencent à manger ce qui est mystérieusement apparu devant eux, des mets sains, des noix, toutes sortes de fruits, et des légumes tendres et succulents ! Ils ne mangent pas de viande, mais surtout des produits naturellement complets contenant en eux-mêmes le germe de leur propre survie.

Quand Incal a créé le monde, il a décidé que tous les hommes « mangeraient leur pain à la sueur de leur front ». Les Suernes avaient-ils été exceptés ? Certes ce commandement pèse d'un poids moins lourd sur ceux qui suivent même partiellement les lois d'Incal et adoptent pour règle de vie la continence. Ceux-là sont plus puissants et ont des pouvoirs occultes auxquels nul mangeur de viande ne peut prétendre, mais ne sont sûrement pas entièrement exemptés de la loi.

Semblables actes de magie impliquent un certain effort, car personne n'a jamais rien reçu pour rien. Or ces gens se bornent à regarder les ennemis qui viennent les menacer dans leurs demeures, et aussitôt ces intrus n'existent plus.

Leur regard a passé sur le champ de bataille

Où l’épée, la lance, et le bouclier
Brillaient dans le soleil de midi,
Et la force d’une armée compacte est brisée.
L’herbe qui se repaît du sang du carnage
Ondule au-dessus des squelettes écrasés
Qui tomberont bientôt en poussière.

Y avait-il des Atlantes capables de faire des choses pareilles ? Oui, l’empereur Gwauxln et le grand prêtre Maïnin, mais à part eux nul autre, du moins nul qui fût connu du public, même de réputation. Aucun des deux n’avait d’ailleurs beaucoup fait montre de son pouvoir en Atlantide, et la foule n’en savait rien que par ouï-dire. Sous ce rapport, j’étais plus favorisé que la plupart de mes concitoyens.

Au cours de nos promenades dans la capitale et aux environs, je remarquai que tout en le respectant beaucoup et en craignant sa puissance, le peuple n’aimait pas Ernon. Cela m’assombrit, et il ressortit bientôt de nos entretiens que le Raï savait que je connaissais l’aversion de son peuple pour lui. Il me dit :

« Prince, notre peuple est très singulier. Pendant de nombreuses années, et même pendant des siècles, il a vu régner sur lui des chefs qui étaient Fils de la Solitude, et se sont toujours efforcés d’éduquer leurs sujets afin qu’un jour une génération dans son intégralité fût prête pour l’initiation aux mystères du Côté Nocturne de la Nature. Ces mystères sont plus profonds que les Atlantes ne l’ont jamais imaginé, même en rêve. Pour parvenir à leurs fins, ces chefs ont insisté sur l’observation de codes moraux complémentaires de l’enseignement de la magie. Mais malgré leurs efforts, ces Fils n’ont jamais obtenu les résultats souhaités. Çà et là seulement, des individus se sont élevés et ont progressé, mais ils ont bientôt fui le peuple pour les solitudes afin de devenir pareils aux « Fils » dont tu as peut-être entendu parler. Nous donnons à ces étudiants le nom de Fils, mais spécifiquement il faudrait parler de Fils et de Filles, car le sexe ne fait pas obstacle aux études occultes.

Depuis longtemps j’avais cherché à connaître tout ce que je pouvais de ce groupe d’étudiants de la Nature qu’on appelait parfois Incalènes, du radical Incal (Dieu) et ène (étudier). Des milliers d’années plus tard, à l’époque de Jésus de Nazareth, on les désigna sous le nom d’Essènes, ou Esséniens. Mais, bien que l’Atlantide possédât des trésors de livres, il n’existait aucun ouvrage sur le sujet, à l’exception d’un petit volume imprimé dans l’ancienne langue poséidonique, et d’ailleurs fort peu riche en détails. J’avais cependant pris grand intérêt à sa lecture.

Cet intérêt se réveilla en écoutant l’empereur Ernon, et je songeai à poser un

jour ma candidature à l'admission dans l'ordre, à condition que… Mais cette condition était fort importante. Si les études envisagées devaient rendre l'âme du postulant aussi coléreuse que celle des Suernes que j'avais vus, je ne voulais plus en entendre parler.

Cependant la graine était plantée et grandit un peu quand j'appris que l'air renfrogné des Suernes ne provenait pas de leurs études occultes sauf en ceci que leur nature inférieure se rebellait contre la pureté imposée par l'étude. Un fond vaseux de colère en était remué, ce qui troublait les eaux limpides de l'âme.

La graine poussa encore quand le Raï fit remarquer un peu plus tard que « la jeune Anzimée serait un jour une Incalène ». Mais dans ces temps anciens la graine ne grandit pas beaucoup. Sa croissance était réservée pour une vie ultérieure, après que millénaires sur millénaires se seraient envolés, et que je fusse entré dans l'époque actuelle.

Le Raï continua :

« Vous autres Atlantes, vous plongez un peu dans le Côté Nocturne, et voici ! vous en retirez des forces qui vous ouvrent les sanctuaires de la mer et des airs et vous assujettissent la terre. C'est bien, mais il vous faut des outils physiques, sans lesquels vous n'avez aucun pouvoir. Les adeptes de la sagesse occulte n'ont pas besoin d'appareils. Là réside la différence entre l'Atlantide et Suernis.

» La pensée humaine est un lien entre l'âme et le corps physique. Toute force supérieure commande à celles qui lui sont inférieures. La pensée opère par la force odique, plus rapide que toute vitesse physique. Elle contrôle donc toute la nature sans avoir besoin d'appareils physiques.

» Moi-même et mes frères, les Fils de la Solitude qui m'ont précédé, nous nous sommes efforcés d'enseigner aux Suernes les lois qui régissent cette énergie. Par une telle science, Jéhovah prête des forces à ses enfants. Intimement liés à cette connaissance, certains phénomènes et certains pouvoirs se dévoilent dès le début des études. Les Suernes sont allés jusque-là, mais ne veulent pas aller plus loin.

» La moralité contribue à la sérénité de l'âme. L'Incalène a donc avant tout intérêt à être moral. Mais l'homme est par son corps physique un animal dont les passions sont agréables à satisfaire. L'amour possède une double nature. L'amour de Dieu et de l'Esprit est pur et ne souille pas. L'amour sexuel peut également être pur tant que l'homme supérieur lui commande. Mais, si c'est l'animal humain qui domine, l'amour devient de la luxure et une cause de péché pour l'homme.

» J'ai essayé de faire connaître la Loi aux Suernes, afin qu'ils deviennent maîtres des circonstances et ne restent pas des créatures issues des circonstances. Mais parce qu'ils ont quelques notions de magie et que pour les grandes choses

ils sont aidés par les Fils de la Solitude vivant parmi eux, les voilà contents. Or, il y a autre chose. Ils se rebellent contre les punitions qu'on leur inflige à cause de la luxure à laquelle ils s'adonnent. Ils me maudissent violemment parce que j'exige l'obéissance à la loi et le payement des pénalités prévues en cas d'infraction. Ils maudissent aussi mes frères, les Fils de la Solitude, qui m'apportent leur concours. Tel est le motif du courroux qui t'a tellement troublé lorsque tu en as été le témoin.

» Mes compatriotes font devant tes yeux des choses qui le paraissent étranges, ô Atlante ! mais ils n'en connaissent pas la raison d'être et accomplissent leurs miracles sans prêter attention à Jéhovah. C'est pourquoi ils sont une engeance de sorciers. Ils ne font pas de la magie blanche, qui est bénéfique, mais de la magie noire, qui est de la sorcellerie et attirera sur eux des malheurs extrêmes. ô Zaïlm de Poséid, j'aurais voulu enseigner à mon peuple la foi, l'espoir, la connaissance, et la charité, dont l'ensemble forme une religion pure et sans souillure. N'ai-je pas bien fait ? Gwauxln, mon frère, n'ai-je pas bien fait ? »

L'empereur Ernon, assis dans le salon du vaïlx, s'adressait maintenant à Gwauxln de Poséid, que j'aperçus dans le naïm en tournant la tête.

« Tu as certes bien agi, mon frère », dit Gwauxln.

Pendant quelques instants le noble chef des Suernes resta silencieux, et je pus voir les larmes sourdre de ses paupières closes. Puis il ouvrit les yeux et adressa une apostrophe des plus touchantes à son peuple, et en quelque sorte contre son peuple.

« Ô Suernis, Suernis ! Pour toi j'ai renoncé à la vie. J'ai tenté de te conduire en Espéid (Éden) pour t'en enseigner les beautés, et tu n'as pas voulu. J'ai essayé de faire de toi l'avant-garde de toutes les nations et de rendre ton nom synonyme de justice, de miséricorde, et d'amour de Dieu, et comment m'as-tu récompensé ? J'aurais voulu être un père pour toi, et tu m'as maudit dans ton cœur ! L'ingratitude est plus coupante qu'un couteau ! Je t'aurais amenée aux sommets de la gloire, mais tu as préféré demeurer dans la fange de l'ignorance, tels des cochons. Satisfaite d'accomplir des actes qui paraissent miraculeux aux autres peuples, tu ne t'es pas souciée de leur importance. Tu es une race ingrate et infidèle, ne croyant pas en Jéhovah, contente de vivre par le peu que tu sais, trop paresseuse pour apprendre, plus ingrate envers Jéhovah qu'envers ton empereur.

» Ô Suernis, Suernis ! Tu m'as rejeté et tu as fait saigner mon cœur. Je m'en vais, et du milieu de toi s'en vont aussi les Fils de la Solitude, une troupe endeuillée d'hommes désappointés. Ta population était dense. Tu deviendras une peuplade peu nombreuse, une dérision pour les hommes, une proie pour les Saldéens. Tu dépériras et tu seras forcée d'attendre que les siècles, oui, quatre-

vingt-dix siècles se soient enfuis dans l'éternité. Pendant cette période, tu souffriras jusqu'à l'époque de celui qu'on appellera Moïse. On dira de vous : « Ils sont la semence d'Abraham. » Aujourd'hui l'Esprit de Dieu est répandu dans le pays, immanent dans les Fils de la Solitude, et vous vous en moquez. Il arrivera de même, dans un jour éloigné, que l'esprit de Dieu deviendra manifeste et s'incarnera sous la forme du Christ. C'est ainsi que l'homme parfait rayonnera l'Esprit et deviendra le premier des Fils de Dieu.

» Même alors, vous ne le connaîtrez pas, mais vous le crucifierez, et votre punition vous suivra au cours des âges, jusqu'à ce que le même Esprit revienne dans le cœur de ceux qui le suivent et vous trouve dispersés aux quatre vents ! Voilà comment vous serez punis : désormais et jusqu'à cette époque-là, vous gagnerez votre pain à la sueur de votre front. Vous ne disposerez plus du royal pouvoir de défense, de crainte que vous n'en usiez offensivement, et je ne vous réfrénerai plus. Mon peuple, ô mon peuple ingrat, je te pardonne parce que tu ne peux savoir combien je t'aime ! Je m'en vais. ô Suernis, Suernis, Suernis ! »

À ces derniers mots, la voix du noble chef s'abaissa jusqu'à devenir un murmure, et il enfouit dans ses mains sa face couverte de larmes. Il resta assis, courbé dans un douloureux silence qu'entrecoupèrent seulement un ou deux soupirs de tristesse.

Plusieurs Suernes qui avaient entendu ses paroles quittèrent tout doucement le vaïlx pour se rendre à la ville.

« Raï ni Incal »

Quand ces mots furent prononcés, je me tournai vers le naïm et remarquai qu'une grande ombre de tristesse s'étendait sur le visage de Gwauxln tandis qu'il contemplait Ernon, un Adepte, Fils de la Solitude comme lui-même.

« Raï ni ïncal, mo navizzimindi su », avait dit notre empereur, phrase qui se traduit par : « Le Raï est allé vers Incal. Il est parti pour la contrée des esprits trépassés. »

Stupéfait, je regardai l'empereur de Suern qui, toujours silencieux, était resté dans la même position. Je lui parlai, mais il ne donna pas signe de vie. Alors je me penchai et regardai à travers ses doigts dans ses beaux yeux gris. Ils étaient figés, et le souffle de vie s'était enfui. Oui, en vérité, Ernon était parti au moment où il avait dit : « Je m'en vais. »

« Viens vers moi, Zaïlm », commanda Gwauxln.

J'allai vers le naïm et attendis debout.

« Est-ce que tous tes amis se trouvent dans le vaïlx ?

— Il en est bien ainsi, Zo Raï.

— Alors prends tes gardes du corps et va au palais de l'empereur Ernon. Convoque ses ministres devant toi et annonce-leur que leur Raï est décédé. Dis-

leur que tu vas te charger d'emmener son corps en Atlantide. Parmi les ministres se trouvent deux hommes assez âgés et de sens rassis. Ce sont des Fils de la Solitude, appartenant à ce groupe de désenchantés qui abandonnent Suernis comme l'a déclaré Ernon. Ces deux-là sauront que tu dis la vérité quand tu affirmeras qu'Ernon de Suern a laissé son empire entre mes mains pour que je le gouverne selon les décisions que je jugerai les plus sages. Mais les autres ne le sauront pas, et les Fils te laisseront le soin d'exposer les faits. La colère de ceux qui ne sont pas des Fils sera telle qu'ils essayeront de te détruire par leur terrible pouvoir, furieux de s'entendre dire qu'ils sont dépossédés de leur autorité. Fais néanmoins sans crainte ce que je te dis. Aie bon courage, car comment un serpent mordrait-il quand il a perdu ses crochets ? »

Je me conformai à ces ordres, et quand j'eus réuni la cour, je parlai selon les instructions de Gwauxln. Mon discours fut accueilli avec un sourire courtois par les deux hommes que leur attitude me fit reconnaître pour des Fils de la Solitude. Mais les autres firent montre d'une grande colère.

« Quoi ? Toi, un Atlante, tu nous offres une telle indignité ! Notre empereur est mort ? Cela nous fait plaisir, mais ce n'est pas toi, c'est nous qui veillerons à l'accomplissement des rites funéraires. Quant à ton gouvernement de Suernis, nous en rions de mépris ! Va-t'en ! Nous sommes nos propres maîtres. Laisse-nous notre chef, et toi, chien, quitte ce pays ! » En guise de réponse, je renouvelai avec emphase l'affirmation de mon autorité. Je confesse avoir ressenti une frayeur intérieure quand un nuage de colère intense passa sur le front d'un de ces hommes qui ne souriaient jamais, et qu'il pointa son index vers moi en disant :

« Alors, meurs ! »

Apparemment, je ne m'affaissai pas, bien que je m'attendisse à moitié à périr sur place. Je ne ressentis non plus aucun tremblement mortel, bien que la menace, toujours fatale jusqu'alors, persistât. Graduellement la furie du ministre fit place à la surprise, et il laissa retomber son bras en me regardant avec stupéfaction. Je donnai l'ordre à mes gardes de lui passer les menottes et de l'emmener au vaïlx, puis je dis :

« Suernis, ton pouvoir s'est envolé, comme Ernon l'a annoncé. Il a dit que désormais tu gagnerais ton pain à la sueur de ton front. L'Atlantide va gouverner ce pays. Moi, envoyé extraordinaire de Gwauxln VII, Empereur de Poséid, je vous relève tous de votre commandement, excepté les deux d'entre vous qui m'ont accueilli sans mépris, et même avec courtoisie. Pendant le temps où ils resteront ici, ce qui ne sera pas long, je les nomme gouverneurs de Suern. J'ai dit. » En vérité, j'avais parlé, mais dans une très grande mesure sans y être autorisé. Je mourais de peur que le Raï Gwauxln ne me réprimandât. Mais je ne voulais pas révéler ma réelle faiblesse à ces ingrats. Au contraire, je pris un

rouleau de parchemin et y écrivis de mémoire la formule par laquelle on commissionnait les gouverneurs des provinces de l'Atlantide. Je nommai l'un des Incalènes à ce poste, car lui seul voulut l'accepter. L'autre me demanda de l'emmener à Caïphoul dans mon vaïlx.

Je scellai le parchemin à mon nom comme envoyé extraordinaire, après la mention « pour Gwauxln Empereur ». J'employai de l'encre rouge que je fis demander à Anzimée par un messager envoyé au vaïlx. Puis je remis sa commission au gouverneur. Il la reçut en faisant cette remarque : « Tu es vraiment un homme et non plus un jeune garçon. » Mais ces paroles, pourtant dites dans une intention amicale, n'atteignirent pas mes oreilles tant le cœur me manquait en retournant au vaïlx, dans la crainte d'avoir outrepassé mes pouvoirs au-delà de toute limite. J'appelai l'empereur Gwauxln, et quand il fut à l'appareil, je lui rendis compte de ce que j'avais fait. Son visage était empreint de gravité, et il se borna à dire : « Reviens. »

Imaginez maintenant ma détresse. Ni réprimandé ni félicité, mais laissé sans aucun fil directeur, je recevais l'ordre de rentrer. Alors je recherchai Anzimée, et, après l'avoir trouvée dans sa cabine, je lui racontai toute l'histoire. Notre Raï était connu comme susceptible d'infliger des punitions sévères, bien que celles-ci prissent généralement la forme de disgrâces mesurées, consistant par exemple à relever quelqu'un de ses fonctions comme ne méritant pas qu'on lui fît confiance. Anzimée était très pâle, mais prononça des paroles de réconfort.

« Zaïlm, je ne vois rien de mal dans ce que tu as fait, au contraire. Et cependant, pourquoi notre oncle a-t-il été si réticent ? Laisse-moi te préparer une potion. Étends-toi sur cette couchette et prends ce que je vais te donner. »

Elle prit une coupe, y versa quelques gouttes d'une drogue amère, y ajouta un peu d'eau, et me la tendit à boire. Dix minutes après je dormais.

Alors elle quitta la pièce et, comme je l'appris plus tard, appela son royal oncle au naïm pour lui exposer le cas. Il fut troublé de l'effet que ses paroles avaient produit sur moi et lui assura qu'il n'y avait mis aucune intention. Jamais cela ne serait arrivé si au moment de mon appel Gwauxln n'avait été occupé à résoudre les complications politiques dues à la tournure des événements à la suite du décès de l'empereur Ernon. Le Raï ajouta encore :

« Ne t'inquiète pas du rappel de Zaïlm. Il n'est pas question de sanction, car je suis très satisfait. Je le rappelle pour une toute autre raison. »

Je dormis pendant de longues heures, et quand enfin je me réveillai, Anzimée, assise à mon chevet, me répéta tout ce que Gwauxln avait dit. Comme la nuit tombait, je décidai de retourner à ma propre cabine et de me préparer pour le repas du soir. Sur le chemin, je rencontrai le Fils qui nous accompagnait à Caïphoul. Voyager comme nous le faisions était pour lui une grande nouveauté,

bien qu’il fît peu de remarques à ce sujet.

En y réfléchissant, je songeai que nous percions l’air à raison de trente kilomètres à la minute à deux mille mètres d’altitude, et j’essayai de m’imaginer ce que mon passager pouvait ressentir en voyant cela pour la première fois. Mais, comme je m’étais familiarisé depuis cinq ans avec cette manière de voyager, je parvins mal à me mettre à sa place et à partager ses impressions.

Nous nous dirigions vers l’ouest, et le soleil semblait rester dans le ciel à la même place qu’au moment de quitter Gange, car sa vitesse, ou plutôt celle de la Terre, égalait la nôtre. La distance à parcourir était d’environ treize mille cinq cents kilomètres, et nous en avions déjà franchi environ neuf mille en cinq heures. Il nous fallait encore près de trois heures pour arriver à destination. Ce délai semblait tellement long à mon impatience que j’arpentais le sol du salon avec une véritable irritation. Depuis ces jours de l’Atlantide, j’ai connu des temps où une allure infiniment plus lente aurait paru rapide, mais le passé se trouvait alors obscurci par un voile qui rendait impossible toute comparaison.

CHAPITRE XVII

RAÏ NI INCAL

Devant le Saint-Siège de l'Incalithlon, à l'orient de la Pierre de Maxin, gisaient dans un cercueil les restes d'Ernon de Suera qui appartenaient à la terre. Dans le triangle s'étaient réunis quelques témoins convoqués par le Raï Gwauxln. Au-dessus d'eux brillait la flamme mystérieuse qui n'avait pas besoin de combustible pour se maintenir ni de gardien pour veiller sur son grand fuseau. Plus haut encore, le plafond de stalactites blanches réfléchissait par des milliers de points brillants le rayonnement des lampes dont la lumière était invisible d'en bas.

« Fermez-lui les yeux. Sa tâche est achevée. »

À côté du corps entré dans le repos éternel se tenait Maïnin le grand prêtre, la main appuyée sur l'épaule du Raï décédé. Les puissantes orgues firent retentir un *requiem*, après quoi Maïnin prononça l'oraison funèbre en ces termes :

« Une fois de plus une âme de haute noblesse a visité la terre. Comment la terre a-t-elle traité celui qui donna sa vie au service de ses enfants ? En vérité, Suernis, tu as commis un acte qui te vaudra de revêtir à tout jamais le sac et la cendre ! Ernon, mon frère, Fils de la Solitude, nous te disons adieu dans une grande tristesse d'âme. Notre affliction n'est pas pour toi, car tu jouis du repos, mais pour nous qui sommes laissés en arrière. Il va falloir bien des années avant que nous te revoyions incarné. Quant à ceci, la pauvre argile de ton corps, nous prononcerons sur elle des paroles finales, car elle a terminé sa tâche, et tu es voué au Navazzamin. Ernon, mon frère, que la paix soit avec toi pour l'éternité. »

Les grandes orgues jouèrent à nouveau avec une tristesse solennelle, et, tandis que des assistants soulevaient le cercueil pour le poser sur la Pierre de Maxin, Maïnin l'Incaliz leva les mains au ciel et dit :

« Que cette âme aille vers Incal et cette argile vers la terre. »

Le cadavre attaché à la bière par de légères courroies fut mis debout, oscilla un instant dans cette position, puis tomba en avant dans la Lumière de Maxin. Corps et cercueil y disparurent instantanément sans flammes ni fumée, et sans même trace de cendres.

Les funérailles étaient terminées, et ceux d'entre nous qui habitaient Caïphoul

se disposaient à partir, lorsque nous vîmes une chose dont aucun contemporain n'avait jamais été témoin dans l'Incalithlon. Derrière nous, dans la grande salle, se tenaient des hommes vêtus de gris et encapuchonnés comme certains moines romains. Ils semblaient en grand nombre, réunis par groupes de sept ou huit parmi le dédale des piliers de stalagmites qui soutenaient le toit. Sous nos regards, les silhouettes de ces hommes s'estompèrent progressivement et disparurent. Il ne resta que quatre-vingts et quelques Caïphaliens dans la vaste salle, où leur nombre parut soudain bien petit après le départ des centaines d'Incalènes réunis dans leur forme astrale pour les funérailles de leur frère. Oui, en vérité, ces Fils de la Solitude étaient venus assister à la cérémonie impressionnante où tout le résidu terrestre de leur compagnon trépassé avait été rendu à la garde des éléments de la nature.

Mais nul homme ne connaît ce sépulcre,
Et aucun ne l'a jamais vu,
Car les anges de Dieu ont retourné la terre
À l'endroit où ils couchèrent le mort.

CHAPITRE XVIII

LE GRAND VOYAGE

L’empereur Gwauxln m’avait fait savoir dès avant les funérailles d’Ernon que ma conduite à Suern lui avait donné toute satisfaction. Il me convoqua néanmoins au palais d’Agacoé avant que je continuasse mon voyage et mes vacances. J’obéis aussitôt, car nous étions tous prêts à repartir. En présence de ses ministres des Affaires d’État, Gwauxln m’offrit le poste de suzerain des Suernes. J’en fus grandement surpris, tout en ayant le sentiment que je pourrais accepter et rendre de bons services en dirigeant les affaires de ce pays. Mais j’hésitais parce que je n’étais encore qu’un étudiant au Xioquithlon. Finalement je me décidai à répondre :

« Zo Raï, je suis sensible au grand honneur que tu fais à ton serviteur. Néanmoins je ne suis qu’un xioquène, et n’ai pas encore acquis la plénitude des connaissances que je souhaite. En conséquence, je demande à mon souverain la permission de refuser le poste. »

Gwauxln sourit et dit :

« Qu’il en soit néanmoins fait comme j’ai dit. Le gouverneur que tu as nommé remplira tes devoirs pendant les trois années à venir. Je devrais dire quatre ans, car je ne désire pas que tu reprennes tes études pendant l’année en cours. Après ce délai tu assumeras la charge active de ton poste. En dehors de toute formalité, je poursuis une idée. Je suis persuadé qu’un homme ayant devant lui un objectif, un but direct, a plus de chances de réussir que s’il n’en avait pas. C’est un bon stimulant. En conséquence, je te nomme suzerain des Suernes, et dès que tu auras apposé ta signature sur ce document, je te donnerai un congé pour terminer ton voyage d’agrément avec tes amis. »

Tremblant légèrement, j’apposai le paraphe demandé, puis l’empereur clôt l’audience en disant :

« L’écriture est bonne, bien que la nervosité fasse un peu trembler ta main. Sois calme. »

Une fois de plus, nous nous mîmes en route. Anzimée, mon elfe, persistait à m’appeler « mon Seigneur Zaïlm » depuis qu’elle avait appris l’histoire de mon imminente suzeraineté.

Nous nous dirigeâmes de nouveau vers l'est, mais cette fois plus au sud, car nous n'avions pas l'intention de revisiter Suern. Au lieu de cela, nous comptions aller vers nos colonies américaines, comme nous en avions conçu le projet au départ de notre premier voyage interrompu à Gange.

Nous traversâmes le Nécropan (Afrique) équatorial, puis l'océan Indien, puis les colonies suernes dénommées Uz (l'Indonésie actuelle), puis nous continuâmes au-dessus du vaste océan Pacifique, toujours vers l'est.

« Umaur ! La côte d'Umaur ! » s'écria quelqu'un. Tout notre petit groupe se précipita aux fenêtres pour regarder la sombre ligne dentelée qui barrait l'horizon oriental. C'était la distante Cordillère des Andes qui apparaissait à peu près au même niveau que notre vaïlx fonçant à quatre mille mètres au-dessus de l'océan vers la ligne noire et brumeuse. Au-dessous de nous s'étendait le vaste miroir bleu du Pacifique, dont les vagues étaient imperceptibles à cause de notre grande altitude.

Umaur, qui fut la terre des Incas à une époque bien ultérieure, Umaur, pays fortuné où huit siècles plus tard il fallait commencer à se réfugier pour fuir l'Atlantide avant qu'elle cessât d'être « Reine du Monde » et s'engloutît sous les vagues de l'Atlantique. Huit siècles au bout desquels les fiers Atlantes devaient tellement se corrompre que leurs âmes ne pourraient plus refléter la sagesse du Côté Nocturne de la Nature. Parce que le calme de la moralité les aurait fuis, ils allaient perdre la clef des sanctuaires de la nature, et avec elle leur domination sur les hauteurs des airs et les profondeurs des mers. Hélas ! pauvre Atlantide !

Mais Umaur s'étendait devant nous, et nous ignorions les futurs crimes que devait commettre la postérité de notre nation. Debout dans notre vaïlx, nous regardions la côte dont nous approchions rapidement, et faisions des commentaires sur la majesté des chaînes de montagnes que nous apercevions à travers les télescopes.(4)

Nous observions là un pays qui après des millénaires devait être envahi par les Castillans sous la conduite de Pizarre. Ils trouvèrent une race gouvernée par les Incas, nom qui fut conservé à travers les siècles depuis que leurs lointains ancêtres s'enfuirent de l'Atlantide à la veille de son engloutissement et se désignèrent eux-mêmes par le nom de Fils du Soleil.

Umaur était la région où Poséid exploitait ses carrières et beaucoup de ses richesses minières. Il y avait également là de vastes cultures, et à l'est des Andes, des plantations régulières de caoutchoutiers, le véritable *Siphonia elastica* de la botanique. C'est là aussi que fleurissait le québracho, l'arbre à quinquina, ainsi que beaucoup d'espèces actuellement indigènes en Amérique du Sud, mais primitivement transplantées de l'Atlantide.

Avant d'être plantés outre-mer par les Atlantes, ces trésors végétaux n'avaient

jamais poussé hors de Poséid. Aujourd'hui, les forêts naturelles de certains arbres et arbustes sud-américains dérivent de nos produits normalement cultivés dans les fermes et plantations d'Umaur.

Dans ces temps anciens, l'Amazone coulait entre des digues à travers le continent, et les forêts vierges du Brésil étaient des champs drainés et cultivés, comme aujourd'hui les terres riveraines du Mississippi. Un jour viendra où ce dernier fleuve non endigué, « Père des Eaux du Nord », balayera sans résistance les terres basses environnantes dont l'altitude est déjà moindre que le niveau de ses flots. Il le fera, parce que ces choses arriveront certainement au cours des mutations des siècles futurs. L'inondation aura lieu aussi parce que l'histoire se répète. Ne croyez pas que dans vos réincarnations vous allez hériter la gloire de l'Atlantide en évitant l'ombre de ses jours plus tristes. Toutes choses se meuvent cycliquement, mais ce mouvement circulaire est celui d'un pas de vis, se haussant après chaque tour sur un plan plus élevé. Toutefois, le jour où ces événements se produiront et où aucun homme ne pourra s'y opposer est encore lointain sur l'horizon des temps futurs, aussi lointain que la grande régression de l'Amazone sur l'horizon des temps passés.

En quittant les vastes vergers, les plantations, et les habitations septentrionales du continent d'Umaur, nous nous dirigeâmes vers les solitudes désertiques de sa partie méridionale, où je devais rencontrer un jour des obstacles qui auraient raison de moi. Puis nous remontâmes vers le nord le long de la côte orientale. Je laisse au lecteur le soin d'imaginer les occupations de nos millions de colons umaures.

Nous passâmes successivement par l'isthme de Panama, alors large de sept cents kilomètres, par le Mexique (Incalie du Sud), et par les immenses plaines du Mississippi. Ces dernières constituaient les grands pâturages dont Poséid tirait la majeure partie de sa nourriture carnée. Quand elles furent redécouvertes par le monde moderne, d'énormes hordes sauvages les sillonnaient en liberté. C'était la progéniture de nos anciens troupeaux, buffles, élans, cervidés, mouflons, tous datant de temps immémoriaux. Je regrette de les voir massacrer de gaieté de cœur. Des espèces aussi anciennes devraient certainement être épargnées.

Au cours de siècles ultérieurs, des hordes asiatiques devaient envahir ces larges vallées, arrivant par bateau et aussi par l'isthme du Grand-Nord dont il ne subsiste aujourd'hui comme vestige que les îles Aléoutiennes. Elles venaient de l'Asie, habitée, alors comme maintenant, dans une large mesure par des semi-barbares, sauf dans les endroits où la domination suerne avait permis à la civilisation d'étendre son influence. Les Suernes avaient essaimé des tribus qui devaient plus tard se tailler une large place dans l'histoire sous l'appellation de races sémitiques. Mais ce furent des barbares qui allèrent en Incalie et

occupèrent les plaines nord-américaines ainsi que la région des Grands Lacs. À une époque ultérieure, ces tribus devaient disparaître de la Terre pour toujours. Plus tard encore, des chercheurs fouillant les vestiges archéologiques pourraient dire : « Ici vivaient les bâtisseurs de tumulus. »

Plus au nord, dans l'actuelle région des Grands Lacs, il y avait des mines importantes d'où nous tirions une bonne partie de notre cuivre, un peu d'argent, et quelques autres métaux. Cette région était très froide, bien plus qu'aujourd'hui, car elle bordait les forces en retraite de l'époque glaciaire. Or celle-ci a pris fin beaucoup plus récemment que les géologues ne le croyaient et ne le croient encore.

À l'ouest s'étendaient les territoires que les pionniers américains appelaient « les Grandes Plaines ». Du temps de l'Atlantide, elles offraient un aspect très différent de celui d'aujourd'hui. Elles n'étaient pas arides et leur population n'était pas très clairsemée, mais il y faisait bien plus froid en hiver que de nos jours à cause de la proximité des immenses glaciers septentrionaux. Les lacs du Nevada n'étaient pas alors comme aujourd'hui de simples lits desséchés de borax et de soude, ni le Grand Lac Salé de l'Utah une étendue d'eau amère et saumâtre de dimensions relativement faibles. Tous ces lacs étaient de vastes réservoirs d'eau fraîche, et le Grand Lac Salé une véritable mer intérieure d'eau douce, avec dans sa partie nord des icebergs provenant des glaciers polaires.

L'Arizona, cette mine de trésors pour le géologue, avait son merveilleux désert actuel couvert par les eaux du Miti. C'est ainsi que nous appelions la grande mer intérieure de cette région. De la verdure poussait sur les milliers de kilomètres carrés non occupés par de charmantes étendues d'eau. Les rivages du Miti étaient fort peuplés. Il s'y trouvait même une cité assez considérable habitée exclusivement par des colons atlantes.

Chers lecteurs, vous rappelez-vous la promesse que j'ai faite au cours des pages précédentes de vous régaler d'une description de paysage écrite par une autre plume que la mienne ? Je vais tenir parole incessamment, mais déjà les géologues me poursuivent pour avoir déclaré que l'Arizona a contenu un lac ou une mer intérieure de la dimension du Miti à une époque ne datant pas de plus de treize mille ans. Ils me rappellent les preuves concluantes qu'ils tirent de l'examen des roches et de leur usure par l'érosion et les intempéries. Ils ne mettent aucunement en doute que le désert de l'Arizona soit devenu un lac ou le lit d'une mer après l'époque paléozoïque où il contenait un océan peu profond. Mais ils affirment que ce lac était certainement « plus ancien que le pliocène, et datait probablement de l'âge crétacé ».

Mes amis, il n'en est rien. Ces défilés et ces canons extraordinaires ne résultent pas uniquement de l'action graduelle de l'eau, des intempéries, et des

années. Tout au contraire, ils sont de formation plutonienne soudaine provenant de la déchirure et de la disrupture des stratifications, comme les changements volcaniques qui accompagnèrent l'éruption du Pitach Rhok décrite au premier chapitre de ce livre, mais à une échelle bien plus vaste. Les merveilles de l'Arizona et les gorges du Grand Canon du Colorado résultent d'une convulsion épouvantable de la croûte solide du globe. Même à l'époque actuelle, il n'y a guère au monde d'étendues volcaniques comparables comme dimensions aux couches de laves s'étendant entre le 32' et le 34* parallèle Nord, et entre le 107' et le 110' méridien Ouest de Greenwich, dans la région du mont Taylor et du mont San Francisco. Quand la mer du Miti se fut déversée dans Ixla (le golfe de Californie), les pluies et torrents de treize mille saisons d'hiver ainsi que l'action dessiccante et corrosive d'autant d'étés torrides s'ajoutèrent à l'œuvre formidable de destruction volcanique. Érosion et corrosion combinées ont agi sur les terrains broyés en lambeaux pour les travailler, les arrondir, les ciseler en des formes fantastiques. Les géologues attribuèrent à tort à ces influences saisonnières le mérite de l'œuvre tout entière en refusant de considérer Pluton comme son artisan principal. C'est simplement pour appuyer leur théorie qu'ils reculent l'époque des lacs d'une durée suffisante afin d'expliquer par l'érosion seule l'exécution de ce travail titanesque. Leur thèse est inexacte, car j'ai vu ce lac de mes yeux, il y a douze mille ans à peine.

Mais revenons à notre régal littéraire. Il est tiré de la plume très moderne du major J. W. Powell, de l'armée américaine. Il décrit si fidèlement l'aspect actuel de la région que je désire partager avec mes lecteurs la joie de sa lecture.

« Les parois du canon sont arc-boutées sur une grande échelle et creusées de niches profondes. Des rochers à pic couronnent les falaises, et la rivière roule dans le fond. Un soleil splendide éclairait le vermillon des parois, qui tournait au vert et au gris aux endroits couverts de lichen. La rivière remplissait entièrement son lit, coulant à pleins bords, et le canon s'ouvrait comme un magnifique portail vers la gloire. Mais le soir, quand le soleil descendit et que les ombres s'installèrent dans la vallée, les reflets vermillon et les couleurs rosées, mélangés aux teintes vertes et grises, tournèrent au brun sur les hauteurs. Des ombres noires se mirent à ramper dans le fond, et le canon prit alors l'aspect d'un portail vers une région ténébreuse. Nous étions étendus et regardions droit en haut à travers la fracture du terrain. Seule une faible portion du ciel apparaissait au-dessus de nous sous forme d'un croissant bleu sombre contenant deux ou trois constellations qui plongeaient leur regard vers nous.

» Pendant un certain temps je ne dormis pas, car l'énervement de la journée n'était pas calmé. Je vis bientôt une brillante étoile qui semblait fixée sur l'extrême bord de la falaise. Elle s'éloigna lentement de ce lieu de repos pour

flotter au-dessus du canon. Au début, elle apparaissait comme un joyau enchâssé dans le rebord de la falaise, mais quand elle se détacha, je fus presque surpris de ne pas la voir tomber. En fait, elle parut descendre suivant une courbe adoucie, comme si le ciel portant les étoiles incrustées s'étendait d'une paroi du canon à l'autre, telle une draperie incurvée sous son propre poids. L'étoile semblait réellement se trouver dans le canon, tellement les murs crénelés en étaient hauts. Bientôt le soleil matinal éclaira de sa splendeur les faces peintes des parois. Leurs saillants paraissaient en feu et leurs retraits enfouis dans l'obscurité. Les rochers rouges et bruns ressortaient brillamment de leurs assises enterrées dans l'ombre des profondeurs, mais les flammes vermillon dominaient tout. La lumière du ciel rendue plus vive par les teintes éclatantes des rochers se conjuguait avec les ombres du fond rendues plus ténébreuses par l'obscurité des parties non ensoleillées pour accroître la profondeur apparente du terrible canon. Le chemin vers le monde du soleil paraissait interminable, et pourtant il ne mesurait que dix-huit cents mètres ! »

Même les vastes étendues du lac Miti, beau comme un rêve, encadré dans les temps anciens par des montagnes altières, n'étaient pas plus grandioses ni plus magnifiques que ces gorges majestueuses venues le remplacer.

Partant de la cité de Tolta, sur le rivage du Miti, notre vaïlx s'éleva vers le nord, traversant le lac Ui (Grand Lac Salé) jusqu'à sa rive nord-ouest distante de plusieurs centaines de kilomètres. Sur cette rive éloignée, se dressaient trois hautes montagnes couvertes de neiges éternelles, les Pitachi Ui, qui avaient donné leur nom au lac étendu à leurs pieds. Sur la plus haute s'était dressé, peut-être pendant cinq siècles, un bâtiment fait de lourdes plaques de granit. Il avait été construit dans un double but, d'une part l'adoration d'Incal, et d'autre part des observations et calculs astronomiques. Mais de mon temps il servait de monastère. Aucun sentier ne conduisait à son sommet, auquel on ne pouvait accéder que par vaïlx.

Vers l'an 1866 de l'ère chrétienne, un intrépide explorateur américain découvrit la fameuse région de Yellowstone, et au cours de la même expédition poussa vers l'ouest jusqu'au massif des Trois-Tétons, dans l'Idaho. (Ce massif est maintenant dans le Wyoming, qui a été formé par empiètement sur l'Idaho, le Dakota et l'Utah.) Ces montagnes trijumelles étaient les Pitachi Ui du temps d'Atl.

Arrivé à la base de ces pics géants, le professeur Hayden parvint au prix d'efforts persévérants à atteindre le sommet le plus élevé, première ascension connue de ce pic dans les temps modernes. Il découvrit tout en haut la carcasse sans toit d'un bâtiment en plaques de granit dont il dit : « La profondeur des

débris granitiques permettait d'évaluer à onze mille ans le temps depuis lequel le temple avait été délaissé. » Eh bien ! le professeur avait raison, et il se trouve que je puis en témoigner. Il avait examiné une structure bâtie par des mains atlantes douze mille sept cent cinquante années auparavant. Quant au professeur Hayden lui-même, il avait jadis été un Atlante, et sous le gouvernement de Poséid avait été nommé adjoint au groupe des savants détachés aux Pitachi Ui. À cause de cela, il était karmiquement poussé à retourner vers le lieu de ses anciens travaux. S'il l'avait su, il se serait peut-être intéressé davantage encore aux Trois-Tétons.

Notre vaïlx atterrit sur la corniche rocheuse, à l'extérieur du temple d'Ui, juste à la tombée de la nuit. Il faisait très froid à cette grande altitude et dans ce lieu si septentrional. Mais, à l'intérieur de l'édifice aux murs épais et bien construits, les prêtres ne souffraient jamais de la température, car l'Atlantide utilisait le Navaz et avait toujours à sa disposition pour se chauffer les forces du Côté Nocturne de la Nature.

Le motif principal de notre visite était de rendre hommage à Incal le lendemain de bon matin. Toute la nuit les éclatants rayons de lumière de nos lanternes couleur de rubis répandirent la nouvelle qu'un vaïlx royal stationnait dans la région, et tous les Atlantes qui regardèrent dans notre direction purent en être informés.

Le lendemain matin, après le lever du soleil, notre appareil s'éleva et partit vers l'est où nous voulions visiter nos mines de cuivre dans la région actuelle du Lac Supérieur. Des tramways électriques nous menèrent par le labyrinthe des galeries et des tunnels. Au moment de partir, le fonctionnaire qui surveillait la mine offrit à chacun de nous quelques objets de cuivre trempé. À moi on donna un instrument semblable à un de nos couteaux de poche modernes, que je conservai jusqu'à ma mort. J'en fis toujours grand cas pour sa trempe si fine et le coupant extraordinaire de sa lame qui permettait de se raser sans qu'on eût besoin de l'aiguiser autrement qu'à de rares intervalles. Les Atlantes étaient passés maîtres dans cet art maintenant perdu de la trempe du cuivre.

En retour je fis cadeau au directeur d'une pépite d'or natif. Il me demanda sa provenance, et quand je la lui eus indiquée, il s'écria :

« Tout échantillon de la fameuse mine de Pitach Rhok est hautement apprécié par un vieux mineur comme votre serviteur, d'autant plus qu'il lui vient de l'inventeur de la mine en personne. »

Ainsi, de la mine découverte par moi quand j'étais tout jeune, le pic et la pelle avaient tiré des richesses qui l'avaient rendue célèbre dans tout le monde civilisé.

Après en avoir discuté, nous renonçâmes à parcourir le Grand Nord, car chacun de nous avait déjà vu au moins une fois les champs de glace arctiques, et

plusieurs les avaient visités à différentes reprises. Aussi décidâmes-nous de rester en Incalie une semaine de plus, soit onze jours, et de la passer à visiter plus à loisir le grand territoire où la race anglo-saxonne devait un jour fonder la glorieuse Union Américaine.

On dit que l'histoire se répète, et j'ai tendance à le croire. Il est certain que les races suivent des pistes tracées par des races précédentes. Or la fraction la plus importante et la plus nombreuse des colonies nord-américaines de l'Atlantide résidait à l'ouest de la grande chaîne actuellement connue sous le nom de Montagnes Rocheuses. Il s'ensuit que la grandeur des États-Unis s'appuiera sur les États de l'Ouest et du Sud-Ouest de l'Union Américaine.

Les hommes aiment les endroits où il fait bon vivre, les contrées où la nature est aimable et répond au moindre encouragement par le rire d'une récolte abondante. Ils aiment les pays à fruits, et où en trouveraient-ils de plus agréables à l'esprit qu'en cette même région occidentale et sud-occidentale de l'Incalie d'alors ? Entre la côte de l'océan Pacifique et les montagnes de la Sierra Nevada s'étendait sous la domination atlante une province au moins équivalente en beauté à la région des lacs, le long des rives du Miti. La première a conservé son charme exquis, tandis que la seconde a cédé la place aux dunes mouvantes de sable, aux cactus, et aux prosopis, que hantent les lézards moloch, les serpents à sonnettes, et les coyotes. Elle n'est plus « l'union des lacs et l'union des terres » qu'elle était au temps jadis.

Lorsque nous quittâmes définitivement l'Incalie pour retourner chez nous à Caïphoul, la dernière de nos colonies que l'on survola fut la côte du Maine ; car notre itinéraire nous entraînait d'abord vers l'est puis vers le sud.

Pour changer, nous décidâmes d'abandonner le royaume de l'atmosphère pour celui des abîmes où le requin est roi. Comme tous les vaïlx de sa classe, le nôtre était construit pour naviguer aussi bien dans l'air que dans la mer. Des boulons de serrage et des joints de caoutchouc pouvaient rendre parfaitement étanches les tôles des glissières du pont et les autres parties mobiles de la coque.

Piquer directement dans l'océan aurait trop ressemblé à un choc contre la terre ferme. Or nous naviguions à trois mille cinq cents mètres d'altitude environ. Le pilote reçut l'ordre de réduire progressivement le courant de répulsion pour diminuer notre flottabilité et nous amener au niveau de la mer à environ vingt kilomètres de l'endroit où notre descente avait commencé. Il reçut également l'ordre de réduire la vitesse à cent kilomètres à l'heure, allure encore rapide en soi, mais très faible pour un vaïlx.

Quand nous heurtâmes la surface de l'océan à cette allure, le choc éprouvé fut suffisant pour faire chanceler les passagers. Les femmes poussèrent quelques exclamations. Dès notre entrée dans l'eau, le pilote annula la lévitation, et l'on

régla au contraire les appareils pour une gravitation supérieure à l'attraction de l'eau vers le centre la Terre. Cela nous permit de nous enfoncer à une profondeur considérable malgré le contenu d'air du vaïlx. On alluma les lumières extérieures des fenêtres, on régla la vitesse pour l'ajuster à l'élément liquide, puis nous nous réunîmes tous près des hublots du salon. L'obscurité à l'intérieur et l'éclairage extérieur des eaux nous permirent d'entrevoir les curieuses tribus de Neptune attirées en foule par l'importune illumination de leur habitat.

Tandis que je m'amusais à ce spectacle et que j'écoutais les discours enthousiastes d'un ichtyologue, j'entendis dans l'obscurité une voix familière que je reconnus pour celle de Menax. J'allai donc au naïm. Lui ne pouvait pas me voir parce que j'étais dans l'obscurité, mais moi je l'apercevais dans le grand miroir parce qu'il se trouvait chez lui dans une pièce éclairée. Je voyais non seulement Menax, mais tout ce qui l'entourait, exactement comme un observateur qui regarde de l'extérieur et pendant la nuit par les vitres d'un salon illuminé voit tout le monde et tout le mobilier sans qu'on le voie lui-même.

« Mon fils, dit le prince, tu n'aurais pas dû te laisser entraîner par ton goût de la nouveauté à pénétrer dans l'océan à la vitesse même réduite de cent kilomètres à l'heure. Je crains que ta nature ne t'incite à des tentatives téméraires qui te vaudront un jour des malheurs. Incal punit les téméraires. Le viol des lois entraîne des châtiments. Sois prudent, Zaïlm, sois prudent ! »

Une fois lassés de notre expérience sous-marine, nous fîmes effectuer à notre vaïlx un mouvement opposé en augmentant progressivement mais très vite sa lévitation. Ce processus n'était pas dangereux, tandis que l'autre l'avait réellement été. Peu après, tel une grosse bulle, notre long fuseau sortait brusquement de l'eau puis s'élevait à quelques centaines de mètres au-dessus de la surface de l'océan. C'est pour cette altitude que le raz, ou indicateur de répulsion, avait été réglé en vue de la suite du voyage.

Nous retirâmes le couvercle du pont-promenade et nous assîmes sous un beau soleil pour respirer la brise soufflant dans la direction de notre marche. Nous voulions rentrer chez nous le lendemain. Quand la fraîcheur de l'après-midi se fit sentir, nous refermâmes le pont-promenade, montâmes très haut dans le ciel pour diminuer la résistance atmosphérique, et nous dirigeâmes vers le sud à la vitesse maximale de notre vaisseau.

Cette vitesse était d'ailleurs bien loin d'atteindre celle que nous aurions pu prendre en allant vers l'est ou l'ouest. Dans ces deux directions, nous aurions pu franchir un degré de longitude toutes les quatre minutes. Mais vers le nord ou le sud nous recoupions les courants telluriques, et la vitesse des vaïlx diminuait en même temps que l'angle de leur route avec les méridiens géographiques. Nous ne pouvions par conséquent naviguer dans la direction nord-sud qu'à la vitesse

relativement réduite de six ou sept cents kilomètres à l’heure.

Nous nous rendîmes compte qu’en mettant le cap droit sur Caïphoul nous n’y arriverions pas avant le surlendemain. Or nos désirs s’étaient cristallisés autour d’une arrivée pour le lendemain. La perspective d’un retard nous parut si ennuyeuse que nous décidâmes de louvoyer, c’est-à-dire de nous diriger d’abord vers le sud-est jusqu’à la côte du Nécropan, puis vers le sud-ouest vers Caïphoul. Il y aurait à couvrir une distance supplémentaire de plusieurs milliers de kilomètres, mais l’accroissement de vitesse devait nous permettre de prendre notre petit déjeuner à Caïphoul le lendemain matin.

Superbe Caïphoul,
Il n’y a pas d’endroit qui te vaille.
Tu es reine de l’Atlantide
Et souveraine altière des mers !

CHAPITRE XIX

UN PROBLÈME BIEN ABORDÉ

À mon retour à Caïphoul, du travail m'attendait, un travail auquel je pouvais me consacrer sans nuire à ma santé. En fait, il aurait plutôt tendu à l'améliorer, car il me stimulait mentalement sans imposer à mon esprit la sévère tension des études.

Le jour de mon arrivée à la maison, Menax me dit d'une manière qui m'incita à réfléchir :

« Je comprends que les Suernes ont perdu le pouvoir dont ils disposaient jusqu'ici de se nourrir par des moyens apparemment magiques. Ce doit être pour eux un terrible problème que de faire face aux besoins irrésistibles de la faim. » Menax avait-il formulé ces paroles pour susciter en moi mon sens du devoir ? Je ne m'en rendis absolument pas compte sur-le-champ, mais je songeai très sérieusement à la situation. Il m'apparut que ces gens avaient peu de terres cultivées comme les nôtres, si tant est qu'ils en eussent. Ils ne devaient pas non plus s'y connaître suffisamment en économie rurale, labourage, et autres arts connexes. Enfin leurs muscles ne devaient pas être entraînés aux efforts. En fait, il fallait les considérer dans tous ces domaines comme de grands enfants. Plus je m'appesantissais sur la situation, plus elle me paraissait atterrante.

Je vis qu'il faudrait prendre des dispositions pour nourrir les Suernes pendant au moins une année. Il faudrait aussi leur apprendre méthodiquement l'agriculture, l'horticulture, les soins à donner au gros bétail, aux moutons, et à d'autres animaux domestiques fort utiles. Plus tard, il deviendrait indispensable de leur enseigner d'autres arts tels que l'exploitation des mines, le tissage, et le travail des métaux. En fait, une nation entière de quatre-vingt-cinq millions d'habitants venait à moi pour être instruite dans les arts de la vie.

Quand j'eus clairement perçu l'énormité du problème, j'en fus décontenancé. Ah ! pauvre de moi ! Je tombai à genoux sur le gazon du jardin et adressai une prière à Incal. En me relevant, je me retournai et vis Gwauxln en train de m'observer avec un regard très particulier. Son visage était aussi sérieux que possible, mais ses yeux magnifiques riaient. Il me demanda :

« Te sens-tu à la hauteur de la tâche ?

— Zo Raï, répliquai-je bravement, ton fils est sous forte pression. À la

hauteur ? Oui, si Incal accepte de me guider.

— Bien répondu, Zaïlm. Tu peux appeler à ton aide toutes les ressources de l'Atlantide. Elles seront à ta disposition. »

Je résume en quelques mots le concours apporté par nous à la population de Suernis, la grande péninsule moderne de l'Hindoustan à laquelle s'ajoutait une fraction de l'Arabie. Des écoles furent construites, des magasins de vivres et de vêtements établis dans des districts déterminés, et nous enseignâmes aux habitants les moyens de s'abriter confortablement et de tirer profit de leurs connaissances.

Ce n'est pas moi qui fis tout, ou plutôt qui surveillai tout. Mais l'initiative émanait de moi, et pendant trois ans et demi je dirigeai l'exécution pratique du travail avec l'aide de mes vice-suzerains.

Peut-être ne fus-je pas reconnaissant envers Incal. Peut-être, pendant ces jours de prospérité, ne pensai-je pas une seconde fois à la prière qu'avait faite sur le Pitach Rhok un jeune homme inconnu et dépourvu de ressources. Mais peut-être aussi le fis-je. Je crois plutôt qu'à aucun moment je n'oubliai cette matinée ni mes vœux. Cependant, il est étrange que la nature humaine puisse dévier de ce qu'elle sait être le sentier rigide de la droiture, avoir une conscience aiguë de chaque infraction, et pourtant garder le sentiment qu'elle est restée fidèle à ses vœux.

Les écarts moraux sont les plus fréquents, non les fautes qui constituent des infractions directes aux lois communes, mais plutôt celles du type magdalénien. Il est étrange aussi que l'humanité soit rarement indulgente pour les victimes, bien que généralement fort avare de censure pour le vrai criminel. Il ne peut y avoir de vraie justice dans une décision sur un sujet quelconque dans le monde entier tant que pour des crimes de cette nature la pénalité infligée sera différente selon le sexe du criminel.

Si mon affirmation vous paraît trop radicale, veuillez considérer que la justice humaine est un système. S'il est défectueux sur un seul point particulier, il est défectueux en tout, car justice signifie perfection, et il n'est pas de perfection là où existe une tare.

On trouvera dans les annales de la race judaïque l'histoire ultérieure de la fraction méritante des Suernes. En vérité, mon peuple, nous avons participé ensemble à la gloire et à de longues souffrances. Nous avons travaillé en commun dès avant l'âge qui commence, et même avant le commencement de l'âge qui vient de finir ! La semence de mon vigoureux effort était tombée dans un sol resté en friche, et elle rendit plus qu'au centuple. La fin n'est pas en vue, la moisson n'est pas engrangée, le Peuple élu n'a pas eu la récompense de sa Grande Tribulation depuis qu'Ernon de Suern a cessé de lutter pour lui. La route

est longue, mais à la fin il sortira du désert où il est entré il y a si longtemps, et Jéhovah donnera du repos à Ses enfants.

Comme Ernon l'avait annoncé, le général saldéen ne retourna jamais dans son pays natal. Il errait dans la ville sans que la population lui prêtât grande attention. Son lieu de séjour préféré était le vaïlx d'un commissaire atlante stationnant avec d'autres à Gange.

Un jour, s'étant lié d'une amitié très étroite avec le commissaire, le Saldéen lui demanda de l'emmener dans les airs. Il n'était jamais allé en vaïlx et avait grande envie de faire cette expérience. Le commissaire était occupé, mais lui promit satisfaction pour le lendemain. En effet, le dîner du lendemain fut servi sur le pont-promenade découvert du vaïlx, après quoi l'ascension commença. Le général avait un peu trop bu et ne contrôlait plus très bien ses gestes. L'un des passagers était un Suerne, ancien conseiller de l'empereur Ernon. Le général s'en alla dignement vers la balustrade de poupe pour regarder vers le bas. Le Suerne s'y trouvait. C'était celui-là même qui avait été tellement surpris de constater la faillite de ses pouvoirs occultes lorsqu'il tenta de me tuer. Les deux hommes ne s'aimaient pas, et le Saldéen, quelque peu excité par la boisson, devint querelleur. Le Suerne lui donna une poussée sournoise qui le fit tomber contre la balustrade. Celle-ci fléchit un peu sous le poids du lourd guerrier, ce qui augmenta son déséquilibre. Il tomba par-dessus bord, mais parvint très habilement à se retenir des deux mains au garde-fou, où il resta suspendu, incapable de remonter, agonisant de terreur et criant à l'aide.

Le capitaine atlante n'était pas un méchant homme, mais il avait fait une chute sur la tête, ce qui lui avait un peu dérangé le cerveau. Il pouvait à la rigueur donner satisfaction comme commissaire, tout en restant incapable de s'élever au-dessus de cette position subalterne. Avant son accident il avait été fort doué, et maintenant encore il jouissait d'une petite réputation d'inventeur. Toutefois son talent ne lui était guère utile, car trop d'autres ingénieurs l'avaient dépassé dans sa ligne.

Tandis que le capitaine restait stupidement indécis, le Suerne le poussa de côté et saisit lui-même le bras du Saldéen terrifié. L'instant d'après, l'ex-conseiller et le général tourbillonnaient en l'air dans une chute de deux mille mètres. L'Atlante qui les regardait tomber, l'esprit tout occupé par sa manie favorite d'invention, s'écria :

« Quel gaspillage de force ! Si seulement ils pouvaient tomber sur un appareil adapté au soulèvement des poids ! »

Le commissaire ne sut jamais comment l'accident était arrivé. Il le déclara au tribunal et fut acquitté faute de témoins, et aussi à cause de son évidente bêtise.

J'appris l'accident par le gouverneur que j'avais nommé. Il me rendit compte

qu'il avait relevé le capitaine du commandement de son vaïlx et de son poste de commissaire, et l'avait remplacé par un autre Atlante.

Le Saldéen était le père de Lolix, et je crus bon de lui annoncer la nouvelle avec le plus de ménagement possible. Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je l'entendis me répondre avec calme :

« Je vous en prie, en quoi cela me concerne-t-il ?

— Mais c'est votre père…, commençai-je, quand elle m'interrompit :

— Mon père ! J'en suis heureuse. Moi qui aime le courage, je n'éprouve que déplaisir à sa lâcheté en face de la mort. Elle l'a poussé à hurler de frayeur comme un enfant ! Pouah ! Je ne donne pas le nom de père à un pleutre ! »

Complètement horrifié, je me détournai sans une parole, faute de trouver des mots pour exprimer mes sentiments. Lolix le perçut, s'approcha, posa sa petite main blanche sur mon bras, et me dévisagea de telle sorte que mon regard plongeait directement dans ses splendides yeux bleus.

« Mon seigneur Zaïlm, tu as l'air offensé ! Pourquoi donc ? Ai-je dit quelque chose qui ait pu te choquer ?

— Dieu du ciel ! » m'écriai-je. Puis me souvenant d'avoir autrefois jugé la Saldéenne comme n'étant à certains égards qu'une enfant, je répondis :

« M'avoir offensé ? Non certes, Princesse. »

Alors elle me prit le bras et marcha à côté de moi. Cette petite expérience fut le commencement d'une aventure plus longue, délicieuse pendant un certain temps, mais qui se termina par une tragédie à l'époque de l'Atlantide. Puis, telle le phénix, elle renaquit il y a seulement quelques années des cendres des siècles morts. En vérité, « le mal que font les hommes vit après eux ».

Je n'étais pas dégoûté de Lolix, car son manque de cœur résultait évidemment de son absence de culture. Certes, je la réprouvais, mais au lieu de me détourner de la jeune fille dans une colère irraisonnée, je cherchais à lui faire percevoir la cruauté de cœur qu'impliquait une offense aussi énorme.

Conformément à la coutume de son peuple, Lolix me demanda de l'épouser. Si agréable qu'il fût de voir cette superbe jeune fille faire de son mieux pour gagner mon amitié, je ne pouvais naturellement accepter tant que j'aimais Anzimée. Par crainte de complications, je n'avais jamais parlé à Lolix de mon amour pour ma délicieuse et féminine petite sœur. Mais je fis quelque chose de pire. Je lui mentis en lui exposant que les lois de Poséid interdisaient le mariage avec des étrangères.

« N'y a-t-il jamais d'exceptions ? me demanda Lolix.

— Jamais une seule, sous peine de mort. »

C'était un second mensonge, car la peine de mort était interdite en Atlantide par le livre de Maxin, et on ne l'appliquait jamais.

« Eh bien ! alors cela n’a pas d’importance. Tu es jeune, vigoureux, courageux, et beau. C’est pourquoi je t’aime. Si la loi le défend, nous pouvons nous en passer. Nul autre que nous n’a besoin de le savoir. »

La dernière barrière était tombée, et ma conscience endormie. Mes pensées pour Anzimée furent mises de côté comme on écarterait un ange accusateur. Pensais-je au Pitach Rhok, à mes jours sans péché, et au mystérieux étranger que j’avais écouté avec respect au début de ma vie à Caïphoul ? Oui, j’y pensais, je songeais à Incal, et je dis :

« Incal, mon Dieu, si je suis sur le point de mal faire à tes yeux, au mépris des lois de la société et du mariage, frappe et tue-moi avant que je ne pèche. »

Incal frappa, non pas alors, mais plus tard, et dans la suite des âges. Il ne frappa pas sur le moment, et ma conscience dormit d’autant mieux, mais la passion s’éveilla.

CHAPITRE XX

DUPLICITÉ

L’année pendant laquelle les études me furent interdites passa rapidement sans événements marquants, sauf que ma vie se compliqua à cause de Lolix. Mon affection pour Menax devint presque aussi grande que la sienne pour moi, qui était sans bornes. Mais je ne lui soufflai pas mot de mes relations secrètes avec Lolix, qui pesaient de plus en plus lourdement sur moi à mesure que le temps s’écoulait. Il aurait mieux valu les lui avouer, mais je n’osais pas, car cela m’aurait valu de perdre tout ce que je chérissais le plus au monde. Du moins c’est ce que je craignais.

Peu à peu je commençai à mettre en doute ma position. Est-ce que j’aimais cette superbe jeune femme ? Pas comme j’aimais Anzimée. « Ô Incal ! mon Dieu, mon Dieu ! » me lamentais-je dans l’angoisse de mon âme. Ma conscience sommeillait toujours, mais dans une perpétuelle agitation. Le fait qu’Anzimée était ma sœur adoptive ne l’empêchait pas de devenir ma femme, car cela n’aurait pas violé les lois de consanguinité. Mais mes propres actes barraient la route.

Je formai le plan de loger Lolix dans un palais éloigné du Menaxithlon, dans un quartier opposé de la ville, et je menai mon projet à bien sans soulever aucune suspicion et même sans exciter la jalousie de Lolix. Duplicité, duplicité !

Si elle avait seulement soupçonné que la fille de Menax n’était pas ma sœur consanguine, Lolix serait devenue un élément dangereux. Dès que sa présence ne fut plus là pour me gêner, je résolus de demander Anzimée en mariage. Mais mes journées se remplirent de craintes, car j’avais semé des chardons. Quand le mal préside à de semblables affaires, elles se dénouent invariablement dans la tristesse et l’amertume.

Lolix pouvait ne pas se lasser de moi, et je n’avais ni le cœur ni la volonté de la dégoûter. Dans ces conditions, il était toujours à craindre que le jeu des lois naturelles ne vînt révéler des faits qui auraient anéanti mes espérances. Dans l’angoisse de mon âme, je m’écriais souvent que j’étais un misérable infortuné, et cependant ma conscience restait endormie.

J’avais pourtant un caractère à ne pas reculer devant le danger des décisions prises. Si j’étais engagé dans une lutte d’habileté avec le Malin, eh bien ! je la

mènerais au mieux de mes capacités. Je résolus donc de me débarrasser de Lolix, mais trop tardivement, car un enfant était né de notre péché. Comme je ne voulais pas commettre de meurtre, je le mis secrètement en nourrice. Ces plans furent exécutés d'une manière à mon avis heureuse, et sans qu'aucun des deux adversaires eût le dessus.

Mais comment se débarrasser de Lolix, cette femme vraiment adorable ? Il ne restait plus qu'un an avant le moment de passer les examens de fin d'études au Xioquithlon. Je savais qu'Anzimée me rendait mon amour. Si j'obtenais mon diplôme, je comptais lui demander d'être pour moi tout ce que comportait la qualité honorée d'épouse.

Le soir ou vers la fin de l'après-midi, rien ne plaisait davantage à Anzimée que de se promener dans les jardins du palais, seule, ou avec Menax, ou avec moi. Elle aimait passer sous l'éventail des feuilles de palmier et sous les guirlandes de vignes en fleur qui couvraient d'un dais toutes les allées, formant de longs tunnels de fraîcheur émaillés des plus étincelantes couleurs de Flore. Par les éclaircies de ces murs de verdure, on pouvait voir un parc en miniature de lacs, de collines, de falaises, et de cours d'eau. Au-delà, la vue s'étendait sur le demi-millier de grandes et petites collines de Caïphoul, couronnées de palais et revêtues de plantes grimpantes. Je marchais avec joie parmi ces paysages aux côtés de celle qui m'était si chère. Comprendrez-vous qu'à ces moments-là mon âme ait parfois été soulagée de son fardeau de péché et de tristesse ?

En ce qui concerne Lolix, je différai mon action si longtemps que je finis par craindre de faire autre chose que laisser les événements suivre leur cours naturel. En vérité, je perdis confiance dans ma capacité de résoudre le dangereux problème, de peur de rendre encore pire cette méchante affaire. Quant à négliger Lolix, je ne le fis pas. Je ne le pouvais pas et n'en avais pas le désir. J'étais très souvent avec elle. Ave« l'étrange aveuglement envers le mal que cela impliquait, je divisais mes loisirs entre elle et Anzimée.

Je craignais parfois que Maïnin, Gwauxln, ou peut-être les deux, fussent au courant de mon secret. Ils le connaissaient en effet, car leur vision occulte était trop aiguë pour que les faits leur échappassent, mais aucun des deux ne fit le moindre geste. Maïnin, comme nous le verrons sous peu, voyait plutôt avec satisfaction notre péché se prolonger dans le secret. Gwauxln, qui n'y était pas indifférent, se taisait par charité. Il savait que le karma contenait en réserve pour moi une punition plus terrible qu'aucun humain n'aurait pu m'en infliger, et ne voulait pas l'aggraver en intervenant. Ainsi le cancer restait caché aux yeux du public, et j'ignorais que mon noble souverain contemplait mon inconduite en spectateur attristé. Je ne m'étonne plus de son attitude peinée à mon égard pendant la dernière année de mes études.

Anzimée avait reculé la date de ses examens du Xio afin de les passer en même temps que moi. Elle fut reçue avec félicitations et comprise en conséquence dans la liste des invités aux réjouissances qui avaient toujours lieu pour fêter les lauréats.

En leur honneur, le Raï offrit un dîner qui inaugura une saison de festivités brillante et prolongée, comprenant dîners, bals, réunions, concerts, et représentations théâtrales, toujours en l'honneur des nouveaux diplômés. Au dîner d'État, Anzimée fut présentée comme « Ystranavou » ou Étoile de la soirée, distinction sociale équivalente à celle de Reine du bal aujourd'hui. Elle portait une robe de soie grise fixée à l'épaule par une broche de saphirs et de rubis, et une ravissante rose retenait ses lourdes tresses de cheveux noirs.

Sachant que l'empereur allait conduire sa nièce à table et être son cavalier, je pris le bras de Lolix. Je le pouvais, car tous les étudiants reçus aux examens finaux avaient le droit de choisir une compagne diplômée ou non. Pour l'amour de moi, Lolix s'était plongée depuis trois ans dans les études, et après avoir passé par l'école primaire elle en était à sa deuxième année au Xioquithlon. Je devenais fier d'elle et j'éprouvais à son égard des sentiments fort tendres. En vérité, j'aurais été fort méprisable d'en éprouver d'autres après les sacrifices qu'elle avait faits pour moi.

J'étais assis non loin de Gwauxln, et je remarquai plusieurs fois l'attention avec laquelle il m'observait. Passant à côté de moi vers la fin de la soirée, il murmura, tristement :

« Oh ! Zaïlm ! Zaïlm ! »

Comme on peut l'imaginer, cette apostrophe n'accrut pas ma tranquillité d'esprit. Finalement la nuit se passa comme tant d'autres, sans nouvelle inquiétude.

Tandis que j'arpentais avec Lolix la grande salle du palais d'Agacoé, je remarquai que sa beauté lui attirait de nombreux regards admiratifs de la part des hommes que nous rencontrions, presque tous nobles de haut rang. En vérité elle avait acquis un charme exceptionnel de visage et d'allure, et mieux encore, de caractère. Son manque de cœur avait disparu, et elle était devenue très douce depuis sa triste expérience de maternité secrète. En effet, l'enfant ne pouvait être avoué comme étant le sien, et, en conséquence, elle avait été privée des joies innocentes normalement réservées aux jeunes mères.

Elle avait reçu des demandes en mariage fort honorables et les avait refusées. Mais du fait qu'elles avaient été formulées, Lolix savait que je lui avais menti en lui affirmant que les lois de Poséid m'interdisait de l'épouser.

Elle en souffrit, mais son amour pour moi resta fidèle et n'en diminua pas. Elle garda bien le secret, d'autant mieux qu'elle le faisait par égard pour moi,

misérable que j’étais !

En la regardant, je comprenais qu’elle m’était très chère. Mais Anzimée me l’était davantage, et la hideuse tragédie se poursuivit. Je savais que par amour pour moi Lolix avait d’abord réprimé les manifestations de son manque de cœur, et ensuite s’était intéressée par pure bonté d’âme au soulagement des souffrances d’autrui. Ainsi, au lieu de rester un magnifique buisson d’épines, elle était devenue une superbe rose de charme féminin, avec bien peu d’épines en vérité.

Avais-je réellement une conscience méritant ce nom pour ne pas me présenter devant le monde avec elle et la prendre pour femme après toutes ces preuves d’amour sans bornes pour moi ? Je ne puis dire que ma conscience dormait. Elle n’avait jamais existé, mais devait naître et grandir à une époque ultérieure. Ainsi, la Némésis du jugement retenait encore le coup dont elle devait me frapper.

CHAPITRE XXI

LA FAUTE D’UNE VIE

Comparer est un bon exercice mental. Pour le lecteur et moi-même d’une part, pour Anzimée et Lolix d’autre part, je m’abandonne à un état d’âme qui m’incite à comparer analytiquement ces deux femmes.

À quoi tenait mon désir si invariablement fixe d’épouser Anzimée et non Lolix ? Toutes deux étaient nobles, la première par nature, la seconde… eh bien ! par nature aussi. Lolix manifestait une douce charité. J’étais sur le point de l’attribuer au fait qu’elle percevait la douleur qu’elle aurait ressentie si elle avait été à la place des gens qui souffraient réellement. Mais, si elle la percevait, il fallait bien que cette faculté de perception fût inhérente à sa nature. Il s’agissait donc bien d’un développement final de celle-ci.

Les deux femmes étaient raffinées, intelligentes, et fort belles, quoique leurs types de beauté fussent aussi différents qu’une rose en fleur et un lis blanc. Anzimée était fille de Poséid par naissance, Lolix l’était par adoption. La différence n’était certes pas grande, car, dans le milieu si raffiné de l’érudite Atlantide, toutes deux vibraient à l’unisson de ce qu’il représentait de bon, de beau, et de vrai, et elles y étaient pareillement sensibles.

Les relations entre Lolix et moi étaient coupables, mais Lolix ne m’en était pas moins chère pour cela, ni ma considération pour elle moins tendre et moins aimante. Sa compagnie faisait maintenant partie de ma vie. Quand j’étais triste ou découragé, elle interposait sa sympathie et me réconfortait. Mes anxiétés étaient aussi les siennes, et mes joies ses joies. Elle était ma femme en tout, sauf que je ne lui avais pas donné officiellement mon nom. Alors, pourquoi ne pas le faire ? Parce que le karma en avait ordonné autrement.

J’aimais aussi Anzimée, et le karma se servit de cet amour pour contrebalancer sa propre tendance à me voir épouser Lolix. Il employa à cet effet l’artifice suivant : je reconnus que Lolix possédait toutes les qualités requises pour me rendre heureux, sauf une dont l’absence empêchait le mariage. Lolix était dépourvue de la perception psychique lui permettant d’entrevoir les relations du fini avec l’infini.

Ma conclusion était-elle absurde ? Nullement. Mon âme recherchait avidement cette faculté chez elle et ne l’y trouvait pas, tandis que je la

rencontrais chez Anzimée. Cette recherche même démontrait la croissance en moi d'une frêle semence d'intérêt pour la vie occulte des Fils de la Solitude, graine que les paroles d'Ernon, empereur des Suernes, avaient commencé à faire pousser quelques années auparavant.

Si ce faible intérêt pour la vie occulte a produit une pareille faute dans ma vie, vous croirez peut-être qu'un intérêt profond aurait causé la perte totale de mon âme. Il n'en est rien. La catastrophe vint de ce que je ne fus pas sincère de tout mon cœur envers l'idéal que j'avais conçu à ce moment-là. C'est l'histoire de la femme de Loth. Jamais elle n'aurait été changée en statue de sel si, au lieu de céder à la curiosité, elle avait obéi à son impulsion plus élevée.

Lolix n'avait pas la moindre notion de ce lien psychique entre les choses terrestres et celles de l'infini. Or Anzimée et moi en avions la notion, et c'est pourquoi j'arrangeai ma vie pour y inclure Anzimée et en exclure Lolix. Ce faisant, je commis une injustice affreuse envers toutes deux ainsi qu'envers moi-même et envers ma conception de Dieu. Cette dernière expression est d'ailleurs exagérée, car nulle créature limitée ne peut faire de tort à l'infini.

Mais le karma guettait les fautes de ma vie. Il en exigea le paiement et l'obtint jusqu'au dernier iota. Les paroles sont impuissantes à dépeindre les souffrances de mon expiation. J'ose à peine le tenter et serai satisfait si quelques rares lecteurs me comprennent même partiellement. Peut-être cela les détournera-t-il du péché par la certitude que les torts ne peuvent s'expier par substitution, et qu'il n'existe pas d'échappatoire à la pénalité encourue.

La loi du Dieu unique stipule : « À moins qu'un homme ne triomphe, il n'héritera pas de Ma Vie. Je ne serai pas son Dieu, et il ne sera pas Mon Fils. » Or il n'y a qu'un chemin vers ce triomphe, et c'est le plongeon indéfiniment renouvelé dans l'incarnation matérielle, jusqu'à ce que les erreurs de la volonté personnelle soient réajustées selon la volonté divine. Il est impossible de prendre un remplaçant pour défaire par substitution le mal qu'on a fait, et je montrerai bientôt pourquoi. Votre voisin ne saurait respirer à votre place. La réincarnation, cet emprisonnement toujours renouvelé de l'âme dans un corps de chair, n'est qu'expiation. Elle sert de pénalité. Si vous êtes devenus libres en Son Nom, si vous avez triomphé dans Son Chemin, si vous êtes maîtres de vos désirs au lieu d'en être esclaves, vous avez défait le péché. Aucune incarnation ne vous sera plus imposée dans la prison de cette mort qu'on appelle à tort la vie. Il n'existe pas d'autre Chemin. Le Grand Maître n'en a point indiqué d'autre.

En expiation de mon ténébreux passé, il fallait que je retournasse dans le monde, votre monde de péché, de tristesse, de maladie, et de douleur, où vous êtes déçus dans votre ardent désir de la paix indicible. Il a fallu que j'erre encore pendant douze mille ans dans ce monde de la terre, loin de la maison de mon

Père, me nourrissant des épluchures appelées joies, supportant les fièvres et les douleurs de mes espérances désappointées. N'est-ce pas là une expiation suffisante ? Il faut cependant que je Le serve encore un peu de temps, et comme j'y suis poussé par amour, je le fais volontiers.

Certaines âmes seront encore plus sévèrement punies que moi si elles ne se détournent pas de la mauvaise route. Quel sort VOULEZ-VOUS ? La volonté est le seul chemin d'accès à la connaissance chrétienne occulte ou ésotérique. Quiconque le VEUT aura l'Existence éternelle. Mais il faut que la volonté de triompher remplace la volonté de nos désirs, comme l'air frais remplace les exhalations de nos poumons. De même que l'atmosphère nous baigne et une fois inhalée devient notre respiration, de même la Volonté de l'Esprit nous entoure, et quand elle entre dans un cœur déterminé à saisir à la gorge le serpent charnel pour le soumettre, elle n'admet pas que nous connaissions la défaite.

Mais Lolix et moi nous refusâmes ce Souffle ; notre mauvaise volonté nous en détourna. Oh ! l'horreur et la souffrance de ces millénaires perdus, perdus avec elle, mais retrouvés par nous deux dans notre victoire ! Je suis navré de confesser une pareille fausseté morale qui a perverti mon caractère, même si elle date d'il y a douze mille ans. *La volonté est le seul chemin vers le Christ.*

J'en reviens à ma détermination de me débarrasser de Lolix et d'installer Anzimée à sa place en l'épousant devant le monde. N'est-il pas épouvantable de penser que je fondais mes calculs sur ma connaissance de Lolix ? Je supputais que son amour désintéressé pour moi devait l'empêcher de révéler notre secret. C'était monstrueux ! Je savais que Lolix ne faisait rien à moitié. S'étant donnée à moi, elle n'irait pas démasquer mon iniquité, même si je la délaissais pour une autre. La société ne jetait pas d'opprobre sur une femme trahie.

Poursuivant mon plan, je me proposais d'obtenir d'Anzimée la confirmation verbale de son amour pour moi, déjà manifeste par son attitude. Ensuite j'irais tout avouer à Lolix, sans réserves, et me mettrais à sa merci. Même après ces millénaires, même maintenant que – Dieu soit loué – la réparation est complète, je m'étonne encore, en contemplant cette portion de la vie de Zaïlm, que ma seule confession ne laisse pas des traces de brûlure sur le papier où elle est écrite. La turpitude morale est une chose affreuse. Bien que je fusse conscient de commettre une mauvaise action, je n'avais alors qu'une vague notion de sa hideuse noirceur.

Chers lecteurs, pouvez-vous vous abstraire suffisamment de l'horreur de mon acte pour prendre intérêt à ma déclaration d'amour à Anzimée, après que j'eus caché à mes propres yeux la faute de ma vie ? Il est peut-être futile d'essayer, mais l'expérience m'a montré qu'on peut aller jusque-là et oublier pareillement ce qui n'est pas présent à vos yeux.

Celui-là peut sourire et sourire, et rester un scélérat.

Il est bien plus aisé de sourire quand le forfait repose dans un passé lointain, fort lointain, quand il est racheté, et quand son auteur n'est plus un scélérat. De tous les millénaires qui ont composé mes nombreuses vies auxquelles je ne puis faire ici que de brèves allusions, je tire une leçon que le fatigant pèlerinage m'a bien apprise, et je prie en mon âme que vous la reteniez. Car je soupire après ma libération et après le jour où je pourrai me rendre dans les royaumes bénis que mes yeux ont vus et mes oreilles entendus, au milieu desquels je me suis trouvé avec Celui qui ouvre, et nul ne fermera, ou qui ferme, et nul n'ouvrira (Apocalypse, III-7).

Sachez donc ceci : vous, mes lecteurs, tant que vous vous détournerez de mon enseignement, tant que vous vous refuserez à connaître Son Chemin et à le suivre, vous m'exclurez de ma part dans la Grande Paix jusqu'à ce que vous cessiez de lutter avec Son Esprit et qu'il ne constitue plus pour vous une entrave. Je travaille et me sacrifie pour que vous puissiez connaître ce Chemin et le fouler. Pourtant, même aux jours de la fin, certains d'entre vous compteront parmi ceux qui Le renient, et seront donc reniés par Lui.

Dans tout le glorieux système des mondes, seule la Terre renie Dieu, car ses habitants reconnaissent le Sauveur en paroles, criant : « Seigneur ! Seigneur ! », mais se haïssent les uns les autres dans leurs cœurs dominés par le serpent. Ne croyez pas que j'emploie un langage figuré quand je dis « serpent ». Les observateurs penchés sur leur microscope le savent bien, a Quiconque sème pour la chair récoltera la corruption de la chair, mais quiconque sème pour l'Esprit recevra de l'Esprit la vie éternelle. » Les vivants, ceux qui EXISTENT, ont crucifié la chair avec ses affections. Certains fermeront les yeux et les oreilles au message que j'ai reçu de Lui. A cause de cela, la semence de vie éternelle sera exclue de leurs âmes, et elles mourront. Mais ceux qui en toutes ces choses s'orienteront vers le Chemin ne seront en aucune façon jetés dehors. C'est le Sincère et le Véritable qui l'a dit. Gardez vos lampes prêtes à servir, soyez des vierges sages et non des vierges folles.

CHAPITRE XXII

ZAÏLM PROPOSE, LE KARMA DISPOSE

Ma pensée était hantée d'une question devenue essentielle pour moi : comment formuler ma demande en mariage à Anzimée ? Ce genre de préoccupation est commun aux amoureux de toutes les races et de toutes les nations quand les parents ne se chargent pas d'assortir les époux.

Ayant choisi mon heure pour cette affaire solennelle, je me mis a la recherche d'Anzimée. Je fus quelque peu troublé d'apprendre qu'elle était peut-être à Roxoï, l'un des trois palais réservés à l'empereur, mais qu'il utilisait rarement. Lolix résidait à Roxoï depuis que je lui avais fait quitter le Menaxithlon. Mais je voulais voir Anzimée et ne changeai pas d'avis. Tout en franchissant les soixante-dix kilomètres qui me séparaient de Roxoï, je réfléchis à la nouvelle situation. Je savais que les deux jeunes filles étaient liées d'amitié, et cela me parut devoir encore compliquer les choses.

Arrivé à Roxoï, je trouvai Anzimée dans les jardins, assise près d'une cascade qui tombait d'une falaise de conte de fées dans un lac ressemblant à une monumentale goutte de rosée. Elle était seule. À mon approche elle demanda d'un ton surpris :

« Où donc est Lolix ?

— Où ? répétai-je. Je ne sais pas. On m'avait dit qu'elle était avec toi.

— Et c'était vrai. Mais elle a pris mon vaïlx et elle est partie, disant qu'elle allait te chercher pour que nous fassions tous les trois une petite excursion. »

Je fis un rapide calcul. Il y avait soixante-dix kilomètres de zone urbaine à traverser vers le sud pour aller au Menaxithlon. Le vaïlx mettrait environ quarante minutes, et autant pour le retour, en tout une heure vingt. Cela devait suffire.

Je m'assis près d'Anzimée, et pris sa main dans la mienne. Je l'avais souvent fait auparavant, et j'avais même entouré sa taille de mon bras, mais dans une intention toute fraternelle. Aujourd'hui le simple contact de ses doigts m'électrisa et elle décela immédiatement l'intensité de mon émotion. Le langage distingué que j'avais eu l'intention d'employer fut oublié, et au lieu d'essayer de le retrouver, je dis tout simplement :

« Anzimée, crois-tu que des mots puissent augmenter la certitude de mon

amour pour toi ? Je ne suis pas maître de mes paroles, mais je te demande, petite fille, de devenir ma femme. »

En guise de réponse, elle articula une phrase encore plus brève :

« Zaïlm, qu'il en soit ainsi ! »

Le lecteur peut deviner la suite. Sa propre imagination lui fournira le thème le plus plaisant, car le tableau n'est certes pas difficile à peindre.

Quand Lolix revint, j'étais reparti, mais nullement en hâte. Retardée pendant son retour, elle était en effet restée absente trois heures.

J'avais la certitude absolue qu'Anzimée allait faire part de sa joie à Lolix, mais j'étais sans appréhension, car j'avais une confiance totale en Lolix. Si dur que le coup dût être pour elle, elle ne trahirait pas notre secret.

Comme je l'avais prévu, Anzimée lui narra mes aveux et son acceptation. Après avoir tout entendu, Lolix regarda son amie pendant un instant, puis tomba en syncope sur le sol…

Quand elle revint à elle, elle dit que son évanouissement était dû à la nervosité. Elle paraissait si calme qu'Anzimée elle-même ne mit pas sa parole en doute. Cela se passait à la tombée du jour. Anzimée, remplie de pensées heureuses, alla visiter son amie couchée, congédia les visiteurs, l'apaisa pour l'endormir, et revint à la maison.

Je n'appris tout cela que le lendemain. Je pensai qu'il valait mieux avoir immédiatement une entrevue avec Lolix, pour éprouver d'un coup toute la souffrance de l'aventure et en terminer avec son angoisse. Pauvre mortel abusé !

J'allai à Roxoï, fis prévenir Lolix que je désirais lui parler, et me rendis au xanatithlon où je l'attendis. Elle y vint, plus vieille au moins de dix ans que la dernière fois où je l'avais vue. Elle était pâle et fatiguée, avec de grands cernes noirs sous ses magnifiques yeux bleus qui s'inondèrent de larmes quand son regard croisa mon rapide coup d'œil. Je pensai : « Pauvre fille, mais que puis-je faire ? » Je fus un peu touché dans ma conscience, mais le choc fut très léger, car les écailles du péché étaient épaisses et fort obnubilantes pour l'âme.

Elle parla la première.

« Oh ! mon amour, mon amour ! Pourquoi as-tu fait cela ? Crois-tu que je puisse y survivre ? Je sais depuis longtemps qu'il n'existait pas de loi pour empêcher notre mariage. J'ai attendu que tu fasses ce qui était juste, certaine de voir bientôt venir le jour où tu m'aurais demandé de partager ton noble nom. Mais… ô Incal ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

À cette dernière exclamation, elle éclata en sanglots, mais se reprit presque aussitôt. Puis elle continua d'une voix plus calme, remplie de la douleur lamentable de son cœur.

« Zaïlm, encore maintenant je t'aime trop pour te faire des reproches. Je suis

tienne, et tu peux faire de moi ce que tu veux. Je t'ai donné ma vie depuis longtemps. Je t'ai donné mon enfant, et tu l'as placé dans une maison où nul ne peut soupçonner son ascendance. J'ai fait plus encore. Il y en a eu un autre que… ô Incal, pardonne-moi !… que j'ai envoyé dans le Navazzamin pour qu'on ne puisse pas t'accuser, toi Zaïlm. Et maintenant, moi que tu as appelée ton adorée aux yeux bleus, moi qui t'aime plus que la vie, tu m'écartes ! ô Dieu ! Pourquoi dois-je souffrir ainsi ? Pourquoi suis-je pareillement frappée ? »

Elle fondit en larmes, une tempête de larmes d'agonie dont je n'essayai pas d'endiguer le flot, sachant que les pleurs sont parfois un soulagement béni. M'avait-elle tant aimé ? Fou que j'étais de ne pas l'avoir compris à ses actes, qui parlaient plus fort que tous les mots possibles et imaginables ? Cette fois en vérité mon cœur me frappa, et je priai, je priai Dieu d'être pardonné, et je priai Lolix. Mais il était trop tard. La conscience avait enfin surgi, née pour frapper, issue, telle Minerve de Jupiter, toute armée pour le combat.

Quand Lolix eut recouvré son calme, elle parla d'un cœur brisé avec des intonations touchantes, telles qu'il n'en était jamais parvenu de semblables à mes oreilles.

« Zaïlm, je te pardonne. Même maintenant je ne te trahirai pas, car s'il m'arrive d'aimer jamais quelqu'un, je l'aimerai jusqu'à la mort, et même après, car l'amour survit à la tombe. Si tu es venu prononcer la parole de séparation, qu'il en soit ainsi ! Mais quitte-moi maintenant, car tu me rends presque folle ! Mon chéri, je prie Incal que ta nouvelle vie puisse être heureuse. Mais si elle ne l'est pas, souviens-toi qu'une fois a battu pour toi un cœur plus chaud, plus aimant, et peut-être plus sincère que celui de ton nouvel amour. Je ne vivrai pas longtemps pour jeter une ombre sur ta paix. Je suis ta femme devant Incal. Embrasse-moi encore comme si je l'avais été devant le monde et comme si j'étais ensuite morte et que tu sois sur le point de confier l'argile de mon corps à la Flamme Spontanée. »

Elle s'arrêta sur ces mots, se leva, vint à l'endroit où j'étais assis, m'entoura de ses bras, et m'attira dans une étreinte convulsive où nous restâmes un moment. Puis ses lèvres, froides comme celles d'une compagne de la mort, rencontrèrent les miennes dans le long sanglot d'un baiser ! Elle relâcha son étreinte, se tint droite un instant, puis disparut. C'est ainsi qu'elle me quitta. Je restai longtemps au milieu des fleurs, dans le grand palmarium de Roxoï.

Les fleurs s'épanouissaient,
Mais il y avait un ver dedans,
La lune donnait tout son éclat,
Mais ses rayons étaient flétris,

La brise murmurait doucement,
Mais elle parlait de malheurs,
Et l'amertume coulait
Dans la rivière langoureuse.

LE KARMA DISPOSE

Cette nuit, l'annonce de mon prochain mariage avec Anzimée devait être proclamée par l'Incaliz Maïnin dans le grand temple. Pour les fiancés de haut rang, on avait en effet coutume d'ajouter cette formalité exceptionnelle à la publication des bans.

Si un décès survenait dans l'Incalithlon pendant la cérémonie, les règles coutumières décrétaient qu'il fallait laisser passer une année avant de célébrer les rites du mariage. De toute façon, il fallait attendre un mois après les bans, qui furent donc publiés aussitôt après les fiançailles. Pour des raisons personnelles, le grand prêtre Maïnin désirait qu'Anzimée n'épousât personne. Mais comme il n'avait aucune autorité sur elle et la connaissait assez peu, il garda ses souhaits par-devers lui.

À l'heure appropriée, Anzimée et moi nous nous présentâmes devant Maïnin l'Incaliz, à l'intérieur du Saint-Siège. A nos côtés se tenaient l'empereur Gwauxln et Menax. Sur notre groupe de cinq convergeaient les regards d'une foule immense.

D'une voix claire et posée, l'Incaliz entama une invocation à Incal. Mais au milieu de cette prière, une femme se glissa rapidement à travers le triangle de la Place de Vie, au centre duquel brillait la Lumière de Maxin. C'était Lolix, impeccablement habillée comme elle était toujours fière de l'être. À part l'éclat terrible de ses yeux, je n'aperçus en elle rien d'extraordinaire. Mais il était formellement interdit d'entrer dans la Place de Vie. Tous les regards se concentrèrent donc sur elle, car son acte signifiait qu'elle faisait appel à l'autorité de l'empereur.

« Que désires-tu ? demanda Gwauxln.

— Zo Raï, en Saldée, mon pays natal, la coutume permet à chacun des sexes de demander l'autre en mariage. J'ai demandé en mariage cet homme, l'Astèque Zaïlm, ignorant qu'il aimait mon amie… et comment aurais-je pu le savoir ? Maintenant je te supplie d'annuler les bans, comme tu en as le droit.

— Femme, je suis désolé pour toi, mais les coutumes de Saldée ne sont pas celles de l'Atlantide. Je n'exauce pas ta prière. »

La frayeur m'avait presque paralysé à l'idée que mon crime risquait d'être révélé. Mais ma peur se dissipa quand je vis la mince et gracieuse silhouette de

Lolix se retourner et se fondre dans la foule. Alors les bans interrompus furent renouvelés, et Maïnin dit à Anzimée :

« Tu déclares désirer t'unir à cet homme ? »

Elle répondit : « Je le déclare. »

« Et toi, tu déclares désirer t'unir à cette femme ? »

À quoi je répondis : « Oui, si Incal ne s'y oppose pas. » Tandis que je répondais, la cérémonie fut interrompue une seconde fois par Lolix, qui revint dans la Place de Vie, mais cette fois aussi précipitamment que si elle était poursuivie. Elle s'arrêta en face de la Lumière Spontanée et dit : « Incal s'y opposera ! Vois, Zaïlm, je viens pour t'épouser ici et maintenant ! Le Dieu des âmes trépassées sera notre Incaliz, et ce poignard nous servira de proclamation de mariage, de bans, et de tout. »

Une explication s'impose ici. Après son invocation, Maïnin avait quitté le Saint-Siège et était allé sur la Place de Vie avec Anzimée et moi ainsi que le Raï et Menax, de sorte que Lolix se trouvait tout près de moi. Quand elle parla du poignard, elle articula ses paroles avec calme, mais très rapidement. C'était le calme de l'insanité ! Le cerveau égaré par ma conduite, Lolix se tenait là, ses magnifiques yeux bleus illuminés de folie. Ses dernières paroles étaient encore sur ses lèvres qu'elle dirigeait l'arme aiguë vers ma poitrine. Je parai avec mon bras, que transperça la violence du coup. D'une saccade elle arracha l'arme, et le sang jaillit sur le sol de granit. À cette vue, elle poussa un cri terrible et dit :

« Folle ! Folle ! FOLLE ! »

Puis elle sauta d'un bond au centre de la Place de Vie, où elle se tint à côté du cube de Maxin.

Anzimée s'évanouit. Menax, comme pétrifié, regardait couler mon sang, tandis que Gwauxln, pâle mais calme, disait à un garde :

« Arrête la malheureuse ! »

L'ordre du Raï parut éveiller Lolix. Elle dit au soldat qui approchait :

« Non, ne m'arrête pas. J'étais folle, mais ne le suis plus. Si quelqu'un me touche, je le maudirai avant de périr dans la Flamme de Maxin. »

Le garde était superstitieux. Il hésita, n'osant ni la toucher ni désobéir à l'empereur. Dans sa terreur, il se tourna vers ce dernier et balbutia une excuse.

« Silence ! tonna Gwauxln. Puis d'une voix très douce il dit à Lolix : « Femme, viens près de moi.

— Je ne le ferai pas, Zo Raï. À cette place, à côté de la Pierre de Maxin, personne de ceux qu'assujettit la loi ne peut me faire violence. Je reste ici. »

En prononçant ces paroles, Lolix corrigea le léger désordre de son turban, se croisa les bras, s'appuya en arrière contre le cube de Maxin et fixa calmement le Raï. Il ne fit pas un geste, mais regarda d'abord vers elle, puis vers moi. Lolix,

toujours à côté de la Pierre de Maxin, s'était redressée et ne la touchait plus.

L'incaliz Maïnin qui avait assisté sans mot dire à la scène, prit alors la parole et dit :

« Oui, Princesse de Saldée, tu resteras là en vérité, et même plus longtemps que tu ne crois. »

Il avait parlé avec un grand calme et même avec douceur, sans quitter des yeux la malheureuse fille. Se tournant vers le Raï, il aperçut sur son visage une expression d'horreur. Alors, détournant précipitamment son regard, il acheva la lecture des bans. Je l'entendis à peine, préoccupé de mon bras qui saignait et d'Anzimée qui, partiellement remise mais encore à moitié évanouie, s'appuyait sur moi pour que je la soutienne.

Quand la cérémonie fut terminée, l'empereur Gwauxln posa une main sur chacune de nos têtes et dit :

« Ce n'est pas seulement une année qui doit s'écouler avant votre mariage, mais bien plus longtemps. Je te pardonne tes péchés dans la mesure où il m'est donné de pardonner la violation des lois humaines. Quant à ta complice dans la faute, ne t'en inquiète pas. »

Puis il se tourna vers Maïnin le grand prêtre et lui dit sévèrement :

« Ton action maudite a fait de toi et de moi des étrangers pour toujours ! Maintenant je te connais pour, hélas ! ce que tu es. »

Sur ces mots surprenants et incompréhensibles pour les auditeurs, Gwauxln quitta l'Incalithlon. Maïnin partit aussi. Menax, intrigué par la malheureuse, cause de tout ce trouble, alla lui parler près de la Lumière Spontanée. Elle ne répondit rien et ne bougea pas. J'approchai à mon tour et lui dis doucement : « Lolix ? »

Toujours aucune réponse non plus qu'aucun mouvement. Je touchai sa blouse de soie, mais reçus un choc qui me paralysa comme un coup inattendu ! Son corsage avait la rigidité de la pierre. Je touchai sa main. Elle était également froide et raide. Son visage et même les ondulations de ses tresses étaient pareillement immobiles. Non seulement Lolix était morte, mais entièrement pétrifiée ! Comme dans un rêve, et trop stupéfait pour être horrifié, je frappai de mes phalanges les franges de sa robe et les entendis résonner d'un bruit métallique. Je saisis un doigt. Il se rompit. Alors une vague soudaine d'horreur vivante et épouvantable me submergea, et je laissai tomber le doigt sur le sol de granit où il se cassa en plusieurs morceaux comme une simple pierre fragile. Les tresses dorées, avec lesquelles j'avais si souvent joué en les caressant, avaient encore leur ancienne et admirable couleur. Le teint de Lolix et même ses yeux bleus avaient conservé la fraîcheur de la vie, mais son corps tout entier était de pierre, et son âme s'était enfuie pour toujours ! Son joli pied, pointant sous le bas

de la robe, était non seulement durci comme le reste, mais faisait bloc avec le pavage de granit sur lequel elle se tenait debout.

Enfin je compris tout. La hideuse action était l'œuvre de Maïnin à l'instant où il avait regardé Lolix en lui parlant. Il avait prostitué ses connaissances occultes, et c'est pour cela que Gwauxln l'avait maudit. La chair, le sang, et les vêtements de Lolix avaient été transmués en pierre compacte. Il ne restait de la pauvre fille trompée et abandonnée qu'une parfaite statue de pierre. Si nul n'y touchait, elle pouvait rester là pendant des siècles jusqu'à ce que la pierre elle-même finît par tomber en poussière.

La terrible signification de la scène pénétra finalement dans mon cerveau. Étais-je le principal responsable de l'affaire ? En cet instant, je sus que je l'étais, et que le meurtre pèserait sur mon âme aussi bien que sur celle de Maïnin, qui n'aurait jamais trouvé cette occasion de le commettre sans mon intermédiaire.

Même au cours de sa folie temporaire, Lolix m'avait été fidèle. Elle n'avait pas prononcé un mot qui pût me compromettre. Si Gwauxln savait tout – et j'avais conscience qu'il en était ainsi – il m'avait librement pardonné dans la mesure où les lois humaines se trouvaient en cause. Mais il ne pouvait étendre son pardon à la violation des lois d'Incal. Ce crime, mué en karma, déroulait devant moi un océan de sables. Ce lassant désert, qui brûlerait mes pieds au passage, il me faudrait le traverser avant de pouvoir fouler de nouveau l'étroit chemin des arrivées heureuses. Une longue période d'expiation m'attendait. Je regardai la forme muette de la jeune fille que j'avais tant aimée et que j'aimais encore. Tandis que je demeurais confondu, Menax saisissait enfin la terrible portée de l'affaire. Il en éprouva surtout le désir de partir au plus vite. Me tirant par la manche, il me dit :

« Viens, Zaïlm. Rentrons à la maison. »

Après un dernier regard chargé de remords, j'obéis. Charmante Lolix. Sa voix s'était éteinte dans la mort, et cela par ma faute ! Comme d'amers regrets me torturaient l'âme, je songeais que je serais maintenant heureux de demander à Anzimée de me rendre ma parole, de tout lui confesser et, avec son consentement, de faire de Lolix ma femme honorée. Mais il était définitivement trop tard dans cette vie-ci pour effectuer une telle réparation. Ses yeux étoilés de bleu ne pourraient plus jeter sur moi le tendre regard de l'amour. Je ne nicherais plus sur son épaule ma tête fatiguée, tandis que d'une douce caresse elle chasserait mes préoccupations. Ah ! dieux ! Qu'avais-je perdu ? Ma vie avait été complète, tel le globe de la pleine lune. À présent elle ressemblait à cet astre quand il se lève tard la nuit, déchiqueté, ne paraissant que la moitié de lui-même, naufragé et déchiré, se traînant sur le côté à travers la période nocturne de l'existence.

Anzimée ignorait tout de l'affreuse vérité. La soudaine folie de son amie avait été pour elle un choc trop violent. S'il était possible de lui cacher la vérité, mieux valait le faire. Tous les trois, l'un solennel, la seconde abasourdie, et le troisième bourrelé de remords, nous nous dirigeâmes vers notre voiture. Nous y montâmes et rentrâmes chez nous au Menaxithlon.

Chez nous ? Je sentais que la paix du foyer n'était plus mienne. La vie était devenue un désert où rôdaient les spectres du désespoir et du regret. Au-dessus de ma tête, un ciel sans lune ; sous mes pieds, dans la nuit, un hurlant désert de sable dont les dunes volaient de tous côtés sous le souffle de vents indomptés. Lolix était partie, et une vision prophétique de mon âme m'avait fait sentir qu'Anzimée ne serait jamais à moi. Alors, la tête basse, je m'assis dans le désert de mes jours, et laissai les fantômes danser autour de moi et me railler, sans leur prêter attention.

CHAPITRE XXIII

UN TÉMOIN DEVANT LE CRIMINEL

Les états d'esprit, d'âme et d'intuition sont les seules choses qui existent réellement. Saint Jean et saint Paul étaient Fils de la Solitude, et Jésus également, bien que Fils de Dieu. Hegel, Berkeley, Sterling, Evans, tous les vrais théosophes, et les vrais chrétiens sont en train de devenir des Fils. Ils sont d'accord avec les anciens, ces incomparables étudiants de la nature qui disaient : « L'esprit seul est réel. Tout le reste est illusion. »

Qu'un homme se croie malade, il tombera malade. Si au contraire il garde bon courage, même dans l'adversité la plus cruelle, il ne s'apercevra pas que le monde environnant n'est que tristesse, ce qui n'est d'ailleurs pas exact. Tout est en lui-même, et le monde entier peut se transformer pour lui en amertume et en fiel, tout en restant pour d'autres un paradis de chansons.

Pendant d'interminables semaines j'errai stupidement çà et là, mon âme écrasée sous le poids du chagrin comme sous une charge de plomb. Une détresse comme la mienne aurait rendu fou un être moins bien équilibré. Lolix avait-elle pu éprouver, même un instant, douleur pareille ? Si oui – et je savais que la sienne avait été pire – alors que Dieu prît si possible en pitié cette fille intelligente, exquise, et ravissante, qui avait tant souffert à cause de moi ! Je fus tenté de me suicider, de sortir de la vie par la porte de derrière. Je tâtais souvent la lame tranchante comme un rasoir du couteau de cuivre trempé que m'avait donné le surintendant des mines d'Incalie. De quand datait ce présent ? De quatre ans, vraiment de quatre ans ? Plutôt de quatre siècles, me disaient mes sentiments.

Tout seul dans le temple pendant de longs après-midi, je me tenais près de la Lumière de Maxin. Peut-être n'ai-je fait que le rêver ? Oui, c'était le rêve d'un sommeil torturé, car nul en dehors des Incalis n'avait le droit de pénétrer dans l'Incalithlon en temps ordinaire, et l'édifice était toujours comble les jours de culte ou à l'occasion des cérémonies spéciales.

Anzimée traversait parfois mon désert, mais elle avait beau me parler, me prodiguer sa tendresse, essayer de me réconforter, tout était inutile. Ses efforts tombaient comme un rayon de soleil sur l'une de ces mares ternes et d'un noir d'encre qu'on aperçoit quelquefois au profond des forêts. Mes amis crurent

comprendre que leurs vaines tentatives me faisaient plus de mal que de bien, et désormais s'abstinrent de rien tenter.

Abandonné à mes remords, je pris mon vaïlx personnel et en enlevai le naïm pour couper toute possibilité de communication avec le monde. Puis, sans faire part à personne de mes intentions, je m'échappai au cours de la nuit et me mis à errer dans les royaumes de l'air. Je m'élevais parfois si haut que je volais dans une obscurité totale où l'anneau nepthien devenait visible. Alors les compresseurs d'air et les générateurs de chaleur étaient à peine capables de maintenir dans le vaïlx une atmosphère assez dense et assez chaude pour sustenter ma misérable vie. À d'autres moments, toujours seul, toujours marines où les poissons phosphorescents auraient pris mon dans les ténèbres, je m'enfonçais dans les profondeurs sous-vaïlx pour quelque grand frère si j'avais seulement pris la peine de l'éclairer.

Mais mon âme était sombre, et à quoi servait d'illuminer le vaïlx alors que je possédais des yeux pour voir et que je ne voyais pas ? L'horrible, l'amère angoisse déchirant mon âme se révélait si aiguë qu'à la fin mon corps d'argile perdit le pouvoir de retenir mon Moi. Je m'élevai alors au-dessus du temps et de la terre, et restai dans cet état pendant une période qui me parut interminable. Il ne semblait pas qu'il existât de lumière ni de chaleur dans ces affreuses ténèbres, mais seulement une obscurité semblable à celle de la mort et un froid pareil à celui de la tombe. Je n'entendais d'autre son qu'un murmure de faibles gémissements.

À la longue, des flammes rouges traversèrent le champ de ma vision pour s'éteindre aussitôt, laissant les ténèbres encore plus obscures que précédemment. Puis, comme émis par des serpents géants, d'horribles sifflements assaillirent mes oreilles.

Une douleur affreuse me donnait l'impression d'une dissolution totale de mon âme. À la fin mes nerfs cessèrent de réagir et je n'éprouvai plus de sensations. Un engourdissement me saisit, et je m'écriai : « Est-ce la mort ? » Seul l'écho répondit. Les sifflements avaient cessé, tout était silencieux.

Une profonde frayeur me vint tout d'un coup de cette horrible solitude, si sombre et si froide. Cependant je venais d'y apercevoir une petite lumière, ce qui eut pour effet de rendre l'intense obscurité encore plus étouffante. J'appelai à haute voix. Seule la réverbération des échos me répondit. Je hurlai et criai dans une terreur panique. De nouveau aucun son n'émana de l'immensité d'ombre qui m'entourait, sauf celui, réfléchi, de ma voix. Entre mes appels et l'écho une éternité paraissait s'écouler. J'en déduisis que les confins où je me trouvais étaient limités. J'étais donc libre de les quitter. Alors, rapide comme l'oiseau, je me levai et m'enfuis plus vite que la pensée. Je discernai de grandes falaises

dans les ténèbres, et de temps à autre des pics qu'éclairaient les lueurs d'un gouffre flamboyant, mais nulle part je n'aperçus de créature vivante. Dans un véritable univers de solitude, seul, oh ! que j'étais seul. Un désespoir affreux s'empara alors de moi et me fit gémir dans une douleur plus que mortelle. Mes yeux étaient secs et mon âme comme broyée. Ce désespoir était si effrayant que je souhaitais ardemment mourir. Vain désir. Alors je me souvins que j'avais un corps physique. Ne dussé-je ne retrouver que lui, j'en éprouverais un peu de soulagement. Je fonçai vers ce corps à la vitesse de l'éclair. Ce fut pour le trouver froid et sans vie. Seule une faible lueur de lumière magnétique subsistait dans le plexus des nerfs cardiaques, et une autre dans la moelle oblongue.

Mais à côté de mon corps je trouvai, ô Incal ! je trouvai Lolix qui pleurait et priait notre Dieu de me ranimer. Elle ne parut pas avoir conscience de mon retour. Elle me cherchait dans mon corps terrestre refroidi. Alors je sus que le souvenir de mon corps physique provenait d'un plaidoyer fait en ma faveur par l'âme de cette femme aimante. Je ne pus supporter davantage cette supplication et cette angoisse. J'étais debout près d'elle. Je la touchai. Alors elle leva les yeux, me vit, me regarda longuement, examina mon corps, puis dit :

« Zaïlm, est-ce toi ? Mon amour, mon amour ! Oh ! serre-moi dans tes bras avant que je ne tombe ! »

Elle chut en avant sur ma poitrine, et au même instant mon corps disparut ainsi que tout le reste, sauf le désert sablonneux où nous nous trouvions ensemble… Alors sous nos yeux horrifiés apparut un petit enfant d'âge si tendre qu'il paraissait n'être venu au monde que depuis quelques heures. Il put néanmoins s'approcher de nous et articuler une plainte lamentable qui heurta nos oreilles comme une clameur d'agonie ! Le bébé dégouttait de sang, et ses yeux ressemblaient à ceux d'un petit mort-né. Dans une affreuse angoisse, Lolix s'écria :

« Ô Incal ! mon Dieu, mon Dieu ! N'ai-je pas assez souffert ? Faudra-t-il encore que mon enfant mort, mon enfant assassiné vienne flageller mon âme ? Zaïlm ! Zaïlm ! Regarde ! Regarde ! Vois notre petite fille que j'ai tuée par amour pour toi ! »

Mon cœur en éprouva un tel chagrin qu'il parut cesser de battre. Je restai paralysé, contemplant la petite fille qui tendait ses mains rougies du sang de l'avortement et levait ses yeux vitreux… vers moi ! Alors je me penchai et la pris dans mes bras en la serrant bien fort pour essayer de réchauffer son pauvre petit corps tout froid. Et je me mis à pleurer, oui, enfin je pleurai de grosses larmes d'une réelle valeur, parce que versées pour autrui. D'une voix étranglée par l'angoisse, je dis :

« Lolix, ton péché retombe sur ma tête, parce que tu l'as commis pour moi !

Qu'Incal ait pitié de moi, s'il le veut bien ! »

Un glorieux rayonnement irradia soudain la scène. Le Porteur de la Croix se tenait à côté de nous, tandis que nous nous étreignions avec notre enfant. Celui que j'avais vu bien des années auparavant auprès de la fontaine éclairée par la lune se trouvait à nouveau près de nous. Sur sa poitrine brillait une croix de feu qui se soulevait et retombait en vagues de lumière ondulante et vivante. Il dit :

« Voici ! Tu as fait appel à la miséricorde du Très-Haut. Parce que tu as eu pitié du petit enfant, tu recevras cette miséricorde. Tu es venu vers moi, et je te donnerai… du repos. Cependant le repos ne subsistera pas en toi avant le jour où ton cœur aura triomphé et où la Grande Paix y aura pénétré. C'est pourquoi, dans un avenir lointain, il te faudra engranger une moisson de chagrins et rembourser toutes tes dettes. Quand tu seras revenu sur terre avec celle qui t'accompagne, et que vous serez tous deux de nouveau prêts à entrer dans le Navazzamin, vous vous trouverez libérés pour toujours des liens terrestres. Alors, ayant reçu, tu donneras. Celui qui fait pécher un autre fait aussi glisser son propre pied en même temps que celui de l'autre et les fait s'écarter de Mon chemin.

Il faut d'abord qu'il remette son cœur à l'unisson du Mien, et ensuite qu'il retourne dans » les champs du malheur, non avec un corps de chair, mais avec son corps spirituel. Il faut qu'il retrouve ses victimes et bataille avec elles jusqu'à ce qu'il les ait ramenées du lieu où il les a conduites. Ainsi prend-il sur ses épaules le fardeau dont il les avait chargées. Il devra le porter à leur place jusqu'à ce qu'elles suivent les conseils que son esprit donne à leurs âmes et qu'elles soient venues à Moi. Alors je prendrai sur moi ce fardeau, cette ombre qui cessera d'exister, car Je suis le Soleil de la Vérité. Une ombre peut-elle exister en plein soleil ? Quelqu'un peut-il charger d'ombres le soleil ? Il n'est pas davantage possible de M'accabler de fardeaux ni de Me charger. Cette petite fille, je la prends avec moi. Tu l'as offensée. Elle sera une meule suspendue à ton cou et t'enfoncera dans la mer des malheurs terrestres. Cependant vous en réchapperez, parce que ton nom est inscrit dans le Livre de Vie. Mais, pour l'instant, repose-toi ! Et toi, Ma fille, repose-toi aussi ! »

Je me retrouvai dans mon corps, incapable de me rappeler par où et par quoi j'avais passé. J'étais épuisé et je dormis. La nature vint en aide à mon âme fatiguée. Je souffris pendant de longs jours d'une fièvre qui se termina dans un coma, d'où je m'éveillai très faible mais convalescent. Je vivais encore dans un rêve éveillé. Je rêvais que j'étais dans l'Incalithlon de Caïphoul.

« Oh ! quelle angoisse ! Que la rançon du péché est amère ! »

Je finis par retourner réellement à Caïphoul après des semaines lassantes où ma famille me considérait comme perdu. Mon absence avait duré plus de trois mois. Rentré au palais de Menax, je croisai des fonctionnaires, des dames de la

cour, et des serviteurs. J'avais été l'ami de tous, et tous me considéraient jadis comme le leur. Maintenant ils me regardaient avec gêne sans m'adresser aucune parole de bienvenue.

Ma vie avait-elle donc été révélée à un monde horrifié ? Non, ce n'était pas la raison de leur étrange attitude. On ne s'attendait pas à me revoir. On me croyait mort. Pendant les cent jours de mon absence, Menax et Anzimée étaient parvenus à la même conclusion et se demandaient même si je ne m'étais pas suicidé. Il eût été plus heureux pour moi qu'ils eussent eu raison sur le premier point.

Cette fois, j'étais rentré chez moi décidé à être ouvert et franc dans mes relations avec tous ceux que j'aimais le mieux sur terre. J'irai leur confesser mes mauvaises actions et implorer leur pardon. Une fois de plus, il était trop tard ! Menax souffrait depuis longtemps d'une maladie de cœur. Voyant que je ne revenais ni vers lui ni vers Anzimée, il m'avait cru mort et n'avait pas survécu au choc que lui avait causé cette pensée. On me rapporta qu'il était parti depuis quelques semaines pour le Navazzamin. J'eus peur de m'informer d'Anzimée, de crainte d'apprendre à son sujet aussi de terribles nouvelles.

J'errai misérablement dans la ville et ne tardai pas à me trouver près du grand temple. Une petite porte était ouverte, et les environs étaient déserts. Sans me soucier de ce que l'entrée n'était permise qu'aux Incalis, je pénétrai dans le temple. J'espérais trouver un peu de soulagement dans sa pénombre sacrée. L'intérieur du temple semblait désert. J'avançai et me trouvai bientôt dans le triangle de la Place de Vie. Oublieux de tout pour un moment, je contemplai respectueusement la Lumière Spontanée. Puis je passai de l'autre côté du cube de quartz, et là… ô Dieu ! je vis Lolix debout, immobile et froide ! Mon cerveau lui-même se brouilla. J'allai vers elle et la trouvai telle qu'au moment où j'avais jeté un dernier regard sur sa forme chérie. De pierre, elle n'était que de pierre !

Combien d'années s'étaient-elles écoulées depuis l'événement ? Une vie entière peut se tasser dans la longueur d'une journée, et des siècle » peuvent passer en quelques semaines. Oh ! Lolix, Lolix, mon accusatrice ! L'esprit encore étourdi, je posai la main sur la glace de ses formes et frissonnai au contact du froid. Cependant je me penchai pour regarder au fond des yeux qui ne me voyaient pas et j'embrassai les lèvres muettes qui ne réagirent pas. Je me remémorai une citation :

« Elle refusait pourtant de parler, bien qu'il lui eût tranquillement embrassé la joue à l'ancien endroit. »

Elle tenait à la main un rouleau de parchemin rouge. Je m'aventurai à le prendre pour voir s'il y avait quelque chose d'écrit dessus. C'était effectivement le cas, et je lus :

« Parce que cette statue commémore un crime méprisable, moi Gwauxln, Raï de Poséid, j'interdis qu'on l'enlève avant que j'en aie donné la permission. Qu'elle reste devant le criminel comme un témoin silencieux. »

Frissonnant, je replaçai le rouleau dans son logement et faillis m'évanouir en entendant le bruit creux du parchemin heurtant la pierre. Était-ce moi le criminel ? Je n'étais pas LE criminel, mais je me sentais tel. J'irais donc à Agacoé demander à l'empereur la permission d'enlever celle que j'avais tant aimée sans avoir le courage de l'avouer publiquement. Oui, les circonstances l'avaient rendue pour Zaïlm plus précieuse qu'Anzimée.

Je me préparais à quitter le temple pour me rendre à Agacoé, mais en me retournant je tressaillis. Je me trouvais face à face avec le Raï Gwauxln qui me contemplait tristement. Je tressaillis seulement, car il ne m'arriva plus jamais d'être surpris par quelque chose ni d'éprouver une réelle frayeur. Avant que j'eusse ouvert la bouche, il dit :

« Oui, je consens à ce que tu l'enlèves. »

Je ne m'émerveillai pas de sa réponse anticipée à ma requête, mais notai le fait et ressentis plutôt une profonde gratitude. Ma vigueur n'attendit pas pour agir. Après un long et ultime regard dans les profonds yeux bleus qui paraissaient presque sourire, j'embrassai en sanglotant les lèvres immobiles de la statue, puis la soulevai du sol de granit. Sous la robe pétrifiée, le pied se cassa à la cheville, juste au-dessus de la lanière de l'élégante sandale. Je levai de plus en plus haut le corps mince devenu si lourd, jusqu'à ce qu'il reposât sur le bord de la Pierre de Maxin.

« Embrasse-la et quitte-la, dit l'empereur. Ton amour pour elle n'est que de l'argile. »

Je la laissai alors retomber en avant. Dès qu'elle toucha la Lumière inextinguible, elle y disparut instantanément sans que la haute flamme parût en être dérangée plus que le soleil levant quand il chasse d'une vallée les ombres de la nuit. La Flamme de Maxin se dressait calme et immuable comme toujours.

En partant, je vis briller sur le petit pied les saphirs et diamants de la boucle de la sandale, un cadeau que j'avais fait ! Je réussis à détacher sans les briser ces pauvres vestiges, mais, au lieu de les jeter aussi dans la Lumière inextinguible, je les enveloppai dans mon manteau, heureux d'emporter un souvenir, même s'il se limitait à un pied pétrifié.

Mon courage n'alla pas jusqu'à demander à mon souverain des nouvelles d'Anzimée. Non. Je craignais qu'il ne répondît en me témoignant du mépris, ce qui eût d'ailleurs été normal. Je chercherais Anzimée moi-même et découvrirais si elle était morte comme Menax. Dans cette éventualité, je retournerais au temple à la première occasion et ferais disparaître mon corps physique en le

plongeant à son tour dans l'immuable Flamme Spontanée. Le lendemain pourrait convenir, car c'était le commencement d'un Incalon, ou dimanche de culte général.

Anzimée n'était pas morte, mais elle n'avait pas encore appris mon retour. Je la retrouvai, et quand nom nous rencontrâmes, ses beaux yeux gris que le chagrin avait marqués fixèrent sur moi un regard de perplexité profonde. Puis, avec un long sanglot, elle tomba dans mes bras ouverts et perdit connaissance.

Pauvre petite fille ! Je la tenais, je la serrais contre mon cœur, et tandis que j'embrassais ses lèvres pâles, ses yeux cernés, ses joues creuses, mes larmes inondèrent son visage, les premières larmes que mes yeux physiques eussent versées depuis le commencement de l'agonie de mon âme. Elle se réveilla enfin, mais ne reprit ses sens que pour subir une longue maladie au cours de laquelle son pur esprit faillit faire éclater son écrin physique. Mais, après plusieurs semaines de prostration elle conserva finalement sa conscience terrestre.

Quand elle put se lever, quand sa démarche redevint, comme autrefois, paisible, quand elle fut enfin capable, bien qu'encore fragile, de supporter ce que j'avais à dire, je m'assis dans le Xanatithlon, à l'endroit même où Menax m'avait, si longtemps auparavant, offert de m'adopter. Puis, attirant sur mes genoux le corps léger d'Anzimée, je lui entourai les épaules d'un bras, et lui narrai toute la navrante histoire de Lolix. Je lui racontai aussi comment j'avais lamentablement fui Caïphoul pour échapper à tous ces souvenirs, hélas ! avec combien peu de succès, car nul ne peut fuir sa propre personnalité.

Après m'être ainsi confessé sans rien omettre, j'implorai son pardon. Pendant un certain temps elle se tut, puis son bras m'entoura, me rendant mon étreinte. Enfin elle parla.

« Zaïlm, je te pardonne… je le fais du fond de mon cœur ! Tu n'es qu'un mortel. Si tu as commis un péché, ne recommence pas. Je ne m'étonne pas que tu aies aimé cette femme délicieuse. »

À ces paroles, je sortis le souvenir de pierre qui me restait de Lolix et que j'avais gardé sur moi malgré son poids. Je le lui tendis sans mot dire.

« Est-ce là son pied ? ô Lolix ! Je l'aimais aussi ! Zaïlm, donne-le-moi, je voudrais le conserver en mémoire de mon amie. »

Je parlai à mon tour.

« Anzimée, ma femme, car tu dois être mienne, le monde le sait, tu m'as pardonné. Ton oncle, notre empereur, l'a fait également. Mais quelques mois doivent encore s'écouler avant que nous soyons unis jusqu'à la mort. Je vais donc partir pour les contrées inhabitées d'Umaur, et même aller jusque dans le Sud, car il y a certainement des mines dans la Cordillère des Andes, et je trouverai de l'or dans les déserts de sable. Ce n'est pas que je désire de l'or, j'en

ai des millions, oui, trois millions de teki (5), et beaucoup d'autres richesses. Mais tout ce qu'on peut extraire de la terre est bon pour Poséid. Je m'en vais de Caïphoul. Si j'y restais, je ne pourrais pas m'empêcher, je crois, de passer tout mon temps avec toi. Pendant mon voyage en Umaur, je pourrai te voir, t'entendre, et t'aimer, chérie, parce que, cette fois-ci, je n'enlèverai pas le naïm. Ce sera donc presque comme si j'étais là. Douce amie, donne-moi un tendre baiser d'adieu, et je partirai à la tombée du jour. Qu'Incal soit avec toi, et que sa paix te couvre de son ombre ! »

Trois mille cinq cents kilomètres séparaient Caïphoul du point de la côte du Pacifique d'où je voulais m'enfoncer dans l'intérieur d'Umaur. Mais, comme je pensais continuellement à Anzimée, le temps passa inaperçu jusqu'au moment où nous survolâmes la région où les cartes de géographie situent maintenant le grand désert d'Atacama qui recèle les nitrates du Chili. Déjà alors c'était un désert. Nous prospectâmes les sables les plus profonds des contreforts des Andes et les trouvâmes assez riches pour justifier l'installation d'un grand générateur électrique d'eau.

C'était un instrument contenant plusieurs centaines de mètres carrés de tôles métalliques plates disposées par bancs, comme les ouïes d'un poisson. L'ensemble était contenu dans un réservoir métallique étanche. Un courant d'air entrant par une extrémité devait lécher chaque centimètre carré des plaques sur leurs deux faces avant de pouvoir ressortir à l'autre bout du circuit. Les plaques étaient refroidies et maintenues à très basse température par les forces du Navaz, de sorte que l'humidité de l'atmosphère s'y déposait rapidement. Notre générateur était du plus grand modèle transportable et condensait l'eau à raison d'un litre par minute environ. Cette quantité était largement suffisante pour des travaux assez considérables, en raison de la manière dont notre matériel de mines spécialisé économisait l'eau.

J'avais amené un cheval de Poséid. Quand les dispositions furent prises pour commencer les travaux et que les ouvriers se furent mis à l'œuvre, je fis seller l'animal. J'emportais des provisions pour plusieurs jours et une caissette de détecteurs de minerais pour prospecter les métaux précieux. Ces détecteurs étaient des instruments légers, ne fonctionnant pas avec l'électricité du Côté Nocturne de la Nature, mais avec un dispositif similaire à la pile Leclanché moderne. On les employait à déterminer l'emplacement des gîtes minéraux selon le principe de l'électromètre.

Je pris aussi un petit naïm facilement transportable, pour me maintenir en communication avec le reste du monde. Mais, au bout de dix kilomètres, je m'aperçus qu'ayant perdu son vibreur, l'instrument était inutilisable. Je le laissai alors dans une cache avec l'intention de le reprendre à mon retour. À quel

endroit a vais-je égaré cette pièce essentielle ? Je n'en savais rien, mais décidai de ne pas revenir en arrière pour la chercher. Cette perte constituait un sérieux ennui, mais fut un soulagement pour mon cheval. Son fardeau s'en trouva allégé de plusieurs kilos, un poids nullement négligeable si l'on considère la quantité de mes bagages. J'avais mes outils de mine, des paquets de dattes et de noix pour me nourrir, ma boussole polaire, un appareil photographique de poche, un petit générateur d'eau, et mon sac de couchage. À cela s'ajoutait mon propre poids et un fusil que je ne décrirai pas ici, mais qui différait de toutes les armes modernes en ce que ses projectiles étaient propulsés par l'électricité.

Dès la première nuit, je me trouvai loin du camp, et à la seconde je m'en étais éloigné de presque deux cents kilomètres. Au coucher du soleil, je me trouvai longer un arroyo, ravin étroit et profond. J'aperçus à faible distance une ouverture qui me parut celle d'une petite caverne. Elle pouvait gentiment convenir pour camper et m'abriter pendant la nuit.

Mon cheval était bien dressé. Quand je l'abandonnais quelque part, même pour plusieurs heures, il ne s'éloignait pas hors de portée de mon sifflet. Je mis donc pied à terre en lui ordonnant de rester à proximité, puis j'entrai dans la caverne.

Elle avait l'air d'un long tunnel. Sans essayer de l'explorer, je revins à ma monture. Je lui enlevai sa selle et cachai dessous la nourriture apportée pour moi. Pour l'animal, une herbe drue poussait à proximité. J'abritai aussi mes outils sous la selle. Puis, prenant mon fusil électrique, j'étais sur le point de repartir explorer la grotte quand mon cheval eut soif. Le ravin étant à sec, je fis le nécessaire pour lui donner de l'eau et boire moi-même. Des rochers plats semblables à un sol cimenté formaient le lit du torrent. Les nombreuses dépressions qui le parsemaient avaient tout à fait la forme de baquets. J'installai le générateur à côté de l'une d'elles, et le trou fut bientôt rempli d'une eau très fraîche. Reconnaissante, ma bête s'y abreuva. Quant à moi, je bus à même le jet qui jaillissait de l'instrument. Que le liquide me parut délicieux ! Tout en rangeant non loin du tron le générateur qui coulait encore, je n'imaginais pas que j'en aurais bientôt un urgent besoin, mais qu'alors il se trouverait hors de ma portée.

Le sol de la caverne présentait les mêmes caractéristiques rocheuses que le lit de l'arroyo. Je savais qu'il n'était pas minéralisé, mais ma curiosité était en éveil, et je décidai d'explorer le tunnel jusqu'au fond. J'avais une petite batterie d'éclairage munie d'une lampe à incandescence. Je m'en servis pour éclairer mon chemin dès que, loin de l'entrée, il commença à faire trop sombre. Sur près d'un kilomètre je poursuivis ma route, quand soudain je m'arrêtai, saisi d'étonnement. Jusque-là je n'avais pas remarqué le moindre signe d'une

présence humaine récente ou ancienne. Maintenant j'avais devant moi une maison, partiellement démasquée, dont j'apercevais un coin formé de deux épais murs de basalte. De surprise, je laissai tomber ma lampe qui se brisa sur les rochers du sol. Privé de cet éclairage, je ne me trouvais néanmoins pas dans une obscurité complète, car la lumière du jour filtrait de quelque part.

Je restai longtemps dans cette sinistre caverne à regarder la maison en ruine. Ses architectes, d'où étaient-ils venus et à quelle époque oubliée ? Où étaient-ils allés ? Était-ce une construction isolée, ou y en avait-il de semblables enfouies dans les sables de la plaine voisine ? Mon imagination pouvait se donner libre cours, car dans les annales de l'Atlantide, rédigées avec concision et couvrant des dizaines de siècles, il n'était nulle part question d'un peuple civilisé ou même sauvage qui eût habité ce *no man's land*. La seule conclusion acceptable fut que j'étais en train de contempler les reliques d'une peuplade si ancienne que son existence antidatait même les quarante siècles de l'histoire de Poséid.

À la fin, je traversai la caverne dans sa largeur pour examiner de plus près ce vestige d'un obscur passé, un passé qui avait déjà dû tomber dans l'oubli lors des premiers balbutiements de l'Atlantide. Sur le côté du bâtiment le plus proche de moi, un passage s'ouvrait à travers les blocs de basalte lisses et soigneusement taillés formant la paroi du mur. Une porte à demi ouverte y était encastrée. Elle paraissait formée d'une seule plaque de basalte épaisse de quinze centimètres, avec des dimensions normales par ailleurs. Poussé par la curiosité, j'entrai facilement dans la pièce sans déranger la porte de la position qu'elle avait occupée si longtemps. Ma raison repoussait l'hypothèse que même une structure de pierre eût pu résister tant de siècles aux effets du temps, mais comme je ne trouvais d'autre explication, je cessai pour le moment de me perdre en conjectures.

La chambre était à peu près cubique et mesurait environ cinq mètres de côté. Elle ne comportait pas d'autre issue que la porte de basalte. Il n'y avait aucun orifice dans cette solide maçonnerie, sauf deux petites ouvertures parallèles formant grille dans le toit. On les avait ménagées en logeant dans un creux une dalle moins large qu'il ne fallait pour l'obstruer. Une mince couche de sable recouvrait le sol de granit, dont le dallage était aussi parfaitement jointif que celui des murs. On n'aurait pas pu glisser une feuille de papier entre deux blocs.

Après cette exploration préliminaire, je m'appuyai sur le mur, assez près de la porte pour pouvoir la toucher sans changer de place, et je m'adonnai à la méditation en laissant mon regard reposer sur les orifices grillagés du plafond. Comme tout paraissait froid et triste dans cette chambre solitaire, relique d'un âge lointain oublié même par une race aussi ancienne que la nôtre ! La solidité du bâtiment et la sévère simplicité de son plan rappelaient beaucoup les descriptions

des prisons atlantes avant l'époque de Maxin. Cette construction était-elle un échantillon isolé de l'habileté architecturale des bâtisseurs d'alors, ou bien y en avait-il une série d'autres formant une cité ensevelie ?

Il était facile de comprendre pourquoi l'intérieur de ma pièce ne s'était pas ensablé. Les eaux de pluie filtraient à travers la mince couche de terre qui couvrait la maison et coulaient dans la fissure que j'ai mentionnée comme laissant pénétrer un peu de la lumière du jour dans la caverne. Une partie des eaux, passant à l'extérieur de la maison, en avait dégagé le coin formé des deux murs. Le reste s'était répandu sur le toit plat, était entré par l'orifice grillagé, et avait entraîné le sable de la pièce par la porte ouverte sur le côté.

Satisfait de mes déductions, je commençais à songer à retourner à l'air libre et à retrouver mon cheval. Comme j'allais sortir, la curiosité me poussa à voir si j'avais la force de faire tourner la lourde porte sur ses gonds. Estimant qu'un gros effort serait nécessaire, j'apportai à le faire une grande énergie. Hélas ! je n'avais observé la plaque que superficiellement et n'avais remarqué aucune trace de serrure. Je n'avais même pas songé qu'il pût en exister une. Il ne fallait presque aucune force pour faire tourner la porte trompeuse. Elle se ferma si vite que je perdis l'équilibre et tombai contre le mur. Ma tête le heurta avec une telle violence que je perdis connaissance.

Quand je recouvrai mes sens, je trouvai la porte fermée et solidement verrouillée. Dans mon examen superficiel, je n'avais pas remarqué qu'elle n'était pas faite d'une plaque massive, mais de deux plaques dont les bords étaient séparés par une troisième, ce qui laissait un creux entre les surfaces extérieures. Dans cet espace était dissimulé un dispositif de verrous et de barres de pierre fonctionnant sur le principe de la chute par gravité. Quand on fermait complètement la porte, quatre verrous se trouvaient libérés. Leurs pênes pénétraient dans des gâches creusées dans le mur, rendant hermétique le verrouillage.

Quand je découvris que j'étais emprisonné, je ne fus d'abord pas trop déconcerté. J'étais doué d'un tempérament calme et avais confiance dans mes connaissances scientifiques. Je cherchai donc quelque moyen de retirer les verrous, mais il n'y en avait aucun. Je songeai alors avec consternation que je n'avais pas un seul outil pour me creuser une voie de sortie hors de cette lugubre prison. Je m'assis pour réfléchir à la situation. Plus je méditais, plus son aspect devenait terrifiant. Nul ne savait où je me trouvais. Comme je n'avais pas de naïm, on ne pouvait déterminer l'emplacement de ma prison qu'en me cherchant à la trace. Or c'était impossible, car j'avais suivi des lits de cours d'eau n'offrant aux recherches que du roc dénudé sur de longues distances. On ne s'inquiéterait pas de moi pendant trois jours. En effet, j'avais dit que je comptais m'absenter

six jours, dont trois étaient déjà écoulés. Non, il n'y avait pas d'espoir d'évasion, et maintenant je compris combien étaient vraies les paroles de l'empereur Ernon de Suern me disant que si un Atlante se trouvait dépourvu des objets construits à l'aide de sa science physique, sa vie était en danger.

Mes provisions de bouche et mon équipement étaient restés avec mon cheval, désormais aussi lointains de moi que les étoiles. Il se pouvait que mes compagnons finissent par se mettre à ma recherche et trouvassent mon cheval. Mais non, l'animal ne resterait par seul pendant trois ou quatre jours dans ces solitudes désolées. Il commencerait à errer et retournerait peut-être au vaïlx. Mais il ne laisserait pas de fil conducteur vers ma prison, car ses traces ne se remarqueraient pas davantage au retour qu'à l'aller sur les lits rocheux de torrents où ses sabots n'enfonçaient pas.

Des crampes d'estomac me rappelèrent que je n'avais rien à manger, ni même une goutte d'eau à boire. Je conservais de l'espoir, car Incal n'était-il pas mon Père protecteur ? Mais combien cet espoir était futile ! Il est exact que Dieu, Incal, Brahm – appelez l'Esprit éternel comme vous voudrez – prête attention aux besoins de Ses enfants. Mais les besoins qui paraissent essentiels pour l'enfant ne sont pas forcément jugés tels par l'Éternel. Il agit toujours par l'intermédiaire de Ses enfants, qu'ils soient humains ou angéliques, en les rendant interdépendants les uns des autres de manière qu'ils puissent trouver de l'aide chez d'autres hommes ou anges, ou peut-être seulement chez quelque frère animal.

Si un marin est en train de se noyer, Dieu le remarque, mais si quelque frère n'est pas là pour le secourir, le marin périra physiquement. Dieu tempère le vent pour l'agneau tondu, mais cela provient généralement du fait qu'un homme a vu l'agneau, et que ce coup d'œil a fait naître dans sa pensée un sentiment intéressé, ou peut-être une émotion plus élevée telle que la pitié. Non, notre Père céleste ne nous aide et ne nous sauve jamais que par les ressorts principaux du caractère qu'il a implanté dans nos âmes.

Voici encore une indication qui reste vraie dans ses grandes lignes. Si le corps physique veut recevoir sous forme physique une réponse à ses besoins, il faut que sa prière consiste en une action musculaire. De même, il faut que le cerveau prie selon les processus mentaux. Il recevra sa réponse en résultats mentaux. Quant à l'esprit, il prie au moyen de sa nature spirituelle et reçoit des valeurs que la pensée naturelle ne peut percevoir. Mais quand même le cerveau prierait éternellement, le corps n'obtiendra jamais de résultats sans accomplir un travail physique, à moins qu'un frère n'agisse matériellement à sa place. Et quand même l'esprit prierait, si la pensée n'est pas en prière, la connaissance ne parviendra pas à l'âme. Comment la pensée peut-elle prier ? En se mettant en

harmonie avec l'esprit. Et comment parvient-elle à cette harmonie ? En contrôlant par la volonté le corps animal, afin qu'il ne déroge pas aux lois de l'intégrité, qui est la santé.

J'étais assis dans la maison de la caverne et priais Incal de toute ma pensée, mais comme je ne pouvais prier avec mes muscles, je ne devais m'attendre à aucun soulagement pour mon corps, ni à l'arrivée de nourriture ou de boisson.

Sur le plan mental, j'aurais pu influencer l'empereur Gwauxln et lui faire comprendre ma situation difficile. Pour lui, c'eût été de la clairvoyance. Mais je ne pouvais le faire tant que l'ennemi qui avait excité ma curiosité pour me conduire à ma perte interceptait tous les messages clairvoyants de ce genre. D'ailleurs, je ne connaissais pas la méthode à employer pour les émettre. Il aurait fallu un grand hasard pour que Gwauxln connût la tension mentale de ma détresse alors que je ne dirigeais pas ma pensée consciemment vers lui en pleine connaissance de cause.

Entre-temps, faute de savoir utiliser de tels procédés, je renonçai mentalement à la possibilité de m'évader de cette manière. Mais j'allais adresser une prière à Incal. Je m'agenouillai donc sur le sol cruel et froid et me préparai à invoquer son aide. En prononçant son nom, j'entendis un rire à la fois musical et moqueur, dont le son me fit trembler d'une terreur mortelle, semblable à celle que chacun de nous a parfois éprouvée dans son enfance ou son adolescence. C'est celle qui vous glace et vous fait frissonner quand on écoute certaines histoires surnaturelles racontées au coin du feu pendant que le Roi des Tempêtes secoue la maison jusque dans ses fondements. Je me retournai et me relevai. Ce fut pour voir l'Incaliz du Grand Temple de Caïphoul qui me dit :

« Pourquoi as-tu commencé à me regarder comme si tu voyais un démon ? »

Je ne pus faire l'honneur à l'Incaliz que d'une seule réponse : ma frayeur devait provenir du peu d'habitude que j'avais d'apercevoir soudain un homme détaché de son corps physique sans pour cela ressembler à un fantôme.

Je ressentis une grande joie à sa venue, car je crus alors qu'en envoyant Maïnin à mon aide Incal avait répondu par avance à ma supplication. Mais alors, pourquoi restais-je en proie à cette peur inexplicable qui s'était emparée de moi aussitôt que je l'avais vu ? Dès que je lui eus répondu, je sus que ma frayeur ne provenait pas du motif invoqué, c'est-à-dire de la méthode employée par le grand prêtre pour pénétrer dans ma prison. Je savais qu'un Fils de la Solitude comme lui possédait le pouvoir de se débarrasser de son grossier corps terrestre de même qu'on enlève un manteau, et de se projeter ensuite à tout endroit de son choix. En le regardant, je savais que son enveloppe corporelle dormait en transe quelque part en Atlantide, à des milliers de kilomètres de là. Je n'avais pas le pouvoir de me projeter ainsi moi-même, sans quoi il m'eût été facile de signaler

au Raï Gwauxln le péril qui me menaçait. Tout au moins je l'imaginais, car j'ignorais que Maïnin aurait empêché la communication. Mais tout devait être bien, du moment qu'Incal m'avait envoyé le grand prêtre.

Celui-ci lisait indubitablement mes pensées, car il me dit avoir été informé de ma situation désagréable par Incal, et être venu m'aider à m'évader. Il fallait toutefois qu'il me quittât jusqu'à ce qu'il eût fait venir un vaïl de Caïphoul et reçu de l'aide. Ce ne serait pas long, et en attendant je devais prendre courage. Puis il disparut comme il était venu, et je restai de nouveau seul, attendant le retour promis dans une indicible et fiévreuse anxiété.

Les heures passèrent, mais l'Incaliz ne revint pas et personne d'autre ne vint. Les heures se changèrent en jours, trois jours, et il ne vint pas, et je ne reçus aucun autre secours. La faim me causait des souffrances terribles, mais ce n'était rien à côté de la soif. Une fois encore la lumière du jour cessa de filtrer par les ouvertures du plafond et par la crevasse qui conduisait à la surface. J'avais usé le bout de mes doigts jusqu'à l'os en essayant de débloquer les verrous. J'avais sondé chaque centimètre de la porte pour voir s'il n'existait pas de ressort caché ouvrant une partie du mur de ma prison. Mais le destin ne me gardait en réserve aucune prévenance de cette sorte. Sept fois la lumière s'était éteinte au-dessus de moi, ce qui faisait sept jours depuis la visite de Maïnin.

Plusieurs fois les tortures de la faim et de la soif m'avaient plongé dans un délire sauvage, avec des intervalles de lucidité. Dans un de ces moments de calme relatif, tandis que je gémissais étendu sur le sol sablonneux et appelais faiblement Incal à l'aide j'entendis le même ricanement qui avait annoncé la première apparition de Maïnin. Ce son m'électrisa d'une vigueur temporaire, et je m'assis. J'aurais maudit l'Incaliz pour sa longue absence qui m'avait valu de telles souffrances si je n'avais craint que, dans sa colère, il ne m'abandonnât à la mort. Je n'éprouvais pour lui le respect qu'il m'avait toujours inspiré, car j'étais maintenant certain que le personnage ne correspondait pas à l'idée que les hommes s'en faisaient. Pour cela, j'aurais voulu le maudire. Bien que l'Incaliz fût reconnu comme un Fils de la Solitude, et si étendu que fût son savoir ésotérique, mon sentiment intérieur m'affirmait qu'il était en abomination aux yeux d'Incal, que son cœur était noir, et que parmi les vrais élus que sont les Fils, ce trompeur faisait figure de brebis galeuse.

Je m'abstins de l'accuser de front parce que je conservais encore l'espoir, qui s'évanouissait rapidement, de le voir malgré tout contribuer à mon évasion.

Cette fois-ci ses manières avaient changé, et quand il parla, ses premiers mots furent pour tourner en dérision mes appels au suprême Père de la vie.

« Ah ! grand bien te fasse de crier vers Incal ou d'implorer quelque autre aide. Dieu ! Il n'y a pas de Dieu. (Psaume LIII-1) Bah ! Que les hommes sont aveugles

de supplier les idéaux vides que leur imagination appelle Dieu ! Les Atlantes disent qu'Incal est Dieu, les Suernes disent que c'est Jéhovah, et les Nécres parlent d'Osiris. Quelle folie et quelle stupidité ! »

Toujours assis, je me redressai et le regardai un moment avant de lui demander s'il n'avait pas peur de blasphémer ainsi à propos d'Incal et de renier son Auteur.

« Imagines-tu, Zaïlm, fils de Menax, que j'aurais agi comme je l'ai fait si je croyais à l'existence d'un Dieu ? Apprends donc – est-ce une nouvelle pour toi ? – que je désire compléter la ruine de celle qu'on appelle Anzimée. Je suis revenu d'une vie précédente sur la terre, oui ! de beaucoup de vies, tout rempli de haine pour celle qui a toujours précédemment été cause que j'ai dû subir la rigueur des lois humaines. Elle ne peut plus me restreindre maintenant, car je ne vois pas que ce soit écrit dans le Livre du Destin. Donc cela n'y figure pas, ou bien alors j'ai perdu ma faculté de lire dans la destinée, chose que je crois improbable. Mais à travers toi, je tourmenterai son cœur jusque dans son tréfonds, de sorte que son âme poussera des cris d'angoisse ! Que m'a fait Anzimée ? Rien dans sa vie présente, mais avant de naître sur terre dans la personnalité d'Anzimée, elle était une femme puissante et une voyante. Je la poursuis de ma vengeance. Pour torturer son cœur jusqu'à l'agonie, j'ai comploté la mort de Menax, que je n'avais personnellement aucune raison de haïr. J'ai fait presque la même chose pour toi, sans avoir non plus de motif de ressentiment à ton égard. C'est moi qui ai excité ta curiosité pour que tu trouves la mort ici. J'avais espéré réussir à t'empêcher de confesser à Anzimée le péché de ta vie avec Lolix. Dans ce cas, après que tu aurais rencontré la mort, je t'aurais retrouvé ici, puis j'aurais publiquement exposé ton iniquité et rendu ainsi d'autant plus vives les souffrances d'Anzimée, car j'avais toutes les preuves en main.

Mais ce plan est déjoué. Je n'y attache d'ailleurs aucune importance. Ta mort lui occasionnera de grandes tortures. C'est dans le même but que Lolix a été conduite à agir comme elle l'a fait, et toi aussi avec elle. Je dresse mes plans bien longtemps à l'avance, car je suis doué d'un vaste pouvoir pour percer les secrets de l'avenir. Toujours en vue du même but, le Raï sera abaissé. Enfin celle qui est l'objet principal de ma colère ne saura plus distinguer le bien du mal, et son nom sera synonyme de mépris dans la bouche du peuple. La vengeance est douce, Zaïlm, elle est douce ! »

Mon horreur et ma faiblesse réunies ne me permirent rien d'autre que de rester assis dans une détresse silencieuse et de regarder Maïnin. Même s'il avait eu un corps physique sur lequel j'eusse pu sévir, cela n'aurait rien changé.

« Te voilà effaré devant mon iniquité ? Je suis trop vieux pour redouter un échec, et je me trouve enfin hors de portée des lois humaines. Aucun homme ni

même tous les hommes de la terre réunis ne sauraient m'ôter la vie ou la liberté. Je connais depuis longtemps un secret qui multiplie la durée de la vie. Il est extrait des insondables profondeurs du Côté Nocturne de la Nature. Un jour viendra où toute l'Atlantide le connaîtra. Ce sera un triste jour pour elle, et je me fais une fête d'y penser ! J'étais vieux, très vieux, quand Gwauxln de Poséid me croyait encore un garçon de son âge. Les Fils de la Solitude le croyaient aussi et le croient toujours, car je sais dissimuler avec ruse.

» Moi – oui, moi – je vais tout te raconter, car déjà tu ne vaux pas mieux qu'un mort. J'ai travaillé pendant trois siècles dans le corps que voici. N'ai-je pas dit que j'étais vieux ? J'ai contrecarré le bien que faisait Ernon de Suern, de sorte qu'il est mort du désespoir de son cœur. Je fais cela pour parvenir, s'il est possible, à dessécher tous les espoirs de l'humanité, à arracher les hommes du chemin infini, et à les faire retomber dans le monde des démons, de la mort, et de la destruction. Ernon travaillait à sublimer l'humanité, et moi à la déprimer. C'est pourquoi nous sommes entrés dans un conflit où j'ai triomphé. Pourquoi n'a-t-il pas discerné ma main dans les événements ? Parce que j'ai toujours travaillé dans l'obscurité, gardé mes avis pour moi-même, et obtenu la maîtrise sur l'armée des mauvais esprits qui ne sont pas humains, ne l'ont jamais été, et ne le seront jamais. Aucun Fils de Lumière ne peut prévaloir contre un ouvrier des ténèbres. Tous deux travaillent sur la nature animale de l'homme. Or celle-ci n'a pas de lumière pour se guider. Elle s'appuie donc sur le premier support qui s'offre, ce qui favorise les ouvriers des ténèbres.

» Mais en voilà assez. Même si tu étais vivant au lieu d'être pratiquement mort, mes révélations ne te donneraient pas barre sur moi – sur MOI, comprends-tu ? – et c'est pourquoi je peux te les faire. Penses-tu encore qu'il me soit possible de croire en un Dieu ? Bah ! Si Dieu existe, je ne le crains pas, ou alors qu'il sévisse ! »

Au même instant apparut une vision glorieuse, merveilleuse et terrible. La nuit était tombée pendant que Maïnin m'avait fait sa confession, s'était glorifié de la culmination de ses crimes, et avait invité Incal à le punir si Incal existait. L'obscurité totale de la prison ne signifiait que ténèbres physiques et ne pouvait donc voiler la forme astrale de Maïnin. L'apparition qui frappa nos deux cœurs de terreur, de deux terreurs de nature différente, était une forme humaine entourée d'une aveuglante lumière blanche. Debout devant nous, elle n'appartenait cependant pas à la Terre. Était-ce Incal ? Avait-Il en vérité accepté le téméraire défi du prêtre criminel ? Son calme visage reflétait une expression terrible sans toutefois aucune trace de colère ni d'émotion humaine. Ses yeux merveilleux me regardèrent un instant puis se portèrent sur Maïnin. L'Être se mit alors à parler avec des intonations calmes et musicales. Toute douleur me quitta

pendant que je l'écoutais, bien que ses paroles revêtissent une importance effrayante. Il avait un timbre de voix semblable à celui que je concevais pour Incal. Il dit :

« Oh ! Maïnin, je ne vais pas énumérer tes crimes, tu les connais par le détail. Tu as été le compagnon des Fils de la Solitude, et ils t'ont enseigné tout ce qu'ils savaient. De Moi, tu en as appris davantage pendant des siècles. Je connaissais tes voies, je n'ignorais pas leur nocivité, mais je ne suis pas intervenu parce que tu es ton propre maître, comme tous les hommes sont maîtres de leur destinée. Hélas ! rares sont les fidèles. Mais tu as prostitué les hauteurs de ta sagesse en te livrant à l'égoïsme, au péché, et au crime plus complètement que nul ne l'a jamais osé, et cela motive ta destruction. Ton nom signifie Lumière, et ton éclat fut grand, mais tu as été une lumière à la dérive sur les murs, un leurre pour entraîner à la mort tous ceux qui te suivaient, et ils se comptent par myriades. Tu as blasphémé Dieu et tu l'as raillé dans ton âme en disant : « Punis ! » Mais ton jour n'était pas venu, c'est pourquoi tu as pu continuer tes œuvres sans châtiment. Cela t'a rendu téméraire, et tu serais prêt à persévérer encore maintenant dans tes voies. Mais voici, tu ne feras pas de mal à Anzimée, car elle est une servante du Christ, ma propre fille à mon service. Tu as bien mérité la sanction à venir, et puisque tu as osé la demander en pleine connaissance de cause, eh bien ! elle va t'être infligée. Je souhaiterais qu'elle fût évitable, mais parmi des millions d'autres, ton cas ressort plus haïssable que tous à cause de ta lucidité.

» Parce que tu es un rayon issu de mon Père, un *ego* qui ne donne plus de lumière mais des ténèbres seulement, je vais te retrancher pour une saison. Tu vas cesser de détruire mes brebis, et le mal que tu as fait ne restera pas impuni. Il serait préférable pour toi que tu puisses cesser d'exister, mais c'est impossible pour un *ego.* Je ne peux que te suspendre comme entité humaine et te jeter dans les ténèbres du dehors pour que tu y serves comme l'une des forces de la nature. Va-t'en derrière moi ! »

Le grand prêtre était resté figé dans une attitude de (erreur abjecte, paralysé au point de n'avoir même pas l'idée de fuir, ce qui d'ailleurs eût été vain, car le juge était l'Homme, plus que l'homme fini, L'HOMME INFINI, LE CHRIST lui-même.

Pourtant, quand le Fils de Lumière cessa de parler, Maïnin poussa un hurlement mêlé de terreur et de défi. À ce son affreux, le Christ étendit la main, et Maïnin fut instantanément enveloppé d'une flamme brillante qui disparut bientôt, ne laissant plus aucune trace du prêtre-démon.

C'est ainsi que Maïnin avait péché, pervertissant au service du mal sa noble sagesse et semant la mauvaise graine dans le cœur confiant des caractères faibles

de l'humanité. Il avait semé, et il fallait que Suern récoltât, et à travers Suern, le monde. Mais à cause de ces semailles, lui-même fut rayé du Livre de Vie par une malédiction du Fils de l'Homme.

Même les lecteurs habitués à ne considérer que l'aspect matériel de la nature ne rencontreront pas de difficulté à comprendre comment pouvait être détruite la vie d'un homme dont le corps physique se trouvait au loin dans la ville de Caïphoul. Il leur suffira de remarquer qu'aucun support terrestre n'est une partie essentielle de l'homme réel, pas plus que le cocon n'est une partie essentielle du papillon, bien que dans les deux cas l'objet soit indispensable à la vie physique.

Terrifié par le spectacle effrayant du foudroiement de l'Incaliz, je tombai la face contre terre. Le Christ me fit relever et dit :

« Tel est le destin de l'homme entièrement égoïste. Ne crains pas pour ta propre sécurité, car je ne te foudroie pas. Ne m'adore pas, mais révère seulement le Père qui m'a envoyé. J'ai atteint la perfection du Septième Principe et suis Homme. Je suis aussi le Fils de l'Homme, et cependant plus qu'aucun homme, car je suis dans le Père, et le Père est en moi. Mais tous les hommes qui en ont la *volonté* peuvent me suivre et venir à mes côtés dans le Royaume, car ne sommes-nous pas tous les enfants d'un Seul, qui est notre Père ? Je suis Lui, *Christ*, et ce que je suis, l'Esprit de tout homme l'est aussi. La sanction infligée à Maïnin n'a pas été l'annihilation qui ne peut exister, ni la mort qui est une transition, mais la destruction qui ne correspond plus à la vie humaine, celle qui vous rejette pour une saison dans les ténèbres extérieures du monde démoniaque.

« Voici que je parle, et bien que tu aies des oreilles, tu n'entends ni ne comprends. Mais l'ouïe te viendra, et tu sauras, et tu guideras mon peuple. Tu le guideras dans un jour encore bien lointain pour toi. Mais maintenant tu ne retourneras plus en Atlantide pour y vivre, et Anzimée ne te verra plus avant d'avoir deux fois quitté la Terre et d'être revenue sous le nom de Phyris. Voici, j'ai annoncé que ces choses allaient arriver, et j'ai fait une prophétie dans cette ville appelée Caïphoul, et tu m'as entendu, mais tu n'as pas prêté attention. Cette fois-ci tu feras attention, car je dis de grandes paroles de DIEU – et le monde est à Lui. Cependant aucun homme ne me connaît. Mais dans un avenir lointain je reviendrai, oui, j'entrerai dans le monde, j'y séjournerai comme une âme humaine parfaite, et je ferai de cet Homme le premier fruit de ceux qui dorment du sommeil qui est le changement, de sorte que par moi l'humanité sera élevée au-dessus de la Mort. Alors les hommes exciteront la foule, se moqueront de moi parce qu'ils sont incroyants et me crucifieront. Cependant moi qui serai devenu Jésus le Christ, je n'en subirai pas de dommages. Seul mon temple terrestre en souffrira. Eux seront pardonnés, car ils ne sauront pas ce qu'ils auront fait. Je te donne la paix. Dors ! »

CHAPITRE XXIV

LE DÉVACHAN

Obéissant à cet ordre, je dormis. Quand je me réveillai, j'étais toujours dans la prison, mais toutes les tortures de la faim et de la soif et toutes mes souffrances avaient disparu. Rien ne me sembla extraordinaire, même quand je me levai et vis que je laissais derrière moi cette pauvre carcasse d'argile qui avait si cruellement souffert de la faim. Tout me paraissait naturel, comme dans un rêve éveillé. Je pensai à Anzimée et me demandai si elle aussi se sentait heureuse comme moi en ce moment. Je priai pour qu'elle le fût. Puis je songeai aux paroles de celui qui se nommait lui-même Fils de l'Homme, et me demandai quelle espèce d'Être il était. La majeure partie de son discours n'avait pas eu de sens pour moi. Cependant, il me faisait comprendre que j'étais mort, qu'Anzimée ne me verrait plus avant un délai qui me paraissait confusément une éternité, et qu'alors elle ne serait plus Anzimée, ni moi Zaïlm. Je ne ressentais pourtant aucun regret à la perspective de cette longue séparation. Quand elle prendrait fin, ce Fils de l'Homme serait revenu dans le monde et aurait laissé du travail pour les frères, les fils de notre Père. Ceux qui feraient ce travail Le suivraient, deviendraient pareils à Lui, cesseraient d'être esclaves du temps et de la terre, et domineraient sur toutes choses, vie et mort. Bien que saisissant vaguement l'importance de tout cela, je n'en comprenais pas la parfaite plénitude, car ma pensée naturelle était incapable d'en apprécier la portée spirituelle.

Je me trouvais donc dans le Navazzamin, et j'étais ce que les hommes appellent mort. Cela différait beaucoup des conceptions que m'avaient enseignées les prêtres d'Incal, parce que je ne voyais apparemment aucune différence entre mon état actuel et la vie terrestre que j'avais menée précédemment. Peut-être en irait-il autrement si j'allais maintenant passer à travers la Lumière de Maxin. Je ne commettrais pas un suicide, puisque j'étais déjà mort. Non, cela me purgerait simplement des attaches terrestres qui m'empêchaient peut-être de découvrir le vrai Navazzamin tel qu'on me l'avait enseigné. Est-ce qu'Anzimée et les autres amis que j'aimais viendraient ici un jour, et alors est-ce que nous nous rencontrerions et nous reconnaîtrions ? Il devait en être ainsi, oh ! il fallait que ce le fût !

Rempli de ces réflexions, je marchai vers la porte, oubliant qu'auparavant sa serrure m'avait empêché de sortir. C'est seulement quand elle s'ouvrit à mon contact que je me rappelai sa résistance à tous mes précédents efforts. Je suivis le tunnel d'un pas léger jusqu'à la lumière du jour, à l'endroit où j'avais laissé ma selle et mes outils, et ne voilà-t-il pas que je vis mon cheval ? Le fidèle animal broutait l'herbe et avait évidemment fait son quartier général du trou d'eau que le générateur remplissait à déborder. Allais-je l'abandonner ? Non si je pouvais l'éviter.

J'étais enfin libre ! J'inspectai autour de moi les marais desséchés qui s'étendaient sous le ciel du plein jour, avec leurs argileux cônes d'érosion coiffés des palmiers sauvages de la pampa. Avec quelle grâce ces arbres s'inclinaient dans la brise légère en paraissant dire : « Libre, enfin libre ! »

Puis je m'approchai de mon cheval pour le monter, oubliant que j'étais mort et ne pouvais donc avoir besoin de ce mode de transport. Il ne parut ni me voir ni soupçonner que j'étais là. C'était une difficulté. J'étais habitué à triompher des difficultés, mais cette fois-ci je n'avais aucune idée de ce qu'il fallait faire. Je m'assis et regardai la belle bête. Plus je la regardais, plus ma perplexité augmentait. À la fin, je me levai dans une sorte d'exaspération et admonestai l'animal. Aucun effet ! Naturellement ! Néanmoins, plus je lui parlais, plus il paraissait heureux, comme s'il sentait la proximité de ma présence. Finalement je m'en allai avec l'intention de l'abandonner, puisque je ne trouvais aucun moyen de l'influencer. Cela produisit un grand effet sur lui ! Autant que je pus voir, plus je m'éloignais, plus il devenait inquiet. Il finit par lever la tête, hennit bruyamment une fois, deux fois, trois fois, puis s'élança à ma suite dans un galop éperdu ! Quand il me rejoignit, il se calma, mais comme j'avançais rapidement, il me suivit. Bien qu'il ne pût ni me voir, ni me toucher, ni m'entendre, le sentiment de ma présence était vivace en lui. Ma pensée était entièrement occupée à ramener au camp ce fidèle serviteur. Sans éprouver de fatigue, de faim, de soif, ni aucune des sensations de la vie physique, je me dirigeai droit vers mon but, effectuant le trajet de deux cents kilomètres avec le cheval qui me suivait d'un air satisfait.

Quand nous arrivâmes au camp, je vis le vaïlx, mais deux hommes seulement. Les autres étaient partis à ma recherche, car j'étais fort en retard sur mon horaire, grâces en soient rendues à Maïnin ! Pas plus que le cheval ces hommes ne pouvaient me voir, mais, contrairement à l'animal, ils ne sentaient pas ma proximité. Mes plus grands efforts pour la leur signaler ne servirent à rien. Je les poursuivis pendant deux jours avec le même insuccès, jusqu'à ce que les chercheurs fussent revenus au vaïlx pour demander de nouvelles instructions à Caïphoul.

Cependant, l'un des hommes partis à ma recherche n'était pas encore rentré. Quand il revint, je lui parlai. Il ne pouvait pas me voir, mais ma présence l'affecta étrangement. Alors je lui parlai encore et encore, et à la fin il finit par s'asseoir en tremblant dans le salon du vaïlx devant mon bureau où il y avait du papier, une plume, et de l'encre. J'ordonnai à l'homme : « Prends cette plume. » À ma surprise il la prit tout en paraissant plongé dans un profond sommeil et se mit à écrire machinalement : « Prends cette plume ! » C'était encourageant. Je poursuivis : « C'est moi, c'est Zaïlm lui-même, qui dit ces choses. Je suis mort. Rentrez tous à Caïphoul. »

Je ne fis pas mention de mon cadavre ni de son emplacement, ayant le sentiment que j'étais convenablement enterré. Mais le médium écrivit toutes les paroles que je dictais, non pas qu'il les entendît, mais parce que j'étais pour un temps l'intelligence contrôlant son corps. Les autres prirent le message et le cachèrent. Quand l'écrivain fut sorti de transe, ils lui demandèrent ce qu'il avait écrit. Mais il nia avoir écrit quoi que ce fût. Cela parut les satisfaire, tellement il était évident que l'homme était honnête dans sa dénégation. Alors ils firent monter l'équipage et les animaux dans le vaïlx et se préparèrent à partir pour Caïphoul.

Cela me convenait, si bien que je cessai de penser à eux, mais commençai à souhaiter d'être chez moi. Je songeai que dans la maison de la caverne j'avais abandonné les incapacités de la chair, et qu'en conséquence je devais pouvoir me déplacer çà et là comme Maïnin. Pour essayer, je me dis à moi-même : « Je voudrais être chez nous, à Agacoé, là où se trouve le Raï. Lui pourra me voir et connaîtra alors les tenants et aboutissants de cette affaire. »

À ces paroles, tout changea, et je me trouvai dans le palais d'Agacoé. Mais pas plus que l'homme du vaïlx, Gwauxln et Anzimée, qui étaient aussi là, ne parurent susceptibles de me voir. La chose qu'on appelle mort était-elle donc cette barrière ? La mort est-elle vraiment la séparation de deux conditions d'existence entre lesquelles on ne peut communiquer, les tentatives pour le faire étant aussi futiles d'un côté que de l'autre ? J'avais cru que Gwauxln franchirait cette barrière, mais hélas ! je fus aussi incapable de me faire reconnaître de lui que des autres. Je le savais capable de discerner ceux qui, pour voyager comme Maïnin, se dégagent de leur coquille de chair, et peuvent y rentrer à volonté. Alors pourquoi ne me voyait-il pas ? Peut-être le trépas signifiait-il plus que l'abandon du corps. Je restai longtemps là, m'étonnant de cette chose qu'on appelle la mort.

Tandis que je me tenais à côté de Gwauxln après avoir renoncé à toute tentative d'introduire en lui la notion de ma présence, une forme humaine pénétra dans la pièce. Une forme ? Elle paraissait aussi réelle que n'importe

lequel des courtisans assis près de la voûte d'entrée. Aucun de ces derniers ne parut remarquer le nouvel arrivant, que l'empereur et moi nous étions seuls à voir. Ils continuèrent à commenter la mort subite de l'Incaliz Maïnin et l'anéantissement de son corps dans la Flamme de Maxin, cérémonie qui avait eu lieu la veille. L'étrange ressemblance du nouvel arrivant avec moi-même m'avait étonné, mais ma surprise fut incommensurable quand j'entendis le Raï s'écrier :

« Quoi ! Zaïlm est mort ! Mort ! »

Un serviteur entendit l'exclamation, mais ne voyant personne, il se précipita vers l'empereur pour s'enquérir de ses désirs. En approchant, il passa directement à travers la forme humaine que Gwauxln avait interpellée de mon nom ! Ni la forme ni le serviteur ne parurent s'apercevoir de cette occurrence remarquable, mais la forme répondit en souriant :

« Oui, Zo Raï, c'est moi Zaïlm. Je ne suis pas mort, mais seulement libéré des inhibitions terrestres. »

Confondu et stupéfait par ces événements, je m'effondrai sur un divan. Gwauxln ne pouvait pas me voir, mais voyait ce qui paraissait être moi et qui était en vérité mon fidèle portrait quant à l'aspect extérieur, au timbre de la voix, et au souvenir des événements. En fait, c'était la contrepartie psychique de ma vie et de ma personnalité.

Mystère, oui mystère ! Combien la mort en avait-elle à me révéler ? J'avais laissé dans la prison d'Umaur une image matérielle de moi-même. Pouvait-il exister aussi une forme intermédiaire qui fût simultanément la contrepartie de moi-même et de mon corps physique, et conservât cependant quelques-unes des caractéristiques relativement grossières de la vie matérielle que j'avais perdue, ce qui la rendait visible alors que j'étais invisible ? Mais Gwauxln était un Fils de la Solitude. Alors pourquoi ne pouvait-il percevoir à la fois mon corps astral et moi-même ? Il le pouvait, mais ne voulait pas me laisser savoir qu'il en était capable. À cette époque, je n'en compris pas la raison. Elle est maintenant évidente pour moi, et je vais l'indiquer sommairement.

Quand une personne meurt, elle se scinde en plusieurs éléments. Pour simplifier l'exposé, je classerai ces éléments en trois catégories appartenant aux domaines terrestre, psychique, et spirituel. Le plus élevé est l'ego, le Je Suis. Le second est celui à qui s'adressait Gwauxln, et le dernier celui que j'avais laissé dans ma prison. Or, l'ego recherche un niveau sublimé. La « coquille » demeure dans l'ambiance terrestre jusqu'à la dissolution finale du corps, poussière retournée à la poussière. L'état sublime ou égoïque est un état d'isolement. Comme il est dit dans la Bible (II Samuel XII-23), un médium peut l'atteindre. Mais, après la mort, l'ego ne peut plus retourner à la terre ni rien connaître de terrestre, sauf l'état d'âme mental-spirituel intensément concentré de certains

individus qui recherchent par-dessus tout le royaume de Dieu. Il ne s'agit d'ailleurs plus là de choses de la terre.

À quoi reconnaît-on la vraie médiumnité ? Le véritable médium s'élève à la hauteur nécessaire, mais l'ego ne peut redescendre sur terre ni contredire la loi du progrès, sauf pendant une période très limitée après la transition qu'on appelle mort, et alors ce n'est pas une régression. On peut comparer un médium à un baromètre anéroïde capable d'indiquer la hauteur au-dessus de la mer, l'altitude de l'esprit. Mais il faut que le baromètre se trouve au niveau qu'il marque ; le niveau ne peut descendre à lui. De là découle qu'un mourant s'en va vers des frontières d'où personne ne revient. On ne revient de chez les trépassés que par une nouvelle naissance physique, par une réincarnation.

Je laisse aux lecteurs le soin de comprendre que cela n'a rien à voir avec la transmigration des âmes, car celle-ci postule qu'en châtiment des péchés on renaît sous une forme animale inférieure. Rien de tel ne peut exister, car il est impossible de rétrograder. Toute cette théorie ne représente que des conceptions fausses fondées sur une équivoque concernant les réincarnations, car les naissances successives se traduisent invariablement par une avance.

Mais revenons-en au Raï qui était déterminé à ne pas me voir. Il savait que je n'étais pas encore stabilisé dans mon nouvel état et craignait d'interrompre mes progrès. Si je comprends bien, il ne voulut donc pas permettre à ma « coquille » de l'influencer. Toutefois sa nature hyper sensitive l'avait mis au courant de mon décès et incité à poursuivre ses recherches. Sa manière d'agir me prouvait qu'il ne me voyait pas. Il avait néanmoins déclenché le jeu de certaines forces qui devaient me mettre en état de recevoir sa visite. Mais il ne voulait pas venir vers moi avant que ma vie terrestre ne fût estompée et que je ne fusse installé dans le pays inexploré du Navazzamin.

Alors il vint, et nous nous retrouvâmes avec une joie simple et une grâce sans affectation, comme deux âmes égales devant Dieu bien qu'inégales au point de vue de la sagesse acquise. Dans ce domaine, Gwauxln était bien plus avancé que moi, mais nous restions égaux dans la fraternité d'esprit que je souhaiterais voir régner maintenant sur la terre. Elle y régnera un jour, car le Porteur de la Croix a dit : « Vous êtes tous Enfants d'un seul Père. » Et il en est bien ainsi.

Quand Gwauxln vint à moi, il n'apportait avec lui aucune trace de l'ambiance terrestre. S'il l'avait fait, cela aurait équivalu à me rappeler sur terre et m'aurait causé un préjudice notable. Les lois essentielles de l'existence ne permettent jamais à un *ego* de revenir sur terre sans que cela lui nuise. L'individualité d'un initié peut se projeter dans le dévachan (ciel), mais l'habitant du dévachan ne peut revenir sur terre que par une nouvelle naissance physique.

Pourquoi l'âme quitte-t-elle la terre après le tombeau ? Parce qu'elle assimile

dans le dévachan les fruits de sa vie terrestre active. C'est l'explication de la parole de l'Écriture : « Tout ce que ta main trouve à faire, fais-le selon ton pouvoir, car il n'y a ni œuvre, ni combinaison, ni connaissance, ni sagesse dans le shéol où tu vas. » (Ecclésiaste IX-10). En vérité, rien ne se fait dans la tombe.

Dans les pages suivantes, j'aurai l'air de donner beaucoup de renseignements sur mes activités entre la tombe et le berceau. Mais veuillez noter que la terre s'était complètement effacée de ma pensée, car l'âme ne peut revenir sur terre que par réincarnation lors d'une nouvelle naissance. Si on la rappelle, on provoque un bouleversement complet de ce processus, et l'on réassocie l'âme avec le double astral que l'ego a abandonné au moment de la mort physique. Une telle réassociation revivifie le corps astral, et il se produit alors entre lui et l'ego des actions et réactions toutes nuisibles à l'ego.

Mon expérience dans le dévachan a consisté uniquement à digérer, à faire mûrir ce que j'avais amorcé sur terre. Je ne pouvais y accomplir aucune œuvre nouvelle, y songer à aucune pensée nouvelle, ni rien y expérimenter qui ne fût en soi-même l'expression d'une chose déjà faite avant de passer par la tombe. Le temps ne comptait pas dans ce réaménagement de ma précédente vie terrestre, dans sa cristallisation semblable à un rêve très imagé. Il n'avait aucun rôle à jouer dans une œuvre déjà accomplie.

Il était au pouvoir du Raï de me reconnaître, mais il ne le voulait pas, afin de ne pas me nuire. De même, il est généralement possible à toutes les natures médiumniques énergiques appartenant à la secte des spirites de rappeler les morts, mais cela coûte terriblement cher à l'ego trépassé, et par choc en retour, au médium. Notre Père céleste a instauré des processus naturels qu'il n'est pas permis d'interrompre à la légère. Toute interférence de ce genre implique un châtiment proportionné aux connaissances du coupable. La sanction n'est jamais légère et pèse souvent sur lui d'un poids écrasant.

Si j'étais resté pour observer, j'aurais vu Gwauxln, Fils de la Solitude, mettre son corps physique à l'abri dans sa chambre secrète afin qu'aucun mal ne lui advienne pendant qu'il l'abandonnait, puis quitter ce corps en prenant sa forme astrale. J'aurais vu la « coquille » de Zaïlm l'accompagner à l'Incalithlon, et le Raï la faire passer dans la Flamme Spontanée. Mais parmi tous les hommes de la terre, seul un Fils aux yeux entraînés aurait pu voir ce qui se passa. La « coquille » ne devait plus jamais émerger de la Lumière de Maxin.

Pourquoi la détruire ? Quel sens cela avait-il ? Le but était d'empêcher ma « coquille » d'errer sur terre et d'agir sur des sensitifs comme l'homme du vaïlx que j'avais influencé en Umaur. Ma « coquille » laissée intacte aurait pu continuer à l'impressionner, et de grands troubles auraient pu en résulter, car mon double astral ne faisait que répéter fidèlement les dernières paroles

proférées avant que je l'eusse quitté. J'avais alors dit à Gwauxln, au palais d'Agacoé : « Je ne suis pas mort. » Ma « coquille » était déjà semblable à toutes les autres. Les deux parties de sa double nature complexe ne restèrent réunies que pendant le temps limité où elles pouvaient encore se nourrir du magnétisme sustentateur de mes relations terrestres récemment rompues.

Dans certains cas, la « coquille » peut se sustenter ainsi pendant des âges. Dans d'autres, cela ne dure que des siècles, des années, des jours, ou même des minutes, selon que les appétences du trépassé sont tournées vers le matérialisme ou vers la spiritualité. Le corps astral n'est qu'une force vivifiée, offrant à tous égards la ressemblance de son *ego,* le JE SUIS. Certains « esprits revenus sur terre » font des prophéties qui se réalisent parfois après des années. Peut-être ne représentent-elles que les prédictions imprimées par *l'ego* sur l'astral à l'instant du départ. À ce moment-là l'ego sonde du regard les vastes profondeurs de l'avenir, et son aperçu s'imprime sur sa coquille astrale. C'est de la force psychique.

Les phénomènes déclenchés par l'homme peuvent revêtir l'intense qualité de vie qui caractérisait ceux provoqués par Moïse, Bouddha, ou Zoroastre. Alors les « coquilles » de ces prophètes continuent à vivre d'une existence secondaire aussi longtemps, mais pas plus, qu'il subsiste un croyant adhérant à leurs systèmes religieux. C'est une forme psychique, une force prenant corps, qui constitue leur levier de commande, la même qui maintient sur leurs orbites les étoiles et les atomes. Elle est vitale et double, positive et négative. Quand on scinde en deux la force de « l'élément feu » des anciens (anciens pour vous mais pas pour moi), on provoque la naissance d'un foyer de Flamme Spontanée semblable à celui de Maxin. À une époque ultérieure, ce fut le cas en Israël pour le pouvoir contenu dans l'Arche de l'Alliance, fatal pour la vie comme celui de la Lumière de Maxin. Ces foyers sont aussi la seule manifestation du « solvant universel » tant recherché par les alchimistes. Inutile de dire que certains de ces alchimistes étaient des Fils de la Solitude, et qu'en conséquence ce merveilleux soldat était à leur disposition.

Il est évident qu'un tel secret devait rester soigneusement caché. Ces foyers sont les véritables oreillettes du cœur de l'Univers. Toutes les espèces de forces ayant pris forme y rencontrent donc leur Oméga. En conséquence, quand Gwauxln fit passer mon corps astral dans la Lumière de Maxin, il provoqua le retour à l'ensemble indivis des forces cosmiques d'une quantité d'énergie désormais inutile dans le monde des formes.

En vérité, sur une très petite échelle, la moelle allongée *(medulla oblongata)* du cerveau humain est un foyer similaire, un point de Maxin où convergent le positif et le négatif. S'il n'en était pas ainsi, la vie serait impossible. Si l'on

détruit ce point de Maxin du corps, même par une piqûre d'aiguille, la vitalité cesse instantanément. Mais j'en ai assez dit. Gwauxln vint vers moi qui ne pouvais aller vers lui. Il arrive souvent que les non-initiés s'élèvent ainsi vers leurs amis dans leur sommeil, mais quand il s'agit d'opérer consciemment, ils échouent faute de savoir comment procéder.

L'un des buts principaux du présent livre consiste à expliquer ces mystères. Je vais donc consacrer encore quelques pages à clarifier sans équivoque possible le point suivant. Comment se fait-il que les habitants de la Terre puissent acquérir la faculté d'aller visiter leurs amis au-delà de la grande ligne de séparation, mais que ces derniers ne puissent jamais revenir sur terre.

Au niveau de la mer, par temps calme, le baromètre indique une certaine graduation de pression atmosphérique. À deux mille mètres au-dessus de la mer, par exemple à flanc de montagne, le mercure descend dans le tube à une autre graduation bien définie. Dans les deux cas, c'est la pression atmosphérique qui a déterminé la hauteur de la colonne. Si l'observateur du niveau de la mer veut se trouver dans l'ambiance du niveau de deux mille mètres d'altitude, fera-t-il descendre cette ambiance vers lui ? Non, il montera sur la montagne.

Au cours d'une tempête, le baromètre descend aussi, car l'air est moins dense. Des changements météorologiques se produisent, qui ont pour effet de rapprocher du niveau de la mer les hauteurs aériennes, c'est-à-dire l'ambiance des hautes altitudes. La contrainte d'influences supérieures a provoqué une tempête. Il en est de même lors des séances de spiritisme. Par la mise en jeu de forces supérieures, un médium peut ramener ou faire redescendre une âme qui s'était en allée à travers la tombe. Mais cela crée un orage psychique, jeu extrêmement coûteux pour ceux qui le pratiquent. La devineresse d'Endor avait provoqué une semblable tempête en forçant Samuel à revenir sur terre. Prenez garde, ô médiums ! Et vous, amis lecteurs, si vous êtes des baromètres spirites humains, vous pouvez monter jusqu'à vos amis, mais si vous attachez de la valeur à la paix de votre âme et de la leur, n'essayez jamais de les faire descendre dans vos « cercles ».

Ceux qui ne recherchent dans cette histoire que les passages exaltants feront aussi bien de sauter presque toute la première partie. Ils laisseront le soin de l'étudier aux lecteurs qui cherchent à comprendre les mobiles de ma vie, la leçon de mon histoire, et la technique qui me permet de retracer des scènes qui ont eu lieu il y a plus de treize mille ans.

Le crime de Maïnin l'Incaliz m'avait forcé à rechercher mon plan psychique, qui est plus ou moins un plan d'isolement, parce que j'étais Moi et que je suis Moi. Autrement dit, ce plan était peuplé par les enfants de mon imagination, par mes expériences, mes espoirs, mes désirs intenses, mes aspirations, et mes

conceptions des personnes, des lieux, et des choses.

Il n'y a pas deux individus qui voient le même monde de la même manière. Pour Anzimée avec toute sa science, le monde ne pouvait paraître le même que pour Lolix, qui le considérait d'un autre point de vue en quelque sorte inférieur. Pour aucune des deux il n'était le même que pour le sage ministre Menax, et aucune de ces trois personnes n'avait sur la vie les mêmes aperçus que Gwauxln. De même le ciel, le dévachan d'une personne, est rempli de ses conceptions de la vie, tandis que le dévachan de ses voisins – de droite et de gauche, si j'ose dire – est rempli d'autres particularités mentales.

L'état dans lequel un individu se trouve après la tombe, ses connaissances, ses aspirations, sa foi dans la vie forment l'ambiance d'une récolte où nul n'agit, mais où l'on reçoit les récompenses des actes de la vie qui a précédé. C'est la terre de Léthé, dépourvue de douleurs, de tristesses, de maladies, et d'angoisses, car les conditions terrestres de cette nature ont commencé sur la terre, et il faut nécessairement qu'elles finissent sur la terre. Le karma en décrète ainsi. Le ciel est passif et non actif. L'âme y assimile les résultats de ses expériences, c'est-à-dire qu'elle se prépare pour sa prochaine réincarnation, qu'on peut comparer à la page suivante d'un grand livre de comptabilité commerciale, livre comprenant toutes ses vies antérieures, plus le feuillet de la dernière vie.

J'espère n'avoir pas été prolixe, et avoir clairement fait comprendre la nature réelle des relations existant entre la terre et le ciel. Le second se compare au premier comme le temps de repos nocturne à l'activité diurne. Si quelqu'un a commis des fautes le rattachant à la terre, et si ces liens doivent le forcer à se réincarner, il ne faudrait pas en conclure que son dévachan ressemblera le moins du monde à la grande existence couronnant ceux qui sont restés fidèles à l'Esprit jusqu'à ce que le serpent des convoitises animales soit mort dans leur cœur. Les mots peuvent décrire un simple dévachan. Ils sont impuissants à dépeindre cette existence. Le fini ne saurait mesurer l'infini. Laissez donc l'infini pénétrer dans vos cœurs.

Tandis que je méditais en présence de Gwauxln, d'Anzimée, et des autres qui ne voulaient ou ne pouvaient me voir, je sentis que mes facultés terrestres m'abandonnaient. Un moment plus tôt, je pouvais voir des personnes, des endroits, et des choses du monde. Ce pouvoir semblait m'échapper rapidement, et l'ambiance antérieure était remplacée par des visions et des sonorités splendides, apparentées à celles des rêves les plus clairs de la vie que je venais de quitter, sauf qu'elles étaient réelles pour mes sens et qu'il y avait réaction réciproque entre elle et eux.

Eh bien ! si ceux que j'avais laissés sur le rivage en deçà de la mort ne

pouvaient plus me voir ni connaître ma présence, et réciproquement, pourquoi ne pas me laisser glisser sans résistance dans le plaisir de la paix, des nouveaux horizons, et des nouveaux aperçus qui étaient venus remplacer les anciens ? C'est cela que j'allais faire. Adieu ma vie ancienne. Vive la nouvelle !

La vue du palais et des choses familières s'effaça de devant mes yeux aussi doucement qu'un rêve, et il me sembla que j'étais arrivé dans une vallée magnifique bordée de montagnes bleutées. Devant moi s'élevait une maison sans prétention, de silhouette irrégulière. Elle semblait avoir été bâtie par sections successives à mesure que la nécessité de nouvelles pièces s'était fait sentir. Quelle excellente idée, pensai-je ! Elle était construite de plaques de pierre non taillées, détachées telles quelles d'un banc rocheux. À certains endroits la maison avait trois étages, à d'autres seulement deux, mais la plupart des pièces étaient en rez-de-chaussée.

Qui pouvait vivre là ? Certainement des gens dont les goûts architecturaux se rapprochaient des tendances de mon cœur. Avant même de les voir, je me sentais amicalement disposé à leur égard. Assurément ils aimaient la beauté, car des vignes couvraient cette demeure étrangement pittoresque, entourée de jardins disposés avec goût.

Devais-je m'aventurer à signaler ma présence ? Tandis que j'y songeais, un homme ouvrit la porte proche de moi et s'avança. Son aspect m'était très familier. Où donc l'avais-je vu ? Ma vie menée en tant que Zaïlm, fils de Menax, était oubliée aussi complètement que si je ne l'avais jamais vécue. Mes sens étaient dominés par des impressions d'enfance, les pensées, les idées, et les simples connaissances de ces jeunes années dans ma maison de la montagne près du Pitach Rho. L'étranger, qui me paraissait familier, s'approcha et dit :

« Reconnais-tu ton père, Mérin Numinos ? »

Dans le fond de ma conscience, je commençais vaguement à craindre d'être isolé et invisible. D'autre part, en regardant la maison de pierre, l'idée que j'étais mort s'effaçait rapidement. La question posée étouffa cette idée et calma mon appréhension de solitude.

La connaissance de la mort avait disparu en moi en tant que s'appliquant à mon propre décès. Je ne savais plus rien d'une telle expérience.

La question posée par l'homme debout devant moi me fit grand plaisir. Je perçus maintenant qu'il était le père idéal de mon enfance, mais non celui que ma mère m'avait toujours présenté sous un jour défavorable. Le lecteur sait qu'elle ne l'aimait pas, mais cette pensée ne me vint pas à l'esprit. J'étais seulement conscient de voir celui que je reconnaissais comme mon père. Cette rencontre me remplit de joie, et je répondis : « En vérité je te connais bien. »

Il me demanda si je voulais me reposer, et comme j'étais fatigué, je répondis par l'affirmative en lui disant que cela me ferait le plus grand bien.

Alors Mérin Numinos me conduisit à l'intérieur de la grande maison irrégulière dans une chambre que je qualifierai de taudis, malgré le peu d'élégance de l'expression. C'était bien un capharnaüm, mais propre. Tout s'y trouvait dans une confusion pleine de charme et un délicieux désordre. Des livres, des échantillons de pierres, et tous les objets favoris d'un garçon étaient répandus dans un fouillis inextricable qui aurait fait le désespoir d'une bonne ménagère.

Mon plaisir fut immense, car je me sentais un garçon, rien qu'un garçon dans l'attente des possibilités de l'âge mûr, ce qui parut remplir tout mon être de perspectives agréables. J'étais un gamin de tempérament exubérant lâché dans son propre royaume, et dans cette pièce, j'étais loin de craindre la mère ordonnée qui en d'autres lieux m'avait toujours bridé. Dans un coin de la chambre ombreuse il y avait un lit sommairement refait, sur lequel était posé un paquet de livres de la bibliothèque du district, chacun portant en caractères atlantes la marque « Pitach Rhok, District n° 5. » Ils me gênaient pour m'allonger. Je les posai soigneusement sur le parquet, car j'avais toujours considéré les livres comme des objets presque sacrés. Je m'étendis ensuite pour dormir sur la rude couchette que ma mémoire avait toujours chérie comme plus douce et plus confortable que les coussins moelleux des habitations caïphaliennes. Je ne savais pas cela en me couchant, je savais seulement que tout se trouvait exactement conforme à mes désirs. Je n'avais aucune idée claire sur aucun événement de mon ancienne vie en Atlantide, aucune souvenance de ma mort, rien. Tout s'était évanoui comme les aventures d'un rêve que l'on essaye vainement de se remémorer le lendemain matin une fois levé.

Dans mon nouvel état, je rencontrais néanmoins des choses semblables à celles que j'avais connues et aimées dans l'ancien, et elles se rapprochaient parfois de celles que j'avais rêvé de réaliser. Alors les nouvelles me paraissaient entièrement satisfaisantes, bien que je ne pusse pas me rappeler les anciennes, et elles avaient un charme additionnel du fait qu'elles étaient achevées.

Toute la scène qui salue mes yeux,
Je la reconnais d'une manière étrange,
Comme si chacune de ses parties mystiques
Avait été préfigurée dans mon cœur.

Dans mon dévachan, la nature présentait bien quelques particularités nouvelles, mais ne différait pas assez de celle de la terre pour qu'il vaille la peine

de s’étendre sur le sujet.

Un beau jour, je quittai les scènes de cette vie de jeune garçon. Le rideau se leva sur des scènes découlant de mon adolescence après que j’eus quitté Pitach Rhok pour Caïphoul. Je me trouvais maintenant au beau milieu des études devant me permettre d’accéder au grade élevé de Xio-Incala, lequel représentait un degré de connaissances bien supérieur à celui des plus grands savants modernes. Mais cette phase du dévachan s’effaça bientôt, parce que je n’avais pas atteint ce grade sur la terre ni même essayé d’y parvenir. Je ne disposais donc d’aucune base solide pour en tirer des scènes dévachaniques.

Ainsi le temps s’écoulait-il autour de moi, parfois avec les vrais *egos* de personnes terrestres décédées avec qui j’avais travaillé intimement dans le monde, et qui devaient par conséquent récolter avec moi les résultats de notre collaboration. D’autres fois j’étais seul avec mes concepts, qui me paraissaient néanmoins aussi réels que de vrais personnages, car tout semblait absolument réel. Lolix se trouvait ici sous son meilleur jour, mais le péché de notre vie était retenu contre nous pour l’époque de notre retour sur terre.

Il me parut tout naturel de rencontrer Anzimée un soir que je me promenais sur le rivage d’une mer adjacente à un désert artificiel. Cet endroit était entièrement harmonisé avec l’idéal de solitude dont j’avais rêvé au milieu du tourbillon d’activité de Caïphoul pour emmener Anzimée le jour où nous serions mariés. Quand je la rencontrai, il me fut bien doux de l’entendre m’appeler son mari, et la tranquillité consécutive à l’agitation fut à la hauteur des délices que j’avais escomptées.

Mais ma plume anticipe sur l’ordre des événements, et j’en reviens à mon taudis. Sans me déshabiller, car il faisait chaud, je m’étendis et dormis. Au réveil, je descendis par le hall dans le jardin. Un changement s’était produit. J’avais vieilli, le paysage était différent, et les maisons ressemblaient davantage à celles que les besoins de l’adolescence m’avaient dépeintes comme nécessaires quand je vivais encore dans le voisinage du Pitach Rhok. Il n’y avait plus de rivière au premier plan, mais une vaste mer dont seul le rivage proche était visible. Ce changement correspondait aux désirs plus tardifs de ma jeunesse.

Du point de vue terrestre ou physique, ces modifications étaient fort étonnantes, mais ne me parurent ni surprenantes ni même remarquables. Quelle était donc cette sorte de vie ou de condition qui permettait de tels changements, sans pourtant me sembler extraordinaire, à moi le spectateur ? Même pour décrire la vérité, il faut éviter le bavardage. Je répondrai donc par un léger paradoxe : c’était la vie après la mort, mais non la Grande Existence avec Dieu.

Tous ces changements prenaient-ils du temps, ou bien étais-je dans une contrée ressemblant à la lampe d’Aladin qu’il suffisait de frotter pour voir

apparaître instantanément une autre série de décors ? Je ne m'arrêtai même pas pour me le demander, car aucune conjecture de cet ordre ne m'était venue à l'esprit. Les choses avaient pour moi un caractère de réalité.

La Terre est-elle réelle ? Seul l'Esprit, Dieu, est réel. La Terre et l'Univers sont le fait de Dieu, ses idées extériorisées. Les choses de la terre sont des mots de la Grande Parole que Dieu nous adresse. Les choses du dévachan (ou ciel) en sont d'autres. Ces deux séries de choses sont réelles, bien qu'opposées l'une à l'autre, mais réelles seulement à l'intérieur de nous, non à l'extérieur.

Je cherchai mon père Mérin Numinos pour lui demander combien de temps j'avais dormi. Cette demande ne correspondait qu'à une habitude de ma part, car je n'avais pas de motif spécial pour la formuler. Ma réaction à la réponse de mon père démontre qu'au cours du processus de la mort les habitudes de pensée ne s'éteignent pas en même temps que la mémoire des événements.

« Tu as dormi plusieurs années. »

Des années, vous exclamerez-vous ? Or je n'éprouvai pas le moindre étonnement au compte rendu de cette sieste à la Rip van Winkle ! Non, mais j'avais l'habitude d'être fier de l'élégance de mes vêtements, ce qui me fit jeter un coup d'œil involontaire sur mon costume pour voir s'il n'était pas usé après avoir servi si longtemps. Je le trouvai encore présentable, mais continuai à le regarder l'esprit absent, à cause de ces plusieurs années dont on venait de me parler. Je demandai :

« Tu as dit plusieurs années, et tu as dit aussi que j'avais dormi tout le temps depuis que j'étais venu dans ce pays. Maintenant, je t'en prie, dis-moi si j'ai jamais été ailleurs ? »

Ne recevant pas de réponse, je levai la tête. Ce fut pour voir le regard stupéfait de mon père, fixe comme celui d'une statue. Il ne savait rien d'aucun état antérieur, et de mon côté, le tour même de ma question montrait que je n'en savais pas davantage.

La mort était donc encore une chose à laquelle on ne faisait jamais allusion dans le dévachan. Dès l'instant que les âmes qui s'y sont avancées constatent l'impossibilité de faire impression sur les gens qu'elles ont laissés sur terre, elles reconnaissent qu'elles se trouvent au milieu du changement appelé mort, dont elles ont peut-être eu l'appréhension pendant toute la durée de leurs jours terrestres. Or la religion exotérique d'alors – oui, tout comme celle d'aujourd'hui – n'enseignait qu'une seule sorte de mort. Le nouvel arrivant dans le dévachan n'en connaissait donc ni n'en imaginait aucune autre. Pour une âme désincarnée, la mort était et n'est encore qu'une conception inconnue. Eh bien ! en fait, la mort n'a pas plus d'existence réelle que la douleur ou le chagrin. Le dévachan mineur est comme le dévachan majeur (Nirvana) un état auquel se réfère

spécialement l'Apocalypse, au chapitre xxi, verset 4.

Maintenant, amis lecteurs, je ne formule pas de postulats pour argumenter. Je refuse de discuter, et bien que cela ait un arrière-goût médiéval, il faut même que je refuse de raisonner avec vous. Ce livre a pour but d'exposer ce que j'ai appris par expérience. Je n'avance pas d'idées théoriques. Si certains détails vous restent obscurs, reprenez-les dans le sanctuaire intérieur de votre âme et méditez à leur sujet. Ils se clarifieront, et si vous les comprenez par cette méthode, ils ressembleront pour vous à l'eau de roche qui étanche toute soif. Suivez donc mon conseil. Je ne m'adresse qu'aux lecteurs qui lisent ces pages pour profiter de leur enseignement.

Les habitants du ciel ne connaissent qu'un changement, d'ailleurs fort différent de celui qu'on leur a religieusement appris à craindre. À leur entrée dans le dévachan, au moment de la mort physique, beaucoup d'âmes croient comprendre que la mort n'existe pas et qu'en conséquence les enseignements reçus des prêtres sur terre n'étaient que des fictions ecclésiastiques. Elles ne se trompent d'ailleurs pas beaucoup, car la mort ne représente que la transition d'un état de choses objectif à un état de choses subjectif. Je fais exception pour la seconde mort, dont je parlerai à la fin de ce livre. Paradoxalement, je dirai que la mort diffère de l'aperçu rapide de chaque âme sur sa vie juste close parce qu'elle n'en est pas différente. Si bref que soit un tel aperçu, toutes les âmes en ont un au moment de la transition. C'est pourquoi je n'étais pas averti de la fiction appelée mort quand je demandai à mon père retrouvé si j'avais vécu ailleurs.

En ces temps anciens, la religion enseignait comme aujourd'hui que tous les chagrins terrestres cessent avec la mort. C'est exact pour la durée du temps que l'âme passe dans le dévachan. Les brouillards nés de la terre ne peuvent s'introduire dans le dévachan pour la raison qu'étant nés sur terre, il faut nécessairement qu'ils y aient leur demeure. Ils n'influencent donc que les habitants de la terre.

Mais « le mal que font les hommes leur survit ».

C'est bien la vérité. Il guette leur retour sur terre en les attendant sous forme de disposition cristallisée à mal faire. Telle est la tendance à pécher qu'on appelle à tort adamique. Dans le dévachan,, le pécheur est libéré de son emprise. Mais telle l'ivraie dans le blé, la graine de cette tendance se tient prête à fournir une nouvelle moisson de chagrins au cours de l'incarnation suivante. Elle continuera de pousser tant qu'une bonne action n'aura pas réparé le mal déjà fait. Heureusement, l'homme dispose d'une éternité pour réparer. Quand il obéit aux lois de Dieu et reste fidèle à la justice, l'ivraie est peu à peu déracinée, quelle que soit son origine. Une bonne action en efface une mauvaise, et son accomplissement est a souvent enterré avec les os », ce qui complète la

philosophie de Hamlet.

Tout autour de moi se trouvaient ceux que j'aimais. À mesure que le temps paraissait s'écouler, je devenais conscient de la présence successive de mes amis, Anzimée, Menax, Gwauxln, Ernon, Lolix dans l'ombre, tous ceux-là, et des milliers d'autres dont les noms ne diraient rien au lecteur. Ils ne venaient pas, non, ils étaient avec moi, chacun comme je l'avais conçu. Ils étaient mes concepts, car ils étaient subjectifs et non objectifs. Ils étaient mes idéaux et non des personnes véritables, et ils formaient mon monde. Il ne me venait pas à l'idée qu'ils fussent réels.

Ne vous est-il jamais arrivé de penser, cher lecteur, que votre monde sensoriel soit le seul qui existe pour vous ? Et que si vous n'aviez ni vue, ni ouïe, ni odorat, ni goût, ni toucher, il n'y aurait pas de monde, même si votre âme emprisonnée dans un tel corps mort jouissait d'une certaine vie végétative ?

Or l'âme de tout être vivant, homme, femme, ou enfant, est différente de toutes les autres âmes. De même, le monde est différent pour chaque personne et n'est jamais exactement pareil pour deux d'entre elles. Une grande partie de la vie dans le dévachan est constituée par les archives de l'âme gravées sur une substance mentale impérissable. Ces archives fusionnent avec la réalité, et toutes choses paraissent également réelles, aussi réelles qu'au moment où les sens combinés les perçurent pour la première fois. La vie après la tombe est vraiment une vie terrestre reconstituée et inversée, subjective au lieu d'être objective. Mon ami supposé peut être un ennemi réel, mais si je meurs en croyant qu'il est mon ami, j'emporte ce concept dans l'après-vie, et vice versa.

Mes amis se trouvaient donc tous autour de moi. Ils se mouvaient dans un décor de choses et d'endroits jadis enregistrés par mes sens. Mais, tandis que j'étais ainsi environné par mon monde, il existait un concept de moi dans le monde imagé de chacun de mes amis. Ce n'est pas moi personnellement qui me trouvais avec eux, mais le concept qu'ils se faisaient de moi. Il en est de même pour la réalité de tous les concepts non involutifs, simples et facilement assimilables, quand on en recherche le souvenir dans les archives astrales, autrement dit dans les plaques où est gravée la mémoire de l'âme. En effet, celles-ci enregistrent tous les incidents grands ou petits, simples ou complexes, ainsi que les moindres impulsions et même les cérébrations inconscientes.

Je ferai maintenant une remarque très importante, car elle vient à l'appui de la thèse que j'ai paru nier, à savoir que dans le dévachan l'âme peut réellement s'associer avec d'autres âmes individuelles. Le dévachan serait en vérité un ciel lugubre si nos amis du monde n'y étaient jamais autre chose que des figures de rêve. Ils sont bien des rêves si les faits nés parmi nos espérances terrestres et indiscernables de la réalité dans le dévachan se présentent comme de simples

incidents. Si, au contraire, l'événement considéré revêt une complexité telle qu'il a fallu les efforts combinés de deux âmes travaillant en harmonie pour résoudre les problèmes posés sur terre, alors les conséquences de cet acte complexe affectent aussi les deux âmes dans le dévachan. Pendant l'assimilation des résultats correspondants, c'est-à-dire pendant que les conséquences des actes se cristallisent en traits de caractère, ces deux âmes vivent dans le dévachan en contact aussi intime que sur terre.

Si plusieurs personnes étaient impliquées sur terre dans l'affaire, leurs âmes se réunissent dans le dévachan, puis se séparent quand le processus d'assimilation est achevé. Au cours de mes expériences, il arriva donc qu'à certains moments tous mes concepts étaient des fantasmes, tels les personnages d'un rêve nocturne. À d'autres moments ils étaient plus complexes, et je me trouvais associé avec de véritables *egos* comme moi-même.

Je ne savais rien de tout cela. Tout me paraissait réel, et en conséquence c'était peut-être réel. Mais il est agréable de sentir qu'on travaille avec une personne aimée, fils, fille, père, mère, épouse, ou ami, et que les conséquences des événements les plus graves de nos vies quotidiennes sur terre nous réuniront à nouveau dans le ciel de nos espérances. Tu serres ta femme contre ton cœur en lui confiant avec amour des projets pour lesquels il vous faudra travailler tous deux avec noblesse et sérieux en vue du bien-être de vos enfants chéris. Il est doux de penser qu'elle franchira l'abîme par lequel la mort sépare les corps, et que vous vous retrouverez ici dans le Navazzamin ; que ta mère, ton père, ou d'autres amis très chers seront parfois réellement avec toi, que tu engrangeras les résultats de tes diverses activités, et que tu jouiras sous une apparence de réalité de voir s'accomplir certaines choses qui étaient restées sur terre à l'état d'espoirs non matérialisés.

Quand je rencontrais Anzimée qui vivait encore sur terre, j'étais en contact tantôt avec mon concept d'elle, tantôt avec sa propre individualité supérieure. Comment ce dernier phénomène était-il possible ? Parce qu'elle éprouvait si intensément le désir de me voir que son âme pure s'était développée et pouvait maintenant se projeter sur mon plan. Cette réunion n'était pas seulement agréable et utile pour elle à cause de l'aperçu que cela lui donnait des choses invisibles dont parle l'apôtre Paul, mais c'était une sainte joie pour moi de la retrouver ainsi. Elle pouvait venir vers moi, mais je ne pouvais aller vers elle. Il n'y a pas de régression.

En communiant avec ces idéaux, je recevais ma récompense, car il ne se passait rien qui vînt contrarier mes désirs. Mais, en jouissant de cette récompense, j'assimilais aussi inconsciemment la valeur de ma vie précédente sur la terre. Mes connexions avec la politique en Atlantide m'avaient mis en

contact avec certains hommes et certaines manières d'agir. De ces contacts étaient nés des projets où je devais tenir un rôle prépondérant. Ces projets se trouvaient maintenant à l'état subjectif et me semblaient donc en cours de réalisation. Cette activité apparente développa mes capacités et mit à l'épreuve la valeur de mes conceptions. Il en résulta des déductions concrètes qui devinrent partie intégrante de mon être mental. En conséquence, dans une nouvelle incarnation, je me présenterais devant l'humanité muni d'organes phrénologiques disposant d'un pouvoir accru pour aborder les questions sociales et politiques. Je ne m'en servirais peut-être pas du fait que d'autres tendances dominantes pourraient prévaloir. Ce pouvoir n'en serait pas moins grand et resterait à ma disposition.

Toutes les âmes réellement associées avec moi avant ma dernière vie sur terre et après ma vie dans le ciel se trouveraient dans le même cas. Les résultats, la valeur, et les conclusions de notre association dans le dévachan allaient leur procurer de nouvelles caractéristiques mentales ou accroître l'intensité des anciennes, puis la réincarnation nous réunirait à nouveau sur terre.

C'est bien ce qui est arrivé, chers lecteurs, sans quoi je n'aurais jamais écrit cette histoire pour votre profit. Mon éducation au Xioquithlon comme géologue fut mise à l'épreuve dans ce même ciel subjectif, et j'en retirai des capacités accrues comme géologue, bref une connaissance intuitive de la géologie et un désir de poursuivre ce genre d'études lors de ma réincarnation. L'éducation par les livres compléterait ensuite les tendances ainsi manifestées.

Je pourrais continuer à citer des exemples de ce processus de conclusions et de mises en place expérimenté par ceux qui sont séparés de la terre à la fois par la tombe et le berceau. Mais ce que j'en ai dit suffit pour montrer aux lecteurs qu'il y a des vérités là-dessous et pour lui adoucir…

Les pensées de la dernière heure amère
Et l'austère angoisse
Du linceul et de la sépulture.

En relatant ma propre expérience, j'ai tâché de rendre la mort moins terrifiante. J'espère que mes efforts auront été couronnés de succès et que vous trouverez dans mes paroles un soutien pour…

Approcher votre tombe

Comme celui qui enroule

Les draperies de sa couche

Autour de lui
Et s'allonge en vue de rêves plaisants.

Ce n'est pas dans les écoles des temps modernes que Zérah Colburn, le merveilleux garçon mathématicien, avait acquis ses connaissances. Il les avait apportées à travers les siècles morts en héritage de ses vies passées. Son pouvoir latent était éduqué.

Amis lecteurs, vous m'objecterez peut-être que si vous aviez vécu une vie antérieure sur la terre vous ne pourriez pas l'avoir oubliée, mais que vous en auriez conservé la mémoire. Je ne discuterai pas. Je laisse simplement à votre intelligence le soin de décider si j'ai raison, après vous être rappelé que les habitudes de la vie proviennent d'actes maintes fois répétés pendant l'enfance et dont tous les détails et toutes souvenances sont oubliés. Sachant qu'il en est ainsi, vous constaterez vous-mêmes que mon affirmation n'est pas absurde. Les actes d'une vie vécue il y a plus de cent siècles peuvent être remémorés, et cela d'autant mieux que tout l'intervalle s'est écoulé sur un plan de vie différent où aucune mémoire terrestre n'a jamais joué, car cela est impossible d'après les lois de Dieu. Je sais de quoi je parle.

Il vint à la longue un temps où je ne pris plus aucun intérêt aux apparences d'action ni aux concepts de personnes, d'endroits, ou de choses en rapport avec des activités apparentes. Je désirais principalement rester dans un coin tranquille à écouter Anzimée (la vraie et non le concept) me faire la lecture ou causer avec moi. Je dormais également beaucoup.

Un matin, je ne me levai pas. Je n'en avais pas envie. Je n'étais pas malade. Nul ne connaît de maladie dans le dévachan. Mais j'avais perdu tout désir de voir ou d'entendre quoi que ce fût. À vrai dire je ressentais de la langueur, mais pas de lassitude. Alors je me retournai de nouveau face au mur et me rendormis. Ce fut le dernier événement du dernier chapitre d'un long repos après une vie, repos qui à mon insu avait couvert douze mille années d'activités humaines sur terre.

La mort n'était jamais apparue dans cette demeure de l'âme, car mes concepts ne mouraient pas, ils se bornaient à disparaître de la vue de leur créateur. Même les véritables âmes des hommes et des femmes ne mouraient pas. Non, mais elles en arrivaient l'une après l'autre au stade du réveil karmique dans le berceau. Certaines s'en étaient allées ailleurs dans le dévachan, à la manière dont des voisins sur terre se séparent et mettent entre eux la distance d'un monde. La vie de certaines autres était restée associée à la mienne. Quand l'heure de leur réincarnation arrivait, elles disparaissaient purement et simplement, de même

que mes concepts disparaissaient quand j'avais assimilé leur valeur. Ces personnes disparaissaient parce que tous les actes de leur vie terrestre antérieure s'étaient cristallisés sous forme de traits de caractère, et qu'elles étaient de nouveau prêtes à vivre sur notre planète. En ce qui concerne mon propre changement, j'étais seul à en prendre conscience. Je ne pouvais être conscient du leur. Une fois de plus j'étais prêt pour l'activité. Je dormis, et, au cours de ce sommeil, je mourus à cette vie de passivité pour me réveiller sur terre, enfant dans un berceau. J'inaugurais une vie où j'allais voir mon Maître et entrer avec Lui dans le Grand Repos !

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

UNE NOUVELLE PERSONNALITÉ

Avec le chapitre XXIV de la première partie de ce livre se termine la dernière expérience d'une vie qui se déroula il y a plus de cent vingt siècles. Elle eut ses hauts et ses bas. Selon les conventions et les mœurs d'un peuple que le monde moderne considérait comme un mythe jusqu'aux croisières du *Challenger* et du *Dolphin*, il exista donc un personnage dont nous avons suivi le destin tout au long et qui portait le nom de Zaïlm, nom aussi harmonieux qu'intéressant, puisqu'il signifie « Je vis pour aimer ».

Ainsi que l'a relaté Zaïlm, sa jeunesse fut celle d'un montagnard obscur. Une ambition démesurée le possédait de faire briller son nom parmi ceux des grands de la terre. Il y parvint. Son nom, sa fortune, sa situation sociale autant que politique devinrent éminents dans l'aristocratie d'un peuple fier, digne d'admiration sous d'innombrables rapports. Certes, sur un point particulier, il commit une faute et s'écarta du droit chemin. Mais, dans d'autres domaines, son exemple fut des plus louables. Sa faute, il la paya chèrement, et si l'on tient compte de ses propres appréhensions, la dette qu'il avait encourue ne devait pas se solder avant de longues années. Auparavant, le lecteur sera descendu dans la tombe « avec les patriarches d'un monde encore enfant, avec les rois et les puissants de la terre, les sages, les gens de bien, ceux doués de beauté, et les prophètes blanchis des temps révolus. »

On vous a retracé l'image de Zaïlm, tiré de l'obscurité pour revenir célèbre dans un pays sans équivalent aujourd'hui, à l'éclat demeuré inégalé depuis sa disparition au fond du vieil océan, depuis que le soleil n'a plus veillé sur sa haute destinée.

Je prierai à présent le lecteur de prêter son attention à l'histoire d'une autre personnalité, celle de Walter Pierson, votre humble serviteur. Zaïlm était fier de se dire un Atlante. Ma fierté n'est pas moindre de me proclamer a citoyen américain ».

Une épidémie brutale me rendit orphelin, trop jeune alors pour rien pouvoir comprendre à la mort de mes parents, sinon pour ressentir l'affreuse angoisse de ma brusque solitude. À travers mes pleurs, je suppliais qu'on me permît de voir papa et maman et ne pouvais saisir le sens de cette réponse : « Ils sont morts. »

Entre ma première enfance, baignée de tendresse familiale, et ma seconde, le contraste fut si violent que ma tendance naturelle à errer et voyager grandit. Aussi, à douze ans, après m'être enfui pour satisfaire mon ambition, devins-je garçon de cabine à bord d'un bateau. Je devais me rendre compte, pendant les années qui suivirent, que mes souffrances faisaient, de façon imprévue, partie du rêve qu'est une vie de voyageur et de marin. Il n'en fallait pas moins subir les tâches et les difficultés quotidiennes.

Mes capacités, ma bonne volonté, mon honnêteté dans le service plaidèrent si bien en ma faveur qu'à l'âge de dix-huit ans je me trouvai premier matelot sur un splendide caboteur anglais. Dans cette position non dénuée d'avantages, j'eus des loisirs et les employai à étudier certains livres que possédait notre capitaine, homme fort instruit. Cette chance, je la mis à profit et récitai mes leçons au capitaine, qui s'intéressa beaucoup à moi.

Je fis peu après une invention dont nombre de marins m'ont été reconnaissants et grâce à laquelle maintes gens qui passent leur existence en mer me doivent d'être encore vivants. J'en tirai de si belles redevances qu'avant même ma majorité j'avais amassé une petite fortune. Des placements avisés l'accrurent. Je disposai bientôt en banque d'une somme suffisante pour être matériellement à l'aise pour le reste de mes jours. Dans ces conditions, je cessai rapidement de naviguer. Je quittai la mer et entrepris de voyager sur la terre ferme. Connaissant les principaux ports du monde entier, je me penchai alors sur la carte pour étudier l'intérieur de mon propre pays.

Durant les années 1865 et 1866, j'augmentai ma fortune dans des proportions immenses, grâce aux placers d'or californiens. Je m'y étais rendu après avoir servi deux ans dans l'armée de Cumberland au moment de la guerre de Sécession et avoir obtenu mon congé de ce corps fameux. Je me glorifiais de la perte de deux doigts enlevés par un méchant éclat d'obus, lors du combat de Missionary Ridge. Un lecteur, je me le demande, se rappelle-t-il seulement la matinée du 25 novembre 1865 ?

Toute la nuit, la lueur des fusils des avant-postes avait percé le brouillard. À l'aube, on ignorait encore si l'ennemi avait été délogé de ses positions presque inexpugnables de la montagne. La matinée fut claire. Dans les bivouacs de l'Union, tous les yeux étaient tendus vers le sommet. Peu à peu, l'orient s'empourpra d'une lumière croissante et, à l'instant précis du lever du soleil, une escouade apparut sur le rocher surplombant le précipice. Entendue de dizaines de milliers de soldats, elle chanta *Gloire d'Autrefois.* Au milieu d'un tonnerre d'applaudissements et à travers ses larmes, une armée de vétérans contempla longuement la bannière étoilée qui, en silence, annonçait la victoire.

Cette guerre fut la plus déplorable de toutes les guerres : les pères s'étaient

levés contre leurs fils, les frères contre leurs frères. Quand elle prit fin, je me trouvais dans ma ville natale, Washington, D. C.

Deux mois plus tard, j'étais dans la lointaine Californie, dans une de ses plus magnifiques parties montagneuses. J'y mis sur pied une société de mineurs d'or. Notre travail nous rapportait tellement qu'il ne tarda pas à nous peser, et que pour le faire à notre place nous embauchâmes des ouvriers. Au nombre de ces derniers il y avait un homme de Chine. Je dis bien « un homme de Chine » parce que, de prime abord, on savait qu'il n'appartenait pas à la classe de ceux que dédaigneusement on appelle coolies et que c'était un homme dans la pleine acception du mot. À quatre ou cinq kilomètres de notre mine la ville regorgeait de coolies. Mais avec eux Quong n'avait rien de commun. Il ne les fréquentait d'ailleurs pas, non plus qu'il ne participait à leurs orgies, à leurs beuveries, à leurs débauches d'opium. Il portait le vêtement qui a toujours distingué la Chine des autres nations, mais ses traits n'en étaient pas moins caractéristiques. Le front haut et proéminent, le sommet du crâne bien développé, les arcades sourcilières audacieuses, et la nuque délicate dénotaient de toute évidence un caractère élevé, une caste spirituelle à part, de splendides facultés de perception, et un tempérament énergique. Ses yeux, quels yeux ! Calmes, clairs, d'un gris léger, ils se posaient sur vous avec une bienveillance dépourvue de préjugés et de passions, charitables, témoignant une stricte droiture. On le sentait sévère pour lui-même, mais toujours prêt à négliger *a priori* les défauts d'autrui. Ainsi se présentait cet homme remarquable.

Tous ceux auxquels il avait affaire entendaient son langage. Il s'exprimait pourtant de façon heurtée, dans une sorte de jargon idiomatique de chinois et d'anglo-saxon. Dans la bouche de tout autre Céleste, c'eut été un bafouillis inintelligible.

Je n'ai rien d'un don Quichotte et admets volontiers l'inconvénient très sérieux que représente pour les Blancs d'Amérique, d'Australie, et d'Amérique du Sud le fait d'avoir pour compétiteurs des manœuvres chinois, ou pour concurrentes des marchandises de Chine. Le mal, je le crois, est réel, et la race aryenne a toute ma sympathie. Néanmoins, en toute franchise, je me demande si les miséreuses hordes européennes de travailleurs sans métier, sans instruction, et à peu près inassimilables ne constituent pas une menace plus grave. L'immigration de ces deux catégories d'êtres se révèle grosse de périls pour les institutions auxquelles je crois assez pour avoir risqué ma vie, à la pointe des baïonnettes, afin de les conserver. Loin de moi, du reste, l'idée de pousser à la lutte. Bien plutôt conseillerais-je de suivre Celui dont la vie a signifié « Paix sur la terre » dans la véritable fraternité des hommes.

Eu égard à mes vrais sentiments j'appellerai désormais mon unique ouvrier

chinois soit le Tchin, soit Quong, son nom de famille.

Donc, après avoir adopté cette politique nouvelle de confier à des salariés les tâches les plus pénibles, mes associés et moi-même résidâmes à la ville. Mais l'un de nous ne manquait jamais de se trouver à la mine pour surveiller les travaux.

Nous employions deux équipes d'ouvriers payés à plein tarif, mais nous ne faisions travailler chacune qu'un jour sur deux, ce qui laissait aux uns et aux autres beaucoup de loisirs. Cette attitude généreuse nous les attacha grandement. Ils saisissaient que nous n'avions nul dessein de les pousser à un rendement maximal sans tenir compte de leurs besoins et comprenaient que nous voyions en eux des hommes et non des bêtes de somme. L'expérience m'a toujours prouvé que si on les traite avec considération, les ouvriers blancs contribuent autant qu'ils le peuvent à obtenir des résultats, bien mieux que si on les contraint à travailler de force durant toute la semaine. Traitez vos collaborateurs comme vous aimeriez être traités vous-mêmes à leur place.

Aucun de mes mineurs ne fit la moindre objection à travailler avec Quong, et vraiment la plupart d'entre eux étaient prêts à reconnaître qu'il n'avait rien d'un mécréant. Il observait envers chacun une attitude respectueuse et digne, plutôt renfermée, très calme, mais toujours si pleine de bienveillance qu'elle lui valut l'affection de tous. Ils sentaient en lui un homme, dans le vrai sens du terme.

Un jour, la société embaucha une recrue qui n'aimait pas les « porteurs de nattes », Moins d'une semaine plus tard le nouveau venu tomba malade. Sans qu'on l'en priât, le « coolie » méprisé par le nouvel arrivant non seulement travailla toute la journée mais soigna le malade pendant sa violente et courte fièvre. Il veilla toute la nuit et se contenta de quelques heures de repos le jour suivant où il n'était pas de service. Honteux et confus, le contempteur du « coolie » ne se permit plus aucune critique. Complètement conquis par Quong, il fit ensuite preuve de caractère quand le cancer de l'intolérance se fut dissipé en lui.

Plus d'une fois je tins compagnie à Tchin pendant ses heures de repos. Parfois nous nous rendions à la ville, mais le plus souvent nous dirigions nos chevaux vers les solitudes de la montagne. S'il ne m'avait pas guidé, je me serais certainement perdu dans l'ombre des sapins géants, parmi ces vastes gorges qui s'étendent entre d'interminables crêtes évoquant l'idée d'un thorax dont elles seraient les côtes. Mais Quong ne s'égarait pas. Il n'hésitait jamais, même après la tombée de nuits tellement noires que je ne pouvais voir ma main devant mon visage.

Cette préscience me confondait, alors que je la comprends parfaitement aujourd'hui.

Il advint que, dans un cas semblable, nous nous trouvions à l'abri d'une caverne. J'y éprouvai un désir si grand de lumière qu'il me dit : « Attendez, je vais vous en donner. » Je l'entendis qui faisait sauter un éclat de pierre de la paroi. Il me le mit dans la main en déclarant : « Maintenant, attention. Il ne faut pas que cela vous touche. Comme un éclair, ça vous tuerait. »

Comme bien on l'imagine, je tins si mollement la pierre que Quong me dit de la serrer plus fort. Une lumière brillante sortit alors d'une de ses pointes, tandis que toute la caverne était comme éclairée de soleil.

Si cet incident stupéfiant s'était produit quelques années plus tard, j'aurais d'abord cru qu'il s'agissait d'un phénomène électrique. Ensuite j'aurais réfléchi et constaté l'absence de toute batterie ou dynamo. J'aurais alors fait ce que je fis ce soir-là. Je m'assis et contemplai la lumière merveilleuse, oublieux de l'endroit où je me trouvais. Quong ne voulut rien ajouter aux quelques mots qu'il avait prononcés. Bien qu'insatisfait, je dus m'en contenter.

Sa faculté de rester sur le bon chemin, alors que nous n'avions même pas la trace d'un animal pour nous guider, était extraordinaire. Cet homme ne cessait de me surprendre en ne s'égarant pas parmi ces chaînes de montagnes qui s'allongeaient à perte de vue jusqu'à de vastes pics neigeux dont la blancheur empêchait le bleu du ciel de se confondre insensiblement avec celui des rocs.

Quand nous entreprenions des excursions de ce genre, nous quittions ordinairement la mine aussitôt que possible après le dîner, c'est-à-dire vers cinq heures et demie. Aussi fatigués que fussent les autres ouvriers, Quong semblait toujours dispos. Chacun reconnaissait pourtant qu'il avait plus travaillé que quiconque.

Lors de la pleine lune, nous avions coutume de chevaucher des heures d'affilée et souvent de ne pas nous arrêter avant minuit, à cinquante kilomètres de la mine, ou plus encore.

En l'une de ces occasions, alors que nous nous trouvions seuls avec nos chevaux dans la nature, nous nous arrêtâmes dans un lieu fort éloigné pour y attendre le matin, décidés, selon notre humeur, à dormir ou à veiller. Quong s'assit sur un rocher, au bord d'un torrent limpide comme du cristal, pour contempler, rempli d'une joie silencieuse, la majesté solitaire des grands pins et des pics tout baignés de lune. Je le laissai là et remontai le long du torrent, jusqu'au moment où, regardant en arrière, je ne vis plus mon ami que cachait un brusque tournant du canon. Sans prêter autrement attention à ce fait, je continuai mon chemin, musardant dans ce décor d'arêtes rocheuses vieilles comme le monde.

À quiconque ressent les beautés de la nature il est impossible d'échapper longtemps aux pensées profondes qu'entraîne toute méditation dans les solitudes

sauvages que ne troublent point les sordides agissements des hommes. Peu à peu mes pensées prirent un tour réfléchi qui se teinta, à mon insu pour ainsi dire, d'une ombre mortelle de matérialisme. Bien souvent il m'était advenu d'être gagné par le désespoir en cherchant comment répondre de façon philosophique à la mystérieuse question que pose l'âme : « D'où venons-nous ? Où allons-nous ? »

Bien que le tour de mon esprit fût profondément religieux, ma nature s'était toujours refusée à la foi irrationnelle. « Raisonner, c'est courir à sa perte », tonitruait l'Église de ce temps-là. Actuellement encore elle maintient cette attitude en ce qui touche la raison appliquée à la foi. Les énigmes qui obsédaient mes concitoyens me hantaient aussi. Mais je n'éprouvais pas le désir ingersollien de soumettre les problèmes qui m'affolaient à un monde déjà suffisamment saturé de misères. L'angoisse que provoquaient ces questions secrètes ne se voyait point atténuée par le fait que je les renfermais en moi-même. Avec passion je lisais des ouvrages scientifiques. J'étudiais l'anatomie, la physiologie, la mécanique, la structure des cellules, les essais de Darwin et de Huxley. J'aboutissais aux conclusions qui ont, de façon si impitoyable, tracassé le monde à toutes les époques. Dans la matière grise du cerveau, la matière blanche et les prolongements de la moelle, le sang, et le magnétisme vital, je ne voyais plus que graisse phosphorée, hématoglobine, et vibrations magnétiques. Je me ralliais en fait à la théorie de la « cérébration inconsciente » qui agite encore actuellement certains philosophes. Joies, tristesses, et toutes émotions devenaient pour moi des formes vibratoires, semblables à des ondulations sonores, calorifiques, lumineuses, ou autres. Bref, je voyais mes joies se muer en secousses vibratoires du tissu nerveux, analogues à celles d'une corde de violon, quoique plus complexes, et mes tristesses revêtir un aspect similaire. Ni les unes ni les autres n'en étaient moins fortes pour cela. Mes délices restaient des délices, même en l'état de simples pulsations d'un faisceau de fibres issues d'un noyau cellulaire principalement composé d'une quelconque graisse phosphorée. Peu importait que ma joie se bornât à produire une secousse magnétique et une petite quantité d'acide phosphorique, ou bien encore que tout effort physique ne provoquât finalement qu'une faible quantité de gaz carbonique et autres déchets chimiques. L'angoisse que j'éprouvais de la mort d'un ami était-elle moins bouleversante parce qu'elle entraînait la formation de produits chimiques réductibles aux symboles PO^4, CO^2, *etc.* ?

Quoi qu'il en fût, mes enquêtes ayant toutes été poussées à leurs ultimes conséquences et terminées, je continuais à me heurter à la nudité d'un mur infranchissable.

Tout prenait fin, sauf Dieu. Désespéré, je m'écriai : « Il n'y a pas de Dieu, pas

d'immortalité ! L'homme ne diffère de l'huître que par la plus grande complexité de son organisme. » Dans cette conviction, rien ne me retenait sur la pente de la convoitise et du crime que l'absence d'un motif pour m'y laisser glisser. Qu'importait de tuer un homme s'il n'y avait pas de témoins ? À l'heure de ma propre mort, les rouages de ma vie seraient usés ou cassés. Dans les deux cas, nulle réparation possible. Jamais ni résurrection ni châtiment, car la mort égalise, nivelle tout. Peut-être n'étais-je moi-même qu'un complexe vibratoire non pas de molécules, mais d'atomes et de combinaisons multiatomiques de matière actionnée par… par quoi ? Par des forces, des vagues de forces faisant mouvoir l'éther. Que sommes-nous, sinon des pantins, des êtres dépendant des forces incontrôlables ? « Kismet », disent les Arabes. Et je disais comme eux.

Lorsqu'un désespéré est déjà la proie de formes affreuses opprimant jusqu'au tréfonds de l'âme, les hideuses causes naturelles de terreur choisissent-elles ce moment précis pour épouvanter la pauvre créature ? Je l'avais toujours pensé et une minute plus tard je le crus bien davantage en me trouvant soudain, corps et âme, en danger. Une apparition effrayante obstruait le chemin : celle d'un énorme ours grizzly, *Ursus horribilis.* Je n'eus que le temps de me dire : « Oui, il est vraiment horrible », tandis que l'animal se dressait dans une attitude terrifiante. À part mon couteau à virole je n'avais point d'armes. Cette constatation me révéla la réalité du péril. Affolé, je cherchai du regard un arbre où grimper. À proximité, je ne vis que des pins géants. En aval, vers Quong, il y avait bien des cotonniers, mais en courant vers eux, je risquais de gravement compromettre la sécurité de mon ami, qui ne se doutait de rien. Entre—temps, l'ours Martin m'obligeait à choisir : ou fuir, ou rester sur place et me faire dévorer. Je me retournai pour fuir et me trouvai face à face avec le Tchin, calme et froid. « N'ayez pas peur », me dit-il.

Immobile et médusé je le vis s'avancer lentement vers le grizzly, dont l'œil féroce se fit docile. Le bête se remit sur ses quatre pattes et attendit l'approche de l'homme. Quong était-il fou ? Je m'attendais à le voir déchiqueté. Au lieu de cela il posa la main sur la tête de l'animal et lui ordonna : « Couche-toi. »

L'obéissance fut immédiate. Quong s'assit sur le fauve étalé par terre et caressa ses grandes oreilles. Très doucement, l'ours lui lécha la main, aussi gentiment que s'il avait léché ses oursons.

Quel pouvoir occulte y avait-il là ? Le Tchin était-il un faiseur de miracles ? Jusque-là, aucun de ses actes ne m'avait laissé soupçonner capacités semblables. Pourtant n'y avait-il pas eu le précédent de la lumière dans la caverne ? Mais, sur le moment, cela ne m'avait pas paru un miracle, parce que j'en savais à la fois trop et pas assez. Je savais qu'il était possible de créer de la lumière électrique, mais aussi que ni chimistes ni électriciens ne pouvaient la produire comme

l’avait fait Quong. Bien que cela soit et demeure scientifiquement impossible, les méthodes occultes appropriées permettent d’y parvenir. C’est même l’une des choses que les novices apprennent en premier lieu et exécutent le plus facilement. En ce temps-là, je n’étais même pas un novice.

Après quelques moments, Quong se leva et dit à l’ours dont il avait triomphé : « Va-t’en ! » Aussi obéissante qu’auparavant, la lourde bête velue remonta le canon de son allure déhanchée et disparut bientôt parmi les rochers et les ombres de la nuit.

De nouveau les blocs brillants de granit m’apparurent argentés dans la gloire du clair de lune estival. Les pins sombres ondulaient doucement sous la brise. Celle-ci se jouait dans leurs branches bruissantes, puis soufflait l’écume du torrent sur les fleurs qui s’inclinaient sur les rives en guise de remerciement. La lune n’éclairait pas seulement ces beautés naturelles, mais aussi deux hommes. L’un était perdu dans sa méditation. L’autre ne pensait à rien et se bornait à regarder le premier avec des yeux dans lesquels persistaient des lueurs d’étonnement. Aucun ne bougeait. Aucun ne parlait. Mais l’un d’eux au moins, s’il ne pensait à rien, était violemment ému en lui-même. Je sentais quelle faible différence apparente sépare le premier venu d’un homme digne de ce nom. Devant le monde, j’aurais reconnu Quong comme mon égal, mais non comme mon supérieur.

Au cours des nuits les plus claires, il arrive que des brouillards obscurcissent la vue des choses. Puis ils se dissipent, parfois, hélas ! trop tard car le disque obscurci de la lune a déjà disparu derrière l’horizon. De même les âmes, dans leurs moments les plus lucides, connaissent la vérité, mais oublient bientôt son apparence. La mort peut les couvrir de son ombre avant que les préjugés et leurs brouillards se soient dissipés. Elle peut aussi ne pas le faire. Mais là, au clair de lune, le ciel et mon âme étaient également limpides.

Aucun des deux hommes ne bougeait ni ne parlait.

CHAPITRE II

UNE ÂME EN DANGER

Pendant de longs jours je méditai sur cette scène survenue dans la montagne, admirant le merveilleux pouvoir de Quong sur les bêtes sauvages. Était-ce chez lui une science, ou bien simplement un trait de sa nature, étonnant sans doute, mais incompris de son possesseur ? À Bombay j'avais vu des charmeurs de serpents. Mais leurs capacités étaient héréditaires, et ils ne savaient les expliquer. Interrogés, ils répondaient :

« Mon père le faisait, et le père de mon père, et son père aussi. Je ne sais rien, sinon qu'ils tenaient leurs dons de Brahm. »

Peut-être Quong était-il au courant des lois régissant ces phénomènes ? Dans l'affirmative, il connaissait une loi occulte. Alors, pourquoi pas deux ou davantage ? Je décidai de l'interroger à la première occasion.

Pendant mon séjour aux Indes on m'avait dit que certains hommes vivant dans les solitudes de l'Himalaya accomplissaient des actes magiques d'une variété et d'une puissance prodigieuses. Il ne s'agissait pas là de fakirs, mais d'hommes très instruits. Quong descendait-il d'eux, ou en avait-il reçu des enseignements ? Était-il un adepte de l'occultisme, semblable à ceux dont on m'avait parlé en les appelant initiés du Raja Yoga ? Quand un curieux essayait d'en apprendre plus long sur la vaste étendue de leurs connaissances occultes ou théosophiques, les indigènes, incapables de compléter les maigres renseignements du chercheur, devenaient aussi muets que le Sphinx d'Égypte.

J'eus bientôt l'occasion d'interroger mon ami qui se montra plus communicatif que je ne l'aurais espéré. J'appris qu'il n'y avait pas un Chinois sur cent mille qui eût des notions d'occultisme. Cela me fit plaisir. Car si des Mongols rampants et dégradés avaient possédé de pareilles notions, et si ces notions n'avaient pu élever cette race d'êtres ignares, leur valeur eût alors été minime.

Mais ça et là, dans tout l'Orient, on peut découvrir des magiciens, et ces derniers ont de bonnes raisons de garder secrète leur science. Pour participer en effet des connaissances qu'ils détiennent, une âme doit posséder le calme, de préférence le calme qu'on acquiert en vivant dans une nature désertique et sauvage. Si étrange que cela paraisse, il est presque impossible de conserver ce

calme dans le voisinage de gens qui mangent de la viande ou de personnes profondément adonnées aux pratiques égoïstes de l'existence quotidienne. On pourrait imaginer que quiconque aspire à cette paix peut s'isoler, comme le cas est possible pour ceux qui, dans les villes, veulent se livrer à l'étude. L'occultiste ne le peut pas, pour la raison suivante : dans le monde, l'ordre social et la vie en commun dégagent une aura, une atmosphère qui reflète la bassesse des préoccupations du plus grand nombre. Une telle aura est fatale à la paix absolue dont le théosophe a besoin.

Remarquons ici que la chose appelée théosophie dans le monde actuel est fort éloignée de la science originelle. Depuis longtemps les silencieux étudiants de la nature n'emploient plus ce mot et demeurent, maintenant comme toujours, des Fils de la Solitude.

Revenons à Quong et à la question que je lui avais posée. Voici intégralement sa réponse :

— Oui, dans ce pays de la Bannière étoilée, il existe un groupe de personnes qu'on connaît sous le nom de « Fraternité lothinienne ». Dans tout l'hémisphère occidental, ils ont des Loges appelées Saches. Il y a une Sache non loin d'ici. Il faut être privilégié pour espérer apprendre où elle se trouve, ou savoir qui en est membre. Or, Monsieur Pierson, c'est moi qui vous ai amené à me questionner, et cela avec l'approbation des frères de la Sache. Bien que vous n'en connaissiez aucun, ils vous connaissent tous fort bien. Et maintenant, à quoi attribuez-vous ma conduite ? »

Je ne pouvais l'expliquer que d'une seule façon. Je répondis à Quong que sans doute les frères connaissaient et voyaient avec faveur mon profond désir de fraternisation occulte, désir que jusqu'alors je n'avais pu satisfaire. J'avais le sentiment de ma filiation, mais non sa connaissance.

« Il en est bien ainsi, dit Quong. Vous allez être admis comme Fils de la Fraternité par une caste d'hommes qui accordent rarement la qualité de frère à de nouveaux affiliés, et jamais à des intrus. Mais veuillez bien comprendre de façon claire et définitive qu'il n'existe nulle part d'ordre d'étudiants mystiques. Il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais. Les Lothiens d'Amérique, comme les yogis de l'Hindoustan, ne s'associent pas pour étudier la tradition occulte. Il est impossible d'étudier ainsi. Quiconque achève un travail de l'esprit grandit, sans étudier comme un collégien. L'aboutissement ne se trouve pas dans les livres. Quiconque étudie Dieu est en lui-même le plan où il habite, un centre rayonnant de sagesse divine. Même les engagements exigés des initiés ne constituent que des épreuves destinées à s'assurer que les nouveaux membres sont à la hauteur de ceux avec lesquels ils cherchent à s'affilier. Il est vrai que le théo-chrétien vit physiquement avec d'autres hommes, mais cela pour la seule raison que les

semblables s'attirent. Quant au Royaume de Dieu, il est en vous, à défaut de quoi il est inexistant, tout au moins en ce qui vous concerne. Vivez ce que vous connaissez, et alors Christos vous donnera le Royaume à connaître et à étendre. Vous vous étendrez en même temps, croissant ainsi comme les lis des champs qui ne travaillent ni ne filent, mais sont les pensées de Dieu extériorisées, « Je suis le Chemin, la Vérité, et la Vie, a dit notre grand maître. Vous êtes Walter Pierson, membre de la Sache par droit d'accroissement. Ce droit vous vient de ce que les frères connaissent votre vie depuis des millénaires. »

Croyant que Quong plaisantait, je demandai en riant :

« Ma quoi ? Ma vie depuis des millénaires ? Suis-je donc si vieux ? »

Il répondit d'un ton pensif :

« Vous apprendrez tout en temps utile, Monsieur Pierson, en temps utile. Je ne parle pas en humoriste. »

Le motif avancé pour justifier l'intérêt qu'on me montrait n'apporta aucune clarté dans mon esprit. Je me repris à essayer de comprendre.

« Non, vous ne pouvez pas deviner, dit Quong. Regardez-moi. Vous dites que je parais avoir environ trente ans. J'en ai bien plus. Multipliez ces trente ans par trois, ajoutez-y la moitié et vous connaîtrez mon âge véritable à un an près. Je veille sur vous depuis votre naissance et j'ai, à cet effet, employé mes pouvoirs psychiques, car jusqu'à l'année dernière vous ne m'aviez pas vu de vos yeux. Vous êtes né avec des pouvoirs qui, lorsque vous les aurez développés, vous permettront de progresser plus avant que moi-même dans la sagesse. Si cela vous agrée, nous irons cette nuit à la Sache. Votre surprise est grande de m'entendre parler aussi correctement alors que vous vous étiez fait à mon baragouin anglais. Croyez-moi, j'ai mes raisons. Peut-être vous semblent-elles à présent évidentes ? »

Dans l'après-midi, je me rendis à la ville en disant à Quong que je l'y retrouverais, s'il était aussi facile d'accéder à la Sache en partant de là qu'en partant de la mine. En chemin, je rencontrai une vieille connaissance, le patron d'un bar où je m'étais souvent abreuvé sans penser à mal, car j'étais un buveur fort modéré.

Comme nous approchions du bar, dans la Grand-Rue, il insista pour que j'attache mon cheval et aille boire un verre avec lui. La proposition éveilla en moi des dissonances. Le calme des réflexions qui emplissaient ma pensée depuis que j'avais quitté Quong en fut un peu altéré. Quong ne buvait jamais d'alcool. Il ne fumait pas. Ses habitudes étaient toutes d'abstinence. Néanmoins j'acceptai, bien décidé d'ailleurs à n'absorber de spiritueux sous aucune forme.

L'aspect des lieux m'était familier : des hommes stupides, abrutis ou excités par leurs libations, et des femmes légères mêlées à la foule qui se pressait là.

La semaine précédente, j'avais observé de telles scènes d'un œil indifférent. Ce jour-là, elles me révoltèrent à l'extrême. Je remarquai avec une émotion nouvelle un cas particulier de l'influence satanique de l'alcool. Il s'agissait d'une ravissante blonde, qui ne buvait point trop, qui n'était pas non plus encore tombée dans les bas-fonds, mais de mœurs relâchées en dépit de son éducation, de sa culture, et de son raffinement. Les premières années de sa vie avaient été marquées de l'influence de l'école, de l'église, et de son foyer, dans les États de l'Est. La trahison d'un homme sans cœur avait provoqué sa chute. Avec une même dureté, la société, ce sépulcre blanchi aux apparences extérieures pures, mais pire à l'intérieur que les victimes qu'elle flagelle si impitoyablement, l'avait jugée avec sévérité. Cet esprit pharisaïque est d'autant plus affreux qu'il se garde de condamner le séducteur.

« Que celui qui est sans péché jette la première pierre. » Les jours de cette jeune femme participaient déjà à l'enfer, et la cause première en était l'alcool. Oui, je connaissais son histoire. Ses parents trouvaient sans inconvénient l'usage modéré du vin. Le goût qu'entraîna cette habitude poussa bientôt la jeune fille aux mauvaises fréquentations, puis provoqua sa ruine. À dix-huit ans à peine, ses pieds avaient déjà foulé les braises du Hadès.

Était-elle entièrement perdue ? J'avais peine à l'imaginer. Je la croyais lorsqu'elle me disait avoir succombé à l'attrait du mal, de la boisson, et des fréquentations douteuses, parce que ses parents n'y voyaient rien à redire. Elle affirmait n'éprouver que du dégoût pour toute cette bestialité. Je sentais qu'elle disait vrai, car des larmes de désespoir avaient perlé dans ses beaux yeux noirs, et je savais que la propriétaire de tels yeux ne s'était pas engagée dans la voie du péché par tendance innée.

D'après elle, sa chute était venue de ce qu'aucun membre de sa famille ne s'était soucié de ce qu'elle faisait, jusqu'au jour de son malheur. Alors on l'avait jetée dehors. Les portes de la maison familiale s'étaient refermées sur elle, et aussi les cœurs.

Tout cela, elle me l'avait raconté dans la plus jolie maison de la petite ville, la sienne, appelée « La Retraite ». Elle occupait ses journées à peindre, car son habileté dans cet art n'avait d'égale que sa virtuosité au piano. Les murs de son logis étaient couverts de tableaux qu'elle avait peints, et quels tableaux, tristes et pathétiques au-delà de toute expression.

L'un d'eux était idéal. Il représentait une belle jeune fille, avec une lueur de fièvre dans les yeux et une ombre de défi sur le visage.

Elle se tenait assise sur le gazon, au pied d'un grand arbre, à côté d'un jeune homme. Debout devant eux, une servante offrait sur un plateau quatre verres, deux remplis de lait et deux de vin rouge. Avec un sourire méprisant, le jeune

homme saisissait un verre de vin. La jeune fille, la figure empourprée et lançant un regard de bravade, prenait l'autre verre de breuvage alcoolisé, bien que de toute évidence elle préférât le lait. Derrière elle, à l'insu des trois personnages, on voyait la silhouette diaphane d'un être au visage divinement pur que l'erreur de la jeune fille faisait doucement pleurer.

Derrière le jeune homme, un autre personnage noir évoquant Satan touchait de la main l'épaule du jeune homme, avec un sourire de triomphe sur son visage méchant. Le tableau était intitulé : *La Défaite de la Pureté.*

Après l'avoir longuement regardé, je me tournai vers son auteur et lui demandai : « Lizzie, cela représente bien votre vie et sa malédiction ? »

Pour toute réponse, elle eut une terrible crise de larmes. Je m'assis en attendant que sa peine se calmât. Quand ses pleurs eurent séché, elle me dit : « Oui, c'est l'image de mon malheur. ô Dieu ! dire que je suis tombée si bas et qu'il n'y a pas d'espoir ! Pas d'espoir ! Si je le pouvais, je quitterais ce genre de vie et recommencerais ailleurs, en un endroit où personne ne connaîtrait rien de mon passé. Mais c'est impossible, parce que je ne peux pas m'en aller, et, le pourrais-je, je n'aurais rien pour vivre. »

Je suggérai doucement :

« Et votre art ?

— Oui, je sais, il y a mon art. Mais il ne me servirait de rien, car les moyens me manquent pour me faire connaître. »

Je l'avais quittée sur ces mots et le même soir je partais avec Quong dans la montagne. Ce fut ce soir-là qu'advint l'aventure de l'ours grizzly. Il y avait une semaine de cela, et maintenant je me trouvais dans le bar de Charles Prévost, avec Lizzie devant un verre de sherry en train de causer avec le serveur. Celui-ci s'éloigna bientôt pour prendre la commande d'un autre client. Je m'approchai de la jeune fille sans qu'elle me vît, penchai ma tête tout près de son oreille, et lui murmurai à voix très basse : « N'aimeriez-vous pas mieux que ce sherry fût du lait ? »

Toute dureté disparut aussitôt de ce visage d'une exquise tristesse. Une larme jaillit de ses yeux et trembla au coin de chaque paupière comme une goutte de rosée. Puis d'un ton lassé Lizzie répondit : « Oui.

— Alors venez avec moi. Je vais vous ramener chez vous. »

Nous partîmes suivis par les regards curieux des oisifs du bar se méprenant sur nos intentions. Quand nous fûmes dans le salon de Lizzie, je lui offris une chaise, en pris une autre, et tandis qu'elle me regardait avec surprise je lui dis :

« Lizzie, laissez-moi plutôt vous appeler Élisabeth. C'est moins familier, plus digne, et cela vous sied mieux. Il y a un moment vous disiez que vous auriez préféré que votre sherry fût du lait. Maintenant je comprends ce que vous

entendiez par-là. Votre âme soupire après la vie meilleure dont nous parlions lundi dernier. Eh bien ! je suis riche, plus riche qu'on ne l'imagine dans l'Ouest américain. Si j'encourais une perte de vingt mille dollars ou même davantage, je m'en apercevrais à peine. Le déficit serait comblé par mes revenus d'un mois ou deux. Depuis notre entretien de la semaine dernière, j'ai souvent pensé à vous et je viens ici pour vous aider. Voulez-vous mettre de côté tout amour-propre et accepter ce chèque sur la First National Bank de Washington ? Prenez-le, Élisabeth, prenez-le. Allez là-bas, fuyez votre misère présente, et recommencez votre vie.

— Mais comment vous rembourser, si jamais je suis en état de le faire ? Comment saurez-vous que je ne gaspille pas votre argent et n'abuse pas de votre confiance ?

— Ma petite fille, je n'ai aucun désir que vous me remboursiez jamais, d'aucune manière. Faites de cet argent ce que je vous demande. Pour moi, le Sauveur n'a-t-il pas dit : « Celui qui donnera même seulement une coupe d'eau fraîche ne perdra certes pas sa récompense. » Et aussi : « Celui qui perdra la vie pour l'amour de moi la retrouvera. » Donc, Élisabeth, s'il en est ainsi de la vie, qu'en sera-t-il de l'argent, qui a tellement moins de valeur ? Prenez cela de ma part comme l'offre d'une coupe d'eau fraîche pour vous empêcher de périr.

— Oui, si vous l'offrez ainsi, j'accepte. Et puisque Dieu va m'aider, je serai fidèle à ma promesse. »

Cher lecteur, vous verrez peu à peu combien Élisabeth fut fidèle. X-City n'entendit plus parler d'elle, et nul autre que moi ne sut où elle se rendait. Les curieux apprirent simplement que ses meilleures toiles avaient été emballées dans des caisses à destination d'une galerie de tableaux de New York, via San Francisco et le cap Horn. C'était une façon de faire croire que ces tableaux avaient été vendus au destinataire. Mais il n'en était rien. Jamais Élisabeth n'aurait accepté de s'en séparer à moins d'y être contrainte par une affreuse misère.

Ses toiles de moindre valeur furent vendues aux enchères ainsi que sa maison et ses meubles, ce qui lui procura une somme appréciable.

Une de nos relations communes, une sœur de charité catholique qui l'avait accompagnée à San Francisco (que Dieu bénisse ses pareilles !), me révéla qu'elle avait pris son billet pour Melbourne (Australie)… ce qui dénotait de sa part des plans si bien calculés que j'en fus moi-même surpris. En même temps, la sœur me remit un petit tableau d'Élisabeth que cette dernière lui avait laissé pour moi. C'était une peinture du Capitole de Washington, portant en exergue cette interrogation : *Home, sweet home ?* La sœur n'avait jamais été à Washington. Personne en dehors d'elle n'avait vu ce tableau. Nul ne pouvait

donc deviner, ainsi qu'il l'indiquait, la future résidence de la blonde et frêle artiste qui venait de s'éveiller à une vie plus haute.

Estimant l'avoir sauvée, je cessai de songer à elle et me mis à penser à ma prochaine visite à la Sache. Le sentiment m'étreignait que j'étais tout près de quitter le monde, car Quong m'avait dit que, virtuellement, et peut-être en réalité, l'entrée dans cette fraternité en revenait à abandonner la sphère de l'humanité ordinaire.

Comme je marchais dans la rue après avoir signé le chèque de Lizzie, une feuille de papier poussée par le vent vint se coller sur ma manche et y resta jusqu'à ce que je l'eusse enlevée. Je me préparais à la jeter quand j'aperçus mon nom écrit dessus, ce qui éveilla naturellement ma curiosité. Voici le message inscrit sur la feuille :

Ne fais pas cadeau du reste de ta fortune. Jusqu'ici tu as donné à propos, mais ne dissipe pas le reste. Ton activité dans les mines et ton séjour dans cette communauté sont sur le point de prendre fin. Par conséquent, vends ta part dans la mine. Elle est bonne. Tu en recevras un prix élevé. Toutefois ne te décourage pas si tu ne trouves pas immédiatement acquéreur. Attends donc, mais fais ton offre dès maintenant, car le temps est essentiel en la matière.

M…

D'où venait ce message, je n'aurais su le dire. Si étrange que cela me paraisse, jamais ma tendance naturelle à la méfiance ne me suggéra qu'il pouvait s'agir d'un plan savamment ourdi pour me dépouiller. Bien au contraire, j'allai trouver mes associés et leur demandai combien ils étaient disposés à m'offrir pour ma part d'un tiers dans la mine que nous possédions en commun. Ils ne répondirent pas sur-le-champ. Enfin l'un d'eux se risqua et me demanda : « Pierson, pourquoi vendez-vous ? Avez-vous l'impression que le minerai payant tire à sa fin ? »

Je répondis par la négative, ajoutant que mes motifs étaient d'ordre strictement privé et que je voulais rentrer chez moi. Mais ils ne comprirent pas que je parlais au figuré en disant « chez moi ». Car il ne s'agissait pas de retourner à Washington, d'où chacun savait que j'étais venu, mais bien de m'affilier à une confraternité secrète. Mes partenaires me promirent une réponse pour le lendemain. Mais ce « lendemain » mit un mois à venir, et entre-temps on devait découvrir dans notre mine un filon que la société estima valoir plusieurs millions de dollars. Sous la couche des boues aurifères se trouvait en effet un filon de quartz qui, aux essais, se révéla contenir plusieurs milliers de dollars d'or à la tonne.

Ne me doutant pas de l'heureuse fortune qui allait m'échoir, je laissai mes associés à leurs discussions et sortis. À l'heure et à l'endroit convenus, peu après sept heures, je rencontrai le Tchin. C'était dans la banlieue de la ville. Il se tenait assis près d'un grand pin. Comme la nuit était tombée, je ne l'aperçus qu'au bout de cinq minutes. Me croyant arrivé le premier, je rêvais au clair de lune sur un rocher non loin de la route et songeais à la légende de Morphée. De son sceptre de plomb, il transporte la masse des hommes dans le brumeux pays des songes. Pour des millions d'êtres qui souffrent, c'est le seul répit qu'ils trouvent jamais dans leur malheur.

Mais Quong avait autre chose à faire qu'à m'enfoncer dans la paix du sommeil. Au contraire de Morphée, il allait m'introduire dans un royaume nouveau pour moi, bien que vieux comme le monde. Ce royaume existait depuis le temps de la Création et ses origines plongeaient dans les éons des époques mortes, au moment où les années du Commencement prenaient leur vol. C'était la lointaine terre spirituelle de l'âme, celle où les divagations du pays des rêves se voient remplacées par des réalités encore plus étranges. J'étais sur le point de pénétrer dans la voie de la Kabbale, que foule quiconque recherche des sanctuaires occultes à la suite des prophètes dont la chaîne se perd dans la nuit des temps. Allais-je me montrer digne de ces prédécesseurs ?

À ce moment le Tchin interrompit ma rêverie en m'ordonnant : « Partons ! »

Aussi curieux que cela semble, je ne fus nullement surpris de son apparition subite. Bientôt nous nous trouvâmes parmi des contreforts rocheux, dans une forêt de pins qui se balançaient au-dessus de nous, autour de nous, et partout sur les pentes. Malgré la proximité relative des habitations, des daims la hantaient. Des fleurs nombreuses sortaient timidement de leur retraite et luisaient doucement sous la lune, violettes, lis des bois, lis martagons. Mes pensées erraient sur ces beautés et me soufflaient : « Voici deux hommes que leur amour pour la nature fait communier avec la variété de ses formes visibles. Heureusement ils ont cessé d'écouter les bruits de la civilisation pour jouir des divers langages par lesquels la nature exprime des choses invisibles. » Les vibrations issues de ma méditation retentirent jusqu'au tréfonds de mon âme.

Une fois en plein massif forestier, le silence de la nature était total et la nuit fort avancée. Le bouclier rond de la Lune tantôt nous inondait de lumière, tantôt n'apparaissait qu'entre les branches ondulantes des pins. De rares petits nuages flottaient dans le ciel et l'atmosphère était chaude et paisible. Aucun autre décor que celui de cette scène n'eût pu mieux nous préparer aux beautés plus grandes que je sentais proches.

Devant moi Quong, dans sa blouse mongole bleue, déroulait sa natte pour se rafraîchir la tête. Un violent sursaut ranima alors en moi les préjugés que j'avais

jusqu'à ce moment éprouvés à l'encontre de la race chinoise. Comme une bourrasque, il balaya mon âme et en fit disparaître joie et sérénité. Pendant un moment j'oubliai la supériorité spirituelle de Quong et fus emporté par un sentiment de répugnance à sonder en compagnie d'un Chinois des questions que je considérais comme sacrées. Ma vanité murmurait à mon oreille qu'il m'était inférieur parce que Chinois. Cependant, pour rien au monde, je ne me serais permis d'ouvrir la bouche. Mais j'avais un peu envie de revenir sur mes pas.

La voix de Quong interrompit le tour désagréable qu'avaient pris mes pensées. Ses paroles furent un miroir qui reflèta mon égoïsme secret avec une précision telle que j'en fus effaré. Je me demandai comment il était possible que mon sens de la justice eût permis en moi une semblable résurgence de vanité. Finalement aucun vestige ne subsista de l'idée que la nationalité pouvait présenter une importance quelconque quand on avait affaire à un homme digne de ce nom. Une conviction nouvelle remplaça la mesquinerie de ma pensée. Sans doute, dans une race donnée, a-t-il existé plus d'exemples d'élévation de caractère que dans telle autre. Néanmoins, dans toutes les races, certains individus peuvent franchir les barrières sociales les plus hautes pour s'égaler en fin de compte aux meilleurs. C'est en effet l'âme qui s'élance vers Dieu, et non son enveloppe.

« Songez à ce que vous souhaitez, dit le Tchin. Je le déplore pour la vanité humaine, mais votre présomption fait croître le mal plus que tout autre sentiment. Elle rend les hommes faibles quand ils devraient être forts et les courbe devant les préjugés lorsque la bravoure serait seule de mise. Elle sème la graine de l'injustice dont la fleur est l'intolérance et le fruit l'iniquité. »

Puis, s'adressant directement à moi, il dit :

« Frère, est-il juste que je subisse la peine que mérite la dépravation de la race chinoise, moi qui n'ai aucune part à ses fautes ? La seule bonne pierre d'un tas rejeté par les maçons de la société doit-elle être rejetée elle aussi ? Peut-être conviendrait-elle précisément comme pierre principale de l'angle ? Oppression et tyrannie équivalent à un refus semblable, car elles dénient ses droits à l'homme. Réfléchissez à la puissance du pilier bâti sur le roc de la Déclaration de l'indépendance américaine à l'aide des pierres mises au rebut par les autres nations. Pourtant, il ne convient pas d'élever ce pilier trop haut, et il faut n'y incorporer que des pierres de choix, sans se soucier de leur provenance. Autrement ses proportions en pâtiraient, et il pourrait s'écrouler.

— En vérité, en vérité, répondis-je, j'ignorais que vous pouviez si facilement sonder ma pensée. Je ne me rendais pas compte à quel point la vanité me rendait antilibéral. Cher ami, pardonnez-moi !

— Ne me demandez pas pardon. Je ne suis nullement offensé. Mais j'ai

clairement perçu l'injustice que vous commettiez envers vous-même en vous laissant influencer par de tels préjugés. Si j'en ai parlé, c'était pour redresser le cours de vos pensées et nullement pour vous humilier. »

À ces mots, la beauté qui nous entourait grandit encore pour moi. Les paroles de mon ami agissaient comme ces pluies joyeuses qui abattent la poussière, et l'atmosphère de mon âme en fut clarifiée à tel point que tout m'apparut encore plus adorable.

Une daine et son faon traversèrent le chemin. À notre vue, leur première impulsion fut de fuir. Mais Quong leva la main et les appela comme s'ils étaient apprivoisés. Les deux bêtes s'arrêtèrent et revinrent vers nous, si près que nous pouvions les toucher. Quong les caressa gentiment, et, quand nous repartîmes, elles nous suivirent.

Je me demandais si, au cours de ses nombreuses promenades solitaires dans les montagnes, Quong n'avait pas eu l'occasion d'apprivoiser quelques animaux, tels ces daims, et peut-être même l'ours. Un nouvel incident me fit bientôt penser autrement.

Tandis que nous cheminions sous un ressaut de rocher, un puma, ou lion de Californie *(Felis concolor)*, bondit au milieu de notre petit groupe dans l'intention évidente de se procurer du gibier. À la vérité, si le daim choisi n'avait été assez prompt, son sort eût été vite réglé. Mais les deux daims terrifiés s'étaient blottis contre Quong, et celui-ci, se tournant vers le carnivore, lui ordonna d'une voix sévère, mais calme et basse : « Paix ! »

Et ce fut la paix, car le puma s'aplatit un instant sur le sol comme un chien qu'on fouette, avant de reprendre son attitude normale de fauve. Ensuite il se rengorgea, puis marcha de son allure féline et veloutée sur un des côtés du chemin, tandis que les daims restaient de l'autre côté.

« Voyez, cher frère, ce qu'entraîne la connaissance de la loi pour ceux qui la vivent. Personnellement je suis végétarien. Ce régime me permet une paix d'esprit parfaite et calme si bien mon âme que je vois la loi comme dans un miroir. Vous venez d'en avoir la preuve. »

Comme il cessait de parler, nous nous arrêtâmes devant une énorme paroi de basalte d'au moins cent mètres de hauteur. Cette paroi, des convulsions semblaient l'avoir plissée et fendue. À sa base gisaient partout d'énormes fragments de roches. Contre elle s'appuyait un gros bloc de rocher qui devait peser plusieurs dizaines de tonnes. Le Tchin le toucha de la main et dit :

« Voici notre Sache, ou notre temple, si vous préférez. Ce rocher garde l'entrée d'un endroit remarquable. C'est le moins qu'un Occidental en puisse dire. »

Du regard je cherchais en vain une entrée ou une crevasse susceptible de

mener à une caverne. Pendant ce temps Quong posait la main sur le félin qui nous accompagnait et lui disait : « Va-t'en. »

Le puma n'hésita pas. Il s'enfuit d'un bond. Ces animaux ont la colonne vertébrale tellement souple qu'ils ne peuvent ni galoper ni trotter comme nombre d'autres fauves n'appartenant pas à la gent féline. Il fut bientôt loin de nous. Quong dit alors :

« Il ne reviendra pas. Que ces gentils daims restent donc ici. Nulle part ils ne seront mieux en sécurité. Au revoir, mes petits amis. »

Puis il demanda :

« Avez-vous trouvé la porte d'entrée ? Non ? Ne vous étonnez pas de n'y pas parvenir. Elle a été construite exprès pour dérouter les curieux. »

De nouveau il toucha l'énorme bloc quadrangulaire qui se souleva immédiatement sur sa base, si bien qu'il nous surplombait. De frayeur je sautai de côté, croyant que la roche allait tomber sur moi.

« Ne craignez rien, mon frère. Regardez ! Je tiens le bloc sous mon contrôle comme s'il était monté sur des charnières. » Il le remit en place en le repoussant avec une facilité merveilleuse, simplement en appuyant de la main avec force.

Je l'interrogeai avec stupeur. Il me répondit que la pierre lui obéissait par magnétisme. J'objectai que je ne voyais aucun aimant.

« C'est vrai ! L'aimant que vous ne voyez pas est en moi. N'avez-vous jamais songé que tous les processus de la vie s'appuient sur des phénomènes que nous pouvons provisoirement appeler magnétiques ? Ainsi en est-il pour l'assimilation de la nourriture et de la boisson, la production des déchets, les excrétions, bref pour tous les processus vitaux. L'aimant est situé dans le corps cérébelleux et dans la substance médullaire du corps strié, qui est une véritable bobine aimantée. La force qui fait battre le cœur et respirer les poumons, qui maintient la température du corps, etc., est énorme. Son travail représente bien plus de cent mille kilogrammètres par jour. Quiconque connaît les lois occultes peut contraindre la nature à s'ajuster sur cet aimant. Le mouvement même de l'univers n'est maintenu que par le flux d'un courant qui va du positif vers le négatif, d'une moitié de la matière vers l'autre. Voici maintenant un secret occulte : placez un interrupteur dans ce courant, appelé également Feu vital ; quand les pôles de l'interrupteur seront mis en contact, une force se manifestera. Ce bloc de pierre, cette porte, est une des armatures d'un champ de force naturel. L'autre est ici, par terre. »

La pierre d'entrée une fois remise en place, Quong traça sur le sol un cercle d'environ trente centimètres de diamètre et y fit une croix avec les diamètres nord-sud et est-ouest. Aux quatre points d'intersection de la croix avec le cercle, je vis jaillir une haute flamme très stable en forme de fer de lance, qui vibrait

d’un mouvement propre, mais n’était nullement influencée par le vent soufflant en rafales depuis quelques instants.

Alors le Tchin dit :

« Regardez la force de la mort, *Vis Mortis.* Seul de l’humanité tout entière, un adepte de l’occultisme peut l’allumer. Seul il peut l’éteindre, à moins d’accident. N’y touchez pas ! Cela vous serait fatal, d’après le principe que la plus grande force contient toutes les plus petites. La flamme absorberait immédiatement votre force vitale, comme elle absorberait la force vive du vent, des vagues, ou celle d’un projectile. Seul un phénomène thaumaturgique la rend ici visible. Ce symbole aurait-il pu revêtir une autre forme ? Peut-être le croyez-vous ? C’est l’opinion de ceux qui ne comprennent pas. Regardez ce papillon de nuit qui volette autour de la flamme.

Il peut y pénétrer. Ce n’est pas une combustion qu’il y subira, mais une destruction plus rapide. Voyez. À peine l’a-t-il touchée qu’il disparaît sans laisser la moindre trace. Cependant la flamme n’est ni brûlante ni même chaude. Je vais maintenant l’éteindre. »

Joignant le geste à la parole, Quong passa une baguette sous la poussière où était tracé le cercle. Au même instant la lumière disparut. Il dessina ensuite un nouveau cercle, mais n’y tendit qu’un seul diamètre nord-sud. Puis il s’avança et posa un de ses pieds dans chaque demi-cercle. Immédiatement toute sa personne se couvrit d’une flamme brillante, et il parut flamber. J’étais terrifié à l’extrême.

« Ne craignez rien pour moi. Tout va bien. L’autre flamme odique était négative et aurait instantanément été fatale à tout corps en mouvement l’approchant. Elle aurait désintégré sa forme. Oui, une pierre qu’on eût lancée dedans se serait aussitôt désagrégée. Il en aurait été de même pour un obus lâché par un canon.

» Celle-ci est une flamme positive de la force de la nature, *Vis Naturae* et elle préserve la vie. Je puis rester ici pendant les siècles des siècles sans éprouver ni fatigue ni faim, sans être malade, sans manger ni boire, et pourtant demeurer en vie. Cette flamme préserve des atteintes du temps tout ce qui la pénètre et le laisse en l’état. Vous vous imaginez qu’il n’y a pas de différence entre les deux symboles que je viens de tracer ? Bien au contraire, car dans le second mon âme ne progressera pas. Je ne tiens donc pas à appeler à mon secours la facilité de vie qu’il offre. Pourtant, quand je suis fatigué, il me donne du repos, et quand je suis malade, il rétablit ma santé. »

Du pied il effaça une portion du cercle et en sortit. Puis, tirant de nouveau la porte de pierre, il pénétra dans le tunnel qui se démasqua **(6)**. Je le suivis. La porte remise en place, je constatai que le passage s’enfonçait dans l’intérieur de la montagne. Je pensai à la légende biblique où la pierre qui fermait l’entrée du

sépulcre de Jésus-Christ est roulée de côté, et la mise en parallèle avec l'acte du Chinois. Je me rendais maintenant compte que les deux événements ne constituaient pas des miracles, mais des manifestations d'une loi naturelle supérieure.

À ce moment-là nous nous engagions dans une partie élargie du tunnel. Je restais sur les talons de mon guide, l'entendant sans le voir, car depuis que s'était refermée la porte de pierre, les ténèbres étaient effrayantes d'intensité. Craignant de ne plus pouvoir le suivre au son, je m'approchai du mur pour continuer ma route à tâtons. Soudain une merveilleuse lumière blanche étincela tout autour de moi. Elle n'émanait d'aucun point particulier, mais l'atmosphère tout entière était lumineuse. Aucun objet en effet n'engendrait d'ombre, ni en haut, ni en bas, ni sur les côtés. C'était la même lumière merveilleuse qui s'était manifestée dans la caverne découverte avec le Tchin.

Au bout d'une soixantaine de mètres, nous arrivâmes devant une porte qui me parut de bronze. Des camées artistiques et des intailles représentant des hommes et des animaux l'ornaient. Leur dessin formait un double triangle à l'intérieur d'un cercle. Cette porte, quand elle s'ouvrit, donnait sur une vaste pièce circulaire d'au moins vingt mètres de diamètre, avec un plafond en forme de dôme. Le centre du dôme s'élevait à six ou sept mètres, et sa voûte rejoignait les murs verticaux à moitié de cette hauteur. Comme dans le hall du tunnel, la même merveilleuse lumière était omniprésente. Estimant que mieux valait me borner à observer, je ne posai aucune question.

Sur ces entrefaites, Quong me quitta quelques instants pour se rendre dans une autre pièce dans laquelle il pénétra par une ouverture étroite que fermait une portière. En l'attendant, je regardai autour de moi et j'examinai les lieux. La chambre et ses abords immédiats avaient été creusés en plein roc. Mais, tandis que l'entrée du tunnel avait été forée dans le basalte, la chambre l'avait été dans une formation géologique différente où prédominaient des couches de minerais métalliques. C'est ainsi que la partie centrale des murs et du plafond recoupait un filon de quartz aurifère gris, très dur, épais de huit mètres environ, et qu'enserraient deux parois, l'une de granit, l'autre de porphyre rouge analogue à celui qu'on extrayait autrefois des carrières d'Égypte. Au-delà du granit se voyait un autre filon métallifère, le dernier, dans cette direction, jusqu'à l'extrémité de la chambre. En revanche, du côté du porphyre, la paroi de la chambre recoupait un second filon aurifère, sans le traverser entièrement.

Que le lecteur essaye d'imaginer l'extrême beauté de ces murs, au poli de verre faisant ressortir les veinures du rocher, l'éclat de l'or et de l'argent, tantôt natifs, tantôt dans leur gangue minérale, et une variété d'autres minerais et métaux.

Les architectes de cette pièce incroyable l'avaient construite comme des géants et parfaite avec la minutie d'un joaillier. Quand et comment avaient-ils accompli cette énorme tâche ? Une ville prospère se trouvait à quelques kilomètres de là, et aucun de ses habitants ne soupçonnait rien de tout cela. Je ne réfléchissais pas alors que les constructeurs avaient appartenu à la Fraternité Lothinienne et que pour creuser leur temple ils avaient désagrégé le roc grâce à la puissance de la *Vis Mortis,* cette même flamme dans laquelle j'avais vu Quong jeter une pierre qui avait instantanément disparu. C'est bien plus tard seulement, en fouillant ma mémoire, que je crus pouvoir résoudre ainsi le problème posé par l'existence de la Sache, ou Sagum. Et je sus alors que cette solution était la vraie. Je savais que l'on n'avait employé ni pic, ni perforatrice, ni aucun outil humain d'aucune sorte. L'œuvre prise par moi pour le résultat de nombreuses années de peines et de travail avait été accompli en fort peu de temps. Chers amis, c'est bien ainsi que les choses s'étaient passées.

Un tapis d'un gris neutre, ressemblant aux tapis d'Orient, couvrait le sol. Il était fait de longues fibres, tissées à une extrémité, mais lâches à l'autre comme des cheveux flottants. Les pas n'y produisaient pas plus de bruit que si l'on avait marché sur un édredon. Un large divan courait tout le long des murs, sauf à l'endroit des trois portes. Une étoffe soyeuse, semblable à celle du tapis, le drapait et retombait par devant. Le seul meuble léger que l'on pût voir était un singulier guéridon en cuivre posé au milieu de la pièce. Sa tablette supérieure avait servi de brasero. J'aurais bien voulu connaître son usage réel, mais par crainte de paraître curieux, je préférai me taire.

« Posez toutes les questions que vous souhaitez, me dit Quong en revenant. Ne craignez pas de paraître indiscret. Comme vous le pensez, ceci est un encensoir. À quoi il sert, vous le verrez plus tard. »

De nouveau je m'étonnai des facultés occultes de mon ami, car sa réponse prouvait qu'il avait clairement lu mes pensées. Alors une invincible fatigue, un ardent besoin de repos m'accablèrent. Sans mot dire, je m'assis sur le divan, puis m'y étendis de tout mon long. La politesse aurait voulu que j'en demandasse la permission, et je l'aurais fait si la fatigue n'avait obnubilé mes sens. Pourtant le simple fait de m'allonger provoqua en moi une excitation qui m'empêcha de dormir.

Je me livrai à de violents efforts pour y parvenir quand même. Finalement je dus admettre que je n'y arriverais pas.

« Alors, vous ne pouvez pas dormir? Je vais vous y aider. »

Une fois encore le Tchin avait percé mes désirs, car en dernier ressort, j'avais espéré qu'il m'offrirait de m'endormir, convaincu qu'il pouvait le faire. Se penchant au-dessus de moi, il toucha un bouton dans le mur. Une petite porte

s’ouvrit brusquement, démasquant un rayonnage. Quong y prit une flûte de roseau d’un aspect particulier. Il la porta à ses lèvres et se mit à jouer un air qui me sembla familier. Comme un souvenir exquis à demi oublié, soudain ressurgi dans ma mémoire, ses notes douces et sauvages évoquèrent en moi un sentiment pathétique de plaisir et de douleur. Grâce à elles revivaient en mon esprit, légères et indistinctes, des délices passées.

Comme j’essayais de me rappeler où… quoi… quand…, le sommeil vainquit mes sens.

Il importe peu de savoir si je dormis des minutes ou des heures. Ce furent plutôt, je crois, des heures.

CHAPITRE III

NE VOUS PRÉOCCUPEZ PLUS DU LENDEMAIN

De riches et délicates senteurs accompagnant un sourd bourdonnement de voix saluèrent mon réveil. J'ouvris les yeux et vis Quong à mes côtés, soit qu'il y fût resté pendant tout mon sommeil, soit qu'il fût revenu un peu avant mon réveil. Au centre de la pièce j'aperçus une dizaine de personnages assis par terre, tous revêtus d'une longue robe grise. Quong en portait une également, et à ma vive surprise j'étais aussi vêtu de même.

Seuls étrangers parmi les frères : un Tibétain de haute caste, deux pandits hindous, un Égyptien, et Quong. Les autres étaient anglais ou américains. L'Égyptien jouait dans la Sache le rôle du Grand Maître dans une loge maçonnique. Comprenez bien qu'il ne s'agissait point là d'un maître dans le sens où un professeur de collège est un instructeur, mais d'un homme plus avancé que les autres dans le Chemin, la Vérité, et la Vie, et représentant un plan plus élevé. Il se tenait donc devant les frères comme un sommet que chacun pouvait contempler dans le dessein d'y atteindre. Seul il était debout.

Me voyant éveillé, Quong dit :

« Frère, asseyons-nous dans le cercle, afin que les cérémonies de ce soir puissent commencer. »

Une fois assis, nous devînmes deux chaînons d'une chaîne de dix personnes assises au centre de la pièce, chacune tenant la main de son voisin et fermant le cercle. Au milieu, à côté de l'encensoir de cuivre, se dressait le Grand Maître.

Il prit la parole et fit, dans le plus pur anglais, un exposé clair et concis de la sagesse-religion lothinienne. Il réfuta l'idée qu'une action quelconque accomplie en vertu des lois occultes pût être un miracle. Il déclara qu'aucun miracle n'avait jamais eu lieu au monde, car miracle signifie contravention à la loi ; et que peut être une violation de la loi, sinon une chose mauvaise ? En eût-il été autrement, Jésus-Christ aurait été le dernier à vouloir en faire. Il affirma, et c'est la vérité, qu'à moins d'avoir approfondi l'occultisme aucun homme non plus qu'aucune femme ne perçoit la nature de ces lois ni leur mode opératoire.

Des forces mystérieuses de la Nature, le monde scientifique est encore plus ignorant que les sectes dites spiritualistes, car celles-ci en ont au moins de vagues notions, mais si faibles qu'elles s'exposent à d'affreux dangers. Les non-

initiés, en effet, risquent de commettre des abus dans le maniement de ces forces, qui sont terribles au point de faire hésiter les plus sages à entrer dans leur champ. La science les connaîtra néanmoins bientôt, en suivant le Porteur de la Croix.

Les frères m'admirent à observer librement tout ce qui se disait et se faisait. À part cela, ils se bornèrent aux formules de politesse usuelles ; autrement dit ils ne me conférèrent aucun grade. Il leur est en effet impossible d'attribuer un rang à quiconque, puisque chaque frère est par lui-même le rang qu'il représente. Mais je sentis que l'Adepte avait parlé pour moi en prononçant les phrases si directes que voici :

« Il y a dans ce lieu sacré de réunion un frère qui a fait de profondes études. Il a étudié la vie selon les principes du modernisme scientifique, et ses conclusions l'ont toujours rempli de mélancolie, voire de désespoir. Il a demandé aux étoiles : « Qui êtes-vous ? » et n'en a reçu aucune réponse meilleure que celles de l'astronomie classique : « Des mondes, des soleils, des globes enflammés, dont le colossal dépasse les facultés de conception du cerveau. » L'herbe lui a dit : « Je suis un agrégat de cellules vitalisées par l'esprit de la nature. » L'animal lui a répondu dans la terminologie de Darwin : « Je suis une forme évoluée issue du protoplasme. » Il a vu l'homme au pinacle de la vie animale. De lui-même il a dit alors : « Voici, à un bout de la chaîne il n'y a rien qu'une simple cellule, et à l'autre bout un complexe de cellules agglutinées. Le monde et toutes ses formes me parlent d'action et d'éternité, mais ne me soufflent mot de l'immortalité d'un homme, d'une âme, d'un esprit, ou de Dieu. Non, rien. La mort termine tout. »

» Ô mon frère ! Joies et tristesses ne signifient-elles donc pour toi que vibrations magnétiques ? Es-tu aveugle aux manifestations de Dieu ? Ne vois-tu pas que les vibrations de tristesse ou de joie, ou les activités cérébrales inconscientes qui t'amènent à une connaissance déterminée constituent la méthode par laquelle tu vis ? L'animal ne dit-il pas : « Voici, je suis une âme, et mon corps est un outil approprié aux facultés de cette âme. Si elles s'accroissent au-delà du pouvoir d'expression de cet outil, je serai forcé, moi (l'ego qui commande) de rejeter l'outil et d'en chercher un meilleur dans un corps convenant à mes progrès. » L'homme ne le dit-il pas : « Oh ! frère dans les ténèbres, je suis au sommet de la vie animale, c'est bien vrai. Mon corps physique admirablement adapté me permet de suivre jusque dans ses ultimes conséquences tout processus matériel quel qu'il soit. Il me place au pied du mur devant toute vie physique et, regarde, il me permet à moi (l'ego) d'atteindre le faîte de ce mur et de découvrir alors que je suis un esprit, et non un minerai vivant. Et parce que j'aurai vu, je rejetterai le matérialisme pour me consacrer à la poursuite de la spiritualité. Et j'aboutirai à la Maison de mon Père où l'esprit trouve nombre de demeures (de conditions), mais où la matière ne peut

s’insinuer pour corrompre ou dérober les trésors. » Que celui-là m’écoute qui a posé la question. J’ai dit. Que ma paix soit avec toi. » Lorsque Quong me révéla que l’adepte, nommé Mendocus, n’avait même pas entrouvert ses lèvres, qu’il ne s’était à aucun moment servi de sa voix charnelle, je le crus en veine d’humour. Mais il disait vrai, car lisant ma pensée, il déclara : « Non, mon frère, je ne plaisantais pas. Chacun de nous a entendu Mendocus et chacun a cru l’entendre dans la langue de sa nation. Vous et cinq des frères l’avez entendu en anglais, et les pandits hindous dans leur langage. Ce paradoxe provient de ce que Mendocus parlait de son âme à notre âme. »

Aussitôt je pensai à ma Bible que je chéris plus que tout autre livre, et au passage où il est écrit : « Quand toutes ces choses se répandirent, les foules se rassemblèrent, et tous furent confondus, car chaque homme les entendait parler dans son propre langage. » (Actes II-6).

Répondant à ma pensée inexprimée, Mendocus l’Adepte se tourna vers moi et dit :

« En vérité, les Apôtres parlaient aux âmes de cette foule. Ce n’était pas un miracle, mais le résultat d’une loi. La Bible enseigne une saine doctrine occulte, dans la mesure toutefois où son texte a échappé aux exégètes ou à des gens pires que les correcteurs. Je fais allusion aux interpolateurs de l’Église catholique romaine et aux déformateurs de ses vérités. Tu fais bien de la lire. Je l’ai lue en entier quatre-vingt-sept fois. »

Intervenant dans la conversation, un autre frère fit remarquer qu’orateurs et auditeurs étaient dans le même rapport qu’un violon parfaitement accordé et son archet, chaque corde étant prête à répondre à la moindre touche du maître.

Mendocus ajouta :

« Ils entendaient discourir les Apôtres comme tu m’as entendu, sans le secours des oreilles, car point n’est besoin de milieu conducteur entre des âmes qui sympathisent. Ils avaient simplement conscience de ce qui se disait comme tu as conscience de tes propres pensées, sans que tes oreilles aient à conduire au cerveau la pensée qui est la tienne. Eh bien ! tes oreilles ne sont pas davantage indispensables pour me comprendre. Toutefois, mes pensées n’émanaient pas de ton cerveau, mais du mien. Elles étaient donc extérieures à ta conscience. C’est pourquoi tu as cru m’entendre avec tes oreilles alors que c’était ton âme qui comprenait. Car, de ma voix, je ne me suis pas servi. »

Connaissant maintenant le pouvoir de lire la pensée dont ces clercs étaient doués, je compris pourquoi l’on ne m’avait pas interrogé sur ma vie, mes idées, ou ma volonté d’affiliation à la Fraternité. Leurs facultés leur faisaient tout connaître de moi, sans rien avoir à me demander.

Le maître Mendocus requit alors l’attention de tous les assistants. Après une

invocation à Dieu et à tous les initiés occultes de ce monde et des autres parties de l'univers, il leva lentement la main droite. Au bout d'une demi-minute, il la laissa retomber le long de son corps et inclina la tête. La lumière merveilleuse commença à baisser, et quand elle s'éteignit tout à fait, un rayon aveuglant jaillit du plafond et frappa l'encensoir placé près de Mendocus. Puis ce furent des ténèbres, d'un noir d'encre, semblables à l'obscurité d'une nuit orageuse après un éclair. Mais cette obscurité n'allait pas durer longtemps.

Bientôt la profondeur de ces ténèbres parut s'alléger, et le phénomène se poursuivit jusqu'à ce que tout l'intérieur du Sagum fût éclairé d'une lueur blafarde, suffisante néanmoins pour rendre clairement visibles tous les objets. De même que l'autre lumière, celle-ci ne semblait émaner d'aucun point particulier. Tout se passait comme si l'atmosphère, tel un fer rouge, eût été lumineuse par elle-même.

Peu après les visages des Lothiens prirent une affreuse teinte cadavérique, qui s'expliqua d'ailleurs bientôt quand mes yeux revinrent se poser sur l'encensoir de cuivre placé au milieu de nous. Car chacun des frères fixait avec intensité un petit globe de flamme bleue soudain apparu sur le plateau du meuble. Je notai que la luminosité propre de l'atmosphère s'était évanouie et que la lumière engendrée par la boule bleue portait ombre. Bien qu'elle ne fût pas plus grosse qu'une noisette, sa lueur contrebalançait l'aspect sinistre de l'ambiance. Sa beauté était extraordinaire, mais non éblouissante. Au contraire, son calme et sa fraîcheur reposaient les yeux. Sans aucun doute, cette lumière s'apparentait à la flamme positive de la *Vis Naturae* dont s'était une fois enveloppé le Tchin. Comme un globule bouillonnant de métal en fusion, la boule tremblait et frémissait.

Chacun retenait sa respiration, et le silence se révélait si absolu que je me retournai pour jeter un bref coup d'œil sur mes amis. Tous regardaient la lumière bleue, et sans l'étincelle vivante dans les yeux de chacun d'entre eux, on aurait pu les prendre pour des humains parfaits, mais pétrifiés. Je revins ensuite à la boule sur laquelle se concentrait l'attention de tous. Elle avait grandi et atteignait maintenant la taille d'un petit melon. Sa beauté était éclatante. Nulle intervention humaine, autant que j'eusse pu voir, n'avait contribué à la créer, et pourtant je la savais produite par les connaissances occultes dont je n'ignorais déjà plus tant de manifestations. Pouvoir de la pensée sur la matière, merveille entièrement nouvelle pour moi, magique sans être miraculeuse.

« Qu'est-ce que la magie ? » demandez-vous. Rien d'autre que l'intelligence de certaines lois qu'il est généralement impossible de comprendre par de simples expériences physiques. En effet, les phénomènes qui en découlent se passent ordinairement sur un plan supérieur à celui des sens, mais un peu inférieur à

celui des opérations mentales ou psychiques, bien qu'il participe en majeure partie de ces dernières.

Tandis que j'observais cette sphère bleue, mon esprit se mit graduellement au diapason de celui des Lothiens qui m'entouraient. La raison d'être de cette boule brillante cessa de m'étonner, aussi bien que sa dimension finale à son stade le plus parfait. Je me pris à l'observer avec satisfaction et le sentiment de savoir parfaitement à quoi correspondaient sa taille et son usage ultime. Cette intuition ne fit pourtant naître en mon cerveau aucune suite de conjectures propres à y jeter le trouble. Je ne songeais à rien, absolument à rien, ni au lendemain ni même à la minute qui allait venir.

Intelligent comme vous l'êtes, cher lecteur, tentez donc l'expérience. Essayez de ne songer à rien, de n'avoir pas en vous une seule pensée, pas même celle que vous ne pensez à rien. Je doute que vous parveniez facilement à cet état d'esprit. En revanche, si par bonheur vous y réussissez, vous vous souviendrez, jusqu'à la fin des jours qui vous sont alloués sur cette terre, de la sensation intense de repos, de paix, et de joie parfaite que vous éprouverez en cet instant. Pour peu que vous puissiez atteindre à cet état d'esprit et le conserver pendant une demi-heure, vous en deviendriez clairvoyant et clairaudient pour le même laps de temps. Vous pourriez entendre et voir jusqu'en leur tréfonds les conspirations de la terre, et prendre conscience de l'avenir. Oui, une prophétie faite par vous en un pareil moment se trouverait exacte jusque dans ses derniers détails, quand bien même elle s'étendrait sur des centaines d'années.

Vous concevez à présent les avantages magnifiques dont les Lothiens ont le privilège. Le présent tout entier est leur apanage. À cela s'ajoute vers le passé et l'avenir une vision touchant presque à l'éternité. Car chez eux ces états d'esprit durent, et dans la quiétude qui est la leur en de pareils moments, ils se trouvent en rapport avec l'architecte de l'univers et connaissent ses voies. Semblables à Job, leurs oreilles, L'entendent et leurs yeux, eux aussi, Le voient. (Job XIII-6). Alors ils peuvent accomplir quelques-unes des œuvres de Dieu, en comprendre beaucoup, percevoir les fondations de la terre, pénétrer les sources de la mer, connaître les voies de la lumière, la place des ténèbres et ses limites. Oui, tandis que leurs âmes ne sont plus que silence, Dieu leur ouvre les portes mêmes de la mort, qu'ils peuvent franchir dans les deux sens.

Mais s'ils savent tout cela – et je souhaite que le lecteur lui aussi l'apprenne – c'est parce que le Créateur leur montre le chemin pour y parvenir. Il vous le montrera aussi pour peu que vous entriez par la porte occulte par laquelle le Christ a passé pour aller à son Père. Suivez-Le, et vous ferez de plus grandes choses encore que celles-là.

Le maître Mendocus s'aperçut bientôt que la lueur sinistre de l'atmosphère

s’était vue peu à peu neutralisée par la lumière de la sphère bleue qui atteignait enfin son diamètre final de trente centimètres et reposait immobile dans un rayonnement et une splendeur d’un charme féerique. Il leva lentement la main comme pour donner un ordre, sur quoi la sphère lumineuse s’éleva à environ deux mètres cinquante du sol, où elle resta suspendue sans support apparent. Un nouveau geste de commandement de la main, et la boule s’en fut se fixer à environ cinq mètres du centre de la pièce, après avoir passé horizontalement par-dessus nos têtes. Il lui fut permis de rester là.

Bien que l’intuition de chacun des spectateurs l’informât de ce qui allait se passer, je veux décrire pour le bénéfice de mes lecteurs chacun des incidents qui survinrent. Succédant à la pure lumière bleue, une sphère indigo de couleur intense apparut sur le brasero et prit taille et forme comme la précédente. Une fois achevée, elle alla se placer à quatre mètres environ de la première, sur le même plan horizontal à deux mètres cinquante de hauteur. Puis vint une sphère violette, aussi intense d’éclat, ne différant des deux autres que par la couleur et non par la taille. Un globe rouge pur suivit, puis un orange, puis un jaune pur, et enfin un vert splendide.

Tous ces globes se placèrent à la même hauteur au-dessus du sol, équidistants du centre, et à peu près à la même distance de leurs voisins. Il serait vain d’essayer de décrire l’extrême beauté de ces sphères irisées, immobiles au-dessus de nos têtes.

Une fois encore le maître donna un ordre silencieux, et les sphères se mirent à tourner horizontalement autour de leur centre commun. D’abord faible, leur vitesse s’accrut progressivement, jusqu’à ce que la persistance des impressions rétiniennes les fît prendre pour un grand cercle de trente mètres de circonférence. Leur révolution sur cette orbite ne provoqua néanmoins d’aucune manière la fusion des couleurs en une lumière blanche. À cette minute une beauté nouvelle se manifesta. Tandis que les boules tournaient en donnant l’illusion d’un cercle, un rayon jaillit de chacune d’elles et se projeta vers le centre, chaque rayon de la même couleur que la boule dont il était issu. À leur point central d’intersection naquit une colonne verticale de pure lumière blanche, allant du grand cristal de quartz situé au plafond au tapis gris recouvrant le sol, car l’encensoir avait été enlevé.

Ainsi avions-nous le spectacle d’une énorme roue, avec son axe, ses rayons, et sa jante, tournant à grande vitesse et entièrement formée d’une lumière impondérable. L’axe reposait bien sur le tapis, mais sans le brûler, car il s’agissait là du Feu vivant positif et non de la *Vis Mortis* négative. Le bouddhisme symbolise ce dernier par Siva le Destructeur. C’est le Feu de la Mort dans lequel j’avais vu le papillon périr et la pierre disparaître. Dans le

bouddhisme exotérique, ou religion des masses, Siva et Vichnou sont les dieux personnels représentant le Destructeur et le Préservateur. Mais pour le bouddhisme ésotérique ces noms sont simplement des termes servant à distinguer l'avers et le revers des aspects de la Nature : croissance et satiété d'une part, changement et destruction de l'autre.

Aurais-je jamais le privilège de posséder un pouvoir semblable à celui que venaient de témoigner les Lothiens ? Le maître Mendocus n'était après tout qu'un homme. Ayant une âme de même nature que moi, s'il était parvenu à une telle sagesse, je devais pouvoir y parvenir aussi. Tout ce que j'avais vu ou allais voir n'était somme toute qu'œuvre d'homme, le temple merveilleux au sein de la montagne, l'illumination des ténèbres, le fait de soulever la grosse pierre de l'entrée, la *Vis Viva* et la *Vis Mortis.* Toutes ces œuvres, les Lothiens les avaient accomplies grâce au calme de leur âme et à leur pureté de cœur et d'esprit, parce que dans des cœurs purs l'Esprit du Christ est perfection humaine et atteint jusqu'au Père. Ne pouvais-je espérer en faire autant ? Je me le demandai et sus que je le pouvais, car la paix de la clairvoyance me baignait alors. Je négligeais pourtant les indispensables étapes intermédiaires ainsi que les événements d'un proche avenir, et ne voyais que le destin lointain auquel était promise mon âme.

« En vérité, me dit Mendocus, tu détiendras ces pouvoirs. Mais pas maintenant. Il faut que s'écoule un temps d'épreuve. Comme tout néophyte de l'occultisme, tu passeras par des périodes de doute complet et, du fond de ton âme, tu pleureras dans l'agonie du désespoir. À aucun moment tu ne douteras de la véracité de la sagesse hermétique, mais seulement de ta capacité de l'acquérir. Donc, étudie les principes de la vérité, et pas seulement les phénomènes qui en découlent. En elle-même elle est plus désirable que ses œuvres, bien qu'en général moins attirante pour les néophytes. Tes doutes naîtront d'une conception imparfaite de ton être véritable, d'une soif de percevoir l'harmonie. Tu attribueras à certains faits une importance indue. En découvrant ensuite leur disproportion avec l'idée primitive que tu t'en faisais, le cœur te manquera. Car si en elles-mêmes des choses sont grandes et si la comparaison te les révèle petites, quel pouvoir faut-il donc pour saisir les vraiment grandes ?

» Puis il adviendra que tu te croiras limité devant des choses que tu supposeras infinies. Tu diras alors à ton âme : « Ma faiblesse est semblable à celle d'un fil avec lequel je voudrais tirer un Léviathan. » Mais il n'en est rien, car aucune créature n'est plus que le Créateur. Or tu procèdes du Père et tu peux créer conjointement avec lui.

» En définitive, qu'est-ce qui vaincra ? Seule une foi semblable à celle de l'Esprit qui, d'en haut, illumine Jésus et tous ceux qui triomphent du temps. Malheur à quiconque faiblit dans sa lutte contre les poussées du doute. En vérité,

le sort de celui-là est misérable. Privé de la société des frères à cause de la faiblesse de son cœur, il détient néanmoins encore quelques connaissances de choses meilleures, plus pures et plus élevées que les ambitions ordinaires de l'humanité. Ayant perçu les possibilités plus vastes de son être, il dédaigne de reprendre ses anciens rapports sensoriels avec le monde. Il ne peut désormais ni descendre au niveau du monde ni élever ses compagnons à sa propre hauteur. Alors, pendant tout le reste de son temps sur terre, il demeure seul. Mon ami, il n'est point de solitude plus grise que celle de l'homme qui est dans ce monde sans être de ce monde. Es-tu disposé à l'aventure, à aller de l'avant et braver ces périls ? Au point où tu te trouves, tu conserves encore une chance de revenir sur tes pas sans encourir les dangers qui menacent inévitablement ceux qui ont poussé plus loin. Ne mets pas la main à la charrue si tu ne peux aller jusqu'au bout du sillon. Le monde dans toute sa puissance n'est pas en mesure de t'imposer une tâche aussi ardue. Je te laisse le choix ».

Mendocus m'observait tandis que je méditais sur son offre. Je sentais qu'en aucun cas je ne pouvais plus reprendre mes anciennes habitudes de vie. Le feu couvait déjà en moi. L'épée du Seigneur avait séparé hier de demain, et je la sentais entre moi et mon passé. Non. Le chant *En avant, soldat du Christ* me conduirait à la victoire. En pensée ma décision était prise, mais je ne l'avais pas encore formulée. Or je n'avais pas besoin de paroles. Oubliant qu'on lisait ma pensée, j'étais néanmoins sur le point de m'exprimer à voix haute quand Mendocus me dit :

« Tu t'es donc résolu à aller de l'avant. Je le déplore, car les épreuves qui t'attendent sont redoutables. Tu en sortiras pourtant comme de l'or fondu au creuset. Mais je ne permettrai pas que tu foules seul le terrain. Ce ne serait pas sage. Aussi ferai-je en sorte que tu aies la possibilité de revenir en arrière, au cas où mes prévisions se réaliseraient. ô ! Frère, je crains que le malheur ne soit ton lot ! »

Ma décision prise, je fus requis de faire vœu de secret, m'interdisant par serment de révéler quoi que ce soit de ce que j'apprendrais sous une forme permettant à mon interlocuteur éventuel de faire usage de mes indications. Sans doute conservais-je la possibilité de procéder par allusions susceptibles de lui servir de fil conducteur vers le Silence inexprimé où fleurit la Fleur de la Vie. À part l'allusion, je ne puis donc, cher lecteur, vous dire un mot de plus.

Des allusions, j'en ai lancé beaucoup. D'ailleurs, si je violais ma parole et divulguais des secrets susceptibles d'être immédiatement exploités, il n'y aurait pas lieu de me remercier, mais plutôt de me maudire. Si je révélais le secret de la *Vis Mortis,* m'en seriez-vous reconnaissant ? Rappelez-vous qu'il s'agit d'une force capable d'être projetée partout, avec son entière et fatale puissance, et

personnifiée par ce vers du fameux poème de la destruction de Sennachérib : L'Ange de la Mort étendit ses ailes sur le désastre (2 Rois, XIX-35).

Supposons que je révèle ce secret. Combien de temps faudrait-il au monde pour découvrir que des hommes sans scrupules s'en servent pour commettre des meurtres impossibles à déceler ? Et la *Vis Mortis* a encore bien d'autres usages, car, dans la nature, elle est le principe régissant la transmutation, la désagrégation, la décrépitude, la destruction, et la mort, principe qui détruit, mais jamais ne construit. C'est Siva le Destructeur.

Bien employé, sa force est bénéfique. Sans lui, en effet, la nature ne connaîtrait nul progrès, aucune mutation ne pouvant alors intervenir. Toute régression serait de même impossible. La stagnation serait générale et absolue. Le symbole qui le représente est le cercle croisé de deux diamètres perpendiculaires. Il veut beaucoup dire pour moi. Pour vous ce n'est qu'une allusion. Étudiez-le si vous voulez, et un jour son sens vous sera révélé.

Raisonnablement, vous ne pouvez plus continuer à demander pourquoi le secret est si capital en matière d'occultisme. Il tombe sous le sens que si tout était révélé, les gens dépourvus de scrupule feraient de cette belle terre un enfer de misères et de crimes. Pendant quelque temps, ceux qui auraient choisi de mésuser de leurs connaissances paraîtraient réussir et prospérer, quand bien même le monde entier autour d'eux serait plongé dans la souffrance. Mais l'usage subversif de la loi en constitue une violation, et finalement la punition en retombe à la dixième puissance sur les plus égarés dans leur aveuglement et leur péché. Ils auraient alors bien sujet de maudire qui les aurait enseignés. Les neuf dixièmes de la population du globe sont incapables de se bien gouverner eux-mêmes. À moins d'être fou, on ne peut souhaiter qu'ils participent aux terribles connaissances que représente Siva.

En vérité, les hommes pas plus que les femmes ne suivent le Christ tant qu'avec une main de fer ils ne maintiennent pas impitoyablement chaque parcelle de leur nature dans l'observance de principes élevés. Mais, mes chers frères, vous pouvez étudier. Étudiez donc. Christianisez le pouvoir de l'argent de ce monde, afin qu'il ne nuise pas aux hommes, mais leur soit bénéfique. Du bien qui naîtra ainsi, le karma du monde conduira vers la bonté de cœur qui donne le calme de l'âme, calme grâce auquel vos études porteront des fruits. Je n'aurai pas alors l'air de me gausser de vos espoirs en vous conseillant d'étudier. Je me réjouis de voir les travailleurs sérieux qui prennent pour devise : « Regardez en haut, et non en bas. Regardez au-dehors et non au-dedans. Regardez en avant, et non en arrière, et prêtez à chacun une main secourable. »

Une réserve pourtant. Quiconque se plonge dans le domaine occulte regarde au-dedans et non au-dehors ! C'est que je ne faisais pas allusion aux ésotéristes.

Leur nom, un jour, sera grand dans le monde. Vous qui souhaitez étudier et connaître les vérités occultes, peut-être ne verrez-vous pas vos espoirs récompensés pendant votre incarnation présente. Mais, dans vos existences futures, vous saisirez ces vérités qui vous échappent aujourd'hui. Suivez le Christ.

Le maître Mendocus venait d'ouvrir devant moi sur la vie des perspectives tellement différentes de l'agitation de mon ancienne existence que mon cœur se réchauffa, sans vouloir tenir compte de la prophétie déclarant que d'amers chagrins risquaient de m'échoir en partage avant mon entrée dans le havre de mes désirs. En réalité, mon optimisme naturel me leurrait de l'espoir que je parviendrais à éviter les malheurs qui me menaçaient et à poursuivre librement la Toute du bonheur après leur avoir échappé.

Hélas ! pauvre de moi ! En ce temps-là, je ne savais rien du karma ni de Zaïlm l'Atlante. Mieux informé, j'aurais tremblé quand le maître exprima ses craintes en ce qui me concernait. Je ne voyais guère alors qu'un grand océan de sagesse, brillant dans la lumière de la vérité. Seule l'incapacité du voyageur à avancer plus loin limitait son horizon. Sa profondeur était à la seule mesure de celle de l'univers. Libre de dogmes gênants et de superstitions, cet océan s'étendait jusque dans l'éternité qui voile de mystère les étoiles aussi bien que le limon de la terre. Ce mystère qui cache le Créateur à la créature le cache aussi au créateur conjoint, à l'homme, juste aussi longtemps que son âme incline vers les choses créées au lieu de tendre vers son Père, le Créateur. Il continuera de le voiler jusqu'à ce que les éons des âges s'engloutissent dans l'éternité, par-delà les étoiles et les planètes, la Terre, Vénus, et Mars, tant que l'homme n'aura pas cessé d'être homme pour devenir plus qu'un homme, tant que la Vie inférieure ne sera pas fondue dans le Nirvana, somme de toutes les parties.

Somme de toutes les parties, je le répète, car le mot Nirvana n'a nullement ce sens horrible de « fin d'existence » que les adeptes du sanscrit lui ont attribué. Ils ont mal conçu les faits. Le Nirvana ne marque pas la fin de la vie, mais seulement de la vie inférieure. De même la formule « Dieu n'est rien » signifie qu'il n'est pas une chose, mais la somme de toutes choses. C'est à tort qu'on interpréterait ces quelques mots comme une négation de l'existence de Dieu, le Père éternel de la Vie.

Le maître avait changé d'attitude. Jusqu'alors, de toute son attention, il avait contrôlé un processus. À présent il se tenait près de l'encensoir, le dos tourné à l'axe de la roue de lumière, et regardait vers le haut. Son regard semblait refléter un spectacle agréable, mais absorbant. Enfin il baissa la tête et dit :

« Je souhaite la bienvenue à Mol Lang, ami et frère ! »

J'étais certain que celui dont il parlait ne pouvait être un des frères de la

Sache, et pourtant je ne voyais personne d'autre. Le maître Mendocus se tourna vers le foyer qui se trouvait à hauteur de son coude et le frappa légèrement de ses doigts écartés, sur quoi l'encensoir fut porté au rouge vif.

Puis Mendocus plongea la main dans une bourse qui pendait à sa ceinture. Il la retira pleine d'une poudre blanche qu'il jeta sur le plateau. Une fumée blanche très dense se dégagea. Cette cérémonie me parut être une simple offrande d'encens et me sembla entachée d'un arrière-goût de superstition, car j'avais alors perdu mes facultés de perception intuitive et ne pouvais que conjecturer. Cette réticence de ma part s'évanouit d'ailleurs presque aussitôt, car le nuage de fumée prit rapidement une forme humaine. Tandis que se consumait l'encens, un homme véritable naquit de la fumée. Ce fut un être d'allure souveraine qui se dressa sur le plateau rougeoyant.

Il est des humains qui semblent n'appartenir à aucune nationalité distincte, mais être plutôt des citoyens du monde et, dans une grande mesure, représenter la race. On sent qu'ils pourraient aussi bien appartenir à ce monde qu'à tout autre sur lequel la vie serait possible. Tel était l'homme surgi devant nous. Mendocus l'avait appelé Mol Lang, de Pertoz. Bien que je ne connusse aucun pays de ce nom, j'acceptai le mot sans aucune arrière-pensée.

Les yeux profondément enfoncés sous d'épais sourcils, le profil rappelant celui du philosophe Socrate, les cheveux de neige, et la longue barbe blanche de Mol Lang, le fait aussi qu'il se tenait droit comme un soldat me firent considérer le Pertozien comme une véritable personnification de la sagesse occulte. Je ne me trompais d'ailleurs pas de beaucoup.

Tel un caméléon, son turban, en réalité bleu moucheté de brun, semblait revêtir des teintes différentes à mesure que les rayons diversement colorés de la roue lumineuse passaient, non à travers lui, mais lui à travers eux. Il portait une longue robe grise serrée d'une ceinture à la taille. Ses beaux pieds de forme délicate étaient chaussés de sandales.

Le Pertozien se pencha, mit la main sur l'épaule du maître, et lui adressa une remarque dont je ne pus apprécier l'importance. Puis, d'un bond léger, il sauta sur le sol et accompagna Mendocus vers le divan. Tous d'eux s'assirent et entamèrent une conversation sérieuse dont ils gardèrent le secret.

Peut-être vous demanderez-vous ce qu'étaient devenues notre clairvoyance et notre faculté de lire les pensées. Mais si doué qu'il soit, nul ne peut lire la pensée d'un homme averti de votre présence et qui s'y refuse. Qu'il conserve, même inconsciemment, le désir de garder ses pensées impénétrables, aucun pouvoir humain ne pourra percer la barrière dressée par cette défense.

Au bout d'un temps assez long, ils revinrent et s'assirent parmi nous. Mol Lang dit alors :

« Bien que les hommes de Lothus aient connu certains de mes compatriotes pertoziens, aucun d'eux sauf le maître ne m'a connu jusqu'à présent. Je suis venu pour guider l'un de vous vers le royaume des trépassés et en emmener un autre chez moi. A vous autres Lothiens, je n'ai pas besoin de dire que le corps ressemble à un manteau que l'on peut enlever ou remettre à volonté quand on sait comment opérer. Je dis cela spécialement pour celui que le monde connaît sous le nom de Walter Pierson, mais que moi je connais sous celui de Phylos. Le monde entendra parler de lui un jour sous le nom de Phylos le Tibétain, car il vivra pendant un certain temps sur le plan psychique des adeptes occultes du Tibet, mais n'habitera pas cette contrée asiatique. À toi donc, Phylos, je déclare qu'au moment où tu seras libéré de ton corps physique, tu pourras souhaiter d'aller sur un globe céleste quelconque, Neptune, ou toute autre planète, ou une étoile. Il te suffira de désirer semblable transfert de toi-même pour le voir s'accomplir. Veux-tu m'accompagner, maintenant que pointe l'aube ? »

Où me demandait-on d'aller ? Je ne comprenais pas clairement s'il s'agissait du royaume de l'âme, ou d'un voyage réel vers l'un des lieux que l'on venait de me citer. Mais ma foi était solide, et je répondis :

« Où tu me diras d'aller, j'irai, car j'ai foi en toi et je crois que tu ne me feras pas de mal. »

Pendant les années qui suivirent, je n'eus jamais à regretter de m'être fié en cette heure-là à l'aimable dignité et à l'amour dont rayonnaient ces calmes yeux gris, profondément enfoncés sous leurs arcades. Et pour les actes que j'accomplis par la suite, je reste infiniment reconnaissant à l'Esprit du Christ d'avoir, à ce moment-là introduit cette foi dans mon cœur.

Étant donné le peu que je savais alors, un pareil voyage dans l'inconnu pouvait impliquer ma mort corporelle. J'imagine que certains lecteurs, intimidés par cette perspective, me demanderont : « Comment pouviez-vous être aussi sûr de Mol Lang ? Ne craigniez-vous pas qu'il fût un démon ? » Eh bien ! non, je ne le craignais pas, car j'étais sous la protection d'hommes de Dieu dans la compagnie desquels aucun démon n'au ; ait pu pénétrer, pas plus que la nuit ne peut régner en plein soleil de midi.

Parmi mes protecteurs, l'un au moins, Mendocus, en était arrivé au point final de ce que le présent âge cyclique peut enseigner sur terre. La nature physique n'avait plus de secrets pour lui. Mais les royaumes illimités du Père contiennent beaucoup de « maisons » en plus de l'univers matériel, en dehors des sources de lumière ou de la demeure des ténèbres.

Dans la maison terrestre de l'univers matériel, Mendocus n'avait plus rien à gagner. Il n'y restait que pour donner. La mort n'avait plus prise sur lui. Il était au-dessus du monde et devait y vivre, à moins d'en décider lui-même autrement.

Seule la parole de Dieu, le vrai Logos invoqué par lui, pouvait a délier la corde d'argent ». Protégé par un tel homme, comment craindre les influences démoniaques ?

Une autre question qui se pose à la foule peut vous venir à l'esprit aussi. Comment des hommes aussi favorisés de Dieu peuvent-ils être certains que leurs perceptions intuitives correspondent à la vérité ? Je vous réponds : L'homme qui vit dans sa nature spirituelle a cessé d'avoir la foi, qui se trouve remplacée par la connaissance. Son être, il le sait, ne fait qu'un avec Dieu le Père, son Père glorieux. L'esprit d'un tel être se confond avec *la voix de l'intuition.* Le temps d'un éclair, et elle lui enseigne les choses qu'il lui faudrait des années pour apprendre par les méthodes extérieures d'investigation, si tant est que le monde extérieur puisse jamais lui en apporter la connaissance. Son esprit relié au Père, sa propre source, lui fournit sans effort la perception instantanée des événements, des principes, et des choses.

Voici les paroles que Mol Lang m'avait dites à ce propos :

« Phylos, tu comprendras un jour ceci. La Terre n'est qu'une lettre d'un alphabet septuple. L'Univers stellaire ne constitue qu'un livre. Il a certes des myriades de pages et des légions de chapitres. Mais à côté de ce livre, il en existe d'autres en nombre illimité dans la bibliothèque du Créateur. » Quand Mol Lang eut terminé, il me vint à l'idée qu'il nous appartenait de le remercier, et non l'inverse, tant j'avais été frappé par la puissance de ses propos. Quelques minutes plus tard, il se tourna vers moi et dit : « Phylos, es-tu maintenant prêt à m'accompagner ? » J'acquiesçai.

Quong, que notre visiteur appelait Semla, en fit autant quand la même question lui fut posée.

Gravement, les frères se levèrent et l'un après l'autre prirent les mains du Tchin dans les leurs. Comme à un voyageur qui part pour un pays lointain dont jamais peut-être il ne reviendra, ils lui dirent : « Semla, que la paix de Dieu t'accompagne éternellement ! Bon voyage ! » Le maître Mendocus ajouta : « Semla, je te donne ma paix. »

La différence de ces formules d'adieu me fut sensible. J'en demandai plus tard la raison à Mol Lang, qui me dit :

« Les frères ne peuvent donner la paix, car ils ne la possèdent pas entièrement. Mais Mendocus, étant un maître ayant la paix, peut la donner, surtout à Semla qui se trouve si près de l'atteindre. »

Quant à Semla, il répondit paisiblement à chacun des frères :

« Je te souhaite la paix. »

En ce qui me concerne, on ne me fit pas d'adieux semblables. Les frères me dirent : « Nous te reverrons ici. » Dans mon état d'âme d'alors, cela me fut

désagréable, mais je dissimulai mes sentiments de mon mieux et répondis avec toute l'amabilité dont j'étais capable. Là-dessus Mol Lang me dit : « Viens ! »

Il s'en alla vers la porte de la Sache, et je l'aurais suivi sans me retourner s'il ne m'avait paru qu'on m'avait touché. Pensant qu'un des frères avait voulu me parler, je regardai en arrière et vis quelque chose qui ne s'effacera jamais de ma mémoire ! Une forme humaine gisait de tout son long sur le tapis de soie. Regardant de plus près, je m'aperçus que c'était ma propre forme physique, mon corps, bref la partie matérielle de moi-même.

Quatre frères, deux de chaque côté, s'employaient à la relever. D'autres en faisaient autant pour l'enveloppe corporelle de Semla. J'avais pris pour un attouchement le contact des frères qui relevaient mon corps terrestre. Je ne m'étais pas rendu compte de ma séparation d'avec ma dépouille mortelle, tant l'abandon de mon corps s'était effectué aisément. Comme je m'en faisais la réflexion, Mol Lang me dit :

« Pour quiconque a été longtemps souffrant, la mort, après les angoisses de la maladie, est une expérience facile et agréable. Si tu ne devais jamais plus rentrer dans ton corps physique, tu viendrais d'assister à ta mort. »

Ma surprise était telle que je me tins coi, non sans observer les corps que l'on emmenait de la pièce principale pour les étendre sur des couchettes, dans une chambre plus petite. Mol Lang me dit alors :

« Telle est l'essence de la mort. La mort corporelle, tu le vois donc, n'est que le rejet des formes de vie les plus grossières, après qu'elles ont rempli leur office. Puisque tu dois retourner dans ton corps, ceci n'est pas pour toi la mort absolue. Semla ne retournera pas dans le sien, qui, par conséquent, est mort. Lorsqu'intervient la mort véritable, le corps grossier est rejeté. L'épée du Seigneur le détache, Siva en prend possession et le redistribue entre les éléments, de façon que Vichnou le reçoive en vue d'un nouvel emploi par Brahm, le Créateur. L'âme est alors libre pour un temps fort long comparé à celui qu'elle a passé sur terre. Le corps astral peut revenir dans les cercles spirites et se manifester par l'intermédiaire de médiums. Mais l'ego, le JE SUIS, ne reprend jamais de forme terrestre avant sa prochaine réincarnation. S'il revient, c'est qu'il doit subir le châtiment d'une faute, toujours sur un plan de progrès plus élevé, jamais plus bas. Autrement dit, l'âme s'était incomplètement séparée de ses désirs d'expériences terrestres. Vas-tu préférer la Terre à la Vie ?

« Nous ne nous rendons pas immédiatement chez moi, mais dans le royaume où vont ceux qui ont quitté la terre, le dévachan. Ce mot désigne le ciel, la Terre d'Été des « Spiritualistes », le Pays du Fleuve Obb, ou encore l'Au-delà duquel on ne revient pas. Phylos, la secte des spirites se trompe quand elle parle de la communion des esprits dans le sens qu'elle lui attribue. Aucun ego ne revient du

dévachan à moins d'y être contraint, ce qui ne peut que nuire à l'ego. (I Samuel, XXVIII-7 à 15.) Âme astrale et principe animal peuvent revenir de la sorte, mais jamais l'ego, le JE SUIS. À l'égard de ce dernier, il n'existe pas d'état terrestre antérieur. Je n'ai pas dit : « pour ce dernier », mais « à l'égard de ce dernier ». Il n'a en effet conscience d'aucune chose terrestre ni de rien de ce qui advient sur terre. Nous pouvons aller vers de tels esprits, mais eux ne peuvent pas venir vers nous. Donc, allons ! »

La pensée travaille vite. Avant d'avoir atteint la porte de bronze, ma conscience possédait déjà certaines vérités sur la mort. Par elle-même, elle n'est pas un supplice et n'apporte pas de changements extraordinaires. Elle ne confère pas à l'âme passée dans l'Au-delà de merveilleux pouvoirs de prévision. Elle ne fait que libérer du corps physique et donner quelques pouvoirs connexes, peu remarquables si l'on songe que la terre a cessé d'avoir prise sur l'âme. Je parle de ceux qui, au moment de leur décès, cherchent à s'affranchir de la terre dont ils aimaient peu l'état, tout en éprouvant beaucoup d'amour pour ses enfants. Ceux-là ont travaillé pour leurs frères et créé ainsi les conditions d'un bon karma élevé, qui les libère des contingences de la prison terrestre.

Ici Mol Lang interrompit mes réflexions pour dire :

« Faisons un pas de plus. Quittons le second corps, cette partie de toi qui perçoit les choses de la terre et en conserve la mémoire. Cela afin qu'aucune comparaison troublante ne puisse s'interposer entre l'état dans lequel tu vas te trouver et la terre que tu laisses derrière toi et que tu ne verras pas plus que ne peuvent la voir les morts réels. Pourtant, entre la terre et toi, je maintiendrai une certaine connexion vitale formée par ton second principe naturel, afin que l'expérience que tu vas entreprendre n'implique pas ta mort. »

Il dit encore :

« À moi, cette forme transitoire ne sert plus à rien. »

Un observateur non initié, s'il se fût trouvé là, aurait eu le spectacle étonnant, pour ne pas dire terrible, d'un homme se dissolvant en fumée. Car Mol Lang se libéra de sa forme de fumée qui partit à la dérive, comme un nuage diffus.

Il posa sa main sur ma tête. Quand il la retira, je ne me rappelais plus rien du monde. De façon indistincte je vis devant moi la porte de bronze de la Sache. Je sus que Mol Lang l'ouvrait, et qu'après l'avoir franchie nous ne nous trouvions pas dans la longue salle du temple, mais en plein air, dans une vaste prairie ensoleillée ou dans un pâturage. Je n'en éprouvai nulle surprise, car je ne me rappelais rien de ce qui constituait la vie terrestre. Je savais seulement que j'étais MOI et que je me trouvais dans un site agréable. Cela tenait de l'éclat de certains rêves. Un paysage que l'on voit en rêve n'évoque pas en même temps d'autres paysages contemplés à l'état de veille. Les visages dans un rêve sont naturels,

mais ne sont ni nouveaux ni étranges. On ne les compare pas à ceux qu'on voit réveillé, la connaissance de ce dernier état se trouvant effacée pendant le sommeil.

Mol Lang parla :

« Tu as franchi le portail et voici ! Les lois de la nature physique ne règnent pas ici. Elles règnent dans le monde objectif, mais pas ici, car nous nous trouvons dans le monde subjectif, qui n'a rien de physique et n'est ni existant ni perceptible pour les sens ressortissant à la matière. Pourtant il est réel, car l'Esprit est réel, et les états objectifs ne sont pas moins nés de l'Esprit du Père que les états subjectifs. »

« Ils forment une autre demeure de sa maison. Cette demeure est plus éloignée de la terre que l'étoile la plus lointaine, parce qu'elle ne comporte rien de matériel. Les choses de la terre ne sont que rêves pour les habitants du monde subjectif, et inversement. Chacun d'eux semble irréel à l'autre. Le monde où nous sommes est la « lointaine demeure » de l'âme. »

J'écoutais Mol Lang et j'avais des oreilles pour entendre, de sorte que je le comprenais. La terre dont il parlait était vague, et ma connaissance de cette terre semblait un rêve presque oublié. D'où provenait cette imprécision ? De ce que le principe de ma nature terrestre était resté avec mon corps. Or ce principe est le siège des sens physiques et de la mémoire des choses perçues. Que ce principe rende visite à un médium, et l'on dira que c'est moi. Pourtant ce ne serait pas moi, mais ma coquille, le lien connectant mon esprit et mon corps physique.

Amis lecteurs, vous admettez qu'une autobiographie est le reflet de son auteur, mais le livre n'est pas l'auteur. L'HOMME n'est pas davantage le corps dont on observe les « actions, passions, agissements, emploi, et but ». Le présent livre peut néanmoins être vivant et guider les hommes dans l'action. La coquille astrale d'un homme ou d'une femme décédés peut en faire autant. La vitalité du médium peut la galvaniser aussi longtemps que cette forme astrale conserve une influence sur quelques hommes ou femmes encore vivants. C'est pourquoi nous constatons certains phénomènes dans des a cercles » croyant à la communion des esprits. Or un ego (JE SUIS) ne s'aventure jamais dans ces milieux et ne communie pas avec les plans inférieurs, bien que vous puissiez parfois monter de votre propre plan vers lui.

Pourtant, amis spirites, vous persistez à dire que je suis dans l'erreur. Vous affirmez que les formes astrales dont je parle ne peuvent pas être des « coquilles » puisqu'elles parlent d'événements postérieurs à la mort. J'admets qu'elles le font. Comment cela se peut-il ? Parce que ces formes sont uniquement des souvenirs de l'ego, et qu'au moment de la mort celui-ci a parfois des visions prophétiques remarquables pendant quelques instants. Il lui arrive de voir alors

l’avenir avec une grande précision de détails, parfois sur l’étendue de plusieurs siècles. Il advient aussi qu’au moment de la mort l’âme perçoive certaines lueurs du dévachan qu’elle a conçu, et en impartisse le souvenir à la coquille, qui peut le transmettre au médium spirite. Même faite par des médiums honnêtes, la description du monde des esprits n’est-elle pas souvent absurde ? Jamais ces médiums ne décrivent le CHRIST, à moins que deux ou trois d’entre eux ne soient réunis en son nom.

La médiumnité existe, mais son explication habituelle est fausse. Une fois le médium tombé en transe, sa force vitale passe à « l’esprit qui le contrôle ». Mais celui-ci n’est qu’une coquille, et non le véritable esprit ou ego.

Les auditeurs reçoivent ensuite une « communication ». Le médium semble lire un livre d’histoire. Il répète des événements passés et fait des prédictions plus ou moins exactes. En cette occurrence la coquille vit d’une vie galvanique, tout à fait comme Poe pourrait revivre dans une personne déclamant *Le Corbeau.*

Aussi longtemps que les *Commentaires* de César auront une influence quelconque sur l’humanité, « l’esprit » de César pourra contrôler des médiums. Tant que le *Livre des Mormons* conservera son influence sur les hérétiques de l’Utah, le prophète Joseph Smith pourra influencer des êtres hypersensibles.

Mais je crains de m’étendre trop longtemps sur ce sujet. Revenons au monde des effets et voyons ce qu’il offrait à nos perceptions psychiques. Voulez-vous nous accompagner et savoir ce que nous vîmes en traversant la plaine découverte à la porte de la Sache ?

CHAPITRE IV

LE SALAIRE DE LA VIE

« Phylos, dit Mol Lang, tu vas rencontrer tout à l'heure un homme qui vit entièrement dans un monde à lui. Il ne lui est pas permis de venir à nous, mais nous irons à lui et pourrons percevoir les choses comme il les voit. Et parce que nous participerons de sa perception, nous serons pour lui des esprits amis et non de simples images de ses conceptions. Son entourage nous paraîtra alors aussi réel qu'à lui. Ce ne sera néanmoins qu'un monde conçu par lui, sauf pour des visiteurs comme nous et pour les quelques âmes (peut-être nombreuses) qui vivent sur son plan, d'une vie identique à la sienne. Son monde, nous le verrons, n'existe pas pour un voisin qui vit sur un plan psychique différent. Mais l'un et l'autre se retrouveront dans la Maison du Père, qui donne ainsi du repos à ses bien-aimés.

» Mettons-nous dans l'état d'âme de cet homme. C'est un inventeur venu du monde des causes. Tout autour de lui nous trouverons des témoignages de ses inventions rêvées qui, ici, lui paraissent réelles. Sur terre, il se figurait que des foules de ses compatriotes mettaient à profit ses systèmes mécaniques. Il imaginait des chemins de fer gratuits pour le public. Quiconque désirait voyager sans payer pouvait le faire. Lorsqu'il était sur terre, il avait souhaité posséder un Hôtel des Monnaies afin de corriger les abus. Ici, il l'a et y frappe gratuitement des pièces d'un modèle dessiné par lui et réservé à l'usage du public. Pour toutes les autres choses qu'il avait espéré voir se réaliser sur terre, il en est de même. Pourtant cet inventeur était mort sans rien avoir eu de tout cela. Or, en arrivant dans le monde des effets, il a trouvé que toutes ces choses étaient concrétisées. En fait, elles n'existent que pour lui. Traversons maintenant la plaine jusqu'à ce bosquet que nous apercevons à deux kilomètres. »

Pendant un certain temps nous marchâmes en silence, tout à notre satisfaction de la beauté du paysage. Des ruisseaux gazouillants serpentaient à travers les prés, des boqueteaux égayaient la vue. Au loin l'horizon se fermait sur une ligne de collines bleues.

En atteignant le bosquet désigné par Mol Lang, je vis des wagons d'apparence étrange arrêtés sur un réseau de voies. Des gens arrivaient à cette plaque tournante et en repartaient dans toutes les directions. Ces wagons avaient

d’immenses roues semblables à des toiles d’araignées de trente mètres de diamètre. Un léger escalier métallique conduisait au sommet d’une tour qui comportait aussi un ascenseur. Quelques voyageurs empruntaient l’escalier, d’autres l’ascenseur, pour pénétrer dans le wagon, à une hauteur de plusieurs étages. À l’intérieur, un mécanicien manœuvrait ensuite un certain nombre de manettes, et les immenses roues commençaient à tourner de plus en plus vite, jusqu’à ce qu’enfin le grand et léger véhicule se déplaçât à travers les terres à une vitesse surprenante, grimpant les côtes, descendant les pentes, ou prenant les virages, avec une égale facilité.

« Faisons un tour », dit Semla. Nous montâmes donc jusqu’en haut de l’escalier en spirale où nous trouvâmes un homme aimable revêtu d’un uniforme. Il nous demanda si nous voulions payer ou non. Mol Lang répondit : « Oui, je veux bien. Mais mes amis ne paieront pas. » Sur quoi il montra une pièce d’or, et tandis que le préposé inscrivait le paiement sur ses livres, Mol Lang me tendit la pièce. Autour d’un visage d’homme elle portait l’inscription suivante :

MERTON FOWLER,
l’ami du peuple.

« Quel orgueil ! » pensai-je. Mol Lang sourit légèrement, me reprit la pièce, et la donna à l’employé. Ce dernier nous demanda où nous voulions aller, et Mol Lang répondit : « Aux Cataractes. » L’employé n’avait jamais entendu parler de celles-ci, mais nous dit qu’il allait nous installer dans une voiture dont le mécanicien serait au courant. Il nous conduisit à un wagon de l’autre côté de sa plate-forme. Nous y entrâmes et ne tardâmes pas à partir avec la rapidité d’une flèche.

Maintes fois nous nous arrêtâmes, et toujours pour la même raison. Le mécanicien nous expliqua qu’il fallait respecter la règle instaurée par Merton Fowler et selon laquelle tout voyageur se servant de ses wagons devait examiner ses nombreuses inventions. Leur variété me stupéfia, mais je ne perdrai pas de temps à les décrire, car la plupart d’entre elles me parurent avoir été faites dans le but exclusif de démontrer certains principes mécaniques très spéciaux.

Il nous sembla bientôt avoir traversé la moitié d’un monde sans toutefois que le temps nous eût paru trop long, lorsque nous arrivâmes devant un groupe splendide de bâtiments. Le mécanicien nous avoua alors ne rien savoir des Cataractes, à ceci près qu’il avait entendu son maître en mentionner l’existence. Aussi voulait-il nous conduire à lui. Le wagon s’arrêta donc devant un édifice à l’allure de bureaux. Là, le mécanicien nous confia à une autre personne avec ordre de nous mener à Merton Fowler.

Nous le trouvâmes dans un cadre digne d'un palais, parmi des objets de grande beauté, mais paraissant tous n'être que des dispositifs mécaniques, et n'exister qu'en fonction de la grande pensée intime de l'inventeur, à savoir l'application systématique de ses connaissances et leur emploi à des fins plus ou moins utilitaires. Pour un mécanicien, c'était là un véritable paradis. N'étant pas mécanicien, cela me lassa vite.

Là se trouvaient aussi un nombre surprenant de personnages. Tous, me dit Mol Lang, n'étaient pas issus de la pensée prolifique de Fowler. Certains étaient des médiums comme nous-mêmes. Quant aux autres, la plupart étaient des « morts », c'est-à-dire des âmes désincarnées, sur le même plan d'invention et de réalisation que le vrai maître de céans, Merton Fowler. Mais là il était le chef, et les autres de simples figurants.

Je demandai où se trouvaient les Cataractes. L'inventeur me répondit qu'un écrivain de sa connaissance vivait près d'elles et avait le plaisir d'écouter un orgue géant que lui, Fowler, avait fabriqué.

« Que j'ai fabriqué moi-même, déclara cet individualiste. Tous les hommes, quels qu'ils soient, bénéficient de mes inventions. Ils reconnaissent en moi le prototype de la race humaine et le plus grand de tous les vivants. »

Plein de mépris pour une vanité et un orgueil aussi monstrueux, je me détournai. Comme nous partions, Mol Lang me dit :

« Cet homme se trouve au stade où il réalise les concepts qu'il a acquis sur terre d'une vie sans Christ. Quand il aura tout assimilé, il se réincarnera et, tout petit enfant, la vanité et l'admiration de soi-même seront les traits marquants de son caractère. Lors de son dernier passage sur terre, il a semé les graines de sa vie suivante. Ici il a le plaisir de les voir germer. C'est ici également que mûrira la moisson. Quand il l'aura récoltée, il l'emportera sur terre pour la replanter. »

« Si tu me demandes quel bien peut résulter de la perpétuation d'une vanité semblable, je répondrai d'abord que c'est la loi de Dieu ; ensuite naîtra pour lui de son futur égoïsme le sentiment de la confiance en soi. La spiritualité de son tempérament est grande. Ses qualités animales sont fortes et bien équilibrées. Ce qu'il y a de bon dans sa vanité engendrera dans sa prochaine vie des qualités de chef. Avant sa mort terrestre, c'était un homme réservé, timide, pénétré du sentiment qu'on ne l'appréciait pas. Lors de sa prochaine réincarnation, il sera une âme forte et conduira des hommes vers des niveaux de vie plus élevés. »

— En vérité, dis-je, ceux qui se trouvent dans la maison de Dieu travaillent ensemble pour le bien. »

Les Cataractes appartenaient au royaume dévachanique d'un auteur qui avait été sur terre un écrivain aimable, bien qu'extravagant d'optimisme dans ses voyages imaginaires et les jeux de sa pensée. Ces tendances avaient d'ailleurs

été à l'origine de sa popularité. Sa tournure d'esprit le faisait insister sur le sublime de la nature ainsi que sur le beau, le vrai, et le bon.

Ici, dans son ciel, il vivait ses livres et retrouvait autour de lui les caractères, les émotions, les fleurs délicates de rhétorique, et la beauté qui avaient animé des ouvrages sur lesquels la plupart de ses lecteurs s'étaient attendris. Ces fictions, nées de son imagination alors qu'il les décrivait, étaient devenues pour lui aussi des réalités conformes aux peintures inspirées par ses désirs. Il jouissait de leur réalisation apparente sans savoir qu'il s'agissait d'un simple rêve du temps nocturne de sa vie.

De quel usage, tout cela, puisque ce n'était qu'un rêve ? Je répondrai : ces créations radieuses issues de l'imagination contribuent toutes à une haute spiritualité et à ce penchant actif de l'âme qui aboutiront un jour à la Fraternité universelle de l'Humanité. Cette fraternité verra le jour à l'aube du nouveau siècle, sans dogme ni restriction, sans rien exiger de ses affiliés que des aspirations élevées et une activité sans défaillance. Cet écrivain, qui a habité la demeure de son âme pendant de nombreux siècles, sera un prophète à l'époque de sa réincarnation.

Nous découvrîmes les Cataractes dans une large vallée, profonde comme les gorges royales du fleuve Arkansas. Elles faisaient communiquer deux lacs aussi vastes que le Nyanza, mais d'une beauté exceptionnelle au moins comparable à celle des lacs écossais ou du lac Champlain. Deux chutes d'eau magnifiques se précipitaient d'une falaise de huit cents mètres de hauteur, en double fer à cheval, la courbe de chacun d'eux ayant près de deux kilomètres de longueur. À l'endroit où les chutes se rejoignaient, une île coupait en deux le lit du fleuve.

Trois grandes aiguilles rocheuses en forme de cône s'élevaient au-dessus de la falaise. Elles montaient droit dans les airs, à plus de trois cents mètres. Dans le granit de chacune était taillé un escalier en spirale. Des ponts suspendus réunissaient leurs sommets. De l'aiguille dominant les Cataractes, deux ponts suspendus partaient en diagonale vers les deux rives du fleuve. Ils avaient plusieurs kilomètres de long, et j'aurais pu assurer qu'ils n'avaient pas été conçus par Merton Fowler. Le savant qu'il était aurait su que des ponts suspendus d'une longueur pareille devaient s'effondrer sous le poids de leurs propres câbles. Mais notre écrivain, n'étant pas ingénieur, ne soupçonnait pas cette difficulté. Aussi son imagination n'opposait-elle aucun obstacle à son concept. Ces ponts n'étaient pas objectifs, mais subjectifs. Ils existaient donc pour lui. Nous qui nous trouvions temporairement sur son plan, nous percevions par l'intermédiaire de ses sens. Aussi voyions-nous les ponts et les trouvions-nous réels. Ils étaient également réels, subjectivement réels, pour tous ceux qui vivaient sur son plan.

Mais ces ponts n'auraient pas été visibles pour des yeux terrestres, qui, eux, ne voient rien en dehors des réalités objectives. Chacun de ces deux états de choses est réel, mais pour ceux seulement qui vivent sur le plan correspondant. Pour l'homme du plan naturel, les choses du plan spirituel sont folie, de même que les choses du monde naturel sont folie pour l'habitant du dévachan, c'est-à-dire de l'Au-delà. Mais je me laisse entraîner.

Les milliers de gens créés par la pensée de l'écrivain se servaient de ses ponts et vivaient dans une Utopie de sa création. L'ensemble était véritablement céleste, alimentant sa spiritualité, son respect pour Dieu, et même son sens constructif aussi bien que son sens du sublime. Son âme a à peu près assimilé la totalité de ces « marches vers Dieu ». Elle se trouve presque prête à se réincarner dans une des personnalités terrestres les plus profondément artistiques, constructives et vénérables, dans un des guides de la race les plus magnifiquement nobles et tournés vers Dieu.

Ne travaille-t-il pas pour le Père ? « Vous les reconnaîtrez à leurs œuvres. » Tant qu'il guidera ses compagnons et parce qu'il les guide, chaque heure qui passe le rapproche de Dieu et du nirvana, ce glorieux séjour de repos pour toutes les vies. C'est de la que l'esprit de l'homme se réveillera pour se découvrir plus qu'homme et constater qu'il est l'un de ces esprits de l'Univers dont les formes étincelantes remplissent les cieux, ou peut-être un serviteur du Père dans un domaine imprévisible.

Il doit maintenant apparaître évident au lecteur qu'entre la tombe et le retour au berceau on vit uniquement une vie d'effets, pendant laquelle on assimile les fruits résultant des causes mises en œuvre pendant que l'on vivait sur la terre, monde des causes. Le dévachan est le royaume où se forment les caractères, où les effets s'agencent de manière à se présenter comme autant de causes dans la vie terrestre qui suivra. Ces causes ne joueront pas alors comme des influences séparées, mais constitueront des traits de caractère commandant de façon bien définie la manière de vivre de chaque individu.

Les semblables s'attirent. Supposez que des parents aient leur vie soumise à certaines influences au moment critique d'une conception. Dans le dévachan, les âmes cherchent forcément à renaître sur terre. L'une d'elles saisira l'occasion de trouver un milieu présentant des affinités avec elle à ce moment-là, sans peut-être en avoir jamais eu précédemment ni jamais en avoir par la suite. Il suffit qu'en un instant précis il ait existé une trinité concordante. Dans l'univers, ni accident ni hasard. Tout est loi immuable, cause et effet.

Zérah Colburn, dont la précocité en mathématiques durant son enfance étonna le monde, n'avait pas hérité ses dons pour le calcul. Mozart non plus n'avait pas hérité ce que ses parents ne possédaient nullement. Pourtant sa mère avait pu

l’attirer par une similitude mentale, grâce à l’amour qu’elle avait éprouvé pour la musique pendant la période précédant sa naissance.

On a invoqué l’atavisme pour expliquer ces cas de précocité infantile, quand il était de notoriété publique qu’aucun des parents ne possédait les caractéristiques apparemment transmises à leur rejeton. Mais l’atavisme ne suffit pas. La question de l’hérédité est très profonde. Les parents sont soumis à des influences spéciales, et les enfants survenant à une époque donnée sont des âmes attirées du dévachan vers leurs semblables mentaux. Tels étaient Zérah Colburn et Mozart, l’enfant prodige.

Si Zaïlm Numinos n’avait pas oublié de le signaler dans son histoire de Poséid, il aurait pu vous dire que Colburn avait été un mathématicien atlante réputé. Quant à Mozart, il n’était autre qu’Alcman, le poète de la Grèce de Sparte, créateur du lyrisme choral.

La nuit approchait, et l’air était agréablement frais. Après avoir longtemps vogué sur une ravissante nappe d’eau, nous nous trouvâmes sur un rivage de sable et de galets d’agate. Le lac était bordé de bambous, et beaucoup de jolies maisons se dissimulaient au milieu des accidents du paysage. La contrée ressemblait un peu au Japon. De fait, nous découvrîmes que nous nous trouvions parmi les concepts d’un Américain qui avait vécu de longues années au Japon avant d’entrer au dévachan.

Nous pénétrâmes dans la spacieuse véranda d’une maison de belle apparence dont l’architecture s’inspirait du plus grand confort. Contrairement aux coutumes japonaises, de bonnes chaises remplaçaient tapis et nattes. Nous nous assîmes donc après que Mol Lang nous eut dit que nous serions les bienvenus. Bientôt apparut un serviteur habillé à la japonaise, qui plaça une table devant nous et mit le couvert pour cinq personnes. Puis, de la demeure, sortit un bel homme d’un certain âge accompagné d’une fillette que je supposai être sa fille. À nos saluts, il répondit par le salut d’un véritable aristocrate. Cet homme, nous expliqua plus tard Mol Lang, était le véritable *ego* groupant autour de ses figures de rhétorique toutes les choses du lieu. Le lac, la végétation tropicale, les pseudo-japonais que nous rencontrions, et tout ce qui s’ensuivait correspondaient aux idéaux de cet homme. En eux il voyait réalisés ses rêves d’une vie portée à l’hospitalité, tranquille et sans soucis. Lui les voyant, nous les voyions aussi, car Mol Lang avait inséré nos facultés de perception dans le plan d’âme de cet homme.

Nous partageâmes avec lui un dîner abondant. Il n’y avait pas de boissons alcooliques sur la table, et l’on n’aurait pu en trouver nulle part dans la contrée de cette âme, car l’homme s’en abstenait complètement. Aussi les gens qu’il croyait voir et qui, pour lui, résidaient dans ce pays, ne buvaient-ils pas plus d’alcool que lui-même. Ils n’étaient en effet que des concepts de son

imagination, ou, s'il s'agissait d'individus réels, des êtres en plein accord avec le maître de céans, sans quoi ils ne se seraient pas trouvés là.

Il ne savait d'ailleurs rien de tout cela, pas plus que le dormeur ne sait sur le moment que les paysages ou personnages de ses rêves n'existent que pour lui. Il arrive cependant parfois qu'un homme qui rêve s'en aille réellement en compagnie d'une âme vibrant des mêmes harmonies que lui, et que les deux fassent ainsi un voyage psychique qui ne soit pas un rêve, mais un fait.

Avec ses extravagances princières, la magnificence des bâtiments qu'il construisait en artiste, la richesse de vêtement des gens qu'il concevait, les statues, fontaines, bosquets, etc., cet homme ne faisait que se désaltérer de joies imaginaires. Du caractère subjectif de ses créations, il était totalement inconscient.

Toutes étaient conçues dans un but unique dont la poursuite constituait son seul plaisir, celui de veiller sur le bonheur de sa fille. Elle était son idole, sa joie, sa raison d'être. Jolie fille, bien qu'à mon avis pas très belle, elle se révélait avenante, intelligente, bien élevée, et accomplie. Mais j'en avais vu beaucoup de semblables, et elle ne tranchait guère sur cent autres que j'avais connues.

On nous invita à rester indéfiniment dans cette maison. Sur le conseil de Mol Lang, nous acceptâmes. Les jours s'écoulaient rapidement dans ce paradis, dont l'habitation de notre hôte était le principal attrait. Dans ses grands jardins, il offrait des fêtes splendides à des foules de gens heureux. En elle-même sa maison était un palais. Les bibliothèques, la galerie d'art avec les milliers de beaux tableaux, et bien d'autres choses encore rendaient la vie si agréable que plusieurs mois passèrent avant que notre groupe de trois ne prit congé de lui.

Cette existence agréable ne procurait du reste pas grand plaisir au père. Il ne la menait, nous nous en aperçûmes, que par amour pour sa fille. La galerie de tableaux n'avait même été construite que pour elle. Les bibliothèques l'avaient été pour eux deux, mais il avouait goûter la lecture plus qu'elle. Pour lui, les livres étaient autant de trésors.

C'était surtout dans la musique que son âme trouvait le repos et l'extase. J'ai entendu beaucoup d'excellente musique. Jamais je n'aurais imaginé qu'un homme pût faire preuve de plus de sentiment ni d'une technique plus exquise dans l'interprétation de mélodies vraiment divines. La fable d'Orphée devenait vraie. Pendant des heures entières il jouait pour moi, tandis que Semla se promenait avec Mol Lang, et mon âme répondait à son jeu par des vibrations qui m'inondaient d'une joie ineffable. À la fin, je sentis mon être comme transformé en une harmonie impersonnelle, palpitante et sanglotante, capable d'accompagner le vent et de faire vibrer à l'unisson les âmes des hommes. Je savais que l'exécutant éprouvait les mêmes sensations. Nous étions deux âmes

sur le même plan, à récolter d'identiques expériences.

Le jour vint enfin où Mol Lang dit : « Mes amis, partons, car d'autres sujets sollicitent notre attention. Les quelques heures passées ici doivent suffire. Rendons-nous là où se trouve réellement la fille de cet homme. »

En disant « quelques heures », je pensais que mon ami parlait au figuré de nos mois de séjour dans ce paradis, mais ce n'était pas le cas. C'est bien par quelques heures que les gens restés sur terre avaient mesuré l'intervalle du temps qui venait de s'écouler. Après tout, le temps n'est que la mesure de la quantité de choses accomplies par celui qui ressent son écoulement. Des myriades de gens ont vécu un siècle entier qui compterait pour dix minutes dans la vie d'un autre être.

Quant à l'idée de Mol Lang de visiter l'endroit où se trouvait réellement la fille de notre hôte, je ne pus la comprendre ni sur le moment ni pendant bien des années. En effet, je n'avais pas d'étalon pour comparer les idées, parce que mon corps astral était resté sur terre dans la Sache. Le lieu où je me trouvais était le seul qui existât pour moi, avec toutefois la contrée de l'écrivain et celle de l'inventeur Fowler. En traversant ces endroits, j'avais formé à leur sujet une coquille mentale capable de se les rappeler. Je n'étais pas conscient de ce processus créateur, je n'avais conscience que de ses fruits, les souvenirs retenus, qui me paraissaient faire partie de moi-même. Mol Lang se borna à m'expliquer que la fille de l'Américain ne vivait pas avec lui, mais que son idéal d'elle était toujours présent pour lui.

En partant, nous descendîmes au lac et montâmes dans un bateau. Au cours de notre voyage, et sans que je sache exactement où ni comment nous avions quitté le bateau, il me sembla que nous nous promenions dans un jardin au milieu d'une profusion de fleurs. C'était inexplicable, mais cela ne me surprenait pas outre mesure et n'occupa pas longtemps mon attention. Dans le royaume psychique, nul ne s'étonne jamais de rien.

C'était un jardin urbain, et la résidence du propriétaire était située sur une éminence d'où l'on avait vue sur une grande ville s'étendant dans toutes les directions. La maison servait évidemment d'habitation à une personne raffinée. De nombreux signes de fortune paraissaient ajouter au confort, sans toutefois constituer un étalage de richesses. Mol Lang nous introduisit dans cette maison. On ne pouvait y vivre longtemps sans éprouver le sentiment que la propriétaire se croyait investie d'une mission importante et sacrée dans la vie.

« Voilà la fille de notre hôte précédent, dit Mol Lang. La fillette que nous avons vue dans l'autre maison était sa fille telle qu'il l'imaginait au moment de sa mort, à l'âge où il la quitta. Vois combien cette femme est différente de la conception que son père a gardé d'elle. Je t'amène ici pour que tu constates la

différence entre les concepts dévachaniques de l'âme et les objets conçus. Cela illustre le proverbe que le ciel est tel que nous le faisons. »

À ce moment une dame entra dans la pièce, évidemment certaine de ce qu'elle voulait faire. Ses manières étaient fort autoritaires, et elle ne parut pas nous apercevoir. Au bout d'un instant, je toussai légèrement pour attirer son attention. Mol Lang eut un sourire amusé et dit :

« Phylos, tu pourrais tousser longtemps sans qu'elle remarque ta présence. Pourquoi ? Parce que nous sommes maintenant temporairement sur terre, et que je t'ai redonné la faculté de voir les phénomènes terrestres, du moins pendant un certain temps. Mais, si nous étions dans une condition psychique différente, toute cette ambiance pourrait nous entourer sans que la terre soit proche. Elle serait au contraire fort éloignée.

» Cette dame n'est pas encore parvenue au changement appelé mort. Elle compte au nombre de celles qui s'efforcent de donner aux femmes une fière indépendance, fière parce qu'elle leur appartient de droit. Mais les femmes n'y parviendront jamais autrement que par leurs propres efforts. Rien de ce qu'on gagne ne vaut la peine d'être possédé si on ne le doit pas à son propre effort. Quand la femme aura ainsi gagné son indépendance, elle sera aux côtés de l'homme, pas au-dessus, car la femme n'est pas la supérieure de l'homme, ni au-dessous, car elle n'est pas non plus son inférieure, mais à côté de lui, car hommes et femmes sont égaux en toutes choses. Le jour où cela se produira sera une date bénie pour l'humanité.

» Cette dame et ses compagnes de travail sont en train de guider les habitants de la terre qui ne comprennent pas clairement les besoins de l'époque. Elles obtiendront quelques succès durant ce siècle, mais leur réussite ne sera pas brillante, car nulle grande réforme ni aucune création vraiment bonne ne peuvent aboutir au cours d'un siècle, ou d'une décennie, ou d'une année comportant dans son millésime le chiffre neuf. En conséquence, les espérances humaines croîtront ou décroîtront et paraîtront voler vers la victoire, mais n'aboutiront qu'à la faillite en attendant le siècle suivant.

» Les années qui précéderont l'aurore seront les plus sombres de toutes. La courageuse directrice que voici verra en la dernière année de sa vie l'espoir se coucher comme une étoile à l'occident. Elle mourra alors en désespérant, tout en espérant avec le prophétique Mackay que la vérité finira toujours par prédominer et la justice par être rendue. »

Après cela nous restâmes silencieux pendant un temps considérable, car Mol Lang parlait rarement sans motif bien défini, et présentement il lui convenait mieux de garder le silence. Je fus le premier à le rompre en demandant :

« En quoi une telle déception peut-elle être bonne ? Comment une pareille

souffrance de cœur peut-elle contribuer au bien ?

— Il résulte toujours du bien de toutes choses. Le proverbe suivant est entièrement vrai : « L'homme n'est jamais bienheureux, mais doit toujours le devenir. » Notre dévachan, notre ciel, n'est pas constitué par les espérances que nous avons réalisées pendant la vie terrestre, mais par les espoirs, désirs ardents, aspirations, et déterminations qui ont été nos souhaits les plus chers au cours de notre vie, parce que nous n'avons jamais été capables de les satisfaire. Ceux-là ont le ciel le plus heureux de qui les âmes se sont élancées vers les hauteurs et ont dû, par force, se borner à contempler Canaan, la Terre promise, du haut de leurs observatoires de montagne.

» Ne laissez aucune pauvre âme déçue sur terre s'affliger parce que ses aspirations restent insatisfaites, car nous ne savons pas aujourd'hui si nous sommes actifs ou inoccupés. Nous avons découvert après coup que bien des choses s'accomplissent ou débutent en nous lors des périodes pendant lesquelles nous nous croyons indolents. Ces débuts sont en vérité fructueux, car ils nous vaudront dans l'au-delà la réalisation de nos aspirations les plus chères, dans le sens de Son chemin, et pourvu que nous le voulions. »

Pendant ce discours de Mol Lang, il me venait des aperçus d'ensemble du ciel et de la terre. Une chose me frappa et me procura une sensation d'angoisse particulière. C'était le fait que notre aimable hôte qui croyait vivre pour sa fille n'avait pas réellement sa fille auprès de lui, mais seulement l'image qu'il s'en était créée lui-même. Je ne me doutais pas que même sur terre nous n'avons pas nos amis avec nous, mais seulement notre conception d'eux. Tel ami présumé peut en réalité être notre ennemi secret, mais si nous ne le savons pas, nous restons heureux dans notre ignorance.

Mol Lang observa cette sensation chez moi, se tourna, m'entoura d'un bras tandis que nous sortions, et dit :

« Phylos, fils aimé, n'éprouve pas ce sentiment. Un jour viendra où cette dame entrera dans la vie dévachanique. Alors, si, à un moment ou en un endroit quelconques, elle a des idéaux et des concepts semblables à ceux de son père, ou vice versa, ils seront réellement ensemble, deux âmes avec une seule pensée. Il en est de même sur terre. Seule l'identité de pensée provoque le rapprochement des âmes. À mesure que la grande armée des âmes qui suivent le Christ se rapproche de Dieu, l'humanité peuplera davantage les plans où toutes les âmes communient en pensée et en conception. Lors de la fin glorieuse du monde, aucune d'elles ne sera séparée d'aucune des autres, ni du Père. »

La chambre et l'austère travailleuse avaient disparu, remplacées par un monastère bâti sur un pic jaillissant d'un lac. Dans le lointain, l'horizon était

indistinct, avec des étendues d'eau, des rivages boisés, et des îles argentées et ombreuses. Sur la grande tour du monastère brillait un croissant de lumière pourpre. Je demandai à Mol Lang à quel endroit nous nous trouvions maintenant. Voici sa réponse :

« C'est le Temple Lunaire, qui fait partie du dévachan mais n'a rien à voir avec la lune. C'est un saint lieu de repos, où beaucoup d'étudiants de l'occultisme viennent après avoir mis de côté leur corps terrestre. On y rencontre nombre d'adeptes et de néophytes de la théosophie. Ils voyaient déjà sur terre avec les yeux de l'esprit et avaient donc alors à peu près les mêmes conceptions que maintenant. Objectivement, ils ne vivaient déjà pas sur le même plan que les autres mortels. Leur dévachan ne se situe donc pas non plus sur le plan ordinaire. C'est ici que Semla va prendre congé de nous pour ne réapparaître sur terre que dans cinq mille ans. Alors il ne s'incarnera pas dans un corps de Chinois, mais sera un membre de la nation américaine de ce lointain avenir, parce que la majeure partie de sa dernière vie s'est écoulée sur le sol américain. Pour l'instant, il entre dans le repos qu'il a bien gagné. C'est ici son dévachan. »

C'est là, sous la lumière pourpre éclatante de la tour du monastère, que Semla prit congé de nous, en appelant sur nous la paix du Père.

Grâce aux aptitudes que Mol Lang m'avait conférées, j'avais compris la nature de la vie après la mort. Pendant quelques moments, mon âme fut capable de comparer les connaissances nouvellement acquises avec mes anciens idéaux de la nature. Je pensais : « Si tout ceci n'est qu'un rêve, alors qu'est-ce qu'un rêve ? Si la matière qui paraît réelle ne l'est pas… »

« Non, mon fils, interjeta Mol Lang au milieu de ma pensée, ceci est vraiment de la matière. Tu te demandes : Eh bien ! qu'est-ce que la matière ? La matière est une Substantialité unique, ne possédant aucune qualité connaissable par les sens humains. Mais la force est aussi l'une des créations du Père. Elle a deux polarités absolument opposées, la positive et la négative.

» L'homme sur terre possède certains sens. Ils sont au nombre de sept : la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût, l'intuition, et un autre non dénommé. Ce dernier n'est pas encore évolué, car la plénitude du jour n'est pas arrivée. Le Cinquième Jour existe, mais le Sixième et le Septième ne sont pas. Avec le dernier, l'homme deviendra plus grand qu'il n'a jamais été. Seuls ceux qui ont des oreilles pour entendre résoudront cette énigme.

» Cinq sens connaissent les altérations dynamiques positives de la matière par la Force, et grâce à eux l'homme est en contact avec la terre et quelques-uns des corps stellaires. Ces cinq sens sont positifs et appartiennent donc à la Maison des Causes. Ils forment ce que l'apôtre Paul appelait l'esprit naturel. « Mais il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. » Celle où nous nous

trouvons actuellement est la vie en raccourci après la tombe, Sa Maison des Effets. Elle résulte de l'action des forces négatives sur la matière. Sur terre, les cinq premiers sens qualifient de « simple rêve » les choses qui appartiennent au dévachan. Même le sage Hamlet demande quels rêves peuvent se réaliser. À toi je dis que la terre (cause) et le dévachan (effets) sont tous deux matériels, et que leurs phénomènes proviennent de la Force. Chacun de ces états n'est pourtant connaissable que par les sens qui lui sont spéciaux. Dans le premier, l'homme a cinq sens qui connaissent la terre, mais qualifient de rêve le ciel. Dans le second l'homme a sept autres sens spéciaux qui connaissent le dévachan, mais qualifient de rêve la terre. Cependant, les deux états sont réellement matériels, et sauf pour le Père, tous deux apparaissent irréels.

» Ainsi, l'Homme ne cesse de mourir de l'un de ces états pour naître dans l'autre, et inversement. Seul est réel pour lui l'état où il se trouve au moment considéré. L'homme renouvelle ce processus des myriades de fois en s'incarnant et se désincarnant. À chaque nouvelle naissance sur la terre, il se trouve sur un plan plus élevé, jusqu'à ce qu'enfin la condition concrète faussement appelée vie soit dépassée, et le « long dévachan inconditionnel » ou nirvana atteint. Alors l'homme et son Père vivent ensemble à l'unisson. L'homme est venu de Dieu et doit y retourner, mais jusqu'à présent il en est peu qui l'aient fait. Parmi ceux-là, Jésus-Christ de Bethléem est le seul qui puisse déjà dire : « Mon Père et moi nous ne sommes qu'un. »

Mol Lang ne désirait pas me voir conserver d'une manière permanente le souvenir des expériences que je venais de traverser. Il voulait que chacun des événements récemment vécus me devînt aussi inconnu que si je n'en avais jamais été témoin. L'ensemble était uniquement destiné à entourer mon âme d'influences calculées pour me forcer à m'élever plus haut que la vie terrestre et que mon désir pour elle. Ainsi je finirais par comprendre que j'avais connu quelque chose de supérieur et qu'il me fallait retourner vers le plan de ma nature spirituelle. Je dis bien qu'il le FALLAIT.

Après avoir quitté Semla et la nouvelle vie qui s'ouvrait à lui, Mol Lang se dirigea avec moi vers le lac, et nous nous assîmes sur un bout de plage sablonneuse. Je lui posai des questions sur le plan de la création et la manière dont les sens occultes le percevaient. La vie devait avoir pour lui une signification plus vaste que pour moi.

« Phylos, c'est exact. L'homme ordinaire conçoit la vie comme une période de quelques années sur terre suivie d'une existence éternelle au ciel. Si grandiose que soit cette conception, l'existence est pour moi infiniment plus sublime que la vision terrestre la plus élevée !

» Les hommes se font des idées erronées ou enfantines. Ils savent par

exemple que leur domicile sur terre est provisoire et leur vie terrestre fort brève. Cependant ils s'imaginent pouvoir, dans un laps de temps aussi court, mettre en mouvement des causes infinies qui se traduiront par des effets psychiques éternels. Or ce n'est possible qu'au Grand Maître.

» Mon fils, j'ai voulu que les caractéristiques essentielles de ta visite dans le dévachan disparaissent de ta mémoire. Tu te les rappelleras seulement comme un vague rêve délicieux, qui t'influencera pour te conduire vers les pinacles du Père et les sommets de l'âme. Il m'est facile d'effacer ces souvenirs. Tes expériences ici ont formé un corps astral. Je n'ai qu'à le dissocier de toi, après quoi tu ne connaîtras ton état présent qu'au moment où ce corps astral te prendra pour médium.

» Je vais t'emmener dans ma propre demeure sur Hesper. Tu y feras connaissance avec mon fils Sohma et ma fille Phyris. Mais après cela je dissocierai aussi ce souvenir, et tu oublieras tout, moi compris. Tu ne connaîtras plus rien de cela, sinon par la médiumnité dont je viens de parler, parce que ton karma exige que tu passes encore de longues années sur la Terre. Il te faut expier des torts qui ont crié à Dieu pour être redressés, et cela depuis dix millénaires et davantage. Christ a dit : « Il ne passera pas de la loi un seul iota ni un seul trait de lettre avant que tout soit accompli. » À moins que tu ne te remettes entièrement à Lui.

» Mais tu as posé une question. Écoute la réponse. Je sème une graine. Elle va pousser, fleurir, fructifier, et le semeur sera oublié, mais la plante ne le sera pas. Tu te rappelleras éternellement mes paroles, tu ne les oublieras pas une heure, car telle est ma volonté. Cependant, tu m'oublieras entièrement.

» Outre le monde céleste, il y en a beaucoup d'autres que les hommes ne peuvent percevoir. Ces mondes sont pourtant tous composés de matière et d'énergie. Nombre d'entre eux sont des mondes de Causes, qui ne contiennent aucun être exclusivement humain. Nul sens terrestre ne peut les percevoir ni les connaître. Ils sont peuplés d'êtres dont certains sont bons et d'autres mauvais, relativement bons ou relativement mauvais aux yeux de la Cause éternelle. Ce qui existe selon des lois inamicales pour les hommes est mauvais pour eux, sans être mauvais en soi. Mais ces « demeures » sont séparées les unes des autres, de manière à ne pouvoir interférer. Ce qui s'écarte de la bonne route n'est pas mauvais en soi. Il n'y a rien d'éternellement mauvais dans toute la création, car Dieu est parfait.

« Les mondes de la vie humaine sont au nombre de sept, dont quatre invisibles, inconnaissables aux sens terrestres, non à cause de leur éloignement, mais de l'espèce d'énergie qui contribue à former leur matière. L'humanité n'occupe qu'une planète à la fois, car de même que la Terre, sa demeure

actuelle, la race humaine n'est qu'une lettre dans la Divine Bibliothèque de l'Existence. Pour être précis, les âmes occultes les plus avancées habitent la planète Vénus, que j'ai nommée Hesper, et que les anciens de la Terre appelaient Jardin des Hespérides.

» Oui, Phylos, la vie a plus de sens pour moi que pour toi. Je contemple sa marche majestueuse. Je vois le bataillon où je suis simple caporal progresser autour des sept sphères qui lui sont assignées et dont seuls Mars, Vénus, et la Terre sont constitués d'une matière accessible aux sens physiques. Je vois la race humaine s'incarnant successivement sur chacune de ces planètes particulières au cours de sa progression. Chaque *ego* individuel s'incarne environ huit cents fois sur chaque monde, et cela chaque fois que la race humaine y atteint. Or, elle passe sept fois aussi, ce qui fait quarante-neuf époques d'incarnation. Chaque *ego* subit donc environ quarante mille incarnations et réincarnations au cours desquelles le plan du Père Éternel incréé atteint sa perfection. Les premières sont celles d'une créature irresponsable, loin d'être humaine au sens normal du mot. Les dernières se terminent au stade de l'Homme Parfait entrant dans le repos du Nirvana.

» Oui, en vérité l'homme pèche, mais au cours du progrès de ses incarnations il expie chaque iota et chaque trait de lettre. Le karma est une pénalité qu'il faut payer pour les méfaits commis. Il est une des lois de Dieu. Il ne connaît aucune réduction de dette, n'accepte de substitution à aucun prix, mais reste le fidèle geôlier de cette prison qu'est la vie active. Quiconque y est jeté n'en sortira pas avant d'avoir payé le dernier carat. Gardez-vous donc de mal faire, car il faudra — vous seul – en supporter la punition. En vérité, la vie vous donne le temps d'effectuer le paiement, mais il vaudrait mieux n'en pas avoir à faire.

» Nous allons maintenant contempler cette vérité que l'Esprit est venu du Père et y retourne après avoir accompli la Loi et les Prophètes. Il vit une courte période dans les mondes de causes et il en vit une longue dans ceux des effets. Les périodes passives sont environ quatre-vingts fois plus longues que les périodes actives, et les nombreuses vies sont enfilées comme les grains d'un chapelet sur le fil de l'ego individuel.

» Un *ego* qui vient du Père n'a pas de sexe. Il n'est ni homme ni femme, mais asexué. Quand il entre dans la vie, il se dédouble, de sorte que sur terre il est divisé en un homme et une femme. Bien que les corps, les âmes animales, et les âmes humaines soient différents chez les deux, le couple n'a qu'un seul et même risque.

» Il arrive parfois que les deux individualités issues du même esprit soient aussi mari et femme. La plupart du temps, elles ne le sont pas, car l'âge de l'harmonie n'est pas encore arrivé. C'est de cette unité d'esprit qu'il est dit dans

la Bible : « Que nul ne sépare ce que Dieu a uni. » Aucun homme ne pourrait d'ailleurs effectuer cette séparation, même s'il le voulait. La formule ne s'applique pas au mariage charnel, mais au mariage céleste seulement, et ce dernier ne comporte pas de convoitise. Après les millions d'années qui s'écoulent entre l'état de chrétien non ésotérique et le nirvana, quand le couple en est venu à connaître toute la loi de la vie, alors son union redevient semblable à celle qui précédait la séparation.

» À l'heure actuelle, tu n'es réellement pas en mesure de comprendre cette vérité, mais quand tu en auras enfin terminé avec la vie terrestre, tu te la rappelleras et tu sauras. Alors, connaissant cette vérité, tu la proclameras au monde. Mais ce sera pour plus tard. Voici la leçon d'aujourd'hui : les époux dans le Seigneur ne peuvent se connaître comme tels avant d'avoir tous deux la volonté de vivre d'après les règles de Sa Grande Route, laquelle n'a rien de charnel. « Étroite est la porte et resserré le chemin qui conduisent à l'existence, et rares sont ceux qui le trouvent. » Avant de l'avoir découvert, ils ne peuvent ni se trouver l'un l'autre, ni être relevés de l'obligation de s'incarner. »

Après ce long discours où il avait sommairement décrit les œuvres de Dieu, Mol Lang se leva et dit :

« Je t'ai répondu. Maintenant viens, et allons là-bas, où tu feras connaissance de mon fils, de ma fille, et de ma maison. »

Il posa sa main sur mon front, et j'eus l'impression de m'endormir. Quand je repris conscience, nous étions dans un immense jardin, et j'aperçus devant nous une demeure dont l'aspect me frappa immédiatement comme représentant un vrai foyer. Je dis cela parce que les études occultes m'avaient paru jusqu'ici étrangères à la vie et aux influences familiales. Vers la fin de cette histoire, on verra mieux combien les deux sont entièrement compatibles.

Quand je connus plus intimement l'endroit, je constatai qu'il répondait exactement à ma première impression. Cette maison représentait le foyer le plus authentique qui pût exister. Il était typiquement représentatif de la vie humaine sur Hesper (Vénus), ce monde de causes. C'était un lieu de réunion d'êtres humains glorifiés, d'étudiants en occultisme incarnés dans une vie courante sublimée.

Vous allez me demander comment une portion de la race humaine a pu parvenir aussi loin en avant-garde que le groupe des Hespérides. Je répondrai que leur nature septuple a été tellement perfectionnée par les épreuves auxquelles les études occultes approfondies soumettent les initiés, qu'ils sont devenus des êtres illuminés et responsables. Ils ont bu de la coupe dont Jésus avait demandé aux enfants de Zébédée s'ils étaient capables d'en boire, et par suite ils ont reçu la clef du royaume de l'esprit, qui est inaccessible à la pensée

ordinaire. Ils ont appris le caractère septuple de leur nature et savent que l'homme est un être complexe composé des sept principes suivants :

7. l'ego ou JE SUIS ;
6. Le corps de l'esprit ou corps spirituel ;
5. L'âme humaine ;
4. L'âme animale ;
3 et 2. La force vitale composée du reflet astral de l'âme humaine et du reflet astral de l'âme animale ;
1. Et enfin le corps physique animé par cette force vitale.

Je regrette de dire que jusqu'ici l'humanité n'est guère développée au-delà de son âme animale. On voit bien briller l'âme humaine chez une petite minorité, mais seuls les adeptes occultes ont développé leur corps spirituel, leur sixième corps. Quant au septième principe, le monde ne connaît, en dehors de Jésus et de Bouddha, aucun être parfait dans l'Esprit du Père.

Aux côtés de Mol Lang, je contemplais sa maison sur Vénus, le monde où viendront les enfants de la Terre quand ils abandonneront leur planète. Quand un autre cycle d'involution les fera revenir sur la Terre, ce sera sur un plan plus élevé, celui de l'amour parfait, « la plus grande chose du monde ». Mais actuellement c'est Hesper qui est la planète de cet amour christien, son foyer dans le cours du développement de la nature et de l'homme. Vous n'y viendrez pas tous, hélas !

« Phylos, dit Mol Lang, mon fils a presque le même nombre d'années que toi, et ma fille Phyris a ton âge. Ils te parleront tous deux de vérités occultes, comme je l'ai fait. Cependant, ni eux ni moi ne peuvent t'enseigner. Il faut que tu le sois par les intuitions de ton propre esprit qui t'a été donné par Dieu. Si une âme ne perçoit pas Dieu et ses œuvres par elle-même, nul ne peut l'enseigner, car ayant des oreilles pour entendre et des yeux pour voir, elle entend et voit, mais ne comprend pas.

» Dieu m'a donné de te montrer et de t'indiquer des choses que bien des prophètes et des justes ont désiré voir e' entendre, sans toutefois y parvenir. Bénies soient tes oreilles, car elles entendent, et bénis tes yeux, car ils voient. Pourtant tu retourneras sur terre, tu oublieras tout, et tu seras perpétuellement agité dans ton désir intense d'une vie meilleure, mais tu ne la retrouveras pas avant de longues années. Ô ! Phylos, mon fils, que ne peux-tu la connaître dès maintenant ! Mais le karma te poursuit et exige d'être payé. Il obtiendra ce qui lui est dû, et alors tu partiras libéré. Maintenant prions Dieu, car j'ai fini de parler de ces choses. J'ai dit ce que j'avais à dire. Après moi, Phyris va-t'en

entretenir et te les montrer a ma place. »

Alors nous nous agenouillâmes ensemble dans ce jardin des Hespérides, et Mol Lang récita la prière de Noire Seigneur, cette éloquente voix des âges, si ancienne et pourtant toujours nouvelle. Je crois que nous avions les larmes aux yeux en nous relevant. Je me tournai et aperçus une femme exquise.

« Phyris, mon enfant, il est venu ! Phylos ! voici ma fille, dont je t'ai parlé. »

J'avais été tellement surpris d'entendre un homme doué de pouvoirs considérés comme divins par les imaginations ignorantes me parler de ses enfants, que Mol Lang me fit le commentaire suivant :

« Phylos, crois-tu que je ne sois pas humain parce que je possède une sagesse que tu croyais l'apanage exclusif de Dieu ? Mon fils, la proximité de Dieu me rend au contraire plus entièrement et plus véritablement humain. Mais les gens vivant sur la Terre ne sont même pas encore développés dans leur principe humain. Leurs vies, leurs agissements, leurs passions sont centrés sur le quatrième principe, qui est l'âme animale. Seuls les plus avancés sont parvenus au développement du principe humain en eux. Quand les hommes atteindront pleinement leur humanité, la Terre ne pourra plus rester leur planète. Il faudra qu'ils viennent ici. Aie toujours présent à l'esprit que tout ce que tu verras sur Vénus est humain. Cela te permettra de mieux connaître l'Homme, de mieux savoir quel être glorieux il est. Sur la Terre, les hommes ne sont que partiellement humains et ne sont pas remplis de l'Esprit du Père. Il faut donc qu'ils se marient et vivent dans le mariage, faute de quoi la race cesserait de se réincarner. Chaque *ego* doit payer ses propres dettes, mais beaucoup mourront endettés envers Lui. »

La brune maison de Mol Lang ressemblait au Parthénon et avait de vastes portiques. Avec lui et sa fille, nous nous installâmes sous l'un d'eux en un endroit où nous pouvions jouir de la vue par-dessus la profusion de fleurs des grands jardins. Les premiers plans et les arrière-plans étaient tous si beaux que j'étais heureux de rester ainsi immobile à les contempler. Ce n'était pas un dévachan, une scène d'effets, mais bien une vie active dans un monde de causes.

Ces scènes différaient de celles de la Terre, étant plus amples, plus parfaites, plus glorieuses que l'ambiance terrestre n'en peut produire au cours du présent cycle. La vie ordinaire sur Vénus est au niveau des formes de vie les plus élevées qui puissent exister sur terre. Elle comporte donc tous les merveilleux développements qu'on rencontre dans les fraternités occultes de la Terre. Il n'y a pas de mots pour décrire de façon adéquate la perfection de vie physique qui existe sur Hesper, au milieu d'un cadre idéal. Tout cela prépare l'homme animal à travailler pour l'homme humain, et ce dernier pour l'homme spirituel, le JE SUIS, l'ego. C'est ainsi que l'*ego* progresse à l'aide de la matière.

N’est-il pas sublime de songer que réincarnation ne signifie pas transmigration d’âme ? La première conduit l’homme toujours plus haut. La seconde est fausse, même en théorie, et ne représente qu’une notion pervertie de la première. Elle pourrait vouloir dire progrès, mais signifierait le plus souvent régression. Or, dans tout notre univers, il n’y a point de retour en arrière. La réincarnation n’est qu’une chance d’expier une vie dont la principale erreur consiste à ne pas triompher de soi et à ne pas se contenir. Refusez-vous de payer vos dettes ? Alors suivez votre destin.

CHAPITRE V

LA VIE HUMAINE SUR VÉNUS

« Il est bon d'être de retour chez soi, dit Mol Lang. J'aime ma maison parce que j'y retrouve mes amis et une authentique atmosphère de spiritualité. Je vois autour de moi l'ambiance de mon ultime incarnation objective, celle que je vis présentement. Pour moi il n'y a plus de naissance ni de mort, sauf par une transition du Logos. C'est ici que j'ai passé l'épreuve de la Crise et suis devenu androgyne, car le féminin et le masculin sont maintenant contenus en moi. Je suis un entier, et non une moitié. Ma compagne égoïque et moi nous sommes un seul individu. Notre couple n'est qu'un seul être. Nous avons atteint le royaume dans le sens indiqué par le Sauveur quand il a dit : « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Toi, mon fils Phylos, tu parviendras certainement à la même gloire, car c'est inscrit dans ton karma. Oui, dit encore Mol Lang en revenant à sa pensée première, il est bon d'être de retour chez soi. »

Le vieil homme se leva de son siège et arpenta la véranda, droit et majestueux. Vieux ? Certes il l'était selon la manière dont on compte sur la Terre. Pour Pertoz, il était dans sa prime jeunesse, ayant encore quarante-huit mois à vivre pour atteindre deux cents ans. L'âge ne pouvait d'ailleurs plus l'affecter, car il avait triomphé de la mort et en était arrivé à l'immortalité corporelle. C'est à lui et à beaucoup d'autres que s'appliquent les paroles du bien-aimé apôtre Jean : « Afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi… » (Jean XVII-21 à 26).

Mol Lang était à ce moment-là dans son corps astral, ayant laissé son corps physique dans sa chambre à coucher en vue de traverser les espaces interplanétaires pour me chercher. Curieuse pensée ! Il y a donc des habitants de Vénus capables de visiter la Terre à leur guise ! En réalité, la chose n'est pas difficile. Il suffit d'abandonner quelque part son corps et le plan physique, et d'entrer dans le plan astral ou psychique. De ce dernier on retourne à l'état de Cause a un point quelconque, aussi facilement qu'au point de départ, même si c'est sur Alcyon, « chef des Pléiades qui scintillent dans leurs éternelles profondeurs », ou encore plus loin, et même au-delà de la portée des télescopes.

Toute la difficulté consiste à quitter le plan physique, ce qui n est rien pour l'ésotériste avancé, parce que son âme se tient normalement dans l'astral ou le

psychique au lieu de rester dans le plan physique. Avec un néophyte, la difficulté consiste à vaincre sa répugnance à revenir à un état inférieur après avoir expérimenté un autre état, et notamment à le faire revenir sur terre. Mais la Vie d'Amour dit : « Je sers. » Alors nous revenons.

Nous étions dans l'état astral, hors de nos corps, mais cela n'empêchait nullement Phyris de nous apercevoir. De même que tous les Hespérides, elle était douée de la vue de l'âme comme vous de la vue ordinaire. C'est chez eux une faculté banale. Comme les yeux de toutes les âmes vivant sur ce plan élevé d'existence, ceux de Phyris possédaient normalement la clairvoyance psychique sans que leur vision physique habituelle en fût diminuée pour cela.

Sur la Terre, dans le passé lointain, elle avait eu des yeux clairs, calmes et gris, comme ceux de Jésus de Nazareth. Elle les avait toujours. C'étaient les fenêtres de son âme pure, laquelle paraissait installée juste derrière et regarder au dehors.

Cette mince et gracieuse jeune fille n'était pas un idéal dévachanique, bien que la texture de son corps ne fût pas assez grossière pour être visible aux yeux terrestres exclusivement habitués à percevoir les états objectifs de la matière. Ses manières douces et graves, son léger rire à une remarque de Mol Lang, la perfection de sa vie physique, tout cela respirait l'existence objective et rendait témoignage qu'elle avait véritablement adopté pour règle de vie l'obéissance à la Loi.

Cependant, amis lecteurs, je ne crois pas que vous auriez pu la voir. Aucun télescope ne révélera jamais la vie humaine sur Vénus, non qu'elle y soit absente, mais parce que la Substance Unique, influencée par certains champs de force, y revêt des formes que les yeux terrestres ne peuvent percevoir. Vous ne considérez pas l'air comme immatériel ni l'électricité comme irréelle parce que vous ne pouvez les voir. Le domaine de visibilité de vos yeux est fort restreint. Si la Substance Unique vibre plus vite ou plus lentement que les ondes contenues dans l'infime intervalle de l'octave des couleurs, vos yeux ne peuvent plus la percevoir.

Il en est de même pour vos oreilles et leur ouïe. Si vos yeux et vos oreilles ne fonctionnaient pas entre des limites aussi restreintes, vous verriez les sons et vous entendriez les rayons du soleil. Chaque arc-en-ciel serait audible. La chaleur, que votre épiderme se borne à sentir, fourmillerait pour vous de sons et de couleurs. Faute d'avoir vos sens subtils développés, vous ne pouvez voir les habitants de Vénus ni entendre leurs voix, mais la réciproque n'est pas vraie.

Vous vous imaginez voir tout ce qui est à voir et entendre tout ce qui vaut la peine d'être entendu. Tant que persistera cette illusion, vous resterez sous la dépendance de vos yeux et de vos oreilles, et vous vous ferez de l'univers une

idée fausse. Cela résulte nécessairement du fait que vous ignorez totalement l'univers, à part le petit domaine que vous occupez dans la Création.

Pour découvrir des vérités concernant les autres mondes, il vous faudra recourir au télescope. Vous rechercherez les preuves de l'existence de la vie humaine sur les planètes voisines, mais vous reviendrez bredouilles de votre chasse tant que vous compterez sur la matière pour vous révéler l'âme. Elle ne peut le faire, car le fini ne saurait révéler l'infini. Faites volte-face. Demandez à l'âme de se révéler elle-même et de vous révéler aussi la matière. Alors tous les mondes se rapprocheront de vous et vous montreront leur vie bouillonnante. La nature vous révélera des trésors tels que les âmes affamées de science n'en ont jamais imaginé de semblables.

Phyris pouvait regarder tout mon passé, et examiner les vies qu'il n'était pas encore en mon pouvoir de me remémorer. Elle connaissait tous mes actes et pensées, avec les mobiles de chacun d'eux. S'était-elle intéressée à la présente histoire ? Je n'avais pas de crainte à ce sujet, car je ne connaissais pas moi-même ce passé, et mon ignorance préservait la paix de mon esprit. Je n'essayais pas d'analyser la raison de mon désir intense d'entrer dans les bonnes grâces de cette jeune fille. Si j'avais tenté cette introspection, je me serais moqué de moi-même comme d'un fou présomptueux. Dans la circonstance, et connaissant ma pureté d'intention, j'étais simplement heureux.

Bien que mon âme fût dissociée de la vie terrestre, son développement n'avait pas fait beaucoup de progrès. Phyris m'apparaissait donc comme une sorte de déesse. À cause de ses merveilleux pouvoirs occultes, il m'était impossible de la considérer simplement comme une humaine parfaite. Constater que j'étais amoureux d'elle m'aurait effrayé, et je suis heureux que cette pensée ne m'ait pas effleuré. Pourtant, au plus profond de mon âme, ce sentiment était là, et le levain travaillait. La connaissance plus approfondie que j'eus d'elle ne devait pas aboutir à la faire choir de son piédestal, mais à m'élever jusqu'à comprendre que ces pouvoirs psychiques sont des attributs de la nature humaine, qui est essentiellement divine.

À ce propos, examinons l'idée que l'on se fait généralement de Dieu. Vous dites que Dieu est omnipotent, omniprésent, éternel. Très bien. Mais l'idée que l'on se fait sur Terre de ces qualités est fort étroite. Les conceptions ne peuvent jamais s'élever plus haut que leur source. Dieu est donc un noble idéal, mais loin d'être aussi grandiose pour la Terre que pour Vénus. Si vous dites que je suis inconsistant, que je renie mes hautes prétentions pour l'Homme et contredis virtuellement mon affirmation que les concepts ne peuvent pas s'élever plus haut que leur source, je répondrai que le Père limite la hauteur de la source.

Que veux-je dire par-là ? Je veux dire que sur le plan terrestre les âmes

humaines ne sont que partiellement développées, et qu'en conséquence Dieu leur parle depuis le niveau du principe humain en lui-même, mais non à partir d'un plan plus élevé. Les Terriens Le conçoivent donc comme une Personne parfaite, toute-puissante, éternelle, douée d'ubiquité, une personne néanmoins, alors qu'il est impersonnel.

Aux habitants de Vénus, Dieu parle de Lui-même et de Ses œuvres à partir du niveau de l'Esprit, qui est au-dessus de l'âme. C'est le niveau de la Super-Âme d'Emerson. J'espère que vous réfléchirez soigneusement à ce que je vous dis là, car rien dans ce livre n'est plus important ni plus chargé de sens.

J'ai déclaré que les conceptions terrestres d'omnipotence, d'omniprésence, et d'éternité sont étroites, et c'est vrai. Par omnipotence on entend généralement la suppression des lois connues ou leur usage le plus extravagant, et l'on repousse avec mépris l'idée qu'il existe d'autres lois terribles, merveilleuses, et inconnues. L'omniprésence pour les penseurs exotériques représente une diversité d'idées vagues et impraticables. Seule une minorité la reconnaît pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une immanence, une constante intervention, une création continue. Quant à l'éternité, le cerveau accepte facilement l'idée d'un temps illimité sans commencement ni fin, mais quand on parle seulement d'un décatillon d'années, les gens demeurent pantois et refusent pratiquement d'y croire. Pourtant ce nombre n'est rien comparé à l'éternité qui est tout.

Lors de ma première rencontre avec Phyris, mes idées sur Dieu étaient pareillement limitées. Je demeurais donc médusé de la voir exercer des pouvoirs dont aucun Terrien n'a jamais rêvé, même comme attributs de Dieu. L'aimais-je ? Pas alors. Je la respectais, je l'adorais comme un Hindou une statue de son Dieu, cela oui. Mais la graine d'amour était semée et sa croissance certaine.

Mol Lang me laissa dans le grand salon de sa maison, et quand je m'y trouvai seul avec Phyris, je me sentis immédiatement bridé par une crainte, une défiance de mon aimable hôtesse. Elle ne tarda pas à dissiper ce sentiment, mais je me sentis néanmoins soulagé quand un jeune homme entra et qu'elle me présenta…

« Mon frère Sohma. »

En regardant ces deux êtres et en me remémorant l'aspect de Mol Lang, je pensais : « Que le physique de ces gens est donc splendide ! Que chaque ligne est gracieuse et accomplie, comme si le corps était moulé sur l'âme et parfait dans tous ses points de contact avec elle ! »

« Oui, tu as raison », dit Sohma. Il avait répondu à ma pensée comme Mol Lang et Phyris l'avaient fait auparavant. « Tu as raison. Nous faisons correspondre nos vies physiques à notre rigide adhésion à la loi. Cette adhésion est pour nous une seconde nature. Elle ne nous pèse pas, et ce n'est même pas consciemment que nous la pratiquons. L'intempérance, les excès, les

complaisances agréables aux sens animaux ne présentent aucun attrait pour nous. Ils nous répugnent au contraire totalement. Nous sommes strictement végétariens et n'ôtons jamais la vie pour des fins égoïstes. Dès lors, est-il surprenant que nos écrins matériels se modèlent sur la forme de notre âme ?

— Certes pas, répondis-je, mais prenez mon cas. Comment pourrais-je changer l'aspect d'une maturité disgracieuse en me conformant à la loi ? Mon corps est déjà adulte et s'est constitué sous le régime d'une obédience assez peu stricte envers vos lois. Je vois que vous êtes doués de sagesse occulte, et que je ne le suis pas. Je trouve même difficile de me rappeler ce que j'en ai entendu dire. Quant à appliquer ces connaissances, impossible !

— Phylos, mon frère, les adeptes occultes sont nés adeptes, on ne les fabrique pas. Leur savoir vient de l'intérieur et non de l'extérieur. La clef de l'Esprit te sera donnée, et voici, l'omniscience pénétrera dans ton âme. Tu ne recevras d'enseignement d'aucun homme ni d'aucun livre, et pourtant tu deviendras conscient de toutes choses, car elles viennent de notre Père, et c'est cela l'Esprit de Vérité. (Jean XVI-13). Mais, avant que l'Esprit n'entre, il faut que la maison soit balayée. Mon frère Phylos, je souhaiterais que tu ne fusses pas destiné à passer par cette épreuve. Cependant, l'occultiste qui sait toutes choses est né de beaucoup de vies au cours desquelles il a parfois fait du mal. Tu es ainsi né, c'est le karma. »

Mol Lang était maintenant revenu, vêtu de son corps matériel. Seul, j'étais dans mon corps astral, mais non solitaire, car nos différences de condition physique ne me séparaient pas d'avec mes amis.

Certes, je ne pouvais me revêtir d'une forme matérielle, car je me trouvais sur Vénus, et mon corps physique était resté sur une planète éloignée. Cette condition était le contraire d'une incapacité, car pour aller d'un endroit à un autre je n'avais qu'à désirer être là où je voulais me rendre pour m'y trouver rendu.

C'est seulement sur Vénus que ce pouvoir me conférait une telle liberté, et, en conséquence, un sentiment de restriction naquit en moi. Le mécontentement grandissait dans mon âme, et je me sentais déjà un étranger à ce niveau d'âme élevé où mes amis étaient nés. Je ne savais rien de la Terre, puisque mon corps terrestre était resté dans la Sache, sous la garde de Mendocus. Cependant j'éprouvais le sentiment très inconfortable de ne pas être à ma place. J'avais l'impression qu'une autre ambiance antérieurement connue ne me serait pas étrangère, et je ressentais le violent désir de m'y retrouver. Pauvre de moi !

CHAPITRE VI

UNE RÉPONSE INDIRECTE

Un auteur éminent a dit que les thèmes littéraires sont nécessairement limités, et que toutes les fictions des écrivains ont une contrepartie dans les faits. C'est absolument vrai. La littérature se borne à mettre en relief les changements qui se produisent dans l'amour, la haine, l'espérance, le désespoir, la convoitise, l'indifférence, l'envie, bref dans la gamme de nos passions humaines. Quand celles-ci ont été présentées sous leurs trois aspects tragique, comique, et tragi-comique, l'échelle est tirée. Il ne reste comme variantes possibles que les lumières et les ombres, les nuances de faiblesse ou d'intensité dans les émotions.

Le lecteur s'imagine peut-être que des éléments nouveaux vont apparaître dans cette histoire, parce que la théo-chrétienté doit comporter des nouveautés. S'il s'imagine cela, il sera déçu. En vérité, il verra même que les occultistes excluent de leur vie certains facteurs terrestres qui occupent une grande place dans la littérature, et notamment ceux qui concernent la nature animale inférieure. En effet, ces facteurs n'ont pas place dans la vie vraiment humaine. L'envie, la convoitise, ou la haine ne sauraient subsister dans une nature proche parente d'une âme d'amour comme celle de Jésus. L'indifférence et la paresse ne peuvent prendre racine dans un cœur qui sonde les profondeurs, tel celui de Mol Lang. Cependant l'âme de ce dernier était si aimante qu'à l'instar de Jésus et de Gautama elle acceptait parfaitement de renoncer à sa sublime récompense pour se consacrer à guider vers le Royaume ses frères moins évolués.

Si je vous dis qu'un pareil amour n'est pas humain, vous me répondrez qu'il n'est pas non plus animal. C'est juste, car il est spirituel. C'est l'amour connu de ceux-là seuls qui ont commencé à fouler le sentier et conçoivent dans leur âme l'avènement de l'esprit. Si quelqu'un d'entre vous sent qu'il ne reculera pas, quand même le karma exigerait de lui la preuve « qu'un homme ne peut manifester de plus grand amour qu'en renonçant à la vie pour un ami », alors, cher frère, chère sœur, vous avez connu la naissance de l'Esprit en vous et vous êtes bénis.

Nul ne peut raisonnablement s'attendre à ce que j'aie pour but de chercher à vous amuser une heure ou deux en vous racontant des histoires surnaturelles. Tel n'est pas mon intention. Ce livre est une œuvre d'amour, faite dans un dessein

sacré. Le monde doit s'attendre à la seconde vernie du Christ, non seulement comme à un événement qui arrivera simultanément pour tous, mais aussi comme à Son arrivée individuelle au fur et à mesure que chacun est prêt à Le recevoir dans son cœur et à faire Ses œuvres. (Luc XXI-34 à 36). Le Christ est actuellement proche, en ce sens que si vous voulez bien ouvrir votre âme pour recevoir Son esprit, Il se tient à la porte pour entrer. En vérité, nul ne peut dire le jour ni l'heure où Il recevra Son royaume. Cependant je vous dis de ne pas L'attendre comme un homme ou un esprit extérieur, mais comme l'Esprit du Christ pénétrant dans l'intimité de votre être. Il n'attendra pas pour venir en tant qu'homme, mais arrivera comme Esprit d'Amour divin aussitôt que vous serez prêt à faire de cet Esprit votre règle de vie. Et puisque le Christ et le Père ne font qu'un, vous aussi qui êtes sur vos gardes et entendez, vous serez glorifiés. Alors vous ne tarderez pas à vous élever, à quitter ce monde, et à entrer dans l'Existence. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. Le Christ viendra aussi comme une personne au jour de la fin. (Marc XIII-26).

J'ai certainement des choses étranges à raconter, mais rien de surnaturel, d'irréel, ni de sensationnel. Ce que je dis vient de mon Père et peut guider l'auditeur sérieux vers le Sentier dans lequel Christ a montré le chemin. Cela concerne un domaine de vie plus vaste que la Terre, celui de Vénus, la planète de l'Amour divin. J'espère révéler quelques idées nouvelles sur l'étendue, la nature, et la durée de la vie occulte. Jusqu'ici je n'ai indiqué que des règles. Maintenant je donne le résultat de la fidélité à ces règles. J'espère redémontrer que l'homme devient un être glorieux quand il prête attention à la loi occulte, la loi de l'Esprit dont je témoigne.

Montant au cours des âges sans jamais une descente, l'Homme poursuit la marche glorieuse qui doit aboutir à l'unir au Père. Il sera plus que l'Homme fini, il deviendra l'Homme infini, angélique !

Mais ma plume anticipe de bien des années. Il faut que je revienne à ma visite sur Vénus, sans quoi mes paroles ne vaudront pas mieux que des mots altiers comme les buildings modernes de quatorze étages.

Mon désir rapidement croissant de revivre comme à l'accoutumée ne me détourna nullement de sonder les vérités occultes. Cependant je me surpris maintes et maintes fois à examiner si je ne pourrais pas rechercher la vérité psychique dans… eh bien ! dans une ambiance moins sévère pour les instincts animaux qui luttaient en moi et me situaient tellement bas par rapport à mes amis. Autant espérer mélanger l'eau et l'huile que vouloir approfondir la science occulte parmi des influences terrestres non spirituelles !

Dans l'enseignement qu'il me donnait, Sohma se contenta de me parler de principes et non de merveilles, craignant qu'en recherchant des miracles je ne

perdisse de vue les causes. Les fruits de l'arbre sont toujours plus susceptibles d'attirer les ignorants que l'arbre lui-même. Voici une vérité primordiale qui vous guidera dans les études occultes : prêtez peu d'attention aux miracles et à la magie, mais prêtez toute votre attention aux lois, car elles sont l'arbre. Le faiseur de miracles est le moindre des frères, car il ne comprend pas d'une manière profitable les lois du Père. Si vous connaissez la loi, vous connaîtrez les merveilles qui en dérivent. Si vous ne connaissez pas la loi, mais seulement les merveilles, vous n'êtes pas en train de Le suivre et vous n'hériterez pas de Son royaume, même si vous pouviez faire de la magie mieux que le Tchin, que Mendocus, ou même que Mol Lang. Les miracles sont l'attribut auquel ils attachaient le moins d'importance. Puissiez-vous penser de même.

Au cours d'une promenade dans le jardin, j'interrogeai Sohma sur sa remarque que je recevrais bien la clef de la sagesse occulte, mais que l'on ne m'enseignerait pas les détails.

« Sohma, vous dites qu'on omet de parler des détails, et aussi des effets, de sorte qu'on m'enseignera seulement les lois générales. Or ma nature paraît incapable d'apprendre beaucoup de cette manière. Je crois sentir qu'il serait nécessaire d'employer une autre méthode, une méthode née de… de… »

Dans ma perplexité, je passai ma main sur mon front, car les souvenirs de la Terre n'étaient pas présents pour me soutenir.

« Eh bien ! je ne sais pas exactement quoi. J'ai vaguement la notion d'une vie antérieure, j'ignore où, mais dans laquelle on employait d'autres méthodes pour apprendre. Frère, je ne sais pas, je suis perdu.

— Non, tu n'es pas perdu, Phylos, mais en avance sur ta place normale dans la vie. Tu te réfères à la philosophie analytique qui raisonne à partir des effets pour leur trouver une cause commune. Ce n'est pas une méthode bien efficace, ainsi qu'en témoigne le statut de la science chimique dans cette vie que tu te rappelles vaguement comme tienne. La chimie est une science remarquable, bien que handicapée par des procédés d'analyse maladroits. Elle ne peut pas dire ce qu'est un grain de sable. »

Soudain, obéissant à la volonté de Sohma, mon érudition chimique me revint, mais les circonstances qui avaient entouré son acquisition restèrent voilées. Dès le retour de mes connaissances, je commençai à discuter et répondis à Sohma :

« Pardon, mais la chimie peut dire que le sable est de la silice, de l'acide siliceux, et que ses éléments composants sont le silicium et l'oxygène de l'air dans la proportion de deux du dernier pour un du premier.

— Parfaitement, mais en réalité tu n'as pas avancé et tu restes aussi loin de la finalité qu'auparavant. Tu dis bien que le sable est composé de deux éléments primaires ?

— Certainement.

— Et qu'étant primaires ils ne peuvent se scinder davantage ?

— Non, ils ne peuvent pas, dis-je. Mais me souvenant de certaines choses merveilleuses dont j'avais déjà été témoin, je commençais à me sentir quelque peu nerveux.

— Vraiment non ! En es-tu bien sûr ? » demanda Sohma avec insistance.

Sa manière d'agir faisait naître en moi un sentiment d'entêtement, et en même temps j'étais décidé envers et contre tout à rester fidèle à ma science acquise. Sous cette double influence je répondis : « Certainement !

— Phylos, si ton obstination n'était pas tempérée par une admirable fidélité à tes principes, je dirais que la sagesse va mourir avec toi. Mais, mon ami, revois ton système de chimie avec ses quelque soixante éléments simples, ses monades, dyades, triades, etc., ses corps simples binaires, ternaires, et ses nombreux composés similaires. Toute cette belle et utile hypothèse, bien adaptée aux résultats qu'elle a produits, ne constitue pas la totalité de la vérité chimique. Elle ne sera donc jamais capable de condenser cette intégralité de résultats qui caractérise la sublime constitution de la nature. Loin de conduire à la vérité, ces théories aboutissent au résultat exactement inverse. Elles enseignent que la matière est multiforme, alors qu'en réalité elle est douée d'unité. Cependant, comme je l'ai dit, les chimistes de la Terre disposent d'une bonne hypothèse. Elle leur servira jusqu'à la découverte d'une méthode meilleure pour conduire à la vérité. »

Sohma fit une pause, sur quoi je lui demandai quelle était cette meilleure méthode. Il ne me répondit pas directement, mais plaça devant ma vision mentale un atelier où, sur des tables et des bancs, se trouvaient de nombreux instruments et machines, soit complets, soit prêts à être achevés. J'aperçus là des horloges, ailleurs une machine à écrire d'un modèle ancien. À côté de réveille-matin et d'outils combinés, il y avait encore de nombreux mécanismes complexes pour lesquels je n'imaginais aucun usage, même après les avoir observés. À une petite distance s'étalait sur une table une masse confuse de pièces détachées sans lien entre elles.

Sohma dit : « Phylos, peux-tu rassembler ces morceaux ? Il y a dans ce tas des portions d'horloges, de machines à écrire, de serrures, *etc.* Tu dis que tu n'es pas un mécanicien et qu'en conséquence tu ne sais pas manier tout cela. Pour moi qui suis mécanicien, ces objets me sont familiers. Avec toutes ces pièces détachées, tu ne saurais construire ni une horloge ni un autre mécanisme.

» Mais suppose que tu sélectionnes soigneusement une horloge, actuellement en bon état de marche, que tu étudies minutieusement les rapports entre ses organes, et que tu ne fasses pas cela seulement pour une seule horloge, mais pour

plusieurs. Alors l'ensemble te deviendrait familier. Sans doute le démontage d'une seule horloge ne suffirait-il pas à t'apprendre le sujet, mais à force d'en démonter beaucoup, tu saurais les remonter toutes. Ce processus d'analyse, de déduction, et de synthèse est pratiquement toujours le même en physique, en mécanique, ou en chimie.

— Mais, mon ami, dis-je avec consternation, je ne peux rien faire de tout cela faute d'avoir eu l'occasion de faire des expériences semblables.

— J'en arrive où je voulais, Phylos. Je vais te montrer la méthode meilleure dont je t'ai parlé. Voici devant nous une invention qui m'est personnelle. Je suis pratiquement le créateur de cette machine, donc je la comprends. Voilà une autre machine identique, mais démontée. Ses pièces détachées forment un tas informe. Tu ne connais rien en matière de constructions mécaniques. Or moi je m'y connais, et je vais te montrer les parties principales de cette machine qui est en état de fonctionner. Observe bien. »

La machine était là, dans une caissette de verre rectangulaire permettant d'apercevoir ses rouages d'argent et de cuivre poli, ses ressorts, bobines, chaînettes de transmission, *etc.* Sohma s'approcha de cette merveille de beauté mécanique et parla dans une embouchure tout en m'expliquant le fonctionnement. Il dit qu'il allait rester près de l'embouchure, afin que ses paroles soient enregistrées, imprimées, et reliées sous forme de brochure. Il desserra une vis et dit :

« Un diaphragme microscopique met en mouvement de forts courants électriques, qui opèrent seulement quand mes paroles viennent frapper le diaphragme. Comme tu vois, des disques de carbone ferment alors d'autres circuits et font bouger des leviers qui portent à leur extrémité des caractères d'écriture. Observe que ce diaphragme vocal est fait de cordes d'acier résonnantes comme celle d'un piano. L'expérience a montré que le langage humain ne possède qu'un nombre déterminé de tonalités vocales et d'octaves de ces tonalités. Les cordes sont exactement en pareil nombre, qui est aussi celui des lettres de notre alphabet. Notre langage écrit résulte de l'arrangement de ces lettres dans l'ordre convenable, soit en caractères quand il est imprimé, soit en chirographie symbolique quand il est écrit. En même temps que nous émettons des sons parlés, nous pouvons donc, si nous avons à proximité un instrument comme celui-là, « proférer » un volume imprimé.

» Les intonations sont concentrées par l'appareil et agissent chacune sur sa propre corde. Celle-ci se met à vibrer, ce qui comprime les disques de carbone. Le courant électrique passe instantanément, les leviers portant les caractères font leur travail, le papier avance d'un cran, le caractère suivant le frappe, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'émission vocale cesse. Même l'espacement entre les mots

se fait automatiquement, en utilisant le retour à l'équilibre neutre du disque de carbone précédemment à l'état de compression active. Aussi longtemps que l'on parle dans l'embouchure, un ressort fait avancer le chariot porte-papier d'un intervalle pour chaque pause mineure de la voix, et de deux intervalles pour une interruption. Mais le ressort n'est pas assez puissant pour provoquer un avancement supérieur au double intervalle en une fois.

» J'ai maintenant presque fini de parler. Je vais soulever ce levier et laisser s'amortir ainsi la force vive du mécanisme en mouvement, spécialement celle qui est accumulée dans le lourd volant d'équilibrage. La machine n'imprimera plus, mais l'énergie en réserve suffit pour plier, couper, et relier mon discours. Quand ce sera fait, le dernier reste d'énergie en réserve fera sonner une clochette indiquant que l'opération est terminée. »

Sohma cessa de parler, et l'instrument continua de fonctionner un petit instant. Puis en moins de temps qu'il n'en faut pour composer cette phrase, la clochette sonna, et voici que les paroles de Sohma sous forme de livret relié tombèrent dans une petite boîte à l'extrémité de la caissette de verre ! L'instrument s'était immobilisé, et pour la première fois je fus frappé par son caractère compact. Il n'avait que quarante-cinq centimètres de hauteur sur soixante de large et un mètre de long, et cependant avait effectué ce merveilleux travail.

« Saurais-tu démonter cet appareil et le remonter correctement ? » Telle fut la question alarmante de Sohma, alarmante parce que je croyais qu'il songeait sérieusement à me mettre à l'épreuve ! Mais il continua :

« Non, mon frère. Mais moi qui suis son créateur, j'en connais les recoins les plus intimes, je comprends cette machine, j'en comprends d'autres, et aussi les vérités non mécaniques du psychisme scientifique. Je possède donc un esprit de connaissance véritable. Maintenant observe bien. Ma volonté va faire pénétrer cet esprit dans ta pensée, tout au moins en ce qui concerne ce mécanisme. Regarde-le et connais-le. »

Chose étrange pour moi qui auparavant ne connaissais rien en mécanique, il me sembla que je comprenais instantanément la totalité du délicat appareil, comme un horloger connaît une montre. Percevant cela, Sohma reprit :

« Telle est, Phylos, la clef de toute la sagesse dont je t'ai parlé. Dieu, créateur de toutes choses, pénétrera un jour en toi. Alors ton esprit, qui est un rayon du Sien émis dans l'obscurité de la vie, sera réuni à Lui. Par l'action continue de Son Logos, Il crée toutes choses et tous les états d'existence. Il est immanent en tout et sait tout. Pour cette raison, quand Il entrera dans ton âme, tu connaîtras toutes choses pareillement, et en vérité, dans une moindre mesure, tu te mettras aussi à créer.

» Pour parler chimie, tu sauras qu'il n'existe qu'un seul élément sur lequel opère la Force. Alors tu en viendras à considérer tous les a éléments » tels que tu les connais comme des vitesses différentes de la formation moléculaire de l'Élément Unique influencé par des degrés variables de la Force Unique. Tu ne verras plus de différences matérielles, mais seulement des différences de vitesse entre la lumière, la chaleur, le son, et toutes les substances solides, liquides, ou gazeuses.

» Cette connaissance est à la base de tous les phénomènes de la vie, de la physique, de la chimie, de l'acoustique, de la calorique, de la chromatique, de l'électricité, et de tous les aspects possibles de la nature. Telle est la suprême loi de Dieu, et Il est la Nature, bien que la réciproque ne soit pas vraie, la Nature n'est pas Dieu. Une autre loi est celle de la compensation. Dois-je t'en parler ? »

Je répondis que je serais trop heureux d'écouter, car les paroles de Sohma révélaient Dieu en toutes choses, sur les plans inférieurs aussi bien que sur les plus élevés. Il poursuivit donc :

« Cette loi ne gouverne pas seulement toute la matière, mais l'Esprit dont la matière est le reflet, et aussi le royaume de l'âme. Il te suffira d'un seul bref exemple choisi dans le monde physique pour te la faire comprendre, celui du pas de vis. Selon que le pas d'une vis est plus ou moins allongé, son action est plus ou moins rapide ou puissante, mais rapidité et puissance ne vont pas de pair. Si le pas est faible, le corps de la vis pénètre très lentement dans son écrou, mais sa puissance d'écrasement est énorme, comme dans le cas de la presse à vis. Inversement, si le pas est allongé, la vis progresse rapidement. Exemple : le clou à vis qu'on peut enfoncer avec un marteau et qui tourne alors en même temps qu'il entre dans le bois.

» Maintenant, dans le royaume de l'âme, si un être humain se satisfait de l'inclinaison légère et facile du plan ascendant qui monte vers Dieu par la simple vie ordinaire avec ses tentations quotidiennes de travailler à faux et ses rechutes trop fréquentes, ses progrès seront très lents, mais très sûrs. Si au contraire il est anxieux d'apprendre rapidement, il lui faudra en quelques heures faire face à la force écrasante des tentations qui incitent l'homme ordinaire à faillir et à pécher, mais que celui-ci répartit entre de nombreuses incarnations s'étalant sur des âges, voire sur des éons. Dans le premier cas, le Père donne aux hommes, sous forme d'énergie, assez de pain quotidien pour leur permettre de progresser très lentement mais avec certitude. Dans le second, toute la splendide réserve d'énergie d'un vrai dieu est nécessaire pour résister. C'est ainsi que le glorieux pouvoir de Lucifer n'a pas suffi pour le mener à la victoire. Quand son âme est tombée dans l'erreur et a fait faillite, la chute de cet esprit de nature élevée a provoqué la disrupture de la planète où il était incarné, ce qui a donné naissance

à l'essaim des astéroïdes qui gravitent maintenant sans polarité autour du soleil. Seul le Christ de Dieu en toi peut triompher dans cette lutte.

» Il est vrai qu'aucun humain, tant qu'il reste Homme, ne peut subir une pareille tentation. Ni toi, ni mon père. Mol Lang, ni même peut-être Gautama n'ont été soumis à une épreuve aussi sévère que Lucifer, cette sublime âme universelle, à moins que l'on ne parle au relatif. Je dis au relatif, car si tu considères une mouche ou une fourmi supportant le maximum de ce qu'elles peuvent endurer, leur souffrance à ce point-là est aussi pénible que celle d'un homme à sa limite de tension sous l'effort. Jésus et Gautama ont été tentés à l'extrême et n'ont pas succombé. C'est pourquoi leur victoire a été plus grande que la faillite de Lucifer. Quand le moment viendra pour toi de faire face à une épreuve semblable, tu triompheras sans doute, bien que ta chute ne soit pas exclue. Il n'y a qu'un Guide. Quand on le *suit*, c'est la victoire, quand on ne le suit pas, c'est la faillite.

» Apprends que dans chaque étoile il existe un *ego* animateur, un esprit cosmique immatériellement incorporé, de même qu'il y a une âme individuelle dans chaque corps d'homme, d'animal, ou de plante. C'est peut-être une conception nouvelle pour toi, mais c'est la réalité. Il est également vrai que les esprits des hommes vont en progressant et devront affronter un jour l'épreuve suprême. S'ils la franchissent victorieusement, ils entreront dans ce long repos qu'est le ciel, le Dévachan, ou le Nirvana, appelle-le comme tu voudras.

» Mais ce n'est pas la fin, car la vie a eu un commencement, et elle a aussi une fin. L'ego humain parfait qui émerge finalement du Nirvana, ce long Dévachan de toutes les incarnations, n'est plus un homme. Il ne vit plus, il Existe, et son existence postérieure à la Vie est un état d'Être qu'aucun cerveau humain ne peut concevoir, sinon par inférence en sachant que cet état se compare à la Vie comme l'adulte à l'enfant. Avant cela, *on passe l'épreuve de la transfiguration.* Mon père l'a passée, mais pas moi. Si nous y échouons, c'est la seconde mort. (Apocalypse XX-13 à 15.) Il faut que l'humanité affronte cette épreuve. Mais elle a beaucoup de temps devant elle pour s'y préparer, car l'épreuve ne survient pas avant que l'âme qui doit la tenter soit parfaite et prête à quitter la chrysalide de la vie humaine pour être jugée selon ses œuvres par Celui qui a tout fait. Est-ce que je t'ennuie, Phylos ? »

Je répondis que non, malgré mon impression de ne saisir le sens de ses paroles que pour le reperdre l'instant d'après. Néanmoins, j'étais anxieux d'entendre la suite, car je croyais comprendre ce qu'il disait, exactement comme tout le monde croit toujours comprendre parfaitement les sujets abstrus. Sohma sourit et répondit que, une fois son exposé terminé, la seule chose que j'aurais gagnée serait une tendance psychique favorisant ma progression, car j'étais

destiné à oublier les idées mêmes dont je croyais présentement m'enrichir. Mais il continua en faisant remarquer qu'un préjugé favorable avait sa valeur, et s'efforça de son mieux de m'être utile.

« Je voudrais aussi que tu notes la chose suivante. Le jour du jugement arrive quand ton esprit, qui est Dieu en toi, met ton âme en accusation selon ses œuvres. Si tu crois que des éons peuvent se passer avant que ce jour n'arrive, et qu'en conséquence tu as bien le temps de traîner jusque-là, je t'avise que ce serait une erreur fatale. Quand des hommes échouent à la grande épreuve, c'est parce qu'au cours de leurs vies successives ils ont négligé leurs chances jour après jour, soit par omission, soit en commettant des péchés. Ceux-là subiront alors la seconde mort et seront jetés dans l'étang de feu. En d'autres termes, leur Esprit quittera leur âme et retournera au Père, tandis que leur âme sera fondue dans la masse des forces inconscientes, dans l'élément Feu, qui est l'ensemble des forces inférieures d'où surgissent la vie, la chaleur, et les vibrations. Mais cela ne se produit pas avant que la conscience du fautif ait passé de son âme dans son esprit. La seconde mort n'est donc pas celle du pécheur. C'est l'amputation et le rejet de son travail gâché, accompagné d'une occasion de recommencer pour mieux bâtir. Notre Père ne maudit pas Ses enfants, mais seulement le travail imparfait, l'âme pécheresse. Dans notre bibliothèque, tu pourras voir un livre apporté de la Terre sur Vénus. Il parle de l'ordre des Rose-Croix et de ce Feu suprême, qui est aussi celui qu'on a jadis appelé Feu de Maxin sur la Terre.

» Phylos, tu subiras l'épreuve de la Crise avant bien d'autres hommes. Nul ne peut prédire si tu réussiras ou si tu échoueras, sauf ceux qui l'ont déjà traversée. »

Quand Sohma cessa de parler, je regardai autour de moi et vis que les horloges, les machines à écrire, les serrures, et divers instruments avaient disparu, mais que la machine à imprimer les sons subsistait. Elle était une réalité, les autres étaient simplement des concepts que Sohma avait eu la volonté de me faire voir.

Je n'étais pas assez entraîné pour centrer mon attention si longtemps sur un pareil sujet. Tout en croyant avoir une idée claire de ce que mon compagnon avait dit, et en m'en réjouissant, j'essayais en même temps de me rappeler ce qu'il avait voulu dire. J'aurais été navré de m'apercevoir qu'à part quelques vagues notions je n'avais rien assimilé du tout, mais je ne tentai pas l'expérience. Au lieu de cela ma pensée, satisfaite de son avoir présumé, erra vers un nouveau thème, et je demandai à Sohma si parmi leurs innombrables inventions triomphales les Hespérides n'avaient pas de vaisseaux aériens. Il se tourna, regarda derrière moi, puis sortit et répondit :

« Je laisse à Phyris le soin de te le dire. Quant à moi, il faut que je me rende

ailleurs. »

Ce changement me plut, mais je fus immédiatement saisi de timidité. J'en fus vexé, mais cela ne fit qu'accroître mon manque d'assurance. Phyris ne parut pas y prêter la moindre attention et dit :

« Il est rare que nous partions en voyage, sauf dans l'astral. Nous ne tenons guère à nous servir de nos vaisseaux aériens, mais nous en avons. Il se peut que tu… faut-il te dire vous pour diminuer ta… votre timidité envers moi ? »

Elle tourna vers moi une paire d'yeux rieurs, ce qui me causa un plaisir exquis mais augmenta ma confusion au-delà de toute possibilité de me ressaisir. Du moins je le craignais. Après avoir ri gentiment de mon embarras, elle continua :

« Vous croyez peut-être que nous autres Hespérides nous pouvons transporter çà et là nos corps physiques par quelque procédé occulte ou autre. Toutes les formes matérielles ne sont que des idées divines revêtues de la Substance Unique. Il est donc possible de désintégrer la forme matérielle en conservant l'idée psychique, et de transporter cette dernière par un effort de volonté comme on déplace les pensées, puis de rhabiller l'idée dans la matière. C'est ainsi que l'on peut nous apporter ici des objets de la Terre. Mais si vous croyez que nous pouvons faire cela par nos corps physiques, vous vous trompez, car nous sommes nous-mêmes des idées incorporées.

» Il est vrai que nous pouvons émerger de ces corps et voyager en un instant d'une étoile à une autre, mais nous ne pouvons pas avoir simultanément deux corps physiques. En quittant le nôtre, nous pouvons le mettre en catalepsie et le laisser en bon état, prêt à être réoccupé à notre retour. Mais si nous le quittons et formons autour de nous un autre corps semblable sous tous les rapports au premier, et si nous habitons le second, le premier temple périra.

» Tout ce qui nous entoure est matière, chaque souffle de vent est matière et ne diffère de l'acier que par sa vitesse moléculaire. L'air est matériel. L'électricité est matérielle, et je vais vous le montrer. Voyez. Je désire une assiette, plusieurs assiettes, des tasses, des soucoupes, des couteaux, et des fourchettes. Alors je les imagine (*imagio,* je crée) dans leur forme mentale ou psychique. Les voyez-vous ? Des yeux de la Terre ne le pourraient pas, mais pour un temps vous êtes doué de la vision hespéride. »

Devant moi se trouvait une pile de vaisselle délicate, dont chaque objet était décoré d'une manière différente.

« Ces articles ne sont réellement que des formes-pensées, invisibles aux yeux qui ne peuvent pas voir les pensées. Mais maintenant regardez : je ramène en moi les vitesses vibratoires les plus élevées, la force additionnelle qui, de la Substance Unique, fait de l'air. La force que je laisse est exactement celle des

divers minéraux dont je désire que ma vaisselle soit faite. Observez cette assiette : c'est un rubis, un vrai cristal d'alumine. Cette autre est de nacre, d'autres sont faites de diverses pierres précieuses, comme cette tasse et cette soucoupe, toutes deux en pur carbone cristallisé, en diamant. Sur la Terre, ces plats vaudraient des millions. Ici, on ne les apprécie que pour leur usage et leur beauté.

» Vous voyez, Phylos, que je connais les termes de votre langage et les idées transmises par vos mots. Maintenant, comme Sohma, il faut que je m'en aille, car je dois chercher ce qu'il faut pour dîner, ce qui me permettra d'utiliser les assiettes, tasses, et soucoupes que j'ai faites, ainsi que d'autres qu'il me reste à faire. Tout à fait comme un mortel ordinaire, direz-vous ? Certes, et pourquoi pas ? Croyez-vous qu'un occultiste soit toujours absorbé dans des spéculations abstruses ? Vous vous trompez. Phylos, en vérité vous vous trompez. Vous pouvez aller à la bibliothèque où vous trouverez peut-être quelque chose d'intéressant. »

J'allai donc à la bibliothèque. Si le lecteur le désire, il peut m'y accompagner mentalement et en voir une partie. Ne m'objectez pas que les objets hespérides étaient irréels, simplement parce que j'ai dit que nul homme doué de la seule vue terrestre ordinaire ne pourrais jamais voir de preuves de la vie sur Vénus. La réalité d'un objet n'implique pas nécessairement sa solidité physique.

Quarante mille volumes au moins s'alignaient sur les rayons. Beaucoup étaient reliés avec simplicité, d'autres plus richement. La première fois que j'étais entré dans cette pièce, j'avais constaté que tous les livres étaient imprimés avec les caractères phonétiques de Vénus. Mais sur la table j'en vis un dont la couverture portait en lettres dorées anglo-saxonnes le titre et le nom de l'éditeur. Tandis que je le regardais, le pouvoir remémorateur de la Terre me revint. L'inscription était la suivante :

Deux mille kilomètres en remontant le Nil,
par Miss A. B. Edwards.

Longman et Cie, éditeurs.
1876.

Ce volume avait été apporté à travers les millions de kilomètres des espaces interplanétaires, le long des « courants », exactement comme Phyris avait fait quand elle avait « fabriqué » sa vaisselle. Seulement, dans le cas du livre, elle n'avait pas créé les pensées qu'il contenait. Elle s'était bornée à en désintégrer la matière tout en préservant l'astral qui est la seule chose réelle dans un objet.

Après l'avoir apporté de la Terre sur Vénus, elle l'avait revêtu à nouveau de matière.

Je regardai à droite et à gauche et trouvai d'autres volumes, dont l'un était intitulé :

LES ROSICRUCIENS
par
Hargrave Jennincs.

Je découvris des exemplaires des œuvres de Milton, un livre contenant les premiers poèmes de Tennyson, des volumes de Moore, et une pile d'autres ouvrages classiques s'élevant à hauteur d'homme. Au-dessus se trouvaient les *Essais* d'Emerson qui me parurent être du papier blanc. Mais quand je les regardai de plus près, les mots semblèrent s'y former comme provenant de l'atmosphère par précipitation.

« Phylos, j'ai apporté ces livres pour vous depuis la Terre lointaine, pour que vous puissiez les comparer à nos travaux hespérides. Toutefois considérez bien ceci. Nous qui sommes illuminés par l'Esprit du Créateur, nous ne nous servons guère de livres pour apprendre, non plus que d'autres méthodes similaires et grossières.

» Nous ne nous y intéressons que comme spécimens des travaux de certaines âmes sur certains plans. Nous n'éprouvons ni le besoin ni l'envie de lire. Les livres ne nous servent que de textes, car quand nous voulons apprendre, nous nous retirons dans nos âmes et nous écoutons l'Esprit Omniscient. »

Ce message était signé de Phyris. Il était écrit en anglais. Écrit ? Non, précipité, car aussitôt que j'en eus achevé la lecture il disparut comme il était venu, sans qu'aucune main l'eût touché. Or il n'y avait personne d'autre que moi dans la pièce. En même temps que sa disparition, je cessai de conserver certaines souvenances du monde d'où j'étais venu. Tandis que je restais là à me demander quoi faire, Phyris entra et dit :

« Voici une invention de Sohma qui augmentera ton plaisir. Je sais combien tu te plais toujours dans les endroits où abondent les livres. »

Elle choisit un ouvrage de la Terre – Shakespeare – et le posa sur un pupitre qui en tournait automatiquement les pages. Le texte en était éclairé par une forte lumière électrique dont les rayons se réfléchissaient sur une plaque métallique. Des roues invisibles tournaient dans une caisse, et une voix sortait d'une manière de haut-parleur. À ma grande joie, j'entendis la lecture de ce chef-d'œuvre de la littérature anglaise, page après page, en tons appropriés aux divers personnages. Pendant que j'étais plongé dans cette audition, Phyris se retira, et il se passa

quelque temps avant que je ne m'aperçoive de son absence. J'aurais dû partir alors à sa recherche, ou à celle de Sohma. Mol Lang s'en était allé remplir certaines obligations et avait laissé son corps endormi dans sa chambre. Mais au moment où je me préparais à quitter la bibliothèque, une main – une main de femme – passa par-dessus mon épaule, tandis qu'une voix douce me disait :

« Mettez ceci sur vos yeux. »

C'était Phyris qui me donnait selon toute apparence une paire de lunettes. Mais il s'agissait là de lunettes qu'aucune fortune, sur terre, n'aurait pu payer. Que Phyris avait pour moi de prévenances ! A peine avais-je mis ces lunettes que disparurent tous les rayons chargés de livres et que je crus me trouver au milieu de scènes qui m'étaient très familières.

En réalité, comme me l'apprit plus tard la rétrospection, on m'avait simplement placé un livre dans les mains. Toutes les images mentales suscitées par la lecture vivante du fameux poème de Scott, *la Dame du lac*, se présentaient à ma pensée. Je voyais les personnages et j'entendais leurs voix comme si j'étais à l'endroit où tout s'était passé. Pendant un certain temps, ces verres magiques m'avaient transporté dans le monde mental de Walter Scott qui…

S'étendait autour de lui comme un nuage,
Un monde invisible pour lui,

…sauf pour la vision de l'imagination créatrice au moment où il écrivait.

L'ensemble m'apparut en quelques instants, car la pensée est plus rapide que les sens. Quand le roi jeta son joug d'or autour du cou de Malcome et remit la chaîne aux mains de la belle Ellen, Phyris n'attendit pas la suite. Elle enleva de mes yeux les merveilleuses lunettes et dit :

« Elles suppriment les cadres matériels et permettent au lecteur de pénétrer directement dans le royaume imaginatif de l'auteur, quel que soit le livre, mais non quel que soit le lecteur. Seuls les sens humains affinés qui se développent entièrement en dehors de ceux du corps animal peuvent tirer profit de ces lunettes, car elles sont faites d'une sorte d'aimant sensitif reliant entre eux les faits psychiques, mais non les choses matérielles. Je n'en sais guère plus long à leur sujet, mais si vous voulez en apprendre davantage, il faut interroger mon père.

» Je ne suis qu'une toute jeune fille, et il faut que je dépasse ce stade avant de pouvoir assumer la responsabilité d'enseigner. Je n'aimerais pas trébucher dans mes explications. Votre bonne opinion de moi en diminuerait, et comme je fais grand cas de votre jugement, j'en serais mortifiée. Je… eh bien !… ne faites pas attention », dit-elle tandis qu'une délicate rougeur s'étendait sur son visage.

« Venez avec moi. Je ne crois pas bon de rester trop longtemps sous une seule sorte d'influence, telle qu'en dégage la littérature. »

Beaucoup de choses, la plupart même des choses, que j'avais vues sur Vénus, ne m'étaient pas familières. Mais cette délicate rougeur… éveilla en moi un soupçon, tandis que mes propres pensées tourbillonnaient dans une extase confuse. Que signifiait-elle ? Dénotait-elle une inclination réciproque ?

« Elle en est certainement un signe, dit Phyris en réponse à ma question muette, mais sa signification dépasse ton entendement. Toi – non – vous me voyez comme une jeune fille dans la fleur de l'âge. Votre amour me verra femme. Cela a-t-il l'air d'une énigme ? Le temps seul la résoudra. Vous êtes avec moi et moi avec vous. Nos âges ne diffèrent pas beaucoup. Vous avez peu de compréhension, j'en ai davantage. Nous sommes tous deux imparfaits, l'Esprit nous rendra complets. Si je vous demandais maintenant : « Qu'est-ce que le pouvoir de la volonté ? » vous ne seriez pas en mesure de me répondre. Cependant je vous l'explique, et mes paroles pénétreront en vous et vous conduiront vers moi.

» J'ai dit à tort que vous étiez avec moi. Or voici, ce n'est vrai qu'aux yeux de notre Père, et seulement au commencement, mais pas maintenant. Cependant un jour viendra où je pourrai vous demander : « Qu'est-ce que la volonté ? » et où vous me répondrez de votre propre chef : « C'est le commandement, le *fiat* de la conscience. » Si c'est la volonté de l'âme animale, il n'en résultera qu'une pensée subjective qui enverra un influx nerveux aux muscles pour qu'ils agissent objectivement en conformité du plan subjectif. Si c'est la volonté de l'âme humaine, elle sera plus noble et d'une intensité plus grande. Toutefois il faudra encore que le cerveau, et, par son intermédiaire, les muscles, traduisent cet ordre sous une forme matérielle.

» Mais, s'il s'agit du *fiat* de nos esprits, et si ces derniers sont bien entraînés, nous dirons à n'importe quelle force matérielle : « Obéis-moi », et elle obéira. Parce que nos esprits viennent du Père et ne font qu'un avec Lui, la volonté de l'Esprit n'a besoin ni de cerveau ni de muscles intermédiaires. Telle est la foi dont Jésus parlait. Donc, Phylos, mon Phylos, je vous l'ai dit, et tout en entendant vous n'avez pas compris. Pourquoi pas ? Parce que notre Père n'est pas encore manifeste en vous. Quand, après avoir entendu, vous comprendrez, alors nos deux âmes jumelles n'en feront qu'une, car c'est écrit dans le Livre de Vie. »

Au moment où elle cessa de parler, nous arrivions sur une terre où poussaient des fruits comestibles. Elle en cueillit quelques-uns, mais en désirait d'autres qui ne poussaient pas là. Elle se pencha et traça sur la terre un dessin qui me parut familier, bien que je fusse incapable de dire où je l'avais vu auparavant. C'était

le cercle barré d'un diamètre. Le lecteur se rappellera que le Tchin avait tracé cette même figure lorsqu'il fit flamber la *Vita Mundi* en se tenant à l'intérieur. Entre les mains de Phyris c'était aussi un feu créateur, bien qu'il n'eût pas présenté cette qualité quand Quong l'avait suscité. Elle planta des graines dans le périmètre de son dessin puis compléta le symbole, et les flammes s'élevèrent au-dessus de la surface ensemencée.

« Regardez, Phylos ! Il ne suffit d'avoir la graine pour que l'herbe pousse selon son espèce. (Genèse 1-12). Mais si je n'avais pas la graine, la pauvre sagesse de mon âme humaine serait impuissante à faire pousser cette herbe. Mol Lang le pourrait, car il est transfiguré. Mais, avant la graine, je peux appeler le Feu Vivifiant de Dieu pour hâter sa germination. Voyez… elle germe. Observez-la encore… elle pousse visiblement. »

À mon grand étonnement, et aussi vite que s'allongent les ombres du soir, je vis grimper en l'air des vrilles vertes et éclore des bourgeons comme s'ouvrent les primevères. Les fleurs s'épanouirent, puis achevèrent de s'épanouir, les fruits se nouèrent et grossirent, et enfin les fruits mûrs pendirent en grappes dans la flamme rayonnante de la *Vita Mundi,* à hauteur d'homme au-dessus de la terre précédemment vide.

Ainsi, cette jeune fille qui déclarait n'être pas adulte exerçait de pareils pouvoirs magiques en les trouvant tout naturels. Amis lecteurs, ce n'était que l'un des pouvoirs inhérents au Principe humain, et on le rencontrera sans s'en étonner chez vous quand vous serez développés sur le plan humain. Dans quelques cas exceptionnels, les hommes terrestres en sont au début de leur humanité, mais la plupart vivent encore en plein dans l'animalité.

La majeure partie de la race est simplement animale et n'est humaine que par politesse. Cependant l'aurore de la glorieuse ère nouvelle est proche, et, dans la plénitude de ses jours, Christ y reviendra et entrera dans les cœurs de ceux qui lui appartiennent. C'est le Père qui y entrera, à travers le Messie. Soyez donc préparés pour la venue de l'Esprit, car nul n'en connaît le jour ni l'heure.

CHAPITREVII

« LE DÉSERT EST DEVANT TES PIEDS »

Ainsi passaient les jours. Il y avait plus de deux semaines, selon le temps de l'endroit, que je me trouvais dans l'ambiance hespéride. Pendant ces quelques jours j'avais senti croître en moi un grand désir de retourner à ma vie passée. Mol Lang, Sohma, et Phyris avaient plusieurs fois ravivé mes souvenirs de la Terre. Mon corps astral pertozien avait saisi toutes ces occasions pour ranimer la certitude que j'avais eu un passé où tout ce qui m'entourait m'avait été familier. Phyris était désolée de voir que, chaque fois qu'on me laissait seul, mon cerveau languissait dans un désir croissant de retrouver ce passé.

De temps à autre, un vigoureux effort de ma volonté le faisait ressurgir. En fait, j'attirais alors de la Terre vers moi mon astral terrestre, un astral qui contenait la somme de mes expériences et souvenirs de ce globe. Tout en vivant sur Vénus, je savais que j'y étais un étranger, un Terrien, et je regrettais de plus en plus l'Amérique, mon vrai pays. C'est là que j'étais chez moi, combien plus chez moi qu'ici, bien que je n'y eusse pas d'amis comparables à ceux que j'avais si étrangement rencontrés en Hespéride, et que tous les membres de ma famille terrestre fussent partis pour le repos du dévachan.

Chers lecteurs, c'est l'âme qui est enchaînée, et non le corps de l'homme. Délivrez vos âmes, ô mes frères, et cherchez à connaître le royaume du ciel, celui de la vie sublime avec Dieu ! Tout le reste vous sera donné par surcroît, même la faculté d'explorer personnellement les étoiles.

Mon âme était liée à la Terre par l'amour du foyer et du pays natal, mais ma force de volonté n'était pas suffisante pour faire ce que je voulais de mon corps astral terrestre.

Celui-ci retournait alors par gravitation vers son propre niveau, qui était de là-bas, et je redevenais inconscient de la vie sur la Terre. Puis je remâchai cette énigme jusqu'à ce qu'un membre de la famille de Mol Lang chassât l'état mental qui me faisait broyer du noir ! Non, mon âme n'était chez elle que sur la Terre. Ici je me trouvais sur un plan plus élevé. Après le dévachan, il était possible que je fusse né sur le plan des Hespérides, mais ma conviction que ce n'était pas le cas s'imposait à moi avec une insistance croissante.

C'était une joie de m'asseoir à table avec mes amis lorsqu'ils prenaient leurs

repas frugaux. Je ne pouvais pas manger, et à la vérité je n'avais pas besoin de nourriture, mais il m'était agréable de leur tenir compagnie aux moments où ils se réunissaient ainsi.

Le lendemain du jour où j'avais vu Phyris faire pousser des fruits, j'assistais au dîner de famille, quand Mol Lang dit à son fils :

« Sohma, est-il opportun de surcharger la mémoire de notre hôte de toute la philosophie que ta sœur et toi vous lui avez apprise, sans parler de celle que vous projetez de lui enseigner ?

— Pourquoi garder secrète la vérité, mon père ?

— Parce que, mon fils, il faut que Phylos retourne sur la Terre, car tel est son destin. Il ne peut connaître ces choses, car entendre et voir ne signifient pas connaître. Les facultés qui lui permettraient de les saisir ne sont pas développées en lui, et ni toi ni moi nous ne pouvons injecter notre science dans son âme. Jésus de Nazareth ne pouvait rien enseigner à ses auditeurs, à moins de pénétrer dans leurs âmes. Caïphe, le grand prêtre, et tous les Israélites écoutaient le Sauveur avec leurs oreilles et voyaient ses actions ; pourtant ils étaient aveugles et sourds et ne comprenaient pas. Mais Il pénétrait chez ses disciples et chez ceux qui Le suivaient. Alors ceux-ci voyaient, entendaient, et profitaient des leçons. L'Esprit que le Maître avait éveillé en eux leur faisait suivre la Parole comme Jésus lui-même la suivait.

» Il a fallu que pendant des siècles le monde lise les Écritures. Beaucoup de lecteurs y ont cru. Cependant aucun, non, pas même un seul n'a été illuminé par l'Esprit comme Paul. Tout ce que tu voudras raconter à Phylos lui viendra sous forme astrale quand il commencera de languir après Hesper, tout comme maintenant son astral terrestre vient vers lui quand il languit après la Terre. Il oubliera Pertoz et nous oubliera. Cependant, il répétera sur terre des bribes de tradition occulte, et cela lui vaudra des souffrances. Il souffrira parce que certains de ses auditeurs seront mystifiés, d'autres méprisants, et aucun, lui inclus, ne sera capable d'expliquer ni de comprendre ce qu'il aura dit. »

Sohma répondit :

« Oui, mon père, tu parles sagement. Mais laisse-moi dire qu'il racontera des vérités. La vérité est puissante et s'imposera. Si elle est mal comprise sur le moment, elle conserve cependant une action sur l'orateur et l'auditoire. Je n'ai pas besoin de dire que les pensées sont des choses, puisque toutes choses sont des pensées. Même une pierre est un concept de pensée de l'Esprit éternel, et la pierre vue par des yeux ordinaires n'est que l'extériorisation de l'idée. Si donc Phylos se met à penser, et si ses auditeurs pensent à ce qu'il a dit, c'est une action qui rend l'acteur responsable. Si la pensée est petite, l'acte sera petit et achèvera certainement son karma dans le bref délai du temps de s'exprimer.

Mais, s'il s'agit d'une grande pensée ou d'une grande action, l'héritage en reviendra au penseur ou à l'auteur, et alors ? Je parle maintenant pour toi aussi, Phylos. L'héritier de ses propres actions trouvera que l'acte en question s'est incorporé dans le grand karma de la race humaine. L'héritier lui-même est responsable de ce que l'acte produira en arrivant à maturité car « jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ni un seul trait de lettre ne passeront pas de la loi, que tout ne soit accompli » (Matthieu V-18). C'est seulement ainsi que Phylos pourra un jour nous revenir.

— Bien dit, mon fils », fut le seul commentaire de Mol Lang.

Alors Sohma reprit :

« Phylos, mon frère, il n'est pas d'homme ni de femme qui n'ait grièvement blessé un ou plusieurs compagnons de race humaine ou animale, dans ses vies passées aussi bien que dans la présente. Quelle que soit la semence répandue par un homme, c'est celle-là qu'il lui faudra récolter. Notre Père a ordonné qu'au cours de la vie subséquente à celle où un pécheur a commis ses plus grands péchés, le pécheur devra en annuler les conséquences en opposant au mal qu'il a fait une contrepartie équivalente de bonnes actions. C'est la seule manière d'entrer dans le Royaume, et telle est la loi du karma. »

En me levant de table, j'accompagnai Sohma dans ses appartements pour y voir un tableau qui en ornait un mur. Ce tableau mesurait un mètre sur un mètre quatre-vingts et son cadre de ciment était incrusté de perles, ainsi que de rubis, saphirs, diamants, et autres pierres précieuses. Sur la Terre, ces gemmes auraient valu des centaines de millions, mais il n'en était pas de même sur Vénus, car elles avaient été produites à la manière dont Phyris avait produit les joyaux de sa vaisselle. Le tableau valait encore plus que le cadre. C'était une production d'art magique que toutes les richesses de la Terre n'auraient pas suffi à payer.

Le paysage représentait un océan sans limites avec une furieuse tempête qui déchaînait des vagues dont des oiseaux de mer effleuraient ou survolaient les crêtes. Il semblait s'agir d'un coucher de soleil, car des rayons rouges brillaient au travers de trouées dans les nuages et illuminaient d'une grande splendeur les vestiges de l'ouragan. Au premier plan, tellement près qu'on pouvait discerner sur leurs visages l'intense complexité de leurs émotions, deux hommes et un garçonnet s'accrochaient à une épave. L'un des hommes était soutenu par ses compagnons, tandis qu'il agitait frénétiquement les bras vers un bateau dont la silhouette se profilait nettement en plein milieu du monstrueux disque vermillon du soleil.

Croyez-vous qu'un pareil tableau puisse valoir l'énorme somme que j'ai indiquée ? En vérité, il est futile d'essayer de chiffrer la valeur d'un objet sans prix. Mais que penserez-vous quand je vous dirai que les vagues du tableau

s’élevaient et s’abaissaient comme une véritable houle ? Des rafales de vent paraissaient arracher des embruns aux crêtes déferlantes des lames et lancer de l’écume à des dizaines de mètres. Les pétrels et les mouettes plongeaient leurs pattes dans l’eau et y traçaient de petites rides instantanées. Des nuages filaient sur l’horizon et s’empourpraient en passant devant le soleil, et, même pendant que je le regardais, le globe éclatant s’enfonçait dans l’eau.

Le grand bateau vogua jusqu’au bord du disque solaire. Je vis qu’on y agitait un drapeau comme pour répondre aux hommes accrochés à l’épave. Puis un canot de sauvetage mis à l’eau apparut visible comme un petit point dans le lointain. Mais les naufragés dépassaient de trop peu le niveau de la mer pour se rendre compte qu’on leur portait secours, et quand le soleil eut entièrement disparu derrière l’horizon, l’un d’eux leva les bras dans un affreux désespoir et glissa dans la tombe de l’abîme liquide. Après un certain temps, la pleine lune remplaça le soleil, les nuages se dissipèrent, et dans la pâle lumière argentée je vis le canot qui s’approchait pour rechercher les naufragés. Ils avaient flotté jusqu’au bord de la toile du tableau, mais les sauveteurs ne les aperçurent pas tout de suite. Ils ramèrent çà et là et finirent par les découvrir. Alors ils hissèrent à bord l’homme et le garçon en détresse, puis se dirigèrent vers l’endroit où les lumières du grand bateau brillaient dans la nuit. Puis le petit bateau s’enfonça dans les ténèbres, et l’étendue liquide fut laissée déserte. Le grand bateau s’écarta alors lui-même et sortit du tableau par le côté, comme si toute la scène avait été observée à travers une fenêtre ouverte et que le bateau eût disparu derrière le cadre. Finalement la toile blanchit lentement sans que rien subsistât des couleurs ni des dessins.

Tandis que je regardais encore, un point noir surgit du côté droit du cadre, balloté en tous sens. Des vagues d’un vert lugubre se dessinèrent à travers toute la toile, et Sohma dit :

« Tu vois, la scène est en train de se renouveler. En observant, tu la verras se répéter tout entière. C’est le tableau d’un naufrage sur l’océan Atlantique, sur la lointaine Terre. Chaque fois que s’achève la scène, le tableau redevient blanc, puis la scène recommence. C’est un nouvel exemple du pouvoir d’un penseur occulte sur la matière. La volonté de l’artiste change la vitesse des couleurs. Elle l’augmente ou la réduit, si bien que les vibrations du spectre rouge s’accroissent et s’élèvent à travers toute la gamme des forces colorantes, toujours exactement en harmonie avec l’image astrale fixée sur la toile par le pouvoir créateur de l’artiste occulte. L’artiste ? C’est Phyris. Elle a peint ce tableau avant que tu ne viennes sur Vénus, alors que tu sauvais une femme d’une vie de honte. La scène est prophétique. Elle dépeint un jour qui va venir sur la Terre où cette femme sauvée se perdra en mer, dans bien des années. Mais regarde encore le tableau. »

Je regardai et vis que la tempête n'était que menaçante. Pourtant elle allait survenir et rattraper le fier vaisseau qui se profilait maintenant tout entier, à un kilomètre de moi, semblait-il. Au grand mât flottait la bannière étoilée, drapeau des États-Unis. Sa contemplation ramena mon astral à moi, et au souvenir de la Terre et de mon pays natal mes yeux se remplirent de larmes. Mais Sohma fit disparaître cette tristesse pour ne me laisser que partiellement conscient du passé.

Je pus voir un marin aller à la cloche du bateau et sonner huit coups. Je pus voir quatre heures de l'après-midi, mais évidemment pas les entendre. À peine le marin avait-il sonné l'heure qu'un homme monta sur le pont et parut commander de carguer les voiles. Les autres s'essaimèrent dans le gréement pour exécuter l'ordre. Ce fut par leurs actes que je compris la nature des ordres qu'ils avaient reçus. Les marins redescendirent ensuite sur le pont, fixèrent les panneaux, et prirent leurs dispositions contre la tempête. Il était temps, car un nuage assombrit le soleil, puis un voile noir obscurcit la vue au nord. Je pus voir vaguement qu'au bord du bateau certains objets claquaient au vent, et bientôt, sous la ruée de vagues effrayantes couronnées d'écume, le noble vaisseau donna fortement de la bande à tribord. Le grand mât brisé pendit par-dessus bord, et le bateau commença de présenter la poupe au démon de la tempête. Il s'élevait et s'abaissait dans des tourbillons fous, tandis que sa vitesse évoquait l'idée d'une fuite.

Bientôt un groupe de marins se précipita à travers le pont vers les pompes qu'ils manièrent avec l'énergie du désespoir. Une femme sortit d'un panneau laissé ouvert comme passage vers les ponts inférieurs. Elle attacha autour de sa taille un cordage relié au grand mât et encouragea les hommes dans leur besogne désespérée. Le mât d'avant se cassa net et partit à la dérive. Le navire faisait eau plus vite que les hommes ne pouvaient pomper. Ils sautèrent dans les canots de sauvetage. Mais ceux-ci sombraient dès leur contact avec l'eau. Il n'en resta bientôt plus qu'un. « Prenez-y place ! » ordonna le capitaine à ses hommes. Mais il y avait deux personnes de trop. Aussi le capitaine resta-t-il à bord avec son second et une femme qui s'étreignaient. Le canot ne s'était pas éloigné de trente mètres que le brave grand vaisseau piqua du nez et s'enfonça dans l'abîme. Un tronçon de mât flottait à proximité du canot. Cela permit à quelques-uns des naufragés de s'agripper quand d'énormes vagues retournèrent leur coquille de noix. Je vis pendant un instant des visages blêmes, car le bateau se trouvait au premier plan. Je vis celui de la femme au moment où elle sombrait, et elle était si proche que je discernai sur ses traits un sourire paisible exempt de la moindre frayeur. Puis je vis deux hommes et un jeune garçon s'accrochant à une épave, et la scène en était arrivée à son recommencement, car après deux jours

(apparemment) les personnages étaient ceux du début. Apparemment ? Oui, parce que le tableau avait dépeint l'obscurité de cette nuit, la sombre journée du lendemain, une autre nuit, et un second jour. La scène entière mettait environ deux heures à se dérouler.

Sohma ne parla plus de sagesse occulte. Il savait que ma pensée était fermée à la philosophie de cette vie supérieure et sans contact avec sa signification. J'en étais lassé comme un écolier astreint à des études que sa compréhension limitée n'arrive pas à relier aux événements de son petit monde.

Cependant Mol Lang m'apprit sur Vénus encore quelque chose qui, dit-il, me servirait et qu'à aucun moment je ne devais oublier. Nous étions assis près du grand fleuve coulant à quelques centaines de mètres de sa demeure, moi sur la rive, et Mol Lang au-dessus de moi sur le talus, assez près pour pouvoir me toucher. Il planta une graine et étendit ses mains au-dessus, les paumes dirigées vers le bas. La plante grandit rapidement et arriva bientôt à maturité à hauteur de sa tête. Parmi ses larges feuilles pendaient des fruits semblables à des bananes. Il en cueillit quelques-uns, les mangea, puis dit :

« Vois, Phylos, telle est la vie végétale. Tu t'es demandé : « Pourquoi ne pas nourrir notre corps de vies animales ? » Et aussi : « S'il est mauvais d'ôter la vie aux animaux, n'est-il pas également mauvais de l'ôter aux végétaux ? » Mon fils, une forme minérale, végétale, ou animale s'accompagne toujours d'une entité créée par l'Esprit. La forme matérielle n'est qu'un vêtement pour le corps astral, et celui-ci en est un pour l'âme. Il existe des âmes de plantes, d'animaux, et d'hommes, toutes filles de notre Père. Elles ne peuvent pas changer de catégorie par évolution au cours d'une période déterminée d'activité planétaire. Mais toutes progressent vers le Créateur, comme les plantes se tournent vers le soleil. Aucun homme ne peut faire naître même une âme de plante. Mais, s'il connaît la loi, il peut trouver une âme végétale et lui donner un corps qui aura une forme de plante, pourvu que ce corps soit d'un type plus élevé que le précédent. Il peut amener cette âme végétale à s'incarner. Moi-même, je peux le faire, et l'expérience en est fort simple. Elle commence par la germination de la graine, la pousse du jeune corps de la plante, la maturité, le bourgeonnement, la floraison, la fructification, et la maturation de nouvelles graines, soit sept phases simples. Je peux les accélérer et les ramasser en une période de quelques minutes. Ainsi ai-je donné à l'âme de la plante sa petite expérience. Laissée à elle-même, elle n'en aurait pas d'autres mais mourrait, et ce serait la dernière expérience de son incarnation. Très bien. J'absorbe son corps, mais je ne supprime aucun processus nécessaire. Ce corps fait désormais virtuellement partie du mien au même titre que ma propre chair, car c'est moi qui l'ai fait et l'ai prêté à l'âme de la plante. L'énergie nécessaire pour lui donner ce corps est sortie de moi. Si j'inverse le

processus et mange la plante, mon énergie revient à moi.

» Mais nul ne peut prévoir les expériences que chaque jour, chaque heure, chaque minute peut apporter à une âme animale. Chacune de ces expériences est nécessaire, car elle contribue à la croissance vers l'Éternel. Chacune est un chaînon responsable formant un karma qui conduira l'âme animale à sa prochaine incarnation. Si l'on tue l'animal, on ne peut lui compenser ses occasions perdues, mais il n'en est pas de même pour une plante.

» Compensation est loi divine. Si tu accomplis quoi que ce soit sans pouvoir de compensation, tu commets un péché. Mais si tu es capable de fournir une contrepartie, ce n'est pas un péché. C'est pourquoi le Maître de Nazareth ne commettait pas de faute en remplissant le filet des pêcheurs, mais c'eût été un péché pour toi d'en faire autant, car dans ton cas l'Esprit manifeste ne fait pas Un avec toi. Comme tu ne peux compenser une âme animale pour la perte de sa vie, tu commets un péché en tuant, et la chair est maudite à cause de ce péché. Voici, je t'assure en vérité que, si tu le commets, tu en récolteras la punition. Nul boucher ne peut voir Dieu dans Son Royaume. Il faut qu'il cesse d'être boucher avant d'espérer connaître le royaume occulte. »

Mol Lang se leva, et moi aussi. Il m'entoura de son bras et dit :

« Mon fils, le désert s'étend devant toi. Les sables chauds brûleront la plante de tes pieds. Prête cependant attention à ta propre intuition qui révèle Dieu à ton âme (Jean XVI-13), et tu sortiras de ce désert. Sois fidèle jusqu'à la mort, et tu recevras de notre Père une couronne de vie. Que Dieu t'accompagne et te garde ! Moi aussi je veillerai sur toi. »

Il se passa pour moi des années avant de revoir Mol Lang, des années lassantes pleines de chagrins et d'épreuves. Il me quitta là, près de la rivière, et Phyris me trouva peu après au même endroit.

Des gens se rassemblèrent bientôt autour de nous, jeunes pour la plupart, avec même quelques enfants.

Sur Vénus, le Septième Principe commence nettement à se manifester. En ce qui concerne la perfection physique, n'importe quel Hespéride est doué d'une beauté et d'une grâce approchant de celles des dieux. Voici un exemple qui illustrera la hauteur à laquelle ils se tiennent au-dessus du plan terrestre et le nombre de facultés quasi miraculeuses qui, sur Vénus, caractérisent l'humanité au point qu'elles sont devenues l'apanage commun de tous les *egos* qui s'y incarnent.

Une petite fille âgée de quatre ans s'approcha et se tint près de moi. Ses manières étaient presque celles d'une adulte, bien qu'elle fût essentiellement puérile sous beaucoup de rapports. Elle rit et bavarda avec moi, de sorte qu'au

premier abord je la considérai comme un bébé. Mais je ne tardai pas à changer d'avis. Son âge était trop tendre pour qu'elle fût familiarisée avec la profondeur des lois occultes, mais elle était fille d'une branche de l'humanité qui s'est avancée jusqu'à la perfection sur le plan humain et se trouve au seuil du plan spirituel. Un nombre incalculable d'incarnations antérieures l'avaient préparée à vivre ici. Héritière de ses vies nombreuses, la fillette était douée de pouvoirs étonnants qu'hommes et femmes de la Terre n'acquièrent que par le lent procédé d'études s'étendant sur des années.

Les Terriens doivent d'abord apprendre comment on triomphe de la nature animale, puis méditer sur les principes que j'ai exposés dans ce livre pour les lecteurs qui ont la volonté de savoir. Ne faites que ce qu'ils enseignent. Suivez le Chemin. On guidera tous ceux qui le Lui demandent sérieusement, même avant la venue du Jour de l'homme.

Rappelez-vous que je devais être invisible à des yeux non clairvoyants, mais je ne l'étais pas pour la petite fille qui avait hérité de la vue psychique. Apparemment satisfaite de mon aspect extérieur, elle me fit avec une ingénuité exquise les remarques suivantes :

« Mon père m'a souvent parlé d'une branche de la race humaine, si nombreuse qu'en comparaison nous autres Pertoziens serions comme les feuilles d'un seul arbre par rapport au feuillage de toute une forêt. Il m'a indiqué la planète où ils habitent, mais je n'avais jamais vu aucun de ces humains inférieurs avant de te rencontrer. N'est-ce pas étrange ? On m'a dit aussi que ni toi ni la masse de ce peuple n'avez la moindre connaissance du karma ni des lois occultes, et qu'en vérité, étourdis que vous êtes, vous les tournez en ridicule. C'est drôle. Cependant tu grandiras en connaissance et eux aussi. Dieu l'exige. Alors tu deviendras plus agréable à regarder. »

Je n'en revenais pas d'entendre une fillette parler de la sorte et conclure que je grandirais… eh bien ! que je grandirais jusqu'à devenir gracieux. L'aventure avait aussi son côté plaisant, car tout en faisant ressortir l'abîme qui séparait les Terriens de la spiritualité de Vénus, elle ouvrait sur les possibilités humaines des perspectives d'une clarté que rien n'avait pu me donner jusqu'ici.

L'homme a besoin de comparaisons pour se faire une idée des valeurs relatives. L'église Saint-Pierre de Rome est le plus grand bâtiment actuel de la Terre. Mais il faut que ces vastes constructions se rapportent à d'autres déjà importantes pour permettre à la pensée humaine de saisir leur immensité. Il en est de même pour les vérités spirituelles. Avant les révélations de cette enfant, je n'avais qu'une conception très vague des vérités sublimes que j'avais entendues. Les actions de Mol Lang, et même celles de Sohma et de Phyris m'avaient impressionné comme accomplies par des êtres supérieurs que je ne parviendrais

jamais à égaler.

Mol Lang m'avait pourtant bien dit qu'il était parvenu à ce niveau par l'étude, et beaucoup par la foi dans le Père. Mais je n'avais pas été témoin de ses progrès, mes yeux n'avaient observé que les résultats. Je n'avais pas davantage vu cette enfant acquérir ses dons, mais mon âme pouvait discerner que sa croissance en était encore au stade du progrès. Alors, à la place de vagues désirs, je commençai à sentir l'excitation de l'espoir et à penser que moi aussi je pouvais grandir. Jusqu'à présent, j'avais accepté les dires de mes amis lorsqu'ils m'affirmaient que je pouvais croître jusqu'à les rejoindre. La connaissance remplaçait maintenant la foi. Grâce à cette fillette, ma vie s'éleva d'un cran et se rattacha à la vie plus haute de Pertoz, celle de l'homme parfait. J'étais prêt à confesser avec tout mon sérieux : « C'est à de tels êtres qu'appartient le royaume des cieux. »

Les amis qui se trouvaient là au nombre d'une bonne dizaine me demandèrent de raconter l'histoire de ma vie afin de pouvoir, en entendant ma voix vivante, m'étudier pendant que je parlais. Je m'exécutai et finis par venir à bout de mon récit. Je leur racontai mes espoirs dans la vie, espoirs nobles et sublimes, semblables à ceux qui se pressent dans la poitrine et domptent la nature animale quand on écoute certains concerts où la musique enthousiasme l'âme et la pousse à agir et à oser pour la haute récompense d'entendre le Maître dire : « Bon et brave serviteur, tu as bien agi. »

Ensuite Phyris me parla lentement mais avec une douceur exquise, seule accessible à ceux qui ont rejeté toutes ses souillures de l'âme humaine. Je remarquai qu'elle n'employait plus les pronoms personnels ordinaires, mais que dans cet ultime entretien elle en revenait au tutoiement de la langue anglaise.

« Phylos, tu n'as rien caché de ce que tu sais de ta vie.

Moi, j'en sais beaucoup plus et vais te le dire, bien que tu sois sur le point de retourner sur la Terre où tu nous oublieras, où tu m'oublieras. »

Je l'interrompis tristement : « Phyris, ne dites pas cela, je ne pourrai jamais vous oublier !

— Si, Phylos, tu m'oublieras, car seule ta mémoire hespéride me connaît, et quand tu seras retourné là-bas, il faudra qu'elle cède la place à ton astral de la Terre. Elle ne périra pourtant pas, mais restera en sommeil jusqu'à ce que le moment soit revenu pour elle de gouverner de nouveau ta vie. Quand les années du karma se seront envolées, tu reviendras encore ici, et alors tu ne languiras plus après la Terre comme maintenant. Phylos, mon âme jumelle, je serais trop heureuse de te garder ici, mais c'est impossible, parce que le karma s'y oppose. Or le karma est la loi du Christ qui décrète : « Ce qu'un homme a semé, il faut qu'il le récolte aussi. » Tu oublieras Hesper, mais tu en conserveras une

souvenance astrale qui te rejoindra parfois, de même que ta souvenance terrestre te rejoint parfois ici et te trouble. Ce sera pour toi une chose étrange, car cet astral te paraîtra être toi-même, et cependant tu ne reconnaîtras pas ses paroles comme décrivant ta propre histoire. Ton astral te paraîtra donc aussi quelqu'un d'autre.

» Tu as raconté ta vie dans la mesure où tu la connais. Mais on t'a dit qu'à l'arrière-plan existent les myriades d'autres vies que tu as vécues. J'ai participé à ces vies, et c'est naturel, car mon esprit est aussi ton esprit, bien que nos âmes ne soient pas aussi proches l'une de l'autre qu'elles l'ont été en d'autres temps. Je pourrais te parler longuement de cette éternité passée que tu as vécue et connue, mais oubliée page après page à mesure que l'Ange de la Mort tournait les feuillets du livre de ta vie. Mais je ne t'en dirai rien, Phylos, bien que je puisse tout me rappeler d'après les archives astrales, le « Livre de Vie du Père », dans lequel est inscrite d'une manière éternelle et vivante l'histoire de toutes les causes et de leurs effets, avec les actions et réactions mutuelles des formes de vie sur la matière. La mémoire n'est que le pouvoir possédé par l'âme de lire ces grandes archives astrales. J'ai ce pouvoir, et tu ne l'as pas. Mais je ne te raconterai pas ces choses. Je préfère te laisser le soin de les découvrir par toi-même et de connaître le passé à l'aide de la sagesse qui te vient. Alors tu sauras que je ne fais qu'un avec toi-même.

» Quand ce temps sera venu, j'écrirai la longue histoire de nos vies à partir des jours lointains où toi et moi vivions dans l'ancienne Lémurie, avant que la Terre n'ait connu le continent de l'Atlantide et l'époque glaciaire des géologues. C'était l'âge d'or. Mais nous remonterons plus loin que cela, même jusqu'au temps où la Terre n'existait pas, ni Vénus, ni Mars, et non plus le Soleil ni aucune étoile.

» Mais tout cela, je n'essayerai pas de le raconter entièrement au monde, non pas que ce soit défendu, mais parce qu'aucun lecteur ne pourrait comprendre l'état où se trouvait l'Homme actuel quand il appartenait à une race d'Hommes en puissance de devenir hommes. Quand je parle d'Hommes, je parle aussi de tous les animaux en relation avec lui, car toutes les espèces de créatures qui vivent sur la Terre sont l'Homme, mais il y a des hommes, et des animaux qui sont de moindres hommes. Non, ceux qui entendraient mes paroles ne pourraient absolument rien comprendre à des créatures qui ne seraient ni des animaux, ni des végétaux, ni des minéraux, mais qui cependant ont vécu. Je m'occuperai donc uniquement des temps moins anciens qui ont précédé de peu la dernière époque glaciaire, et des temps plus récents de l'époque glaciaire, et des temps plus récents de l'époque de Zaïlm. Quand je parlerai de lui, ce sera de toi-même, car mon Phylos n'est que Zaïlm réincarné, revenu du dévachan. »

Je relevai la tête que j'avais gardée baissée pendant le discours de Phyris. Nous étions seuls, les autres s'étant retirés. Phyris continua :

« J'écrirai aussi l'histoire d'Anzimée, et par conséquent ta mienne, et je dirai certaines choses sur d'autres personnes. Pour le moment, je parle de nous deux.

» L'homme naquit sur la Terre. Il venait de Mars. Il doit finalement renaître sur Vénus, après son séjour sur la Terre. Ainsi le veut l'allégorie d'Adam et d'Ève. Mais derrière eux vinrent aussi tous leurs frères inférieurs, les animaux de la terre, des mers, et de l'air. À l'arrière-plan de la naissance de la race, il y a les vies que la race a vécues sur Mars, et auparavant les vies qu'elle a vécues sur deux autres planètes constituées d'une matière invisible aux yeux terrestres. Actuellement, aucun processus vital n'y a lieu, car ces âmes du monde se reposent, comme le fait aussi Mars.

» J'ai donc fait allusion à cinq des sept planètes auxquelles la race humaine rend des visites cycliques, allant de la Première (invisible) à la Deuxième (invisible), puis à la Troisième (Mars), à la Quatrième (qui est la Terre), à la Cinquième (Hesper ou Vénus), puis à celle où l'Homme se rendra après des années sur Vénus, et de là au septième monde appelé Sabbatique. Comme les deux premières, les deux dernières planètes sont invisibles aux yeux des hommes de la Terre. Les mondes sont donc au nombre de sept, et l'Homme en parcourt sept fois le cycle. Il l'a déjà fait trois fois, et est arrivé en masse sur la Terre, quatrième planète de son quatrième cycle.

» Ainsi, Phylos, je parle dans le sens ordinaire des nombreuses vies de la race sur la Terre, Vénus, Mars, et toutes les autres planètes humaines. Mais quiconque le veut peut échapper à ces cycles et accompagner notre Grand Maître dans une existence que les mots ne peuvent décrire. Rares sont ceux qui manifestent une telle volonté et découvrent le Chemin. Cependant, voici quelques-uns des signes que l'on rencontre le long de ce sentier. Écoute-les, prête attention, et ils te permettront de trouver… Phyris. Use de toutes choses sans abuser d'aucune. Sers-toi des drogues en tant que drogues, mange sans gloutonnerie, bois sans excès, considère la société comme une occasion d'étudier, et le mariage comme un Chemin, mais la continence comme Sa Grande Route. La majorité de la race doit emprunter le sentier inférieur, car le chemin de la falaise qui borde le précipice est trop vertigineux. Nul ne peut y passer à moins qu'il ne vous tienne par la main, et rares sont ceux qui acceptent de Le laisser faire, car ils sont tentés par leurs désirs. Mais ceux qui refusent cette existence maintenant, comment' la retrouveront-ils plus tard ? Ils ne la retrouveront pas et cesseront d'exister en même temps que le monde. Alors sera vérifiée cette parole de l'Écriture : « Il y aura un temps, des temps, et la moitié d'un temps. » (Daniel VII-25, Apocalypse XII-14.)

» Hélas, que n’en est-il autrement ! Dans un jour peu lointain, tu rendras un témoignage concernant cette sentence. La race en est au milieu de son séjour sur la Terre. Elle a donc épuisé à moitié une expérience de vie qui l’engage pour une durée de temps si longue qu’elle dépasse tes facultés de compréhension. »

Je demandai : « Pourquoi ne voulez-vous pas me l’expliquer ? Je voudrais savoir.

— Te l’expliquer ? Oui, et avec des paroles que tu pourras comprendre, mais pour toi qui ne sais pas tout ce qui s’est passé pendant cette moitié de temps, les chiffres ne te donneront pas d’idées précises. Les voici néanmoins. »

Alors Phyris décompta solennellement une période de temps que ma pensée fut impuissante à comparer à quoi que ce soit, ce qui me plongea dans un abîme de réflexions. Elle continua :

« Mais prends bien garde de ne communiquer cette information à quiconque avant que notre rédemption ne soit confirmée. C’est l’espace de temps qui s’est écoulé depuis que l’univers était informe et vide, et que les ténèbres étaient sur la face de l’abîme. À l’exception des transfigurés, les hommes que nous voyons ne sont que des *demi-egos*, et les femmes aussi, deux d’entre eux n’ayant qu’un seul esprit. Quand arrivera le temps de la perfection, toutes les moitiés se réuniront, chacune avec la sienne, et voici, c’est le mariage conclu dans les cieux. Mais auparavant il faut passer par l’Épreuve, par la Crise de la Transfiguration. »

Je demandai : « Et si une âme n’arrive pas à surmonter l’épreuve, pourquoi n’y réussit-elle pas, et qu’arrive-t-il ? Et si l’une des moitiés, l’une des âmes jumelles échoue, l’autre doit-elle échouer aussi ?

— Oh ! mon cœur jumeau ! Si une âme ne franchit pas l’épreuve, c’est que les rébellions de ses nombreuses vies ont coupé les ailes à son énergie, de sorte qu’elle ne peut plus voler au-dessus des tentations concentrées dans l’épreuve. Ce destin est réservé à tous ceux qui échouent. Enfin, tu demandes ce qui t’arrivera personnellement si tu défailles ? Ton âme ira dans la Seconde Mort et entraînera donc la mienne dans le même sort, car les couples égoïques affrontent cette ultime bataille avec leurs énergies combinées. De moi dépend ta vie éternelle. Sur toi repose mon espoir. Mais c’est sur l’Esprit que nos espérances sont fondées, et nous ne pouvons le trouver si nous ne suivons pas le Chemin que nous a montré le Christ. Si nous ne le cherchons pas, il n’ira pas nous chercher. À moins que Christ ne soit à nous et en nous, nous échouons dans la terrible épreuve. Mais, Phylos, viens voir la Terre comme elle était aux jours de Zaïlm et d’Anzimée, et regarde-la bien maintenant. »

Ayant ainsi parlé, elle se leva et me toucha. Je perçus alors pour la première fois qu’elle était comme moi dans sa forme astrale. Il me sembla que

momentanément je dormais. Pourtant je fus conscient d'un mouvement, du genre de celui que l'on ressent quand on passe brusquement d'un profond sommeil au réveil. C'était le passage de Vénus à la Terre. La sensation était due au fait que mon corps astral d'alors était en quelque sorte matériel. En arrivant de la Terre sur Vénus, je n'avais même pas de corps astral et par conséquent rien de matériel. Je n'avais donc pas pu avoir conscience de cette première transition. Mon actuel sommeil inconscient était dû à Phyris, qui voulait détourner mon attention de ses paroles… et d'elle-même.

*

Une fois de plus, la Terre m'apparut. Je vis la vaste nappe d'eau de l'Atlantique. Phyris me dit :

« Les noms sont bien adaptés. Vois ici l'océan Atlantique, à l'endroit où se trouvait le continent de l'Atlantide. Nous allons descendre dans ses profondeurs. Au-dessus et autour de nous s'étendent ses eaux, mais elles ne peuvent nous faire du mal, car notre psychisme est supérieur au leur. Contemple les annales psychiques du passé, l'histoire concrète du monde, impérissable jusqu'à ce que le Temps cesse d'exister.

» Veux-tu lire le récit de la première destruction de Poséid ? Cherche dans ta Bible, et tu le trouveras dans l'histoire du déluge de Noé. Cela se passait avant l'époque de Zaïlm, bien des millénaires avant l'histoire que connaissaient les Atlantes.

» Veux-tu connaître la destruction des Lémuriens, le grand peuple qui habitait la Terre avant l'âge de glace, à une époque où le monde ignorait le froid, la neige et le gel, époque antérieure aux Atlantes d'un nombre incalculable d'âges ? Consulte le Livre de Job et lis comment l'eau profonde de la mer bouillonnait comme une marmite. (Job XLI-22). Ainsi apprendras-tu que la Lémurie a péri par un feu venu des profondeurs interplanétaires.

» Les cycles d'humanité meurent alternativement par le feu et par l'eau. Si lointain qu'en soit encore le jour, les races terrestres d'aujourd'hui en viendront à périr par le feu. La Terre sera foudroyée et repliée sur elle-même comme un rouleau. Lis à ce sujet la prophétie de la seconde Épître de Pierre, chapitre III, verset 10, en te souvenant que toute cette science ne vient pas de moi.

» J'ai fini de parler. Maintenant, Phylos, mon autre moi-même, je compte sur toi pour accomplir la loi, les prophètes, et ton karma. J'attendrai ton retour vers moi. Nous nous séparons. Regarde. Voici la Sache, voilà Mendocus. Oui, mon bien-aimé, nous nous séparons, mais ce n'est que pour peu de temps, et ensuite nous serons réunis pour l'éternité. Laisse une vague notion de moi s'éveiller dans ta pensée pour adoucir ta vie et te guider toujours vers en haut. Que ma

paix soit avec toi et te garde, si tant est que je l’aie en ton absence ! » Elle m’entoura de ses bras et me serra longtemps contre elle, tandis que nos regards plongeaient dans l’âme l’un de l’autre. Puis ses lèvres rencontrèrent les miennes dans un sanglot extasié, et… je ne la vis plus.

CHAPITRE VIII

LES MAÎTRES DE JADIS ENSEIGNAIENT LA SCIENCE DE DIEU

Je m'éveillai dans l'une des plus petites pièces de la Sache. Elle ne me parut pas inconnue, bien que je n'y eusse jamais été. Mendocus était assis à mon chevet. J'avais le sentiment d'avoir perdu quelque chose sans savoir exactement quoi, mais cette perte me causait une tristesse inexprimable. Je me sentais gêné comme si ma liberté était diminuée, et faible comme si j'avais été longtemps malade. Mais Mendocus mit sa main sur mes yeux et je m'endormis.

Quand je repris conscience, ma lassitude avait disparu, mais il n'en était pas tout à fait de même pour mon sentiment de vide et de liberté restreinte. C'était une chose d'avoir perdu prise sur ma mémoire et les événements, d'avoir entièrement oublié Vénus et Phyris, Mol Lang et Sohma. Mais c'en était une autre entièrement différente, impossible à oublier ou à négliger, que la croissance de mon âme pendant mes cinq semaines d'absence de la Terre. Oui, cinq semaines du temps terrestre, qui, a un millième près, avaient été passées sur Vénus, bien que mon séjour dans le dévachan m'ait paru durer plusieurs mois.

Il m'eût été impossible de rester à Pertoz et d'être heureux. Ce serait également impossible pour vous, amis lecteurs. Pourquoi ? Parce que le niveau de vie y est tellement exalté au-dessus de notre Terre familière que l'âme n'y peut pénétrer que par croissance, une croissance lente et longue, souvent douloureuse, mais toujours une croissance.

Pour moi à cette époque et pour vous aujourd'hui, le transfert irrévocable sur un plan de vie aussi élevé signifierait une punition terrible, la suppression de toutes nos facultés vitales ordinaires et de nos présentes individualités, et l'attribution d'une série de sensibilités entièrement différentes. Les anciennes seraient remplacées par celles d'une personnalité étrangère non entraînée à s'en servir au sein de phénomènes entièrement nouveaux régis par des lois inconnues. L'âme mal en place serait obligée de faire la mise au point parmi les malheurs de longues années. C'est une bénédiction divine pour l'humanité que la transition brusque d'un plan vers un plan supérieur soit tout aussi impossible qu'une véritable régression.

Je m'assis sur mon séant, puis me levai avec l'aide de Mendocus, car j'étais

faible et pris de vertiges. Je restai plusieurs jours à la Sache, apprenant certains événements et prenant diverses décisions et résolutions. Je demandai des nouvelles de Quong. On me répondit qu'il était mort. Comme j'ignorais ce qui s'était passé au cours des cinq dernières semaines, cette nouvelle me chagrina vivement.

Mendocus me dit que j'étais encore dominé par des appétits et passions terrestres, bien que j'eusse passé récemment au sein d'une humanité d'ordre céleste en un lieu où la sensualité ne pénètre jamais, et où pourtant les gens ne sont pas austères ni la vie dépourvue de plaisirs.

J'acquiesçai par courtoisie sans savoir de qui ni de quoi il s'agissait, pas plus qu'un citadin qui n'a jamais voyagé ne connaît l'intérieur de l'Afrique. Constatant mon ignorance, il s'arrêta de parler.

J'avais l'impression que ses remarques sur le péché social ne s'appliquaient pas à moi. Sans doute étais-je en rapport avec les gens de ce monde, mais je ne commettais pas de péché dans le sens du mot tel qu'il l'employait. Je n'étais peut-être pas libéré de mon entourage, mais j'étais libéré de ces erreurs, soit dit sans amour-propre pharisaïque.

À propos de ceux qui sont tombés, où donc était la noble fille vraiment exquise que j'avais essayé de relever, et qui avait secondé mes efforts en partant pour Melbourne ? Les intérêts de la vie me rappelaient à nouveau, et l'âme animale réaffirmait sa présence, luttant avec toute l'énergie de sa faible personnalité contre l'âme humaine et l'esprit qui l'anime. Ce dernier ne peut ni pécher ni se tromper, parce qu'il est uni à la Super-Âme et en conséquence attire l'âme humaine vers le haut, tandis que l'âme animale l'aspire vers le bas.

Mendocus reprit la parole pour me dire :

« Pierson, les péchés que tu condamnes chez tes compagnons furent les tiens, et si tu condamnes celui qui les commet, ils pourraient redevenir les tiens. Ce que tu réprouves, tu n'es pas à l'abri de le commettre. Ne juge pas, de crainte d'être jugé. Les cinq dernières semaines ont allumé dans ton âme intérieure une lumière, une lampe de Dieu. Ne la masque pas, mais laisse-la briller de telle sorte qu'elle donne de la lumière aux pécheurs qui n'en ont pas. Aie pitié d'eux, déplore leurs erreurs, mais si tu les condamnes, tu ne suis pas les traces de Celui qui a dit : « Je ne te condamne pas non plus. Va et ne pèche plus. » (Jean VIII-11.)

Mol Lang avait correctement jaugé mes capacités en refusant de rendre irrévocable mon ascension sur le plan des Hespérides. La torche du désir a la main, je m'étais tenu prêt à brûler mes vaisseaux terrestres. Si j'avais su à quoi j'échappais, j'en aurais éprouvé de la reconnaissance. Toujours est-il que Vénus était devenue pour moi un nom sans signification, et que mes vaisseaux n'étaient

pas brûlés. Puérilement heureux, j'étais allé sur le plan dévachanique où tous mes désirs d'enfant avide d'expériences paraissaient se réaliser, bien que je n'en eusse jamais manifesté d'aussi fous. Maintenant l'enfant avait été confronté avec le fait brutal que des lois inexorables gouvernent tous les royaumes de la vie. Son échec l'avait paralysé et lui avait brisé le cœur. Il était retourné à sa propre sphère et, Dieu merci, avait été rendu capable de tout oublier jusqu'au moment où le levain des cinq semaines aurait fait lever toute la pâte. Alors le retour redeviendrait possible, à la manière dont on reprend possession de ce qui vous appartient.

Amis lecteurs, ne faites jamais l'enfant devant le sublime. Vous n'échapperiez peut-être pas aussi facilement que moi aux conséquences. Comptez ce qu'il faudra payer, ou alors marchez à pas pesants avec la masse des gens ordinaires. Les deux routes mènent au but. L'une est courte mais indiciblement sévère, l'autre est longue et malheureusement bien assez sévère comme cela. Il n'est pas paradoxal de dire que la route la plus courte est la plus longue, car la vie ne se mesure pas toujours par années. Certaines vies ne durent que très peu de temps, mais les amertumes – et peut-être aussi les douceurs — qui s'y pressent en foule demanderaient mille ans pour être expérimentées dans d'autres vies moins caractéristiques.

Avant mon départ de la Sache, Mendocus me donna des règles ésotériques de conduite pour me guider dans les jours à venir où je serais obligé de m'appuyer uniquement sur leur connaissance pour me tirer d'affaire, alors qu'il n'y aurait pas d'occultiste à proximité. Le grand et vieux sage me dit :

« Pierson, j'ai ici une Bible, et voici, j'ai lu l'Ancien Testament quatre-vingt-sept fois, et le Nouveau plus souvent encore. Pourtant je découvre toujours de nouvelles beautés dans ce livre. J'ai ici les Livres de Manou et aussi les Védas. Ils s'inspirent tous de l'Esprit du Christ, sous des noms divers, il est vrai, et à des époques différentes. Ils sont tous plus ou moins allégoriques, et l'on a besoin de Sa Lumière pour les interpréter. Sans elle, de sérieuses erreurs sont à craindre, comme il s'en est produit précédemment dans le monde avec une fréquence lamentable et une effrayante persistance dans leur durée. Je vais tirer pour toi de ces livres un enseignement qui te guidera.

» Frappe, et l'on t'ouvrira, mais veille à frapper avec la volonté de l'Esprit, car même si la pensée frappe éternellement, le Chemin ne lui sera pas ouvert.

» Demande, et l'on te donnera. Mais l'homme animal peut demander éternellement sans jamais recevoir de réponse. La citation sous-entend que la requête doit être présentée par l'Esprit en toi en vue d'obtenir des vérités de Dieu, et non pour recevoir des biens terrestres. Ces derniers suivront comme l'ombre suit le soleil.

» Tout ce qu'on demandera au Père au nom du Christ, Il l'accordera. Mais rappelle-toi que demander au nom du Christ, c'est demander des choses de Son Royaume. Leur don s'accompagne par surcroît de celui des choses inférieures : nourriture, vêtement, et tout ce dont le corps a besoin. La pensée ordinaire a beaucoup de peine à comprendre cela. Lui ne te laissera pas périr, même si tu meurs de faim.

» Tout ce qu'un homme sème, il le récoltera aussi. C'est le karma et la loi, et il faut que chaque virgule de la loi s'accomplisse. L'homme est le produit de beaucoup d'incarnations. Chaque vie terrestre comporte une personnalité nouvelle enfilée sur le fil incassable de l'individualité égoïque, laquelle s'étend de l'éternité du passé à l'éternité de l'avenir, de l'orient à l'occident.

» On ne peut négliger aucune des exigences du karma. Il faut les payer toutes au cours des vies successives. Fais donc aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît, et rappelle-toi ceci : ce que tu fais à la plus petite des créatures parmi tes compagnons, tu le fais de la même manière et dans la même mesure à notre Sauveur et à notre Père, et quelqu'un te le revaudra à ton tour.

» Observe tous les commandements. Cela te permettra d'atteindre l'existence éternelle, où tout est sagesse. »

Ce soir-là, je sortis de l'enceinte sacrée et retournai à la ville. J'y appris des nouvelles variées. Mes associés de la mine étaient maintenant disposés à racheter ma participation sans plus discuter. Je reçus en pièces d'or pour prix de cette vente trois cent mille dollars payables en sept règlements trimestriels d'environ quarante-trois mille dollars chacun.

Quand j'eus pris les dispositions pour faire effectuer ces versements à leur échéance chez mes banquiers de Washington D. C., je me sentis envahi d'un désir de voyager. Comme j'en avais les moyens, je finis par parcourir presque tous les pays civilisés. L'inquiétude seule expliquait cependant ce nomadisme.

Deux années s'étaient presque écoulées depuis mon départ de X-City, lieu de mes expériences ésotériques. Je me trouvais en Norvège, bien loin des grandes villes, dans un petit hameau voisin d'un fjord célèbre où j'étais arrivé la veille. Mon guide et homme à toutes mains parlait suffisamment bien l'anglais pour se faire comprendre facilement. Il se révéla qu'il avait été marin sur le bateau de mon premier voyage en mer. Il était revenu dans son pays natal pour veiller aux besoins des voyageurs, et sa connaissance de l'anglais lui était d'un grand secours dans ce métier. Il fut ravi de me revoir, et réciproquement. Me rappelais-je son nom ? Certainement, Hans Christison.

Hans m'informa que quatre ou cinq estivants habitaient le village. « L'un d'eux est une jolie damoiselle folle de peinture et de pinceaux. Ce doit être une

artiste. »

Une semaine se passa pour moi avant de rencontrer la « jolie damoiselle ». Entre-temps Hans, muni d'un fusil et d'une canne à pêche, me guidait et ramait sur mon léger canot. Un après-midi je pris l'esquif et m'en allai seul vers un rocher qui s'élevait à la sortie du fjord et où poussaient quelques beaux bouleaux fort gracieux. J'amarrai ma barque, en sortis, et m'assis pour lire le courrier que l'on m'avait fait suivre de New York.

Tandis que je lisais, j'entendis derrière moi un faible bruit, comme s'il y avait quelqu'un d'autre sur la petite île. Je tournai la tête et aperçus une femme dont la vue me fit lâcher ma lettre et me lever d'un bond. J'étais trop surpris pour me découvrir et même pour parler, et elle parut aussi étonnée que moi. Je ne pus articuler qu'un mot : « Lizzie ! » Elle répondit : « Monsieur Pierson ! »

Et ensuite, tous deux ensemble :

« Comment êtes-vous ici ? »

Je lui racontai mes voyages sans but, et elle l'histoire de sa vie depuis notre séparation à X-City. De Melbourne elle était allée à New York, et de là à Washington où elle avait acheté une maison sous le nom de Harland et installé un atelier d'art. Elle n'avait dit que peu de chose à ses voisins sur ses antécédents, et ils en apprirent moins encore par ailleurs. Elle leur laissa supposer qu'elle était une jeune veuve australienne de fortune moyenne. Après son arrivée dans la capitale, elle avait toujours passé l'été outre-mer. Celui-ci était le troisième été, et elle le passait en Norvège. Ses tableaux se vendaient bien, et elle avait reconstitué tout le capital prélevé sur ce qu'elle appelait mon « emprunt ». Elle insista pour me rembourser, mais je me mis à rire et acceptai sous réserve en lui disant : « Avant mon départ, si vous y tenez absolument. »

Je restai là quatre semaines, jusqu'au jour où j'appris incidemment qu'elle partait dans quelques jours pour un petit séjour dans la région des lacs écossais. Alors, sans rien dire à M^me^ Harland, je priai Hans de me conduire de nuit au petit steamer qui tous les quinze jours relâchait au port et se trouvait précisément de passage. Je montai à bord et réglai Hans en le gratifiant d'un bon pourboire. Tandis qu'on larguait les amarres, je lui dis :

« Hans, préviens la « jolie damoiselle » que je suis parti. Si elle demande où, dis-lui que je me rends à Saint-Pétersbourg. Au revoir, Hans ! »

J'allai en effet dans la capitale des tsars et y restai une semaine. De là, je partis pour Paris, puis pour Londres, et une semaine plus tard, je m'embarquais pour New York d'où je pris le train de Washington.

Une année s'écoula. Un après-midi que j'arpentais l'avenue de Pennsylvanie, je me trouvai face à face avec Élisabeth Harland. Nous nous arrêtâmes pour causer, puis je l'accompagnai. Les anciens souvenirs nous revinrent à la

mémoire. Je me rappelais notre séjour en Californie, et avec plus de tendresse notre mois paisible en Norvège, où je m'étais finalement rendu compte que j'aimais vraiment cette jeune femme. Ce n'était pas seulement pour sa radieuse beauté et son exquise et calme féminité, mais à cause de son immense effort pour triompher d'une vie d'erreurs, et aussi pour sa réussite qui l'avait fait sortir du creuset comme de l'or affiné.

Avant de nous séparer, je notai son adresse et résolus de lui rendre visite à la première occasion.

Le lendemain soir, un employé de banque vint à mon appartement et y laissa un paquet et une lettre. Le paquet contenait deux cents billets de cent dollars chacun. Quant à la lettre, je l'ouvris précipitamment et lus.

3 septembre 1869.

Mr. Walter Pierson,

Ci-inclus veuillez trouver la somme dont je vous suis redevable, avec la profonde gratitude de mon cœur pour votre prêt. Restons amis. Vous serez toujours le bienvenu au foyer de

Votre sincère amie,

Élisabeth Harland.

Je réfléchis à la situation, et pris ma résolution très soudainement. Dans mon portefeuille, je plaçai l'argent qu'on m'avait rendu, pris mon chapeau, vérifiai que j'étais correctement vêtu, et descendis la rue jusqu'à ce que j'eusse rencontré une voiture. J'y montai et donnai l'ordre au cocher de me conduire telle rue, tel numéro.

L'endroit était joli. M^me^ Harland elle-même répondit à mon coup de sonnette. Son attitude était cordiale, mais j'imagine un peu réservée.

Au mur du salon pendait un tableau de qualité exceptionnelle. Un homme, dont le visage et l'allure exprimaient la divinité aussi parfaitement que peinture et pinceau peuvent la rendre, se tenait debout et regardait une femme qui cachait son visage dans ses mains. Dans la poussière, à ses pieds, des caractères étaient écrits. Le paysage rappelait la Terre Sainte. Sous le tableau mi-grandeur nature étaient inscrits ces mots : « Saint Jean VIII-11 » (7).

Je m'assis sur une chaise qu'on m'offrait, et le silence régna. Mon hôtesse le rompit en disant :

« Avez-vous reçu l'argent, Monsieur Pierson ?

— Oui. »

Je le tirai de ma poche et, suivant ma résolution, je dis en supprimant tout

préambule :

« À moins que vous ne vous donniez vous-même avec cet argent, je ne l'emporterai pas de cette maison. Voulez-vous devenir ma femme, Élisabeth ? » lui demandai-je en m'agenouillant près d'elle.

Son regard plongea dans le mien pendant quelques secondes, puis avec des larmes aux yeux et des larmes dans la voix elle dit :

« Si c'est pour moi-même, parce que vous m'aimez et que la réussite du présent efface le passé, oui, mon bien-aimé ! » Elle se réfugia dans mes bras avec un sanglot et pleura comme si son cœur allait se briser.

À la fin elle dit d'une voix tremblante :

« Le monde entier vaut moins que ce sincère amour. » Nous nous mariâmes dans l'intimité et partîmes ensuite pour un court voyage outre-mer. Nous n'allâmes qu'en Angleterre et revînmes bientôt chez nous.

CHAPITRE IX

PAIX À QUI TIENT COMPTE DES AVERTISSEMENTS

Au cours des pérégrinations qui précédèrent mon mariage, j'avais passé par l'Hindoustan. J'y rencontrai un vieillard d'aspect rébarbatif. À peine ses yeux ternes se furent-ils posés sur moi qu'il dit :

« Vous êtes celui dont Mendocus m'a parlé et pour qui il m'a chargé d'un message en me disant : « Expose-lui certaines choses de ma part. » C'est ce que je vais faire. Jeune homme, votre vie sera triste et amère sur la Terre, mais bien douce ensuite. Il va se passer des événements qui inciteront votre âme animale à s'étreindre elle-même en disant : « Voici la joie. » Mais la petite voix silencieuse et intérieure de l'âme humaine objectera immédiatement : « Cette joie n'est qu'un fruit de Sodome. » Vous saurez aussitôt qu'il en est bien ainsi. Dès lors votre âme animale, qui est la dépravation innée, soutiendra une guerre permanente contre votre esprit, qui vient de Dieu, de Brahma, de l'Unique. Voyez en cela l'allégorie d'Adam et du péché originel, qui tire votre âme humaine vers le bas, vers la terre, tandis que l'Esprit l'attire vers le haut. Prenez donc garde aux paroles de l'Esprit. Je vais les interpréter pour vous.

» Avant que vos yeux puissent voir Dieu, il faut qu'ils soient devenus incapables de verser des larmes sur aucune de vos propres souffrances. Avant que vos oreilles puissent entendre, il faut qu'elles aient perdu toute sensibilité. Votre voix ne peut exprimer la sagesse éternelle avant d'avoir perdu tout pouvoir de blesser. Avant que votre personne puisse se présenter devant l'Éternel !, il faut que vos pieds aient été baignés dans le sang de la douleur, de la pénitence, et de la restitution. Tuez donc en vous toute ambition d'exceller dans les pauvres sentiers de la Réputation. Cessez de considérer cette vie comme votre bien le plus précieux.

» Ensuite travaille pour Dieu aussi assidûment que d'autres travaillent par Mammon. Respecte ta vie comme ceux qui chérissent le plus la vie, et sois heureux comme ceux qui vivent pour le bonheur. La source de toutes les erreurs se trouve dans le cœur de chacun, dans celui du disciple comme dans celui de l'homme rempli de désirs. Étudie un plant de sénevé, observe sa croissance et sa floraison. Si tu l'abats de manière qu'il ne puisse jamais porter de graines, tu

verras une chose étrange. Il germera de nouveau et poussera au cours des années, même s'il n'a pas produit de semences, et cela bien qu'il s'agisse simplement d'une forme matérielle. Si donc une âme humaine n'est pas retranchée de la terre, et cependant y mène volontairement une vie de continence en refusant d'y jouer un rôle procréateur, l'Esprit de la vie éternelle pénétrera en elle. Cette âme se contiendra alors elle-même et vivra donc à perpétuité. Étudie la vérité qui ressort de la vie du sénevé. Seuls les forts en Dieu peuvent agir selon cet enseignement et contenir prématurément leur nature inférieure. Les faibles lui laissent atteindre son plein développement, et c'est alors qu'ils livrent bataille. Leur nature inférieure s'efforcera de détourner leurs pieds du sentier et y parviendra peut-être.

» Mais si toute la puissance animale a jamais été annihilée en toi, si tu as exécuté même une seule fois la volonté du Père comme Son enfant obéissant, alors c'est la rédemption, car cela te donnera la force d'accomplir toutes les œuvres du Créateur de l'existence. Il te semblera qu'on te retire ta vie même. Cela vient de ce que ton âme animale sera saisie et jugulée. Mais l'âme humaine s'en remettra, et l'Esprit y entrera. C'est l'heure du Silence de l'Âme.

» Vous verrez alors combien ténébreuses sont les vies de ceux qui vous entourent quand ils n'ont pas devant eux un but d'union avec l'Esprit vers lequel ils puissent courir. Alors vous connaîtrez le karma. Vous verrez aussi qu'à cause de vos précédentes incarnations votre karma est inextricablement imbriqué dans celui du monde. C'est à ce sujet que le Nazaréen répondit par l'histoire du bon Samaritain au docteur de la loi qui lui demandait : « Qui est mon prochain ? »

» Walter Pierson, si vous devenez capable de connaître une seule fois la Paix du Silence, alors vous apprendrez tout ce qui concerne le monde qui vous entoure, car la Terre appartient à Brahma, et tout ce qu'elle contient enseigne Ses œuvres. »

Je fus surpris de m'entendre appeler par mon nom, et aussi de ce qu'on me parlât de Mendocus. Le vieil homme continua :

« Si votre âme a connu cette Paix une seule fois, aucune tempête de péché ni de chagrin ne pourra jamais plus vous écarter beaucoup du Sentier, car cette connaissance est une sagesse qui demeure. Tenez compte aussi des paroles de Mendocus, lisez votre Bible, lisez les Védas, lisez Manou, et étudiez-les. Ce sera un bâton pour votre main et une lampe pour éclairer vos pas. Que la paix soit avec vous !

— Que la paix soit également avec vous », répondis-je tandis qu'il se perdait dans la foule entourant la fontaine publique près de laquelle nous nous étions tenus.

Maintenant qu'Élisabeth retrouvée était devenue ma femme, je méditai

profondément sur ces enseignements de la tradition occulte. Non qu'il y eût un rapport entre Élisabeth et eux, mais à mesure que les années passaient, je constatais qu'elle ne connaissait rien de ces études abstruses et ne s'y intéressait guère. Nos vies s'orientèrent alors dans des directions différentes. Cette divergence ne la frappait point, et j'étais heureux qu'elle n'y songeât pas. Elle travaillait pour son Église, et je l'aidais dans ses bonnes œuvres.

Deux charmantes petites filles nous naquirent et furent les plus grands trésors de nos vies. Que de soins nous apportâmes à leur enseigner la vie et à les protéger de ses dangers ! Tant que ces fillettes vécurent avec nous, je fus heureux, et cependant une tristesse indéfinissable me faisait sentir que les expériences de la Terre n'étaient que des pommes de Sodome.

Mes heures de plus grande solitude étaient parfois troublées par une voix étrange qui murmurait quelque chose à ma conscience intime. À mesure que le temps passait, cette voix se fit plus forte, et un beau jour une forme spectrale apparut à mes yeux. Le fantôme parla. Ce qu'il dit me donna le vif désir d'en entendre davantage. Alors je le cultivai, et il devint désormais un visiteur régulier. De là à être continuellement présent pendant mes moments de solitude, il n'y avait qu'un pas à franchir. Il parlait de séjour sur une planète lointaine qu'il appelait tantôt Pertoz, tantôt Hesperus, ou encore Vénus. Il parlait de personnes aux noms étrangers, appelant l'une Mol Lang, une autre Sohma, une troisième Phyris. Puis il décrivait ces personnages tandis que j'écoutais avidement. Qui étaient-ils, et quelle était l'âme humaine qui était allée sur Vénus ? La forme spectrale me ressemblait extraordinairement, mais mon sommeil nocturne était aussi paisible que si elle n'était pas venue me rendre visite.

Je l'appelais mon fantôme. Combien j'étais inconsciemment dans le vrai ! Il me parlait de tout ce qui concernait mon séjour avec Mol Lang et mon passage sur Vénus. Il attirait ma vue psychique sur le panorama du fond de l'Atlantique. Il me parla d'une visite sur le Soleil avec Sohma, visite que j'ai omis de mentionner en son temps mais que je résume brièvement. Sohma m'avait emmené sur le Soleil et montré que c'était un corps vibrant moins grand que ne l'imaginent les astronomes, mais d'une densité énorme. J'avais vu ses océans ; ils étaient plus lourds que le mercure. Mais il n'y avait sur le Soleil aucune forme vivante que je pusse reconnaître. Cependant la vie existe partout sous une forme ou une autre, qui n'est pas nécessairement animale ou végétale. Du point de vue élevé des êtres très avancés dans la connaissance des œuvres du Père universel, certaines formes que nul homme terrestre ne qualifierait de vivantes possèdent néanmoins la vie. Mais les pulsations du Soleil dégagent une énergie vibratoire tellement formidable que mon subtil corps astral lui-même en ressentit

quelque peu les effets.

Sohma dit :

« Voici le centre immédiat de notre système solaire. Tu pourrais le qualifier de dynamo, la grande dynamo du système. Tu aurais raison, mais aussi tort. On essaye parfois de définir le Soleil comme analogue à une machine dynamoélectrique. Bien des arguments militent en faveur de cette thèse, mais il est faux d'identifier le Soleil à une telle machine.

» Les obstacles que rencontre cette théorie affaiblissent également la base de toutes celles qui essayent de rendre compte des origines de la chaleur et de la lumière solaires. Les difficultés proviennent de ce que la science n'attache pas une valeur qualitative suffisamment élevée au Soleil. La théorie de la combustion ne vaut rien. Celle de la contraction de la masse solaire ne se soutient que partiellement. Celle des pluies de météores ne rend pas beaucoup mieux compte des faits que les précédentes. La théorie électrodynamique non plus. Il est vrai que cette dernière explique comment la lumière et la chaleur solaires peuvent coexister et s'harmoniser avec le terrible froid qui règne dans les espaces compris entre la Terre, les planètes, et le Soleil. Elle explique ce que la théorie de la simple combustion dénie si complètement, à savoir que plus on s'éloigne du centre de la Terre, soit dans un ballon soit sur une haute montagne, plus l'atmosphère devient froide et sombre. La température des espaces interstellaires s'abaisse à plus de deux cent soixante-dix degrés en dessous de zéro. Il y fait noir comme à minuit, et le Soleil y apparaît comme un disque lumineux sans rayons. Mais la théorie de la dynamo n'explique ni le spectre solaire, ni les bandes du spectre, ni les flammes coronaires, ni les taches du Soleil, ni les éclipses du Soleil ou de la Lune. »

Le lecteur se souviendra que l'exposé ci-dessus me fut fait par Sohma pendant que j'étais encore à l'état de corps astral hespéride et inconscient d'une existence terrestre antérieure. Je n'avais donc aucune mémoire des connaissances du monde, et mes jugements sur les remarques de mon ami étaient exemptes de préjugés. Après sa mention des éclipses, il avait cessé de parler. J'attendais qu'il voulût bien continuer, mais comme il ne le faisait pas, je finis par l'interroger.

« Eh bien, qu'est-ce qui explique tout ? Quelle est la vérité ? »

À cette question, il continua :

« J'ai dit que les astronomes sous-estiment le Soleil. Ils voient du feu sur la Terre et transposent cette notion pour expliquer le Soleil. S'apercevant que l'explication ne tient pas et sachant qu'une masse dégage de la chaleur en se contractant, ils font une tentative dans ce sens. Mais leur nouvelle hypothèse n'est pas plus satisfaisante que celle des pluies de météores ni qu'aucune autre

fondée sur les faits actuellement connus. Elles reflètent toutes des vues trop étroites. L'infini ne s'explique pas par le fini, ni les grandes choses par les moindres. Le feu est de l'énergie, l'électricité est de l'énergie, et Dieu est énergie. Mais le feu ne résout pas la question : « Qu'est-ce que l'électricité ? » et l'électricité ne répond pas à la question : « Qu'est-ce que Dieu ? » Par contre Dieu explique les deux autres, car la somme des parties est égale au tout. Mais étant donné que l'homme ne connaît pas le vrai nombre des parties, le total partiel qu'il en connaît ne parvient pas à lui expliquer Dieu. »

Sohma s'interrompit à nouveau. Mais j'étais rempli d'une souvenance vagabonde de la Terre et trop passionné pour attendre. Je ne le laissai pas respirer et lui dis :

« Tout cela ne m'explique pas l'énigme solaire.

— Tu es impatient, mon frère. Apprends donc une chose qui a été jadis connue sur la Terre, mais qui *y* est oubliée depuis des âges. La Nature se présente sous un aspect double, positif et négatif. Le grand côté positif est celui de la science officielle, tandis que l'aspect négatif lui est entièrement étranger. C'est le Côté Nocturne de la Nature, celui que les Atlantes connaissaient autrefois sous le nom de Navaz. Les plus folles spéculations de la pensée en soupçonnent à peine l'existence, et la science ne l'a pas abordé. Il est gardé secret par un petit nombre d'hommes ignorant qu'ils entretiennent un ange. Dans un siècle, oui, et même avant ! cette sagesse angélique retournera la face des choses terrestres. Elle dotera le monde de vaisseaux aériens et de tous les systèmes que connaissaient les Atlantes dont je viens de parler. Commences-tu à comprendre ? »

Je répondis :

« Non. Je pense que tu fais allusion à certains domaines inexplorés jusqu'ici des forces physiques. Mais quel rapport cela a-t-il avec le Soleil ?

— Voici : les soleils des systèmes stellaires sont des centres de force du Côté Nocturne de la Nature. Leur énergie et leur matière sont d'un grade supérieur à *celui* des planètes et satellites. L'eau avant la cataracte est assurément de l'eau, mais comme elle est mobile et haut située, elle coule par-dessus bord en produisant de l'énergie. En d'autres termes, un flux d'énergie émerge hors du côté froid, ténébreux, et négatif de la Nature, hors de son Côté Nocturne. Ce flux est attiré vers la polarité positive, et son écoulement constitue ce qu'on appelle la Nature. Au cours de sa *chute*, il produit, dans l'ordre descendant, magnétisme, électricité, lumière, couleurs, chaleur, et sons, puis finalement la matière solide qui est fille de l'énergie et non créatrice d'énergie. Quand les forces du Navaz sont tombées au niveau de la lumière, et que les ondulations lumineuses entrent dans un spectroscope, elles en sortent sous forme de couleurs correspondant aux

diverses bandes du spectre. À mesure que la descente progresse, elles donneront les lignes marquantes du spectre solaire, telles que la grande ligne B de l'oxygène, la remarquable ligne 1474, et les brillantes bandes violettes H et K. »

Je crus maintenant percevoir la vérité, mais je ne faisais que l'entrevoir. De vastes horizons restaient à ouvrir, et je le compris quand mon compagnon continua :

« La présence de flammes, de métaux en feu, et de divers autres phénomènes conduit les astronomes à considérer le Soleil et les étoiles comme des enfers flamboyants. Mais le feu de ces astres ne saurait diminuer, car le Père est immanent et entretint perpétuellement les forces du Navaz. Les graphiques décrivant l'extinction d'une étoile sont des rêves qui ne se réaliseront jamais.

» Un jour viendra où les hommes de la Terre fabriqueront de nouveau les instruments que l'Atlantide connaissait si bien. On verra que les rayons prismatiques d'un spectroscope sont une source de chaleur et de sonorités, et que les prétendues « flammes » du Soleil et des étoiles peuvent produire de la musique, des harmonies divines. (Job XXXVIII-7.)

» Mais il y a plus. En suivant l'énergie dans sa descente, on découvrira qu'avec le spectre solaire vert sombre du fer on peut produire du fer métallique utilisable dans les usines. Il en est de même pour les autres bandes. Les verts, bleus, et bleu-vert intenses fourniront du cuivre, du plomb, de l'antimoine, *etc.* C'est par ces courants du Navaz que la circulation est maintenue dans l'univers, comme celle du sang dans les artères d'un homme.

» Mais tu es fatigué, mon frère, sans quoi je t'en expliquerais davantage. Les planètes qui reçoivent tous ces courants doivent en restituer l'équivalent. Cette nécessité ouvrirait devant toi un autre vaste champ d'études et tu trouverais l'explication d'un phénomène qui trouble les savants modernes, le fait que l'intérieur du globe terrestre soit en fusion. Cela aussi est en quelque sorte une erreur. Tous les phénomènes qui paraissent dénoter cet état de fusion ne prouvent pas qu'il existe vraiment. Mais tous démontrent l'existence de courants de retour positifs, tous montrent les courants veineux ramenant l'énergie vers les centres cardiaques de notre univers. » Sohma termina par une apostrophe aux penseurs les plus influents de la Terre et s'exprima en termes réellement magnifiques :

« Ô Science de la Terre, en toi résidera l'espoir du monde quand tu seras devenue line servante de Dieu. Regarde vers le haut, estime Ses œuvres à leur haute valeur, et tu liras clairement beaucoup de choses qui te déconcertent profondément. Tu es Joseph, la Religion est Marie, et la Lumière de la Vie jaillira de votre couple. Vous êtes bénis. »

Quand mon « fantôme » me répéta cette conversation, je pris mon chapeau et

sortis pour regarder le Soleil et me demander avec émerveillement si tout cela était bien vrai. Dans ma stupéfaction, je songeai de nouveau : « Qui donc peut bien être ce Sohma ? »

L'énigme grandissait, et j'étais de plus en plus mécontent de la vie. Le levain agissait dans la pâte. Plus j'étudiais la vérité démontrée par le plant de sénevé, plus mes perceptions devenaient claires. Je compris que je ne pourrais jamais faire beaucoup de progrès dans mon corps physique actuel, car Élisabeth et moi nous avions passé à côté du sénevé sans lui prêter attention, et notre union nous avait fait écrire un nouveau chapitre du karma.

Pendant un temps, mon fantôme se conforma entièrement à ma volonté dans ses allées et venues. Mais il parut bientôt entrer en moi et se fondre avec moi. Je ne l'entendais ni ne le voyais plus. En revanche, je ne faisais souvent plus qu'un avec lui. J'entendais ses perceptions, je voyais ses visions comme si elles étaient miennes, et en vérité, comme vous le savez, il y avait là un état de fait. C'était réellement le compte rendu de ma visite à Pertoz et une description de ma vie là-bas exacte sous tous les rapports.

Mon âme était souvent déchirée par l'obligation que m'avait signalée Mendocus de persévérer dans l'accomplissement des devoirs de la vie. Alors je n'avais pas d'autre moyen d'échapper à mes ennuis que de me permettre à moi-même de me reposer dans mon corps astral hespéride en excluant celui de la Terre. À ces moments-là, je revivais avec Phyris et avec mes bien-aimés de Pertoz. Élisabeth prenait cela pour une aberration mentale et s'en attristait. Mes chères petites filles en vinrent à considérer leur papa comme bizarre et à me craindre.

Amis lecteurs, ce n'est pas une expérience agréable. Ma femme me regardait tristement et pleurait quand elle était seule parce que je l'appelais souvent Phyris en pensant à autre chose. À la vérité, Élisabeth était pour moi l'image la plus ressemblante de la Phyris que je connaissais, mais que je ne pouvais retrouver sur la Terre. Dans ces conditions, je maigris et pâlis. J'errais partout sans but, en proie à un immense dégoût pour les distractions et intérêts du monde. Je m'attristais à cause des chagrins que je voyais autour de moi. Je soupirais après le plan supérieur dont je connaissais enfin la réalité et où se tenaient Phyris et Sohma et Mol Lang. Mais je ne pouvais m'élever jusque-là, et eux ne venaient pas vers moi. Alors j'étudiai les règles du Sentier, parce que j'étais déchiré de remords quand ma nature inférieure triomphait et que je retombais dans l'erreur du péché. Mais malgré mes chutes, je me relevais toujours. Ensuite je reçus le choc en retour de l'effet de ma conduite sur la charmante femme qui m'aimait. Est-ce que je lui faisais ce que j'aurais voulu qu'on me fît ? Non. Je pris donc de fermes résolutions, domptai mes propres chagrins, fis de ma nature animale un

outil au service de mon âme, et cessai de la laisser prendre de l'empire sur moi.

Je me remis donc à sourire, les couleurs me revinrent, et Élisabeth redevint heureuse. Quant à moi, j'avais enfin découvert le vrai Sentier, celui du Service. Je ne pleurais plus sur moi-même, ma langue ne blessait plus personne par des phrases moroses, et, triomphe suprême, mes pieds baignaient dans le sang vivant de la nature animale. Je vécus sans égoïsme, tout mon être tendu pour agir au mieux, aussi heureux que si je recherchais exclusivement le bonheur, aussi sérieux que si j'étais guidé par l'ambition. C'est alors que la Paix du Silence s'installa en moi. J'attendais que le Sauveur vînt me prendre, lutter en moi, et accomplir Ses œuvres à l'aide de mes mains. Le Paraclet était entré dans ma vie.

Au cours de l'année 1878, Dora et Maydie, mes deux petites filles, moururent d'une épidémie de scarlatine. Ce fut un coup très rude, et cette perte cruelle faillit faire périr ma délicieuse femme. Après cela, je consacrai ma vie à la consoler. Je crois qu'Élisabeth ne s'intéressa plus jamais à rien, sauf à mes soins et à mes attentions. Je les lui prodiguais, car je savais que Phyris m'approuvait, et désormais mon attente sur la Terre n'eut plus d'autre but que de rendre la vie tolérable à la femme que j'avais juré de chérir. Elle aussi restait en expectative sur terre, anticipant le jour où elle rejoindrait ses enfants au ciel. En attendant, elle consacrait avec une application fiévreuse son temps et son énergie à faire tout le bien qu'elle pouvait autour d'elle, employant à cet effet les ressources pratiquement illimitées de notre fortune. J'exultais à la pensée que cet argent provenait des graviers aurifères de mes mines, et non de débiteurs harassés.

Moins de deux ans après l'entrée de nos petites filles au paradis, Élisabeth les suivit. Entre-temps, j'avais éprouvé le besoin de changer radicalement ma manière de vivre pour conserver ma santé. Sous un nom d'emprunt, je m'étais engagé comme second à bord d'un voilier américain, un magnifique bateau, avec l'intention de participer pendant une saison aux rudes travaux de la vie des marins. J'avais idée qu'un service actif me permettrait de récupérer mes forces.

En dépit de mes objections, Élisabeth entendait continuer à m'entourer de ses soins vigilants et s'était inscrite comme passagère sur le même bateau. Connaissant les liens qui nous unissaient, équipage et capitaine avaient trouvé tout naturel qu'elle prît passage à bord.

Une terrible tempête survint près des Bermudes. J'ordonnai de prendre les ris. Le cyclone nous atteignit, le grand mât se brisa, une voie d'eau se déclara, les pompes se révélèrent insuffisantes et, à l'exception d'un seul, tous les canots de sauvetage furent engloutis à mesure qu'on les mettait à l'eau. Les survivants de l'équipage s'entassèrent dans le dernier, et voyant qu'il n'y avait plus de place s'éloignèrent à la rame, m'abandonnant avec Élisabeth et le capitaine Washburne à notre destin. Cinq minutes plus tard à peine, notre noble vaisseau

piquait de la proue dans les lames monstrueuses et s'engloutissait avec nous.

Je m'étais attaché à une poutre du pont pour éviter d'être balayé par-dessus bord. Mon destin était donc de mourir, et j'en étais heureux. Tandis que les vagues passaient par-dessus ma tête, je m'écriai dans mon âme : « Phyris ! enfin ! enfin je viens ! »

En perdant connaissance, j'aperçus Mendocus. Quand je repris conscience, je me trouvais dans la Sache de Californie avec lui, Phyris, et aussi Mol Lang. Pourtant mon corps physique était noyé au large des Bermudes !

Je ne tardai pas à prendre congé de Mendocus pour accompagner Phyris et Mol Lang chez moi à Pertoz, où j'avais désormais mon foyer sur le plan élevé enfin atteint. Je laissais définitivement derrière moi « la Terre avec ses sombres et redoutables misères », mais non la Terre avec ses puissants secrets vitaux. Oui, la Terre n'est peut-être qu'un point insignifiant de l'espace, mais c'est de là que l'âme humaine s'élance dans l'univers sidéral illimité, formule les lois qui le régissent, en apprend le jeu, et dépasse tout dans sa croissance.

Mon heure était venue de quitter la Terre où j'avais connu tant d'incarnations. Ô ! Terre, tu n'es qu'un point dans les cieux, et pourtant tu restes le type de tous les univers stellaires !

M'arrêterai-je un moment aux chiffres ? Parlerai-je de nombres à peu près inconcevables ? Je vais tenter de le faire. Songez un instant à ce que nous avons appris dans les écoles de la Terre et pensez à la civilisation humaine qui nous ouvre de nouveaux champs de compréhension. Faites le parallèle entre nos unités de mesure et celles des Indiens. Ceux-ci comptent le temps par « lunes », dont chacune représente l'intervalle entre une pleine lune et la suivante. Ils mesurent les distances par « regards », dont chacun représente la distance maximale à laquelle ils peuvent distinguer un homme.

Les civilisés comptent en années et en kilomètres, et les astronomes en « années-lumière ». Que représente une année-lumière ? En une seconde la lumière franchit environ trois cent mille kilomètres. Une année comprend 31 556 929 secondes. Le produit des deux nombres mesure donc le trajet de la lumière pendant une année, c'est-à-dire la distance inconcevable de neuf trillions quatre cent soixante-sept milliards de kilomètres.

Or telle étoile, que nous voyons dans l'hémisphère Nord et qui n'est pas spécialement lointaine, se trouve à cent quatre-vingts années-lumière de notre Soleil, dont la Terre est un satellite comme la Lune est un satellite de la Terre. L'univers matériel est donc un infini, une des œuvres de Dieu, mais une seulement, et son mécanisme est intelligible. Or du point de vue matériel, la valeur de tout cet univers n'est pas comparable à celle *d'une seule âme* d'homme.

Pourquoi cette digression ? Amis, c'est pour vous montrer quelle noble place l'homme occupe. Songez à la distance presque infinie qui nous sépare d'Arcturus, et réfléchissez ensuite que cette brillante étoile de la constellation du Bouvier n'est pas bien éloignée de nous dans l'univers illimité ! Sa vaste accumulation de matière est visible à une distance cent vingt millions de fois supérieure à celle qui sépare le Soleil de la Terre.

Quelle peut être la dimension de cette masse ? En l'estimant par comparaison, elle est cinq cent millions de fois plus grande que les masses réunies de la Terre, Vénus, Mars, Saturne, Neptune, et Mercure. Cependant la pensée humaine explore cet univers presque illimité et attaque intelligemment les problèmes qu'il pose sur la matière, l'énergie, le temps, l'espace, l'éternité, et l'infini. Dieu soit loué !

Arcturus peut nous servir d'unité de mesure dans l'univers sidéral, qui se loge lui-même dans l'une des nombreuses demeures de la Maison de notre Père (Jean XIV-2). Chers amis, parmi ces nombreuses demeures il y en a une sur laquelle j'ai attiré votre attention, c'est celle de l'Âme. L'Âme n'est pas matérielle. Si l'un de vos bien-aimés trépasse et quitte votre foyer pour aller dans la Contrée Inconnue, il est plus éloigné de vous qu'Arcturus, car il se trouve dans d'autres conditions d'existence que vous. Or vous jouissez d'un merveilleux privilège. Vous vous tenez sur le seuil de deux mondes, car vous êtes des enfants incarnés du Créateur. Vous pouvez apprendre Ses voies et visiter les bien-aimés partis avant vous. Vous pouvez aussi mettre de côté votre corps physique et entrer dans la demeure psychique, puis réintégrer le plan matériel à un endroit de votre choix. À tel moment vous pouvez vous trouver dans le monde, à l'instant suivant dans l'astral, et encore à l'instant d'après sur Arcturus. Je ne raconte pas de fictions. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.

J'avais donc quitté le monde pour une autre vie qui allait me servir de tremplin nouveau. Jusqu'ici j'avais vécu une vie de sacrifice exclusivement pour Élisabeth, tout en sachant par mon corps astral que la Terre n'était qu'une des demeures de la Maison de notre Père, éloignée de mon foyer, de Phyris et de la connaissance. Maintenant la libération était arrivée, mon sacrifice pour Élisabeth était accompli, ma charité avait couvert une multitude de péchés, ah ! bien plus que je ne le soupçonnais au moment de l'achèvement de ce sacrifice. Cependant je n'avais pas complètement expié toutes les lourdes fautes de mes incarnations antérieures, mais j'étais presque libéré, presque libre.

Mol Lang et Mendocus m'avaient donné des règles de conduite que j'ai indiquées et d'autres que je n'ai pas mentionnées. Pendant ma vie avec Élisabeth, je m'étais conformé à ces règles, et cela m'avait donné quelques

aperçus du passé. C'est ainsi que je savais certaines choses concernant la personnalité que le lecteur connaît sous le nom de Zaïlm l'Atlante. Je savais que l'esprit de Zaïlm, son âme humaine, et son individualité étaient aussi les miennes, que moi, Pierson, j'avais été Zaïlm. Je pouvais me former une assez bonne idée de la vie de Zaïlm, de ses amis, et de ses aventures. Je savais que j'avais hérité de ses actes et péchés et que j'en étais responsable, parce que son individualité était et est encore la mienne, bien que sa personnalité ne soit pas ma personnalité.

J'ignorais qui était Lolix et si elle vivait, mais je savais qu'il me fallait faire du bien en compensation de sa mort tragique et du péché de Zaïlm avec elle (de mon péché). Mais du bien à qui ? À n'importe quelle personne que je pouvais servir sur terre, car Christ a dit : « Ce que vous faites à l'un des plus petits parmi eux, c'est à moi que vous le faites. » (Matthieu XXV-40).

J'avais servi en sacrifiant mon bonheur à l'obligation que j'avais contractée envers Élisabeth, en vivant pour elle, et en mourant sur mon bateau pour lui donner une chance d'échapper à la mort. Je l'avais sauvée d'une innommable vie de péché à X-City et amenée à la foi salvatrice en Jésus-Christ.

Si en tant que Zaïlm j'avais trébuché avec Lolix, eh bien ! en tant que Walter Pierson je m'étais relevé avec une autre âme pour mon salut, ce qui avait compensé mon karma.

Le karma est le destin qu'on se forge soi-même. Il oblige l'âme à réparer au cours d'une ou plusieurs vies postérieures les péchés qu'elle a commis dans d'autres vies. Mon karma me liait. Je m'étais acquitté de ma dette. Il vous lie pour des dettes que vous avez contractées quelque part, à un moment donné. Ne voulez-vous pas acquitter la dette, puis suivre le Sentier et vivre ensuite à perpétuité avec les libérés ? La charité est une grande chose, dont l'un des aspects secondaires consiste à donner des aumônes. « Car quand même je donnerais tous mes biens pour nourrir les pauvres, cela ne me sert à rien si je n'ai pas cette charité qui est l'amour. » (I Corinthiens XII-3).

J'ai dit que ma femme Élisabeth ne s'intéressait guère à mes études ésotériques. Il ne faudrait pas en conclure qu'elle s'en désintéressait totalement. Elle me trouva une fois dans ma bibliothèque en train de me servir d'une aiguille occulte. C'était une petite barre d'acier de section carrée, longue de dix-huit centimètres et épaisse de huit millimètres. Elle avait des extrémités d'or en forme de pyramide quadrangulaire effilée. Suspendue par un cheveu dans une boîte de verre, elle oscillait au-dessus d'un symbole.

Si vous aviez été doué de clairvoyance et vu la scène au moment où Élisabeth me trouva, vous auriez aperçu l'aiguille suspendue immobile et complètement

entourée d'une lumière dorée appelée *aura*. De chaque bout de l'aiguille partait un rayon de cette lumière odique, l'un vers moi, l'autre vers le lointain. En suivant le second du regard, vous auriez vu à son extrémité un homme debout à côté d'un buffet de salle à manger et tenant à la main un verre de brandy. C'était un de mes bons amis qui n'avait qu'un seul défaut, l'ivrognerie. Tandis qu'il portait son verre à ses lèvres, je dis avec fermeté : « Non ! N'y touche pas, ne bois pas, ne t'en sers pas, ni maintenant ni désormais ! Prête attention à ma voix, sans quoi tu n'entreras pas dans le royaume des cieux. »

Willis Murchison, l'homme qui voulait boire, laissa tomber le verre qui se brisa en mille morceaux. Je le rencontrai un ou deux jours plus tard. Il me raconta qu'il avait eu une vision et entendu une voix venant de Dieu qui lui disait de ne plus boire, sans quoi il perdrait sa chance d'entrer au ciel. Murchison ne but jamais plus une goutte d'alcool.

Il avait entendu la voix mystérieuse et y avait pris garde, et jamais pourtant il n'avait voulu écouter ses amis.

Par le secret occulte de cette aiguille aux extrémités d'or, dont le pouvoir m'assurait le concours d'esprits non humains, je pouvais exercer sur lui une puissance mesmérique. C'est là qu'est le danger d'enseigner ces choses aux masses. Si j'avais été un sorcier sans foi ni loi, j'aurais facilement pu inciter Murchison à commettre n'importe quel crime.

Élisabeth me demanda ce que je faisais là dans l'obscurité. Ayant accompli mon dessein en ce qui concernait mon ami, je dis à ma femme :

« Permets que je te raconte certaines choses. »

Je lui parlai de la loi du karma et la commentai longuement. Quand j'eus à peu près terminé, j'ordonnai à l'aiguille aux pointes d'or d'établir une connexion physique entre sa pensée et la mienne, puis je murmurai :

« Regarde ! Vois ta vie antérieure sur la Terre et connais-la. Puis raconte-la moi et n'oublie pas ce que tu auras appris. » Elle resta silencieuse pendant quelques moments, puis respira comme si elle était endormie. Elle ne tarda pas à dire :

« Je suis guidée par un homme d'une merveilleuse noblesse. Je le vois qui me découvre une époque reculée du passé du monde. Les habitants d'une puissante nation naviguent dans les airs à l'aide d'appareils qu'ils appellent vaïlx. Une ville magnifique m'entoure. Maintenant je suis dans un vaste temple dont l'intérieur est garni de vraies stalactites. Je me tiens près d'un grand cube de cristal au-dessus duquel une flamme étrange brûle sans combustible. Je vois un jeune couple qu'un grave prédicateur est en train de marier. Ah ! il me semble que j'aime le fiancé plus que ma vie ! Je supplie un personnage, qui paraît être le chef de la nation, d'interdire le mariage. Alors le prêtre se tourne vers moi, et,

oh ! mon Dieu ! son regard me glace à mort ! Il me semble que je m'élève au-dessus de la scène, tandis que mon corps reste pétrifié, rigide dans une immobilité de pierre… Puis il s'écoule un peu de temps, et je revois le jeune fiancé ainsi que le monarque, tous deux dans le temple. Le jeune homme soulève le… mon corps de pierre et le laisse retomber dans la lumière qui surmonte le grand cube de quartz, où il disparaît instantanément. Mais un pied s'était cassé. Le jeune homme le cache dans son manteau et l'emporte. Il semble que tout cela soit dû à quelque mauvaise action commise par lui, et aussi par moi par amour de lui. Je… ah ! ah ! »

Élisabeth sourit, puis reprit conscience de son entourage et m'examina avec curiosité tandis que j'allumais la lampe de table. Soudain elle dit :

« Eh bien, mon mari, le jeune homme que j'ai vu, c'était toi ! Oh ! maintenant je crois à toutes les choses que tu m'as racontées et auxquelles je n'avais jamais ajouté foi avant de voir cela. »

Cette expérience produisit sur elle un grand effet. Elle s'intéressa de plus en plus à cet enseignement étrange, ce qui l'amena à redoubler d'efforts pour faire du bien dans le monde. En cela elle se conforma aux paroles de l'Écriture : « Ne vous bornez pas à écouter la parole, mettez-la en pratique. » Mais cet enseignement n'est étrange que pour ceux qui se bornent à écouter. Il l'est déjà moins pour ceux qui accomplissent extérieurement un service de Chrétiens, et il ne l'est pas du tout pour les ésotéristes chrétiens.

Ainsi, moi qui avais détourné Élisabeth du vrai Sentier, je l'y avais aussi ramenée. Mais avant de pouvoir la guider, il m'avait fallu m'y engager moi-même. Tout cela se passa quelques mois seulement avant notre ultime voyage aux Bermudes. Mais elle en avait assez appris pour savoir où notre destin nous conduisait à l'occasion du naufrage, et quand je voulus la faire monter dans le canot de sauvetage, elle me dit :

« Walter, mon époux, je n'irai pas dans cette barque, car je sais d'après le passé que l'heure d'un changement est venue pour nous. J'ai compris qu'il faut mettre Sa parole en pratique ésotériquement et ne pas se borner à l'écouter. C'est la seule manière de trouver la Vie. J'ai de nouveau une vision d'un âge passé. Toi et moi nous sommes ensemble, devant un petit enfant qui gémit vers nous. Il saigne, tu le prends dans tes bras, et tu m'étreins aussi. Puis tu implores la miséricorde de Dieu. Tu prends généreusement le blâme sur toi. Cependant moi aussi j'avais violé la loi, et il fallait que je partage la sanction. Alors survint un Être qui était véritablement le Christ, bien que nous ne le sachions pas, et qui dit : « C'est pourquoi dans un jour lointain tu récolteras une triste moisson de chagrins et tu rembourseras toutes tes dettes. Quand tu seras revenu sur terre avec ta compagne, et que vous serez de nouveau prêts à entrer dans le

Navazzamin, vous serez tous deux libérés de la Terre pour toujours. » Mon bon, mon cher ami, il faut maintenant que nous mourions tous deux. Je ne crains rien, car nous nous rencontrerons obligatoirement de nouveau. Adieu, mon amour, jusqu'à ce moment-là. Embrasse-moi. Mon karma n'est-il pas entièrement payé, dans la mesure où la faute de Lolix est réparée ? Et même, n'ai-je pas payé plus que je ne devais ? Christ ne va-t-il pas me recevoir maintenant ? »

Je répondis :

« Oui, ma chère femme, il faut qu'il en soit ainsi ! Au revoir, que Dieu te bénisse. Nous nous rencontrerons certainement au-delà du grand fleuve profond, et alors ce sera aussi avec Lui. »

Nous mourûmes ainsi enlacés.

Amis lecteurs, vous ne vous étonnerez plus du sourire heureux d'Élisabeth dans la scène finale de sa mort sur le tableau photographiquement exact peint par Phyris. Quant à moi, n'avais-je pas expié le crime de Zaïlm en faisant connaître à Lizzie la loi de Dieu, le karma, et en faisant de ma vie un sacrifice vivant pour elle ? J'avais réparé mes torts, achevé de payer ma dette, obéi à Jésus-Christ en mourant dans un ultime effort pour préserver le bonheur de Lizzie et son illumination spirituelle.

Les péchés, les mauvaises actions, les mensonges, les larmes, les adultères, et même les meurtres ne sont par eux-mêmes que les ombres des vies d'hommes qui se détournent de Dieu pour se plonger dans les ténèbres extérieures. Certains maillons de la chaîne du caractère sont moins solides que d'autres. Certains traits sont inharmonieux dans un ensemble que notre Seigneur voudrait voir parfait, comme lui-même est parfait. Car en Lui, le Parfait, rien de tout cela n'existe, et il n'y a ni ombre ni déviation.

Il nous adjure d'être également parfaits et nous dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos. » (Matthieu XI-28). Dans son amour divin, il propose de se charger lui-même du fardeau de toutes ces ombres qui nous paraissent si terriblement réelles. Par nous-mêmes, nous ne pouvons rien faire. Sans doute, au cours des âges, effectuons-nous certaines réparations, mais nous commettons aussi de nouveaux dégâts qui ne sont pas des ombres pour nous.

Mais Lui est la Lumière du monde. Les ténèbres que nous apercevons en nous écartant de Son chemin cesseront d'exister le jour où nous Le suivrons. Si depuis votre jeunesse vous avez bien observé toutes les lois, vous vous êtes borné à ne pas commettre de péché actif. Mais il reste derrière vous une éternité dont les péchés ne sont pas compensés, « Or, mes frères, le temps est court. » (I Corinthiens VII-29). Le Christ se chargera de ces péchés-là, et ce sera comme si

vous alliez chercher à la cave une caisse pleine d'ombres pour l'ouvrir en plein soleil de midi. Il n'y a plus d'ombres dans la caisse.

Mais tandis que le Christ rachète tous ces péchés, que les jours s'accumulent pour devenir des années, et que l'homme calomnié, volé, ou autrement lésé constate que les lois de Dieu lui ont donné sa revanche, il nous reste quelque chose à faire si notre victime se borne à connaître comme nous l'existence du Père. Jésus le Grand Maître a tout pris en charge quand, lassés, nous le lui avons demandé. Mais pendant que nous commettions nos crimes, nous marchions dans les ténèbres, et dans cette obscurité d'âme, l'arbre de nos vies ne pouvait donner que des pousses maladives, des feuilles pâles, des bourgeons rabougris, des fruits tachés.

Il se peut que nous ayons toujours paru justes et droits aux yeux d'autrui et même crié de nos lèvres : « Seigneur, Seigneur ! » Cependant si nos actes ne tenaient pas compte de Lui, les arbres de nos vies croissaient avec une belle écorce, mais un aubier pourri. Ainsi donc, quand nous avons cessé de mal faire, et que le Christ a pris nos péchés sur Lui, nous voyons se dresser dans la lumière karmique de Dieu l'arbre de notre caractère, pâle et maladif, avec de rares feuilles et pas de fruits. Avons-nous la volonté d'y faire pousser des feuilles vertes et des fruits en abondance ? Oui si nous suivons le Christ, dont l'enseignement ne comporte pas d'équivoque pour ceux qui ont des oreilles pour entendre. Il a dit que seuls peuvent espérer gagner leur salut ceux qui obéissent à la loi du Père, la VOLONTÉ de Dieu. Il nous soulagera de nos fardeaux, intercédera, rachètera, mais c'est à *nous* qu'il incombe de réparer nos fautes avec la force qu'il nous donne. Il faut que nous prenions chacun notre croix et suivions le Bon Berger. Lui nous conduira à la Maison, dans les hauteurs immortelles où la mort, le péché, la souffrance, et la séparation n'existent plus. Il nous a rachetés, Il a montré le chemin. Nous avons tous en Lui le temps, la force, et les occasions de réparer. Il est le Chemin, et si nous Le laissons demeurer en nous, nous ferons de notre vie le Sentier. Il ne peut être question de rentrer à la maison avant d'être devenus en Lui notre propre sentier. S'il y avait une autre voie je vous le dirais, car je suis venu avant Son retour, qui est proche. Prenez garde, de crainte qu'il ne vous trouve indolents. Ne dites pas que je ne L'ai pas connu, aussi bien sous la personnalité de Zaïlm que sous celle de Pierson. C'est une chose de Le connaître du bout des lèvres. C'en est une autre de Le connaître par une vie conforme à celle qu'il nous demande de vivre. Ayant ainsi vécu, je puis parler et vous dire : « Ne vous bornez pas à écouter la parole, mettez-la en pratique. »

CHAPITRE X

APRÈS LES ANNÉES, LE RETOUR

En écourtant les détails, voyons quel était l'aspect de Phyris après l'envol des années. J'avais quitté une ravissante jeune fille au sortir de l'adolescence. Elle possédait alors la divine splendeur spirituelle caractéristique de la race supérieure parvenue au stade de l'homme parfait. Comment apparaissait-elle maintenant ? Elle ne différait de son aspect précédent que par la maturité, par cette féminité épanouie qui, sur Vénus, ne se fane pas avec l'âge, parce que l'âme animale y est domptée. On ne rencontre là-bas ni ces tentatives fébriles pour atteindre des choses insaisissables, ni ces excès et faiblesses caractéristiques des habitants de la Terre, ces grands enfants qui vivent aujourd'hui sur le plan humain-animal.

Phyris, la jeune fille à la chevelure sombre et aux yeux étoilés, qui était déjà alors plus qu'une jeune fille, était maintenant une femme divinement belle, et je la retrouvais devant moi. Je revis cette attitude à la fois digne et exquisément naturelle, cet air calme de puissance merveilleuse qui me rappelait Mol Lang à notre première rencontre. Mise en valeur par son maintien comme une pierre précieuse par sa monture, sa personnalité rayonnait. Phyris brillait du charme de cet Esprit qui en elle était divin, mais n'avait perdu aucune des caractéristiques humaines qui ont suscité un tel amour pour Jésus. L'esprit était là, la perfection humaine aussi, mais l'animal, la nature actuelle de l'homme sur la Terre, était réduit à la servitude qui lui sied.

La rencontre de cette *femme* si merveilleuse me déconcerta. Le reflux des années déborda de mon âme et me terrifia. J'avais parfois revu Phyris pendant que je me trouvais sous le contrôle de mon corps astral hespéride. Mais la plupart du temps, au cours de ces dernières années où j'accomplissais mon devoir, mon corps astral restait absent. Alors je ne connaissais Phyris que comme un idéal, et j'essayais de parer Élisabeth des qualités de cet idéal. Mes échecs répétés me plongeaient dans l'angoisse.

Je contemplais maintenant Phyris avec émerveillement et une joie complète. Il ne me parut nullement anormal de la voir m'embrasser en murmurant : « Te voici enfin », tandis que répondant aux miens ses yeux brillaient d'une joie paisible.

Je ne ressentais aucune passion, aucun désir d'ordre sentimental. Non, tout cela avait disparu en même temps que le rêve fiévreux de la vie sur terre. Rentré chez moi, tout m'y parut familier. Pendant six mois sur Vénus (8), mon corps astral psychique ne fit qu'errer dans ce paradis, ce jardin stellaire des Hespérides. Au cours de ma visite précédente, j'avais passé la majeure partie de mon temps avec Sohma et Mol Lang. Maintenant Sohma avait autre chose à faire, et Mol Lang était occupé à l'œuvre qui l'intéressait, celle de guider et d'enseigner l'humanité « en masse » aussi bien qu'individuellement, bref de porter aide à la fraction de notre race qui habite encore la Terre. Inconscients de son activité et de la manière dont Mol Lang, avec d'autres âmes également élevées, influençait leurs actes, les Terriens continuaient leurs affaires en prenant plaisir à se figurer qu'ils faisaient tout par eux-mêmes. Combien peu l'humanité sur terre se doute-t-elle d'être ainsi guidée ! Cependant notre Père charge Ses enfants occultistes de guider leurs frères inférieurs, exactement comme Il en chargea Jésus, qui était une incarnation du Christ, un Fils de Lumière plus élevé que tous les autres.

Il se peut qu'en règle générale les actes humains ne soient pas guidés individuellement, bien qu'il y ait des exceptions. Mais de même qu'un projectile franchissant le tube rayé d'un canon est guidé par les ceintures malléables qui l'entourent à l'avant et à l'arrière, de même les actes d'un homme dépendent de ceux d'autres hommes qui, à leur tour, dépendent encore d'autres. Finalement, il apparaît que la masse est influencée dans son ensemble. Les actes de chaque individu de la masse sont inconsciemment commandés par les rainures qui les guident inexorablement et qu'on appelle circonstances, destin adverse ou propice. Autrement dit, l'humanité est forcée de conformer ses actes à ce qu'on pourrait appeler le karma universel. Aussi longtemps que les hommes tâtonnent dans les ténèbres en ignorant les lois occultes, ils sont forcés de produire ce karma inexorable. C'est le destin inévitable qu'ils créent eux-mêmes et qui les suit de vie en vie, d'incarnation en incarnation, car il est né d'une infraction aux lois du Créateur.

Avant d'avoir traversé la Crise et triomphé, Mol Lang lui-même était sous le contrôle du grand karma universel. Mais en franchissant l'Épreuve, il avait passé de la vie finie à l'existence éternelle, et il était devenu une loi pour lui-même. Alors, libéré du karma, il était revenu aider les hommes encore enchaînés par les circonstances. Mol Lang était devenu plus qu'un homme. Il avait mangé du fruit de l'Arbre de la Connaissance et aussi de l'Arbre de Vie. (Apocalypse XXII-14). Lui et ses pareils utilisent les élémentaux, ces puissances de l'air qui ne sont ni humaines ni incarnées. Ils trouvent dans l'humanité une tendance à pécher et s'en servent de manière à provoquer l'ascension des coupables par des échelons

dont chacun représente une erreur dont ils ont triomphé.

Les grands mouvements religieux, les guerres, et les échanges commerciaux fournissent tous à notre race des occasions d'expériences. Certaines vous paraissent-elles mauvaises ou cruelles ? Toutes font cependant partie du plan du Créateur, servent d'outils aux mains de Ses ministres, et enseignent que l'homme fait partie de l'Éternel Tout. À moins donc qu'il ne travaille pour ce Tout en domptant l'animal égoïste en lui-même, il ne peut aucunement accéder au Père.

« Excepté par Mon Sentier », dit le Sauveur.

Si Sohma et Mol Lang ne pouvaient plus rester mes compagnons, qui donc le pouvait ? Phyris. Elle devint mon tuteur et mon guide, et me conduisit plus avant vers le point où il faudrait bientôt que je prenne la Clef pour aborder seul une lutte redoutable, sans autre soutien que ma foi en Dieu.

Un jour Mol Lang me demanda de le suivre dans son appartement particulier. Là il me dit :

« Phylos, jusqu'ici tu n'as possédé qu'un corps astral, mais tu as dorénavant besoin d'un corps physique comme base d'action, car il te faut maintenant apprendre à te connaître toi-même. Dors, pour me permettre d'assembler les atomes matériels autour de ton corps astral. »

Étendu sur la couchette où il m'avait prié de m'allonger, je m'endormis immédiatement. Au réveil, il me regardait. Pendant un moment je ne me souvins de rien, puis je m'assis.

« Lève-toi », dit Mol Lang.

J'obéis et découvris que j'étais vêtu de chair. C'est ainsi que je devins un Hespéride. J'avais maintenant le même âge apparent que Phyris et semblait avoir ainsi perdu quelque vingt-cinq ans. Bientôt les premiers rudiments de la nature spirituelle commencèrent à briller en moi, et comme le même *ego* brillait en Phyris, notre similitude s'accrut.

À cause de cet Esprit qui restait à demeure en moi, la Nature m'était devenue un livre ouvert, et la sagesse occulte affluait vers moi de tous côtés. Bientôt je pus quitter mon corps à volonté. D'autres étapes suivirent, et j'en arrivai avec une rapidité merveilleuse à acquérir une multitude de notions mineures réservées par le Père aux enfants qui aspirent à Lui.

Une voix intérieure habitait maintenant en moi (Jean XVI-13), et lorsqu'elle me posait une question, je répondais et je savais. Elle me dit :

« Qu'est-ce que l'hérédité ? »

Je tirai la réponse de mon esprit, sachant ceci :

« L'hérédité est la somme d'expérience que les âmes des hommes emportent à travers le dévachan entre une vie et la réincarnation suivante. Elle n'est en

aucune manière transmise par les parents. Mais les caractéristiques dominantes de l'enfant sont attirées par les caractéristiques semblables des parents. Selon l'ambiance où vit l'enfant, ses traits mineurs de caractère restent en sommeil ou s'éduquent par la pratique. »

La voix me dit encore :

« Tout n'est pas bien. Tu as récolté, il faut maintenant que tu sèmes. Je suis l'Esprit éternel en toi, obéis-Moi. Tu es devenu capable de te tenir en Ma présence, de voir, d'entendre, de parler. Triomphateur du désir, tu as atteint la connaissance de toi-même. Tu as vu ton âme fleurir, tu as entendu la voix de la Paix. Va lire ce que j'ai écrit dans la Salle d'Enseignement, qui est faite de Mes Œuvres. »

Je lus :

« Se tenir debout = avoir confiance.

» Entendre = avoir ouvert la porte de son âme.

» Voir = avoir atteint la perception de Mes Œuvres.

» Parler = être devenu capable d'aider les autres.

» Triompher du désir = avoir acquis le contrôle de soi-même.

» Se connaître soi-même = être parvenu jusqu'à Moi, d'où tu peux regarder impartialement la personnalité qui était toi-même.

» Avoir vu la floraison de ton âme = avoir eu un aperçu temporaire de cette transfiguration qui fera finalement de toi plus qu'un homme.

» Reste à l'écart dans la bataille qui vient et n'y sois pas un guerrier, bien que tu combattes. Regarde vers Moi et laisse-Moi combattre en toi. Obéis à Mes ordres de combat, obéis-Moi comme si J'étais toi-même. Que Mes ordres soient tes désirs, car Je suis toi-même, et cependant infiniment plus que toi. Cherche-Moi de crainte que dans la fièvre de la lutte tu ne passes à côté de Moi sans Me voir. Si tu ne Me connais pas, Je ne te connaîtrai pas non plus, mais si ton cri vient jusqu'à Moi, voici, Je combattrai en toi et remplirai le vide en toi. Alors tu seras infatigable. Sans Moi tu tomberas, avec Moi tu ne peux pas tomber, car Je suis l'Esprit.

» Écoute maintenant la chanson de la vie dans ton cœur. Ne dis pas : « Elle n'y est pas. » Écoute plus profondément. Ce chant existe dans toute poitrine. Il peut s'y trouver en sourdine, mais il est là, même chez le plus misérable vagabond, car tous sont enfants du Père qui est Moi. Écoute Ma Chanson, car pendant la période où tu n'es qu'un homme je ne parlerai pas continuellement. Il faudra parfois que tu tires ton énergie de ta souvenance de Moi. Enquiers-toi maintenant des matériaux de la terre, de l'air, de l'eau et du vent, et recherche les gardiens des trésors de la neige. Je te donne Ma Paix. »

Enfin je voyais et j'entendais, et pour vous, mes amis qui lisez ceci, je parle.

J’ai multiplié mes paroles par l’imprimerie afin qu’elles parviennent à ceux qui « en voyant, voient et comprennent ». Chaque exemplaire de ce livre est accompagné de mon amour. Mieux encore, mon œil remarque tout chercheur affamé de vérité, qu’il habite un palais ou une chaumière, et je suis auprès de lui, non au figuré, mais en esprit.

Je m’étais isolé dans un endroit solitaire de la montagne pour écouter cette voix, et tandis que j’en revenais, je fus rejoint par un Être qui n’était pas un homme. Sa présence resplendissait de lumière et de bonté. Mol Lang l’accompagnait et dit :

« C’est un être de bien. Regarde, Phylos, il y a beaucoup de demeures dans la maison de notre Père, et dans certaines se trouvent des êtres créés par Lui, doués de volition comme les hommes, et cependant non humains. Ils ne l’ont jamais été et ne le seront jamais. Quand l’Esprit du Père entre en lui, l’homme devient parfait et connaît toutes choses. Qu’est-ce que la perfection ? C’est l’harmonie absolue avec la Création infinie de Dieu. Il peut donc y avoir des hommes parfaits, et aussi des êtres parfaits qui ne soient pas des hommes, tel celui-ci, ici présent.

» Mais toutes les choses de la Création ont leur contraire. Il existe de mauvais êtres parfaits, qui pareillement ne sont pas humains, ne l’ont jamais été, et ne le seront jamais. Que sont-ils ? Ils sont en harmonie parfaite avec les lois de leur existence, mais ces lois et leur ambiance sont absolument opposées aux nôtres et au bien. Ces êtres ont une attitude inamicale envers notre vie et sont par conséquent mauvais. Ils ne nous recherchent pas, et nous ne les recherchons pas non plus. Sur le plan de la Création, le bien et le mal sont exactement équilibrés. Quand l’harmonie est troublée chez nous, eux sont dérangés par la rupture de l’équilibre. Ils ne cherchent donc pas à nous nuire. Quant à Satan, le connais-tu ? Il était un Ange de Lumière, mais il a chu, et sa chute a été d’autant plus grande qu’il avait atteint une hauteur plus sublime. Il est rebelle et n’est pas en harmonie.

» Phylos, la vie est limitée, car elle ne consiste qu’en une activité au milieu de l’ambiance humaine. Mais l’existence est illimitée. L’être de bonté ici présent n’appartient donc pas à la vie, mais à l’existence. Regarde, il s’en va. Voici son symbole et le nom de sa demeure Aux heures les plus critiques de tes épreuves, dessine cette figure sur le sol autour de toi et reste à l’intérieur. N’en sors pas, mais fais appel au Père. Il t’enverra ses Êtres pour t’aider. Que la paix t’accompagne. »

Mol Lang disparut et me laissa seul.

Les hommes redoutent par-dessus tout les maladies insidieuses qui ne s’en prennent pas ouvertement à eux mais s’attaquent à leur point faible. C’est ainsi

qu'au cours de cette dernière et définitive épreuve de la Crise j'allais être attaqué insidieusement par les armées sataniques. La Terre m'avait éprouvé pendant mes nombreuses vies, mais j'en arrivais à une épreuve plus grande que celles de la Terre. En effet, les attaques des simples erreurs humaines ne se comparent pas à l'assaut intelligent et bien organisé de Lucifer et de ses compagnons de révolte, pour qui le mal est devenu l'état normal.

De quelle nature est cette ultime épreuve de la Crise ? (Luc XX-35-36). Elle décide si, au cours de sa longue série d'incarnations, une âme a amélioré ses chances de faire le bien, et si elle a dans les grandes lignes suivi le Sentier indiqué par Jésus. Si oui, elle est ou sera assez forte pour résister aux plus grands efforts de l'ennemi satanique. Sinon sa chute est inévitable, et il faut qu'elle meure de la seconde mort. (Apocalypse XX-15.)

La vie incarnée a-t-elle rendu une âme prête à pardonner tous les torts, à oublier tous les intérêts égoïstes, à aider ceux qui ont moins de lumière et devront faire face à un sort plus triste, plus misérable, plus sujet aux fautes ? En a-t-elle fait une nature qui se contient elle-même ? L'âme s'est-elle remplie de foi, d'espérance, et de charité, comme celle de l'Homme des Chagrins ? Si oui, c'est qu'elle a entendu la Voix et ne faillira pas. Mais si une âme n'a pas acquis ces qualités, elle peut bien posséder le don de prophétie, connaître toutes choses, et avoir une foi qui déplace les montagnes, cela ne lui servira de rien au jour de l'Épreuve. Elle ne fait que ressembler davantage à Satan, et son sort n'en est que pire.

« Va dans le lieu saint », me dit la Voix. (Luc IV-2.)

Et moi, connaissant l'obéissance, j'allai dans une chambre construite en pierre à l'écart de la maison. J'y rencontrai la même Présence que Zaïlm quand le grand prêtre Maïnin avait été foudroyé. C'était la présence du Christ vivant. Un homme, et cependant plus que cela, car il était l'Esprit, qui n'est pas plus comparable à l'homme que le soleil à un ver luisant. Alors une voix merveilleuse me dit :

« N'aie pas peur, c'est Moi. »

Autour de ce lieu saint se tenaient des formes de feu. L'encre et le papier dont je dispose ne peuvent donner qu'une vague idée de leur aspect. Essayez cependant de vous imaginer le tableau et de le regarder avec mon aide. La foudre brillait comme le feu, ainsi que la grande étoile et toutes les plus petites. La croix formait un chemin ouvert vers la feuille semblable à la vie, tandis que l'anneau symbolisait l'Éternel sans commencement ni fin. Le livre était la Parole et flamboyait d'un scintillement écarlate. Par-dessus le tout, l'Éternel omnipotent et omniscient, le Surveillant qui ne s'endort jamais, manifestait sa Présence Personnifiée par l'Œil. Je me tenais ainsi en présence du Père rendu manifeste

pour moi. En restant là, je connus tout ce qui concernait Ses Œuvres, car l'Esprit entrait en moi, mais ce n'était pas pour y demeurer, car l'Épreuve n'avait pas encore eu lieu.

Je restai pendant des semaines dans ce lieu saint, sans sortir pour manger ni boire, car j'étais entièrement sustenté par l'Esprit. Au jour de la Grande Paix cet Esprit devait entrer, et moi demeurer en Lui et Lui en moi pour toujours. Mais en attendant je ne pouvais disposer d'aucun guide, d'aucune règle, ni d'aucun précédent. Il fallait que j'affronte la Crise avec les seules forces tirées de mes existences passées. Pendant l'Épreuve, l'Esprit lui-même allait être voilé.

CHAPITRE XI

LE CHAPITRE IV DE SAINT MATTHIEU

En vérité c'était bien la question qui se posait quand je me réveillai un matin en sachant que l'événement de la Crise aurait lieu le jour même et déciderait si oui ou non j'obtiendrais l'existence éternelle, si j'étais voué à la vie de l'Esprit ou à la Seconde Mort. Je me levai et m'en allai dans la solitude des montagnes, accompagné d'un animal familier qui ressemblait à un faon apprivoisé et me suivait partout. Sur le pré d'une clairière, je traçai avec mon bâton le symbole qui devint aussitôt un feu écarlate, bondissant, montant et descendant sans interruption. Je me tenais à l'intérieur tandis que mon faon broutait sur le pré. Dès que j'eus tracé le symbole, le bon être que Mol Lang m'avait fait connaître apparut à mes côtés, et nous eûmes une longue conversation. Il me dit :

« Voici, ton heure arrive, et il va falloir que Je te quitte, bien que J'eusse volontiers pris ta place. Mais les choses sont ainsi faites que nul ne peut se substituer à un autre pour passer la féroce Épreuve, ni lui venir en aide pendant qu'elle est en cours. Cependant Je te dis que Je crois que tu triompheras, car Je te connais depuis longtemps, oui, depuis bien des âges. Maintenant est venue pour toi l'heure de l'Épreuve, où ton passé, composé de tous les jours et de toutes les vies que tu as vécus, va s'élever et servir à te juger. Il décidera si tu vas devenir parfait et prendre le nom de Phylos ou si tu vas échouer, auquel cas il te faudra de nouveau traverser les amertumes de la vie au cours d'innombrables âges à venir. Le Père a dit par l'Esprit que les hommes devront rendre compte de chaque parole oiseuse qu'ils ont prononcée. Combien plus devront-ils rendre compte de leurs actes ! »

J'écoutais sans mot dire, me demandant quel témoignage allait être rendu contre moi. Il pouvait être bon, ou mauvais, ou, pire encore, revêtir ce caractère de tiédeur insupportable à l'Esprit, qui préfère les natures ardentes ou froides.

N'aie pas peur, dit Ovias, car tu n'as pas vécu en vain. Ne t'attends pas non plus à un témoignage écrit te concernant. Sache seulement que l'Esprit de Christ qui adombre Bouddha et les plus puissants êtres de la Terre, qui leur inculque ses principes et s'incarne en eux, est Fils de Dieu, mais eux ne le sont pas avant de le devenir en s'unissant à Lui. Sache donc que si tu as fait de ces principes la chaîne et la trame de ton caractère, tu n'as rien à craindre, car le tissu de cette

espèce est solide. C'est celui dont Jésus parlait quand il a dit : « Voici, je suis avec vous toujours, même jusqu'à la fin du monde. » Il le dit encore, car Il est indépendant du temps.

» Aucun acte individuel ne sera relevé pour t'accuser, mais chacune de tes pensées, de tes paroles, et de tes actions, les plus grandes comme les plus petites, ont contribué à former ton caractère au cours de tes nombreuses incarnations. Ce caractère est-il tissé de la trame fournie par Christ, celle qui est apparue dans la divine personnalité de Jésus, qui a illuminé Bouddha, Zoroastre, Moïse, Manou, et d'autres Sauveurs ? Si tu es formé de ce tissu-là, en vérité tu triompheras, même si nul ne vient soutenir ton bras. Mais si tu n'es pas tissé de la sorte, voici, tu échoueras, et même Moi Je ne saurais te sauver. Je m'en vais. Sois brave, et puisse le Consolateur habiter en toi. Demeure en paix. »

Je restai là toute la journée sans être fatigué. La nuit tomba. Vers minuit, mon faon apprivoisé cria de terreur et bondit vers moi. À son arrivée, je le préservai de la flamme. Il resta tout tremblant à l'extérieur, mais je n'aperçus aucune cause d'alarme, sinon Mol Lang qui approchait sur la partie plate de terrain qui m'entourait. Sans hésiter, il parut vouloir franchir la ligne de feu comme *il* le pouvait. Mais j'avais conscience du péril de ma situation et je dis : « Arrête ! Si tu es Mol Lang, alors viens. Mais si tu n'es qu'une forme tentatrice, malheur à toi si tu traverses cette ligne, car Il te punira comme seul un immortel peut châtier. » Au lieu de venir, l'arrivant cessa d'offrir l'apparence de Mol Lang et prit une autre forme. Ce tentateur dit alors :

« Je ressemblais tellement à ton instructeur bien-aimé que tu ne pouvais vraiment pas me distinguer de lui. Du moment que tu es à l'épreuve de cette confusion, tu triomphes de la mort et du péché. Je n'ai aucun pouvoir sur toi, et tu es libre d'entrer dans la vie éternelle où l'on n'est plus sujet aux incarnations. Je m'en vais. »

Cette forme se retira, mais la voix intérieure murmura dans mon âme :

« Prends garde encore quelque temps. »

Je restai ainsi sans être molesté jusqu'au moment où je me surpris en train de somnoler. Je savais que cela provenait de la fatigue charnelle et regrettai de ne pas avoir à affronter l'Épreuve dans ma forme astrale.

« Cela ne pouvait se faire, murmura la Voix, il faut que tous tes composants physiques et psychiques t'assistent en l'occurrence. »

Mais je m'assoupis à nouveau, puis me relevai rapidement, car tout le décor environnant avait changé. Le pré de montagne avait disparu, et il paraissait faire jour au lieu de nuit. Je contemplai une scène où, apparemment, toutes les races d'hommes et d'immortels se rassemblaient dans le champ visuel de mon œil doué de prescience. Il me sembla qu'on me faisait visiter ce royaume avec un

guide beau comme un dieu. Par précaution, je m'enveloppai de la tête aux pieds dans la flamme comme dans une armure. Mon guide sourit sans rien dire. Il m'emmenait à la vitesse de la pensée, de sorte que nous paraissions aller d'étoile en étoile, tantôt traversant de vastes espaces interstellaires, tantôt arrivant dans de nouveaux royaumes.

Tous ces royaumes étaient habités par des créatures de forme humaine, ou possédant tout au moins des attributs humains. Elles s'inclinaient devant moi et m'adoraient, parce que mon guide leur disait : « Voyez votre maître. » Autrement, elles étaient toutes engagées dans la poursuite du plaisir et s'adonnaient sans crainte de châtiment aux passions multiples des hommes de la Terre. Mon beau guide dit :

« Ce sont des âmes dans lesquelles j'ai fait naître certaines passions et certains appétits. Pourquoi les punirais-je de s'adonner sans restriction aux tendances que j'ai-créées en elles ? Maintenant, dis-moi, pourquoi toute la création ne devrait-elle pas avoir toute liberté de se procurer des plaisirs selon ses possibilités ? Mes créatures le font bien. Je ne mets aucune restriction à leur libre poursuite des choses, des convoitises, et des appétits de la chair. Regarde, elles sont heureuses. Je les soumets à ton commandement pour un temps. En s'adonnant a leurs passions, elles engendrent une sorte de magnétisme vital, et puisque tu es actuellement leur chef, cela te monte au cerveau comme du vin nouveau. »

Ainsi que le disait mon guide, la vue et le sentiment de toute cette licence me plongèrent effectivement dans l'extase et me procurèrent une joie charnelle délirante. Je l'écartai en refusant d'éprouver des sentiments, sur quoi l'être magnifique me dit :

« Oh ! tu es aveugle ! Tu auras ces royaumes à toi et tu disposeras sur eux d'une autorité absolue, de sorte que ta parole signifiera vie ou mort pour ces gens, pourvu que tu le veuilles. Tu peux aussi amener Phyris ici et faire éternellement avec elle ce que tu voudras et ce qu'elle voudra, sans encourir de pénalité. Veux-tu accepter ce don de suprématie ? Il est gratuit, tu n'as qu'à le prendre. »

Oh ! où s'en était allé mon savoir enseigné par mes nombreuses vies et par la Voix ? Envolé ! Parti complètement, sauf que j'avais su instantanément qu'il ne fallait pas accepter l'éblouissant cadeau. On me l'offrait gratuitement, ce qui violait la loi divine selon laquelle on n'obtient jamais quelque chose pour rien. Je rassemblai autour de moi mon armure, de crainte que cet Être paraissant si beau et si bon ne le fût pas en réalité. S'il était mauvais, son contact pouvait m'être fatal. Je lui dis alors :

« Je suppose que tu es vêtu de la livrée du ciel pour mieux servir Satan.

Démon, tu m'offres le moyen de soumettre à ma volonté tous les habitants de ces royaumes. Le monde que tu montres est gouverné par le plaisir, la passion, les appétits, la luxure, toutes choses égoïstes, et cette licence effrénée ne comporte pas de sanction. Elle s'emparerait aussi de moi si j'acceptais ton offre, moi qui suis par ailleurs sur le point de devenir immortel, plus qu'homme, et de me dégager du karma. Les plaisirs gagnés comme tu le dis forment l'essence de l'égoïsme. Certes tu dois être le créateur de ce royaume, puisqu'il est égoïste. Il t'appartient. Pourrait-il être à moi ? Oui, à condition que tu domines sur moi. Je ne suis pas ton sujet et ne le serai jamais. Seul le Dieu inconnaissable est mon Maître. Va-t'en, passe derrière moi. »

La scène se dissipa lentement comme un brouillard au soleil, puis il y eut un intermède. J'espérais que la lutte était terminée, car j'étais fatigué. Mais je me retrouvai dans le pré avec le feu qui jaillissait et frémissait en pulsations écarlates le long des lignes. Rien ne pouvait rompre la garde de cette flamme, car elle symbolisait l'état d'existence parfait d'un être d'une autre race, non humaine. Seule la perfection pouvait se prévaloir d'un droit contre elle, la perfection du bien, et aussi celle du mal, mais la perfection du mal n'avait pas encore affronté la flamme, et je doutais même de son existence. Après tout, que m'avait-on offert qui ne fût déjà mien en raison de ma filiation divine ? Par l'influence mentale, Dieu permet à Ses enfants de se contrôler les uns les autres pour le bien, mais aussi pour le mal. Existe-t-il une souveraineté plus absolue que celle de l'amour mis en œuvre selon Ses commandements ? Il n'y en a point. Tandis que j'y réfléchissais, une vision douce et charmante survint, et voici, Phyris se tenait devant moi.

« Es-tu Phyris ? demandai-je.

— Une autre que Phyris pourrait-elle faire abstraction de la flamme qui t'entoure ? » répondit-elle en franchissant la barrière et en s'allongeant à mes côtés. Cela paraissait la vérité, car Ovias était un être parfait dans Sa condition, et seule la perfection peut aller de pair avec la perfection.

À la fin, je l'entendis soupirer doucement et tristement. Des larmes perlaient à ses yeux.

« Pourquoi ce chagrin, Phyris ?

— Phylos, tu me le demandes ? Je vais te répondre. C'est à cause d'une confession à faire. Moi aussi je suis mise à l'épreuve comme toi. J'ai une lamentable histoire de péché à avouer, et malheur à moi si tu me rejettes à cause d'elle. »

Devant son hésitation, je lui dis avec appréhension :

« Parle.

— Eh bien ! voilà. Cela se passait dans les temps lointains de l'Atlantide,

quand ma personnalité s'appelait Anzimée et la tienne Zaïlm. Tu te rappelles le jour ? Oui, et maintenant encore avec tristesse. Tu étais parti dans ton vaïlx pour fuir le souvenir de Lolix. Mon chagrin était profond, et j'ignorais où tu te trouvais. Folle de douleur en ne te voyant pas revenir, j'allai trouver Maïnin l'Incaliz. Il s'étonna de ma crise de désespoir puis me dit : « Aimes-tu Zaïlm, Princesse ?

» — Comme ma propre âme, Incaliz.

» — Cela me surprend, mais peu importe. Tu me demandes de t'aider à le trouver ? Et suppose que je t'aime, moi qui ai fait vœu de célibat. Qu'adviendra-t-il si j'use de mon pouvoir et décrète que Zaïlm ne reviendra plus jamais ?

» Alors, Phylos, je le suppliai pour toi comme pour ma propre vie. J'implorai sa miséricorde. Enfin l'aspect sévère de son visage se détendit, et il me dit amicalement : « Je ne voudrais pas vous séparer. Je ne faisais que mettre à l'épreuve ton amour pour lui. Cependant, il me faut une compensation pour mon aide. Il ne s'agit pas d'argent, de bijoux, ni de puissance. Je possède tout cela en abondance. Voici la seule chose que tu puisses me donner. Écoute. Jadis, quand j'approfondissais les secrets de la nature, j'étais curieux de faire des expériences. Je recherchai l'appui d'un démon de l'armée de Satan pour en faire mon serviteur, pleinement confiant que je pourrais le dominer. Mais j'avais surestimé mon pouvoir. C'est moi qui fus dominé et devins sa victime. Un jour à venir, mon âme sera confisquée par Lucifer pour payer ma dette qui s'accroît sans cesse. Je n'ai qu'une manière d'éviter cela, c'est de lui livrer à ma place une âme moins expérimentée. Avant la nuit, à l'heure du culte, une jeune fille et son amoureux viendront me chercher pour que je célèbre leur mariage dont les bans sont publiés depuis longtemps. Je serai intentionnellement absent, mais toi tu seras là, seule avec le couple. Ils sont faibles, mais n'ont jamais péché.

» Leurs natures les incitent à l'erreur. Je ne te demande qu'une chose. Quand ils s'enquerront de moi, dis-leur que je suis parti et ajoute : « Vous êtes venus pour être mariés ? » Puis souris et ajoute encore : « Seuls les gens simples publient leurs pariades. Les gens avisés ne se marient jamais, et pourtant en réalité ils sont mariés. » Ne dis rien de plus. S'ils tiennent compte de cette douce allusion, ils tomberont dans le péché et perdront leurs âmes, mais moi, le grand Incaliz, je serai sauvé. De toute façon, je te ramènerai Zaïlm, car il se peut qu'ils ne passent pas à l'action après ton allusion. »

» Maïnin cessa de parler. Je me recroquevillai d'horreur. Mais au moment où j'allais refuser, il dit : « Rappelle-toi que tu es seule à pouvoir sauver Zaïlm. »

» Je le crus d'abord un démon. Puis je me dis qu'il était tout naturel de vouloir sauver son âme, même au détriment d'une autre. Oh ! je désirais tellement le retour de mon Zaïlm. J'éclatai en sanglots. Mon âme murmurait que

l'action était mauvaise, mais mon cœur me suppliait d'être aveugle au bien et au mal pour cette fois seulement. Je finis par céder et dire :

» Incaliz, j'agirai selon ta demande. »

» Je le fis. Mais Maïnin, infidèle à Incal, me trahit également et ne me ramena pas Zaïlm. Quand l'empereur Gwauxln m'annonça la mort de Zaïlm, moi aussi je mourus de honte, le cœur brisé. L'homme et la femme saisirent mon allusion et moururent après avoir mené pendant des années une vie criminelle, désastreuse mais bien dissimulée.

» Quant à moi, cher Phylos, en cédant à la volonté de Maïnin, j'ai vendu mon âme à l'archiprêtre des démons, à Satan, le maître de Maïnin. Ma vie est donc perdue, à moins qu'on ne vienne à mon aide. Perdue, malgré la somme de mes connaissances et mon immense effort pour bien faire et réparer mes torts. Tout ce que j'ai tenté l'a été en vain ! Mais toi, mon âme jumelle, toi tu peux me sauver. Si tu ne le fais pas, je suis condamnée à la seconde mort en vertu de la Loi Éternelle. Mon âme sera annihilée. Mon Esprit, qui a été incapable de s'unir à mon âme, fera retour à sa Source, à notre Père. Alors, puisque je suis une âme et que ton Esprit est aussi mon Esprit, il faudra que tu périsses également. Sauve-toi en même temps que tu me sauveras.

— Et comment ? » répondis-je.

J'étais malade de chagrin jusqu'au tréfonds de mon âme et souffrais d'une angoisse tellement intense qu'elle était sur le point de me détacher de la vie. J'étais malade parce que je sentais Phyris en danger mortel. Mon autre moi-même, mon ange pur, se trouvait dans un bourbier fatal, et son âme était menacée de mort. Et parce qu'elle l'était, la mienne l'était aussi, car notre Esprit était le même.

« Et comment ? redemandai-je dans un murmure.

— Voici. L'homme que je détournai de la bonne voie quand j'étais Anzimée s'est incarné plusieurs fois depuis lors, allant de mal en pis. Il est actuellement sur la Terre, à la veille de subir une tentation qui, s'il y succombe, orientera définitivement le cours de sa vie vers le mal et lui vaudra la mort finale de son âme. S'il ne succombe pas maintenant, je ne sais s'il échappera ou n'échappera pas à la seconde mort, mais il ne pourra plus nous être utile, car notre temps est limité. Dans les deux cas, nous mourrons certainement. Oui, nous allons mourir si tu n'agis pas sur-le-champ ! Si son âme déchoit maintenant, nous échapperons sûrement. C'est ce que dit Maïnin, qui a été foudroyé et se trouve dans les ténèbres du dehors, mais a toujours prise sur moi. C'est notre unique mais bien faible espoir. Oh ! Phylos ! Songe, songe ! D'un côté c'est la vie éternelle, l'illumination, la chance de réparer toutes nos fautes et peut-être même d'arriver finalement à sauver cet homme. De l'autre c'est le foudroiement, la seconde

mort, le rejet dans les ténèbres extérieures, et la vie démoniaque à perpétuité. »

Dans le calme de la nuit, Phyris se tenait devant moi les mains crispées, le visage inondé de larmes, dans une angoisse effrayante à voir, et me suppliait d'agir pour elle. Agir pour elle que j'aimais plus que ma vie, et en même temps pour moi-même, en vue de sauver nos vies pour que tout allât bien. Mais comment ? En me servant de mon pouvoir occulte pour murmurer des paroles insidieuses à un homme vivant sur une planète éloignée et déjà plongé dans le péché jusqu'au cou, un homme qui n'arriverait peut-être pas à se dominer quand même je renoncerais à l'influencer.

Quelle était l'affaire ? Cet homme était gouverneur d'un grand État et sur le point de signer le rejet du recours en grâce de deux condamnés à mort pour meurtre. Or, ils étaient innocents, je le savais, et le gouverneur aussi. En effet, il avait abusé de sa situation, de son argent, et de son pouvoir pour tisser un réseau de preuves accablantes pour ses deux ennemis, alors qu'il était lui-même le meurtrier. Dans une heure au plus il allait signer ou ne pas signer le rejet du recours en grâce, mais sa résolution faiblissait devant l'énormité du péché. On me demandait simplement de l'encourager d'une manière occulte. Cet homme déjà si profondément méchant pourrait-il un jour se détourner de ses voies mauvaises vers le bien ? C'était à peine imaginable. Il s'agissait pour moi de l'inciter psychologiquement à laisser passer l'occasion et à compléter son double meurtre, cela pour sauver Phyris que j'aimais tant et dont l'Esprit était mon Esprit. Si l'âme de Phyris était détruite, la mienne le serait aussi. Or il m'était aisé de faire ce qu'on me demandait.

Tous les crimes sont faciles à commettre. Tandis que l'angoisse du désespoir me paralysait, un rayon d'espoir surgit sous forme d'une question : Cet acte allait-il vraiment nous sauver ? Dieu n'a-t-il pas dit : « Tu ne tueras point », et n'aurais-je pas à partager avec le gouverneur le fardeau du double meurtre ? Alors je me levai et dis calmement, oh ! avec un calme effrayant :

« Eh bien ! quand même il nous faudrait périr tous deux dans les ténèbres du dehors, je ne ferai pas cela. Toi qui m'es plus chère que ma propre vie, tu ne dois pas me le demander ! Notre Père a dit : « Quiconque fait le mal devra en payer le prix, qui trente, qui soixante, qui cent fois. » Et toi, et nous, si nous livrons une âme aux ténèbres, ô ! mon épouse en esprit ! ne crois-tu pas que nous y serons d'autant plus sûrement livrés nous-mêmes ! Alors, même si mes paroles doivent sceller ma mort et la tienne, je refuse de commettre ce péché. Je ne ferai pas ce que tu me demandes. Je ne suis pas tombé si bas. Je conserve la possibilité de te tendre une main secourable et d'arrêter le développement de ton erreur. Tu pourras ainsi retourner à l'époque et à l'endroit où ton âme se trouvait avant ta faute et te réincarner sur la Terre aussi souvent qu'il le faudra pour effacer et

expier ta mauvaise action. Sur le plan où mon âme s'est maintenant avancée, je t'attendrai pendant le temps qu'il faudra pour que tu te purifies et puisses me rejoindre, même si cela doit prendre des dizaines de milliers d'années. Je te guiderai pour que tu ne pèches plus pendant l'expiation. Oui, et s'il n'est pas indispensable que je te guide, je retournerai avec toi à la vie terrestre. Mais il faut que je reste ici pour que ma lumière demeure claire. Tout cela je le ferai. S'il y avait dans l'Univers une possibilité d'expier par substitution, j'irais à ta place et te laisserais ici. Quant à condamner l'homme sur la Terre et nous avec lui, non ! Je ne puis commettre un tel péché. »

Phyris frémit convulsivement, et ses yeux étoilés trahirent un désespoir qui me frappa d'une telle angoisse que je criai vers Dieu à haute voix. Avec un gémissement de tristesse et comme une âme perdue, elle dit :

« ô ! Phylos, réfléchis bien ! Peut-être t'enveloppes-tu dans la fausse droiture qui fait pleurer les Anges et sourire le Malin !

— Phyris bien-aimée, j'ai dit ce que j'avais à dire. Je ne change pas d'avis. »

Elle fit le geste de s'en aller en couvrant de ses mains son visage angoissé et en sanglotant dans son intense désespoir. Quand elle approcha du feu elle dit :

« Phylos, j'ai pu entrer, mais mon pouvoir s'est enfui, et je ne peux plus sortir. Écarte la flamme. »

J'étais étendu, presque mort de douleur à la suite de cette blessure immortelle, et vis que j'étais trop faible pour abaisser la barrière. Je regardai à l'intérieur de mon être et vis que la Lumière de l'Esprit n'y était plus. Elle était partie. Alors je compris la signification du terrible appel de Jésus de Nazareth. Lui aussi, dans la tension effrayante de l'épreuve humaine de la Crise, avait vu s'évanouir l'Esprit en Lui quand Il s'était écrié : « Elôï, Elôï, lama sabachthani. » (Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?)

Comme Lui, je criai vers le Père, et aussitôt la Lumière me revint. Les ténèbres se dissipèrent avec un grand roulement de tonnerre, et la nuit qui m'avait entouré s'enfuit. Je vis que le soleil était haut dans le ciel et que j'avais été isolé dans une obscurité locale. La flamme pâlit et « Phyris » se mit à genoux devant moi pour implorer miséricorde.

Alors je sus que ce n'était pas elle, que Dieu le Père était entré en moi pour y demeurer à toujours, et que la perfection du Mal avait échoué dans sa plus subtile, horrible, et insidieuse attaque, son ultime effort pour me faire franchir la porte de l'abaissement. La force que je tenais de toutes mes vies passées avait résisté, et à moitié évanoui j'étais arrivé près du Christ.

Au cours de mon expiation, j'avais voyagé par toute la route du chagrin. Maintenant j'avais effacé mon karma, et l'Existence éternelle était mienne. *Gloria in Excelsis ! Laus Deo !* J'entendais le chant des armées stellaires de Dieu.

Alors la Voix reparla : « Ton épreuve est passée. Je suis bien heureux. Il est dit dans les Écritures saintes : « Il faut que vous naissiez à nouveau d'eau et d'Esprit. » C'est ainsi que tu es né maintenant d'eau, qui est le monde matériel, et d'esprit qui est Moi entré en toi. La mort du corps de chair et ses réincarnations ne représentent que la nuit faisant suite au jour et le jour à la nuit. Ce n'est pas à ces alternances de jour et de nuit pour l'âme que l'Écriture se réfère. Tu es né bien des fois sur la Terre, et chaque fois ton corps charnel est mort. Mais ta renaissance n'était pas d'eau et de Moi. Ces incarnations ne faisaient que te préparer à sortir des eaux du matérialisme pour Moi. Maintenant tu es né de cela et de Moi. Tu es devenu un Fils de Lumière, à l'unisson avec le Père Universel, et semblable au Nazaréen. Porte Ma Parole à tous les hommes, afin que ceux qui en ont la volonté viennent pareillement vers Moi, de même que tu l'as fait en suivant le premier homme venu vers Moi. »

Je vis s'approcher Phyris, et cette fois je sus que c'était vraiment elle. Elle aussi avait subi son Épreuve et des tentations équivalentes aux miennes auxquelles elle avait résisté, mais cela s'était passé quatre-vingt-dix siècles auparavant. Vous me direz peut-être :

« Je croyais que les âmes jumelles devaient livrer bataille ensemble, et maintenant vous parlez d'un intervalle de quatre-vingt-dix siècles ? »

Mes amis, voici. Le temps ne fait que mesurer l'énergie employée. Nous travaillions à la même œuvre, donc nous étions ensemble. Est-ce que saint Paul est plus sauvé que la dernière âme régénérée ? Cependant Paul avait connu Jésus-Christ deux mille ans plus tôt. Il nous avait semblé à Phyris et à moi que la Grande Crise avait duré des siècles. Tandis que nous nous tenions enlacés, une glorieuse vision nous apparut, et la Voix se fit entendre disant :

« Voici. Fais un retour sur l'immense passé. Quand tu l'auras fait, regarde sur la Terre et recherche le moyen de raconter à ses habitants l'histoire de ta vie. Cela ne te prendra qu'un instant, mais semblera des années pour tes agents d'exécution sur la Terre.

« Ensuite, regarde encore. Je suis ta Voix et ton Esprit. Tes âmes vont s'unir. Voici, tu n'auras plus désormais deux corps, mais un seul qui est ton corps spirituel, le Mien, car sans Moi tu n'es rien. La Paix est avec toi pour l'éternité. »

Amis lecteurs, vous aurez peut-être quelque difficulté à comprendre cette étrange union. Méditez néanmoins profondément à son sujet, car vous l'expérimenterez un jour si vous êtes fidèles à votre Sauveur si vous Le suivez, si vous buvez de la coupe dont Il a bu, et si vous triomphez dans l'Épreuve critique.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

VOUS RÉCOLTEREZ CE QUE VOUS AVEZ SEMÉ

Supposez que j'aie défailli au cours de la lutte, et que le verdict rendu ait été « Mané, Thécel, Pharès (9) ». Alors, mon sort – notre sort – eût été celui de Maïnin de Caïphoul. Pour moi qui en connais la signification redoutable, ce sort est infiniment plus effrayant à envisager que pour le lecteur. Je serais devenu un frère des diables et un sujet de ce Satan qui est capable de nous tenter avec la ruse terrible qu'on vient de voir.

En cas de réussite, il fait de sa victime un esclave qui accumule perpétuellement de nouvelles dettes de karma.

Or un serviteur de Satan encourt en un bref moment un karma pire que n'en pourrait accumuler au cours d'une longue existence l'homme le plus méchant. Ce karma signifie esclavage, mais jusques à quand ? Jusqu'à la fin du monde matériel.

Alors quand les cieux seront enroulés comme un rouleau et fondront dans une ardente chaleur, Satan (Lucifer) et ses mignons seront précipités dans le lac de feu de la seconde mort. Cela veut dire que la force des rebelles, cette énergie qui en a fait des âmes distinctes et puissantes à travers tout le passé, sera dépersonnalisée, désindividualisée, ajoutée à la masse du Feu élémentaire de forces de la nature telles que le vent et les forces odiques, électriques, et magnétiques.

Mais l'annihilation n'existe pas, et la mort pas davantage, bien qu'il puisse se produire un changement susceptible de détruire l'union entre l'âme et l'esprit. Alors l'âme retourne à la grande et impersonnelle *Vis Natura*, et l'esprit revient à Celui qui a créé la vie.

Plus tard, après des millions d'années, le Père rassemblera de nouveau les éléments ardents sous forme de nébuleuses, de poussières cosmiques, de mondes, de soleils, et de systèmes, et fera surgir « ; de nouveaux cieux et une nouvelle terre ». Alors la foule des rebelles dépersonnalisés recommencera à se réincarner dans la vie protoplasmique, d'où elle évoluera, montant, montant le long de myriades d'incarnations. Puis, après une éternité de vie matérielle, ils se retrouveront à nouveau dans les conditions humaines et auront à faire face à une nouvelle Crise. Selon qu'ils en sortiront vaincus ou victorieux, il leur faudra, tel

Sisyphe, recommencer le lassant trajet, ou alors ils hériteront de l'entrée durement gagnée dans l'existence inconditionnelle. Il n'y a pas et ne peut y avoir de mort pour l'Esprit, mais seulement pour l'individualité. Étudiez cela soigneusement, chers lecteurs. C'est le sort des malfaisants qui se vendent à Satan, car tel est le lot de Satan. Notre Père a préparé une route. C'est le rude chemin, étroit comme le fil d'une lame, où toutes choses s'équilibrent si parfaitement qu'il n'est pas possible de dévier à droite ou à gauche. On est forcé de le suivre avec persévérance et régularité.

Tous ceux qui foulent ce chemin se contiennent eux-mêmes en toutes choses, dans la nourriture, la boisson, le sommeil, et dans toutes les circonstances qui engendrent des soucis dans ce monde.

Pour être reconnu digne d'obtenir sans nouvelle incarnation la résurrection du corps corruptible, il ne faut ni se marier ni être donné en mariage, mais recevoir le Royaume de Dieu comme si l'on était encore un petit enfant. Si quelqu'un n'agit pas de la sorte, cela sera inscrit à son débit jusqu'à une nouvelle incarnation, mais non éternellement.

Les choses sensuelles constituent une offense à l'Esprit. Leur expérience est nécessaire, mais les malheurs karmiques accompagneront les offenseurs jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le Chemin et qu'ils le suivent.

Si vous avez en vous de l'entendement et de l'intelligence, écoutez bien, car ce sont là des paroles du Maître.

CHAPITRE II

JOB, XXXVIII-7

Contemplant la victoire du Père en nous, nous chantâmes un cantique en réponse à celui des Fils de Dieu qui étaient devenus nos compagnons. Enfin nous avions atteint la perfection, ayant satisfait à toutes les exigences de la loi. Dégagés du karma, immortels, aux côtés de Jésus, n'ayant plus besoin de nous réincarner, notre vie était terminée, mais notre existence ne faisait que commencer.

Est-ce un paradoxe ? Au cours de l'immensité du temps, nous avions la vie, mais pas l'Existence sans commencement ni fin qui est indépendante du Temps. Celle-ci, chaque *ego* la tient du Père et l'a toujours eue. Quant à la vie, puisqu'elle a un commencement, il faut qu'elle ait une fin. Et elle a bien une fin. Si elle se déroule sous des influences assez fortes pour enchaîner une âme a perpétuité, alors cette âme se sépare de son *ego* et s'oriente dans le sillage de la vie, où elle hérite de la mort.

Pour éviter la mort, faut-il absolument qu'une âme conserve son emprise sur l'Existence et n'y renonce pas en faveur de la vie ? Le péché est l'erreur par laquelle on se détourne de l'Existence vers la vie, dont l'ombre est la mort. Il faut que l'âme pécheresse meure, à moins qu'elle se détourne de la vie limitée et des conditions qui y prévalent.

À travers tous les royaumes de lumière éclataient les cantiques de louanges comme « au jour où les étoiles du matin chantaient en chœur et où les Fils de Dieu poussaient des cris de joie ». (Job XXXVIII-7.)

CHAPITRE III

LE SÉPULCRE DES TEMPS PASSÉS

Pendant un certain temps, Phyris et moi nous ne fûmes pas fondus en une seule entité. Nous en étions au stade de la rétrospection. Bras dessus, bras dessous, nous marchâmes lentement jusqu'au bord du ruisseau qui babillait. Nous nous assîmes et je lui dis :

« Chère âme jumelle, sondons le passé, écartons le rideau des temps anciens, lisons le récit du Livre de Vie. Il est le miroir de tout ce qui s'est vu et entendu, de toutes les choses et de toutes les formes. Nous pouvons le faire, parce que nous sommes libérés du karma et de la mort, et unis avec le Père et l'Existence. Et parce qu'il est en nous, nous pouvons voir et savoir à son instar. »

Nous méditâmes alors sur nos vies d'Atlantes, et je vis la gracieuse et infortunée princesse Lolix dont j'avais été l'idéal. Où avait bien pu aller son âme désenchantée quand Maïnin avait pétrifié l'argile de son corps ? Nous vîmes dans les archives impérissables l'endroit où sa ligne de vie croisait les nôtres. Dans son purgatoire de Poséid, elle avait cru voir se réaliser le rêve de sa vie. Quand elle naquit de nouveau à l'activité, la ligne de sa destinée recroisa la mienne, car l'individualité de Lolix était celle de ma femme Élisabeth. C'est alors que son crime du temps de l'Atlantide fut expié en même temps que le mien, et que les exigences de la loi du karma furent satisfaites.

La course de l'homme vers Dieu est aveugle, mal dirigée, instinctive comme le mouvement de la vigne qui se tourne vers le soleil. Dans le Sagum, j'avais pris avec une totale confiance une décision qui eût été irrévocable sans Mendocus. Puis j'étais retombé dans des ténèbres, opaques et désespérantes, tout en restant instinctivement fidèle à la loi et à Élisabeth, but de mes efforts. Ainsi, j'avais remonté la pente et atteint enfin les altitudes immortelles. Phyris, mon *alter ego*, en avait fait de même. Loin au-dessous de nous s'étendaient les déserts de la vie, avec l'apparente beauté de leurs fruits, les pommes de Sodome. Ces cendres ont du bon, car elles incitent l'âme à s'essayer vers les hauteurs.

L'Atlantide et toutes nos vies nous avaient valu une bonne mesure de fruits fielleux, mais il fallait payer nos erreurs, et le karma est bon comptable.

Le péché avait engendré le karma, et le karma avait exigé son remboursement. C'est ainsi qu'il m'avait fallu abandonner mes espoirs et mon

bonheur, comme un homme qui s'ouvrirait les veines dans le Sahara pour étancher la soif de son compagnon. Par cette abdication, j'avais perdu ma vie et je l'avais retrouvée.

Ma longue histoire montre que le karma n'exige pas toujours d'être payé. Je vis en effet que pour toute bonne action accomplie j'avais été pleinement remboursé en nature jusqu'au dernier carat par les chances heureuses et les avantages qui m'étaient échus dans la vie.

Les accidents n'existent pas. Si vous admettez qu'un homme ait pu mourir « par accident », personne ne peut plus être assuré que la nuit suivante la Terre ne quittera pas sa trajectoire pour s'écarter ou se rapprocher du Soleil, ni considérer comme certain que le Soleil qui se couche aujourd'hui se lèvera encore demain. Toutes choses, petites et grandes, sont ordonnées, mais ne résultent pas toujours d'une incarnation antérieure.

Le fruit peut résulter d'une action commise l'année précédente, ou même la veille.

En résumé, je vis, nous vîmes, que la vie était une leçon de causes et d'effets : « Comme vous aurez semé, ainsi vous récolterez. » Certains argumentateurs chicaniers affirmeront qu'il existe des accidents et que tout n'est pas ordonné. Je ne discute pas, car ceux qui ont des oreilles pour entendre comprendront. On ne peut pas voir au-delà des montagnes d'une chaîne sans monter sur un pic plus élevé qu'elles. Quand votre horizon devient plus vaste, un accident vous apparaît comme un arc de courbe dans un plan général, et le désordre comme une des lignes de l'ordre.

CHAPITRE IV

LA CHUTE DE L’ATLANTIDE

Nous scrutâmes de nouveau l’Atlantide et vîmes bien d’autres choses. L’époque de Zaïlm présentait un intérêt particulier. Je plongeai même mes regards jusque dans un passé obscur et tellement lointain que la Terre n’était alors que nouveau-née dans le berceau du temps.

Les Atlantes formaient la principale race préhistorique. L’Atlantide comprenait presque trois cents millions d’âmes dans sa métropole et ses colonies d’outre-mer. Le monde antique la connaissait comme Atlan, la reine des Mers, et ses habitants comme Enfants d’Incal, c’est-à-dire du soleil, et comme Fils de Dieu.

La chute de ces dominateurs fut vertigineuse, et je vois où se trouve maintenant leur territoire. Il fait partie du lit d’un océan toujours en mouvement, il est couvert par les boues et les vases marines. Seuls, les yeux parfaits capables de sonder les archives astrales ont une vision assez claire pour déceler qu’il fut autrefois habité.

Puis l’Atlantide m’apparut de nouveau, mais telle que je l’avais vue par les yeux de Zaïlm, ma pauvre et faible personnalité de Poséid, lamentablement mortelle. Voici Caïphoul, la ville royale, et voilà dans le lointain la moins majestueuse Marzéus, avec ses tours, ses donjons, ses cheminées, et ses bâtiments élevés. C’est là que s’était dressé le plus grand des centres industriels atlantes, avec les ateliers et les usines qui avaient rempli l’Atlantide de vaïlx, de naïms, de toutes sortes de machines et d’instruments, du produit des tissages, de la mouture des céréales, et d’une infinité d’articles courants et d’œuvres d’art. De jour, un million d’ouvriers y travaillaient. De nuit, ce nombre était réduit à cinquante mille à peine. Les autres étaient rentrés chez eux en quelques minutes par cars ou par vaïlx, à cinquante, cent, ou même deux cents kilomètres de là.

Quelques siècles plus tard, tout cela devait disparaître à cause de l’iniquité humaine. Çà et là, j’aperçus des traces de canaux ayant distribué de l’eau de rivière, de source, ou encore de l’eau provenant de générateurs hydroaériens, semblables à ceux dont Zaïlm avait possédé un exemplaire lors de ses derniers jours en Amérique du Sud.

Nous vîmes le monde comme Zaïlm l’avait vu. Suernis avec ses millions

d’habitants, le Nécropan avec quatre-vingt-dix millions, l’Europe, alors barbare et six fois moins étendue qu’aujourd’hui, l’Asie, pas si vaste que maintenant, mais hébergeant néanmoins un demi-milliard d’âmes. Mais c’était la glorieuse Atlantide qui faisait étinceler la lumière de civilisation, bien supérieure à celle dont s’enorgueillissent les temps modernes.

Onze cents millions d’habitants civilisés ou à demi-civilisés, plus un nombre équivalent de sauvages répandus sur le continent et les îles de la mer, tel était le dénombrement général du monde de Zaïlm. La multitude de l’espèce humaine et plus spécialement son accroissement pendant les dernières générations ont épouvanté les pessimistes. Pourtant, Malthus lui-même n’aurait pas eu de motif d’alarme, s’il avait su que :

Le monde s’élève et le monde s’abaisse,
Et le rayon de soleil fait suite à la pluie.

Le nombre des habitants de la Terre a toujours varié. Tantôt il y en a moins, tantôt davantage. Quand une âme vient du dévachan sur la Terre, une autre passe de la Terre au dévachan. Mais, en ce moment, il en vient deux pour une qui s’en va. Il semble donc que le monde entame actuellement ses réserves, et qu’à d’autres moments l’offre excède la demande. Mais la quantité des rayons humains issus du Père est déterminée.

Le nombre de ceux qui ont la vie ou qui l’auront est fixé. Mais tantôt ils viennent et tantôt ils s’en vont, comme le flux et le reflux de la mer. Ils sont tantôt sur terre, tantôt au ciel. Que les malthusiens ne craignent rien.

Zaïlm avait donc été ma personnalité à une époque donnée de l’Atlantide. Nous revîmes cette contrée, dans l’état où elle se trouvait trente siècles plus tard. Quel changement ! Quelque chose avait disparu de Caïphoul. Je ne fais pas allusion à son aspect physique, visible aux habitants de la terre, car sa structure matérielle était intacte. Mais les hommes que nous vîmes n’étaient plus les âmes élevées, nobles et sublimes, que Zaïlm et Anzimée avaient connues. Quand l’humanité passe par une phase de décadence et de dégradation, toute la nature en contact avec elle évolue aussi vers le pire.

Marzéus, la cité industrielle, n’existait plus, engloutie avant de se corrompre. Les arts d’agrément n’avaient pas trop souffert. Mais la science qui permettait d’utiliser les forces mystérieuses du Navaz avait disparu au point que les vaisseaux aériens étaient oubliés, ou tout au plus remémorés comme mythologiques. Il en était de même pour beaucoup d’instruments que Zaïlm avait connus, et en particulier les naïms, ces merveilleux transmetteurs sans fil combinant le téléphone et la télévision. Disparus aussi dans la nuit des temps les

vocaligraphes, les appareils caloriveyant, et les générateurs d'eau atmosphérique. Mais les hommes du XXe siècle sauront les retrouver.

Vingt-huit mille ans s'écoulent vers l'avenir dans la lumière du vrai Jour, et bientôt l'on proclamera : « Il y eut un soir, il y eut un matin, et ce fut le septième jour. » Ceux qui comprennent tout mon message sont les hommes et les femmes de ce nouveau jour. Ils hériteront toutes choses de notre Père pour toujours. L'apogée de ce jour qui vient les verra « enlevés au ciel » pour échapper à la fin du monde matériel, quand la terre et les œuvres qu'elle contient seront brûlées au feu.

Mais ce livre concerne le passé et non l'avenir. Les graines de corruption semées dans le cœur des hommes par le Malin, dont Maïnin était l'esclave, germèrent et prospérèrent. Alors, quelques siècles après le temps de Gwauxln et de Zaïlm, commença une chute longue et continuelle qui abaissa la dignité de caractère des hommes et des femmes de Poséid. Cette déchéance fut marquée par d'innombrables symptômes et culmina dans la ruine et la dépravation nationales.

C'est sur l'une de ces phases de ruine que porta notre investigation suivante. Nous vîmes une femme dont le visage reflétait une lumière presque divine, tant elle avait le pouvoir de transfigurer la beauté. Son fin visage paraissait appartenir davantage au ciel qu'à la terre. Elle portait une tunique grise qui flottait au vent. Ses longues tresses brunes, rejetées en arrière sans contrainte, faisaient ressortir le glorieux visage où s'inscrivait une expression de pitié et de désespoir, mêlée cependant d'un merveilleux rayonnement. C'était l'appel, l'imploration, l'espoir désespéré que quelqu'un l'entendrait et détournerait les événements de leur cours. Son appel assumait la forme la plus dangereuse que les champions d'une cause puissent employer, celle de la dénonciation brutale. La femme dénonçait le hideux système religieux des sacrifices sanglants comme diamétralement opposé au droit, à Dieu, à l'humanité, et comme responsable de la corruption du peuple.

À cela, les prêtres répandus parmi la foule répondirent par de rauques cris de rage. La femme était montée sur le piédestal du monument, à six mètres au-dessus du sol, et tous les visages étaient tournés vers elle. D'une voix qui résonne encore à l'heure actuelle dans les archives astrales, et qui résonnera toujours pour ceux qui sont capables d'entendre de semblables tonalités psychiques, elle cria :

« Oh ! croyez-vous qu'Incal accepte le sang d'animaux innocents en expiation de vos crimes ? Quiconque l'affirme est menteur ! Dieu n'accepte jamais le sang d'une créature, ni aucun symbole d'aucune sorte qui ait pour but de substituer un innocent à un coupable ! L'Incalithlon, le Saint-Siège, et la Lumière de Maxin sont déshonorés chaque fois qu'un prêtre étend un animal sur la Pierre de Téo, le

poignarde, et en arrache le cœur pour le jeter dans la Flamme Spontanée. Certes, la Flamme Spontanée le détruit instantanément, mais croyez-vous que cela satisfasse le miséricordieux Incal ? Prêtres charlatans et sorciers, vous êtes une race de vipères ! »

À ces paroles, un Incali en colère se baissa et ramassa un morceau de grès d'une poterie cassée. Devant lui, des esclaves au visage triste portaient une litière garnie de moelleux coussins de soie. Une femme d'une beauté langoureuse y était étendue. Elle personnifiait vraiment l'abandon effronté du corps. Dans cette chaude atmosphère tropicale, elle ne portait pas le moindre vêtement. Cependant, les lourdes ondulations des cheveux bruns partant de sa belle tête perverse cachaient en partie sa nudité. Ce spectacle éhonté attirait l'attention, non pas tant par son effronterie que par l'admiration sensuelle éveillée parmi la foule dense et coléreuse qui stationnait à la ronde.

Voyant le prêtre ramasser son tesson, la femme étendue sur la litière lui demanda :

« Que veux-tu en faire ?

— Rien, répondit le prêtre.

— Oui da ! Je sais que tu voudrais le lancer à cette blasphématrice si tu en avais le courage.

— Du courage, je n'en manque pas », répliqua-t-il d'un air revêche.

Puis, dans la foule houleuse, une voix s'éleva pour demander que la blasphématrice fût sacrifiée sur la Pierre de Téo et son cœur donné à la Lumière de Maxin.

La femme lascive reprit :

« Écoute ceci. Le peuple et les prêtres t'approuveraient. Lance le caillou et vois si par hasard tu n'atteindrais pas le gibier. »

L'ecclésiastique leva la main en arrière et balança le morceau de poterie, tandis que la foule proche de lui guettait avec des yeux avides. Le dangereux projectile fendit l'air vers la belle oratrice, qui aurait pu l'éviter si elle l'avait vu venir. Mais comme elle était tournée de côté, il la heurta à l'endroit sensible de la tempe. Elle poussa un cri de douleur, leva les mains, puis chancela, tomba vers l'extérieur, et dégringola de six mètres de hauteur sur le dur pavage du sol.

La foule qui avait fait silence un instant se mit à pousser des grondements féroces. Les spectateurs les plus voisins se précipitèrent sur la victime du prêtre infâme. Plusieurs membres de la caste sacerdotale s'emparèrent de son pauvre corps en le saisissant par les pieds, les bras, et les cheveux, comme si l'attaque avait été préméditée au lieu d'être le fait d'un misérable démon isolé. Ils l'emportèrent vers l'Incalithlon, dont la vaste pyramide se dressait dans le voisinage.

« Contemple, dit Phyris, le premier sacrifice humain à Caïphoul. C'était moi, moi qu'ils assassinaient à cause de ma tentative pour contenir la marée de la dépravation et de la criminalité ecclésiastiques. Je leur réitérai la prophétie de Maxin, mais ils n'y prêtèrent pas attention et me tuèrent.

» Or, c'est sous la personnalité de cette femme que je me réincarnai, trois mille ans après que ta personnalité de Zaïlm me quitta quand j'étais Anzimée. »

Plongés par leur crime dans une étrange extase, les prêtres, sans hésiter plus d'un instant, placèrent sur le Téo leur victime toujours inconsciente. Puis le grand prêtre, que l'on appelait encore l'Incaliz, se leva du Saint-Siège, qui jadis avait été réellement saint. Il s'arrêta près de la victime et formula une prière à Dieu. Ce fut une véritable profanation de l'homme et non pas de Dieu, car nul homme ne peut léser Dieu autrement qu'en lésant l'homme.

Ensuite il arracha la robe grise de la jeune fille pour dénuder sa blanche poitrine, leva rapidement son poignard au tranchant aigu, puis frappa. Un tremblement secoua la victime, qui était sur le point de reprendre connaissance. Le meurtrier arracha le cœur frissonnant et le jeta dans la Lumière Spontanée où il disparut sans laisser de trace. Puis il découpa la chair et la distribua en même temps que les vêtements ensanglantés parmi la foule meurtrière.

La majeure partie du sang avait coulé dans le creux de la Pierre de Téo prévu pour le sang des sacrifices. Les prêtres y ajoutèrent une liqueur alcoolique, puis, dans une frénésie folle, ils lampèrent cette mixture dans des gobelets d'or. La scène était écœurante, et je me sentis révolté au tréfonds de moi-même.

La pauvre jeune fille assassinée, la vierge qui avait donné sa vie pour sauver sa nation du péché, avait vécu trente siècles auparavant sous la personnalité d'Anzimée. Maintenant elle était Phyris, une partie de moi-même comme j'étais une partie d'elle, car notre esprit unique était formé de la réunion des deux.

Il me fut possible de pardonner le crime que je découvrais rétrospectivement, car les criminels ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Ils ont souffert en expiation et souffriront encore, car tel est leur karma. Quand la mort triomphatrice de tous les mortels engrangea sa moisson en Atlantide, ces âmes furent récoltées par le Grand Moissonneur. Elles avaient semé le péché et produit l'ivraie, et l'ivraie fut semée à nouveau avec le bon grain lors de la réincarnation suivante. Il a fallu que ces âmes glanent leur ivraie et l'arrachent de leur mieux, et il faut qu'elles continuent à déraciner les mauvaises herbes jusqu'à la dernière, après quoi elles seront à l'unisson avec Dieu.

Chers amis, tout le temps nécessaire, toutes les vies indispensables vous sont allouées, mais il n'y en a point à gaspiller.

Après ce sacrifice humain, la population manifesta une soif de sang inextinguible. Elle exigea la mort du prêtre qui avait lapidé la femme, parce que

la foule n'était pas encore accoutumée au droit que les Incaliz s'étaient nouvellement arrogé de sacrifier des humains. Les gens s'écrièrent que le prêtre avait réellement assassiné la femme, attestèrent qu'ils n'avaient pas voulu aller jusque-là, et exigèrent qu'en conséquence on ne laissât pas vivre celui qui avait lancé le projectile. Le tumulte devint si violent et la menace d'insurrection telle que les collègues du prêtre infâme le traînèrent au-dehors et le sacrifièrent comme ils avaient fait de la femme.

C'est alors que survint le dénouement. Quand le grand prêtre voulut jeter le cœur de la nouvelle victime dans la Flamme de Maxin, il chancela comme sous l'effet d'un choc. Sa main retomba le long de son côté, le cœur qu'elle tenait chut sur le pavage, et lui-même tomba en avant, paralysé et sans connaissance. La grande flamme de la Lumière Spontanée avait disparu, et le Livre de Maxin également ! À leur place se tenait la forme humaine d'un Fils de la Solitude, avec une épée dans la main gauche et une plume dans la droite.

« Voici, le jour de destruction est arrivé, le jour annoncé depuis des âges ! Bientôt le Soleil dans toute sa course n'apercevra plus l'Atlantide, car la mer va tous vous engloutir ! Prêtez attention à mes paroles ! »

Ensuite la redoutable apparition s'évanouit, mais la Lumière Spontanée ne revint pas. La populace s'enfuit en hurlant et en abandonnant le grand prêtre évanoui à terre. Peu importait d'ailleurs, car bien des jours plus tard, quand certains audacieux s'aventurèrent dans l'Incalithlon, ils le trouvèrent dans la même posture. Il était mort. Pour méchant qu'il fût, il possédait un grand savoir. Le maudit sorcier connaissait l'existence réelle d'un pouvoir bienfaisant qualifié pour réduire à néant la corruption de l'Atlantide et déraciner la hideuse comédie du péché qui entraînait la nation dans l'esclavage. Sachant cela, son âme avait conçu devant le Fils de la Solitude une terreur panique et s'était enfuie pour ne plus revenir.

Quelques années plus tard, aucun cataclysme ne s'étant encore produit, les masses prisonnières de leur stupide sensualité retombèrent graduellement dans un état pire que le précédent. Les sacrifices humains devinrent habituels. La concupiscence, la gourmandise, et l'ivresse se déchaînèrent, et les profondes ténèbres de la nuit morale se firent encore plus noires.

Un homme appelé Nepth et sa famille, qui vivaient isolés, ne participèrent pas à la dépravation générale. Il est vrai que cet homme et sa femme, à l'instar du peuple qui les entourait, n'étaient mariés que dans le sens où certains animaux supérieurs sont monogames. Ses fils et leurs femmes n'étaient pas plus avancés. Mais aucun d'eux n'acceptait de faire des sacrifices sanglants. Un beau jour le monarque proclama que tout le monde devait adhérer au nouveau culte et sacrifier des femmes et des petits enfants. Nepth et ses descendants, géants de

stature et chacun bien plus fort qu'une douzaine des esclaves corrompus du Raï, refusèrent d'obéir à l'édit.

Dans son isolement, Nepth eut une révélation. Elle venait des Fils de la Solitude qui n'avaient nullement déchu de la haute moralité ancienne. Mais Nepth crut qu'elle venait directement de Dieu. Elle ne faisait que répéter les prophéties de jugement, mais comme celles-ci avaient été négligées pendant des siècles, elle frappa Nepth avec toute la force d'une révélation nouvelle. Lui et ses fils furent ainsi mis au courant de la prochaine destruction de l'Atlantide.

Ils examinèrent les moyens d'y échapper. Les vaïlx étaient inconnus. Nepth et ses fils étaient malhabiles dans l'art de bâtir. Mais ils reçurent des instructions des Fils de la Solitude qui les avaient pris en amitié et vinrent les visiter dans leur corps astral.

C'est ainsi que ces hommes choisis commencèrent à construire un grand bateau.

Le vaisseau manquait de grâce, mais était solide et comportait assez de place pour loger plusieurs spécimens de tous les animaux utiles vivant en Atlantide. Pour le fruste et ignorant Nepth, cela représentait tous les animaux de la Terre, car il ne connaissait rien des contrées d'outre-mer. À peine avait-il entendu parler des provinces d'Umaur et d'Incalie, car en ces derniers jours de l'Atlantide les communications entre les colonies et la métropole n'étaient plus régulièrement assurées.

Les voisins et les amis de Nepth le raillaient et l'insultaient comme un blasphémateur. On le traitait de fou, lui et ses fils. Mais les années s'écoulaient, la grande arche de refuge se construisait, et un beau jour elle fut achevée. Alors Nepth et ses fils y chargèrent d'abondantes provisions. Ils tirèrent les animaux des cages où ils les avaient enfermés pendant les années précédentes au fur et à mesure de leur capture. À la vérité, la plupart de ces animaux étaient nés en captivité et apprivoisés, tellement il avait fallu de temps à Nepth pour exécuter simultanément toutes les parties de son programme sans savoir exactement quand la redoutable prophétie allait s'accomplir.

Quand ses préparatifs furent achevés, il n'eut pas beaucoup de temps de reste. Au bout de quelques jours seulement les terres se mirent à trembler et à s'entrechoquer d'une manière épouvantable. Des fleuves quittèrent leur lit ou s'enfoncèrent dans le sol par de vastes crevasses. Des montagnes s'éboulèrent jusqu'à devenir des collines et à…

Incliner leurs têtes hautaines vers la plaine

Une crevasse s'ouvrit tout près du vaisseau de refuge, et le fleuve voisin,

large d’un kilomètre, qui allait auparavant se jeter dans l’océan à cent kilomètres de là, se précipita dans l’ouverture. Le tourbillon infernal dura trois jours. Un homme arriva en suppliant Nepth de le recueillir, mais Nepth lui dit : « Non, tu n’as jamais voulu me croire autrefois. Je t’ai dit que ce pays allait s’enfoncer sous les mers, et tu t’es borné à m’injurier. Maintenant va ton chemin et répète à tous ceux que tu rencontreras que Nepth avait dit vrai. »

Pendant trois jours et trois nuits d’horreur la mort arpenta la contrée, car les montagnes tombaient dans les plaines et les inondations ravageaient tout sans frein. Mais le pire restait à venir.

Au matin du quatrième jour, des pluies torrentielles parurent vouloir noyer toute la terre. Mais le tonnerre et les tourbillons n’en furent pas diminués. Les portes du ciel et du grand abîme n’avaient pas encore été brisées, et l’Atlantide, avec une grande partie du monde, n’était pas encore engloutie. Des myriades de gens restaient vivants et se rassemblaient sur les lieux élevés.

Soudain il sembla que les piliers du monde étaient retirés. D’un seul et effroyable mouvement universel, les terres restées indemnes de l’inondation commencèrent à s’enfoncer. Sans jamais une interruption dans l’horrible et écœurante sensation, tout descendit, plus bas, plus bas, encore plus bas. Trente centimètres, cinquante centimètres, quatre mètres, puis il y eut un bref intervalle de calme. La pluie qui tombait par nappes et non plus par gouttes, les sauvages à-coups des vents furieux, le mouvement de descente, tout s’arrêta, le temps de compter jusqu’à soixante.

Vingt, quarante, soixante, l’enfer ne se déchaînait pas. Les malheureux cachés dans les pauvres abris qu’ils avaient trouvés, quand ils avaient osé s’en servir, commencèrent à respirer un peu. Peut-être la terrible pluie s’arrêterait-elle enfin. Il n’en fut rien.

Une légère secousse se produisit, à peine remarquée après ces trois jours de frénésie. Après quoi, d’un seul élan rapide vers la mort, le grand continent de l’Atlantide s’enfonça comme une pierre dans l’eau ! Cette fois il ne s’agissait pas de trois ou quatre mètres, mais d’un horrible engloutissement de deux mille mètres à la fois.

Et Nepth ? Au milieu du troisième jour, son vaisseau de refuge avait flotté jusqu’à l’océan, emporté dans le remous des inondations. Puis les vents l’avaient poussé à trois cents kilomètres au large. C’est là que Nepth se trouvait avec son arche battue par les tempêtes, au moment où l’Atlantide sombrait dans l’abîme vers sa mort.

Quelques très rares survivants avaient également pris la mer. Poussés par les alizés d’ouest pendant des semaines épuisantes, ils contournèrent le promontoire méridional de l’Afrique (le cap de Bonne-Espérance) et dérivèrent ensuite vers

le nord-est, pour aborder finalement sur la côte ouest d'Umaur (l'Amérique du Sud actuelle). Là aussi, la destruction n'avait laissé que de rares et misérables survivants. Mais ces quelques centaines de réchappés repeuplèrent le pays, et c'est leur descendance que Pizarre découvrit après des dizaines et des dizaines de siècles.

Ils étaient devenus nombreux et avaient refusé de s'adonner aux sacrifices sanglants, mais à l'instar de Nepth, ils offraient des fruits à Incal. Ils conservèrent son nom légèrement modifié en Inca, et l'attribuèrent à leurs chefs.

Quelques autres survivants accostèrent plus au nord et repeuplèrent la contrée qui fut envahie par l'Espagnol Cortez il y a quelques siècles. Mais ceux-là ne tinrent pas compte de la terrible leçon. À peine arrivés sur ces rivages désolés, ils sacrifièrent une femme en guise d'action de grâces pour leur sauvetage.

Quant à Nepth, son navire vogua sur les mers désertiques où le silence n'était rompu que par le crépitement incessant de la pluie sur le toit de son arche. Un beau jour l'arche s'échoua. Nepth ne savait pas où il se trouvait, car il n'était pas instruit. Le paysage était entièrement nouveau pour lui. Quand enfin il débarqua et libéra sa cargaison vivante, il était en Asie à son insu.

Ce continent n'avait pas souffert comme les autres. Des inondations avaient cependant recouvert toute sa partie occidentale. L'engloutissement de l'Atlantide avait donné naissance par choc en retour à une lame de fond de quatre cents mètres de hauteur, mais l'énorme raz de marée s'était bientôt retiré sans inonder longtemps l'Asie orientale ni les parties alors existantes de l'Europe et de l'Amérique.

Cette vision clôtura la scène pour Phyris et pour moi. Le grand déluge était passé. Nous nous tournâmes alors vers d'autres phases du mystérieux passé. Bien que tout aussi intéressante, leur description ne trouve pas sa place ici. L'empereur Gwauxln était devenu Mendocus, tandis qu'Ernon, l'ancien empereur des Suernes, vivait avec nous sous la forme de Mol Lang. Sohma était ce Fils de la Solitude que j'avais emmené de Suernis sur mon vaïlx, alors que j'étais Zaïlm. Nous aperçûmes ainsi l'entrecroisement de nos lignes de vie.

Puis nous suivîmes le trajet parcouru par l'âme perdue de Maïnin depuis des temps lointains antérieurs à l'apparition de l'Atlantide. Il était alors chargé de péchés. Nous le retrouvâmes plus tard servant Satan, chassé des rangs de la société par ce Fils de la Solitude qui était le « premier fruit des réincarnés endormis ».

Regardant toujours, nous vîmes l'un des premiers empereurs de l'Atlantide, le Législateur. Nous le connûmes pour le Christ, illuminant déjà les hommes. Nous vîmes aussi Bouddha, puis celui dont l'éclat a surpassé Bouddha, le Nazaréen qui avait proclamé : « Avant qu'Abraham fût, je suis. »

Quand l'Esprit de Christ pénètre dans un homme et y demeure, cet homme devient un Fils de Dieu à l'égal de Gautama. Mais cet esprit entre seulement chez ceux qui suivent le Chemin étroit. Un Être puissant foudroya Maïnin. Cependant, parce que notre vie s'était alors croisée avec la sienne, nous sûmes que par cette rencontre Christ avait fait de moi un instrument de miséricorde pour Maïnin, et que l'avenir lui fournirait une occasion de salut.

Nous observâmes ensuite une scène qui se passait sur le grand continent de Lémurie ou Lémoros, bien avant l'époque de Zaïlm. Nous vîmes une grande maison de pierre entourée de gazon, et une plaine où paissaient des troupeaux de bétail ainsi que d'étranges petits chevaux avec trois ongles à chaque pied et de hautes épaules. Loin à l'est s'étendait une chaîne de montagnes bleutées et, plus loin encore, le grand océan. Entre la ferme et les montagnes brillait un lac argenté.

À l'intérieur de la maison, un nombreux personnel se tenait aux ordres des deux maîtres de céans, une femme et son fils. Tous les visages avaient un aspect sinistre reflétant la soif du sang. Le fils donna des ordres à l'un de ses principaux subordonnés, un esclave hideux et féroce, véritable incarnation de la cruauté, qui attira mon attention par sa peau brune basanée et ses mains ressemblant à des serres. Il n'était vêtu que d'un pagne.

Après avoir reçu ses ordres il disparut, mais revint bientôt poussant devant lui deux prisonniers appartenant évidemment à une autre race. Ils étaient enchaînés par des menottes. Le premier était un jeune homme souple, droit, à l'attitude plutôt hautaine, les cheveux bruns, les traits harmonieux. C'était Sohma dans son individualité d'il y a vingt-trois mille ans.

L'autre paraissait être la sœur du jeune homme. C'était une jeune fille d'une beauté délicate, mais voluptueuse.

Quand le maître de la maison l'aperçut, ses yeux féroces et cruels, brillants comme des charbons ardents sous les sourcils hérissés, s'éclairèrent d'une lueur d'admiration. Tout le désignait pour être chef de la foule de brutes qui l'entouraient, son visage lourd, ses mâchoires grossières, son corps épais. Il allongea la main comme pour toucher la jeune captive. Elle recula en se redressant dans une attitude de royal mépris.

« Ha ! toujours inflexible ! rugit-il. Nous allons bien voir. »

Il fit un geste du menton au chef des esclaves, qui jeta le garçon sur une sorte d'autel où il l'attacha. Mais le prisonnier dit avec fermeté :

« Ma sœur, ne cède pas. Meurs plutôt. »

Les yeux de la jeune fille brillèrent d'un terrible éclat d'horreur.

« Fais taire le prisonnier », hurla le maître.

Alors, sans la moindre hésitation, l'esclave coupa la langue du pauvre garçon.

« Sauvage ! » cria la jeune fille au maître dans un sifflement.

« Ha ! je vais te prouver que tu as dit vrai ! » répliqua-t-il, et il frappa de son propre poignard la poitrine dénudée du jeune homme à la langue coupée. Puis il en arracha le cœur et le jeta aux pieds de sa sœur.

Un gobelet de sang fut recueilli. La mère du maître, qui était prêtresse et se tenait près de l'autel, l'examina longuement, puis dit :

« Les dieux affirment que la fille doit mourir aussi. »

Le maître hurla :

« Le disent-ils vraiment ? Par toutes les puissances, je jure que je ne leur obéirai pas, quand même mes troupes de guerre devraient disparaître et le roi périr. »

La prêtresse répondit :

« Mon fils, les dieux disent que tu ne peux pas éviter ce sacrifice et rester vivant.

— Non ? Alors qu'ils soient servis ! Donne-moi ce couteau. »

Il en tâta la lame aiguë, puis sans quitter l'arme des yeux demanda :

« L'avis des dieux est-il toujours le même ?

— Toujours, dit la prêtresse.

— Alors, attachez la jeune fille. »

Cet ordre fut exécuté, bien que la prisonnière se fût évanouie. Le chef, le bourreau, appuya son oreille sur son sein. Une esquisse de sourire détendit ses traits, et il se dit en son Âme : « Elle est morte. » Puis il posa la main sur la poitrine de la prisonnière, se releva, et dit :

« Ô dieux ! acceptez ce sacrifice. »

L'éclair de la lame brilla une seconde au-dessus de sa tête. La seconde suivante, il l'avait enfouie dans son propre cœur. Ainsi le cœur qui ne connaissait pas la miséricorde avait cédé à l'amour. Le rude guerrier était mort. Il croyait que les dieux exigeaient du sang, mais donna le sien. Quelles étaient leurs personnalités, la sienne et celle de la jeune fille morte d'horreur ?

C'étaient moi et Phyris !

CHAPITRE V

L’INHUMANITÉ DE L’HOMME POUR L’HOMME

À nouveau, le passé mort révéla une autre scène. Je me vis moi-même dans la personne d’un esclave, mal nourri, maltraité, toujours affamé, trop misérable même pour éprouver du ressentiment. Je mourus en ayant faim, puis j’eus un « dévachan » où mes besoins reçurent une apparence de satisfaction. Je renaquis, et à cause d’un karma dont l’exposé serait hors de place ici, le nouvel homme fut pourvu de confort, de richesses, et de tout en abondance.

Mais un karma physique le poursuivait. Il avait toujours faim au milieu de l’abondance et manifestait de la paresse au moment où l’action s’imposait. Cet état de choses engendra une maladie, et comme suite à l’ « inhumanité de l’homme pour l’homme » qu’il avait manifestée pendant sa vie précédente, il fut affligé d’un cancer de l’estomac. Cela tua son féroce appétit, et le sybarite libéré de sa gourmandise se mit à l’œuvre pour se guérir.

Après avoir découvert qu’il n’y parviendrait pas, il chercha du réconfort dans la religion et s’en alla dans le désert pour devenir un saint ermite. Mais la vie d’un ermite est sans utilité pour le genre humain. Dans cet état solitaire, son individualité perdit les occasions de cultiver sa force morale au contact du monde. Il mourut bientôt.

Quand je revins encore une fois à la vie, ce fut sous les traits de Zaïlm, trop faible pour éviter de pécher avec Lolix et d’engendrer ainsi un nouveau karma. Celui-ci dura jusqu’à ces toutes dernières années, avec une vitalité renouvelée, et me punit, comme vous le savez, plus amèrement que la mort. Zaïlm eut des jours sombres, mais vous n’ignorez pas qu’il eut aussi ses joies. Ainsi le karma de toute vie est composé d’ombres et de rayons de soleil. Dent pour dent, oui, mais aussi un baiser pour un baiser !

CHAPITRE VI

POURQUOI L’ATLANTIDE A PÉRI

L’examen des vies antérieures me fit voir les raisons pour lesquelles les merveilleux succès de Poséid s’étaient interrompus sans laisser de traces. Métaphoriquement parlant, l’Atlantide avait haussé le monde jusqu’à la lumière de la science. Je vis pourquoi elle avait sombré sous les eaux et s’était effondrée dans de profondes et mystérieuses cavernes pour y disparaître dans un oubli plus complet qu’Herculanum et Pompéi, rayées de la carte du monde pour les siècles à venir.

L’histoire s’explique par les causes naturelles de décadence. À mesure que s’écoulèrent les siècles consécutifs au règne du grand empereur Gwauxln, dix, quinze, vingt siècles et davantage, la nation s’éleva vers une gloire plus grande dans le domaine de la mécanique, des sciences, et du bien-être. L’un après l’autre, les savants découvrirent qu’il était plus facile d’accomplir par des moyens psychiques les choses qu’il avait fallu jusqu’alors exécuter par des procédés mécaniques. Ils apprirent qu’il leur était possible de quitter leur corps physique et d’utiliser leur corps astral pour apparaître à n’importe quelle distance aussi vite qu’un courant électrique. Ils virent qu’ils pouvaient accomplir des actes matériels tout en étant ainsi projetés au-dehors.

C’est ainsi que les anciennes méthodes plus grossières, utilisant vaïlx, naïms, et dispositifs similaires, tombèrent dans un demi-oubli. Exactement comme les Suernes, la masse des Atlantes finit par dépendre entièrement des prêtres, car seule une minorité d’esprits élevés se trouvait capable d’explorer les profondeurs du Côté Nocturne de la Nature. La majorité incapable dut se contenter des moindres postes. Inéluctablement, le pouvoir se corrompit. Le petit nombre dominait, et la masse se trouvait sans recours, car un maître dans le domaine psychique est invulnérable aux procédés physiques mis en œuvre contre lui par des gens moins avancés.

Alors vint un jour où l’on put dire en vérité que le pays et ses habitants étaient arrivés à maturité. Un fruit mûr ne peut rester parfait. À son cœur commence une pourriture qui s’étend du noyau vers la surface, et voici, c’est la fin. Il en fut ainsi en Atlantide. À son noyau commença la déchéance qui fait son chemin vers le dehors. Le noyau, c’était l’éducation du peuple. Chaque fois que les nations de

la Terre cesseront d'éduquer les jeunes générations, la décadence commencera pour le peuple.

En Atlantide, une minorité avait atteint une si haute connaissance des forces naturelles que les masses ne pouvaient espérer la rattraper. Alors, mécontentes de l'éducation relativement pauvre qu'elles recevaient, elles laissèrent disparaître toutes les merveilles qui restaient encore à leur disposition. Moins de trente siècles après Gwauxln, les Atlantes en étaient au niveau des Suernes, mais plus corrompus. La luxure, l'appétit, la passion, et le pouvoir avaient enserré dans leur fatale étreinte le peuple le plus fier que la Terre ait jamais porté.

En lisant dans les Saintes Écritures hébraïques le récit de la destruction des cités de la Plaine, il ne vous est probablement pas venu à l'esprit qu'il s'agissait du jugement de Marzéus et de Tema, les deux villes atlantes détruites par les forces du Navaz dont elles avaient oublié le mode de contrôle.

Cette destruction laissait présager celle du continent tout entier, neuf siècles plus tard. Oui, Poséid s'était élevée à une altitude que les rêves les plus fous de la science moderne n'ont même pas envisagée. Elle a grandi, prospéré, puis déchu dans la plénitude des temps cycliques. L'Amérique est l'Atlantide revenue, réincarnée, et verra ses hommes de science renouveler sur un plan plus élevé les succès de Poséid. Au cours des siècles prochains, elle va voir revenir l'un après l'autre dans la chair les hommes qui avaient fait de l'Atlantide une contrée fière, encore plus fière, et enfin la plus fière de toutes.

Mais l'Amérique fera davantage, car elle a développé des qualités d'âme qui étaient d'abord à peine perceptibles chez les Atlantes. Elle renouvellera leurs exploits, mais ira plus loin. Elle disposera de toutes les merveilles de Poséid mariées à l'âme glorieuse prévue pour l'humanité par le grand Nazaréen. Elle prospérera ainsi, puis, dans la plénitude des temps, commencera sa décadence. Mais d'ici là, quarante-cinq siècles auront passé.

CHAPITRE VII

LA TRANSFIGURATION

Je pourrais décrire bien d'autres scènes vécues, mais les précédentes suffisent, et je me tournerai vers notre présent.

Après la sévère épreuve de la Grande Crise, les *demi-egos* opèrent une jonction par laquelle les âmes des composants masculin et féminin appartiennent désormais au même plan. Toutes deux sont parfaites. Tel est le mariage fait dans les cieux. Chacun des deux *alter ego* pense, désire, et s'exprime simultanément de la même manière en toutes circonstances. Ils ne font alors plus qu'un, avec un aspect négatif féminin et un aspect positif masculin. Alors ces deux potentiels s'unissent et reçoivent l'Esprit, ou le « JE SUIS », lequel a toujours été indivis, illuminant également chacune des âmes du couple. Telle est cette ultime union.

C'est ainsi que Phyris est moi, vivante, existante, immanente, et prononçant les paroles de ce message avec moi. Elle est moi et cependant, vérité mystérieuse, elle est elle ! De même je suis elle, et cependant toujours moi-même, car nous formons un être, un esprit, un androgyne parfait.

Pourtant, nous ne sommes pas parfaits comme notre Père, car il l'est en tant qu'Être inconditionnel. Notre perfection est celle d'une partie, parce que nous sommes tous une émanation de Dieu, mais Lui n'en est pas une de nous. En vérité, s'il n'en était pas ainsi, le fait d'atteindre la perfection signifierait pour nous, comme pour Jésus ou tout autre enfant de notre Père, que nous avons abouti à réaliser l'annihilation.

Mais seule l'âme pécheresse est précipitée dans la Seconde Mort, où il lui faut subir la destinée de Sisyphe jusqu'à ce qu'elle réussisse à atteindre la perfection. Celle-ci peut exister inconditionnellement sous tous rapports, sauf qu'elle ne saurait être la perfection du Tout. Nous sommes toujours attirés vers le Père parce que nous en sommes tous des fractions. Lui est la somme de toutes les parties. L'attraction nous pousse à une Existence de développement.

Nous sommes également attirés vers toutes les autres parties, qu'elles soient à notre hauteur ou à un niveau moindre. La fraction fait éternellement partie du total. C'est pourquoi il n'y a pas de mort, sauf quand on lance un défi au Tout et qu'on perd le contact. La perfection d'une partie ne fait que la rapprocher du Tout, et la perfection du Tout l'oblige à dépendre de toutes ses parties.

Il peut y avoir changement, mais la mort n'existe pas. Il peut intervenir une extinction de la personnalité. L'âme pécheresse peut périr et se trouver anéantie avec ses œuvres, mais l'Esprit venu du Père ne meurt pas.

L'âme est le produit d'un nombre incommensurable d'époques passées. Si vous voulez que votre âme ait la vie éternelle et ne soit pas perdue dans la Seconde Mort, alors asservissez-la. Domptez votre âme, mettez-la à l'unisson de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, en reconnaissant qu'elle Lui appartient, qu'elle Lui a été donnée par Dieu après avoir été forgée par vous au service du Créateur. À défaut de cela, ô esprits enfants de notre Père, votre destinée vous obligera à réformer une autre âme pouvant constituer une offrande acceptable quand vous la déposerez aux pieds de Notre-Seigneur !

Si vous contraignez votre âme à vous obéir à Son service, vous la posséderez éternellement. Mais si vous devenez le serviteur de votre âme, vous la perdrez, et il vous faudra en rebâtir une autre au cours des éons à venir.

Êtes-vous prêts à suivre le sentier dont je vous ai montré qu'il conduisait au Royaume ? Soyez sûr de vous-même avant d'aborder les études occultes, de crainte qu'elles ne deviennent pour vous un véritable Pont de Mirzah, plein d'embûches fatales sous vos pas. Mieux vaut renoncer à la sagesse secrète que d'y échouer, car étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à l'Existence, et rares sont ceux qui les trouvent.

Me connaissez-vous maintenant ? Un bon arbre ne produit pas de mauvais fruits. Cela n'est le cas que pour un arbre corrompu.

Vous qui témoignez au sujet de l'Esprit, allez-vous m'abattre et me jeter au feu ? Ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur ! » n'entreront pas tous dans le Royaume, mais ceux qui font la volonté de mon Père qui est aux cieux y entreront. Le temps est compté.

J'ai parlé. Que la paix soit avec vous.

POSTFACE DE L'AUTEUR

LA DIVISION DU CHEMIN

Mes amis, treize années se sont transformées en passé depuis l'année 1886 où les paroles de ce livre ont été dictées. Sa publication a été volontairement retardée pour que mes exposés acquièrent du poids grâce à l'accomplissement des nombreuses prédictions faites dans ces pages. À l'époque où ces prédictions furent rédigées, elles étaient entièrement invérifiées, et la science les considérait même comme chimériques.

Il serait impossible de prophétiser dans un univers sans Dieu. Si la vibration n'était pas la loi des lois, aucune pensée ne pourrait se mettre à l'unisson du Créateur ni d'aucun de ses anges. Toute créature vivante est l'ange de la créature immédiatement inférieure. Aujourd'hui l'on peut voir résorbée et transformée en connaissance la foi de ceux qui ont cru à mes paroles. Mes prédictions se sont réalisées en grand nombre. Elles se réaliseront toutes. C'est pourquoi en ce jour, au milieu de l'année finale du XIX^{e} siècle, j'ajoute à mon livre SA GRANDE PIERRE DU COURONNEMENT.

LA DIVISION DU CHEMIN est venue. L'heure de minuit a sonné pour le cycle qui, plus que tout autre, a constitué la grande bifurcation de la vie. Quand je commençai à dicter ce livre, il manquait quelques secondes pour que le Sixième Jour fût *clos.* Maintenant, depuis quelques secondes, commence la réalisation de cette parole de Celui qui est sur le Trône : « Voici, je fais toutes choses nouvelles. » (Apocalypse, XXI-5.) L'heure a sonné. Maintenant, dans un instant, « celui qui triomphe héritera de toutes choses, et je serai son Dieu, et il sera mon fils ».

Cela concerne ceux qui ont mis la main à la charrue et les pieds dans le sillon, et n'ont pas regardé en arrière pendant que le Sixième Cycle achevait sa course. Mais pour les lâches (qui s'arrêtent entre deux opinions), les incrédules (qui ne croient à rien au-delà des choses finies de la Terre), les abominables, et ceux qui ôtent la vie, et les serviteurs des passions et des convoitises, sorciers, idolâtres, déformateurs de la vérité, leur portion est la Seconde Mort (le Grand Karma du monde). (Apocalypse, XXI-8.)

Pendant que les vierges folles étaient allées chercher de l'huile, le fiancé arriva. Les vierges sages étaient prêtes et entrèrent avec lui au festin, et la porte

fut fermée. On ne la rouvrit pas aux folles à leur retour.

Bien-aimés, rappelez-vous les paroles des apôtres du Christ. Ils ont dit que, dans les derniers temps, à la fin de l'âge, des moqueurs viendraient, marchant dans la moquerie selon leurs propres convoitises. (2 Pierre, III-3.) Ceux-là en vérité injurient tout ce qu'ils ne connaissent pas et se corrompent dans tout ce qu'ils comprennent naturellement comme des bêtes sans raison. (Jude 10.) Ce sont eux qui se séparent à la bifurcation du Chemin, allant dans la direction des choses finies et n'ayant pas l'Esprit. (Jude 19.) Ils seront montrés en exemple et subiront la justice rétributive du feu d'un âge qui se termine.

Je me suis souvent référé aux États-Unis comme étant l'Atlantide revenue, réincarnée. J'ai émis beaucoup de généralités sur les origines, l'élévation, la croissance, et la destruction de l'ancien prototype. J'ai fait allusion de temps à autre, plutôt par inférence que par données spécifiques, au fait que l'Amérique égalerait et surpasserait l'Atlantide, car elle est l'Atlantide revenue sur un plan plus élevé. Mais si elle doit en retracer les gloires préincarnées, il faudra également qu'elle en subisse les malheurs.

La sanction infligée à Poséid fut le jugement qui couronna cet âge. Dans la marche majestueuse du temps, les siècles et les millénaires ont passé depuis que le Soleil ne vit plus qu'un vaste désert d'eaux océaniques à l'endroit où la veille encore il pouvait contempler le royal continent insulaire.

Un autre cycle est arrivé à sa fin, et sa dernière heure a carillonné. D'une manière majestueuse, mesurée, mais inexorable, tout ce qui était imparfait dans le Sixième Jour, maintenant passé, doit affronter le tribunal pour être jugé d'après l'étalon de la Vérité. Devant elle, aucune tache ne peut espérer subsister, aucune souillure persister. Elles ne peuvent non plus être amendées pour échapper maintenant à leur sanction karmique, car elles sont marquées du sceau de la plénitude de leur temps. « Que celui qui est injuste commette encore l'injustice ; que celui qui est souillé se souille encore ; que celui qui est juste pratique encore la justice ; et que celui qui est saint se sanctifie encore. Voici, je viens bientôt, et ma récompense est avec moi pour rendre à chacun selon ce que sera son œuvre. » (Apocalypse XXII-11-12.) Le Grand Karma ramène infailliblement tous les méchants au point où ils en étaient avant que leurs forces animales déchaînées aient pris le dessus sur leurs forces humaines. C'est pourquoi ceux qui ont perdu la suprématie sur leur être inférieur au cours du Sixième Cycle n'ont pas obtenu de place dans le Septième.

Au cours des années terminales du cycle écoulé, tel homme a abandonné sa femme sans ressources. En vérité il a abandonné son droit de naissance dans le nouvel âge. Tel autre, doué d'une volonté faible, a cherché à noyer ses chagrins dans le vin. Il n'a réussi qu'à noyer les mérites supérieurs de son âme.

Une femme a été infidèle à ses vœux de mariage. La porte des temps nouveaux est verrouillée contre elle. Un voleur a volé, mais quoi ? Les récompenses de sa propre vie. Tel homme a ôté la vie physique à un autre. Il a aussi effacé son nom de la liste d'appel d'AUJOURD'HUI. Un tel a juré d'observer un vœu, mais a souvent violé son serment. Quand la tombe aura pris possession de son corps physique, il ne se réveillera pas dans ce Nouveau Jour, car la volonté de vivre lui a fait défaut. Un homme a été enterré avec de grands honneurs après avoir pressuré sans merci ses compagnons pendant toute sa vie pour enrichir son compte en banque ; une pierre funéraire presque aussi coûteuse que de l'or pur se dresse au-dessus de sa dépouille mortelle. Oui, mais sous elle, et, morts aussi, gisent ses espoirs de résurrection. Celle-ci a vendu son corps. L'acheteur et l'achetée forment un couple impie dans les catacombes d'Hier, d'où ils n'émergeront pas pour voir la lumière d'Aujourd'hui, jusqu'à ce que de nombreux cycles aient passé et que la mort et l'enfer aient rendu leurs habitants. (Apocalypse XX-13.).

Maintenant que vous venez de jeter un bref coup d'œil dans des archives secrètes, tournez la page. Un homme a accompli des œuvres d'amour. L'amour et l'auteur des œuvres traversent les jours et vivent éternellement. Un autre a souri quand il fallait de l'héroïsme pour sourire et a encouragé des âmes défaillantes. Un autre a visité les malades et les prisonniers. Un autre a vêtu un étranger qui était nu. Un autre a donné la moitié de son dernier croûton, fût-ce à un chien affamé. En vérité, tous ceux-là recevront leur récompense au cours du Jour qui commence à poindre.

Les méchants ne sont pas complètement méchants ni les bons entièrement bons. Une femme a vécu une vie de honte, mais au fond de son cœur elle gardait toujours la flamme d'une espérance en des jours meilleurs et souhaitait ardemment que la mort vienne la libérer puisque les hommes ne voulaient pas le faire. Elle…

Regardait au-delà des ombres
De ses dernières années impies
Vers les hautes terres lointaines
Où apparaît une lumière vacillante.

En vérité, elle sera châtiée et rendue nouvelle dans la splendeur d'Aujourd'hui. Mais le châtiment est une lassante et longue épreuve. Le Grand Karma la prendra en main comme il le fait pour tous les autres, car il est la miséricorde de Christ et guérit toutes les blessures d'âmes.

Pendant des siècles et des siècles les prophètes ont considéré la fin de l'Âge

comme un temps de malheurs terribles et dépeint les scènes effrayantes de l'horreur terminale. Suis-je venu dire que toutes ces prédictions ne se réaliseront pas ? Le livre de l'Apocalypse est-il une simple allégorie ? Je souhaiterais qu'il le fût ! Mais de même que l'âge de l'Atlantide a été frappé, il faut que soit frappé l'âge qui vient de se terminer. La glorieuse Amérique devra-t-elle subir un pareil malheur en même temps que le reste du monde ? Hélas ! la catastrophe sera pire, mais viendra par le feu et non plus par l'eau. Tous les hommes seront-ils détruits, laissant une planète en ruine ? Le fouet sera appliqué pour obtenir l'obéissance totale et la mise en harmonie avec les lois divines. Les scènes correspondantes sont indescriptibles. Voici le message de la fin de l'Âge :

« Le jour de la vengeance était dans mon cœur, et l'année de mes rachetés était venue. » (Isaïe, LXIII-4.) « Voici le jour vient, brûlant comme un four. » (Malachie III-19.)

L'heure a sonné. Pourtant dans tout ceci il n'y a pas de mystère, pas de sanction surnaturelle, pas de punition capricieuse infligée par un Dieu personnel, et rien de vrai dans le dicton que la nécessité de l'homme fait l'opportunité de Dieu. Tout vient des propres actes de l'Homme, qui s'est écarté du Chemin. Il aurait dû révérer et entretenir la nature divine en lui. Il lui a substitué l'adoration de lui-même et de Mammon. Il a rejeté l'Amour et a laissé guider sa vie par la violence, la convoitise, la luxure, et tout l'animalisme déchaîné en lui. *L'Homme est son propre juge et son propre bourreau.* Le caractère de l'homme s'imprime dans l'univers. La nature se modèle sur l'homme et non l'homme sur la nature. Ayant son libre arbitre, il a rendu inévitables les prochains malheurs du jugement. Il faut qu'il les supporte et qu'il récolte ce qu'il a semé.

Ô ! Hommes ! Oublieux de l'Amour, de la Miséricorde, de la Justice, instigateur de haine, de cruauté, et de l'inhumanité qui plonge dans le deuil des millions de tes semblables, est-il possible que tu aies été aveugle à l'Écriture sur la Muraille ? Hélas ! tu l'as été. L'esprit d'égoïsme, de convoitise, de gain impitoyable est déchaîné. Il guide les trains et les bateaux, fait cliqueter le télégraphe, fonctionner le téléphone et les câbles, tourne en dérision la liberté de parole, entrave la presse de telle sorte que celle-ci n'ose publier que ce qui n'offense pas son maître. Toutes les entreprises humaines, toutes les politiques nationales, toutes les conférences internationales, toutes les créatures, et même les Églises sont volontairement vassales de ce démon, le MOI.

Alors quoi ? De tous côtés l'on ne voit que ruines. La race humaine et toutes les créatures inférieures en sont victimes. Quand une brique tombe, les maçons qui travaillent sur le haut du mur crient : « Garez-vous de là-dessous ! » Un monde est en train de crouler. N'augmentez pas la hauteur de la pile des méfaits raciaux et individuels qui attendent d'être expiés. Le Grand Karma s'étend

devant vous avec sa durée terrible qui ressemble à une éternité. Il est suffisamment écœurant pour qu'on n'ajoute rien à son affreuse comptabilité.

Des millions d'hommes et de femmes, de garçons et de filles affolés, pour qui la liberté n'est plus qu'un vain mot, sont menacés de mourir de famine. Ils ont faim et froid, sont à demi vêtus et trop souvent sans abri. On leur refuse leur chance de travailler, quelle que soit leur bonne volonté. Ils sont concurrencés par le machinisme des grandes sociétés, tyrannisés jour et nuit par les monopoles et les trusts. Ce tableau inhumain est la règle et non l'exception, vous le savez fort bien. Je ne vous apprends rien de nouveau sur ce point, et mon horrible description est atténuée plutôt qu'exagérée.

Tout cela s'est produit à la fin de tous les âges, bien qu'avec une intensité beaucoup moindre. Il en fut ainsi en Atlantide, et en conséquence cela se répète maintenant. Mais ensuite cela ne pourra plus jamais se reproduire, car ici LE CHEMIN SE DIVISE. L'Atlantide a survécu, et il en sera de même pour les réincarnés du Sixième Âge. Dans la plénitude des temps, le Moissonneur récoltera par le moyen du feu, et ceux qui n'auront pas le cœur changé ne trouveront aucun endroit pour abriter leur corps physique. Mais ces temps seront abrégés, sans quoi aucune chair ne pourrait subsister.

Garez-vous de là-dessous. Il faut que le grondement des multitudes en armes succède aux tonitruants événements de ces temps. Il n'y a plus aucune chance d'éviter la rétribution qui vient, bien qu'elle puisse paraître indûment différée, car les causes ont choisi leurs voies. Il est trop tard même pour modifier les résultats des mauvais conseils donnés par l'Esprit dont la main brandit le casque de guerre. Un bref, mais violent conflit, sanglant au-delà de toute imagination, empourpre dès maintenant l'horizon.

Le capital organisé, fruit naturel de l'égoïsme, est un principe animal effréné forçant une minorité à dominer la majorité. Il renie la déclaration venue de Dieu selon laquelle tous les hommes ont été créés libres et égaux, et en pervertit le sens pour la faire ressembler à un énorme mensonge. Des armées entraînées, avec leurs millions de soldats de l'active et de la réserve, sont actuellement engagées dans des conquêtes et enfiévrées de guerre. Dans un temps relativement court, ces hommes ne supporteront plus qu'eux-mêmes et leurs familles soient écrasés sous le talon de fer et étranglés par le monde que représente le capital. Bientôt des millions de guerriers entraînés se retourneront contre ses représentants visibles, les riches et les prospères du monde. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas plus responsables que leurs futurs assaillants de cette force implacable qui anime toutes les entreprises humaines. Plus tard, les guerriers se diviseront en bandes insoumises, préoccupées de satisfaire leurs tendances ismaélites, chaque hors-la-loi brandissant une arme contre ses compagnons.

Alors les haines refoulées, la sauvagerie et l'égoïsme engendrés par des âges où dominait un animalisme sans frein éclateront en un orage tel que le monde n'en a jamais vu, non, dans aucune des époques que je sonde, et qui sont oubliées depuis un nombre inimaginable de millénaires.

Ce conflit sans amour, complété par la nature, préludera à une époque où peu d'hommes subsisteront là où il en vit maintenant beaucoup. Succédant brutalement et rapidement au conflit humain, des épidémies sans parallèle dans l'histoire balayeront le monde, car en ces jours-là personne ne s'arrêtera pour enterrer les morts avant que la malédiction soit accomplie. Même après, ce sera impossible, car pour chaque homme tué par la violence, il y en aura mille tués par les plaies. Tout cela parce que l'amour qui aurait dû embellir et adoucir les cœurs humains, un pour tous, tous pour un, s'est desséché et transformé en une dérision à la clôture du cycle qui vient de se terminer. Il n'a laissé que de rares oasis éparses éloignées les unes des autres.

La nature se modèle sur l'homme. C'est pourquoi les eaux de la Terre se dessécheront, les pluies seront retenues, les cyclones étendront leurs ravages, et il se produira un tremblement de terre tel que jamais il n'y en eut d'approchant depuis que la planète est habitée. En disant cela, j'ai présent à la mémoire celui de l'Atlantide. Tout cela proviendra uniquement de causes naturelles, en résonance avec l'égoïsme, la convoitise, la luxure, et la dépravation générale du type de la race. De même que ces sentiments brûlent dans les poitrines humaines, de même il adviendra que l'atmosphère, sèche et sans vapeurs sous un ciel d'airain, véhiculera des chaleurs solaires plus violentes que l'histoire n'en a jamais connu. Une terre desséchée semblable à un four, des cadavres s'empilant en montagnes, et des épidémies parcourant les pays sans rencontrer d'obstacles, telle sera la scène. ô vous qui êtes aveugles à l'Écriture sur la Muraille, laquelle tremblote encore après l'écoulement d'un cycle entier, détournez-vous et lisez, pendant que le dernier coup de minuit résonne encore !

Les disciples demandèrent au Grand Maître : « Maître, quand arriveront ces choses ? »

Il répondit : « Quand vous verrez Jérusalem environnée d'armées, sachez alors que sa désolation est proche… Car ce sont là des jours de vengeance, afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies. » (Luc XXI, 20 et 22.)

Amis lecteurs, savez-vous ce que signifie le nom de Jérusalem ? Saviez-vous qu'il veut dire : « Vision de Paix » ? En vérité, c'est bien cela. Au cours des dernières années, tous les signes de la fin de l'âge sont survenus, sauf un. Mais ils ne représentaient que « le commencement des douleurs », car l'Esprit de liberté subsistait encore çà et là dans la poitrine des gens qui aimaient leurs voisins. Cet Esprit s'enveloppa dans les plis glorieux de la Bannière Étoilée et

lança l'impérissable déclaration de l'égalité humaine, accordant à tous la liberté que les Américains exigeaient pour eux-mêmes.

Mais maintenant la « Vision de Paix » est définitivement encerclée par des armées. Le dernier vide a été comblé par des *soldats vêtus de bleu* qui ont imposé l'esclavage commercial de Mammon à des peuples étrangers dans des îles tropicales.

Ah ! la Bannière Étoilée est en deuil et pend bien bas au-dessus du droit d'aînesse de la liberté, vendu pour un plat de lentilles. Mon peuple, ô mon peuple, comme vous avez semé, il va falloir que vous récoltiez ! La vision de la paix spirituelle est entièrement obscurcie par la poussière de l'armée d'encerclement, et aucun passage ne reste libre. « Alors viendra la fin. » Un Fils a constamment crié d'en haut : « Garez-vous de là-dessous. Allez vous mettre à l'abri de cette Croix. »

Durant toute la période expiatoire, faut-il que ceux qui n'ont pas eu de mauvaises pensées souffrent aussi ? Ah ! y en a-t-il qui n'ont pas eu de mauvaises pensées ! Dans la vie d'un théiste, d'un athée, ou simplement d'un homme qui ignore toutes les doctrines de foi, il vient un temps où l'esprit intérieur adjure l'âme de s'élever plus haut, plaide, replaide, et recommence encore sa plaidoirie aussi longtemps que le plus faible espoir subsiste. Le péché d'omission est sanctionné aussi.

« Comment échapperons-nous, si nous négligeons un aussi grand salut ? » Cette question a retentit tout au long de l'âge passé.

Or le feu brûle les doigts d'un bébé aussi cruellement que ceux d'un adulte. Il y a eu des hommes qui ont vécu la Croix, et il y en a qui la vivent. Ceux-là ne souffriront pas, même si la mort corporelle vient les surprendre. Ils n'ont pas de karma à expier.

Qu'est-ce que la Croix ? Qu'est-ce que le Christ ? Je l'ai dit depuis longtemps, mais je vais le répéter. Le divin courant de vie, le Dieu indéfinissable, c'est le long bras vertical de la Croix. La volonté humaine, dirigée intentionnellement vers un but divin, en est le court bras horizontal. Ce pouvoir de volonté est un appel à Son Nom qui n'est jamais rejeté.

Jésus, l'Homme de Nazareth, nous a donné le modèle. Il s'est sacrifié pour nous. Il a dit : « Suivez-moi » et aussi : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il prenne *sa* croix et me suive. » (Matthieu XVI-24.)

Soi-même, c'est le moi inférieur, c'est l'animal. Tous les animaux sont concrétisés dans l'homme. Nulle hyène n'est plus traîtresse, nul tigre plus féroce, nul porc plus bestial, nulle belette plus destructive. Aucune créature animale d'aucune espèce n'est aussi parfaite dans sa nature spéciale que l'homme qui a permis à une ou plusieurs de ces caractéristiques animales de se déchaîner en lui.

Cela parce que son âme humaine est alors devenue esclave de son âme animale. Animal signifie force non dirigée, qu'elle se manifeste ou non dans un corps.

Dirigée, guidée par la volonté, elle cesse d'être animale. Mais en se soumettant à cette directive, il faut qu'elle renonce à son bon plaisir, ce qui n'est jamais agréable et souvent douloureux. C'est toujours un sacrifice, dont le symbole est la Croix.

Lui s'est sacrifié sur cette même croix. Le courant divin et sans cause contient toutes choses, vient on ne sait d'où, et s'écoule on ne sait où. Je ne voudrais pas minimiser le Calvaire. Il est très, très réel, et c'est un événement de valeur éternelle !

« Suivez-moi », a-t-Il dit. Il nous faut donc employer notre volonté selon Ses directives afin de grandir à Sa ressemblance et pour cela sacrifier notre personnalité jour par jour et même minute par minute sur cette même Croix. Sacrifier la personnalité animale, c'est vivre au service de Dieu en ne cessant jamais de contrôler en nous les forces qui, lorsqu'elles se déchaînent sans frein, transforment la Terre en un enfer en remplaçant l'Amour par le Moi.

Il est écrit « qu'un petit enfant les conduira ». En vérité, dans les temps nouveaux, le petit enfant de l'Esprit prendra le commandement de la ménagerie intérieure de l'homme. Alors cet homme sera capable, tel Quong le Chinois, de dompter tous les animaux extérieurs, ce qui est le signe d'une grande puissance. Dans les nouveaux temps, à cause de cette puissance, aucun animal n'aura plus la liberté de nuire, soit en se manifestant sous forme humaine, soit dans le corps d'une bête inférieure, soit sous l'apparente fureur d'une tempête ou d'une épidémie.

Quand l'Esprit dans l'homme aura pleinement conquis sa place, il paîtra cette foule déchaînée comme avec une verge de fer. Il gouvernera ses membres pour leur propre bien. Il la séparera soudain, comme Quong avait isolé le puma pour l'empêcher de poursuivre sa volonté de carnivore. Il détruira par la Croix cet animal jusque-là sans retenue, et le convertira en un serviteur du Père.

Il faut que toutes choses deviennent nouvelles AUJOURD'HUI, parce que les conditions vont bientôt changer du tout au tout. Alors ceux qui voudront se rattacher aux vieilles conditions ne trouveront plus rien dans la nature ni ailleurs qui veuille continuer à obéir aux anciennes autorités.

Je ne voudrais pas rester dans le vague sur ce point plus important que tout autre. Le Septième Cycle est celui de l'Esprit. AUJOURD'HUI l'existence va exiger que l'homme ait une vue et une ouïe spirituelles et que tous ses sens soient sublimés. On ne pourra plus rien tirer de la nature par des moyens physiques grossiers. Elle ne sera maniable, comme sur Vénus, que par des hommes utilisant la Croix dans chacun des actes de leur vie. Ceux-là ne dévient

jamais ni à droite ni à gauche du chemin, et ne font jamais d'erreur dans le plus petit ou le plus grand de leurs actes, même pour qu'il en résulte du bien. Ils savent que toute infraction ne peut amener que souffrances et sanctions.

Quant aux méchants, aucun d'eux ne sera perdu en fin de compte, car Dieu ne gaspille rien. Sûrement et inexorablement il convertit toutes choses du plan inférieur au supérieur. Certains auront à subir la justice rétributive du Grand Karma, oui, une majorité devra éprouver plus ou moins ce feu de la transfiguration. La colère de Dieu est la sévérité de l'Amour.

Alors viendront les temps où « toutes choses sont faites nouvelles ». (Apocalypse, XXI-5.)

Quelle est maintenant votre opinion ? Est-ce que l'Amérique et le reste du monde ne vont pas devenir plus splendides que vous ne l'avez jamais rêvé ? En vérité, l'Amérique n'aura pas la nombreuse population qu'imaginent les statisticiens du recensement. Il y restera peu d'hommes là où il y en avait beaucoup. Les dizaines remplaceront les milliers. Mais la grandeur et la magnificence ne résident pas dans le nombre. Rappelez-vous les Saldéens et l'empereur Ernon. Qui était le plus grand, lui ou la malheureuse armée venue l'attaquer ? Cependant, aucune âme ne sera jamais perdue, car Dieu a une place pour chacun.

Il est écrit qu'après mille ans Satan sera délié pour un peu de temps. C'est une bonne chose, car la race qui possédera ces remarquables pouvoirs, tout en étant peu nombreuse, sera le peuple élu. Mais dans son sein quelques hommes auront obtenu ces pouvoirs par la seule mise en œuvre de leur intellect. N'ayant pas l'Esprit, ils abuseront de leurs privilèges. Ces pécheurs seront assaillis par celui qui est Parfait dans le Mal, afin que le karma les rattrape. Ils auront beaucoup reçu.

Il leur sera donc beaucoup demandé, et c'est pourquoi leur expiation karmique sera plus intense que les mots ne peuvent la décrire.

La colère de Dieu est la sévérité de l'Amour. Tous seront convertis du plan inférieur au plan supérieur.

FIN

GLOSSAIRE

Astèque : Un prince.
Dévachan : La vie après la mort.
Espéïde : Éden, édénique.
Gwauxln : Nom de l'empereur se prononçant : Gwalloun.
Incal : Le Soleil. Également le Dieu suprême.
Incaliz : Grand Prêtre.
Inithlon : Collège d'enseignement religieux.
Ithlon : Terminaison se rapportant à une demeure.
Incalithlon : Le grand temple.
Karma : Conséquences des actes commis pendant les vies antérieures.
Naïm : Téléphone et télévision combinés.
Navaz : La Nuit. La Déesse de la Nuit. Certaines forces secrètes de la nature.
Navazzamin : Le pays des âmes trépassées.
Nosses : La Lune.
Nossinithlon : Asile pour lunatiques.
Nossura : Oiseau moqueur.
Pitach : Un pic de montagne.
Raï : Empereur ou monarque.
Sattamund : Désert.
Suernota : L'Asie.
Teka : Pièce d'or atlante valant 2 dollars 67.
Vaïlx : Vaisseau aérien.
Ven : Unité de longueur valant environ 1 800 mètres.
Xanatithlon : Serre à fleurs, palmarium.
Xio : Science.
Xioquène : Étudiant.
Xiorain : Conseil d'administration des étudiants.
Zo : Pronom personnel signifiant : mon, mien.

Aubin Imprimeur
LIGUGÉ, POITIERS

Achevé d'imprimer en août 1987
N° d'édition 30685 / N° d'impression L 24967
Dépôt légal, 1er trimestre 1972
Imprimé en France

1 Éditions Urantia, 1 rue d'Argenson à Paris

2 Le séjour des morts, l'au-delà.

3 L'Asie

4 Un jour votre science abordera la nature par son côté divin, et au lieu de monter vers la force odique (base de toutes les forces naturelles) à partir d'une synthèse de tous les phénomènes environnants, vous regarderez en vous tenant sur les hauteurs de l'Odicité toute la descente du fleuve de l'Énergie. Alors vous posséderez tout ce qu'avait l'Atlantide. Étant des Atlantes réincarnés, vous aurez ses vaïlx, ses naïms, et ses télescopes. Les télescopes de Poséid n'étaient pas des instruments grossiers comme les vôtres. Imaginez l'étoile la plus éloignée qui puisse envoyer à travers les profondeurs de l'espace le plus faible rayon de lumière. Nous savions rapprocher cette étoile de notre vue au point que nous aurions pu apercevoir à sa « surface » un objet aussi petit qu'une feuille. Si vous refusez de me croire, étudiez l'affirmation suivante : la lumière n'est pas seulement la réflexion d'une force issue d'une substance, mais le prolongement de toute forme substantielle. Or il n'existe qu'une seule substance, manifestant il est vrai de nombreuses variations dynamiques que vous prenez à tort pour de multiples substances. Il n'y a qu'UNE SUBSTANCE. La lumière d'Arcturus par exemple est le prolongement de la substance de cette étoile. Par contre, l'électricité produite par une machine est une force sans forme, non impressionnée. On peut renforcer l'une par l'autre, et faire que la force informe prenne l'image de la force formée. Comprenez-vous maintenant le principe de nos télescopes ? Je vois votre pensée bondir en avant et me demander : « Est-ce qu'il y a des habitants sur Mars ? Sur Jupiter, sur Saturne, sur Vénus ? » Ah ! chers amis, je ne peux ni ne veux vous répondre, car à l'époque où réapparaîtra sur terre la manière atlante de considérer la nature, vous SAUREZ. Cherchez, et vous trouverez, mais cherchez correctement et prenez le sentier cruciforme.

5 Environ huit millions de dollars-or.

6 La paroi rocheuse dont il est ici question est celle de l'un des vastes cañons qui creusent les flancs du mont Shasta, en Californie du Nord.

7 Et Jésus lui dit : « Moi non plus je ne te condamne pas ; va, et dorénavant ne pèche plus. »

8 Soit environ cent douze jours terrestres.

9 Le texte hébreu se lit : « Méné, Méné, Tekkel, Tekkel, Oupharsim » et se traduit par : « Compté, Compté, Pesé, Pesé, et Mesuré. »

les portes de l'étrange

Cet ouvrage, qui a été écrit avant la Seconde Guerre mondiale par un auteur inspiré sous le pseudonyme de Phylos, est l'un des livres majeurs de la littérature ésotérique contemporaine. Dans les pays anglo-saxons d'abord, puis en France - dans la traduction de Louis Colombelle - il a connu un succès considérable auprès d'un public désireux de progresser dans une voie qui allie la science et la religion. Il était devenu introuvable; sa réédition s'imposait... Avec une grande élévation de pensée, il anticipe les futures communications entre notre Terre et une planète de civilisation plus avancée.

G.I.P. ISBN 2-221-00321-7 82-VI/89 F